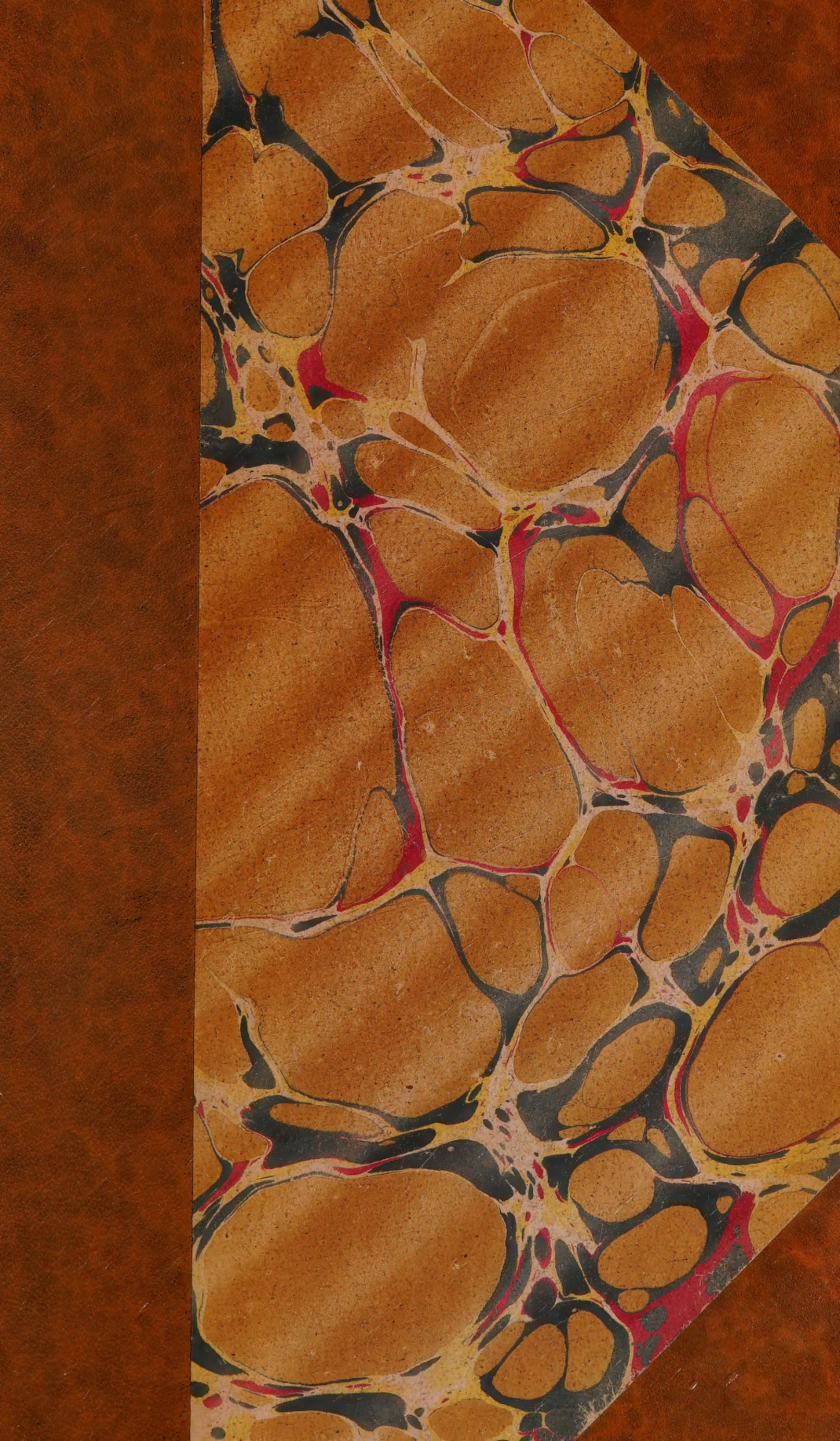


41865 | A /2

~~D.A.D~~

PORTAL, A.

Vols 1-5 only

ROYAL INFIRMARY
MANCHESTER

HISTOIRE
DE L'ANATOMIE
ET
DE LA CHIRURGIE.

TOME PREMIER.

59800

HISTOIRE
DE L'ANATOMIE
ET
DE LA CHIRURGIE,

CONTENANT

L'origine & les progrès de ces Sciences; avec un Tableau Chronologique des principales Découvertes, & un Catalogue des ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie, des Mémoires Académiques, des Dissertations insérées dans les Journaux, & de la plupart des Theses qui ont été soutenues dans les Facultés de Médecine de l'Europe :

Par M. PORTAL,

Lecteur du Roi, & Professeur de Médecine au Collége Royal de France, Professeur d'Anatomie de Monseigneur le Dauphin, de l'Académie Royale des Sciences, &c. &c. &c.

Ex his enim patebit, quot res quæ vulgò, ob historiæ ignorationem, repertæ à posterioribus credebantur, quanto antea propositæ fuerint : *Morgagni, Epistola ad Valsalvæ tract. de aure.*

TOME PREMIER.

MANCHESTER INFIRMARY

A PARIS,

Chez P. Fr. Didot le jeune, Quai des Augustins.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

ANATOMY, Biography
SURGERY, Biography
Galaxy

~~D.A.T.~~

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A

MONSEIGNEUR
LE DUC DE LA VRILLIERE,

COMTE DE SAINT-FLORENTIN,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, HONORAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, &c. &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Je vous offre l'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, avec un Tableau ſuccint des découvertes que les hommes de différents âges & de divers pays ont faites dans ces deux Sciences : elles ſont la baſe de l'art de guérir. Cependant le zele de ceux qui s'y ſont livrés a été traverſé par tant d'obſtacles, que les plus célébres Anatomiſtes ont été les hommes les plus malheureux. Les préjugés des Nations ignorantes, & des Peuples non encore policés,

en ont retardé les progrès ; ce n'eſt que ſous ce Regne floriſſant, qu'elles ont été publiquement cultivées dans les Hôpitaux de France, & qu'on a généreuſement récompenſé ceux qui les ont enſeignées avec ſuccès. C'eſt à vous, MONSEIGNEUR, que la Médecine eſt redevable de ces faveurs ; Miniſtre éclairé & ſage d'un Roi qui trouve ſon bonheur dans celui de ſon Peuple ; vous ſavez employer la confiance dont il vous honore, à faciliter les progrès des Sciences, & ſur-tout de celle qui a pour objet la conſervation des hommes. Continuez, MONSEIGNEUR, d'honorer l'Anatomie & la Chirurgie de votre protection auprès du Trône ; & la Médecine acquerra chaque jour de nouvelles lumieres, qui tourneront à l'avantage du Prince & de ſes Sujets.

Je ſuis avec reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

PORTAL.

PRÉFACE.

L'HISTOIRE de l'Anatomie remonte à la plus haute antiquité, & cette Science a été cultivée jusqu'à nous presque sans aucune interruption. Les Druides s'en occuperent d'abord, les Juifs la cultiverent ensuite, & les Grecs y ont fait les plus grands progrès; les Arabes l'avancerent peu, mais ils transmirent leurs connoissances aux Européens. Environ quatre cents ouvrages parurent dans ce long intervalle de tems; c'est-à-dire depuis le vingt-huitieme siecle du monde, jusqu'au douzieme après Jesus-Christ; les plus grands hommes se sont occupés de l'Anatomie depuis cette époque, & ils ont publié plus de douze mille ouvrages: j'ai entrepris d'en présenter le titre sous un seul tableau chronologique, d'en indiquer les éditions, d'extraire une partie de ce qu'ils contiennent d'original & de bon, & de donner l'histoire de l'Auteur auquel chaque ouvrage appartient; d'applaudir à ses travaux lorsque je les croirois utiles, & de les censurer lorsqu'ils me paroîtroient peu exacts.

L'exécution de ce projet me paroissoit d'autant plus importante, que je trouvois des remarques intéressantes dans des livres que l'ignorance ou l'oisiveté des lecteurs avoit condamnés à un oubli préjudiciable à l'avancement de l'Art.

Comme la plûpart des Anatomistes ont écrit

ſur la Chirurgie, j'ai cru devoir réunir les deux parties, pour ne point tronquer l'hiſtoire des Auteurs. Mais dans tous mes jugements, je ne me ſuis point érigé en Critique, qui ne cherche que des défauts : ce perſonnage ſeroit odieux ; & de tels Critiques, dit M. de Senac, ſont des eſpeces d'inſectes qui s'attachent aux fruits de l'eſprit pour les flétrir ; leur venin rejaillit enfin ſur eux-mêmes.

Pour compoſer cette Hiſtoire, je me ſuis procuré tous les ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie de la Bibliotheque du Roi, la plus riche de l'Europe ; M. Capperonier, un des plus ſavans Bibliographes de nos jours, a bien voulu me les communiquer à meſure qu'ils m'étoient néceſſaires. J'ai conſulté ceux qui ſe trouvent aux Bibliotheques de S. Germain, de S. Victor, & de Sainte Geneviéve : MM. Laſſone & Morand m'en ont communiqué quelques-uns qui manquoient dans ces grandes Bibliotheques. C'eſt ainſi que je me ſuis procuré plus de dix mille volumes d'Anatomie ou de Chirurgie ; avantage dont je n'euſſe peut-être pû jouir dans aucune autre ville.

J'ai diviſé l'ouvrage en deux parties. La premiere traite de l'Hiſtoire ancienne, que j'étends juſqu'à Harvée. J'examine dans autant de chapitres particuliers les travaux des Juifs, des Grecs & des Arabes. La ſeconde partie concerne l'Anatomie moderne, & elle comprend l'Hiſtoire de tous les Auteurs d'Anatomie ou de Chirurgie qui ont vécu depuis Harvée juſqu'à nous.

Ces deux parties ſont diviſées en pluſieurs époques. J'en ai établi cinq dans la premiere partie : Hippocrate, Galien, Veſale, Fabrice d'Aquapendente, Ambroiſe Paré. Je fixe treize époques dans la ſeconde partie, Harvée, Pecquet, Malpighi, Ruyſch, Duverney, Morgagni, Winſlow, Senac, Haller, Lieutaud, Dionis, Heiſter, Morand.

La Nature a produit dans tous les ſiecles de ces génies heureux, qui au-deſſus des préjugés de leurs contemporains ont ſu l'étudier & l'approfondir au milieu des épaiſſes ténebres qui la cachoient à leurs regards. J'ai cru devoir dans mon Hiſtoire, les diſtinguer de ces Ecrivains, qui, incapables de rien produire par eux-mêmes, ſe ſont contentés de copier les livres des autres.

J'ai ſuivi un plan uniforme. L'hiſtoire de l'Auteur précede le titre de ſes ouvrages, auquel je joins les différentes éditions. J'extrais ce qu'il contient de notable, & j'en porte mon jugement. Je confronte les plagiats, & afin qu'on en puiſſe mieux juger, je les rapporte quelque fois en deux colonnes. J'ai ſuivi l'ordre chronologique de la publication des ouvrages, afin d'accorder avec plus de certitude les découvertes à leurs véritables Auteurs ; & l'hiſtoire des faits m'a beaucoup plus occupé que celle des ſyſtêmes, qui, en offuſquant la raiſon, ont tour à tour retardé les progrès des ſciences : *Equidem doleo*, dit le célébre Albinus (1), *ſæpe numero, quum commenta egregiè convellantur, afferri nova quæ*

(1) Acad. ad not. Lib. I. Cap. XII.

convellantur, quæ deleat dies. Liberatur ab iis res physiologica; liberata, denuò gravatur... mutata inde quotidie, ingeniorum flatu impelli se passi sunt homines, patienturque. L'étendue de mes extraits est proportionnée à la célébrité qu'ont eu leurs ouvrages, ou dont ils m'ont paru dignes; le rang différent où le public a placé leurs Auteurs n'en impose plus après leur mort, leur esprit nous reste dans leurs écrits. C'est par ce reste non équivoque, que j'ai tâché d'apprécier leur mérite.

J'ai extrait de tous les mémoires des Académies & des Journaux de l'Europe, écrits en Latin ou en François, ce qu'ils contiennent de relatif à l'Anatomie & à la Chirurgie, & j'ai rapporté les titres des mémoires écrits en d'autres langues; ou si j'y ai joint quelques notices, c'est d'après les Bibliographes, ou d'après des personnes instruites de ces langues, que j'ai consultées.

Impartial dans la critique comme dans la louange, je ne me suis point laissé éblouir par les titres fastueux des Auteurs. L'esprit de Corps n'a aucun pouvoir sur moi. Je tiens à toutes les Facultés du monde par les sentiments de la plus haute vénération; mais je n'estime les Auteurs que par leurs ouvrages. Je fais peu de cas de ces Ecrivains qui, enthousiastes de leur patrie, veulent y trouver la source de toutes les découvertes : le flambeau du génie luit pour toutes les Nations.

Chaque âge a vu naître de grands hom-

mes ; & dans les tems de la plus profonde ignorance ont paru des ſujets qui euſſent honoré les ſiecles les plus éclairés. Chaque pays compte ſes ſavans : cependant il faut avouer que l'Italie, cette mere féconde des Sciences & des beaux Arts, a produit un plus grand nombre de bons Anatomiſtes que les Royaumes voiſins, & qu'il y a aujourd'hui de meilleurs Chirurgiens en France, que dans aucun autre lieu de l'Europe.

La réputation des Profeſſeurs n'eſt ſouvent fondée que ſur les préjugés de la jeuneſſe crédule qui les écoute. J'ai parcouru les ouvrages des maîtres & des diſciples, & tantôt j'ai fait voir que le maître n'avoit pû trouver un diſciple digne de lui, & tantôt que le diſciple auroit eu tout droit de ſe plaindre d'avoir ſuivi un tel maître.

Je n'ai pu m'empêcher de blâmer ces Médecins injuſtes qui refuſent aux Chirurgiens les découvertes qui leur ſont dues ; & on doit mépriſer les Chirurgiens ignorants & orgueilleux qui veulent rapporter à leur Corps ce qu'ils tiennent de la Médecine. Quelques Médecins connoîtront, en parcourant mon Hiſtoire, l'injuſtice des jugements qu'ils ont portés ſur des écrits des Chirurgiens ; mais ceux-ci apprendront que les plus grands Maîtres de l'Art qu'ils profeſſent, ſont redevables de leurs lumieres aux Médecins dont ils ont ſuivi les leçons, ou dont ils ont lu les écrits.

L'étude des anciens ouvrages eſt auſſi utile qu'agréable ; ſi l'on y découvre pluſieurs

objets qui paſſent pour nouveaux, l'on y trouve la trace de mille autres découvertes : & combien de faits perdus dans ces écrits, parcequ'on ne les lit plus ; je les ai conſultés avec le plus grand avantage. En effet quel eſt l'Anatomiſte ou le Chirurgien, quelqu'inſtruit qu'il ſoit dans l'Art qu'il exerce, qui ne profitera point en liſant les ouvrages de Galien : on y découvre mille découvertes que les Anatomiſtes qui lui ont ſuccédé ſe ſont attribuées, & on trouvera dans cet Auteur des deſcriptions plus exactes que dans beaucoup de livres modernes. Combien de Traités Elémentaires ont été publiés depuis, & ſur-tout de nos jours, qui ſont inférieurs, aux écrits de Galien : il n'y auroit qu'à les mettre en parallele pour faire une critique ignominieuſe pour les Auteurs de ces nouveaux livres, & humiliante pour l'eſprit humain.

On ne ſauroit aſſez lire les ouvrages de Veſale, d'Euſtache, de Fallope, d'Ambroiſe Paré, de Fabrice d'Aquapendente, & de tant d'autres dont le nom ſeul fait l'éloge.

Cependant l'Anatomie & la Chirurgie ont fait incomparablement plus de progrès dans l'eſpace d'un ſiecle, que dans celui de deux mille ans : on croiroit l'Anatomie une ſcience nouvelle en liſant les ouvrages de Malpighi, de Ruyſch, Duverney, Winslow, Lieutaud, &c., & la Chirurgie a changé de face depuis la fondation de l'Académie de Chirurgie de Paris. Une analyſe détaillée de tous ces ouvrages modernes m'a parû néceſſaire, c'eſt pourquoi je les ai comparés avec ceux des Anciens.

J'ai parlé des Auteurs vivans avec la même liberté que des morts, car je n'ai jamais craint de dire la vérité, parcequ'elle ne bleſſe que les ames foibles & vaines qui ne ſavent point que les fautes même des autres deviennent des leçons inſtructives, & que leurs travaux nous montrent la route qu'il faut ſuivre, & celles qui peuvent nous égarer.

J'ai refuſé à Botal la découverte du trou ovale, pour la rendre à Galien qui en eſt le véritable Auteur; celle des véſicules ſéminales à Vidus Vidius & à Rondelet, pour l'accorder à Hippocrate : Vidus Vidius a connu les tubercules des valvules que le grand Morgani a attribuées à Arantius; Nicolas Maſſa a entrevu le trigone de la veſſie décrit par M. Lieutaud; Arantius a donné une deſcription des muſcles des yeux preſque auſſi bonne que celle de Zinnius : le ſyſtême du célebre M. de Haller, ſur l'irritabilité, eſt expoſé dans les ouvrages de Gliſſon, mais M. de Haller l'a établi ſur des expériences curieuſes, nouvelles & déciſives; le petit épiploon de M. Winſlow eſt décrit & dépeint dans les ouvrages d'Euſtache, &c. Enfin M. A. Petit donne dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, la deſcription des ligamens ronds poſtérieurs de la matrice qu'il croit avoir découverts, quoiqu'ils ſoient décrits dans un nombre prodigieux d'Auteurs, &c. &c. Je ne dirai rien des Médecins qui ont entrevu la circulation avant Harvée, je me ſuis étendu fort au long ſur cet objet : Libavius a parlé de la transfuſion ſoixante ans avant Lower, à qui on en accorde l'invention, &c. &c. Char-

les Etienne a décrit le canal de la moëlle épiniere, Carpi la cloiſon du ſcrotum : la plûpart des muſcles qu'on croit nouvellement découverts, ont été connus de Galien ; & on trouve dans les ouvrages de Fernel, un traité ſur les vaiſſeaux ſanguins, & dans ceux de Charles Etienne, une deſcription des ligamens, qui euſſent dû ſervir de baſe aux ouvrages que les Modernes ont publiés ſur ces matieres.

Cependant bien loin de refuſer aux Modernes le degré d'honneur qui leur eſt dû, j'ai eu la plus grande attention de leur attribuer tout ce qui leur appartient, en ménageant l'amour propre qui eſt commun à tous les hommes : j'ai eu les plus grands égards pour leur réputation, quoique je n'ignore pas qu'elle n'eſt ſouvent fondée que ſur le préjugé ou ſur la diſette des Savans du même ordre : tel occupe aujourd'hui le premier rang parmi les Anatomiſtes, qui eut été inconnu s'il avoit été comtemporain des Malpighi & des Ruyſch.

En général, dit M. de Haller, on a des connoiſſances moins étendues ſur l'Anatomie de l'homme, qu'on n'en avoit il y a quarante ans ; en effet, tandis qu'on s'occupe à décrire une partie qu'on a découverte, on néglige de traiter de celles qui ſont déja connues, comme ſi l'on étoit humilié de profiter des travaux d'autrui ; ainſi tel Livre renferme une des plus exactes deſcriptions, qui en contient un nombre prodigieux d'autres qui ſont tronquées & inférieures à celles qu'en ont donné d'autres Anatomiſtes. Ce fait n'eſt malheureu-

ſement prouvé que par un trop grand nombre d'exemples : à peine cinq à ſix Auteurs de ce ſiecle ont ils pû ſe ſouſtraire au torrent dans lequel l'ignorance de l'Hiſtoire a dû les entraîner : MM. Morgagni, Sénac & Haller, ont retiré un ſi grand avantage de l'Hiſtoire de l'Anatomie, que leurs ouvrages tiennent ſans contredit le premier rang parmi ceux qui ont paru dans ce ſiecle; il ſuffiroit même de lire les écrits de ces trois ſavans Anatomiſtes, pour ſe convaincre qu'il n'eſt rien de plus utile que de connoître à fond l'hiſtoire de ſon Art.

L'ignorance eſt la ſource de la préſomption & de l'orgueil. Il exiſte des Anatomiſtes qui, ſe voyant entierement dépourvus de connoiſſances hiſtoriques, blâment la lecture des meilleurs Livres; &, ſi on les en croit, il ne faut que les écouter, & l'on acquerra les notions les plus vaſtes & les plus poſitives ſur la ſtructure de tous nos reſſorts. Il ſemble, à les entendre, qu'ils ſont les vrais Interprêtes de la nature, & qu'il n'y a qu'à marcher ſur leurs traces pour dévoiler ſes plus profonds myſteres. Ils voient clair dans les queſtions les plus obſcures, & comme rien ne les arrête, ils expliquent tout, même les faits démentis par l'expérience. Ils pouſſent plus loin le mépris pour les connoiſſances hiſtoriques, ils tâchent de tourner en ridicule par des propos inſultans, ceux qu'une noble émulation porte à lire les ouvrages des Anciens, dit le célebre Haller. *Audio reclamantes librorum contemptores, qui nihil legunt, niſi noviter inventum, qui autores num-*

quam nominant quin unà refutent, & vulgo ita sentitur in gente ingeniosa & acri. Præfat ad elementa phisiol.

Mon Histoire sera entierement inutile à cette Secte de faux Anatomistes ou d'ignorans Chirurgiens. Je n'ai écrit que pour ceux qui ne croient pas tout savoir par eux-mêmes, & qui, persuadés que les Livres sont le dépôt des connoissances humaines, ne craignent point de les consulter.

Cette façon de penser, la plus sage & la plus sure, est aussi la plus commune. La lecture est à l'esprit ce que la nourriture est au corps. Il s'agit du choix des Auteurs, & je me suis attaché à faire connoître les meilleurs.

Je ne me flatte cependant point d'avoir rempli cet objet important pour l'Histoire; j'ai tâché de débrouiller ce cahos : un autre évitant mes fautes, profitera de mes travaux. Quelque vastes que soient les Bibliotheques dans lesquelles j'ai puisé, elles m'ont à peine fourni la moitié des Livres dont j'aurois eu besoin; & six ans entiers que j'ai consacrés à composer mon Histoire, ne m'ont point suffi pour les consulter.

Les fautes dans ce genre de travail étoient inévitables, il falloit seulement être attentif à ne pas en grossir le nombre. Les Ecrivains nous ont transmis l'Histoire de plusieurs Auteurs, dont le nom & les ouvrages eussent dû périr avec eux, & ont gardé le silence sur des Anatomistes & des Chirurgiens dignes des plus grands éloges, & dont les travaux seroient très avantageux à la postérité. J'ai donc été forcé

forcé de me taire sur la vie d'un Ecrivain, quoique je fisse grand cas de ses ouvrages.

Les noms des Auteurs sont si multipliés, que les Bibliographes les plus exacts les ont tronqués, & c'est cependant d'après eux que j'ai été obligé de les caractériser lorsque je n'ai pû me procurer leurs ouvrages : combien de fois n'ai-je pas trouvé le même Livre attribué à deux Auteurs différens, ou plusieurs ouvrages qui appartiennent à divers Ecrivains attribués à un seul Auteur. Que faire dans cette perplexité ; j'ai ajouté foi à l'Historien qui m'en a paru le plus digne : mais s'il est des fautes propres aux Ecrivains, les Imprimeurs en ont commis un plus grand nombre, je vois avec regret qu'il s'en est glissé plusieurs dans l'impression de cette Histoire, quoique j'aye eu le plus grand soin de les éviter. Tel est le sort des Ouvrages de Science, les Ouvriers n'entendant pas la plûpart des noms propres & des termes techniques, ne peuvent saisir la vraie lecture des mots sur le manuscrit, & les Editeurs, remplis de leur matiere, les lisent tels qu'ils devroient être.

Il paroît tous les ans un nombre prodigieux de Théses dans les différentes Facultés de l'Europe, & s'il s'en trouve qui méritent peu d'attention, il en est aussi qui sont très intéressantes : j'en ai recueilli le plus qu'il m'a été possible, mais je n'en ai souvent rapporté que le titre pour plus grande briéveté, & comme les Professeurs sous lesquels elles ont été soutenues en ont composé la plûpart, j'ai

cru devoir les leur accorder plutôt qu'à leurs Disciples.

Ces Théses sont si nombreuses, que j'en découvre tous les jours de très intéressantes qui ont échappé à mes recherches : il seroit à souhaiter qu'à l'exemple de la Faculté de Médecine de Paris, célebre par tant de grands hommes qu'elle a produits, les autres Facultés de l'Europe donnassent le Recueil de celles qu'on a soutenues dans leurs Ecoles; l'Université de Montpellier en fourniroit beaucoup qui sont inconnues, quoique très anciennes & fort bonnes : M. Erhart Médecin de Strasbourg a eu la bonté de m'envoyer un Recueil de Dissertations publiées par les Professeurs & par les Eleves en Médecine de la Faculté de cette Ville. Je dois à plusieurs Médecins Etrangers qui suivent mes Leçons publiques ou particulieres, les titres que j'ai rapportés des diverses Théses d'Anatomie, de Physiologie & de Chirurgie.

C'est aux Savans à perfectionner l'ouvrage que je leur offre; il leur appartient plutôt qu'à moi, puisqu'ils m'en ont fourni les matériaux, je n'ai que le mérite de les avoir recueillis; je les ai souvent jugés d'après eux-mêmes : mais dans les critiques comme dans les éloges, je n'ai eu en vue que les progrès de l'Anatomie & de la Chirurgie. Il faudroit, pour completter mon Histoire, que chaque Faculté censurât rigoureusement ce que j'ai dit sur la vie & les ouvrages de ses Membres, que le Particulier comparât mes Extraits avec

ſes Ecrits & qu'il me fit part de ſes remarques, j'en profiterois ou pour me rétracter de ce que j'aurois avancé, ou pour ajouter à ce que j'en aurois déja dit.

L'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie eſt un ouvrage immenſe, & l'homme le plus laborieux & le plus inſtruit ne peut le porter à ſon dernier degré de perfection, tant les objets qu'elle embraſſe ſont multipliés. Perſuadés que la premiere étude pour l'homme eſt celle de lui-même, les Philoſophes de tous les âges n'ont rien négligé pour le connoître, mais comme on ne marche qu'à pas lents vers la vérité, il a fallu l'eſpace de pluſieurs ſiecles pour acquérir des connoiſſances poſitives : l'eſprit de ſyſtême, les préjugés des Nations, les différens Gouvernemens des Peuples, les guerres fréquentes qui ont ravagé les diverſes parties du globe, en ont tour-à-tour retardé les progrès.

L'eſprit qui eſt ſi intimement uni au corps a comme lui ſes divers âges : nos connoiſſances ſe développent à proportion que nous vivons, & le Fils, héritier du ſavoir de ſes Ancêtres, eſt ſuivant l'ordre de la nature, plus inſtruit que ne l'étoient ſes prédéceſſeurs. Les premiers hommes ont jetté les fondemens des Sciences, mais le deſir de ſe connoître eux-mêmes & de conſerver leur individu. dût être le principal mobile de toutes leurs actions.

Après le déluge, l'Anatomie fit de rapides progrès ; les beſoins ſe multiplierent avec les vices, les maladies devinrent fréquentes, &

la néceſſité de les combattre, indiſpenſable.

On commença dès-lors à fouiller ſérieuſement dans les entrailles des victimes : le luxe qui s'introduiſit parmi les hommes, les porta à embaumer les corps, & à faire ériger de ſuperbes pyramides ſur les tombeaux.

Les guerres cruelles qui s'éleverent les obligerent à s'adonner au traitement des plaies. La Peinture, fille du luxe & de la vanité, étudia l'extérieur des corps animés pour en conſerver l'image à la poſtérité : on puiſa dans les Boucheries la connoiſſance même de la ſtructure des animaux ; & les diverſes parties de la Médecine étant alors confondues, l'on peut aſſurer que tous les Perſonnages de l'Antiquité qui ſe ſont appliqués à l'art de guérir, étoient Médecins, Anatomiſtes & Chirurgiens. Nous ne nous occuperons point à déterminer les tems auxquels ont fleuri Bacchus, Ammon, Zoroaſtre & Toht ; nous ne fouillerons point dans les Annales des Egyptiens pour découvrir en quel tems Iſis, Apis, Oſyris, Appollon (1), Arabus & les autres Divinités fabuleuſes, répandirent leurs bienfaits dans leur patrie; nous n'entreprendrons pas non plus de fixer l'époque d'Eſculape Egyptien, de Prométhée, d'Athoris Roi de la premiere Dynaſtie des Tinites, qu'on dit avoir compoſé des Livres d'Anatomie. Nous n'avons pas plus de certitude ſur Thoſoſtros ou Seſorthros, ancien Roi de la troiſieme Dynaſtie des Mem-

(1) Hyginus faiſant alluſion à la clarté du Soleil, dit qu'Appollon a été le premier Oculiſte.

phytes, ſur Fohi Cinningo, ou Xiu-Num, Hoamti, Rois de la Chine & Médecins : nous nous perdrions dans l'obſcurité des tems, & nos Lecteurs croyant lire des faits, ne liroient que des fables.

Dans des tems plus éclairés l'Anatomie fut l'objet des recherches de pluſieurs Peuples : les Grecs, les Druides, les Egyptiens & les Juifs firent quelques progrès dans cet Art ; mais aucune Nation ne la cultiva avec tant de diſtinction que les Grecs : cette contrée fertile en guerriers, ne l'a pas moins été en grands Anatomiſtes. Ils en comptoient déja pluſieurs du tems de la guerre de Troye, & ils liſoient dans leurs faſtes l'hiſtoire de beaucoup d'autres qui les avoient devancés. Les Aſclépiades avoient établi trois fameuſes Ecoles : celle de Rhodes, celle de Coos, & celle de Gnide. Il y avoit une eſpece de rivalité entre elles, & il en ſortit pluſieurs grands hommes : Hippocrate hérita des connoiſſances des Aſclépiades, & profita de celles de ſes contemporains ; ce pere de l'Art produiſit une révolution par ſes écrits : on compta dans peu pluſieurs Anatomiſtes dans la Grece.

Mais parmi les Grecs ſe diſtinguerent Hérophile & Eraſiſtrate, & quelques autres qui tiennent un rang diſtingué dans l'Hiſtoire. Peut-être, dit un Ecrivain célebre, que le tems qui détruit les monuments de l'eſprit, comme les ouvrages des mains, nous a dérobé des découvertes faites par d'autres Anatomiſtes.

Les guerres qui désolerent la Grece, retarderent les progrès des connoissances. Les Romains & les Arabes pillerent ou brûlerent les plus vastes Bibliotheques ; & l'esprit humain étoit dans une espece de langueur, lorsque Galien leva le bandeau de l'ignorance. Non-seulement il composa divers écrits, mais encore il recueillit les ouvrages des premiers Grecs qui s'étoient perdus par la barbarie des tems. Sa réputation l'appella à Rome où Archagatus avoit porté ses connoissances, & où les Tessalus, les Archigene, les Celse avoient fleuri quelques siecles auparavant.

La mort de Galien entraîna la décadence de l'Anatomie : cette science fut peu cultivée par ses successeurs, si Soranus, Oribaze, Mélétius, Théophile, & quelques autres Médecins s'en occuperent, ils ne firent aucune découverte signalée sur la nature humaine.

Sectateurs des Grecs, ils se faisoient une vraie gloire de penser comme eux, leurs préceptes étoient, selon ces Auteurs Arabes, autant de démonstrations & de vérités fondamentales de l'Art qu'ils devoient suivre.

Cependant cette façon de penser ne put séduire l'esprit clairvoyant du célebre Avicenne : quoique les Arabes fussent Mahométans, & que leur religion les empêchât d'approcher des corps morts, il acquit certaines connoissances. Avicenne a eu une notion exacte de la pupille ; il a connu l'inser-

tion des muſcles de l'œil, objets qu'on ne ſauroit découvrir dans les Auteurs Grecs, dont les Arabes avoient fait une étude ſuivie; mais il n'y eut que quelques Particuliers, qui, pour faire une telle étude, oſaſſent enfreindre les loix de la Religion du pays. Le général s'en tint à la lecture des livres Grecs.

Les Arabes connurent ces Auteurs Grecs à la priſe d'Alexandrie, par Amrou, en l'année 640. Jaloux des connoiſſances humaines, ils ſe plaiſoient à en détruire les monuments; ils exercerent toute leur fureur ſur la fameuſe Bibliotheque d'Alexandrie, que la Reine Cléopâtre avoit fondée pour remplacer celle qui avoit été détruite pendant la guerre de Céſar & de Pompée. Les livres de la nouvelle Bibliotheque furent brûlés, à l'exception de ceux de Médecine que l'amour de la vie leur fit épargner.

Ils les étudierent attentivement, les Princes & les Grands du pays les conſulterent; pluſieurs Savans qui s'expatrierent vinrent en Europe, pour y pratiquer leur Art; ce ſont eux qui jetterent en Italie les fondements de l'École de Salerne & de l'Univerſité de Bologne: c'eſt à ces peuples que les Eſpagnols font remonter l'origine de l'Univerſité de Salamanque, & c'eſt encore à eux que nous attribuons celle de la Faculté de Montpellier.

Juſqu'à cette époque, les Anatomiſtes ont ſuivi diverſes méthodes pour s'inſtruire. D'abord on ſe ſervit des corps des animaux;

Démocrite fit sur eux des recherches suivies, tandis qu'Hippocrate son contemporain étudioit l'homme sur le cadavre même. Depuis long-tems la Profession de la Médecine étoit héréditaire dans la famille des Asclépiades : on disséquoit en particulier des corps humains ; on peut établir cette vérité par les connoissances Anatomiques qu'on trouve dans les écrits d'Hippocrate.

Suivant la tradition, Hérophile & Erasistrate ses successeurs, joignirent à la méthode de disséquer des cadavres humains, celle de disséquer vivants les criminels condamnés à perdre la vie, & une méthode analogue a été de quelque utilité dans d'autres tems.

En 1474 Louis II, Roi de France, permit (1) aux Médecins François de faire l'opération de la taille sur des Soldats condamnés au supplice, attaqués du calcul. Frédéric III, Roi de Dannemarck, a suivi la même méthode. Elle a encore été adoptée en France avec succès dans d'autres tems. Un Archer de Bagnolet, attaqué d'une pierre aux reins, étoit condamné par le Parlement de Paris à perdre la vie : les Médecins de la Faculté qui connoissoient la maladie du criminel, désirerent tenter l'opération de la néphrotomie. François I, ce grand Roi, à qui la France doit le renouvellement des Sciences, le permit, & promit au prisonnier sa grace, supposé qu'il en revînt ; l'opération fut faite, & le succès des plus heureux. La Médecine

(1) Riolan, Lib. 1. Chap. III, Anthrop.

apprit par-là que la pierre aux reins n'étoit pas incurable, & le criminel fut rendu à la vie, qu'il auroit perdue par le ſupplice auquel il étoit condamné. Cette méthode a donc quelques avantages, on pourroit la tenter dans certains cas, mais avec beaucoup de modifications.

Cette maniere de connoître l'homme, quoiqu'adoptée d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, parut fort cruelle aux Médecins leurs contemporains. Les Empiriques pour favoriſer leur pareſſe & leur ignorance, déclamerent contre elle, traitant de barbares & d'ennemis de l'humanité les Médecins qui la ſuivoient. L'Anatomie tomba tout-à-coup dans l'oubli; cette Science que les Peres de la Médecine avoient regardée comme la baſe de leur Art, en étoit entierement proſcrite.

Cependant la néceſſité, le plus puiſſant de tous les motifs, ramena les hommes à l'étude de l'Anatomie : Celſe fut un des premiers qui la recommanda; mais il trouvoit la méthode d'étudier l'Anatomie miſe en uſage par Hérophile & Eraſiſtrate trop cruelle, & celle d'Hippocrate inſuffiſante pour l'inſtruction : *Neque quicquam*, dit-il, *eſſe ſtultius, quàm quale quid vivo homine eſt, tale exiſtimare eſſe moriente, imo jam mortuo.*

Il vouloit qu'on obſervât les parties à la ſuite des plaies, & cette méthode, ainſi que celle d'Hérophile & d'Eraſiſtrate a quelques avantages particuliers : elle peut nous éclairer ſur beaucoup de points eſſentiels de la Phy-

ſiologie. C'eſt en la ſuivant, qu'Harvey s'eſt aſſuré que le cœur de l'homme pourroit être pincé, irrité, ſans que le ſujet parût ſouffrir; c'eſt par le même moyen que Ruyſch a connu le mouvement périſtaltique des inteſtins; & c'eſt par cette même voie qu'on peut ſe convaincre que les nerfs, lorſqu'on ne les pince qu'extérieurement, ne cauſent aucune douleur, ce qui n'arrive pas toujours à l'égard des tendons, &c.

Cette méthode, de même que la premiere, ne peut être reçue comme générale; il faudroit des ſiecles entiers pour qu'on vît ſeulement à l'extérieur la plûpart des viſceres, il y en a même qu'on ne pourroit jamais appercevoir que très imparfaitement. Pourroit-on en effet connoître le cerveau, parce qu'on en auroit vu une petite partie à travers un trou fabriqué au crâne par le moyen du trépan?

Pour avoir une idée exacte du corps humain, il faut examiner les parties ſous toutes ſortes de points de vues; ce n'eſt même qu'en conſidérant les objets ſous un aſpect différent, que l'on a connu plus intimement la nature ſpéciale de certaines parties du corps. Les planches d'Albinus ne l'emportent en certains cas ſur celles de Cowper, que parceque celui-ci a conſidéré les objets dans un ſens oppoſé au premier; tous deux cependant étoient de grands Anatomiſtes.

Il faut encore ſe former une idée des parties environnantes, voir leurs connexions

entr'elles, &c. &c..... Toutes ces obſervations ne peuvent ſe faire que ſur le cadavre. Il faut donc y avoir recours.

Auſſi les véritables Médecins, tant anciens que modernes, n'ont point craint de le conſulter. Galien lui même faiſoit tant de cas de cette façon d'étudier l'Anatomie, qu'il dit avoir fait un voyage de près de trois cents lieues pour voir un ſquélette ſur lequel un Médecin faiſoit ſes demonſtrations à une nombreuſe troupe d'Eleves.

L'Anatomie, ainſi cultivée pendant une longue ſuite de ſiecles, s'étoit perfectionnée; ſes progrès ne furent cependant pas bien rapides, le dégoût que cette partie cauſe à la plûpart des hommes les empêcha de s'y adonner, l'aſpect d'un cadavre qui eſt le véritable tableau des miſeres humaines, & l'odeur qui s'en exhale ſans ceſſe, ont été d'aſſez puiſſants motifs pour éloigner la plûpart des gens à talents de l'étude du corps humain.

Le nombre de ceux qui ſe ſont livrés à cette partie a donc été très petit; le zèle même de ceux-là a été traverſé par toutes ſortes d'obſtacles : les Légiſlateurs des différents Etats non-ſeulement n'ont point fourni aux Médecins les cadavres néceſſaires à leurs inſtructions; mais encore ont établi des peines afflictives contre ceux qui les ouvriroient.

La Religion Catholique a concouru pendant quelques tems à retarder les progrès de l'Anatomie; dès les premiers ſiecles de l'Egliſe les Médecins furent Prêtres, & comme

Prêtres ils devoient avoir en horreur l'effusion du sang : ainsi par une fausse application des dogmes Saints à l'Art de guérir, on négligea l'étude de l'Anatomie & de la Chirurgie ; bien plus, on la blâma, on la défendit.

Cependant la vérité se fit bien tôt entrevoir ; quelques Esprits plus judicieux reconnurent que l'anathême lancé par l'Eglise contre ceux qui versent le sang humain, ne tomboit que sur les Destructeurs de l'homme, & non sur ceux qui travailloient à sa conservation : ainsi l'Eglise approuva l'étude & la pratique de l'Anatomie, qui est si avantageuse à l'humanité, & qui n'est nullement contraire aux Dogmes de notre Religion.

Il n'en étoit pas de même à l'égard des Egyptiens, qui croyoient que leur ame étoit unie à leurs corps autant qu'il étoit à l'abri de la pourriture : ces Peuples faisoient embaumer les corps morts avec pompe, & avoient grand soin de les faire enterrer dans des souterrains profonds ou dans des sables brûlans, pour qu'ils fussent plutôt desséchés ; & les Rois faisoient élever de hautes & superbes Pyramides sur les Tombeaux de leurs Prédécesseurs.

La Fable nous apprend que ceux qui avoient été privés de sépulture, étoient obligés d'errer cent ans sur la rive du Styx, motifs bien suffisants pour déterminer ces Peuples à faire inhumer les cadavres.

L'Anatomie qu'on avoit cultivée, malgré tous ces obstacles, pendant une longue suite

de ſiecles, tomba dans l'oubli avec toutes les autres Sciences, dans ce tems de barbarie que le ſouvenir rappelle avec douleur ; à peine compta-t-on deux ou trois Anatomiſtes médiocrement inſtruits depuis les Arabes juſqu'au regne de François I. L'Italie ſuivoit aveuglément l'ouvrage de Mundinus, lorſque parurent dans ce Royaume Gabriel de Zerbis, Alexandre, Berenger, Achillinus, Carpi. L'Eſpagne, l'Angleterre & l'Allemagne étoient dans la plus grande obſcurité ſur l'Anatomie. La France venoit de perdre Charles Etienne, lorſque François I, conçût le deſſein d'attirer dans ſa Capitale les Savans qui floriſſoient dans des Pays Etrangers.

Ce fut en 1530 que cet illuſtre Monarque jetta les fondemens du College Royal. La Médecine ne fut point oubliée dans cette brillante inſtitution : *Vidus Vidius*, appellé d'Italie dans cette Capitale, y vint répandre ſes connoiſſances ; & comme il étoit ſavant Anatomiſte, il y inſpira bien-tôt le goût de cette Science : c'eſt à lui que nous devons rapporter le germe de preſque toutes les découvertes faites dans ces derniers tems. Dans l'eſpace de trois ans, il fournit à l'Europe les plus grands Anatomiſtes. Sylvius, fut un de ſes Diſciples & ſon Succeſſeur, Andernach ſe forma par les converſations qu'il eut avec Vidus Vidius, & Véſale le Prince de l'Anatomie moderne, Rondelet & Fallope puiſerent dans l'Ecole de Vidus Vidius les premieres notions de leurs vaſtes connoiſſances.

La fondation du College Royal produisit une révolution avantageuse dans l'Univers savant : les Rois voisins, jaloux de marcher sur les traces de François I, fonderent divers Colleges dans leurs Etats : nos Rois, à l'exemple de leur Prédécesseur, ont établi plusieurs places de Médecine dans ce même College : Charles IX fonda une Chaire de Chirurgie, & Henri IV celle d'Anatomie, que les Goupils, les Akakia & les Riolans ont remplie avec tant d'éclat.

Depuis cet heureux établissement pour l'Anatomie, elle a fait les plus grands progrès dans l'Europe : chaque Pays compte ses Savans dans cette partie, mais tous, si l'on remonte à l'origine, doivent leur savoir à l'amour de François I pour les Sciences.

Le goût que Vésale avoit pour l'Anatomie, lui fit quitter sa Patrie pour se fixer en Italie. Il la professa dans l'Université de Padoue avec tant d'éclat & tant de zèle pour l'instruction de ses Disciples, qu'on vit bientôt sortir de son Ecole un essain de bons sujets. Fallope, instruit par un aussi habile Maître & par la nature, lui succéda, & depuis ces deux Anatomistes jusqu'au grand Morgani, le premier des Anatomistes vivans, l'Université de Padoue a possédé successivement & sans interruption les plus célebres Anatomistes du monde. Eustache, rival éclairé & savant, du célébre Vésale, est le premier des Anatomistes qu'on puisse compter parmi les Médecins de Rome, dont l'histoire est si fertile en grands hommes. Ingrassias & Marc-Aurele-

Severin ont enſeigné l'Anatomie à Naples avec le plus grand éclat, mais leur mort a laiſſé un grand vuide dans l'hiſtoire des Anatomiſtes de cette Ville : ce n'eſt que par les ſoins de M. Cotunni, un des plus habiles Anatomiſtes de ce ſiecle, qu'elle recouvre une partie de ſon ancienne ſplendeur.

La barbarie des tems n'a pû porter atteinte aux établiſſemens avantageux à l'Anatomie dans l'Univerſité de Bologne, une des plus anciennes du monde : c'eſt-là qu'ont fleuri Mundinus, Arantius, Varole, Valſalva, Molinelli, dont un fils, digne héritier du ſavoir de ſes Ancêtres, honorera la mémoire par ſes propres travaux.

Nous vivrions dans la plus profonde ignorance ſur la ſtructure du corps humain, ſi nous n'euſſions été éclairés que par les Eſpagnols ; ces Peuples n'ont pas plus avancé l'Anatomie & la Chirurgie, que les autres parties de la Phyſique : livrés à une dialectique pédanteſque, ils ont pendant pluſieurs ſiecles, regardé Ariſtote comme l'unique Interprête de la nature, & ils ont cherché dans ſes ouvrages, des argumens favorables à leurs diverſes opinions. Ce n'eſt que depuis quelques années que, ſentant le vuide de toutes ces diſputes ſcholaſtiques, ils ont cru devoir conſulter la nature elle-même, & ils s'adonnent aujourd'hui à la diſſection des cadavres avec le plus grand ſuccès.

L'Angleterre a produit un grand nombre d'Anatomiſtes remarquables : Willis, aidé de la main de Lower, y débrouilla l'hiſtoire des nerfs & du cœur, Warthon celle des

glandes, Gliſſon & Mayow celle du foie & des muſcles, & c'eſt à Harvée que nous devons la découverte de la circulation ; il marcha d'abord, dit M. de Sénac, ſur les traces de Columbus & de Céſalpin, comme un Voyageur qui entre dans un Pays inconnu, ou qu'il n'a vu que de loin : il en parcourut avec ſoin les détours, & écarta de l'entrée tout ce qui l'avoit rendue inacceſſible : ce fut en 1628, époque mémorable pour la Médecine, qu'il publia ſon immortel ouvrage ſur la circulatiou du ſang. La Société Royale des Sciences de Londres, & celle d'Edimbourg, fourniſſent à l'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, pluſieurs noms illuſtres ; tels ſont ceux de Cowper, de Cheſelden, de Monro, des Hunters, &c.

Les célebres Vanhorne, Swammerdam, Ruyſch & Albinus, ont honoré la Hollande leur Patrie ; les Bartholins & Stenon, le Danemarck ; les Rudbekc, la Suede ; les Plater & Bauhin, la Suiſſe, & tant d'autres qu'il ſeroit ſuperflu de nommer.

La France compta peu d'Anatomiſtes depuis Jacques Sylvius juſqu'à Riolan, qui ſe rendit plutôt recommandable par ſes critiques que par ſes découvertes : il n'eſt fécond qu'en citations ſouvent inutiles, & l'on reconnoît dans tous ſes diſcours, la jalouſie & l'amour-propre : on le voit, avec indignation, s'élever contre Harvée, Virſungus & Pecquet ; il aima mieux mourir dans l'erreur, que d'adopter les découvertes qui détruiſoient ſes opinions.

Duverney

Duverney fut plus grand Obſervateur, mais moins verſé dans la Litérature que ne l'étoit Riolan; c'eſt le premier des Anatomiſtes François : les découvertes qu'il a faites & les Diſciples qu'il a formés, lui aſſurent l'immortalité. C'eſt à lui que le célebre M. Winslow doit ſa grande célébrité : on trouvera, dans les ouvrages de M. Duverney, le germe des principaux travaux anatomiques de M. Winslow; mais celui-ci fut plus réſervé ſur les ſyſtêmes qui égarerent plus d'une fois M. Duverney.

La Névrographie de Vieuſſens eſt le plus grand ouvrage qui ſoit ſorti de la France; & la Faculté de Montpellier ſera toujours honorée de compter un auſſi grand Médecin parmi ſes illuſtres Membres : cependant la vie de cet Anatomiſte, dont la mémoire paſſera ſans tache à la Poſtérité la plus reculée, a été un tiſſu d'infortunes & de diſgraces : il fut mépriſé dans ſa propre Patrie, lors même que tout l'Univers ſavant lui décernoit un rang parmi les plus grands Anatomiſtes : la réputation de Vieuſſens eſt fondée ſur des obſervations que le tems ne pourra détruire, au lieu que celle de Dulaurens ſon prédéceſſeur, & de Chirac ſon confrere, a péri avec eux, & elle n'a même été que trop longue, puiſqu'à l'abri d'un nom célebre, ces deux Anatomiſtes ont répandu mille ſyſtêmes haſardés, dont les Ecrits de quelques Modernes ſont encore ſurchargés.

Ils n'ont cependant point ſéduit l'eſprit clairvoyant du ſavant M. de Sénac; perſonne

n'a mieux apprécié que lui le mérite de M. Chirac : » figurez-vous, dit-il, un homme » qui, dans une profonde obſcurité, croit » voir de ſes yeux les objets qui ſe préſentent » à ſon imagination : tel étoit ce Médecin ſi » fameux dans les Ecoles : ſans ſavoir le cal- » cul, il a calculé la force des nerfs : cette » force inconnue qui auroit effrayé les plus » grands Géometres, n'a point effrayé M. » Chirac, &c. ».

Il eſt vrai que ce Médecin n'a pû réſiſter à l'exemple des Ecrivains de ſon tems. L'eſprit de ſyſtême, dit M. de Sénac, a ſur-tout régné en France : il ſemble que nous ayons porté dans la Phyſique, la même légéreté qu'on nous reproche dans nos actions : les travaux de l'Académie des Sciences ont pû à peine corriger notre goût dépravé ; en effet les Membres de ce Corps reſpectable, ſentant le vuide des hypotheſes les plus ingénieuſes en apparence, n'ont jamais accueilli que les Mémoires dont le ſujet étoit puiſé dans l'obſervation & dans l'expérience.

Tels ſont les Savans les plus diſtingués de divers Royaumes, qui ont concouru aux progrès de l'Anatomie & de la Chirurgie qu'ils ont ſupérieurement cultivées ; & c'eſt dans les ouvrages de ces grands hommes principalement, qu'on doit puiſer des connoiſſances ſur la ſtructure & ſur les fonctions de nos organes ; non-ſeulement il nous ont donné une deſcription des parties qu'ils ont apperçues à l'œil nud, ſans les avoir ſoumiſes à aucune préparation ; mais encore ils ont, pour

ainſi dire, forcé la Nature à ſe dévoiler. Tantôt à l'aide du ſcalpel, ils ont ſéparé les parties les unes d'avec les autres, & tantôt pour en mieux connoître la ſtructure, ils les ont ſoumiſes aux macérations, aux exſiccations, &c.

L'art d'injecter les vaiſſeaux afin de les rendre plus apparents, entrevu par Euſtache & par Riolan, &c., n'a pas été oublié dans ce dernier tems, Swamerdam & Graaf, ont été les premiers à le mettre en uſage; mais Ruiſch eſt celui qui s'en eſt ſervi avec le plus de ſuccès : on peut même dire qu'il s'eſt rendu Maître de cet art, par le grand changement qu'il y a apporté : c'eſt lui qui, au ſentiment de M. de Fontenelle, non-ſeulement comme les Egyptiens, conſervoit les hommes après leur mort, mais encore ſembloit leur prolonger la vie.

Cependant cet art d'injecter, dont je fais ici l'éloge, a beaucoup ſouffert de la mort de ſon Inventeur : Ruiſch nous a donné des Deſcriptions exactes des parties dont il avoit développé la ſtructure par le moyen de l'injection : mais il nous a caché les moyens qu'il employoit pour faire ſes belles préparations. Depuis la mort de Ruiſch, pluſieurs Savans ſe ſont occupés à découvrir le ſecret que ſon Auteur nous a caché : les célebres Albinus, Monro, Ferrein, Laſſone, &c. ont fait pluſieurs tentatives, mais elles ont été inutiles.

L'Histoire de la Chirurgie eſt auſſi ancienne & auſſi féconde en révolutions que

celle de l'Anatomie ; & ces deux Sciences ont ſouffert les mêmes viciſſitudes. Leur objet eſt à-peu-près le même : l'une opere ſur l'homme mort, & l'autre ſur l'homme vivant ; & les connoiſſances qu'on a de l'une d'elles, conduiſent la main & dirigent l'eſprit dans l'exercice de l'autre.

Je ne parle point ici de cette Chirurgie qui ne connoit que le fer & le feu, ou qui fait conſiſter ſon eſſence dans une manœuvre routiniere & aveugle ; mais de celle qui, éclairée par le flambeau de la Médecine, ſait plutôt proſcrire qu'ordonner une opération, toujours douloureuſe & jamais ſans danger.

Dès ſon origine, la Chirurgie fut intimément unie à la Médecine : la même main ordonnoit & exécutoit l'opération : les premiers Grecs, juſqu'à Hippocrate, ont indiſtinctement cultivé ces deux Arts, & ils en tiroient des ſecours mutuels : l'on voit en liſant leurs Ecrits, que les connoiſſances qu'ils avoient en Chirurgie, les éclairoient ſur la pratique de la Médecine, ou au contraire, qu'ils mettoient à profit leurs lumieres en Médecine, pour pratiquer la Chirurgie.

Ces deux Sciences ſont en effet unies par leur eſſence ; les maladies externes ſont les mêmes que les internes, elles ne different que par leur ſiége, car elles ont la même cauſe, & les mêmes terminaiſons ; elles préſentent donc les mêmes indications, & ce n'eſt que dans la pratique qu'on trouve quelques différences.

On peut ſe convaincre par la lecture des

ouvrages de Galien & des Médecins Arabes, que la Chirurgie étoit de leur temps entierement séparée de la Médecine, & qu'elle étoit livrée à des gens sans nom & sans Lettres. Vers le onzieme & le douzieme siecle, la Médecine étoit cultivée par des Clercs, & comme l'Eglise Romaine interdisoit toute effusion de sang, les Médecins se virent obligés de livrer la Chirurgie aux Barbiers; il n'y eut que très peu de Médecins qui osassent exercer cette partie de l'art de guérir, tels sont Roger, Théodoric, Lanfranc, Salicet, &c., & Brunus qui dit formellement : *Operationes noluerunt medici propter indecentiam exercere; sed illas barberiorum in manibus reliquerunt.*

Vers le commencement du XIII Siecle, Pitard, Chirurgien de Saint Louis, persuadé que rien n'étoit plus avantageux pour l'avancement d'un Art, que d'en réunir les Membres, profita de son crédit pour l'établissement d'une Confrairie de Chirurgiens, sous l'invocation de St Côme & de St Damien, & les Statuts enregistrés au Parlement, furent dans la suite réhabilités & augmentés par divers Rois.

La Confrairie de St Côme compta peu de Chirurgiens célebres depuis sa fondation jusqu'au milieu du seizieme siecle : c'est à la Médecine que nous devons les Savans de ce genre; on vit briller en France les Hermondavile, les Gordon, les Villeneuve, les Gui, les Fleffelle, & plusieurs autres Eleves des Facultés de Paris & de Montpellier. Ces faits sont détaillés au long dans mon His-

toire : j'ai rendu à chacun ce qui lui appartient, avec toute l'impartialité dont un homme ſoit capable. La Faculté de Médecine de Paris, attentive au bien public, fourniſſoit à la Cour & à la Ville des Eleves capables d'exercer la Chirurgie ; elle les aidoit toutes les fois qu'ils reclamoient ſon ſecours. Gourmelin profeſſa cet Art avec diſtinction dans cette Faculté, & forma les Paré, les Pineau, les Colots, les Guillemeau, & tant d'autres qui ſe ſont rendus célebres dans la ſuite. Animé du même zele, Laurent Joubert enſeignoit la Chirurgie à Montpellier, & comme il avoit de profondes connoiſſances dans cet état, il ne tarda pas à procurer une révolution heureuſe ; jamais on ne vit plus d'habiles Chirurgiens que ſous le Profeſſorat de ce grand homme : Cabrol qui en étoit un digne Eleve, en avoit fait fructifier au loin les travaux ; & pluſieurs Italiens, qui ſe ſont rendus recommandables dans la République des Lettres, firent retentir ſon nom dans le Pays où ils avoient pratiqué les ſalutaires préceptes qu'ils avoient puiſés dans l'Ecole de Montpellier.

C'eſt ainſi que deux Médecins ſe partagent l'honneur de fournir à la France les plus habiles Chirurgiens qu'elle ait eus. Si la reconnoiſſance de leurs Eleves a pû leur ſervir de récompenſe, ils furent pleinement ſatisfaits de leurs peines ; chaque Chirurgien fit honneur de ſon ſavoir au Médecin dont il le tenoit. Le Chef des Chirurgiens François, Ambroiſe Paré, avouoit devoir beaucoup aux Méde-

cins de la Faculté de Paris, & il n'y a point d'épithetes flatteuſes que Guillemeau ne donne à ſes Maîtres.

Tels ont été les progrès de la Chirurgie juſqu'en 1730, qu'un Chirurgien diſtingué par ſon ſavoir & par ſon zele pour ſon état, a profité de ſon crédit à la Cour pour ſéparer plus ſpécialement le Corps de Chirurgie de celui de Médecine : M. la Peyronie, que les Chirurgiens appellent avec raiſon le Reſtaurateur de leur Art, eſt l'Auteur de cette révolution dans la Médecine. A ſa ſollicitation, on a fondé diverſes places de Démonſtrateurs en Chirurgie : M. Chirac avoit imaginé d'établir une Académie de Médecine, on a, dit-on, profité de ce projet, & on a créé une brillante Académie de Chirurgie déja connue par les excellens ouvrages qu'elle a publiés.

En Italie, la Chirurgie n'a pas ſouffert des révolutions ſi fréquentes, auſſi a-t-elle fait de plus rapides progrès : les Médecins l'ont exercée & l'exercent encore, tandis que par des Réglemens particuliers à la Nation, il eſt défendu aux Chirurgiens de pratiquer la Médecine ; c'eſt là qu'ont fleuri Berenger Carpi, Bologninus, Barthelemi Maggius, Alphonſe Ferri, Fabrice d'Aquapendente, Caſſerius, Céſar Magatus, & tant d'autres dont les noms paſſeront ſans tache à la Poſtérité la plus reculée,

La Chirurgie Françoiſe doit beaucoup aux Médecins de cette Nation ; Ambroiſe Paré puiſa pluſieurs maximes dans leurs Ecrits : ou il

les apprit dans ce Pays lorſqu'il y accompagna l'Armée des François. La méthode de lier les vaiſſeaux pour arrêter les hémorrhagies, étoit connue en Italie depuis pluſieurs Siecles; Paré qui ne pût en méconnoître l'utilité, en profita, mais en la publiant, il ne cita point comme il auroit pû, ceux dont il tenoit ce précieux ſecours. Cependant Ambroiſe Paré peut être regardé comme le Pere de la Chirurgie Françoiſe; ſes ouvrages ſont remplis de préceptes lumineux, dont les Chirurgiens François ſes ſucceſſeurs ont ſu retirer les plus grands avantages.

Foible, mais juſte eſtimateur de leurs travaux & de la gloire qu'ils ſe ſont acquiſe ou qu'ils méritent, j'en ai parlé ſans prévention; car dans ce travail immenſe, je n'ai eu que la vérité pour objet: auſſi ne crains je point la cenſure, & j'oſe dire, à l'égard de cette Hiſtoire, ce que M. de Senac dit de ſon Traité du Cœur: « Indifférent ſur les contradictions, je puis au moins me flatter » que j'épargnerai bien des peines à ceux qui » viendront après moi. Si je les égarois en » voulant les conduire, ce ſeroit de bonne » foi & après m'être trompé moi-même; » nous devons dans toutes nos recherches un » tribut à l'erreur, peut-être l'aurai-je payé » pour eux ».

TABLE
DES CHAPITRES
De l'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens qui ont vécu depuis le Déluge juſqu'à la Guerre de Troye*, Tom. I. page 3.

II. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens qui ont vécu depuis la Guerre de Troye juſqu'à celle du Péloponeſe*, ibid. p. 11.

III. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens Juifs*, p. 13.

IV. *De l'état de l'Anatomie & de la Chirurgie du tems d'Hippocrate, du progrès que firent ces deux Sciences pendant ſa vie & après ſa mort*, p. 25.

V. *Des progrès de l'Anatomie & de la Chirurgie ſous Eraſiſtrate & Hérophile*, p. 45.

VI. *Premiers Profeſſeurs de Chirurgie en particulier*, p. 54.

VII. *Aſclépiade qui rétablit la Médecine & la Chirurgie à Rome, environ cent ans après qu'Archagatus en fut ſorti, le 39e. ſiecle du monde*, p. 56.

VIII. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens qui ont vécu depuis* Jeſus-Chriſt *juſqu'à Galien*, p. 60.

GALIEN.

Premiere époque intéreſſante à l'Anatomie, p. 77.

IX. *Anatomie & Chirurgie de Galien.*

X. *Anatomiſtes & Chirurgiens Grecs qui ont vécu depuis Galien juſqu'aux Arabes*, p. 94.

XI. *Des Anatomiſtes & des Chirurgiens Arabes*, p. 134.

XII. *Etat de la Chirurgie & de l'Anatomie depuis les Arabes jusqu'au régne de St. Louis*, p. 165.

XIII. *Des Anatomistes & des Chirurgiens qui ont vécu depuis le treizieme siecle jusqu'au rétablissement des Lettres, ou depuis le régne de St. Louis jusqu'à celui de François I*, p. 165.

XV. *Des Anatomistes & des Chirurgiens qui ont vécu depuis l'an 1536 jusqu'en 1643, ou depuis Andernach jusqu'à Vésale*, p. 341.

XVI. *Des Anatomistes & des Chirurgiens qui ont fleuri depuis l'an 1543 jusqu'en l'an 1551, ou depuis Vésale jusqu'à Ambroise Paré.*

VÉSALE.

Epoque intéressante à l'Anatomie, à laquelle on a rapporté la plupart des connoissances des Anatomistes anciens & modernes, p. 394.

XVI* *Des Anatomistes & des Chirurgiens qui ont vécu depuis Ambroise Paré jusqu'à Eustache.*

AMBROISE PARÉ.

Epoque intéressante à la Chirurgie, p. 459.

XVII. *Des Anatomistes qui ont vécu depuis Eustache jusqu'à Arantius*, p. 608.

XVIII. *Des Anatomistes & des Chirurgiens qui ont vécu depuis Arantius jusqu'à Fabrice d'Aquapendante, ou depuis 1571, jusqu'en 1600*, Tom. II. p. 2.

XIX. *Des Anatomistes & Chirurgiens qui ont fleuri depuis Fabrice d'Aquapendente jusqu'à Riolan fils, ou depuis 1600 jusqu'en 1607*, p. 195.

XX. *Des Anatomistes & Chirurgiens qui ont écrit depuis Riolan jusqu'à Gaspard Bartholin, ou depuis 1607 jusqu'en 1611*, p. 279.

XX*. *Des Anatomistes & Chirurgiens qui ont écrit depuis Bartholin jusqu'à Harvée*, p. 369.

SECONDE PARTIE.

CH. I. *Des Anatomistes & Chirurgiens qui ont écrit depuis Bartholin jusqu'à Harvée*, p. 369.

HARVÉE.

Epoque intéreſſante à l'Anatomie, p. 467.
II. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens qui ont écrit depuis Thomas Bartholin juſqu'à Pecquet*, p. 571.
III. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens qui ont vécu depuis Pecquet juſqu'à Willis, ou depuis 1651 juſqu'en 1659*, Tom. III. p. 4.
IV. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens qui ont fleuri depuis Wiliis juſqu'à Malpighi*, p. 88.
V. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens qui ont écrit depuis Malpighi juſqu'à Ruyſch.*

MALPIGHI.

Epoque intéreſſante à l'Anatomie, p. 214.
VI. *Des Anatomiſte & Chirurgiens qui ont fleuri depuis Ruyſch juſqu'à Duverney.*

RUYSCH.

Epoque intéreſſante à l'Anatomie & à la Chirurgie, p. 259.
VII. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens qui ont écrit depuis Duverney juſqu'à Vieuſſens.*

DUVERNEY.

Epoque intéreſſante à l'Anatomie & à la Chirurgie, p. 444.
VIII. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens qui ont vécu depuis Vieuſſens juſqu'à Copwer.*

VIEUSSENS.

Epoque intéreſſante à l'Anatomie, T. IV. p. 5.
IX. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens qui ont fleuri depuis Cowper juſqu'à Morgagni*, p. 168.
X. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens qui ont écrit depuis Morgagni juſqu'à Winſlow.*

MORGAGNI.

Epoque intéreſſante à l'Antomie, p. 371.
XI. *Des Anatomiſtes & Chirurgiens qui ont fleuri*

depuis Winslow jusqu'à Albinus.

WINSLOW.

Epoque intéressante à l'Anatomie, p. 466.
XII. *Des Anatomistes & Chirurgiens qui ont écrit depuis Albinus jusqu'à Senac*, p. 548.
XIII. *Des Anatomistes & Chirurgiens qui ont écrit depuis Senac jusqu'à Haller*, p. 687.
XIV. *Haller, époque intéressante à l'Anatomie*, p. 694.
XV. *Morand, époque intéressante à la Chirurgie*, Tom. V. p. 1.
XVI. *Ferrein*, p. 63.
XVI*. *Lecat*, p. 169.
XVII. *Lieutaud, époque intéressante à l'Anatomie*, p. 255.
XVIII. *Louis, époque intéressante à la Chirurgie*, p. 352.

Fin de la Table des Chapitres

Extrait des Regiſtres de l'Académie Royale des Sciences.
Du 28 Juin 1769.

» Nous Commiſſaires nommés par l'Académie, » avons examiné un Ouvrage qui lui a été préſenté » par M. Portal, Médecin de Paris, & Profeſſeur au » College Royal; cet Ouvrage important a pour titre, » *Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie :* il doit être » publié en ſix Volumes, cinq ſont imprimés; le » ſixieme ne l'étant point encore, ne nous a point » été remis avec les cinq premiers, nous en rendrions » dès à préſent, un compte détaillé, ſi nous ne jugions » plus convenable de différer le rapport pour le faire » avec l'étendue qu'il mérite, & dont il eſt ſuſceptible, » lorſque nous aurons ſous les yeux l'Ouvrage entier : » cependant nous croyons devoir donner aujourd'hui » une idée ſuccinte de tout ce travail, en faiſant con- » noître l'objet & le motif qui ont déterminé l'Auteur » à l'entreprendre, & le plan qu'il a ſuivi. En voici la » Notice en peu de mots : tout Anatomiſte jaloux d'é- » tendre les limites de ſon Art, doit avant tout, être » inſtruit des travaux, des recherches & des obſer- » vations que les Anciens & les Modernes ont faites » & ont conſignées dans leurs Ecrits : il doit être en » état d'analyſer & de comparer les faits, de fixer les » époques des découvertes, de faire connoître la ſurté » & la chaîne des connoiſſances acquiſes; de démêler » & de rectifier les erreurs en remontant à leurs ſour- » ces; & dégageant ainſi le connu de l'inconnu, ſe » frayer une route aſſurée à de nouvelles recherches. » Au point où en eſt l'Anatomie Moderne, cette voie » de procéder, eſt celle qui promet le plus de ſuccès » pour perfectionner les connoiſſances.

» C'eſt en aſſociant ainſi la partie ſcientifique de » l'Anatomie, aux diſſections répétées ou à la prati- » que de l'Art, que MM. Morgagni, Haller, & quel- » ques autres, ſe ſont illuſtrés, & qu'ils ont donné » à leurs Ouvrages un degré de mérite & d'utilité qui » ſera toujours avoué & reconnu par les Anatomiſtes.

» M Portal ayant bien compris les avantages » d'une étude dirigée ſur ce plan, s'y eſt entierement » livré, & pour en retirer tout le fruit poſſible, il a » entrepris de faire une analyſe détaillée, ſuivie &

» raiſonnée de tous les Ouvrages qui ont été publiés » ſur l'Anatomie, en remontant juſqu'aux temps les » plus reculés, & préſentant ſiecle par ſiecle, la ſuite » des faits, le fil des progrès & la chaîne des décou- » vertes juſqu'à nos jours.

» L'Ouvrage ſera terminé par une Table très éten- » due, qui doit en lier toutes les parties, rapprocher » tous les objets, & former par ce moyen un corps » d'Anatomie des plus curieux & des plus intéreſſants.

» Quelques Auteurs ont prétendu donner une eſ- » pece d'Hiſtoire de l'Anatomie, en publiant des » Liſtes nombreuſes des Ouvrages Anatomiques, » mais le mérite, quoique réel de ce travail, n'eſt » que celui des Bibliographes : il faut pourtant ex- » cepter Goelicke ; car en indiquant les Ouvrages, il » en donne quelquefois une courte Notice aſſez bien » faite, en rappellant des obſervations qui ſont pro- » pres à l'Auteur dont il parle ; mais perſonne, avant » M. Portal, n'avoit traité cette matiere avec autant » d'étendue & de détail, n'avoit préſenté une ſuite » auſſi nombreuſe de faits bien analyſés & ramenés à » leurs véritables époques : perſonne enfin n'avoit » travaillé ſur le plan que nous venons de tracer, » pour compoſer une vraie Hiſtoire de l'Anatomie.

» L'Académie a permis à M. Portal, de lui faire » la lecture de deux ou trois Articles de ſon Ouvra- » ge, elle peut donc juger déja de la maniere dont il » eſt exécuté. Nous nous bornerons à préſent à louer » le zele & le talent que l'Auteur démontre, & à dé- » clarer que ſon travail nous paroît mériter des élo- » ges, parcequ'il ne peut être que très utile.

Au Louvre le 28 Juin 1769. *Signé*, MORAND, LASSONE,

Je certifie l'Extrait ci-deſſus, conforme à ſon Original & au Jugement de l'Académie. A Paris le 20 Juin 1770. *Signé* GRANDJEAN DE FOUCHY, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Re-

quêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nos bien amés LES MEMBRES DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES de notre bonne ville de Paris, nous ont fait exposer qu'ils auroient besoin de nos Lettres de Privilege pour l'impression de leurs Ouvrages: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposants, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer par tel Imprimeur qu'ils voudront choisir, toutes les Recherches ou Observations journalieres, ou Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les Assemblées de ladite Académie Royale des Sciences, les Ouvrages, Mémoires ou Traités de chacun des Particuliers qui la composent, & généralement tout ce que ladite Académie voudra faire paroître, après avoir fait examiner lesdits Ouvrages, & jugé qu'ils sont dignes de l'impression, en tel volume, marge, caracteres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *vingt années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes, sans toutefois qu'à l'occasion des Ouvrages ci-dessus spécifiés, il en puisse être imprimé d'autres qui ne soient pas de ladite Académie: Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter lesdits Ouvrages, en tout ou en partie, & d'en faire aucunes traductions ou extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposants, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Exposants, ou à celui qui aura droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois

de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie ; qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis ès mains de notre très cher & féal Chevalier le ſieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un en celle de notredit très cher & féal Chevalier le ſieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſants & leurs ayant cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le onzieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil ſept cent cinquante, & de notre Regne le trente-neuvieme. Par le Roi en ſon Conſeil. MOL.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 430, fol. 409, *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenſes, article* 4, *à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement ; à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires de chacun, preſcrits par l'article* 108 *du même Réglement. A Paris, le* 5 *Juin* 1750. *Signé*, LE GRAS, *Syndic.*

HISTOIRE

FAUTES A CORRIGER

Dans les quatre premiers Volumes.

TOME PREMIER.

Page 5, *ligne* 11, Selage, *lisez* Selago
10, *lig.* 21, Ajax, *lisez* Paris.
Ibid. *lig.* 37, Antolicus, *lisez* Autolicus.
53, *lig.* 13, Hierophile, *lisez* Herophile.
73, *lig.* 21, Mardinus, *lisez* Marinus.
80, *lig.* 12, que les Chirurgiens François, *lisez* que quelques Chirurgiens François.
79, *lig.* 38, hypocondre, *ajoutez* gauche.
90, *lig.* 12, enchanlis, *lisez* enchantis.
Ibid. *lig.* 15, luxation de la luette, *lisez* relachement.
117, *lig.* 33, il eſt le premier, *lisez* un des premiers.
119, *lig.* 23, *de ſtrenuis puſtacei* liſez *de ſtrumis pultacei.*
123, *lig.* 28, engagoint, *lisez* engageoient.
125, *lig.* 15, il eſt le premier, *lisez* un des premiers.
Ibid. *lig.* 29, conſulte, *lisez* conſeillé.
126, *lig.* 13, dont il a parlé le premier, *lisez* dont il a parlé un des premiers.
128, *lig.* 19, *lisez Othone Brausfelſio*, liſez *Brunsfelſio.*
129, *lig.* 37 & 38, on ne trouve que dans cet Auteur, *lisez* on trouve dans cet Auteur.
135, *lig.* 6, Ammon, *lisez* Amrou.
177, *lig.* 2, par l'effuſion du corps, *lisez* l'action.
195, *lig.* 26, plaie Maubert, *lisez* place Maubert.
281, à la fin de la note, *archiates*, liſez *archiater.*
216, *lig.* 20, Matheus, Curtius, *effacez* la virgule.
229, *lig.* 31, le premier, *lisez* un des premiers.
233, *lig.* 7, Paris 1708, *lisez* 1704.
235, *lig.* 16, 1385, *lisez* 1345.
251, *lig.* 21, déciſion, *lisez* deſcription.
Ibid. 37, *alligatur ſimiliter ac veſicæ*, liſez *alligatur ſimiliter veſicæ.*
255, *lig.* 16, ſcardotiques, *lisez* ſcarotiques.
270, *lig.* 34, le ligament ſuſpenſoir, *ajoutez* de la verge.
277, *lig.* 2, il paroît être le premier, *lisez* un des premiers.
278, *lig.* 36, nerfs obliques, *lisez* nefs optiques.
284, *lig.* 7, enfans, *lisez* garçons.
Ibid. *lig.* 8, prodieux, *lisez* prodigieux.
310, *lig.* 10, ſur l'abcès des tentes, *lisez* l'abus.
333, *lig.* 9, on y dit que M. Winſlow ne cite dans ſon mémoire ſur l'abus des corps & des maillots, ni Charles Etienne, ni Riolan, *ajoutez* qu'il cite Riolan avec diſtinction.
341, *derniere lig.* 1664, *lisez* 1564.
343, *lig.* 14, Dulaucus, *lisez* Dulaurens.

Ibid. *lig.* 30, Guillaume Gourmelin, *lisez* Guillemeau ; Gourmelin.

Pag. 345, *lig.* 5 & 6, sous le Décanat de Pierre Allen Fernel, *lisez* avec Fernel.

351, *lig.* 19, de l'oblique, *lisez* du petit oblique.

Ibid. *lig.* 32, membrane alcancoïde, *lisez* allantoïde.

361, *lig.* 21, Severini Pinci, *lisez* Pinei.

387, *lig.* 3, comme on le verra plus bas, *lisez* comme on la vu plus haut.

417, *lig.* 8, ligament transversal du corps, *lisez* du carpe.

422, *lig.* 16, Wius, *lisez* Willis.

424, *derniere note*, Riolan a eu grand tord d'en attribuer la découverte à Douglas, *lisez* Douglas a eu grand tord d'en attribuer la découverte à Riolan.

426, *lig.* 7, les uretres, *lisez* ureteres.

433, *lig.* 37, Basianus Landas, *lisez* Landus.

435, *lig.* 35, Ætius Oribase, *lisez* Ætius, Oribase.

437, *lig.* 7, de la République, *lisez* de la Ville.

455, *lig.* 6 & 7, Unielhelmo Pilinger, *lisez* Guillelmo, &c.

Ibid. *lig.* 10, Wolfangus, *lisez* Wolfgang.

459, *lig.* 9, *mirotech*, *lisez* *microtech*.

472, *lig.* 12, il, *lisez* ou.

Ibid. *lig.* 30, d'os, *lisez* d'eaux.

508, *lig.* 17, dans cette méthode, *lisez* sans cette, &c.

519, *lig.* 26, sixieme siecle, *lisez* seizieme.

522, *note cinquieme*, Gaspard, Salomon, Albert, *effacez* les virgules, parceque c'est le même nom.

524, *lig.* 32, *Francof* 1515, in-4°. *lisez* 1555, in-4°.

545, *lig.* 10, crodile, *lisez* crocodile.

550, *lig.* 23, je Columbus, *effacez* je.

Ibid. *lig.* 40, Marsupiale, *lisez* Marsupiali.

Ibid. *lig.* 43, Peri, *lisez* Porta.

567, *lig.* 25, Barthelemi Madius, *lis.* Barthelemi Maggius.

593, *lig.* 10, canal intestinal, *lisez* vertébral.

596, *lig.* 22, pomme de pain, *lisez* pomme de pin.

609, *lig.* 22, Cajetan Petriot, *lisez* Cajetan Petrioli.

638, *lig.* 2, *Venet* 1584, in-8°. *lisez* 1564, in-8°.

647, *lig.* 14, on y dit que le cœur s'éloigne dans la diastole, *lisez* qu'il s'allonge.

TOME II.

PAge 14, *ligne* 13, la hanche, *lisez* l'anche.

57, *lig.* 21, Carcanus, *lisez* Cannanus.

60, *lig.* 27, Oronce Finée, *lisez* Oronce Frinée.

66, *lig.* 22, Médecin de Lugnes, *lisez* de Luques.

67, *lig.* 18, à sa mort, *lisez* à sa mere.

70, *lig.* 33, Tanecaquin Guillaumet, *lisez* Tanequin.

84, *lig.* 25 *A viris ossibus*, &c. ce titre d'ouvrage est la continuation du précédent.

86, *lig.* 37, Barlisch, *lisez* Bartisch.

Page 93, *lig.* 35, Piccolhomini, &c. naquit en 1556, *effacez* 1556.
101, *lig.* 2, Aſtronomie, *liſez* Aſtrologie.
141, *lig.* 9, *Lypſ.* 1592, liſez *Lipſ.* &c.
143, *ligne avant derniere*, canaux pituitaires, *liſez* ſinus pituitaires.
163, *lig.* 33, Wolfangus Meurer, *liſez* Wolfgang, &c.
175, *lig.* 23, enfant, *liſez* garçon.
176, *ligne avant derniere*, *in acuto*, liſez *in aceto*.
191, *lig.* 22, il a été imprimé en Allemand, *liſez* en Hollandois.
222, *lig. premiere*, épileſie, *liſez* épilepſie.
222, *lig.* 32, rétenton, *liſez* rétention.
245, *lig.* 19, Elpirius, *liſez* Elpidius.
257, *lig.* 38, Gracz, *liſez* Gratz.
260, *lig.* 11, *la commare oruglitrice*, liſez *oraccoglitrice*.
Ibid. *lig.* 34, *appollonie ſchreyere*, liſez *ſchreyer*.
338, *lig.* 7, Bouſier, *liſez* Bourſier.
371, *lig.* 11, Hiene, *liſez* Iene.
374, *lig.* 27, os parietaires, *liſez* paritaux.
384, *lig.* 26, on ne Leuferá, *liſez* Leufer.
398, *lig.* 12, *Haſſinæ*, liſez *Haſſniæ*.
403, *lig.* 9, *primo genio*, liſez *primo genito*.
416, *lig.* 17, du Heſſe Langrave, *liſez* du Landgrave de Heſſe.
422, *lig.* 3, *pilleporis*, liſez *pilli leporis*.
424, *lig.* Médecin Suédois, *liſez* Souabe.
427, *lig.* 27, Corbens, *liſez* Corbeus.
428, *lig.* 3, Illefonce, *liſez* Ildefonce.
431, *lig.* 36, *effacez* ces mots, *que M. Haller nomme Brebis*.
445, *lig.* 80, Bamberge, *liſez* Bamberg.
470, *lig.* 29, il ne peut rétrograder des doigts vers le cœur par le moyen des veines, *liſez* il ne peut, &c. que par le moyen des veines.
Ibid. *lig.* 39 & 40, contenu dans les arteres & non dans les veines, *liſez* contenu dans les veines, & non dans les arteres.
475, *lig.* 5, ventricule droit, *liſez* ventricule gauche.
476, *lig.* 23, Ægidius Outhman, *liſez* Ægidius Guthman.
484, *lig.* 27, la République de Memminge, *liſez* la Ville de
Ibid. *lig.* 35, la République de Breſlau, *liſez* la Ville de.
485, *lig.* 12, la Republique de Stein, *liſez* la Ville de.
506, *ligne avant derniere*, effacez en 1595.
613, *lig.* 16, *tagloſſoſtomo*, liſez *agloſſoſtomo*.
523, *lig.* 4, en Pologne, *liſez* en Pruſſe.
574, *lig.* 11, *Hafniæ* 1655, *liſez* 1657.
Ibid. *lig.* 15, *Amſtel.* 1660, *liſez* 1661, in-12.
608, *lig.* 28, *epiſtolæ ducæ*, liſez *duæ*.
609. *lig.* 38, 1657, *liſez* 1656.
635, *lig.* 28, *de gemina renum fabrica*, liſez *de genuina*, &c.
636, *lig.* 27, Boudewin, *liſez* Joudouyn.
655, *lig.* 11, Fierraras, *liſez* Fierabras.

TOME III.

PAge 4, *ligne* 33, *Handervic*, lisez *Harderovici.*
5, *lig.* 21, Auzotius, *lisez* Auzout.
6, *lig.* 35, Peiresch, *lisez* Peiresc.
7, *lig.* 24, *lumborum*, lisez *lumborum.*
11, *lig.* 7, *Thomi Bartholini*, lisez *Thomæ*, &c.
35, *lig.* 10, *copora*, lisez *corpora.*
43, *lig.* 40, Hyldan, *lisez* Hildan.
49, *lig.* 31, cholidoque, *lisez* choledoque.
51, *lig.* 12, veine-vave, *lisez* veine-cave.
37, *lig.* 5, *Patav.* 1658, in-4°. *lisez* 1654.
88, *lig.* 13, Louwer, *lisez* Lower.
97, *lig.* 25, connue, *lisez* nommée.
120, *lig.* 33, *parietibus nitum*, lisez *unitum.*
122, *lig.* 10, Hortesius, *lisez* Cortesius.
139, *lig.* 3, il obserer, *lisez* il obserue.
146, *lig. derniere*, & qu'elles y vit, *lisez* & qu'il y vit.
152, *lig.* 12, Hiene, *lisez* Iene.
156, *lig.* 9, *colliculorum*, lisez *folliculorum.*
162, *lig.* 18, Swerim, *lisez* Swerin.
163, *lig.* 23, Leyde 1761, *lisez* Leyde 1671.
169, *lig.* 2 & 3, comme on les voit dans sur les animaux, *effacez* sur.
171, *lig.* 2, caruncule, *lisez* caroncule.
213, *lig.* 4, M. Lamper, *lisez* M. Camper.
Ibid. *lig.* 9, *wrowen*, lisez *vrouwen.*
215, *lig. derniere*, *Lugd. Batav.*.... 1705, in-8°. lisez *Amstelodami*, 1705, in-8°.
226, *lig.* 99, puituito-sereux, *lisez* pituito sereux.
227, *lig.* 9, décrits dans Gabriel de Zerbis, *lisez* par, &c.
235, *lig.* 24, Bologne, *lisez* Padoue.
245, *lig.* 5, *sine lesione*, lisez *læsione.*
246, *lig.* 19, *Neapoli* 1632, lisez 1732.
263, *lig.* 6, *Genevæ*, lisez *Genuæ.*
260, *lig.* Wan-Horne, *lisez* Van-Horne.
264, *lig.* 24, *Amstel.* 1636, lisez 1736.
270, *lig.* 3, il croyoit, *lisez* ils croyoient.
279, *lig.* 4, il a établi l'origine que la marche des arteres, *lisez* de la marche, &c.
282, *lig.* 34, trompes nerveuses, *lisez* houpes nerveuses.
283, *lig.* 28, *canales sint, ipsi*, lisez *sunt.*
301, *en marge*, Graaf., *lisez* Lower.
303, *lig. derniere*, sur la superficie d'un jeune veau, *lisez* sur la superficie du cœur d'un, &c.
328, *lig.* 37, Frideric (Jean Renaut), *lisez* Frideric (Jean Arnaut).
350, *lig.* 9, dans les canaux déférents, *lisez* dans les canaux demi-circulaires.
355, *lig.* 22, sont, *lisez* est
379, *lig.* 1, *Nieulichtede*, lisez *Nieulichtende.*

Page 379, *lig.* 21, *exam*, liſez *examen.*
394, *lig.* 13, François Boldini, *liſez* Baldini.
452, *lig.* 38, reſpiration, *liſez* tranſpiration.
475, *lig.* 37, quel préciſion, *liſez* quelle préciſion.
510, *lig.* 8, *lectiones opticæ* 1675, liſez *lectiones opticæ & geometricæ in quibus phenomena opticorum demonſtrantur* 1674.
Ibid. *lig.* 40, Noock, *liſez* Hoock.
535, *lig.* 26, *aaugèweſen*, liſez *aangeweſen.*
536, *lig.* 31, *Welſelnus*, liſez *Welſchius.*
551, *lig.* 99, après ces mots, *ce livre*, *ajoutez* Grew croyoit que, &c.
575, *en marge*, Wedelius, *liſez* Molyneux.
620, *lig.* 11, 1624, *liſez* 1694.

TOME IV.

Page 36, *lig.* 36, *ſouderbare*, liſez *ſonderbare.*
37, *lig.* 1, *wrhrafter*, liſez *warhrhafter.*
lig. 7, *erfahruer*, liſez *erfahrner.*
103, *lig.* 37, Schroder, *liſez* Schrader.
106, *lig.* 16, *de conceptione fœtus humani*, cette Diſſertation appartient à Jean God. Berger dont nous avons parlé dans le méme tom. page 112.
113, *lig.* 15, Anonyme, *liſez* Anatomie.
114, *lig.* 17, *ſur gery*, liſez *ſurgeri.*
117, *lig.* 18, *Neapolis*, liſez *Neopoli.*
128, *lig.* 29, *Erorterung*, liſez *eræterung.*
Ibid. *lig.* 28, vann, *liſez* wann.
145, *lig.* 6, Hotman, *liſez* Hoffman.
183, *lig.* 20, *de uſu reſpirationis*, liſez *de vi reſpirationis.*
193, *lig.* 18, *zungenk*, ajoutez *rebs.*
214, *lig.* 15, *bref huruwyda*, liſez *brefhuru wida.*
230, *lig.* 8, Kilderman, *liſez* Kelderman.
269, *lig.* 12, *brenderen*, liſez *beenderen.*
280, *lig.* 6, *todlichen*, liſez *toedlichen.*
287, *lig.* 31, Fr. Petit, *liſez* J. L. Petit.
300, *lig.* 23, 1667, *liſez* 1767.
302, *lig.* 38, 1792, *liſez* 1702.
503, *lig.* 30, *vornemſten*, liſez *vornemſten.*
349, *lig.* 29, *de oſcitatione* 1728, liſez *de oſcitatione & pandiculatione* 1720.
354, *lig.* 27, *Wittergæ* 1705, liſez *Wittembergæ* 1703.
434, *lig.* 3, 1739, *liſez* 1735.
450, *lig.* 26, Médecin, *liſez* Chirurgien.
472, *lig.* 16, *reformatus*, liſez *renovatus.*
494, *lig.* 26, *de differentey*, liſez *de differentibus.*
509, *lig.* 16, *anweiſuug zuo oſterlogie*, liſez *zur oſteologie.*

Page 510, *lig.* 20, Henri, *liſez* R. Wilh.
515, *lig.* 30, J. André, *liſez* Angeli.
516, *lig.* 2, *ceines*, liſez *eines*.
526, *lig.* 23, *aufreiſſen*, liſez *auſreiſſen*.
Ibid. *lig.* 27, 1718, *liſez* 1717.
Ibid. *lig.* 38, *todhehen*, liſez *toedlichen*.
553, *lig.* 18, 1733, *liſez* 1743.
536, *lig.* 20, *gebarender*, liſez *gebærender*.
538, *lig.* 39, *beritcht*, liſez *bericht*.
544, *lig.* 33, *johes*, liſez *jons*
547, *lig.* 7, *bruchen zu ſcheneiden*, liſez *bruechen zu ſchneiden*.
596, *lig.* Penevoli, *liſez* Benevoli.
629, *lig.* 35, 1729, liſez 1728.
630, *lig.* 40, Herbn, *liſez* Herlin.
654, *lig.* 3, *heelkouſt*, liſez *heelkonſt*.
685, *lig.* 37, *Hoch. ſtnutzliche erkenntnuſſ*, liſez *hochſtneutzlich*.
687, *lig.* 34, 1758, *liſez* 1755.
690, *lig.* 33, *munus pulſationis*, liſez *unius pulſationis*.
703, *lig.* 21, 1770, liſez 1769.

HISTOIRE
DE L'ANATOMIE
ET
DE LA CHIRURGIE.

L'HISTOIRE de l'Anatomie & de la Chirurgie remonte aux premiers âges du monde. L'homme, ſortant des mains du Créateur, apprit par quels moyens il devoit ſe conſerver. Il fut doué d'aſſez d'intelligence pour connoître les différentes parties dont ſon corps étoit compoſé ; & ce fut relativement à cette connoiſſance qu'il donna des noms à tous les animaux que Dieu ſoumit à ſa domination (*a*). Quoiqu'il fût encore à l'abri des maladies qui ont affligé ſa poſtérité, Adam n'étoit pas invulnérable. Son corps, quoique plus ſain & plus robuſte que le nôtre, étoit compoſé de fibres dont la diviſion pouvoit former des plaies. Or il n'eſt pas probable qu'avec des connoiſſances ſi étendues, ce pere commun des hommes ſe fût ignoré lui-même, & n'eût pu remédier aux accidents qui pouvoient lui arriver à chaque pas, malgré ſon état de pure nature. Il paroît qu'il y eût dans les premiers tems, des entorſes, des diſlocations, des fractures ; & l'on peut dire que de la néceſſité de guérir ces maux, date l'origine de l'Anatomie & de la Chirurgie.

Lorſqu'après ſa déſobéiſſance, l'arrêt du Tout-Puiſſant rendit Adam ſujet aux maladies, ſa juſ-

(*a*) Gen. c. 2. v. 19.

tice lui découvrit auſſi les moyens de les éviter. Le même arrêt qui condamna Eve à enfanter avec douleur, obligea l'homme de chercher des reſſources contre les accouchements laborieux & contre leurs ſuites.

1556 ans avant le Déluge.

Pour garantir donc l'humanité naiſſante des maux auxquels elle n'auroit pas manqué de ſuccomber, il falloit qu'Adam en fit une étude particuliere. Neuf cents ans de vie lui permirent de faire de longues expériences, & de les tranſmettre à ſes deſcendans.

Il paroît auſſi que l'Anatomie n'étoit point tout-à-fait inconnue aux Patriarches, puiſque dans le Chapitre XXXII. de la Geneſe, où il eſt fait mention d'un combat de Jacob avec l'Ange, on voit une eſpece de deſcription du ligament qui fixe le fémur dans la cavité cotiloïde. On lit qu'Iſaïe guérit Ezéchias d'un *ulcere* à la jambe, avec une maſſe *de figues*. Les ſacrifices fréquens que les Prêtres d'Iſraël faiſoient des animaux, dont ils étoient chargés de diſtribuer les membres par égale portion, indiquent aſſez que l'Anatomie commençoit alors à ſortir du cahos. On trouve auſſi dans l'Eccléſiaſte des veſtiges d'Anatomie. Les livres de l'Eccléſiaſtique & du Cantique des Cantiques, font voir que Salomon en avoit quelque notion. D'ailleurs, comme on n'ignore pas qu'il étoit grand Naturaliſte, on ſe perſuadera aiſément que la connoiſſance de l'homme & les moyens de le conſerver ne lui étoient pas inconnus, comme nous le verrons par la ſuite.

Après le déluge l'Anatomie & la Chirurgie firent des progrès plus rapides. Les beſoins ſe multiplierent avec les vices. Les maladies devinrent plus fréquentes, & la néceſſité de les combattre plus indiſpenſable. On commença dès-lors ſérieuſement à fouiller dans les entrailles des victimes. Le luxe qui s'introduiſit parmi les hommes, les porta à embaumer les corps. Les guerres cruelles qui s'éleverent les obligerent de s'adonner au traitement des plaies. Il y a lieu de croire que toute la Médecine de ces tems reculés n'avoit que ce ſeul but. On puiſa dans les boucheries même la connoiſſance de la ſtructure des animaux. Les diverſes parties de la Médecine étant alors confondues, on peut aſſurer que tous les perſonnages que l'antiquité dit s'être appliqués à l'art de guérir, étoient Mé-

decins, Anatomiſtes & Chirurgiens. Sextus Empiricus remarque que le mot grec ἰατρὸς, Médecin, dérive de ἰὸς, qui ſignifie une fleche ou un dard, parceque les plaies étoient alors l'objet principal de la Médecine. Nous ne fouillerons donc point dans les annales Egyptiennes, pour découvrir en quel tems Iſis, Apis, Oſiris & les autres Divinités fabuleuſes répandirent leurs bienfaits dans leur patrie: nous n'entreprendrons point non plus de fixer l'époque d'Aſotis, Roi de la premiere dynaſtie des Thinites qu'on dit avoir compoſé des livres d'Anatomie. Il en eſt de même de l'Eſculape Egyptien, que Manethon prétend avoir vécu pluſieurs ſiecles avant Adam, & de Prométhée qu'on ſoupçonne avoir été fils de Japhet. Nous n'avons pas plus de certitude ſur Thoſoſtros, ancien Roi d'Egypte, ſur Cimango & Hoamti, Rois de la Chine, & Médecins. Nous nous perdrions dans l'obſcurité des têms, & nos lecteurs croyant lire des faits, ne liroient que des fables; qu'on ne ſoit pas ſurpris conſéquemment que nous ne faſſions ici aucune mention d'Hermès, d'Apollon, de Zoroaſtre: nous avertiſſons, encore un coup, que cet ouvrage n'eſt point un Traité de Mythologie.

CHAPITRE PREMIER.

Des Chirurgiens et Anatomistes qui ont vécu depuis le Déluge juſqu'à la guerre de Troye.

XXVIII. Siecle.

MÉLAMPE, THÉODAMAS, DRUIDES, CHIRON, ESCULAPE Grec, MACHAON, PODALIRE, ANTOLICUS, ERIBOTE, JAPIS.

MELAMPE.

Mélampe vivoit vers l'an du monde 2705, 1380 ans avant Jeſus-Chriſt; il naquit à Algos, d'Amithaon & d'Algaïde, ou d'Idoménée, fille d'Abas: c'eſt un des plus anciens Poëtes; Homere & Virgile en font mention. Mélampe étoit Berger, ſelon la coutume de ces tems, où les fils des Rois même ne

XXVIII. Siecle.

MÉLAMPE.

rougissoient pas de mener paître leurs troupeaux : Cette profession lui donna occasion de faire le Médecin ; il fut appellé pour guérir les filles de Prætus qui étoient devenues folles : il y réussit en les purgeant avec l'ellebore (*a*), dont il avoit observé les effets sur ses chevres, & en leur prescrivant les bains ; c'est le premier exemple de l'administration de ces deux remedes. Mélampe faisoit aussi le devin ; il semble que ce fut dans ces tems-là une nécessité indispensable à ceux qui exerçoient l'art de guérir, de ne donner leurs remedes qu'après avoir fait des momeries superstitieuses devant leurs malades : peut-être avoient-ils besoin de ce manége, pour se mettre en crédit. Aussi voyons-nous que tous les Médecins étoient alors experts dans l'art de deviner. Mélampe guérissoit les maladies externes, nous devons le conclure des ouvrages que nous avons de lui, quoiqu'ils puissent avoir été supposés : ceux qu'on lui attribue sont :

Ex palpitationibus divinatio, græcè. Romæ 1545, *cum aliis.*

De navis, græcè. Venet. 1552, in-8°. *cum aliis.* On le trouve aussi en grec & en latin avec le *Metreoposcopia* de Cardan, imprimé à Paris en 1658, *in-fol.* Virgile parle de Melampe, & le met au niveau de Chiron.

Cessere Magistri,
Phillirides Chiron, Amathoniusque Melampus.

Mélampe eut un fils appellé Théodamas, qui hérita du savoir de son pere : l'histoire ne nous apprend rien de plus à son sujet.

DRUIDES.

Les Druides existoient chez les Gaulois du tems de Mélampe ; ils étoient à la fois, Prêtres, Juges & Médecins, & habitoient les forêts pour lesquelles ils avoient une vénération superstitieuse. Ils faisoient beaucoup de cas du gui de chêne ; cette production de la nature devint ensuite chez ces peuples le symbole de la vertu civique ; il étoit donné pour récompense à ceux qui avoient rendu quelque service à leur

(*a*) V. Galien, lib. de atra bile, cap. 7, Plin. l. 25.

patrie, & on le regardoit comme un remede assuré contre la stérilité & les venins. On s'en sert encore aujourd'hui comme d'un anti-spasmodique. Ils le recueilloient au commencement de leur année sacrée : un Prêtre vêtu de blanc l'abattoit avec une faux d'or, & un autre le recevoit dans un morceau d'étoffe de soie qu'ils nommoient *saye*. XXVIII. Secle. DRUIDES.

Les Druides enseignoient au peuple les superstitions ; on croit qu'ils les tenoient des Phocéens qui avoient fondé Marseille. Ils se servoient beaucoup de la plante appellée *selage*, espece de sabine que nous ne connoissons pas. Ceux d'entre les Gaulois qui étoient attaqués de quelque maladie, venoient consulter les Druides dans leurs retraites, & faisoient vœu d'immoler des hommes pour recouvrer la santé. Les infortunées victimes tomboient donc sous le coûteau de ces Prêtres inhumains, qui étoient eux-mêmes les ministres de ces abominables sacrifices. Ne seroit-il pas naturel de conclure que les Druides ne mettoient les faveurs de leurs Divinités à un tel prix, que pour avoir occasion de faire des dissections, qui dans d'autres moments les auroient rendus l'objet de l'exécration publique.

Diogene de Laerce compare les Druides aux Sages de Chaldée, aux Philosophes de la Grece, aux Mages de la Perse, aux Gymnosophistes des Indes : le mot Druides en grec Δρυς, en langue Celtique & Bretonne *daru*, signifie chêne.

Chiron le Centaure, fils de Saturne & de Philira, vivoit du tems de l'expédition des Argonautes, cinquante ans avant la guerre de Troye ; quelques Auteurs disent qu'il est le même que Cham fils de Noé. Quoi qu'il en soit, notre objet n'étant pas de nous occuper de chronologie, nous nous en tiendrons à ce qu'il y a de plus connu. On dépeint Chiron moitié homme & moitié cheval, apparemment, dit Leclerc, parcequ'il étoit de Thessalie, dont les peuples furent les premiers qui dompterent des chevaux ; ceux qui les virent de loin s'imaginerent que l'homme & le cheval ne faisoient qu'un corps. Chiron s'appliqua à connoître les maladies, & à obvier aux accidents qu'elles entraînent. Il excelloit dans la connoissance des plan- CHIRON.

XXVIII. Siecle.

tes, & sur-tout de celles qui sont propres à guérir les *plaies* & *les ulceres* les plus invétérés; c'est de là qu'est venu le nom d'ulcere *Chironien*. Les Magnesiens, (*a*) compatriotes de Chiron, lui offroient pour ce sujet les prémices de leurs herbes, & soutenoient qu'il étoit le premier qui eût écrit sur l'art de guérir : on dit que c'est Chiron qui a donné le nom à la *centaurée*, plante si connue en Médecine : on assure encore que Diane lui avoit donné la connoissance de plusieurs autres plantes (*b*), & qu'il fut l'inventeur de la Chirurgie; mais cet art ne doit sa naissance qu'aux besoins. Chiron ne possédoit pas seulement la Médecine & la Chirurgie, il étoit encore versé dans la Philosophie, la Musique, l'Astronomie, la Chasse, & l'art de la Guerre; il avoit fixé son séjour dans une grotte du mont Pélion, en Thessalie, où les plus grands hommes venoient entendre ses leçons (*c*). Ses disciples les plus fameux ont été Hercule, Aristée, Thésée, Thélamon, Teucer, Jason, Pélée, Achille; & enfin Esculape dont la reconnoissance a fait un Dieu. Comme il passe pour l'inventeur de l'art de guérir, c'est principalement sur lui que nous nous arrêterons, les autres n'ayant été guérisseurs que par occasion.

CHIRON.

ESCULAPE.

Cicéron (*d*) dit qu'il y a eu trois Esculapes, dont le premier adoré par les Arcadiens étoit fils d'Apollon; c'est lui, ajoute-t-il, qui a inventé la *fonde* & les *bandages*; le second, qui étoit frere du second Mercure fut foudroyé par Jupiter, & enseveli à Cinosure dans le Péloponese; le troisieme étoit fils d'Arsippe & d'Arsinoë : il inventa, dit-on, *la purgation*, & fut le premier *arracheur de dents*.

Tous ces Esculapes, dit M. Leclerc, peuvent bien être réduits à un seul; ensorte que s'il y a eu un Esculape au monde, il doit avoir été Phénicien ou Egyptien, ou plutôt neveu de Chanaam, que M. Leclerc dit être le même qu'Hermès; & s'il se trouve multiplié, ce n'est que parceque les Grecs se sont approprié une histoire ou une fable Egyptienne. Sans

(*a*) V. Plutarch. Sympos. lib. 3.
(*b*) V. Hyginus, cap. 27.
(*c*) V. Clement. Alexand. Stromat. l. 1.
(*d*) De Naturâ Deorum, lib. 3.

entrer dans d'autres discussions, nous ne parlerons ici que de l'Esculape des Grecs, le seul dont nous ayons à dire quelque chose de positif. XXVIII. Siecle.

ESCULAPE.

Esculape, Grec, a été le sujet de quantité de fables dans le détail desquelles nous ne descendrons pas ; les uns le disent fils d'Apollon & de Coronis, d'autres d'Arsinoë, fille de Crisippe. Plusieurs contrées se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Coronis, disent quelques Auteurs, étant enceinte d'Apollon, & allant avec son pere dans le Péloponese, accoucha d'un fils sur le territoire d'Epidaure où elle le laissa. Un Berger du voisinage s'appercevant qu'une de ses chevres & son chien manquoient à son troupeau, se mit à les chercher, & les trouva auprès de cet enfant ; la chevre l'alaitoit & le chien faisoit le guet. Le Berger voyant la tête de cet enfant environnée d'un feu céleste, conçut pour lui la plus grande vénération & l'éleva (*a*). Mais ce qu'il y a de plus vraisemblable, à cet égard, c'est qu'Esculape étoit fils naturel de quelque femme distinguée des environs, qui le fit exposer sur une montagne du territoire d'Epidaure pour pallier son crime, & qu'il fut découvert par le chien d'un Berger ; il est probable que sa mere se chargea secretement de son éducation, & le fit donner au Centaure Chiron, qui dans ce tems élevoit tous les enfants de naissance de la Grece. Le Centaure trouva apparemment dans son jeune éleve des dispositions supérieures, & il est à présumer qu'il n'épargna ni soins ni peines pour les cultiver ; d'ailleurs l'obscurité de sa naissance fit sans doute sentir à Esculape la nécessité de s'appliquer à l'étude, & cet aiguillon, dont nous avons assez d'exemples, fut bien capable de lui faire redoubler ses efforts pour s'élever au dessus de l'état d'anéantissement où l'auroit réduit le titre honteux d'enfant illégitime.

Tout ce que la fable débite au sujet de la Médecine d'Esculape seroit ici déplacé, il suffira de rapporter ce que Celse & Pline assurent, que sa science ne passoit pas les bornes de la Chirurgie, & que sa réputation lui a beaucoup moins coûté qu'on ne l'a dit. Il n'y a

(*a*) V. Pausanias in Laconicis.

point de lieu, dit Celſe dans ſa préface ſur la Médecine, Liv. 1 : » il n'y a point de lieu où la Médecine » ne ſe trouve, puiſque les peuples les moins éclairés ont connu les plantes & divers autres médicamens familiers dans le traitement des plaies & des » maladies ; mais il eſt conſtant que les Grecs l'ont » cultivée un peu mieux que les autres nations, quoiqu'ils n'ayent pas commencé à s'en ſervir dès leur » premiere origine, mais ſeulement quelques ſiecles » avant nous. Eſculape étant le plus ancien que l'on » ait connu pour guérir les maladies, & s'étant livré » un peu plus particulierement à cette ſcience, qui juſques-là avoit été entre les mains du vulgaire ſtupide & groſſier, fut mis au rang des Dieux ».

XXVIII. Siecle.

ESCULAPE.

» Podalire & Machaon, ſes deux fils, ayant enſuite » accompagné Agamemnon à la guerre de Troye, furent d'un grand ſecours à l'Armée ; cependant Homere ne dit pas qu'ils aient été employés dans la peſte » ou dans d'autres maladies internes qui regnoient dans » le camp, mais ſeulement qu'ils guériſſoient les bleſſures avec le fer & les médicamens, d'où il paroît qu'ils » ne ſe mêloient que de cette partie de la Médecine, » qui eſt la plus ancienne de toutes (*a*) ».

Platon dit auſſi (*b*) qu'Eſculape ſe contenta d'enſeigner aux hommes qui avoient un bon tempéramment, les moyens de ſe tirer des maladies qui leur ſurvenoient par des cauſes étrangeres, en prenant quelques remedes ou en ſouffrant quelques inciſions, ſans leur preſcrire aucun régime, afin de ne pas les diſtraire de leurs occupations journalieres. Les fils d'Eſculape ſuivirent au ſiege de Troye les plaies de Ménélaüs qui avoit été bleſſé par Pandare, ils y appliquerent des onguens adouciſſans, ſans preſcrire aucune loi ſur le manger ; tout cela prouve qu'Eſculape étoit plutôt Chirurgien que Médecin, puiſque la plus conſidérable de ſes cures, & qui a fait dire qu'il avoit rendu la vie aux morts, étoit Chirurgicale ; elle fut faite ſur Hyppolite, à qui des chevaux avoient déchiré & fracaſſé tous les membres.

Mais puiſque Eſculape excelloit ſi fort dans le trai-

(*a*) Leclerc, Hiſt. de la Médecine.
(*b*) De rep. lib. 3. Max. Cyrus, Serm. 29.

tement des plaies, & que cette connoiſſance ſuppoſe néceſſairement celle de l'Anatomie, n'eſt-il pas naturel de conclure avec Galien, qu'Eſculape diſſéquoit au moins des animaux pour l'inſtruction de ſes diſciples. XXVIII. Siecle.

MACHAON. Machaon étoit fils aîné d'Eſculape, & ſi Homere le met toujours après Podalire, c'eſt qu'il y a été contraint par les regles de la verſification ; ce qu'il dit d'ailleurs de Machaon prouve qu'il étoit plus eſtimé que ſon frere, & appellé par les grands préférablement à Podalire. Ce fut Machaon, comme nous l'avons déja dit, qui panſa Ménélaüs bleſſé par Pandare, en eſſuyant & non en ſuçant le ſang de ſa bleſſure, méthode vantée par pluſieurs modernes, & ſur-tout par Anel, Chirurgien François ; ce fut lui qui guérit Philotecte qui étoit devenu boiteux, parcequ'il s'étoit laiſſé tomber ſur le pied une fleche dont Hercule lui avoit fait préſent, & qui avoit été trempée dans le ſang de l'Hydre de Lerne.

XXIX. Siecle. Machaon, quoique Chirurgien, étoit encore bon Soldat ; & il paroît qu'on eſtimoit ſa bravoure, puiſqu'il fut du nombre de ceux qui entrerent dans le cheval de bois (*a*), machine fameuſe dont les Grecs ſe ſervirent pour prendre Troye. Machaon reçut à l'épaule une bleſſure conſidérable dans une ſortie que firent les Troyens ; il fut enſuite tué dans un combat ſingulier qu'il eût contre Nérée, ou ſelon (*b*) d'autres contre Eurypile, fils de Telephe. Machaon eut deux enfants de ſa femme Euticlea, fille de Diocles Roi de Meſſenie ; ces enfants furent Nicomacus & Gorgaſus, qui demeurerent à Phere, & poſſéderent le Royaume de leur ayeul juſqu'à ce qu'au retour de la guerre de Troye les Héraclides ſe fuſſent emparés de la Meſſenie & de tout le Péloponeſe. Machaon, ſelon Pauſanias, eut encore trois fils, qui tous exercerent probablement la profeſſion de leur pere & de leur ayeul.

PODALIRE. Podalire étoit le ſecond fils d'Eſculape & frere de Machaon, il vivoit au commencement du 29e ſiecle du monde ; Homere en parle comme d'un habile Chirurgien, qui comme ſon frere, ſe trouva à la guerre

(*a*) V. Hyginus, Fab. l. 1. c. 81, 108, 113.
(*b*) V. Pauſan. in Lacon.

de Troye. Comme il en revenoit, il fut jetté par une tempête sur les côtes de Carie, où il fut reçu par un Berger, qui ayant appris qu'il étoit Chirurgien, le mena au Roi Damethus, dont la fille étoit tombée du haut d'une maison ; Podalire la guérit en la saignant des deux bras, ce qui fit tant de plaisir à ce Roi qu'il la lui donna en mariage avec le Chersonese, où Podalire bâtit deux villes ; l'une qu'il appella du nom de Syrna sa femme, & l'autre Bybassus, qui étoit le nom du Berger qui l'avoit reçu après son naufrage. (*a*) Podalire entr'autres enfants, eut Hypolochus, dont Hypocrate se disoit descendu ; c'est dans cette histoire de Podalire qu'on trouve le premier exemple de la *saignée*.

XXIX. Siecle.

PODALIRE.

Il paroît que du tems de la guerre de Troye la Chirurgie étoit déja parvenue à un certain degré de perfection ; Homere nous apprend que les Chirurgiens ne manquoient pas dans l'armée des Grecs, & chez les Troyens. Une preuve encore qu'on avoit dès ce tems-là quelques connoissances d'Anatomie, c'est que le vaillant Ajax trouvant Achille invulnérable le blessa au talon, persuadé qu'en lui coupant le tendon, qui depuis a porté le nom d'achille, il empêcheroit ce Héros de marcher.

La plûpart des guerriers qui assiégerent Troye savoient l'art de guérir une plaie ; Achille guérit Telephe avec la plante nommée *achillea*, qui est une espece de *mille feuille* : (*b*) les autres veulent qu'il ait inventé le verd de gris, qui est d'un grand usage pour les emplâtres ; c'est pour cela qu'on peint Achille raclant du verd de gris de la pointe de sa lance, & le faisant tomber sur la plaie de Telephe.

Homere raconte encore qu'Euripile ayant été blessé prioit Patrocle, ami d'Achille, de lui faire part des excellents remedes que ce Héros avoit appris de Chiron (*c*).

ANTOLICUS.

Antolicus avoit appris à ses fils l'art de guérir les plaies ; ce furent eux qui arrêterent le sang qu'Ulysse perdoit par la blessure que lui avoit faite un sanglier.

(*a*) V. Stephan. Byzantin in voce *Syrna*.
(*b*) Plin. lib. 25. cap 5.
(*c*) Iliados.

Du XXIX. Siecle.

Eribote, fils de Téléonte, étoit Chirurgien du nombre des Argonautes ; ce fut lui qui pansa Oilée, pere d'Ajax, qui avoit été blessé à l'épaule par des oiseaux appellés *stymphalides*. Nous tenons d'Appollonius (*a*) Rhodes, qu'en cette occasion Eribote détacha son baudrier ou sa ceinture pour en tirer une boîte où il tenoit apparemment ses médicamens, & que les Chirurgiens appellent un *boîter*.

ERIBOTE.

Japis fut celui qui pansa Enée de ses plaies ; Virgile dit de lui qu'Apollon qui l'aimoit beaucoup, avoit voulu lui donner la science des Augures, l'art de jouer de la lyre & de bien tirer de l'arc ; mais qu'il aima mieux pour pouvoir prolonger la vie à son pere, qui étoit mourant, apprendre de ce Dieu les vertus des herbes, & la méthode de guérir les maladies, quoiqu'il y eût moins de gloire pour lui.

JAPIS.

Ille ut depositi proferret fata parentis,
Scire potestates herbarum usumque medendi,
Maluit, & mutas agitare inglorius artes.

Æneïde, Liv. 12.

CHAPITRE II.

Des Anatomistes et des Chirurgiens depuis la guerre de Troye jusqu'à celle du Péloponèse.

L'art de guérir demeura couvert d'épaisses tenébres depuis la guerre de Troye jusqu'à celle du Péloponèse, qu'Hippocrate le remit en vigueur. On trouvera la raison de ce grand vuide, si on considere que tout l'art se bornoit alors à quelques remedes qui passoient de pere en fils ; & comme ils ne sortoient pas de la famille des Asclépiades ou des descendans d'Esculape, il n'étoit pas nécessaire de rien écrire sur ce sujet. Voici ce que dit Celse à cet égard dans sa préface, liv. 1. » Après le fils d'Esculape il n'y eut personne de

(*a*) Argonauticorum, lib. 2.

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

» réputation qui exerçât la Médecine, jusqu'à ce qu'on » eût commencé à s'appliquer avec plus de soin à l'é- » tude des Lettres ; & comme cette étude est autant » nuisible au corps qu'elle est utile à l'esprit, il est » arrivé que ceux qui s'y sont attachés ayant ruiné leur » santé par des méditations assidues & par des veilles » continuelles, ont eu plus de besoin de la médecine » que les autres hommes ; c'est par cette raison que la » science de guérir les maladies faisoit au commence- » ment une partie de l'étude des Philosophes, ensorte » qu'on peut dire que la Médecine & la Philosophie » sont nées ensemble, & qu'elles ont eu les mêmes » Auteurs. De-là vient que nous apprenons que plu- » sieurs des anciens Philosophes ont été experts dans » la Médecine ; tels que Pythagore, Empédocle & » Démocrite ».

Ce passage de Celse prouve manifestement qu'on s'adonnoit dans les premiers tems de la Médecine à l'étude de la nature, & que les Médecins croyoient dès-lors que la connoissance du corps humain étoit la base de leur art.

Des Asclépiades.

Les descendans d'Esculape, auxquels on a donné le nom d'Asclépiades, ont eu la réputation d'avoir conservé la Médecine dans le sein de leur famille sans interruption, & c'est une perte réelle pour nous d'être privés, par le malheur des tems, des ouvrages d'Eratostenes & de Phérécides, d'Appollodore & de Trias ; nous aurions eu certainement une liste plus exacte des prédécesseurs d'Hippocrate qui se disoit le dix-huitieme descendant d'Esculape, comme nous le verrons ci-après.

Les Asclépiades avoient établi trois fameuses Ecoles qui avoient une émulation réciproque, & se disputoient à qui feroit plus de progrès dans la Médecine. La premiere étoit celle de Rhodes : elle manqua avant les autres par l'extinction de la branche des Asclépiades qui la soutenoit. Hippocrate n'en parle point, apparemment parcequ'elle tomba long-tems avant lui ; mais il fait mention de celle de Cos & de celle de Gnide : ces deux dernieres florissoient en même-

tems que l'Ecole d'Italie où étoient Pythagore & Empedocle. Galien donne la premiere place à celle de Cos, comme ayant produit le plus grand nombre d'excellens disciples, & ayant formé Hippocrate. Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

L'Anatomie étoit cultivée, selon Galien (*a*), par les Asclépiades : » dans le tems, dit-il, que toute la Médecine étoit renfermée dans leur famille, les peres » enseignoient l'Anatomie à leurs enfants, & les accoutumoient dès l'enfance à disséquer des animaux ; » ensorte que cela passant de pere en fils, comme par » une tradition manuelle, il étoit inutile d'écrire comment cela se faisoit, puisqu'il étoit autant impossible qu'ils l'oubliassent que les lettres de l'alphabet » qu'ils avoient appriſes presque en même-tems ».

Mais la meilleure maniere de s'instruire étant la pratique, c'étoit aussi celle des Asclépiades ; ils avoient tous les jours l'occasion de voir sur les vivants ce qu'ils n'avoient pu découvrir sur les morts, lorsqu'ils avoient à traiter des maladies chirurgicales, des plaies, des ulceres, des tumeurs, des fractures, des luxations ; la tradition & les observations des peres suppléoient au défaut d'expérience des fils, & c'est ce moyen que quelques Auteurs ont appellé une voie douce & naturelle, quoique longue, d'apprendre à connoître le corps humain.

CHAPITRE III.

Anatomistes et Chirurgiens Juifs.

Il s'écoula sept à huit siecles depuis Esculape jusqu'au dernier de ses descendans ; nous ne trouvons aussi rien à remarquer sur les Médecins qui vivoient alors en Grece, c'est pourquoi nous examinerons les progrès que l'Anatomie & la Chirurgie firent en d'autres contrées.

Les Rois de Judée, voisins de l'Egypte, s'attachoient aussi à l'Anatomie & à la Chirurgie. Salomon

(*a*) Galien, part. 1. Section 3, chap. 33.

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

SALOMON.

cultiva ces deux sciences comme il paroît par ses ouvrages ; ce Philosophe Roi commença à regner l'an du monde 2129, environ 170 ans après la prise de Troye : » Dieu, dit Joseph (*a*), le remplit d'une sagesse » & d'une intelligence si extraordinaires, que nul autre dans toute l'antiquité ne lui avoit été comparable, & qu'il surpassoit même de beaucoup les plus » capables des Egyptiens que l'on tenoit y exceller ; » il composa cinq mille livres de Cantiques & de » vers, trois mille de paraboles, à commencer depuis » l'hysope jusqu'au cedre, & à continuer par tous les » animaux, tant oiseaux que poissons, & ceux qui » marchent sur la terre ; car Dieu lui avoit donné une » parfaite connoissance de leur nature & de leurs propriétés dont il composa un livre » ; & il employa cette connoissance à composer pour l'utilité des hommes divers remedes dont le recueil étoit gravé, selon Suidas, dans le vestibule du Temple de Jérusalem. Ezechias le fit effacer, parceque le peuple y puisant des remedes, négligeoit de s'adresser à Dieu pour lui demander la santé ; mais il y a apparence que Suidas avoit trop aisément ajouté foi à la tradition des Rabins, qui ont cru que ce que les Payens pratiquoient dans leurs Temples avoit été pratiqué dans celui de Jérusalem ; il y a bien plutôt lieu de croire que ce livre de Salomon étoit dépose en quelque endroit public ; & ce qui confirme cette opinion, c'est le respect qu'on avoit dès-lors pour le Temple du Dieu vivant, qu'on auroit livré à des profanations journalieres en y exposant publiquement un recueil de remedes. Eusebe, qui cite Anastase de Nice, semble être de ce sentiment lorsqu'il dit : *Libros Salomonis qui scripti erant de proverbiis & odis, in quibus tractabatur de natura plantarum & omni genere animalium & de curatione morborum, de medio sustulit Ezechias, propterea quod morborum medelas inde populus acciperet, & nihili faceret à Deò petere curationem.*

Sans parler ici des autres sciences qu'embrassoit le génie vaste de Salomon, nous allons rapporter simplement ce qui est de notre objet ; voyons ce qu'il

(*a*) L. 8. chap. 2.

dit au chapitre XII. de l'Eccléſiaſte : » Souvenez-
» vous de votre Créateur pendant les jours de vo-
» tre jeuneſſe, avant que le tems de l'affliction vien-
» ne & que les années approchent ; avant que le
» ſoleil, la lumiere, la lune ſe rendent ténébreuſes,
» & que les nuées reviennent après la pluie. Ce ſera
» alors que les gardes de la maiſon ſeront ébranlés,
» & que les hommes vigoureux chancelleront. Celles
» qui ſervent à moudre ſeront oiſives, & ceux qui re-
» gardent par des trous ſeront obſcurcis. Les portes
» ſeront fermées ſur la place, avec abaiſſement du
» bruit de la meule. On ſe levera au chant de l'oi-
» ſeau, & toutes les Muſes ou Muſiciennes ſe tairont.
» On craindra les lieux hauts, & on tremblera en fai-
» ſant chemin. L'amandier fleurira, la ſauterelle s'en-
» graiſſera, & la capre ſe perdra ; car l'homme ira
» dans ſa maiſon éternelle, & ceux qui le plaindront
» tournoyeront par les places : *profitez*, dis-je, *de la*
» *leçon que je vous donne*, avant que la petite chaîne
» d'argent ſe caſſe, que le bandeau ou le vaſe d'or
» retourne en arriere, que la cruche ſe briſe ſur la
» fontaine, que la roue qui eſt ſur la citerne ſe
» rompe, & que la poudre s'en retourne dans la terre
» d'où elle eſt venue, & l'eſprit à Dieu qui l'a
» donné ».

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

Il eſt aiſé de voir, dit M. Leclerc, *Hiſt. de la Méd. pag.* 86, *liv.* 2, *chap.* 3. que c'eſt une deſcription énigmatique de la vieilleſſe & de ſes incommodités. Cet Auteur célebre a tiré l'explication de ce paſſage du liv. 4, de l'Antropologie du Savant Riolan, qui l'interprête en faveur de l'Anatomie ; ce paſſage eſt trop long pour trouver place ici, nous y renvoyons nos lecteurs.

Les Rabins aſſurent que quoiqu'il fût défendu aux Juifs de toucher un cadavre, ils ne laiſſoient cependant pas de cultiver l'Anatomie. Comme ils conſervoient très religieuſement les os de leurs ancêtres, il pouvoit très bien ſe faire qu'ils euſſent acquis, par cette méthode ſouvent répétée, des connoiſſances Anatomiques. Nous liſons dans Hérodote que le corps de Joſeph, après avoir été embaumé, fut mis dans un cercueil & plongé dans le Nil ; n'étoit-ce pas à deſ-

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

ſein d'avoir les os plus blancs, & de pouvoir les conſerver plus facilement ? Nous ne pouvons tirer de cette coutume d'embaumer les corps, que des préſomptions en faveur de l'Anatomie, dont les diſſections pour les embaumemens ont donné les premieres connoiſſances.

Riolan dit (*a*) que les Rabins comptoient deux cents quarante-huit os, dont la charpente oſſeuſe du corps humain étoit compoſée ; trois cents ſoixante-cinq veines ou ligamens. Cette diviſion, ſelon les Rabins, a rapport aux 630 préceptes de la Loi de Moïſe ; 248 de ces préceptes commandent ; 365 défendent. Les premiers ſont en proportion des os ; les ſeconds en proportion des ligamens & des veines. Mais cette diviſion, dit M. Leclerc, paroît ridicule à ceux qui entendent l'Anatomie : tout ce qu'on peut en conclure, c'eſt que les Rabins & les autres Juifs commençoient à connoître l'importance de cette ſcience, qui eſt la baſe de l'art de guérir.

ESSÉNIENS. Les Eſſéniens étoient une eſpece de Juifs attachés à une ſecte fort ancienne du Judaiſme ; on les appelloit *Therapeutes*, *Guériſſeurs*. Nous apprenons de Joſeph, Hiſtorien Juif (*b*), que » les Eſſéniens étudioient » avec grand ſoin les écrits des anciens, & principa» lement en ce qui regardoit les choſes utiles à l'ame » & au corps ; qu'ils acquéroient ainſi une très gran» de connoiſſance des remedes propres à guérir les » maladies, de la vertu des plantes, des pierres & » des métaux ». Le nom de cette eſpece de Juifs ne paroît guere avoir de rapport avec le culte qu'ils rendoient à Dieu : mais peut-être étoit-ce une obligation de leur état, de panſer ceux qui ſe préſentoient à eux, comme quelques eſpeces de Moines le pratiquent parmi nous.

Les Docteurs Juifs croyoient encore que trois Anges préſidoient à l'art de guérir ; ils appelloient le premier *Senoï*, le ſecond *Sanſenoï*, & le troiſieme *Sanmangelo*.

NÉCHEPSUS. Environ trois cents quarante-quatre ans après Salomon, regnoit en Egypte un Roi appellé Néchepſus. On

(*a*) Antrop. lib. 1. cap. 3.

(*b*) De la guerre des Juifs contre les Romains, liv. 2, chap. 72.

lui

lui attribue des livres de Médecine. Pline le regarde comme Aſtronome, & Firmicus dit qu'il avoit trouvé des remedes divins pour toutes les maladies, & qu'il en avoit fait un recueil. Il avoit auſſi écrit ſur les propriétés du *jaſpe verd*, qu'il diſoit fortifier *l'orifice de l'eſtomac*, lorſqu'on faiſoit graver ſur cette pierre la figure d'un dragon rayonnant, & qu'on l'appliquoit ſur la partie dont on vient de parler ; mais il répugne au bons ſens que ces figures qu'on trouve gravées ſur les pierres & ſur les taliſmans, puſſent opérer quelqu'effet. On trouve encore dans Ætius la deſcription d'un emplâtre & de quelques autres médicaments attribués à Néchepſus.

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

Vers le même-tems, Protoſiris, autre Egyptien, ſe rendoit recommandable par l'exercice de la Médecine. Firmicus l'appelle le *grand Protoſiris*. Ses livres étoient anciennement fort recherchés. On dit qu'il écrivit à Néchepſus ; & ſa lettre, qu'on croit être ſuppoſée, ſe trouve, dit M. Leclerc (*a*), dans la Bibliothéque de l'Empereur, à Vienne. Juvenal fait mention de lui, & ſe moque des Dames Romaines de ſon tems, qui n'oſoient point prendre de nourriture lorſqu'elles étoient malades, ſans avoir auparavant conſulté les ouvrages de Protoſiris.

PROTOSIRIS.

Ægra licet jaceat, capiendo nulla videtur
Aptior hora cibo, niſi quam dederit Protoſiris.

Juvenal.

Jachen, fameux Médecin d'Egypte, vivoit vers l'an du monde 3300. Il s'acquit une grande réputation par les charmes & les ſecrets magiques. On dit qu'il fit ceſſer la peſte qui ravageoit l'Egypte, en reconnoiſſance de quoi les Egyptiens le mirent au rang des Dieux.

JACHEN.

Quoiqu'il ne paroiſſe pas que les trois Médecins dont nous venons de parler aient fait leur principale occupation de la Chirurgie, nous avons cependant cru devoir en faire mention, parceque toutes les parties de la Médecine, étant encore réunies, il ne pouvoit pas ſe faire que celui qui donnoit des remedes pour les maladies internes, ne guérît en même-

(*a*) Lamb. lib. 7, Labbeus, in novâ Bibliothecâ, lib. mſ.

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

HOMERE.

tems les externes : & c'eſt, comme nous l'avons déjà dit, ce qui faiſoit leur réputation.

Le Poëte Homere vivoit, ſelon Hérodote, 340 ans après la priſe de Troye. C'eſt avec raiſon qu'on le regarde comme le génie le plus brillant & le plus fécond qui ait paru dans le monde. Auſſi les ſept plus floriſſantes Villes de la Grece ſe diſputerent-elles l'honneur de l'avoir vu naître dans l'enceinte de leurs murs. Smyrne eſt cependant celle qui ſemble à plus juſte titre, mériter ce privilége. Les ouvrages d'Homere ſont remplis de majeſté & de grace. On y trouve nombre de paſſages qui font juger que ce Poëte ſavoit la Chirurgie & l'Anatomie. Il décrit trop bien les moyens qu'on emploie pour guérir les plaies, la méthode de tirer les fléches & les dards qui ſont reſtés dans les chairs, les moyens d'arrêter le ſang, de laver la plaie, & d'y appliquer les médicamens favorables à la guériſon, pour qu'on n'infere pas de-là qu'il ſavoit du moins la théorie chirurgicale. On trouve auſſi dans l'Iliade quantité de preuves qu'Homere ſavoit l'Anatomie. Mélétius (*a*) dit qu'Homere étoit ſavant Anatomiſte : & Galien cite ſon autorité, en parlant du ligament du foie, qui fut coupé par le trait dont Ulyſſe frappa le Cyclope à l'endroit où le tronc de la veine cave ſortant du foie, traverſe le diaphragme. On ne peut aſſez admirer la deſcription que fait notre Poëte du tendon par lequel Achille fit attacher Hector, pour le faire traîner enſuite par ſes chevaux. Des gens de l'art ne donneroient pas plus méthodiquement que lui la deſcription de la luxation & de la fracture de la cuiſſe. D'après tous ces témoignages & toutes ces preuves, il eſt naturel de conclure qu'Homere a ſu l'Anatomie & la Chirugie. Ces deux qualités réunies à celle d'excellent Poëte ne ſont pas au-deſſous de l'immortel Auteur de l'Iliade & de l'Odyſſée.

La Médecine avoit été purement pratique juſqu'au tems des Philoſophes Grecs, qui joignirent à l'étude de l'art de guérir, celle de la Phyſique. Leurs raiſonnements tendoient à expliquer le méchaniſme des fonctions du corps, & ſuppoſent néceſſairement

(*a*) Lib. de nat. hom.

que ces grands hommes ne les faiſoient que d'après les connoiſſances anatomiques qu'ils avoient acquiſes.

Du XXVIII au XXXVI. Siecle.

Le Philoſophe Pythagore eſt le premier qui ait fait des raiſonnemens phyſiologiques. Il ne nous en reſte que des fragmens qui ſe reſſentent encore de la ſuperſtition de ſon ſiecle. Pythagore, ſelon le ſentiment le plus commun, étoit fils d'un Statuaire. Il naquit à Samos ; les Auteurs ne s'accordent point ſur l'année de ſa naiſſance, ni ſur le tems auquel il vivoit. Moreri dit que c'étoit vers la 47e. olympiade ; Vander-Linden, vers la 42e ; d'autres, vers la 53e ; quelques-uns, enfin, aſſurent qu'il mourut à 90 ans, 497 avant Jeſus-Chriſt. Dans cette variété d'opinions, nous tiendrons un juſte milieu, & nous dirons avec M. Leclerc, que Pythagore fleuriſſoit vers la 70e. olympiade. Il fut ſi avide de ſcience, qu'il l'alla chercher juſqu'aux Indes, & ſéjourna long-tems en Egypte qui étoit le pays des ſciences & des arts. Ce fut parmi les Sacrificateurs Egyptiens, qu'il puiſa ce qu'il ſavoit en Médecine, & peut-être ne dût-il ſes connoiſſances phyſiologiques, qu'à l'inſpection des victimes qui tomboient ſous le couteau des Prêtres qu'il fréquentoit, & des corps qu'il avoit vu embaumer ſelon la méthode d'Egypte. On peut auſſi conclure qu'il étoit Anatomiſte, des occupations de ſes diſciples, qui au rapport de Chalcidius, diſſéquoient des animaux : pratique qui leur avoit, ſans doute, été recommandée par leur maître. On dit qu'il croyoit que les chévres reſpiroient par les oreilles, & qu'il connoiſſoit ce conduit qui va de la bouche dans l'intérieur de l'oreille, & auquel on a donné le nom de trompe d'Euſtache. Mais cette aſſertion n'a aucun fondement, puiſque l'on convient généralement, & avec raiſon, que cettedécouverte eſt due à Euſtache.

PYTHAGORE.

Les écrits que nous avons de Pythagore ſur la Phyſiologie ſont remplis d'idées biſarres. Il avoit imaginé, pour expliquer la génération (*a*), qu'au moment de la conception, une ſubſtance imprégnée d'une vapeur chaude, deſcendoit du cerveau pour venir former l'ame & les ſens de l'embryon ; & qu'un

(*a*) Diogene Laerce, Hiſt. Philoſophique de Galien.

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

amas d'autres humeurs tranſmiſes dans la matrice formoit les chairs, les tendons, les nerfs, les cheveux, les os, & toute la maſſe du corps. Il ne falloit que quarante jours au fœtus, pour ſe former & ſe conſolider de cette maniere : mais conſéquemment aux loix de l'harmonie, il n'étoit parfait qu'aux ſeptieme, neuvieme, &, pour l'ordinaire au dixieme mois commencé. Pendant cet intervalle ſe regloit tout ce qui devoit arriver à l'enfant dans le cours de ſa vie : l'ame fixoit ſon ſéjour dans la tête & dans le cœur ; la raiſon qui émanoit de l'ame, occupoit la tête, & les paſſions le cœur. Pythagore avoit apparemment pris cette opinion, qui lui eſt commune avec les Ecrivains ſacrés, des Chaldéens qu'il avoit fréquentés. Il diſoit encore que les veines, les arteres & les nerfs, étoient les liens de l'ame.

PYTHAGORE.

Le ſentiment de Pythagore ſur les cauſes des maladies, eſt auſſi ridicule que celui qu'il avoit ſur la génération. Nous ne nous arrêterons point à le rapporter. Ce Philoſophe ne vivoit que d'herbages, & ne mangeoit jamais de viande. Il interdiſoit les feves, comme un aliment groſſier, & pour d'autres raiſons myſtérieuſes. Il conſeilloit auſſi de ne s'approcher des femmes que lorſqu'on étoit trop vigoureux : le régime qu'il obſervoit lui permettoit ſans doute de ſuivre ce précepte.

Enfin tout le ſyſtême de Pythagore, eſt un tiſſu d'abſurdités. Il prit pour des réalités, des chimeres avec leſquelles il expliquoit les loix de l'économie animale. Il mourut à Mélaponte à l'âge de 90 ans, la deuxieme année de la 82e. olympiade, 593 ans avant Jeſus-Chriſt.

EMPÉDOCLE.

Empédocle, le plus célebre des diſciples de Pythagore, naquit à Agrigente, Ville de Sicile, au commencement de la 73e. olympiade, vers l'an du monde 3528. Il étudia la Philoſophie & la Médecine ſous Pythagore. Ses ſentimens ſont auſſi ſinguliers, & remplis d'autant de myſtérieuſes chimeres, que ceux de ſon maître. Il fit cependant pluſieurs cures ſingulieres, parcequ'il ne fit pas alors uſage de ſes vaines ſpéculations.

Plutarque aſſure dans un de ſes ouvrages, qu'Em-

pédocle connoiſſoit la membrane qui tapiſſe la coquille du limaçon, & qui forme une partie de la rampe dans l'organe de l'ouie, & qu'il la regardoit comme le point de réunion des ſons, & l'organe immédiat de l'ouie (*a*). Nous ne ſommes point fondés à lui refuſer ce détail anatomique, ne connoiſſant aucun Auteur qui en ait fait mention avant lui.

Du XXVIII au XXXVIe. Siecle.

EMPÉDOCLE.

La Phyſiologie d'Empédocle eſt remplie de rêveries, comme celle de Pythagore : on doit cependant dire à ſa louange, que par une conjecture également juſte & délicate, il aſſura que les graines dans la plante, étoient analogues aux œufs de l'animal : ſentiment dont l'expérience a démontré la certitude.

L'hiſtoire rapporte qu'Empédocle, dans le deſſein de paſſer pour un Dieu & pour faire croire qu'il avoit été enlevé aux Cieux, ſe précipita dans les flammes du Mont-Ethna ; mais il eſt plus naturel de croire qu'il fut conſumé par les flammes de ce Volcan, de la même maniere que Pline le fut par celles du Mont-Veſuve, pour s'en être approché de trop près. D'autres diſent qu'il tomba de ſon char en voyageant, qu'il ſe caſſa la cuiſſe, & mourut de cette chûte à l'âge de 77 ans ; quelques Auteurs aſſurent qu'il a vécu 109 ans.

ALCMÉON.

Alcméon, autre diſciple de Pythagore, naquit à Crotone. Il s'attacha particulierement à la Médecine ; il eſt le premier qui ait diſſéqué des animaux, pour avoir occaſion de connoître les parties qui compoſent le corps humain. Il eſt étonnant, dit M. Leclerc, que l'Anatomie ait été auſſi long-tems négligée par ceux qui ſe diſoient Médecins ou Chirurgiens, mais cette ſcience fut juſqu'alors appriſe par tradition, comme dans la famille des Aſclépiades. Nous n'avons aucun des écrits d'Alcméon. Nous ne ſavons que très peu de choſe ſur ſon Anatomie. Il croyoit, au rapport de Galien (*b*), que l'ouie ſe fait parceque les oreilles ſont vuides en dedans, & que tous les lieux vuides réſonnent quand l'air y pénétre. Ariſtote rapporte (*c*) qu'Alcméon penſoit

(*a*) Plutarch. Simpoſiac.
(*b*) Hiſt. Phlioſophica.
(*c*) Hiſt. Amm. lib. cap. 11.

Du XXVIII au XXXVIe.

que les chevres respiroient par les oreilles. Chalcidius, comme nous l'avons dit plus haut, a donné cette découverte à Pythagore. Il disoit encore que l'ame reçoit les odeurs qu'on attire en respirant ; que la langue distinguoit les saveurs ; que la semence est une partie du cerveau ; que le fœtus se nourrit dans le ventre de sa mere en attirant la nourriture par les pores de son corps, & par juxta-position. Ses autres sentimens physiologiques sont aussi conséquents aux principes qu'il avoit reçus de son maître.

ALCMÉON.

DÉMOCRITE.

Démocrite, disciple de Pythagore, fut le plus zélé Sectateur de sa doctrine. Il naquit à Milet, la troisieme année de la 77e. olympiade. Il avoit une si grande envie de s'avancer, qu'il consuma la plus grande partie de son patrimoine à voyager, pour voir les Savans de toutes les parties du monde (*a*). Il ne s'adonna pas seulement à l'étude de la Philosophie, mais il s'occupa beaucoup de la Médecine & de l'Anatomie. Il parcourut l'Egypte, la Perse, la Chaldée ; il pénétra même jusqu'aux Indes où il eut des entretiens avec les Philosophes, les Médecins, les Sacrificateurs, les Magiciens, & les Gymnosophistes ; les tombeaux n'avoient pour lui rien d'effrayant. Il s'enfermoit afin d'être plus en état de méditer, & de rire plus à son aise des folies des hommes : peut-être pour avoir occasion de voir les ossemens, & d'étudier le corps humain ; ce qu'il n'auroit pû faire publiquement. Le bruit se répandit bientôt que Démocrite habitoit les Sépulchres. Quelques jeunes gens vinrent déguisés en spectres à dessein de l'épouvanter, mais il leur dit de sang froid : *ne cesserez-vous point de faire les fous ?* Une maniere de vivre aussi bisarre le fit passer pour fou parmi les Abdéritains ses compatriotes (*b*). On fit venir Hippocrate pour le traiter de la folie. Ce grand homme arriva, vit Démocrite occupé à disséquer des animaux ; & lui ayant demandé quel étoit le but de cette occupation, Démocrite lui répondit, qu'il cherchoit à découvrir les causes de la folie, qu'il croyoit être un effet de la bile. Hippocrate fut désabusé par cette réponse, de l'opinion qu'il avoit

(*a*) Clement. Alexand. Pædagog. lib. 9.
(*b*) V. les Lettres qui sont à la fin des Œuvres d'Hippocrate.

d'abord conçue de cet homme extraordinaire ; il converſa long-tems avec lui ; & il apprit que s'il rioit continuellement, c'étoit de la vanité des hommes. Hippocrate le quitta bien ſatisfait, & aſſura aux Abdéritains que Démocrite étoit le plus ſage de tous les hommes, & que perſonne n'étoit auſſi capable que lui de guérir la folie. Diogene Laerce rapporte auſſi qu'en préſence d'Hippocrate, Démocrite ſut diſcerner que du lait qu'on lui apportoit, étoit d'une chévre noire qui n'avoit encore fait qu'un chévreau (*a*), & qu'ayant ſalué à titre de *fille* une jeune perſonne qui accompagnoit Hippocrate, il la ſalua le lendemain à titre de femme, connoiſſant à ſes yeux qu'elle avoit perdu ſa virginité la nuit précédente : ſagacité capable de rendre la vie odieuſe à la moitié du genre humain, dit l'Auteur de la vie de Démocrite.

Du XXVIII au XXXe. Siecle.

DÉMOCRITE.

On attribue à Démocrite les ouvrages ſuivants :

De la nature de l'homme ou de la chair.
De la peſte, & des maladies peſtilentielles.
Du prognoſtic.
De la diete.
Des cauſes des maladies.

On trouve dans la Bibliothéque du Louvre quelques manuſcrits Grecs du même Auteur : mais on les croit ſuppoſés. Vander-Linden cite encore deux ouvrages de Démocrite ſur la Chymie. George Wolkamer, Médecin célebre à Nuremberg, a publié un très bon ouvrage qui a pour titre : *Zootomia Democritica* : cet ouvrage mérite d'être lu. Cicéron rapporte auſſi que Démocrite avoit ouvert tant d'animaux, qu'au ſeul aſpect de leurs entrailles, & à la couleur des productions de la nature, il jugeoit ſi la récolte ſeroit abondante ou non, & ſi le pays ſeroit ravagé par les maladies.

Pétrone dit que Démocrite avoit exprimé des ſucs de toutes les plantes, & avoit donné la plus grande partie de ſon tems à faire des expériences ſur les pierres & ſur les arbriſſeaux. Seneque aſſure que ce Philoſophe avoit trouvé le ſecret d'amollir l'ivoire, & & celui de compoſer des émeraudes avec des cailloux mis au feu.

Démocrite mourut aveugle à l'âge de plus de cent

(*a*) Diogen. Laert. in Democrit.

Du XXVIII au XXXVIe. Siecle.

ans. On dit qu'ennuyé de la vie, il retranchoit tous les jours quelque portion de sa nourriture ordinaire : & que sa sœur qu'il avoit avec lui, l'ayant prié de ne pas se laisser mourir avant certaines fêtes où elle n'auroit pu assister s'il étoit mort ; il se fit apporter un pain chaud, & qu'il vécut encore plusieurs jours en le flairant (*a*).

DIAGORAS.

Diagoras étoit de l'Isle de Melos, l'une des Cyclades. Il fut esclave de Démocrite, & il est à présumer qu'il apprit de son maître la Philosophie & quelque peu de Médecine, puisqu'Ætius nous donne, sous le nom de ce Philosophe, la composition d'un collyre. Dioscoride rapporte (*b*) aussi que Diagoras *avoit condamné l'opium, ou le suc de pavot dont on se servoit dans les douleurs d'oreille & dans les inflammations des yeux : la raison qu'il en rendoit, c'est que l'opium est un assoupissant dangereux, & affoiblit la vue.*

Au reste, Diagoras est encore fameux par son athéisme. On sait qu'il doutoit de la providence des Dieux (*c*). Etant un jour dans une auberge, il prit une statue d'Hercule en bois, la mit au feu, & dit en se moquant : *Hercule fera aujourd'hui bouillir notre pot :* ce sera le treizieme de ses travaux.

EURIPHON.

Euriphon étoit Médecin de Cnide, il passa pour être l'Auteur des Sentences Cnidiennes citées par Hippocrate, il est par conséquent plus ancien que lui. C'est apparemment de cet Euriphon, que parloit Platon le Comique (*d*), lorsqu'il représentoit *Cinesias*, fils d'Evagoras, au sortir d'une pleurésie, *maigre comme un squelette, la poitrine pleine de pus, les jambes comme un roseau, & tout le corps chargé des escarres qu'Euriphon lui avoit faites en le brûlant ; en un mot, phthisique ou empyque consommé.*

Il paroît par ce passage, qu'Euriphon employoit les cauteres dans l'empyeme, comme Hippocrate le pratiquoit, & qu'ainsi il exerçoit la Chirurgie. Il vivoit du tems d'Hippocrate, mais il étoit plus âgé que lui.

(*a*) Athen. lib. 2. cap. 7.
(*b*) Lib. 4. cap. 35.
(*c*) Aristophan. Scholiast. in nubibus.
(*d*) Galen. in Hippocrat. Aphor. Comment. 7.

Du XXXVIe. Siecle.

CHAPITRE IV.

à Jesus-Christ

De l'etat de l'Anatomie et de la Chirurgie du tems d'Hippocrate, du progrès que firent ces deux Sciences pendant sa vie & après sa mort.

HIPPOCRATE.

JUSQUES au tems d'Hippocrate, la Médecine avoit été exercée par toute sorte de gens indifféremment. Vers la 70e. olympiade, elle devint le partage des Philosophes ; mais pendant l'espace de cent dix ans qui s'écoulerent depuis Pythagore, jusqu'à la guerre du Péloponèse, la Philosophie & la Médecine s'étant beaucoup étendues, on reconnut la nécessité de les diviser, étant l'une & l'autre capables d'occuper un homme tout entier. Il étoit réservé à Hippocrate de faire cette division, & d'indiquer à la postérité la route la plus sûre pour exercer l'art de guérir avec succès, celle de connoître la structure, la position & l'usage des parties dont la réunion forme le corps de l'homme. Egalement versé dans la Philosophie & la Médecine, il étoit à portée de juger s'il pouvoit en les exerçant toutes les deux, être également utile à la société. Son amour pour le bien public lui fit préférer cette derniere ; il jugea que des spéculations philosophiques ne convenoient point à son inclination ; & ne retint de Philosophie que ce qu'il en falloit pour raisonner plus juste en Médecine.

Hippocrate étoit un des descendans d'Esculape, au dix-huitieme degré (*a*), du côté d'*Héraclide* son pere, & allié d'Hercule, par sa mere *Praxithée* ou *Phénarete* (*b*), au vingtieme degré : voici quelle est sa généalogie tirée par les anciens des ouvrages d'Erathostène, de Phérécide, d'Apollodore & d'Arius de Tarse (*c*).

(*a*) V. Leclerc, part. 1, liv. 2, chap. 2.

(*b*) Il y a des Auteurs qui prétendent qu'Hippocrate étoit petit fils de Phénarete.

(*c*) V. Reinecius, Hist. Juliâ, Hieron. Henningesius in tab. geneal. Vander-Linden in præfatione.

Du XXXVIe. Siecle.

HIPPOCRATE.

Eſculape, diſciple de Chiron, épouſa Epione fille d'Hercule. Il en eut pluſieurs enfans de l'un & de l'autre ſexe. Les enfans mâles furent Podalire, Roi de Carie, & Machaon qui regna dans la Meſſénie. De Podalire naquirent Hyppoloque, Soſtrate premier, Dardanus, Cléomitides premier, Chrepamis premier, Théodore premier, Soſtrate ſecond, Chryſamis ſecond, Cléomitides ſecond, Théodore ſecond, Soſtrate troiſieme, Nébrus Gnoſidicus de Cos, le grand *Hippocrate*. Les deſcendans de Podalire régnerent dans la Carie, juſqu'à Théodore ſecond, ſous lequel ſe fit la fameuſe deſcente des Héraclides par leſquels ils furent chaſſés, & contraints de ſe retirer dans l'Iſle de Cos qui eſt dans le voiſinage de la Carie. Les deſcendans de Théodore s'illuſtrerent à Cos, par le ſuccès avec lequel ils pratiquerent la Médecine : ce fut particulierement ſous Nébrus Gnoſidicus, Hippocrate premier & Héraclide, qu'elle fit le plus de progrès ; mais aucun d'eux n'eut autant de talents, & ne jouit d'une auſſi grande réputation, qu'Hippocrate ſecond dont nous parlons (*a*). Il naquit dans l'Iſle de Cos (*b*), la premiere année de la 80e. olympiade, vers la fin du trente-cinquieme ſiecle du monde. Il fut inſtruit dans la Médecine & les Belles-Lettres, par ſon grand pere Hippocrate & ſon pere Héraclide, qui non-ſeulement étoient de grands Médecins, mais encore verſés en tout genre de Littérature. Ils l'inſtruiſirent dans la Logique, la Phyſique, la Philoſophie naturelle, l'Aſtronomie & la Géométrie. Il étudia l'Eloquence ſous Gorgias Leontin, le plus célebre Rhéteur de ſon tems. Il voyagea pendant douze ans en pluſieurs Provinces, pour acquérir des connoiſſances qu'il n'eſperoit pas trouver dans l'Iſle de Cos, quelque belle que ſoit ſa ſituation. Il parcourut la Macédoine, la Thrace & la Theſſalie. Il recueillit dans ces contrées la plus grande partie des obſervations précieuſes que contiennent ſes Epidémiques (*c*). Pendant ſes voyages, il

(*a*) V. Plin. l. 6. cap. 2. primus Hippocrates medendi præcepta clariſſimè condidit.

(*b*) Soranus, dans la Vie d'Hippocrate.

(*c*) Ibid. Plin. Hiſt. Nat. l. 29. Is cum fuiſſet mos liberatos morbis ſcribere in templo hujus Dei quid auxiliaturus eſſet, ut poſteà ea ſimilitudo proficeret, exſcripſiſſe ea dici-

s'arrêta à Ephèse, près du Temple de Diane, où il transcrivit & mit en ordre les tables de Médecine qu'il y trouva. Il en fit autant à l'égard de celles qu'il trouva dans le Temple qu'Esculape avoit dans l'Isle de Cos : car c'étoit un ancien usage que tous les convalescents en apportant leurs offrandes aux Temples, y fissent inscrire les remedes qui les avoient guéris, afin qu'ils pussent servir à d'autres dans des cas semblables. La réputation d'Hippocrate croissoit de jour en jour. Plusieurs Princes & plusieurs Rois tenterent de l'attirer à leur Cour (*a*) ; mais il ne voulut jamais abandonner sa patrie, quelque brillantes que fussent les offres qu'on lui faisoit. » *Dites à votre maître*, ré- » pondit-il au Gouverneur de l'Hellespont, qui le de- » mandoit de la part d'Artaxerxès Longue-main, *que* » *je suis assez riche ; que l'honneur ne me permet pas de* » *recevoir ses présens, & d'aller secourir les ennemis de* » *la Grece.*

Du XXXVIe. Siecle. à Jesus-Christ. HIPPOCRATE.

De son tems, dit l'illustre Auteur de la partie Chirurgicale de l'Encyclopédie (*b*), la *Chirurgie* étoit si parfaitement unie à la Médecine, que l'une n'avoit pas même un nom particulier qui la distinguât de l'autre : aussi prendroit-on le livre *De officinâ Medici*, pour un Traité de Chirurgie. Quoi qu'il en soit, continue *M. Louis*, tout ce qu'a écrit Hippocrate sur les plaies, les tumeurs, les ulceres, les fistules, les fractures, les luxations, & les opérations, est admirable. C'est à Hippocrate, ajoute-t-il, que je ne nomme guere sans un sentiment de plaisir, de gratitude & de vénération ; c'est à ce divin mortel, que nous devons tout, en Médecine & en Chirurgie. En un mot, pour appliquer ici les termes de Montagne, » la plus » riche vie que je sache avoir été reçue entre les vi- » vans, & étoffée des plus riches parties & désirables, » c'est celle d'Hippocrate ; & d'un autre côté, je ne » connois aucuns écrits d'homme que je regarde avec » autant d'honneur & d'amour ».

L'Anatomie d'Hippocrate est remplie de tant d'incer-

tur, atque jam templo cremato, instituisse medicinam hanc quæ *Clinica* vocatur.

(*a*) V. Soran. cap. II. n. 1, 2, 3, editionis Lindenianæ.

(*b*) M. Louis.

Du XXXVI. Siecle.

à J. C.

HIPPOCRATE.

titude & d'obſcurité, qu'on ne ſait à quoi s'en tenir, & qu'il eſt très difficile d'en faire un extrait bien juſte; parceque, premierement il ſe trouve dans les livres d'Hippocrate, ou dans ceux qu'on dit être de lui, pluſieurs contradictions; ſecondement, dit M. le Clerc, (a) quand on ramaſſeroit tout ce qu'il a dit de chaque partie, on n'auroit preſque rien de complet & d'aſſez ſuivi; parcequ'enfin quand il ne ſe ſeroit pas gliſſé dans le texte autant de fautes qu'il y en a, ou qu'il y auroit moins de variété dans les originaux, le ſtyle d'Hippocrate eſt ſi concis, & quelquefois ſi obſcur, qu'il n'eſt pas toujours aiſé de le bien entendre, même à ceux qui poſſedent le mieux la langue Grecque.

On auroit à regretter un livre que Galien avoit écrit ſur l'Anatomie d'Hippocrate, ſi l'on ne ſavoit que cet Auteur eſt ſuſpect par l'ardeur avec laquelle il parle de ce pere de la Médecine.

Nous allons cependant parler de l'Anatomie d'Hippocrate, avec le plus de netteté qu'il nous ſera poſſible, & nous commencerons par ce qu'il dit des arteres & des veines. Il penſe que le cœur eſt l'origine du ſang & de la pituite (b), que l'eau vient de la rate, & la bile du foie; que les veines viennent du foie qui en eſt l'origine & la racine (c), comme le cœur eſt celle des arteres. Hippocrate ſemble ſe contredire quand il dit (d), *que les veines, comme les arteres, viennent du cœur; l'artere*, ajoute-il immédiatement après, *renferme plus de chaleur que la veine cave, & l'artere eſt le réſervoir de l'eſprit. Il y a encore d'autres veines dans le corps, outre ces deux. Quant à celle qu'on a dit avoir la plus grande cavité, & être attachée au cœur, elle traverſe tout le ventre & le diaphragme, & ſe partage à l'un & à l'autre rein, vers les lombes. De même, au-deſſus du cœur, cette veine ſe diviſe à droite & à gauche, & montant à la tête ſe diſtribue à chaque temple. On peut joindre d'autres veines à celles-ci qui ſont auſſi fort grandes; mais, pour le dire en un mot, toutes les*

(a) Hiſt. Med. part. 1. liv. 3. chap. 3.
(b) L. 4. de morbis.
(c) L. de alimentis.
(d) Lib. de carnibus.

Du XXXVI. Siecle.

HIPPOCRATE.

veines qui ſont diſperſées par tout le corps, viennent de la veine cave & de l'artere. Il avance ailleurs qu'il y a deux veines caves ou creuſes qui ſortent du cœur, dont l'une s'appelle l'artere, & l'autre veine cave. En ce tems-là on donnoit indifféremment le nom de *veine* à tous les vaiſſeaux qui contiennent du ſang, & l'on appelloit proprement *artere*, *la canne du poulmon*, ou *l'apre artere* (*a*), parcequ'il croyoit qu'elle conſerve l'air. Hippocrate donne encore le nom de veine aux arteres, & même aux nerfs.

Ce que dit Hippocrate ſur la ſtructure du cœur, eſt plus vrai & plus exact (*b*). Il reconnoît que la ſubſtance de ce viſcere eſt muſculeuſe, & ſa figure pyramidale; que le cœur eſt recouvert d'une membrane, que nous appellons péricarde, laquelle contient une liqueur ſemblable à l'urine, enſorte que le cœur eſt comme une veſſie: ce qui a été fait ainſi afin que le cœur ſe conſervât mieux dans cette eſpece de châſſe. Le cœur, pourſuit Hippocrate, a deux ventricules ſéparés par une petite cloiſon, l'un du côté droit, l'autre du côté gauche, & qui ne ſont point ſemblables. Ces deux ventricules occupent le cœur tout entier; la cavité de l'un eſt plus grande que la cavité de l'autre; il eſt plus mou, plus vaſte, & ne s'étend point tout-à-fait juſqu'à la pointe du cœur, qui eſt toute ſolide, mais il eſt comme couſu ou attaché au cœur par dehors. Le dernier ventricule ou le gauche eſt ſitué préciſément ſous la mamelle gauche, à laquelle il répond en droite ligne, & où l'on ſent ſes pulſations. Ces deux cavités ſont épaiſſes, remplies d'inégalités, & comme rongées: cela s'obſerve cependant plus dans le ventricule droit, que dans le ventricule gauche. Il les regardoit comme les fontaines de la nature humaine, & les fleuves qui arroſent tout le corps, & lui donnent la vie; lorſqu'ils tariſſent, l'homme périt.

Hippocrate dit que *les oreillettes* ſont deux petits corps mous & caverneux qui s'élevent autour des ventricules, près de la ſortie des veines: ils n'ont ce-

(*a*) Ἀρτηρίη ἀπὸ τοῦ τὸν ἀέρα φέρειν.

(*b*) Lower, Médecin Anglois, a paſſé dans ſon Traité ſur le cœur.

Du XXXVI. Siecle.

HIPPOCRATE.

pendant pas les mêmes uſages : ils ſont les organes par où la nature attire l'air. Il aſſure que ces oreillettes ſe dilatent & ſe contractent, c'eſt-à-dire, qu'elles ont un mouvement de ſyſtole & de diaſtole. Il paroît enfin qu'Hippocrate y avoit vu les valvules du cœur : car il aſſure qu'à chaque orifice de ces vaiſſeaux, ſe trouvent trois pellicules rondes à leur extrémité, & formant un demi cercle, & il ajoute que la maniere dont elles bouchent les arteres eſt admirable. Si quelqu'un (c'eſt toujours Hippocrate qui parle) qui ſaura quel eſt l'ordre & la diſpoſition de ces membranes, en ôte un rang, & baiſſe l'autre, il ne pourra faire entrer dans le cœur, ni de l'eau, ni du vent.

A l'égard du cerveau, notre Auteur penſe que ſa ſubſtance eſt toute glanduleuſe (*a*), & qu'il ſe charge des humidités ſuperflues du cœur dont il s'imbibe, comme le feroit une éponge. Il dit que le cerveau eſt le ſiege de la prudence & de l'entendement (*b*), & aſſure ailleurs, qu'il loge l'ame (*c*). La moëlle épiniere deſcend ſelon lui du cerveau ; mais il prétend qu'on ne doit pas lui donner le nom de moëlle ; puiſqu'elle n'eſt point ſemblable à celle qui eſt contenue dans les autres os, & qu'elle eſt environnée de membranes, ce qu'on n'obſerve pas à l'égard des autres moëlles.

Ce qu'il dit de l'organe de l'ouie ſuppoſe à la vérité qu'il en avoit quelque notion, mais eſt encore bien éloigné de ce qu'en ont dit nos Auteurs modernes. » Le trou des oreilles, dit-il, aboutit à un » os dur, ſec & ſemblable à une pierre (*d*). Près de » cet os eſt une cavité fiſtuleuſe : à l'entrée de ce » canal eſt une pellicule fort mince & ſéche, dont la » ſéchereſſe, auſſi bien que celle de l'os, produit le » ſon ; l'air étant réfléchi autant par cet os, que par » la pellicule. Le bruit ſe fait contre la portion dure » de l'os, & le frémiſſement ſe fait ſentir dans ſa cavité (*e*) ». Quant à la ſtructure de l'oreille externe, Hippocrate reconnoît qu'elle eſt cartilagineuſe ; mais

(*a*) Lib. de glandulis.
(*b*) Libro de morbo ſacro.
(*c*) Γνώμη. *ame, eſprit, entendement.*
(*d*) Lib. de carnibus.
(*e*) Lib. de locis in homine.

ce qu'il dit sur l'organe de la vue & sur la maniere dont elle se fait est rempli d'obscurité. Il parle de la pupille & des membranes qui enveloppent l'œil (*a*) ; il dit que l'humeur cristalline est gluante & transparente comme l'encens ; mais qu'on ne peut la voir, que lorsqu'elle est sortie après la rupture de l'œil. Il n'est pas plus clair sur l'organe de la voix, & dans la description qu'il donne du poulmon. Il reconnoît cependant qu'il est composé de cinq lobes d'une couleur cendrée ; qu'il est caverneux & percé de plusieurs trous comme des éponges (*b*), naturellement sec, & qu'il est raffraichi par la nature & la respiration ; que l'âpre artere est composée d'anneaux semblables entr'eux, qui se touchent par leur superficie, & vont finir à la sommité du poulmon. Il met les mamelles des femmes au nombre des glandes (*c*), & reconnoît des glandes aux articulations, sous les aisselles, aux aînes, près des veines jugulaires, & dans la classe de ces glandes il range les amygdales. Il donne indifféremment le nom de veines aux vaisseaux arteriels & veineux, aux ureteres & aux nerfs. Il confond aussi les noms de nerfs, de tendons & de ligaments. Il reconnoît cependant que les nerfs n'ont aucune cavité. On ne trouve presque rien dans les ouvrages de ce grand homme, touchant les muscles, si ce n'est que par eux se fait le mouvement.

Du XXXVI. Siecle.

HIPPOCRATE.

Quant aux visceres du bas ventre, Hippocrate en parle avec peu d'exactitude, & beaucoup de confusion ; c'est pourquoi nous ne rapporterons point ici tout ce qu'il en a dit ; il nous suffira d'observer qu'à travers l'obscurité de l'Anatomie d'Hippocrate, on ne laisse pas d'appercevoir de tems en tems des vérités. Il dit, par exemple, que les reins doivent être mis au nombre des glandes (*d*). Mais bientôt après, il obscurcit cette vérité par une hypothèse qui est que les reins ont une faculté attractive, d'où il arrive qu'une partie de l'humidité qui vient de la boisson, s'y porte, s'y filtre comme de l'eau, & descend dans la vessie

(*a*) De morbis epidem. lib. 2, sect. 4.
(*b*) Lib. de locis in homine.
(*c*) Lib. de glandulis.
(*d*) Lib. de glandulis.

Du XXXVI. Siecle.

HIPPOCRATE.

par les veines qui s'y portent ; tandis que l'autre partie de la boiſſon paſſe immédiatement des inteſtins dans la même veſſie, les inteſtins étant ſpongieux à l'endroit où ils la touchent. L'Oſtéologie eſt de toutes les parties de l'Anatomie, celle ſur laquelle Hippocrate a été le plus exact, comme étant celle dont la connoiſſance lui étoit principalement familiere, & qu'il eſtimoit la plus néceſſaire pour l'exercice de la Chirurgie qu'il pratiquoit avec autant de célébrité que de ſuccès. Riolan a donné un extrait de l'Oſtéologie d'Hippocrate : nous y renvoyons le lecteur curieux de s'en inſtruire.

Aucun des Médecins & des Philoſophes qui avoient vécu avant Hippocrate, n'avoient cultivé la Chirurgie avec autant de zele & de ſoin que ce pere de la Médecine. Il avoit pour maxime, que » ce que les » médicaments ne guériſſent pas, le fer le guérit ; & » ſi le fer ne ſert de rien, il faut avoir recours au » feu ». Ces deux remedes étoient ceux dont Hippocrate faiſoit uſage pour la guériſon des maladies externes. Il brûloit ou cautériſoit la poitrine & le dos des phthiſiques, & le ventre de ceux qui avoient la rate enflée. Les inſtruments dont il ſe ſervoit étoient, des fers chauds (*a*), des fuſeaux de bouis qu'il trempoit dans l'huile bouillante ; tantôt une eſpece de champignon qu'il faiſoit brûler ſur la partie malade ; tantôt ce qu'il appelle du lin crud. Il employoit ces manieres de brûler dans les cas des douleurs fixées à une partie.

Dans la goute & la ſciatique, il brûloit ou cautériſoit les doigts des pieds & des mains, & la hanche, avec le lin crud : cette méthode étoit la même que celle que Proſper Alpin prétend avoir été pratiquée chez les Egyptiens. Cet Auteur dit : » qu'ils prennent » un peu de cotton qu'ils enveloppent dans une petite » piece de toile de lin, roulée en forme de pyrami- » de, ils appliquent le côté large ſur la partie qu'ils » veulent cautériſer, appuyant toujours deſſus juſ- » ques à ce que toute la pyramide ou la toile ſoit » brûlée ».

Hippocrate appliquoit le cautere à preſque toutes

(*a*) Καυτηριον. Cautere.

les

les maladies. Dans l'hydropisie naissante (*a*), il cautérisoit le ventre en huit endroits, vers la région du foie. Dans les douleurs de tête, c'étoit derriere les oreilles, sur le derriere de la tête, à la nuque & auprès des angles des yeux, qu'il appliquoit les cauteres; & lorsqu'ils étoient insuffisants, il faisoit une incision tout au tour du front en forme de couronne. Il mettoit entre les bords de la plaie un morceau de charpie pour donner issue aux humeurs & au sang. Il se servoit de la même méthode dans les ophtalmies opiniâtres. Hippocrate lui-même nous apprend que les cauteres n'avoient alors rien d'effrayant pour les malades, & qu'on les appliquoit même en santé. Les Scythes Nomades (*b*) se faisoient brûler les épaules, les bras, la poitrine, les cuisses & les lombes, afin d'avoir le corps plus vigoureux, les articulations plus robustes & plus fermes, & pour consumer l'humidité superflue des chairs, qui empêchoit, à ce qu'ils croyoient, que leurs arcs ne fussent bandés & lancés avec assez de force. Ces peuples se cautérisoient encore fréquemment les arteres des temples, pour prévenir une fluxion qui leur tomboit ordinairement sur la hanche, après de longues courses à cheval. Strabon & Justin font aussi mention des femmes Sauromates qui se brûlent la mamelle droite avec un fer chaud, à dessein de faire passer toute la force du côté gauche.

XXVIII. Siecle. HIPPOCRATE.

Hippocrate pratiquoit encore assez souvent l'opération du trépan (*c*) : cette opération avoit été inventée pour les fractures du crâne, afin de faire sortir le pus ou le sang épanché dans cette cavité, pour extraire les petites pointes d'os qui piquoient & irritoient les membranes du cerveau, & pour relever le crâne lorsqu'il se trouvoit enfoncé. Cependant notre Auteur ne laissoit pas de trépaner pour une espece de douleur de tête, qu'il croyoit venir d'une eau renfermée dans le cerveau, ou entre le crâne & le cerveau : il faisoit aussi fort hardiment l'opération de l'empyéme, quand les autres remedes

(*a*) Lib. de affectionibus.
(*b*) Lib. de aere, aquis & locis.
(*c*) Τρυπανη ou τρητανον, tariere, instrument propre à percer.

Du XXXVI. Siecle.

HIPPOCRATE.

étoient insuffisants. Voici comme il s'y prenoit : » Lorsqu'il jugeoit (*a*), que cet pus étoit formé » ou extravasé dans la poitrine du malade, il le faisoit mettre dans un bain chaud ; & l'ayant ensuite » placé sur un siége, il lui secouoit les épaules, & » approchant les oreilles de la poitrine, il écoutoit s'il s'y faisoit du bruit, & de quel côté cela » arrivoit. Hippocrate croyoit qu'il étoit plus avantageux pour le malade, que le bruit se fit du côté » gauche, & qu'on pouvoit plus sûrement opérer » de ce côté. Si l'épaisseur des chairs, & la quantité du pus empêchoient qu'il ne pût entendre le » bruit, il choisissoit, pour faire l'incision, le côté » où il y avoit le plus d'enflûre & de douleur. Il incisoit plutôt sur le derriere que sur le devant, & » toujours le plus bas qu'il pouvoit : il ouvroit d'abord la peau seule, entre deux côtes, avec un rasoir large : il en prenoit ensuite un plus étroit & » plus pointu, il l'enveloppoit avec de la toile, pour » assujettir la lame, dont la pointe seule paroissoit de » la longueur de l'ongle du gros doigt, & la poussoit » dans la poitrine. Cela étant fait, & le pus étant » sorti en quantité suffisante, il bouchoit la plaie » avec une tente de linge, attachée à un fil ; & pendant dix jours, il vuidoit du pus, une fois chaque » jour. Quand le pus étoit écoulé, il seringuoit dans » la plaie du vin & de l'huile, & le faisoit ensuite » sortir, après qu'il y avoit demeuré douze heures. » Lorsque le pus commençoit à devenir clair & un » peu gluant, il mettoit dans la plaie une tente d'étain creuse ; & à mesure que l'humeur se tarissoit, » il diminuoit la tente, & laissoit consolider la » plaie.

Dans l'hydropisie ascite, il faisoit la ponction auprès du nombril, ou vers la hanche : dans l'hydropisie de poitrine, il faisoit l'incision entre la troisieme & quatrieme côte, de bas en haut, & après avoir fait sortir une petite quantité d'eau, il bouchoit la plaie avec un lin crud : il mettoit ensuite une éponge molle par-dessus, & couvroit le tout d'un bandage. Il réitéroit pendant douze jours cette opération ; à

(*a*) Leclerc Hist. Med. p. 1. lib. 3, chap. 28.

la fin, il tiroit toute l'eau. Il faiſoit obſerver un régime exact, & preſcrivoit, pendant le cours de la maladie, des remedes déſſicatifs. Du XXXVI. Siecle.

Dans l'enflûre des jambes & du ſcrotum, Hippocrate n'épargnoit pas les ſcarifications. Nous voyons dans ſes ouvrages qu'il ouvroit le dos, pour vuider les abcès des reins : il étoit hardi dans les cas d'accouchement, laborieux ; & ſe ſervoit des crochets qu'il appelle *ongles*, pour rétirer, du ventre de leur mere, les enfants morts (*a*). HIPPOCRATE.

Dans le trichiaſis, (nom qu'on a donné à une maladie où les poils des paupiéres ſe tournent en dedans) il ſe ſervoit d'une aiguille armée d'un fil, qu'il paſſoit par la partie ſupérieure & la plus tendue de la paupiére, juſques en bas ; il en paſſoit une autre au deſſous de l'endroit où étoit la premiere ; couſant enſuite, & liant les deux fils enſemble, juſqu'à ce que les poils tombaſſent.

Il y a apparence qu'Hippocrate ne ſe mêloit pas de faire la lithotomie (*b*) : mais cette opération étoit cependant en uſage de ſon temps, & c'étoit le partage d'un ſeul homme. Car, ce pere de la Médecine faiſoit engager, par ſerment, ſes diſciples *à ne point tailler ceux qui avoient la pierre, & à laiſſer cette opération à ceux qui en faiſoient une profeſſion particuliere.* Il exerçoit tout le reſte de la Chirurgie ; il excelloit dans la réduction des luxations & des fractures (*c*) : ce qu'il dit ſur les cas où il faut trépaner, eſt divin ; & ſes obſervations Chirurgicales ſont des plus intéreſſantes.

Les ouvrages d'Hippocrate ont été traduits du Grec en Latin, par pluſieurs Auteurs ; mais la verſion la plus eſtimée, eſt celle de René Chartier, ſous ce titre :

Magni Hippocratis Coi, & Claudii Galeni Pergameni Archiatron, univerſa quæ eſtant Opera : Renatus Charterius Vindocenenſis, Doctor Med. Paris. Regis chriſtianiſſimi Cons. Med. ac Profeſſor ordinarius, plurima interpretatus, univerſa emendavit, inſtauravit, notavit,

(*a*) De vict. ration. in acutis.
(*b*) Lib. 7. epidem. p. 1238.
(*c*) L. de articulis.

Du XXXVI. Siecle.

HIPPOCRATE.

auxit, ſecundùm diſtinctas Medicinæ partes, in tredecim tomos digeſſit conjunctim Græce & Latine primus edidit, adſtruxit & medicam ſynopſim rerum his in operibus contentarum in dem Lutetiæ Pariſiorum 1639, in fol. XIV vol. La table forme le quatorzieme Volume.

Le premier & le ſecond Tomes ne contiennent rien ſur l'Anatomie & la Chirurgie : le troiſieme traite *de geniturâ & ſemine* : le quatrieme *de oſſium naturâ, de corde & glandulis, de hominis ſtructurâ, ad Perdiccam regem Macedonum.* Le quatrieme Tome contient le livre *de carnibus ſeu principiis, de naturâ pueri, de ſeptimeſtri partu, de octimeſtri partu.* Le ſeptieme Volume traite *de ſuperfœtatione, de dentitione.* Le dixieme Volume contient un traité *de Viſione.* Le douxieme, *de vulneribus capitis, de ulceribus, de fiſtulis, de hemorroidibus, de fracturis, de articulis, de extractione fœtus mortui, de anatome.*

Comme Hippocrate faiſoit la Médecine par principe d'humanité, il ne ſe contenta pas, comme les autres Aſclépiades, d'apprendre ſon art à ceux de ſa famille, il l'enſeigna encore aux étrangers ; & dès lors ſes préceptes commencerent à ſe répandre. C'eſt le plus ancien Auteur qui traite l'Anatomie comme une ſcience. Il a ſemé dans ſes ouvrages un ſi grand nombre d'obſervations Anatomiques, qu'en les réuniſſant, on en compoſeroit un corps conſidérable. Ses traités admirables ſur les luxations, les fractures & les articulations, prouvent qu'il avoit une connoiſſance profonde de l'Oſteologie. Nous liſons dans Pauſanias, qu'Hippocrate fit fondre un ſquelette d'airain ; qu'il conſacra à Apollon de Delphes : ſon but étoit de tranſmettre à la poſterité des preuves des progrès qu'il avoit faits, afin d'encourager, par ſon exemple, les Médecins à l'étude de l'Anatomie.

Hippocrate vécut fort âgé, ſain de corps & d'eſprit : ſes ſuccès furent ſi brillants, qu'il a été regardé comme le fondateur de ſon art. Il mourut à Lariſſa, ville de Theſſalie, à l'âge de 90 ans. Il y a cependant des Auteurs qui prétendent qu'Hippocrate vécut 104 ans : d'autres diſent 109. Il fut inhumé entre Cyrtone & Lariſſa, où l'on montre aujourd'hui

son tombeau. Il laissa deux fils, Thessalus & Drago (*a*), Médecins comme lui, mais il ne paroît pas qu'ils aient fait de grands progrès dans l'Anatomie. Du XXXVI. Siecle.

On lui rendit, pendant sa vie, des honneurs qu'on n'avoit avant lui rendus à aucun homme. Après sa mort, les Argiens lui éleverent une statue d'or : les Athéniens lui décernerent des couronnes, le maintinrent lui & ses descendants dans le Pritannée (*b*), & l'initiérent à leurs plus grands mysteres : marque glorieuse de distinction, qu'on accordoit rarement aux étrangers, & dont le seul Hercule avoit été honnoré avant lui. Hippocrate n'avoit pas assez bonne opinion de lui-même, pour craindre d'avouer ses fautes. Cet aveu caractérise l'homme véritablement grand, véritablement sage : c'est pourquoi il disoit qu'en Médecine, *celui-là est le plus à louer, qui fait le moins de fautes.* Aussi a-t-il été regardé de tout temps comme un modele pour tous ceux qui s'adonnent à l'art de guérir, & le plus fidele interprete de la nature : & cette réputation de science, de probité, de candeur & de désintéressement, qui pendant deux mille ans s'est constamment soutenue, Hippocrate la conservera vraisemblablement dans tous les siecles à venir. HIPPOCRATE.

Polybe étoit disciple & gendre d'Hippocrate. Il vivoit sur la fin du cinquieme siécle, vers l'an 3598. Polybe se tint toujours caché, sans se livrer au monde & aux plaisirs. On lui attribue plusieurs livres fameux, dont quelques-uns existent encore aujourd'hui : tels sont ceux qui traitent des moyens de conserver la santé ; des maladies, & de la nature de la semence. Le livre *de naturâ pueri*, qui se trouve parmi les ouvrages d'Hippocrate, & qu'on attribue à Polybe, lui fait beaucoup d'honneur, étant très bien raisonné. Galien loue l'adresse & l'expérience de Polybe, & dit qu'il n'abandonna jamais, ni les sentiments, ni la pratique d'Hippocrate, son beau-pere. POLYBE.

(*a*) Galen. in lib. Hipppcrat. de natur. hum. Comment. 1.

(*b*) C'étoit un lieu à Athènes où étoit le siege des Juges de Police appellés *Prytanes*, & où l'on nourrissoit aux dépens de la République, ceux qui avoient rendu quelques services à l'Etat.

Du XXXVI. Siecle.

Vers la fin du trente-cinquieme siécle, environ 33 ans après Hippocrate, nous trouvons un certain *Ctesias* de la famille des Asclépiades, par conséquent

CTESIAS.

parent d'Hippocrate. Il fut pris dans la bataille que Cyrus le jeune donna, l'an 401 avant Jesus-Christ, contre son frere Artaxerxes Mnemon. Ctesias guérit Cyrus d'une blessure qu'il avoit reçue dans le combat. Il s'arrêta ensuite près de ce Roi, & pratiqua son art pendant 17 ans.

PLATON.

Platon, disciple de Socrate, naquit à Athènes en la premiere année de la quatre-vingtieme Olympiade, qui revient à l'an du monde 3577. Il descendoit, par son pere Ariston, de Codrus, Roi d'Athènes; & par sa mere Perictyone, de Dropides, frere de Solon législateur des Athéniens. Il porta d'abord le nom d'Aristocles, qu'il quitta ensuite, pour prendre celui de Platon, soit à cause de la largeur de ses épaules, ou de son front, soit par rapport au style ample & diffus de ses écrits. Il fut élevé avec tout le soin possible, & comme il avoit beaucoup d'imagination & de feu, il devint connoisseur dans presque tous les beaux arts : il en apprit les principes sous les plus grands maîtres. Il s'attacha à Socrate, qui le distingua toujours, en l'appellant le *cigne de l'Académie.*

Platon voyagea ensuite en Italie, où il conféra avec les disciples de Pythagore : il alla ensuite en Egypte & en Perse : il se préparoit à aller dans les Indes pour y entendre les Gymnosophistes; mais les guerres qui survinrent alors en Asie, l'obligerent de retourner à Athènes. Il y établit son école, dans un jardin appartenant à un citoyen, nommé Académus, dont le nom a été immortalisé, pour avoir cedé ce terrein à Platon & à ses disciples, qui prirent delà le nom d'Académiciens.

A l'exemple de Pythagore & de Démocrite, Platon traita dans son école de diverses choses touchant la Médecine, & particuliérement l'économie du corps humain. Ses idées Anatomiques, toutes grossieres qu'elles étoient, s'acréditerent cependant. Il croyoit que la moëlle de l'épine du dos, est l'endroit par où l'homme commence à se former; que cette moelle se

couvre d'os, & que ces os se couvrent de chairs. En conséquence de cette opinion, Platon disoit que les liens de l'ame sont dans la moëlle épiniére, & que le cerveau qui, selon lui, en est la continuation, étoit le siége de la raison. Il faisoit dépendre la générosité, la valeur & la colere, d'une partie de l'ame, qu'il plaçoit près de la tête, entre le *diaphragme & le col*; c'est-à-dire, dans la poitrine, ou dans le cœur. En cela, il suivoit le sentiment de Pythagore. Il assignoit aux poumons l'usage de raffraichir le cœur & de moderer les passions, au moyen de la fraîcheur qui leur est communiquée par l'air qu'on respire, ou par l'eau qu'on boit, qu'il s'imaginoit tomber directement dans le poumon. Macrobius se mocque de ce Philosophe, mais il ne faisoit pas attention que Platon étoit en cela de l'avis d'Hippocrate, qui avoit enseigné cette doctrine à ses disciples : il n'est pas étonnant que Platon ait suivi aveuglement le sentiment du plus grand Anatomiste qui eut paru avant lui.

Du XXXVI. Siecle.

CTESIAS.

Ce Philosophe pensoit encore : » Que le cœur est » en même temps la source des veines, & de ce sang » qui tournoie rapidement dans toutes les parties, & » qu'il a été établi comme un Satellite, ou comme » un Commandant; que quand la colére s'allume par » le commandement de la raison, au sujet de quelque » injustice qui se commet, ou de la part du dehors, » ou au dedans par les desirs & les passions, d'abord » tout ce qu'il y a de sensible dans tout le corps se » dispose, par l'ouverture de tous les pores, à écou- » ter ses ménaces, & à obéir à ses commande- » ments ».

Du XXXV. Siecle.

Platon ne raisonnoit pas mieux sur la respiration : il la confondoit avec la transpiration, & croyoit que l'une & l'autre se faisoit en même temps, comme par deux demi-cercles.

Ce Philosophe mourut subitement dans un festin, à l'âge de 81 ans, sans avoir été marié.

Denis le pere, Tyran de Syracuse, faisoit lui-même diverses opérations de Chirurgie. Il appliquoit le fer & le feu, & mettoit en usage tout ce que cet art de-

DENIS, Tyran de Syracuse.

mande (*a*). Il étoit contemporain de Platon, avec lequel il vécut familierement.

Du VXXXI. Siecle.

Critobule vivoit à peu près dans le même temps que Denis le tyran. Il étoit attaché à la Cour de Philippe, Roi de Macédoine, & il tira fort heureusement de l'œil de ce Prince, une flêche dont il avoit été blessé. La cure fut si bien conduite, que Philippe n'eut point le visage défiguré.

CRITOBULE.

Aristote, philosophe & précepteur d'Alexandre le Grand, naquit à Stagyre, ville de Macédoine, la premiere année de la quatre-vingt-dix-neuvieme Olympiade, 384 ans avant J. C. Il descendoit de Machaon, fils d'Esculape, & son pere Nicomachus fut premier Médecin d'Amyntas, Roi de Macédoine, pere de Philippe, & ayeul d'Alexandre (*b*). Dans les premieres années de sa jeunesse, il dissipa, par ses débauches, le bien que lui avoit laissé son pere : il prit le parti des armes, & fit, pour subsister, un petit trafic de poudres de senteur, & de remedes, qu'il débitoit dans les marchés d'Athènes. S'étant ensuite appliqué à l'étude de la philosophie, il s'acquit une si haute réputation, que Philippe, pere d'Alexandre, le fit venir à sa Cour pour être précepteur de son fils. Aristote avoit alors 39 ans. La lettre que Philippe lui écrivit est trop flatteuse, pour qu'on doive l'omettre: elle prouve l'estime qu'on faisoit de ce philosophe. » Philippe à Aristote, salut. Je remercie moins les » Dieux de m'avoir donné un fils, que de l'avoir » fait naître dans un temps, où il sera à portée de » recevoir vos instructions. J'espere qu'élevé par » vous, il se rendra digne, & du sang dont il sort, » & de la monarchie qui lui est destinée ». Après avoir demeuré 8 ans auprès d'Alexandre, Aristote plaça auprès de lui son neveu Calysthène, pour suivre ce Prince dans ses expéditions. Pendant l'éducation de son auguste éleve, Aristote avoit écrit plusieurs livres sur l'Anatomie : ces ouvrages sont perdus, mais il nous reste l'histoire des animaux, avec celle de leur génération & de leurs parties.

ARISTOTE.

(*a*) Elien. Variar. Hist. lib. 2, cap. 2.
(*b*) Plutarch. in Alexand. Laert. in arist.

Du XXXVI. Siecle.

ARISTOTE.

Au retour de son expédition d'Asie, Alexandre, ayant eu envie de connoître la nature & les propriétés des animaux, ordonna à Aristote de travailler à cette recherche, & lui fournit pour cela huit cents talents, qui font un million neuf cent mille livres de notre monnoie. Ce Prince soumit encore aux ordres d'Aristote, un grand nombre d'hommes des divers cantons de l'Asie & de la Gréce, pour instruire ce Philosophe des découvertes qu'ils feroient : il semble qu'avec de si grands sécours, Aristote devoit produire quelque chose de fort exact ; cependant les anciens avoient déja remarqué qu'il avoit avancé beaucoup de faits contraires à la vérité, apparemment parce qu'il étoit obligé de s'en rapporter en bien des choses, sur la foi de ceux qu'Alexandre avoit chargé des soins rélatifs à son but.

Il y a toute apparence qu'Aristote n'avoit jamais disséqué des hommes, & que de son temps on n'avoit pas encore osé anatomiser des cadavres humains. C'est ce qu'il insinue lui-même dans ce passage suivant (*a*). « Que les parties de l'homme sont inconnues, ou qu'on n'a rien de bien certain sur ce sujet; » mais qu'il en faut juger par la ressemblance qu'elles » doivent avoir avec les parties des autres animaux, » qui ont du rapport avec chacune d'elles ». A bien juger de l'Anatomie d'Aristote, on peut dire qu'il n'a eu aucune connoissance de l'usage des parties (*b*). Il a emprunté beaucoup de choses d'Hippocrate, & l'on peut s'en convaincre, en comparant ces deux Auteurs. Cependant il a parlé de l'intestin *jejunum* : il a distingué le *colon*, le *cœcum* & le *rectum* : il paroît donc qu'il connoissoit les intestins un peu mieux qu'Hippocrate, qui semble n'avoir connu que le *colon* & le *rectum*.

C'est Aristote qui le premier a donné le nom *d'aorte* à la grande artère, comme l'observe Galien (*c*) : c'est lui qui le premier a divisé le corps en tête, col, poi-

(*a*) Hist. anim. lib. 1. cap. 16.
(*b*) V. Olaus Borrichius de Hermetis Egypt. & Chimei. sapientiâ.
(*c*) De art. & ven. dissect.

Du XXXVI. Siecle.

ARISTOTE.

trine, bras & jambes. Il admettoit dans le cœur trois cavités, auxquelles il donnoit le nom de *ventricules* (*a*), nom qui s'eſt conſervé juſqu'aujourd'hui. Il diſoit que le ventricule moyen étoit le plus petit de tous, & qu'il contenoit un ſang tempéré; que le ſang du ventricule droit étoit plus chaud, & celui du gauche plus froid, mais que ce ventricule étoit le plus vaſte, & qu'ils communiquoient tous les trois avec le poumon. Il croyoit que le cœur étoit l'origine des nerfs comme des veines, & le principe commun du mouvement. Autant ſes idées ſur le cœur étoient vagues, autant celles qu'il avoit ſur le cerveau étoient fauſſes. Il diſoit que le cerveau étoit une maſſe compoſée de terre & de phlegme, qu'il ne contenoit point de ſang, qu'il étoit inſenſible, & ne rempliſſoit dans l'économie animale, d'autres fonctions que celle d'une maſſe froide, deſtinée à modérer la chaleur du cœur. Il penſoit que le crâne des hommes étoit joint par trois ſutures, & celui des femmes par une ſuture circulaire : ſelon lui, le derriere de la tête étoit vuide (*b*); ce qui prouve qu'il n'avoit jamais ouvert de crane.

Il comptoit huit côtes de chaque côté, & connoiſſoit que les poumons des animaux différoient des poumons des hommes, en ce que ceux-ci ne ſont point diviſés en autant de lobules que les autres. Il n'aſſignoit aux reins d'autre uſage, que de ſoutenir les vaiſſeaux qui en ſortoient, & d'être faits *pour le mieux; ad melius eſſe* (*c*). Il croyoit que le foie favoriſoit la coction des aliments dans le ventricule & les inteſtins, & que la rate faiſoit l'office d'une éponge, qui abſorboit les humidités vaporeuſes qui viennent du bas ventre. Ariſtote diſoit encore que les teſticules étoient placés dans l'homme pour le bien, & qu'ils n'étoient pas d'une néceſſité abſolue, *non ad abſolute, ſed ad bene eſſe* (*d*).

Ce philoſophe connoiſſoit deux canaux veineux

(*a*) Ariſt. de part. anim. lib. 3. cap. 4.
(*b*) Hiſt. anim. l. 3. cap. 3.
(*c*) Hiſt. anim. l. 1.
(*d*) Ibid. lib. 3. c. 1.

qui viennent de l'aorte dans les testicules, (*a*) & deux autres qui viennent des reins : & ces dernieres, disoit-il, contiennent du sang, les autres n'en contiennent point. De la tête de chaque testicule, ou de l'une de leurs extrêmités, sort un canal plus grand & plus nerveux, qui se recourbant & s'appetissant, remonte vers les deux autres. Ce canal est contenu dans une membrane, & va se rendre à la racine de la verge. La génération se faisoit, selon notre Auteur, dans la matrice par le mélange de la sémence de l'homme, avec le sang menstruel de la femme.

Du XXXVI. Siecle.

ARISTOTE.

Il ne s'étend pas beaucoup sur la fabrique de l'oreille, il dit (*b*) seulement qu'elle est tournée en forme de coquille ; que cette coquille va aboutir où le son parvient, comme dans le dernier vaisseau qui le reçoit ; qu'il n'y a point de passage de là au cerveau, mais qu'il y en a un qui va au palais ; & qu'une veine descend jusqu'au même endroit, c'est-à-dire, jusqu'à l'os de l'oreille.

Le nés à un canal séparé en deux par un cartilage, qui est l'organe de l'odorat. La chair, dit-il, est l'organe du toucher ; la langue celui du goût ; d'où il paroît qu'Aristote ne donnoit aucune part aux nerfs dans ce qui regarde les sens, ou les sensations.

Il donnoit au diaphragme le nom de *diazoma*, & ne lui assignoit d'autre usage que celui de séparer la poitrine du bas ventre, afin que celle-ci qui est le siege de l'ame ne fut point infectée par les vapeurs qui s'exhalent des intestins.

Il est à remarquer qu'aucun Médecin, avant Aristote, n'avoit écrit touchant les noms des parties du corps. Ce Philosophe mourut à l'âge d'environ 63 ans, la troisieme année de la 115e. olympiade, qui revient à l'an du monde 3678, 322 ans avant Jesus-Christ, deux ans après la mort d'Alexandre.

Critodeme étoit de la race des Asclépiades (*a*), & Médecin des armées d'Alexandre ; il guérit ce Prince des blessures qu'il avoit reçu au siege d'une

CRITODEME.

(*a*) Arist. de part. animal.
(*b*) Ibid. lib. 1. cap. 21.
(*c*) De gener. anim. lib. 4. c. 1.
(*d*) Leclerc, l. 4. c. 1.

Du XXXVI. Siecle.

petite Ville dans le pays des Maliens ou des Malles. Il vivoit ſur la fin du 36e. ſiecle du monde.

Ariſtote parle d'un Diogene Apolloniate, & d'un certain Syenneriſis, ils croyoient tous deux que les veines tirent leur origine de la tête. On dit que Diogene obſerva le premier que l'air ſe condenſe : Ils vivoient tous les deux dans le 36e. ſiecle.

XXXVII. Siecle.

DIOCLÈS.

Dioclès, le premier Médecin qui ait joui de la plus grande réputation après Hippocrate ; c'eſt Dioclès de *Caryſte*, que les Athéniens appelloient le ſecond Hippocrate (*a*). Galien parle de lui, comme d'un homme qui avoit fait de grands progrès dans l'art de guérir. Il fleuriſſoit 130 ans après Hippocrate, environ 380 ans avant le Meſſie, ſous le regne d'Antigonus Roi d'Aſie.

La pratique de Dioclès étoit la même que celle d'Hippocrate ; il purgeoit & ſaignoit dans les mêmes circonſtances. Il exerçoit la Chirurgie avec diſtinction, & il avoit inventé un inſtrument pour tirer le fer d'une fléche, lorſqu'il étoit reſté dans la plaie. Du tems de Celſe, cet inſtrument portoit encore le nom de Dioclès. Il avoit auſſi inventé pour la tête des eſpeces de bandages qui portoient encore ſon nom (*b*). Ce Dioclès mépriſa les conjectures philoſophiques pour ſe fixer à la connoiſſance de la nature. Galien lui rend ce témoignage avantageux qu'il faiſoit la Médecine par un principe d'humanité, comme avoit fait Hippocrate, & non par intérêt ou par vaine gloire ; & qu'il eſt le premier qui ait traité de l'adminiſtration anatomique, c'eſt-à-dire, de la maniere dont il faut s'y prendre, & de l'ordre qu'il faut tenir pour diſſéquer, & pour démontrer les parties du corps. Galien parle encore d'un autre Dioclès Chalcédonien ; mais on ne ſait pas quand il a vécu.

PRAXAGORE.

Après Hippocrate & Dioclès, Praxagore, d'autres diſent, *Pranagore* s'eſt le plus diſtingné. Il étoit fils de *Nearchus*, & naquit dans l'Iſle de *Cos* auſſibien qu'Hippocrate ; il fut le dernier de la race des Aſclépiades (*c*). Ce fut, au rapport de Galien, un des

(*a*) Theodoſ. Priſcian. lib. 4.
(*b*) Galen. de faſciis.
(*c*) Gal. de methodo med. lib. 1. cap. 6.

plus grands Anatomiſtes de ſon tems : mais tous ſes écrits ayant été perdus, nous ne ſavons que très peu de choſe de ſes ſentimens anatomiques. Il croyoit avec Ariſtote, que les nerfs viennent du cœur ; il ajoutoit que les arteres ſe changent en nerfs, à meſure que leur cavité s'étrécit, en approchant des extrêmités (*a*). Il ſoutenoit auſſi que le cerveau ne ſert preſque de rien, & le regardoit avec Ariſtote, comme une appendice de la moëlle de l'épine. Praxagore paroît être le premier qui ait diſtingué les veines *des arteres proprement dites*.

Du XVXVII. Secle

PRAXAGORE.

Il exerçoit auſſi la Chirurgie. Dans la maladie qu'il appelloit *ileus*, lorſqu'après avoir fait avaler au malade une balle de plomb, comme le pratiquoit Hippocrate, les accidents ne ceſſoient point, il faiſoit fort hardiment une inciſion au ventre, pour en tirer l'excrement, & recouſoit enſuite l'inteſtin : ce qui fait voir qu'on a tenté dès les premiers tems tous les moyens imaginables de guérir. Praxagore eut pluſieurs diſciples. Les plus fameux ont été *Herophile*, *Philotemus* & *Plyſtonicus*.

CHAPITRE V.

Des Progrès de l'Anatomie & de la Chirugie ſous Eraſiſtrate & Herophile.

DEPUIS Hippocrate juſqu'au 37e. ſiecle, les Médecins n'avoient fait aucuns progrès dans l'Anatomie. Soit par reſpect pour les morts, ſoit par obéiſſance aux loix, on n'avoit diſſéqué que des animaux, & c'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'on avoit des idées ſi ſingulieres, ſi fauſſes, ſi confuſes, ſur la ſtructure du corps humain. Eraſiſtrate, diſciple de Chryſipe Cnidien, fut le premier qui la tira du cahos. Il naquit à Julis, dans l'Iſle de *Ceos* ou *Cea*, & non point à *Cos*, comme quelques Auteurs l'ont cru. Il vivoit vers la fin du 37e. ſiecle. Il oſa le premier ſoumettre au coûteau anatomique, des cada-

ERASISTRATE.

(*a*) Id. de Hippoc. & Platonis decretis, lib. 1. cap. 6.

XXXVII. Siecle.

ERASISTRATE.

vres humains, pour hâter les progrès d'une science dont il connoiſſoit ſans doute l'utilité & l'importance. Il obtint de Séleucus Nicanor, & d'Antiochus ſon fils, qui fut depuis ſurnommé Soter, les corps des criminels qu'on avoit ſuppliciés. Il fit plus, ſelon quelques Auteurs. Il eut autant de fermeté & de zele pour l'Anatomie, qu'il demanda que pluſieurs de ces malheureux lui fuſſent remis vivans; il les diſſéqua tous vifs, eſpérant de découvrir par ce moyen des choſes qu'il ne pouvoit voir autrement. *Eraſiſtrate & Hérophile*, dit Celſe, *ont diſſéqué vivans des criminels condamnés à la mort, que les Rois tiroient des priſons, pour les leur remettre.* Mais peut être eſt-ce une fable, comme celle de Médée, qui, dit-on, faiſoit bouillir des hommes vivants, parcequ'elle fut la premiere qui fit uſage des bains chauds. Quoiqu'il en ſoit, nous devons à Eraſiſtrate beaucoup de découvertes anatomiques.

Les écrits d'Eraſiſtrate s'étant perdus, nous n'avons de lui que quelques fragments, qu'on trouve épars dans les Œuvres de Galien. La principale de ſes découvertes, & qui lui a fait le plus d'honneur, eſt celle des *vaiſſeaux lactés* qu'il a découvert tout le long du méſentere. Eraſiſtrate ne les découvrit pas d'abord ſur des hommes; ce fut ſur des boucs qu'il les obſerva, & il les prit pour des arteres remplies de lait, parceque les animaux qu'il ſoumit à ſes expériences venoient de boire de cette liqueur; mais il pouvoit bien auſſi avoir fait la même obſervation ſur des hommes, puiſque, comme nous l'avons déja dit, il en diſſéqua de vivants. Il ajoutoit que ces vaiſſeaux étoient premierement pleins d'air, enſuite de chyle: ce qu'on ne doit cependant pas regarder comme une erreur groſſiere: il ne différoit du ſentiment que nous avons aujourd'hui ſur ces vaiſſeaux, qu'en ce qu'il croyoit qu'ils commençoient par ſe remplir d'air au lieu de lymphe, avant que de ſe remplir de chyle.

Aucun Médecin, avant Eraſiſtrate & Hérophile, n'avoit connu les véritables & les principaux uſages du cerveau, & des nerfs. Rufus Ephéſien, dit qu'Eraſiſtrate reconnoiſſoit deux ſortes de nerfs; les uns

XXXVII. Siecle. ERASISTRATE.

qui ſervent au ſentiment, les autres au mouvement. Il ajoutoit que les premiers ſont creux, & qu'ils tirent leur origine des membranes du cerveau, au lieu que les autres ſortent du cerveau, & même du cervelet; mais Galien nous apprend qu'Eraſiſtrate avoit enfin reconnu dans ſa vieilleſſe, que tous les nerfs viennent également du cerveau (*a*). Il penſoit que le cerveau de l'homme étoit diviſé en deux parties, comme dans tous les autres animaux; qu'il avoit un ventricule ou une cavité d'une forme longue; que ces ventricules communiquoient l'un avec l'autre, ou ſe rendoient tous en un par une ouverture commune, ſelon la contiguité de leurs parties, tendans enſuite vers le cervelet, où il y avoit auſſi une petite cavité; que chaque partie étoit ſéparée & renfermée par des membranes; que le cervelet en particulier ſe renfermoit par lui-même, auſſi-bien que le cerveau qui reſſemble, diſoit-il, au boyau *jejunum*, par ſes contours & ſes différents replis, & que ces replis avoient ſans doute été faits dans l'homme, pour une fin particuliere. Le cerveau, ajoutoit-il, eſt viſiblement le principe de tout ce qui ſe fait dans le corps: car le ſentiment de l'odorat vient de ce que les narrines ſont percées, pour avoir communication avec les nerfs: & l'ouie ſe fait auſſi par une ſemblable communication des nerfs avec les oreilles; la langue & les yeux reçoivent de même des productions des nerfs du cerveau.

Eraſiſtrate avoit auſſi vu les valvules des vaiſſeaux du cœur; ce fut lui ou ſes diſciples qui leur donnerent le nom de *tricuſpidales* & de *ſygmoides*. Il connut auſſi le mouvement de *ſiſtole* & de *diaſtole*; il croyoit cependant que la veine cave ſe rempliſſoit de ſang, & l'artere aorte d'eſprit ou d'air. Il ne comprenoit pas que les arteres & les veines puſſent contenir la même liqueur. S'il avoit eu connoiſſance de la circulation, comme quelques Savants l'aſſurent d'Hippocrate, il n'auroit pas été embarraſſé ſur cet article. La peau, à ſon avis, étoit compoſée d'un tiſſu de veines, d'arteres & de nerfs; la ſubſtance du foie étoit un paren-

(*a*) An ſanguis ſit naturâ in arteriis, cap. 5. & admin. Anat. l. 7. cap. ultimo.

XXXVII. Siecle.

ERASISTRATE.

chyme ou une masse formée par la réunion des veines; la rate étoit un viscere inutile : sentiment qui lui est commun avec Ruffus Ephésien, & qui a, dans la suite, donné lieu à cette erreur : qu'on pouvoit sans danger couper la rate à un homme. Il soutenoit que la respiration ne sert aux animaux, que pour remplir d'air les arteres. *Le thorax*, disoit-il, *se dilatant, le poulmon se dilate aussi, & se remplit en même-tems d'air. Cet air passe jusqu'aux extrêmités de l'âpre artere, & de ces extrêmités dans celles des arteres unies du poulmon, d'où le cœur l'attire en se dilatant, pour le porter ensuite dans toutes les parties du corps par la grande artere* (*b*).

Erasistrate croyoit encore que l'estomac ou le ventricule se resserre & se retire, pour embrasser les alimens & pour les broyer (*c*), & que ce broyement tenoit lieu de la coction dont parle Hippocrate. Il disoit que le chyle ayant passé de l'estomac dans le foie, il vient se rendre en un certain lieu où les rameaux de la veine cave & les extrêmités des vaisseaux qui dépendent du réservoir de la bile, aboutissent également, & que les parties du chyle s'insinuent dans ces vaisseaux, de maniere que ce qu'il y a de bilieux dans le chyle, passe dans les vaisseaux qui vont aboutir au réservoir de la bile, & que le sang passe dans les orifices des ramaux de la veine cave.

Notre Auteur reconnoissoit encore que l'urine se filtre dans les reins, mais il ne s'expliquoit pas sur le méchanisme de cette séparation.

Enfin Erasistrate avoit combattu le sentiment de Platon sur l'usage de la trachée artere que ce Philosophe croyoit destinée à porter la boisson au poulmon, pour le rafraîchir (*d*).

Erasistrate cultivoit la Chirurgie, à l'exemple des Médecins qui l'avoient précédé, & il paroît avoir été fort hardi dans ses opérations. Dans le squirre du foie ou dans les tumeurs qui surviennent à ce viscere, il incisoit la peau & tous les téguments qui re-

(*a*) De Hippoct. & Gal. decret, lib. 1. cap. 10.
(*b*) Gal. de locis affectis.
(*c*) Cels. Præfat.
(*d*) V. Aulugelle, Macrobe & Plutarque.

couvrent

couvrent le foie, & après avoir ouvert le ventre, il appliquoit des médicaments sur le foie même (*a*). Mais Erasistrate qui opéroit si hardiment sur le foie, désaprouvoit cependant la paracentèse ou la ponction du bas ventre dans l'hydropisie. Il vouloit qu'on n'arrachât une dent, que lorsqu'elle est bien ébranlée. Il disoit ordinairement à ceux qui parloient de cette opération, que l'instrument fait pour arracher les dents, que l'on montroit au Temple d'Apollon, étoit de plomb ; ce qui marque qu'on ne doit tenter l'extcration que de celles qui veulent tomber, & qui ne demandent pour être tirées, que l'effort que l'on peut attendre d'un instrument de cette matiere. Galien cite d'Erasistrate les ouvrages suivants :

XXXVIII. Siecle.

ERASISTRATE.

Des maladies du ventre.
De la conservation de la santé.
Des choses salutaires.
De la coutume.
Des fievres & des plaies.
Des divisions : ouvrage où il exposoit diverses observations sur les maladies.
De la dejection, du vomissement, & du crachement de sang.

Il composa d'ailleurs plusieurs livres d'Anatomie, dans un âge fort avancé.

Erasistrate eut plusieurs Sectateurs qu'on appella Erasistratéens. Strabon remarque (*b*) qu'il y avoit un peu avant lui, une Ecole à Smyrne à laquelle Hicésius présidoit. Erasistrate avoit encore des Sectateurs du tems de Galien qui vécut plus de 400 ans après lui. Parmi ces Erasistratéens on compte un certain Martial, un Héraclide & un Xénophon, qui avoient tous deux été disciples d'Erasistrate. Ce Xénophon avoit écrit touchant les noms des parties du corps, aussi-bien qu'un autre Erasistratéen, nommé Apollonius de Memphis ; on comprend encore au nombre des Sectateurs d'Erasistrate, un Artémidore de Side,

(*a*) Erasistratus in jecorosis præcidens, super positas jecori cutes atque membranam, utitur medicaminibus quæ ipsum lateis amplectantur, tum ventrem diducit audaciter, partem satientem nudans. Cæl. Aurel. tard. lib. 3, cap. 4.

(*b*) Lib. 12.

XXXVII. Siecle.

un Caridémus, un Apollophanes, un Ptolomée, un Hermogenes, qui, selon Galien, étoient des plus zélés partisans de notre Auteur; un Apoémantes, un Chrysipe, un Straton, & enfin un Ménodore cité par Athénée. Ils avoient tous une si grande vénération pour les sentiments de leur maître, qu'ils les regardoient comme ceux d'un Dieu.

HÉROPHILE.

Hérophile naquit à Carthage, & non en Chalcédoine : s'il faut en croire Galien (*a*), il vivoit vers le commencement du vingt-huitieme siécle, sous le regne de Ptolomée Soter : il a pu par conséquent être contemporain d'Erasistrate, & ce sentiment nous paroît préférable pour concilier les contradictions qu'on trouve dans les Auteurs, sur le temps auquel Hérophile a vécu. Il fut disciple de Praxagore, grand Anatomiste, & nous lui devons la découverte du *conduit*, qui porte encore son nom. Il paroît qu'il s'étoit aussi rendu recommandable par la pratique Chirurgicale. Sextus Empiricus rapporte de lui, qu'ayant été appellé pour remettre un bras disloqué au philosophe Diodore, qui soutenoit qu'il n'y avoit point de mouvement, & prétendoit le prouver par un sophisme. Hérophile lui fit cet argument : « Ou » l'os de votre bras s'est remué dans le lieu où il étoit, » ou dans le lieu où il n'étoit pas.

» Or il ne peut s'être remué, suivant vos princi-» pes, ni dans l'un, ni dans l'autre lieu;

» Donc il ne s'est point remué.

Le pauvre Diodore voyant qu'Hérophile rioit à ses dépens, le pria de laisser la dialectique & les sophismes, pour le soulager; d'où l'on peut conclure qu'Hérophile étoit aussi Chirurgien. Il a eu cela de commun avec Erasistrate, que l'on a dit de tous les deux; qu'ils avoient disséqué des hommes vivants. Tertullien parle du premier comme d'un homme inhumain : « qui a disséqué un nombre infini d'hommes » pour sonder la nature, qui a détesté l'homme pour » le connoître, & exposé des malheureux aux tour-» ments cruels d'une récherche Anatomique (*b*) ».

(*a*) De usu part. l. 1. cap. 8.

(*b*) Herophilus ille Medicus aut lanius, qui sexcentos homines exsecuit ut naturam scrutaretur, qui hominem odit ut

Mais que le fait soit vrai ou non, il est constant qu'Hérophile s'addonna beaucoup à l'étude de l'Anatomie. Voici ce qu'en dit Galien. *C'étoit un homme consommé dans tout ce qui regarde la Médecine, & qui avoit particuliérement des connoissances fort étendues sur l'Anatomie ; qu'il avoit apprise, non en disséquant simplement des bêtes, mais en disséquant des hommes.* XXXVII. Siecle. HÉROPHILE.

La principale école où Hérophile faisoit ses dissections, étoit à Alexandrie, Capitale d'Egypte, où la libéralité des Ptolomées, gens curieux & savants, faisoit fleurir les sciences & les beaux arts.

Hérophile s'attacha sur tout aux parties de l'Anatomie, qu'on avoit, ou ignorées, ou seulement ébauchées avant lui. La Névrologie étoit une partie inconnue ; il s'y addonna particuliérement, & Galien dit qu'il est le premier, après Hippocrate, qui ait traité exactement cette matiere. Ruffus Ephésien dit qu'Hérophile connoissoit trois sortes de nerfs : *les premiers, qui servent au sentiment, & qui sont aussi les ministres de la volonté, par rapport au mouvement, tirent*, dit-il, *leur origine, partie du cerveau, dont ils sont comme les germes, & partie de la moëlle du dos. Les seconds viennent des os, & vont se terminer à d'autres os. Les troisiemes sortent des muscles, & vont se rendre à d'autres muscles.*

Les écrits de cet Auteur ont eu le sort de quantité d'excellents ouvrages que les révolutions des temps nous ont ravis. On ne sait rien de ses découvertes, au sujet des véritables nerfs, si ce n'est qu'il donnoit le nom de *pores optiques* aux nerfs qui se portent au fond de l'œil, & que nous appellons *nerfs optiques*. Il soutenoit que ces nerfs ont une cavité sensible qui ne se trouve pas dans les autres (*a*). Il connoissoit les vaisseaux du mesentere : il disoit qu'ils sont destinés à nourrir les intestins ; qu'ils ne vont point vers la veine porte, comme tous les autres, mais qu'ils se rendent à certains corps glanduleux. Il

nosset. Nescio an omnia interna ejus liquido explorarit ; ipsa morte mutante quæ vixerant, & morte non simplici sed ipsa inter artificia exsectionis. Tertull. utrum esse spiritum & animam.

(*a*) Ruff. Ephes.

Du XXVII. Siecle.

donna au premier des boyaux, ou celui qui eſt le plus près de l'eſtomac, le nom grec qui marque que cet inteſtin eſt long de douze pouces,

HÉROPHILE. (*a*). Il avoit auſſi remarqué que le vaiſſeau qui paſſe du ventricule droit du cœur, dans le poulmon, & qu'il prenoit pour une veine, avoit la tunique épaiſſe comme celle d'une artère : il lui donna le nom de *veine artérieuſe* (*b*), & il appelle, par la raiſon contraire, *artère veineuſe*, le vaiſſeau qui va du poumon dans le ventricule gauche. Il jugeoit que la proportion qu'il y a entre l'épaiſſeur de la tunique d'une artère, & celle d'une veine, étoit à peu près de *ſix à un*. Galien remarque cependant qu'Hérophile avoit décrit négligemment les membranes du cœur, qu'il avoit appellées *ſéparations*, ou *cloiſons nerveuſes*.

C'eſt encore Hérophile qui a donné à quelques tuniques de l'œil, les noms de *rétine* & *d'arachnoïde*. C'eſt lui qui a appellé *membrane choroïde*, celle qui tapiſſe les ventricules du cerveau : il trouvoit qu'elle reſſemble au chorion qui enveloppe le fœtus dans la matrice (*c*).

Il comparoit auſſi la cavité qui forme le quatrieme ventricule du cerveau, à l'extrêmité d'une plume à écrire. Il a encore donné le nom de *preſſoir* à l'endroit où tous les ſinus de la dure mere viennent aboutir.

Il y a des Auteurs qui prétendent qu'Hérophile a le premier découvert les véſicules ſéminales, auxquelles il donnoit le nom de *paraſtates glanduleux*, pour les diſtinguer des autres paraſtates qu'il appelloit *variqueux*, & qu'il plaçoit à l'extrêmité des vaiſſeaux qui apportent la ſémence du teſticule ; ou plutôt, comme il le croyoit, qui ſervent eux-mêmes à la produire.

L'autorité d'Hérophile, pour ce qui regarde l'Anatomie, a été ſi grande, que les noms qu'il avoit donnés à toutes les parties, ſe ſont conſervés. Le témoignage de toute l'antiquité lui eſt tellement avantageux, qu'on ne peut lui diſputer le premier rang

(*a*) Gal. de locis affect.
(*b*) Ruffus Epheſien.
(*c*) Celſ. lib. 7. cap. 1.

entre les Anatomiſtes de ſon temps. Gabriel Fallope, ſavant Anatomiſte du ſiécle paſſé, avoit une ſi grande admiration pour cet Auteur, qu'il diſoit que *contredire Hérophile en fait d'Anatomie, c'étoit contredire l'Evangile.* On compte parmi les diſciples d'Hérophile, un certain Demoſthéne, Médecin de Marſeille, auquel on attribue un traité ſur les *maladies des yeux.* XXXVII. Siecle. DEMOSTHÉNE.

Il y eut du temps de Jules Ceſar, un autre Hérophile, Médecin de chevaux : il ſe diſoit deſcendre de C. Marius, mais la fauſſeté de cette aſſertion étant reconnue, il fut chaſſé de l'Italie. Hyginus fait encore mention d'un Hiérophile, qui apprit la Médecine à Agnodice, ſage-femme. Andréas étoit un des diſciples d'Hérophile : on croit qu'il vivoit ſous Ptolomée Philopator, vers la fin du trente-huitieme ſiecle. Galien, parlant de lui, l'accuſe d'avoir rempli ſes écrits de fauſſetés, de choſes vaines & ſuperſtitieuſes : mais il y a apparence qu'il n'a parlé ainſi, que pour ſe venger de ce qu'Andréas avoit écrit contre Hippocrate. Il eſt ſûr qu'Andréas ne regardoit pas Hippocrate de bon œil, à cauſe de la différence de ſes ſentiments d'avec ceux de ſon maître Hérophile. ANDRÉAS.

Entre les livres qu'Andréas avoit compoſés, il y en avoit un intitulé *Narthex*, mot Grec, qui ſignifie *boëtte*, ou *boëttier* (*a*). Il y a apparence qu'Andréas vouloit dire que les Médecins & les Chirurgiens devoient avoir ce livre avec eux, comme une eſpece de magazin, où ils trouveroient des médicaments pour toutes les maladies. On apprend auſſi qu'Andréas avoit beaucoup écrit ſur la Chirurgie : Celſe le cite même, comme un de ceux à qui cet art doit le plus. Caſſius parle d'un Andréas de Cariſte ; & Galien cite un Médecin du même nom, qu'il dit fils de Chryſaris. On ne ſait ſi ces Auteurs parlent du même, ou d'un autre.

Galien place ordinairement à côté, & du temps d'Hérophile, un certain Eudème, qui lui fut comparé pour l'Anatomie, ſur-tout en ce qui concerne les nerfs. Il y a eu pluſieurs Médecins de ce nom. EUDÈME.

(*a*) Schol. in Nicand. Theriac.

XXXVII. Siecle.

CHAPITRE VI.

PREMIERS PROFESSEURS DE CHIRURGIE en particulier.

PHILOXENE. VERS le même temps, la Chirurgie commença à avoir en Egypte, ſes profeſſeurs particuliers. Philoxenes fut un des premiers qui compoſerent pluſieurs volumes ſur cette matiere. Nous ne ſavons rien de plus à ſon ſujet.

PARTHENIUS On parle d'un certain Parthénius, qui eſt l'Auteur d'un livre intitulé : *de la Diſſection du corps humain.* Il vivoit vers le trente-huitieme ſiecle.

AMMONIUS. Il y eut encore à Alexandrie, un certain Ammonius, fameux Chirurgien. Il fut ſurnommé *Lithotome*, c'eſt-à-dire, *coupeur de pierre*, parcequ'il oſa le premier, couper ou rompre dans la veſſie, les pierres qui étoient trop groſſes, pour être extraites ſans danger. Voici quelle étoit ſa méthode. Il ſaiſiſſoit la pierre avec un crochet, pour l'empêcher de rentrer, & la coupoit enſuite avec un inſtrument convenable, mince & émouſſé par ſa pointe, après l'avoir poſé à plomb, prenant garde d'offenſer la veſſie avec l'inſtrument, ou avec les éclats de la pierre.

Divers autres Chirurgiens écrivirent ſur leur art à peu près au même temps. On trouve un certain *Gorgias*, deux *Herons* & deux *Apollonius*, pere & fils ; *Evenor*, *Nileus*, *Molpis*, *Nymphodore*, un *Protarchus*, un *Soſtrate*, un *Héraclide Tarentin*, pour le diſtinguer des autres Héraclides. Celſe (*a*) & Galien rapportent des traits de pratique de la plûpart de ces Chirurgiens : mais comme leurs livres ſe ſont perdus, nous ne pouvons en rien dire qui mérite conſidération.

LYCUS. Galien fait mention d'un certain *Lycus* ou *Lupus* de la ſecte des Empiriques. Il étoit de Macédoine & Anatomiſte. Galien lui rend le témoignage d'avoir le

(*a*) Celſ. Præfat. cap. 26.

mieux écrit sur les muscles, quoique son livre fut trop volumineux, par les inutilités de dialectique qu'il y avoit inseré. Il vivoit dans le vingt-huitieme siécle. Galien le censure d'avoir avancé : *Que l'urine est produite de ce qu'il y a de superflu dans le sang, destiné à la nourriture de reins.* Il y a eu un autre Lycus, qui vivoit peu de temps avant Galien. XXXVII. Siecle.

Archagatus, fils de Lysanias, fut, au rapport de Pline, le premier Chirurgien Anatomiste qui vint s'établir à Rome, sous le Consulat de *Lucius Æmilius*, & de *Marcus Livius*, l'an 535 de la fondation de Rome, 220 ans avant J. C. Pline dit qu'on lui donna le droit de bourgeoisie, & que le public lui avoit acheté une boutique à ses dépens, dans le carrefour d'Acilius, pour y exercer sa profession; qu'au commencement on lui avoit donné le surnom de *guérisseur de plaies*. Peu de temps après, la pratique de brûler & de couper ayant paru cruelle, on ne l'appella plus que bourreau, & l'on prit dès-lors une grande aversion pour les Chirurgiens. ARCHAGATUS.

Synalus étoit Chirurgien d'Annibal, & vivoit dans le sixieme siecle de la fondation de Rome, ou dans le trente-huitieme siécle du monde. *Sylius Italicus*, rapporte que ce Synalus s'entendoit fort bien à faire sortir le fer d'une plaie, par des enchantements, ou des paroles (*a*); c'est-à-dire, qu'il opéroit avec beaucoup de dextérité. SYNALUS.

Le même Sylius Italicus (*b*) parle encore d'un nommé Marus Perusin, qui vivoit vers la fin du vingt-huitieme siécle. Le métier de la guerre lui ayant donné occasion de voir souvent des plaies, il étoit fort adroit à les panser lui-même. Il donna des preuves de sa capacité sur Serranus, fils de Regulus, après une bataille où il avoit été blessé. MARUS PERUSIN.

Il est parlé dans Plutarque, (Simporiac lib. 8, plob. 9.) d'Agatha Accarcides, qui a écrit une histoire où il faisoit mention d'une maladie endemique, à laquelle sont sujets les peuples qui habitent les bords de la Mer Rouge. Il dit que certains petits AGATHA ACCARCIDES.

(*a*) Ferrumque è corpore, cantu exigere, & somnum torto missile chelydre anteibat cunctos. Sil. Ital. lib. 5.

(*b*) Id. L. 6.

XXXVII. Siecle.

dragons ou vers, se fixoient aux jambes des malades, & qu'ils s'engendroient sur-tout dans les parties musculeuses. Cet Auteur, que l'on distingue des autres du même nom, par le surnom de *Cnidien*, vivoit sous Ptolomée Philometor, qui regnoit environ 130 ans après Alexandre le Grand, 180 ans avant J. C.

CHAPITRE VII.

ASCLEPIADE QUI RETABLIT LA MÉDECINE & la Chirurgie à Rome, environ cent ans après qu'Archagatus en fut sorti, le 39e. siecle du monde.

ASCLÉPIADES.

ASCLEPIADE naquit à Prusе, ville de Bythinie, sous les regnes d'Attalus & d'Eumenès, Rois de Pergame. Son pere se nommoit Diotime : son maître fut Appollonius. Quoiqu'on eût appellé les descendants d'Esculapes, Asclépiades, c'est-à-dire, enfants *d'Asclepius*, celui dont nous parlons, n'étoit point de cette race. Il vint à Rome du temps du grand Pompée. Il professa d'abord la Rhetorique, mais ce métier ne lui paroissant pas assez lucratif, il se tourna du côté de l'art de guérir. Comme il savoit que la route qu'avoit saisie Archagatus, l'avoit fait détester du peuple Romain, il en prit une toute opposée. Cette conduite lui acquit une si grande réputation, que Mithridate qui aimoit beaucoup la Médecine, voulut le faire venir à sa Cour. Asclépiades vivoit vers le commencement du 39e. siecle du monde. Il parvint à une heureuse vieillesse, & accomplit, dit-on, le serment qu'il avoit fait, en disant, *qu'il consentoit qu'on ne le crut jamais Médecin, si jamais il étoit attaqué de maladie* ; car il mourut d'une chûte du haut d'un escalier.

Nous n'avons pas grand'chose sur l'anatomie d'Asclépiade. Galien rapporte qu'Asclépiade croyoit que l'urine passe immédiatement & en forme de vapeur, des boyaux dans la vessie, par les pores de ces par-

Du XXXVII. Siecle.

ASCLÉPIADES.

ties : sur quoi cet Auteur le reprend, & le renvoie aux Cuisiniers & aux Bouchers qui pouvoient lui montrer que la vessie est comme attachée aux reins, par le moyen des ureteres. Il le renvoye aussi à ceux qui ayant eu la pierre, ou quelque corps étranger dans les reins, avoient senti par leur propre expérience que la cavité de ces parties étant bouchée, l'urine est retenue.

Asclépiade comparoit le poulmon à un entonnoir (*a*), & supposoit que la subtilité de la matiere qui est dans la poitrine, est la cause de la respiration ; cette matiere étant contrainte de ceder à l'air qui vient du dehors, & qui se trouvant plus grossier, coule avec impétuosité dans le poulmon. Il ajoutoit que la poitrine étant remplie de cet air, & ne pouvant ni en recevoir davantage, ni demeurer en cet état, elle repousse l'air à son tour, jusqu'à ce que la pesanteur fasse un nouvel effort pour rentrer dans la poitrine, où il reste toujours une petite portion de matiere subtile. Il arrive quelque chose de semblable, disoit encore Asclépiade, lorsqu'on applique des ventouses : & quant à la respiration volontaire, elle se fait par la contraction des petits pores du poulmon, & par le rétrécissement des bronches, selon notre volonté. Asclépiade nioit encore que les viandes se puissent cuire dans l'estomac ; il soutenoit qu'elles ne font que s'y dissoudre, ou se diviser en plusieurs parties qui ne sont en elles-mêmes, ni froides ni chaudes, ni douées d'aucune qualité sensible, mais qui se changent à mesure qu'elles se distribuent dans le corps, tantôt en artere, tantôt en nerf, tantôt en veine, tantôt en chair, selon que les pores qui les reçoivent sont disposés.

Asclépiade pratiquoit aussi la Chirurgie, comme il paroît par ses ouvrages qui n'annoncent que des topiques. Il ouvroit dans l'esquinancie, tantôt les veines des bras, tantôt celles de la langue, tantôt celle du front, & même celles des angles des yeux (*b*) ; il appliquoit de plus des ventouses scarifiées. Si ces remedes ne suffisoient pas, il faisoit une incision aux amygdales, il en venoit même à la *laryngotomie*, c'est-à-

(*a*) Plutarch. de placitis Philosophorum. lib. 4, chap. 22.
(*b*) Tard. lib. 1. cap. 4.

Du XXXIXe. Siecle.

dire à l'ouverture du larynx, ou de la trachée artere.

Il pratiquoit auſſi la paracenteſe, c'eſt-à-dire, la piquure pour le ventre dans l'hydropiſie; mais il vouloit qu'on ne fît qu'un petit trou. On pourra s'inſtruire plus amplement de ſa pratique dans Célius Aurélianus & dans Celſe.

ASCLÉPIADES.

Les ouvrages que nous avons d'Aſclépiades ſont :

Malagmata hydropica quæ evacuant humorem.

Emplaſtrum è ſcilla.

Quæ uteri ulcera ad cicatricem ducunt.

On trouve ces fragments dans Aétius Amydenus.

Galien fait encore mention de deux Aſclépiades, l'un ſurnommé Pharmacion; & Arius Aſclépiades. Tous les deux s'attacherent beaucoup à la compoſition des remedes; mais le premier étoit un Plagiaire qui avoit rempli dix livres de formules entaſſées les unes ſur les autres. Le ſecond n'avoit écrit que d'après ſa propre expérience.

CASSIUS.

Les Auteurs font mention d'un Caſſius Iatroſophiſta. Il vivoit du tems des premiers diſciples d'Aſclépiade, dont il adopta les ſentimens, & ſuivit les principes (*a*). Les ouvrages que nous avons de lui annoncent qu'il étoit verſé dans l'Anatomie & la Chirurgie; en voici les titres :

Naturales & medicinales quæſtiones circa hominis naturam, & morbos aliquot, Tiguri, cum catalogo medicamentorum ſimplicium quæ peſtilentiæ veneno adverſantur. Autore Ant. Schnerbergero 1562, in-8°. *Græco-Latinè. Lutetiæ* 1541, in-8°. *Græce. Lugduni*, 1585, in-12. *Cum Theophylacti Simocati Phyſicis Quæſtionibus Latine. Francofurti*, 1541. in-4°.

De animalibus Quæſtiones medicinales. Pariſiis, 1541. in-8°. *Græce.*

Pluſieurs de ces queſtions ſont Chirurgicales. Il paroît par la ſolution ingénieuſe qu'en donne l'Auteur, qu'il étoit auſſi Anatomiſte.

Dans l'une on demande pourquoi les ulceres ronds ſont plus difficiles à cicatriſer que les autres? Caſſius après avoir expoſé & réfuté le ſentiment d'Aſclépiade, expoſe le ſien, & répond ainſi : » la cicatrice des ul» ceres ronds eſt long-tems à ſe former, parceque

(*a*) V. Mercurial. var. lect. lib. 4. cap. 73.

» dans ces ulceres, les parties saines sont également » éloignées les unes des autres ; ce qui fait qu'elles » ont plus de peine à se joindre, au lieu que dans les » ulceres qui ont des angles, les parties saines & la » peau, par où la cicatrice doit nécessairement com- » mencer, se trouvant plus voisines, particulierement » vers l'extrêmité des angles, la cicatrice s'y forme » plus aisément, & les bords de l'ulcere qui sont les » plus proches l'un de l'autre, se joignent avec plus » de facilité, ce qui continue jusques à ce que toute » la partie soit couverte ».

Du XXXIXe. Siecle.

CASSIUS.

Dans une autre question on demande : d'où vient que dans les plaies de la tête, lorsque les membranes du cerveau sont offensées du côté droit, le gauche tombe en paralysie ; & lorsque le côté gauche est blessé, le droit devient aussi paralytique ?

Cassius répond : » que cela vient de ce que les » nerfs qui tirent leur origine de la base du cer- » veau se croisent, ensorte que ceux qui viennent de » la partie droite de cette base, se portent vers le côté » gauche ; & ceux qui partent de la gauche se vont » rendre au côté opposé ». Cette derniere réponse prouve certainement que Cassius étoit aussi grand Anatomiste, qu'il étoit bon Praticien.

Galien met encore au nombre des disciples d'Asclépiades, un certain Moschion de la secte des Méthodiques. On le surnommoit le Correcteur, parcequ'il croyoit avoir corrigé quelques-unes des opinions de son maître. Nous avons de lui un Traité des maladies des femmes, écrit en grec, & traduit en latin par un ancien interprête qui semble avoir été Juif.

THEMISON.

Themison étoit de Laodicée, & vivoit sur la fin du trente-neuvieme siecle, jusques vers le milieu du quarantieme ; il a été le chef de la Secte des Méthodiques : c'est lui qui a regardé la connoissance des causes comme inutile. Parmi les connoissances universelles qu'il avoit sur toutes les parties de la Médecine, il paroît qu'il connoissoit à fonds la Chirurgie Médecinale ; il a fait usage *des sangsues*, sans cependant s'attribuer la gloire de s'en être servi le premier. Il a écrit un livre exprès sur la saignée ; il a découvert les propriétés du plantain, & a le premier donné la description du *diacode* & de *l'hyera*.

XLe. Siecle. du Monde, & le Ir. de l'Ere Chrétienne.

CHAPITRE VIII.

DES ANATOMISTES ET DES CHIRURGIENS qui ont vécu depuis J. C. jusqu'à Galien.

THESSALUS.

THESSALUS, qu'il ne faut point confondre avec le fils aîné d'Hippocrate, naquit à Tralles ville de Lydie. Il étoit en réputation sous l'Empire de Néron, & il eut beaucoup de part aux bonnes graces de ce Prince. Il fut le premier qui étendit le système des *Méthodiques*, & il passa pour l'avoir porté à sa perfection (*a*). Il en étoit même regardé comme le fondateur, à en juger par ce qu'il dit lui-même. Il étoit fils d'un Cardeur de laine; mais la bassesse de son origine ne l'empêcha pas de se produire. Ce fut par l'art qu'il avoit de plaire aux grands, qu'il s'introduisit auprès d'eux : il parvint à se faire une réputation, en flattant leurs goûts & en s'abaissant à de viles complaisances dont un autre auroit rougi. Il obéissoit à ses malades, dit Galien, comme un esclave à ses maîtres : un malade vouloit-il se baigner, il le baignoit; avoit-il envie de boire frais, il lui faisoit donner de la neige ou de la glace. Théssalus étoit fort vain, & Galien a sans doute eu raison de le traiter aussi mal qu'il le fait, s'il est vrai qu'il écrivoit ainsi à Néron : » J'ai fondé une nouvelle » Secte qui est la seule véritable, y ayant été obligé, » parce qu'aucun des Médecins qui m'ont précedé n'a » rien trouvé d'utile, ni pour la conservation de la » santé, ni pour chasser les maladies, & qu'Hippo- » crate a débité lui-même sur ce sujet plusieurs maxi- » mes nuisibles ». Est-il rien de plus impudent ?

Thessalus avoit exercé la Chirurgie avec quelque célébrité : voici ce qu'en dit Galien ; » ceux qui sui- » vent Thessalus, croient que tout ulcere en quelque » partie du corps qu'il soit, demande la même cure. » S'il est creux, qu'il faut toujours le remplir; s'il est

(*a*) Gal. Introduc.

» égal, qu'il faut toujours le cicatriſer ; ſi la chair y » croît trop, qu'il faut la conſumer. S'il eſt récent & » ſanglant, qu'il faut en rejoindre les bords & les fermer inceſſamment ».

XLe. Siecle. du M. & le Ir. de l'Ere Chr.

THESSALUS.

Theſſalus établiſſoit même une convenance entre les vieux ulceres en particulier. On peut voir dans Galien (*a*), qu'il parloit en homme expérimenté ; ſur-tout dans la partie des ulceres. Comme Theſſalus ſe vantoit d'avoir ſeul trouvé le véritable ſecret de la Médecine, cet entêtement le porta à traiter d'ignorans & de ridicules tous les Médecins qui avoient vécu avant lui. Il n'épargna pas même Hippocrate, dont il critiqua les aphoriſmes. Cette critique eſt citée par Galien & par pluſieurs Auteurs. Nous avons encore de lui les ouvrages ſuivans :

De communitatibus.

De ſyneritica.

Il mourut à Rome où l'on voyoit ſon tombeau en la voie Appienne, & ſur lequel il avoit fait graver ce titre faſtueux : *Vainqueur des Médecins.*

ATTALUS.

Attalus, diſciple de Soranus, vivoit à Rome en même tems que Galien ; ils eurent une diſpute au ſujet de la cure d'un Philoſophe nommé *Théagenes.* La cauſe de leur différend venoit de ce que l'un prétendoit appliquer des remedes émolliens ſur une tumeur que ce Philoſophe avoit à la région du foie ; l'autre vouloit qu'on y appliquât des aſtringens, pour ne pas trop affoiblir ce viſcere.

ARCHIGENE.

Archigene étoit d'Apamée en Syrie, il fut diſciple d'Agathinus, & devint s'il faut en croire Volfangus Juſtus, Médecin de Philippe, Roi de Syrie. Il alla à Rome où il pratiqua la Médecine & la Chirurgie, ſous l'empire de Trajan, vers l'an du monde 4070, & 108 ans après Jeſus-Chriſt. On rapporte que ce fut lui qui indiqua à l'Empereur Adrien, un certain endroit ſous la mamelle où il ſe bleſſa, afin de mourir promptement : ſi ce fait eſt vrai, il n'y a pas à douter qu'Archigene ne connût exactement la poſition du cœur ; il ſavoit ſans doute que le cœur ou le poulmon ſeroient attaqués, de quelque côté que fut faite la bleſſure, & que la mort ſeroit beaucoup

(*a*) Method. Med. l. 5. cap. 1.

XLe. Siecle. du M. & le Ir. de l'Ere Chr.

plus prompte, qu'en frappant un autre partie, par l'ouverture des gros vaiſſeaux.

ARCHIGENE.

Archigenes a laiſſé pluſieurs ouvrages, dont la plûpart ſont Chirurgicaux, & qui annoncent le grand Praticien: Galien en rend un bon témoignage. On trouve dans Ætius divers fragments tirés de ces ouvrages; en voici les titres:

De balneis naturalibus.
De ſpongiæ uſu.
De dropace, picatione ac ſinapiſmo.
De vertiginoſis, inſaniâ, reſolutione, tetano, & convulſione.
De cephaleâ & hemicraniâ.
De pectore ſuppuratis.
De volvulo, cæliacâ affectione, diſſenteriâ.
De hepatis abſceſſu.
De his qui per circuitum quemdam, ſanguinem mingunt.
Ischiadis exacerbata cura.
De elephantiaſi.
De viperarum uſu, & de pruritibus.
De leprâ.
De cancris mammarum, fluxu muliebri, uteri abſceſſu, uteri ulceratione, cancris uteri.

Juvenal qui étoit apparemment contemporain d'Archigenes, en fait mention comme d'un homme très répandu.

ARÉTÉE.

Arétée étoit de Cappadoce, d'où lui eſt venu le nom de *Cappadox*, pour le diſtinguer d'un autre Arétée de Corinthe. Il vivoit du tems de Strabon & de Grégoire de Naziance, & ſous l'empire de Céſar Auguſte.

Arétée eſt le premier qui ait mis en uſage *les véſicatoires* (a). Il employoit les cantharides pour attirer plus puiſſament, & pour faire venir à la peau des veſſies qui ſe rempliſſent d'une eau âcre & chaude qui ſe vuide enſuite au ſoulagement des malades.

Il pratiquoit auſſi la ſaignée à la plûpart des vaiſſeaux qu'Hippocrate avoit coutume d'ouvrir. Il ſaignoit au front ceux qui avoient de grandes douleurs de tête; il tiroit auſſi dans le même cas du ſang des

(a) Leclerc, Hiſt. Med. p. 2. liv. 4. Sect. 2. chap. 3.

veines qui ſont au dedans du nez, & ſe ſervoit pour cela de certains inſtruments qu'il appella, l'un *catéiadion*, & l'autre *ſtoryna*. Au défaut de ces inſtruments, il ſe ſervoit d'une plume d'oie. Il coupoit le bout du tuyau en forme de dents de ſcie; il l'introduiſoit dans le nez juſques auprès de l'os éthmoide, & remuoit cette plume avec les deux mains pour faire couler le ſang. XLe. Siecle. du M. & le Ir. de l'Ere Chr. ARÉTÉE.

L'anatomie d'Arétée n'eſt pas fort exacte, cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque de ſon tems il étoit défendu ſous de grandes peines de diſſéquer des cadavres humains. Cependant il regardoit l'Anatomie comme la baſe de la Médecine & de la Chirurgie, car à la tête de preſque tous ſes chapitres, il a fait une deſcription anatomique de la partie dont il va traiter.

Il a fait des diſſertations ſur le poulmon, & la *membrane qui revêt les côtes*. Il a dit le premier que la ſubſtance des reins étoit glanduleuſe; il a auſſi obſervé que les extrêmités capillaires de la veine cave, s'abouchent dans le foie, avec les extrêmités de la veine porte.

Il eſt autant eſtimé par l'élégance & la préciſion de ſon ſtyle, que par la ſolidité de ſon jugement.

L'illuſtre M. Boerrhaave a donné une belle édition des ouvrages d'Arétée, à laquelle il a joint les Commentaires que M. Petit, Médecin de Paris, avoit faits ſur cet Auteur. Voici le titre de cette édition.

Aretei Cappadocis de ſignis acutorum & diuturnorum morborum libri quatuor; de curatione acutorum & diuturnorum morborum, libri quatuor, cum Commentariis integris Petri Petiti, Medici Pariſienſis, atque clariſſimi Johannis Wigani doctis & laborioſis notis, & celeberimi Mettairii opuſculis in eumdem, tandem que eruditiſſimi at celebratiſſimi Danielis Wilhelmi Trilleri obſervationibus & emendatis. Editionem curavit Hermannus Boerrhaave, Lugdun. Batav. 1735.

Il vient de paroître une autre édition des ouvrages d'Arétée ſous ce titre: *Aretei Cappadocis Medici inſignis ac vetuſtiſſimi Libri ſeptem. A Junio Paulo Craſſe Patavino, accuratiſſime in latinum ſermonem*

verſi : Argentorati apud Amandum Koening, 1768, *in*-8°.

XLe. Siecle. du M. & le Ir. de l'Ere Chr.

CELSE.

Aurelius Cornelius Celſus, vivoit à Rome ſous les regnes de Tibere, de Caligula, de Claude & de Néron, depuis l'an 29 de Jeſus-Chriſt, juſqu'au ſoixantieme, environ 150 ans avant Galien. On l'appelloit l'Hippocrate latin, *le Cicéron des Médecins*, parcequ'il avoit traduit preſque tout Hippocrate en très beau latin (*a*).

Les deux livres que Celſe a écrits ſur la Chirurgie, contiennent en abrégé tout ce qui avoit été pratiqué avant lui ; il décrit les principales opérations, mais il donne à la Chirurgie des bornes plus étroites, que celles qu'on lui fixe communément : il ne faiſoit dépendre de cet art, que les cas où le Chirurgien fait lui-même la plaie, & non ceux où il la trouve faite.

Celſe prétend, que dans le cas de gangrene à un membre, on doit faire l'inciſion entre le mort & le vif, enſorte qu'on emporte plutôt du vif, que de laiſſer du mort. Il conſeille de ſcier enſuite l'os, & de tirer la peau en en-bas, afin que le moignon puiſſe être couvert.

Celſe a auſſi diſtingué l'hydrocele qui a ſon ſiege à l'*extérieur* de celui qui eſt *interne* (*b*). Il s'eſt beaucoup étendu ſur la taille. C'eſt lui qui le premier a pratiqué la méthode de tailler par le *petit appareil*. Hippocrate lui a ſouvent ſervi de guide. Cependant il n'eſt pas de ſon ſentiment au ſujet des ulceres de la tête. Sa méthode eſt plus douce ; il ne vouloit pas qu'on ruginât l'os. Heiſter publia en 1745, la méthode de tailler de Celſe, comme la plus parfaite. Cet Auteur prouve dans ſon ouvrage, que les méthodes de Cheſelden & de Morand ne ſont que celle de Celſe corrigée

Celſe ne faiſoit cette opération qu'au printems, & jamais ſur des ſujets qui euſſent moins de neuf ans, & plus de quatorze (*c*). Il décrit très exacte-

(*a*) V. Lionardo di Capoa nel ſuo parere intorno la Medicina. Vander-Linden de Scriptis Med. Schenk. & Geſner.

(*b*) Ibid. lib. 8. c. 2.

(*c*) Paul Egin. lib. 6. cap. 6.

ment

ment & fort amplement tous les signes de la pierre, la maniere de la découvrir par les sondes (*a*), & de situer le malade pour l'opération. Voici quelle étoit sa maniere d'opérer. Il introduisoit deux doigts de la main gauche dans le fondement; & pressant doucement de la droite, par dessus le pubis, il amenoit la pierre vers le col de la vessie. Après quoi il faisoit une incision en forme de croissant dans la peau, tout auprès du fondement; ensorte que les cornes du croissant regardoient les cuisses du malade, & que l'incision alloit jusqu'au col de la vessie. Il faisoit ensuite une autre incision en travers, dans la partie la plus basse & la plus étroite de la premiere. Il ouvroit par cette derniere incision le col de la vessie; l'ouverture étoit un peu plus grande, que la pierre n'étoit grosse, afin qu'elle pût sortir plus facilement.

XLe. Siecle. CELSE.

Celse décrit ensuite les accidens qui précedent ou qui suivent l'opération, & il indique la différence des pierres. Quant à la maniere d'opérer les femmes, voici ce qu'il pratiquoit. » S'il s'agit, dit il, d'une vierge, on » mettra les doigts dans le fondement; mais si c'est une » femme, on les mettra dans la vulve, on fera une in» cision au bas de la levre, tirant du côté gauche, aux » femmes, & aux filles, entre l'uretre ou le canal de » l'urine & le pubis; dans les unes & dans les au» tres, l'incision sera transversale ».

On trouve encore dans Celse, la maniere de tirer la pierre du canal de l'uretre, soit avec un instrument, soit par une incision. Celse traite aussi des accouchemens: quand il ne pouvoit retirer l'enfant par les moyens ordinaires, il se servoit du crochet. Il faisoit la paracenthese en piquant le ventre quatre doigts au-dessous du nombril, du côté gauche, en piquant, ou en perçant le nombril même, après avoir brûlé la peau, ou sans la brûler; l'instrument qu'il employoit pour cela, étoit une espece de lancette; l'ouverture étant faite, il y introduisoit une canule d'airain ou de plomb, par laquelle il laissoit couler d'abord la plus grande partie de l'eau; il bouchoit ensuite la canule,

(*a*) On l'appelloit en grec *catheter*, V. Artemidore, lib. 2, cap. 14.

& en tiroit chaque jour environ une hémine d'eau ; c'eſt-à-dire neuf onces.

XIe. Siecle.

CELSE.

Pour la cure du polype, Celſe ne propoſe d'autre moyen, que de le ſéparer de l'os, par l'inſtrument tranchant, ſans toucher aux partie du nez.

Il définit la cataracte, *une petite peau formée d'une humeur épaiſſie ſous les deux tuniques de l'œil, à l'endroit où il y a un vuide, laquelle peau bouche la prunelle.*

Après avoir indiqué les ſignes de la cataracte, & établi la néceſſité de l'opération, il la décrit ainſi : *on introduira une éguille, juſtement à l'endroit qui tient le milieu, entre le noir de l'œil ou la prunelle, & l'angle le plus proche de la temple, après quoi, il faut tourner cette éguille du côté de la ſuffuſion ou de la petite peau, que l'on tâche d'abaiſſer & de retenir au-deſſous de la prunelle, enſorte qu'elle ne puiſſe plus ſe relever* (*a*).

Les cataractes de la plus mauvaiſe nature ſont, ſelon notre Auteur (*b*), celles qui viennent à la ſuite d'une grande maladie, ou des coups violents à la tête. *Nam ſi exigua ſuffuſio ſit immobilis coloremve habeat marinæ aquæ vel ferri nitentis & à latere ſenſum aliquem fulgoris relinquit, ſpes ſupereſt. Si magna eſt, ſi nigra pars oculi amiſſâ à naturali figurâ in aliam vertit, ſi ſuffuſioni color cæruleus eſt, aut auro ſimilis, ſi habet, & hùc at que illuc movetur, vix unquam ſuccuritur.*

Celſe parle enſuite de l'âge auquel il convient de faire cette opération, des précautions qu'il faut prendre avant de la faire, & de la maniere d'opérer, qui eſt celle qu'on appelle par abaiſſement ; il a auſſi parlé de l'opérarion qui conſiſte à couper ſous la langue des enfans, une membrane qu'on nomme communément le filet (*c*). Cet Auteur eſt le premier qui ait conſeillé de percer les os de pluſieurs petits trous, dans les cas de carie (*d*) ; ce qu'il dit à ce ſujet doit être d'un prix infini, auprès de tous les Praticiens.

Celſe nous apprend auſſi la maniere de tirer d'une plaie, des fleches ou des dards : on ſe ſervoit alors, d'une eſpece de crochet inventé par Diocles. Cet Au-

(*a*) V. Mercurial. Var. lect. lib. 5. cap. 5.
(*b*) De re Medica, lib. 7, p. 146.
(*c*) Lib. 7. cap. 12. de remed.
(*d*) De re med. lib. 8. cap. 2.

XLe. Siecle. CELSE.

teur parle auſſi de la maniere d'arracher les dents, & des moyens de remédier aux irritations que cauſent dans l'œil, les poils des paupieres, lorſqu'ils ſe tournent en dedans.

Celſe paſſe aux luxations & aux fractures des os : avant que d'entrer en matiere, il commence par une deſcription abrégée de tous les os, de leur ſituation, de leur connexion, de leur figure & de leur grandeur : il parle enſuite du trépan, il vouloit premierement qu'on fit une inciſion en croix aux tégumens, en allant juſqu'à l'os, dans l'endroit où l'on avoit reçu le coup qu'il ſuppoſoit avoir caſſé l'os : ayant découvert la fracture ou la fente de l'os, il ne venoit pas d'abord au trépan ; il vouloit qu'on appliquât auparavant ſur la fente, ou ſur l'os caſſé, des emplâtres propres pour le crâne ; que l'on bandât enſuite la plaie, & qu'on la panſât tous les jours une fois, juſqu'au cinquieme jour, qu'au ſixieme, on la fomentât avec une éponge trempée dans l'eau chaude ; alors, s'il voyoit s'élever une eſpece de chair ſur la fracture, & que la petite fievre qui ſubſiſtoit au commencement, fût ou paſſée, ou moindre, que l'appétit revînt, & qu'on dormît ſuffiſamment, il vouloit qu'on continuât ce remede.

Dans la ſuite, il rendoit l'emplâtre plus mol, y ajoutant de l'huile roſat, afin que la chair crût plus aiſément ; par cette méthode, dit Celſe, les fentes ſe rempliſſent ſouvent d'un certain cal qui eſt comme la cicatrice de l'os.

Sa théorie ſur les plaies de tête, eſt admirable ; il indique les moyens de connoître s'il y a fracture, en mettant de l'encre ſur l'endroit qui a été frappé (*c*) : *at ſi ne tum quidem rima manifeſta eſt, induendum ſuper os atramentum ſcriptorium eſt, deinde ſcalprorio detrahendum* ; il parle auſſi des contre-coups dans le même Chapitre, & conſeille, lorſqu'on ne trouve point de fracture à l'endroit du coup, & que les ſymptômes des fractures commencent à paroître, de chercher cette fracture à la partie oppoſée : *ſolet etiam evenire ut alterâ parte fuerit ictus & os altera ſiderit, itaque ſi graviter aliquis percuſſus eſt, ſi mala indicia ſubſequuta ſunt, neque ea parte quâ cutis diſcuſſa eſt rima reperitur, non*

(*c*) Ibid. cap. 4.

XLe. Siecle.

CELSE.

incommodum eſt parte alterâ conſiderare num quis locus mollior ſit, & tranſeat, eumque aperire ſi quidem ibi fiſſum os reperitur. Celſe a auſſi obſervé le premier qu'il pouvoit y avoir rupture de vaiſſeaux dans le cerveau, ſans qu'il y eut fracture au crane : *raro ſed aliquando tamen evenit ut os quidem totum integrum maneat, intus aliquid vero ex ictu vena aliqua in cerebri membrana rupta ſanguinem mittat, atque ibi concretus magnos dolores moveat, oculosque obcæcet* (*a*).

Les inſtrumens dont notre Auteur ſe ſervoit pour faire l'opération du trépan, étoient *un ciſeau* (*b*), ſemblable à celui des Menuiſiers, on frappoit avec un petit maillet ſur le manche de cet inſtrument : cela ſe pratiquoit, pour aggrandir la fente de l'os, ou pour en emporter les bords, dans la vue de donner iſſue aux autres matieres contenues ſous l'os, & qui peuvent offenſer *la dure-mere* : quand le ciſeau ne ſuffiſoit pas, Celſe avoit recours au trépan (*c*). Il le definit : *un inſtrument de fer, concave, rond & long, ayant par le deſſous des dents comme une ſcie, & au milieu, un clou, ou une colonne, qui a auſſi un petit cercle en ſon centre.*

Dans la réduction des fractures, Celſe ſuivoit la méthode d'Hippocrate : il étendoit le membre dont les os étoient caſſés, il arrangeoit les eſquilles, redreſſoit le membre, & le ſoutenoit dans une bonne poſition, par le moyen d'un bandage.

A l'égard des diſlocations, Celſe mettoit en uſage les mêmes moyens qu'Hippocrate. Dans la diſlocation de l'humerus, par exemple, il pouſſoit avec le talon, la tête de l'os déboîté : il ſe ſervoit auſſi d'une échelle à laquelle il ſuſpendoit le malade, enſorte que le deſſous du bras, portât ſur un des échelons ; il tiroit enſuite le bras par en bas, juſqu'à ce que la tête de l'os qui étoit tombée ſous l'aiſſelle, étant preſſée contre l'échelon, rentrât dans le lieu où elle s'emboîte naturellement, & d'où elle étoit ſortie.

Celſe ſe ſervoit encore d'une poutre qu'on arrondiſſoit, & qu'on garniſſoit par-deſſus à l'endroit qui

(*a*) De re Medica, lib. 8. cap. 4.
(*b*) Scalper.
(*c*) *Terebræ*, en grec,

preſſoit juſtement contre la tête de l'os, & on ſuſpendoit après cela le malade, comme dans l'opération précédente. XLe. Siecle.

Dans les plaies, quand les bords étoient trop éloignés, Celſe employoit la ſuture, la couture ou la boucle : cette boucle, ſelon Rhodius (*a*), n'étoit point de métal, mais de fin lin, & ne différoit point de la ſuture que les Chirurgiens appellent *entrecoupée*. CELSE.

Pour coudre les plaies du bas ventre, notre Auteur s'y prenoit à peu-près de la même maniere dont nous faiſons aujourd'hui la gaſtroraphie.

A l'égard des fiſtules, il les ouvroit dans toute leur longueur, & coupoit enſuite tout ce qu'il y avoit de calleux dans le fond. La méthode de M. Foubert de traiter les fiſtules à l'anus, étoit à-peu-près celle de Celſe, excepté qu'au lieu du ſtilet de plomb, c'étoit un fil de lin que Celſe paſſoit dans la fiſtule, tous les jours il ſerroit ce fil, juſqu'à ce que tout le trajet fiſtuleux fût emporté.

A la tête de tous les Chapitres, Celſe donne, comme arrêtée, la deſcription anatomique des parties dont il va parler : il diſoit que les teſticules ſont glanduleux, & que leur ſenſibilité vient des membranes qui les couvrent ; qu'ils ſont ſuſpendus aux aînes, par le nerf *cremaſter* ou *ſuſpenſeur*, qui eſt accompagné d'une veine & d'une artere : il connoiſſoit comme nous, les deux enveloppes propres des teſticules ; la membrane elythroide, le d'artos, & la plus commune aux deux teſticules, appellée *ſcrotum*.

Notre Auteur connoiſſoit encore les hernies inguinales, & celles de l'ombilic ; il pratiquoit l'opération du bubonocele ; il fait auſſi mention d'une maladie qui a rapport au *ſarcocele* ; il appelle cette maladie, *nerf durci*, & il y a apparence qu'il veut parler du muſcle *cremaſter*, auquel il donnoit le nom de *nerf* : cette maladie, dit-il, ne peut ſe guérir, ni par les médicamens, ni par l'opération ; les accidens ſont une fievre ardente, des vomiſſemens d'une bile de couleur verdâtre, ou noire, une langue ſeche, des ſueurs froides & enfin la mort.

(*a*) Rhod. de aica. Turneb. adverſ. l. 17. cap. 21.

XLe. Siecle.

CELSE.

Pour ouvrir les tumeurs & faire les inciſions ; Celſe employoit *les lancettes* ou *les raſoirs*, qu'il dit être des eſpeces de coûteaux droits ou courbes, larges ou étroits, tranchans d'un côté ſeulement ou de tous les deux, pointus ou obtus, &c.

Dans la maladie qu'il appelloit *ancyloblepharon*, lorſque les paupieres ſe collent & s'attachent contre le blanc de l'œil, notre Auteur propoſe de ſéparer la paupiere avec le tranchant du ſcalpel, prenant bien garde de bleſſer le globe de l'œil. Celſe, ſoutenant par-tout l'élégance la plus ſublime, parle de la plûpart des maladies des yeux ; il a connu la fiſtule lacrymale, le trichiaſis, la lagophtalmie, l'ectropion.

Celſe s'étend beaucoup ſur la maniere de remédier aux fluxions des yeux. Il veut qu'on raſe premierement la tête, & qu'on applique entre le ſommet & les ſourcils un cataplaſme tel qu'on a accoumé de l'appliquer, pour ſuſpendre la fluxion. Il obſervoit enſuite ſi les yeux étoient ſecs. Dans ce cas il concluoit que la fluxion ſe faiſoit par les veines qui ſont ſous la peau ; mais s'il les trouvoit humides, il inféroit que l'humeur venoit par les veines du dedans. Il rapporte la méthode que les anciens employoient pour la guériſon des fluxions invétérées ; mais il n'approuve particulierement que celle qui avoit cours dans la *gaule chevelue* où l'on choiſiſſoit les veines dans les tempes, & ſur le ſommet de la tête, pour les ſéparer enſuite de la chair & les couper.

On trouve dans les ouvrages de Celſe pluſieurs remarques d'Anatomie, entr'autres une deſcription exacte des os maxillaires ; il paroît auſſi que Celſe a fouillé dans l'oreille, & qu'il a connu les canaux demi circulaires.

Les ouvrages de Celſe ſont encore les délices des Médecins & des Chirurgiens : il y en a un nombre infini d'éditions. Les plus eſtimées ſont celle imprimé *à Veniſe, chez Alde, en* 1528, *in*-8°. L'impreſſion quoiqu'en lettres italiques en eſt fort belle. Celle donnée par Jean Ant. Vander-Linden, imprimée *à Leyde, chez les Elzevirs, en* 1657, *in*-12.

Edition très-jolie & difficile à trouver. Celle avec les Scholies de R. Conſtantin, Iſaac Caſaubon, &c. donnée par Almelovcen, & imprimée *à Roterdam en* 1750, *in*-8°. Elle fait partie de la collection des Auteurs connus ſous le nom de *Variorum* *.

XLe. Siecle. CELSE.

Celſe ne traite des maladies Chirurgicales, que dans le ſeptieme & le huitieme livre, ſon Traité *de poſitu & figurâ Oſſium*, ſe trouve avec le Traité des Os de Galien, dont Jean Vanhorne fut l'Editeur *à Leyde* en 1665. *in*-12.

On trouve, ſous le regne de Tibere, un Empirique connu ſous le nom de Scribonius Largus. Nous avons de lui un Traité des Médicamens externes; ce qui nous engage à le ranger parmi les Chirurgiens. Pluſieurs Auteurs qui ont vécu après lui, ſe ſont arrogé des Formules qui ont paſſé juſqu'à nous, ſous leur noms, quoiqu'on les trouve tout au long dans Scribonius Largus. Tel eſt, par exemple, l'emplâtre verd de *Triphon*, pour les fractures des os de la tête: un autre pour les plaies récentes; l'emplâtre verd de *Glicon*, Chirurgien, contre toutes les maladies externes; l'emplâtre noir de *Traſeas*; l'emplâtre noir d'*Ariſte*; l'emplâtre rouge *de Denis*; l'emplâtre jaune d'*Elvepiſtus*; l'emplâtre blanc *de Pacehius* d'Antioche, contre les engelures & les ulceres malins, & quantité d'autres dont il ſeroit ennuyeux de faire l'énumération.

SCRIBONIUS LARGUS.

Scribonius Largus a laiſſé beaucoup d'autres Formules pour des maladies externes particulieres; pour les ulceres ſordides que les Grecs appelloient *cacoèthes* pour les charbons, les puſtules, les verrues des paupieres, les tumeurs & les ulceres des oreilles; un autre emplâtre pour conſumer les chairs qui bouchent le conduit de l'oreille; pour les parotides, les ulceres des narines, les petits chancres de la bouche; contre les tumeurs du goſier & de la luette; les abſcès du goſier, l'angine & les écrouelles: contre la dureté des mamelles des femmes; les flux & les ulceres de la veſſie.

Voici les ouvrages Chirurgicaux de Scribonius Lar-

* P. Fr. Didot *le jeune* en prépare une très-belle édition *in*-12. avec des *variantes*.

XLe. Siecle.

gus, tels que les cite Vander-Linden (*a*).

De Compositione Medicamentorum lib. Basileæ, 1529, *in*-8°. *Venet.* 1547. *fol. Paris.* 1567. *fol. Ticinium notis Joannis Rodii adjecte Scribonii lexicon* 1655. *in*-4°.

MUSA.

Musa (Antonius), étoit de condition servile, Grec de nation, & frere d'Euphorbus, Médecin de Juba, Roi de Numidie, & qui a découvert la plante qui porte son nom Il florissoit à Rome sous l'Empire d'Auguste, quarante-un ans après Jesus-Christ. Il fut son premier Médecin & le retira d'une maladie très-dangereuse en lui faisant manger des laitues, & en lui faisant prendre les bains froids (*b*). Il en reçut pour récompense une grande somme d'argent, & un anneau d'or. Le peuple Romain lui érigea aussi une statue d'or à côté de celle d'Esculape, faveur qui n'avoit été accordée avant lui à aucun Médecin.

On prétend que Musa ayant passé de la Pharmacie à la pratique de la Chirurgie, traita les malades avec le fer & le feu; & que cette méthode parut si cruelle au peuple Romain, qui peu auparavant l'avoit comblé d'honneurs, qu'il fut lapidé, & qu'on traîna son cadavre par toute la Ville. Mais ce fait est démenti par le témoignage de Pline, qui nous apprend que Musa guérissoit des ulceres très fâcheux en faisant manger à ses malades de la chair de vipere (*c*). Il a fait aussi un usage fréquent des cloportes pour les maladies cutanées.

Vander-Linden parle d'un livre d'Antonius Musa, qui a pour titre : *Libellus de Betonica, quem alii, L. Apulcio tribuunt Basileæ apud And. Cratandrum*, 1528.

MARINUS.

Marinus vivoit sous l'empire de Néron, & fut Précepteur de Quintus, dans le premier siecle de Salut. Galien le met au rang des meilleurs Anatomistes, & le loue en particulier d'avoir très bien écrit sur l'histoire des muscles. Marinus connoissoit parfaitement les glandes, & les principaux usages qu'on leur a depuis assignés. Il disoit *que les unes servent de point d'appui aux vaisseaux, & les maintien-*

(*a*) De Script. Med.
(*b*) Div. Cassius, lib. 53.
(*c*) Leclerc, part. 3, liv. 1.

nent dans une ſituation fixe ; que les autres ENGENDRENT *une humeur propre à humecter & à lubrefier certaines parties, afin qu'elles ne ſe deſſéchent pas, & qu'elles puiſſent faire tous leurs mouvemens. Ces dernieres glandes ſont*, diſoit-il, *comme une éponge remplie d'eau, & percée de divers trous, mais qui ne ſont pas ſenſibles en toutes ; elles ont des veines & des arteres. Il y a*, continue cet Auteur, *des vaiſſeaux du meſentere, qui vont aboutir à des glandes de deux différentes eſpeces, & qui ont auſſi des uſages différens. Les premieres ſont denſes ou ſerrées, & ſéches : elles appuient les diviſions des vaiſſeaux. Les dernieres ſont rares ou poreuſes & humides, & ſont jointes à des cavités ou des réceptacles. Elles produiſent une humeur comme pituiteuſe, telle que celle dont la tunique des inteſtins eſt enduite.*

I. Siecle.

MARINUS.

Les ouvrages de Marinus ne ſont point parvenus en entier juſqu'à nous. Nous n'en trouvons que des fragmens dans Galien, qui nous en dit aſſez pour qu'on le regarde comme un grand Anatomiſte. On ſait cependant que Mardinus avoit compoſé vingt livres ſur divers points d'Anatomie que *Lycus* avoit ignorés (*a*).

QUINTUS.

Quintus fut un des diſciples de Marinus, & le plus habile des Anatomiſtes de ſon tems, s'il faut en croire Galien (*b*). Il vivoit vers la fin du premier ſiecle de Salut. Il fut chaſſé de Rome, parcequ'on diſoit qu'il tuoit tous ſes malades : mais il paroît que l'envie & la calomnie lui attirerent cette diſgrace.

NUMISIANUS.

A peu près dans le même-tems vivoit un certain Numiſianus. Galien le fait Auteur de pluſieurs découvertes Anatomiques.

II. Siecle.

RUFFUS EPHESIEN.

Ruffus Epheſien, célébre Médecin Grec, fleuriſſoit ſous l'Empire de Trajan, environ 112 ans après Jeſus-Chriſt. Il ne nous reſte de cet Auteur qu'un petit Traité des noms grecs des diverſes parties du corps, & un autre des maladies des reins & de la veſſie. Son principal but étoit de donner une idée générale de l'Anatomie, & de prevenir ſes diſciples contre les équivoques de nom, qu'ils auroient pu

(*a*) Douglas, Bibliog: Anat.
(*b*) Lib. de præcognit ad Poſthum. cap. 1.

II. Siecle.

RUFFUS EPHESIEN.

faire en lisant les anciens. Il paroît cependant que Ruffus ne faisoit ses démonstrations, que sur des animaux. Choisissez, dit-il, l'animal le plus semblable à l'homme: vous n'y trouverez pas toutes les parties semblables; mais elles auront du moins quelque rapport les unes avec les autres. Anciennement, ajoute-il, on montroit l'Anatomie sur des corps humains. On voit aussi dans ce livre, que les nerfs qu'on a ensuite appellé *recurrens*, étoient alors nouvellement découverts.

Ruffus avoit remarqué que si on pressoit fortement sur les arteres carotides, l'animal s'assoupissoit & perdoit la voix; non par la compression de ces arteres, comme le croyoient les anciens; mais parceque *les nerfs qui sont contigus aux mêmes arteres étoient comprimés.*

Il avoit aussi observé dans la matrice, des vaisseaux entierement inconnus aux Anatomistes qui avoient vécu avant lui. C'étoit, disoit-il, certains vaisseaux variqueux qui naissent des testicules, & qui étant repliés de côté & d'autre, en forme de veines, vont aboutir dans la cavité de la matrice, par l'une de leurs extrêmités. Il en sort même une *humeur gluante en les exprimant; & l'on croit que ce sont certainement des vaisseaux séminaires de l'espece de ceux qu'on appelle variqueux.* Voilà précisément la description de la trompe de Fallope.

Ruffus avoit encore remarqué dans les hommes, quatre vaisseaux spermatiques, deux variqueux & deux glanduleux; l'extrêmité des premiers qui tient aux testicules, s'appelle *parastates.*

On ne trouve rien de particulier dans le petit livre qui traite des maladies des reins & de la vessie. Voici le titre de ses ouvrages:

De vesicâ, renumque morbis. De purgantibus medicamentis, de partibus corporis humani; accessit Soranus de utero, & muliebri pudendo. Græce, Parisiis, apud Adrianum Turnebum, 1554.

Apellationes partium humani corporis. Junio Paulo Crasso interprete. Venetiis apud Juntas, 1552. *in*-4°.

On trouve encore quelques fragmens de Ruffus,

dans Ætius Amidenus, entr'autres un chapitre *de re venereâ*. II. Siecle.

Galien fait mention d'un Ælianus Meccius, qu'il dit avoir été le plus ancien de ſes maîtres (*a*). Il a écrit fort exactement, ſelon lui, ſur la diſſection des muſcles (*b*). Ælianus Meccius vécut ſous l'Empereur Adrien. ÆLIANUS. MECCIUS.

Il eſt encore parlé dans Galien de Martianus, qu'il dit avoir été un ſatyrique & un envieux. Ce Martianus étoit cependant fort eſtimé à cauſe de deux livres qu'il avoit écrits ſur l'Anatomie. MARTIANUS

Pelops fut Précepteur de Galien (*c*); il vivoit dans le deuxieme ſiecle; il travailla beaucoup à la diſſection des muſcles, & faute de langues de cadavres humains, il ſe ſervoit de langues de bœufs, pour faire ſes démonſtrations. Il croyoit comme Hippocrate, que le cerveau étoit non-ſeulement l'origine des veines (*d*), mais généralement de tous les vaiſſeaux du corps. Pelops profeſſa publiquement l'Anatomie, & fit de grands progrès dans cette ſcience. PELOPS.

Stratonicus avoit auſſi été un des maîtres de Galien à Pergame. Il croyoit que les mâles ſont engendrés lorſque la ſemence du mâle prévaut; & les femelles, lorſque la ſemence de la femelle eſt plus forte. Galien étoit du même ſentiment, mais il prétend que Stratonicus n'entendoit pas bien l'Anatomie, en ce qu'il diſoit qu'il y a une auſſi grande différence entre les mâles & les femelles, par rapport aux veines & aux arteres, qu'il y en a par rapport aux parties génitales. STRATONIUS

Satyrus avoit été diſciple de Quintus, il étoit Anatomiſte, comme Phécianus & Héraclianus, & tous les trois furent maîtres de Galien. SATYRUS, PHECIANUS, HERACLIANUS.

(*a*) De uſu theriacæ in principio.
(*b*) De muſcul. diſſect. in proem.
(*c*) Gal. de muſc. diſſect. in prœmio.
(*d*) Id. de Hipp. & plat. decretis.

CHAPITRE X.

ANATOMIE ET CHIRURGIE DE GALIEN.

GALIEN

GALIEN, Claude, naquit à Pergame, ville de l'Asie Mineure, fameuse par son Temple d'Esculape, environ la quinzieme année du regne d'Adrien, vers l'an 131 de Jesus-Christ : il vécut sous les Empereurs Trajan, Antonin le Philosophe, Comode, & enfin Ælius l'opiniâtre. Le Pere de Galien s'appelloit Nicon ; il étoit homme de Lettres, savant dans la Philosophie, l'Astronomie, la Géométrie & l'Architecture : il n'épargna rien pour l'éducation de son fils, en qui il apperçut dès le bas âge, les plus heureuses dispositions : il lui donna les meilleurs Maîtres de son tems, & le fit étudier successivement dans l'Ecole des Stoïciens, des Académiciens, des Péripatéticiens & des Epicuriens.

A l'âge de dix-neuf ans, deux ans après la mort de son Pere, Galien s'adonna à l'étude de la Médecine : il fut Auditeur d'un Disciple d'Athénie, mais il ne le fut pas long-tems ; il eut divers autres Maîtres dont nous avons déja parlé.

Galien voyagea beaucoup dans sa jeunesse : il demeura quelques années à Alexandrie, où florissoient alors toutes les sciences ; il parcourut la Cilicie, la Palestine ; il voyagea en Crête, en Chypre, & ailleurs ; il alla dans l'Isle de Lemnos, pour voir lui-même ce que c'étoit que la Terre Lemniene dont on vantoit si fort l'efficacité ; il fit encore un voyage dans la Cœléfyrie, pour examiner l'opobalsamum, ou le baume : à l'âge de vingt huit ans, il revint à Pergame fort instruit dans la Médecine, sur-tout dans la Chirurgie ; il avoit acquis une connoissance des blessures des nerfs, & une méthode de les traiter inconnue avant lui : il en fit l'expérience sur les Gladiateurs que le Pontife de Pergame avoit remis à ses soins, pour les panser ; quatre ans après il quitta sa Patrie, & n'y revint qu'à trente sept ans.

r

II. Siecle. GALIEN.

Galien fit des progrès très rapides en Anatomie, on pourra s'en convaincre, en lisant son Livre *de Usu partium*, mais il y est plutôt question de l'Anatomie des animaux, que de celle du corps humain : les singes étoient principalement les sujets qu'il choisissoit pour disséquer ; il conseille cette dissection à ses Disciples, afin que lorsqu'ils auront occasion de disséquer un corps humain, ils puissent connoître plus aisément, la maniere de perfectionner l'Anatomie : il n'y avoit alors aucune dissection publique, & il n'avoit de corps humain, que ceux des enfans exposés par la cruauté de leurs parens, ou des hommes qu'on trouvoit égorgés dans les campagnes, encore étoit-il obligé de faire ses dissections, avec toute la précaution & le secret possible (*a*) : on n'avoit alors aucun squelette préparé ; on se servoit de ceux qu'on trouvoit sur les montagnes, dans les cavernes ou les tombeaux.

Les Ouvrages de Galien annonçent un génie vaste, & l'homme le plus laborieux : comme il étoit très versé dans les Belles-Lettres, il s'énonçoit avec beaucoup de facilité, & son éloquence étoit sans affectation, mais son style est extrémement diffus & prolixe, à la maniere de celui des Asiatiques, ce qui fait qu'on le suit avec peine, & qu'on le trouve obscur en divers endroits.

Vesale a prétendu que Galien n'avoit point disséqué de cadavres d'hommes, parcequ'on avoit fait une Loi à Rome, en vue des désordres qui accompagnoient la guerre civile, du tems de Marius & de Sylla, qui défendoit de faire aucun usage des corps morts. Les Loix des Juifs, au sujet de ceux qui touchoient à des cadavres, sont connues de tout le monde, mais chacun ne sait pas que les Grecs étoient à cet égard, dans les mêmes sentimens que les Juifs ; c'est ce que Riolan prouve par un passage d'Euripide. *Si quelqu'un*, dit ce Poète, *souille ses mains par un meutre, ou si quelqu'un touche un cadavre, ou une femme accouchée, ce Dieu lui interdit ses Autels comme à un impie.* Pline dit aussi, *qu'il étoit défendu de regarder les entrailles des hommes.* Mais Riolan croit cependant que les Médecins ont trouvé

(*a*) V. Riolan. Anthropograp. l. 1. cap. 13.

II. Siecle.

GALIEN.

de tout tems, des moyens d'avoir quelques corps humains, pour les diſſéquer : *c'eſt injuſtement*, dit-il, *qu'on accuſe Galien de n'avoir jamais diſſéqué d'homme, & d'avoir enſeigné l'Anatomie du ſinge, pour celle de l'homme. Je prouverois aiſément par une infinité de paſſages de cet Auteur, qu'il a diſſéqué des ſinges & des hommes, mais qu'il n'a enſeigné que l'Anatomie de l'homme* : il n'eſt en effet perſonne, qui après avoir lu Galien, ne ſoit de ce ſentiment.

Galien recommandoit fortement l'étude de l'Anatomie, comme étant la baſe de toute la Médecine (*a*) : il diviſe le corps humain en quatre parties, le ventre, le thorax ou la poitrine, la tête & les extrémités : il diſtingue dans le bas ventre, les parties contenantes, & les parties contenues ; il met au nombre des premieres, qu'il dit être communes à tout le corps, la peau couverte de l'épiderme, la membrane qui eſt ſous la peau, & enfin la graiſſe ; il met au nombre des parties contenantes *propres*, ou particulieres au ventre, les muſcles de cette partie, le péritoine, ſans compter les os, comme les vertebres des lombes, l'os ſacrum, les os des hanches, du pubis, & les fauſſes côtes. Notre Auteur regardoit la peau, comme un corps nerveux ou membraneux, dont le principal uſage eſt de revêtir l'homme, & de le garantir des injures du dehors : il ajoutoit que la peau reçoit des veines, des arteres & des nerfs ; qu'elle eſt immédiatement formée par la ſemence, auſſi-bien que toutes les autres membranes.

Galien diſoit que le peritoine fournit une enveloppe à tous les viſceres, aux inteſtins, aux vaiſſeaux qui ſont entre le diaphragme & les extrémités inférieures, à l'uterus & à la veſſie ; qu'il eſt compoſé de deux membranes toutes nerveuſes.

Après le péritoine, notre Auteur parle de l'épiloon : & dit que les hommes, ont cela de particulier, que l'épiloon chez eux, n'eſt attaché que par des ligamens très foibles, à l'inteſtin colon.

Il paſſe enſuite au méſentere, à ſes arteres & à ſes veines ; au ventricule, qu'il ne croit compoſé que de deux membranes dont l'intérieure a dit-il des fibres, droites ; l'autre des fibres rondes : il ajoute que cette

(*a*) Introd. ad Anat.

membrane extérieure vient du péritoine, & communique avec tous les viſceres du bas ventre : il parle des tuniques des inteſtins ; de la différence du foie de l'homme d'avec celui de la brute, des inteſtins en particulier, qu'il diviſe en grêles & en gros, qu'il dit commencer au cæcum & au rectum muni d'un Sphincter, afin que les excrémens ſoient mieux retenus : il dit encore que les inteſtins ſont attachés au méſentere, pour ſervir de point d'appui aux vaiſſeaux ; & que le méſentere eſt parſemé de corps charnus, qu'on appelle glandes. Perſonne avant Galien, ne les avoit vu : il traite de la rate & de ſes vaiſſeaux, du foie & de la véſicule du fiel, des reins & des voies urinaires ; il finit ce traité par la deſcription des muſcles qui ſervent à retenir ou à expulſer les matieres fécales.

II. Siecle. GALIEN.

Notre Auteur traite enſuite de chaque viſcere en particulier : il regarde la ſubſtance du foie, comme formée d'une chair particuliere, qu'Eraſiſtrate & ſes Sectateurs avoient appellé *parenchyme* ; il croit que le foie eſt le principal organe de la ſanguification, & le principe de toutes les veines : la figure du foie, dit Galien, eſt à-peu-près ronde, ſa ſurface eſt extérieurement convexe, intérieurement concave : à la ſurface concave aboutiſſent les veines qui viennent du méſentere, & dont la réunion forme ce qu'on appelle la *Veine-porte* : ce viſcere eſt enveloppé d'une membrane très mince qui eſt fournie par le péritoine.

Dans quelques ſujets, il ſe trouve partagé en deux, quelquefois en trois ou quatre lobes ; dans d'autres, il n'eſt point partagé. » Voici de quelle maniere Ga» lien explique le ſanguification : le chyle étant arrivé » ou attiré dans le foie, par les veines méſaraiques, » il s'y change en ſang, par le moyen du parenchyme, » qui eſt proprement l'organe où ſe forme le ſang, & » le lieu où toutes les veines prennent leurs racines : » les veines du méſentere ne font qu'ébaucher la ſan» guification ».

La rate eſt placée, continue Galien, dans l'hypocondre. Son uſage eſt d'attirer les humeurs viſqueuſes & groſſieres qui s'engendrent dans le foye : ces humeurs ſont attirées dans la rate par le canal d'un rameau qui vient du foie. La texture de la

II. Siecle. GALIEN.

rate eſt lâche & fongueuſe : elle différe cependant beaucoup de celle du foie. Elle eſt beaucoup plus petite, plutôt longue que ronde, & de couleur noirâtre. Elle a communication par ſa partie cave avec le foie, par l'entremiſe de la veine porte ; & avec le cœur, par ſes artères.

Les reins ſont dans la région lombaire, ſur le derriere du ventre, à droite & à gauche du tronc deſcendant de la veine cave & de la grande artere. Par leur partie concave, ils ſont attachés à l'un & à l'autre de ces grands vaiſſeaux, chacun par une veine & par une artere qui ſortent de ces mêmes vaiſſeaux. C'eſt par cette veine & par cette artere que les reins attirent l'humidité ſuperflue du ſang, & ils la ſéparent enſuite par une faculté qui leur eſt particuliere. Cette humidité ſe ramaſſe enſuite dans une cavité membraneuſe qui ſe trouve au milieu du rein, & qui ſert d'embouchure à un canal de la groſſeur d'une plume d'oye, auquel on a donné le nom d'*uretere*. Les deux uretéres viennent ſe rendre par des trous obliques dans la veſſie qui n'a qu'une tunique propre, car l'autre qu'on lui attribue, n'eſt qu'un prolongement du péritoine elle eſt munie d'un *ſphincter* comme l'anus, pour empêcher la ſortie involontaire de l'urine. Chaque rein, dit Galien, eſt muni d'un petit nerf qu'on peut à peine appercevoir.

Après avoir parlé des reins & de la veſſie, Galien paſſe aux parties de la génération de l'un & de l'autre ſexe. Il a plus particulierement traité de celles des femmes : la matrice eſt le principal organe dans lequel ſe forme le fœtus. Elle eſt ſituée entre la veſſie & l'inteſtin rectum : ſa grandeur n'eſt pas toujours la même. Dans les jeunes filles la matrice eſt fort petite ; & plus ample dans les femmes qui ont fait des enfans. La figure de la matrice approche de celle de la veſſie à laquelle elle eſt unie par quelques fibres charnues, de même qu'au rectum. Son corps a deux tuniques, dont les fibres ſont oppoſées. L'extérieure eſt nerveuſe : toutes les deux ſont capables de contraction & de dilatation. Les arteres de la matrice viennent de la grande

artére

II. Siecle. GALIEN.

artere, & ſes veines viennent de l'aorte de la veine cave. Galien diſtingue dans la matrice, ſon orifice & ſon fonds. Il dit que ſa ſubſtance eſt muſculeuſe, compoſée d'une chair dure & cartilagineuſe, & d'un trou par où s'écoulent les mois des femmes, & qui permet à la ſemence de l'homme de parvenir dans la matrice. Les teſticules des femmes ſont, dit notre Auteur, placés un de chaque côté de la matrice près de ſes cornes. Ils différent de ceux de l'homme, par leur grandeur & par leur texture, &c.

Les parties génitales de l'homme qui paroiſſent au-dehors ſont, pourſuit Galien, le membre viril & les teſticules; ceux-ci ſont recouverts d'une membrane propre qu'il appelle d'*artos*, de l'*étythroïde* ou vaginale, & enfin du *ſcrotum*: membranes qu'on ne trouve pas aux teſticules des femmes. Les teſticules & le ſcrotum ont peu de nerfs, ſelon Galien, parcequ'ils n'en ont beſoin, *ni pour le ſentiment ni pour le mouvement volontaire.* La verge au contraire, & chez les femmes la vulve, ont beaucoup de nerfs, ayant un ſentiment plus exquis à cauſe de l'acte vénérien. Notre Auteur dit que la verge a quatre muſcles, deux qui ſervent à l'érection, deux à la rétraction; qu'elle vient des parties ſupérieures de l'os pubis; qu'elle eſt compoſée de parties nerveuſes & caverneuſes, afin qu'elle puiſſe ſe remplir d'eſprits & par-là devenir roide. Sa ſtructure, ajoute-t-il, devoit être telle, non-ſeulement à cauſe ducoït, mais afin que l'homme pût lancer ſa ſemence preſque dans la matrice. Les vaiſſeaux du teſticule ſont une artere & une veine. L'artere vient du tronc deſcendant de la grande artere; la veine a ſon origine à la veine émulgente. Voici de quelle maniere Galien dit que la femme conçoit. La ſemence de l'homme & celle de la femme ayant été reçues dans la matrice après le coït, ces deux ſemences ſe mêlent; mais celle de la femme ne ſert qu'à nourrir celle de l'homme qui eſt la principale, & à produire d'ailleurs une des enveloppes du fœtus. A l'égard de celle du mâle, elle ſe change toute en membranes après qu'elle a été reçue dans la matrice. Quelques-unes de ces membranes demeurent toujours membranes:

II. Siecle. GALIEN.

quelques-autres s'épaiſſiſſent enſuite & ſe durciſſent peu-à-peu, enſorte qu'elles, deviennent des cartilages, & enfin des os qui ſervent de fondement à tout le corps. Quelques-autres ſe plient, & forment, à meſure qu'elles s'allongent, des cavités & des tuyaux qu'on appelle arteres ou veines. D'autres enfin, s'étendant en filamens, produiſent des fibres & des nerfs. Le corps ayant été ourdi de cette maniere, chaque partie attire ce qui lui eſt néceſſaire. Les veines attirent le ſang veineux dont ſe forme enſuite le foie; les arteres attirent le ſang artériel dont ſe forme le cœur. Quant à la formation du cerveau, il ſe fait d'abord, dit Galien, une concentration de la partie la plus ſubtile de la ſemence; & il arrive enſuite que la partie la plus groſſiere ſe portant au-dehors, produit une membrane qui ſe change peu-à-peu en un os qu'on nomme crâne: ſon uſage eſt d'empêcher l'évaporation de la matiere ſubtile. Les chairs ſont enfin formées du ſang le plus épais & le plus groſſier qui vient remplir les eſpaces vuides qui ſe trouvent entre les vaiſſeaux & les membranes: la peau ſe forme la derniere. Voilà comment Galien explique la génération.

L'enfant, pourſuit-il, tient à la matrice par un grand nombre de veines & d'arteres, comme par autant de racines qui viennent s'aboucher avec d'autres arteres qui ſont propres à cette partie, & par où le ſang menſtruel s'écouloit avant la groſſeſſe. Il ſe forme autant de nouveaux vaiſſeaux dans la matrice d'une femme groſſe, qu'il s'y trouve d'orifices, de veines & d'arteres. Ces orifices ſont appellés cotylédons. Chaque orifice de veine produit une veine; il en eſt de même à l'égard des arteres: de ſorte que les vaiſſeaux qui ſe forment de nouveau ſont égaux en nombre, aux orifices de ceux qui viennent de plus haut ſe terminer dans la matrice, au ſortir de laquelle chacun de ces nouveaux vaiſſeaux eſt fort délié; mais ils groſſiſſent peu-à-peu, à meſure qu'ils ſe joignent, & de deux ou de pluſieurs il s'en fait un ſeul. De cette maniere, ils ſe trouvent à la fin tous réduits en deux groſſes veines & deux groſſes arteres, qui viennent ſe rendre dans le fœtus par ſon nombril où ces deux veines ſe

réuniſſent, & n'en forment qu'une ſeule qui va au foie. Les arteres demeurent diviſées & entrent dans d'autres arteres qui viennent du tronc commun de l'aorte du fœtus. L'uſage de ces veines eſt d'apporter au fœtus du ſang pour la nourriture de ſes parties, pendant que les arteres lui fourniſſent un ſang ſpiritueux pour l'entretien de ſa vie.

Tous ces vaiſſeaux ſont liés enſemble, au ſortir de la matrice, par une membrane forte & double qui s'attache à la partie interne de la matrice; on la nomme *chorion*. Au-deſſous du chorion eſt une autre membrane nommée *allantoïde*. Son uſage eſt de contenir l'urine du fœtus qui ne la rend point par les voies naturelles, tant qu'il eſt dans la matrice; mais par un canal qu'on appelle ouraque, qui aboutit dans la membrane allantoïde, & vient du fond de la veſſie du fœtus qui eſt percée en cet endroit. La membrane allantoïde eſt jointe ou communique avec la veſſie, par l'entremiſe de l'ouraque qui eſt au milieu, & qui accompagne les veines & les arteres du nombril. La troiſieme tunique & celle qui enveloppe immédiatement le fœtus, eſt nommée *amnios*. Elle l'enveloppe tout entier; elle eſt plus forte que l'allantoïde. Dans cette tunique on trouve une liqueur claire comme de l'eau, fort limpide & très abondante. Galien croit qu'elle eſt formée de vapeurs qui s'élevent du corps du fœtus, comme une eſpece de ſueur. Le fœtus nage dans cette liqueur qui le garantit des dangers du frotement ou des commotions.

Après avoir décrit les viſceres contenus dans le bas-ventre, dont il donne une deſcription curieuſe, mais trop ample pour être rapportée ici. Galien paſſe à ceux qui ſont renfermés dans la poitrine. Il commence par le diaphragme qui ſépare les deux cavités. Il le regarde comme un véritable muſcle, mais d'une nature particuliere, rond, large, plat, délié, qui a ſon tendon dans ſon milieu, & qui naît de la partie antérieure des fauſſes côtes: ſa partie moyenne eſt nerveuſe; ſes nerfs lui viennent de la moëlle ſpinale du col.

Quoique Galien parle de la pleuréſie, il ne paroit pas qu'il ait connu la plévre ſous le nom que nous

II. Siecle. GALIEN.

lui donnons. Il l'appelloit membrane *environnante de la poitrine*, *membranam ſuccingentem*. Il a donné au médiaſtin le nom de *membranes ſéparantes*, *membranas ſeparantes*.

Dans la cavité de la poitrine ſont contenus le cœur & les poumons, un de chaque côté. Le cœur eſt au milieu & couché ſur le poumon. La ſubſtance du cœur eſt dure & charnue. Il eſt compoſé de pluſieurs fibres ; il eſt en quelque ſorte ſemblable aux muſcles. Mais Galien n'a pas connu la diſpoſition des fibres du cœur. Il dit que ce viſcére eſt le principe des arteres & du mouvement compoſé qu'on nomme *pouls* ; il a des nerfs qui ſont très petits, ils ne vont pas juſqu'au cœur, mais ils rampent ſur le péricarde.

Galien connoiſſoit que le cœur a deux ventricules qui lui donnent une figure conique, où il avoit vu ſes valvules qu'il appelloit membranes. Il en avoit remarqué trois dans la veine artérielle, tournées de dedans en dehors : on les a appellé valvules ſigmoïdes, à cauſe de leur figure. L'orifice de l'artere veineuſe qu'il croit s'ouvrir dans le poumon, a deux membranes tournées du dedans au-dehors ; à la baſe du cœur ſont deux épiphiſes charnues & concaves placées devant les orifices, une de chaque côté : on leur a donné le nom d'oreillettes, peut-être parcequ'elles ont quelque choſe d'approchant de la figure d'une oreille. Ces épiphiſes ſont creuſes. Celle du côté droit commence où finit le tronc de la veine cave qui apporte le ſang dans le ventricule droit ; l'oreillette gauche eſt jointe à l'artere veineuſe ; elle eſt entre cette artere & le ventricule gauche. Il a connu le trou ovale & en a donné une deſcription auſſi exacte que les Anatomiſtes modernes pourroient le faire ; on ne ſait après cela pour quelle raiſon on en a attribué la découverte à *Botal*, qui n'en a parlé preſque qu'en paſſant. Il paroit par les propres paroles de Galien (*a*), qu'il connoiſſoit l'anaſtomoſe des arteres avec les veines. *Quin etiam*, dit il,

(*a*) De uſu pulſuum, §. 5.

arteriæ continuatæ, tum sibi, tum verò cordi, maximis scilicet meatibus, vel potiùs universis suis capacitatibus sunt, venis verò, non perindè magnis meatibus, sed ipsarum quidem anastomoses, sensus nostros fugiunt. Il n'ignoroit pas aussi le passage du sang dans les veines par les anastomoses, & son retour au cœur; il savoit que les arteres sont toujours pleines de sang, & qu'elles en reçoivent plus du cœur qu'elles ne lui en fournissent. Mais comme cet Auteur assure que le sang passe des arreres aux veines dans le tems de la sistole, & des veines aux arteres dans la diastole; comme il est persuadé que le cœur donne de la chaleur à toutes les parties du corps, par les veines, autant que par les arteres, il est probable qu'il n'a pas bien connu la circulation.

Galien passe ensuite aux poumons, il dit qu'ils sont revêtus d'une membrane qui est souvent affectée dans la péripneumonie; que sa substance est composée comme celle du foie d'un tissu de plusieurs vaisseaux, dont les intervalles sont remplis par une chair molle comme de la bourre; qu'il n'y a aucun nerf dans toute la substance du poumon, ce qui le porte à croire qu'ils n'ont aucune sensibilité; cependant, poursuit notre Auteur, j'ai découvert sur la membrane qui sert d'enveloppe au poumon, deux nerfs très petits qui viennent de la sixieme paire du cerveau. Trois vaisseaux principaux se répandent dans le poumon; une veine, deux arteres & les trachées qui servent à porter l'air au poumon, & à transporter les fumées qui s'élevent du cœur. Les arteres sont d'un tissu lâche & les veines d'un tissu fort serré. Chaque poumon est partagé en cinq lobes dans l'homme; mais dans les animaux, c'est toute autre chose. Lorsque la poitrine se dilate, le lobe supérieur occupe une capacité; un autre lobe oblong occupe tout cet espace oblique & anguleux qui est inférieurement borné par les fausses côtes. C'est par cette raison qu'il se trouve deux grands lobes de chaque côté. Le cinquieme est plus petit; il est du côté droit, & va depuis le diaphragme jusqu'à l'oreillette du cœur

II. Siecle.
GALIEN.

du même côté : la veine cave paſſe par-deſſus ce lobule.

La trachée-artere, dont le ſommet eſt appellé *larynx*, eſt cartilagineuſe. Les cartilages ſont placés les uns au-deſſus des autres, & forment chacun un demi cercle, étant membraneux ſur le derriere où ils ſont contigus à l'œſophage ; de ſorte qu'ils ont la figure de la lettre C ; c'eſt pourquoi, dit Galien, on les appelle ſygmoïdes. Ils ſont fortement liés les uns aux autres par de forts ligamens, & outre cela, par une membrane dont le canal eſt intérieurement revêtu.

Lorſque la trachée-artere eſt entrée dans la poitrine, au-deſſous des clavicules, elle ſe partage en deux & ſe ſous-diviſe enſuite dans le poumon en une infinité de canaux, dont les extrémités vont s'aboucher avec l'artere veineuſe ſans changer de nature. Galien rend enſuite raiſon de la ſtructure particuliere de la trachée artere.

Le larynx eſt compoſé de trois grands cartilages qui ne reſſemblent en rien à ceux des trachées : le cartilage antérieur eſt le plus grand ; il eſt extérieurement convexe, intérieurement concave ; il reſſemble à un bouclier, c'eſt pourquoi on la nommé *thyroïde*, c'eſt-à-dire ſcutiforme : le ſecond cartilage a été appellé *cricoïde*. Galien paroît avoir été le premier qui ait remarqué que ce cartilage a deux petites têtes, par leſquelles ils s'articule avec l'aryenoide: le troiſieme cartilage s'articule avec le premier & le ſecond dans leur partie poſtérieure ; il eſt compoſé de deux petits cartilages qui s'uniſſent & qui finiſſent en pointe, à-peu-près comme le bec d'une aiguiere, ce qui l'a fait nommer *arytenoide*.

Après cela, Galien parle des muſcles qui ouvrent & qui ferment le larynx : il aſſure être le premier qui ait parlé de leur exiſtence, & même du larynx : il dit que ces muſcles reçoivent des nerfs, qu'il appelle *recurens*, deſtinés à les mouvoir. Ruffus d'Epheſe les avoit connus ; mais on ne peut lui refuſer d'avoir dit le premier que la *glotte* & ſes ligamens étoient l'organe de la voix, ce qu'il explique ainſi : la voix eſt un air battu & agité par la fa-

culté animale qui se sert pour cela du ministere des nerfs & des muscles : mais pour que la voix se fasse, il faut que l'air passe d'un endroit large dans un endroit qui s'étrécit par gradation, & s'élargit ensuite. Le méchanisme de la voix est perfectionné par la *glotte*, c'est-à-dire petite langue, ou *langue du larynx*. Nous l'appellons aujourd'hui épiglotte. II. Siecle. GALIEN.

Enfin Galien a décrit les glandes du larynx : elles sont, dit-il, d'un tissu lâche & spongieux. Leur destination est de répandre dans le larynx, & les parties qui l'environnent, une humeur onctueuse.

Les mamelles sont deux corps glanduleux placés sur le devant de la poitrine. Elles sont destinées à la secretion du lait ; leurs arteres & leurs veines, ont une communication intime avec la matrice & les testicules. Galien passe pour être le premier qui ait apperçu cette communication.

Des visceres contenus dans le bas ventre & dans la poitrine, notre Auteur passe à ceux de la tête ou du *ventre* supérieur. Après avoir enlevé la peau & les os qui forment la boîte osseuse, il découvre une membrane que les Anciens appelloient méninge ; mais Galien lui refuse ce nom, parceque ces mêmes anciens le donnoient à toutes les autres membranes du corps humain. Cette membrane, dit-il, est dure & fort épaisse ; elle en recouvre une autre qui est très fine. Il parle ensuite des différentes parties du cerveau ; du corps calleux, du plexus choroïde, de la voûte à trois piliers : il connoissoit le *corpus psalloïdes*, le *conarion*, les éminences appellées *nates*, & le corps *vermiforme* ; il connoissoit aussi quatre ventricules du cerveau, deux antérieurs & deux postérieurs. Ces ventricules communiquent entr'eux. La substance du cerveau est molle & semblable à la graisse. Il a cru qu'au derriere du cerveau se joignoient deux veines, le point de cette réunion a été appellé *pressoir* par Hérophile à cause de sa situation entre les sinus lateraux, le sinus longitudinal supérieur, le sinus longitudinal inférieur du cerveau, & le sinus occipital du cervelet.

Galien est du même sentiment qu'Herophile sur le principe des nerfs. Il observe que le corps du cerveau,

II. Siecle. GALIEN. n'eſt pas de même nature par-tout ; mais qu'il eſt plus mol vers la partie antérieure, & devient plus dur à meſure qu'il avance vers l'occiput, & que ſa portion la plus dure eſt à ſa jonction avec la moëlle de l'épine, qui eſt dans cet endroit, plus dure qu'ailleurs, & qui devient de plus en plus dure en s'éloignant de ſon principe.

A la partie poſtérieure de la tête eſt placé le cervelet. Il eſt ſéparé du cerveau, par une duplicature de la dure méninge. Sa ſubſtance eſt plus dure que celle du cerveau, ſur-tout vers la partie qui touche à la moëlle épiniere. Willis a tiré parti de cette remarque.

Galien comptoit ſept paires de nerfs qui tirent leur origine du cerveau & du cervelet, & vont ſe diſtribuer en différents organes. Il appelloit la premiere paire *optique* ; la ſeconde, *les moteurs*, qui vont ſe diſtribuer aux muſcles des yeux ; la troiſieme, *guſtatifs*, parcequ'ils vont à la langue. Il croyoit que les nerfs de la quatrieme paire ſortoient du crâne par le même trou que ceux de la troiſieme, qu'ils étoient plus durs, plus petits, & qu'ils alloient ſe diſtribuer au palais pour ſervir à l'organe du goût. Notre Auteur décrit la cinquieme paire d'après Marinus qui l'avoit ainſi nommée : il dit qu'elle va à l'oreille. La ſixieme ſe diviſe ſelon lui en pluſieurs rameaux qui vont au ventricule, aux inteſtins, au méſentere, & aux autres viſceres. Les nerfs de la ſeptieme ſont appellés *moteurs de la langue*.

Après avoir parle des nerfs du cerveau, Galien vient à ceux de l'épine, qu'il dit ſortir par paires, c'eſt-à-dire un de chaque côté, de la moëlle de l'épine, & aller enſuite ſe diſtribuer dans toutes les parties du corps. Une remarque générale qu'il faiſoit ſur les nerfs, c'eſt qu'il n'y en avoit aucun, ſelon lui, qui pénétrât les os, les cartilages, les ligamens & les glandes. Notre Auteur admettoit dans le globe de l'œil, ſept membranes qui l'environnent, les humeurs vitrées, criſtallines & aqueuſes.

Il croyoit que toutes les arteres venoient du cœur, ſur-tout de l'aorte, qui prend naiſſance au ventricule gauche ; que chaque tronc d'artere avoit un tronc de veine qui l'accompagnoit, mais qu'il n'en étoit pas de même des veines qu'on trouve quelquefois ſeules ; il

appelloit artere veineuſe, celle qui ſort du ventricule gauche du cœur, & *veine artérielle*, celle qui ſort du ventricule droit. II Siecle. GALIEN.

Le Livre de Galien, qui a pour titre, *de Motu Muſculorum*, prouve qu'il étoit très verſé dans cette partie de l'Anatomie, & qu'en ce genre, il avoit ſurpaſſé tous ceux qui avoient vécu avant lui; il regarde les muſcles, comme des parties charnues & tendineuſes deſtinées à exécuter les mouvemens volontaires. Ceux dont nous devons la découverte à cet Auteur, ſont le *Platyſma myoides*, les muſcles interoſſeux & lumbricaux, que les Chirurgiens François attribuent à Habicot, & un petit muſcle de la tête, que nous appellons aujourd'hui, *le petit Droit antérieur*; il en a encore découvert pluſieurs autres inconnus aux Anciens.

Il définit les os, des corps très durs & très ſecs, & qui ſervent de ſoutien à tout le corps : il appelle *Squelette*, l'aſſemblage de ces os; il diſtingue les apophiſes & les épiphiſes; il nomme leur corps diaphiſe, & parle très bien des articulations. Telle eſt l'Anatomie de Galien : on peut juger par ce précis, de l'exactitude & du génie de ce grand homme : ſa pratique Chirurgicale ne lui fait pas moins d'honneur.

Il établiſſoit deux opérations générales de Chirurgie, qu'il regardoit comme la baſe de cet Art; ſavoir, la *réunion*, autrement appellé *ſintheſe*, & la diviſion appellée *diareſe*. Celle-ci comprend pluſieurs opérations de la même eſpece, les fractures, les luxations, le rétabliſſement des parties qui ſont ſorties hors de leur place, comme des inteſtins, de la matrice, &c., & la gaſtroraphie. La diæreſe comprend ſur-tout l'angeotomie, les cas où il faut amputer, bruler, polir, ſcier, ratiſſer, ouvrir des abſcès, trépaner, &c.

Dans les coups violens à la tête, & les fractures complettes du crâne, Galien recommandoit le trépan, & quoiqu'il avoue n'avoir jamais pratiqué cette opération, il dit cependant qu'elle eſt ſalutaire, pourvu toutesfois que le Chirurgien qui la fait, ne touche point à la *dure meninge* (*a*), parce que le malade riſqueroit de périr.

(*a*) Ce précepte eſt aſſez oppoſé à l'obſervation qu'il fit à

II. Siecle.
GALIEN.

Dans le cas d'un abcès au grand angle de l'œil, (maladie à laquelle on a donné le nom d'ægylops, & qu'il ne faut point confondre avec la fiſtule du ſac lachrymal que Galien a auſſi connue) lorſque le pus avoit rongé l'os, & couloit dans les narrines: notre Auteur employoit le cautere actuel; il dit cependant, qu'il y a des Praticiens qui, au lieu de bruler dans ce cas, ſe ſervent par préférence d'un perforatif: il parle encore du *pterygion*, du glaucome, du ſtaphilome, de la chûte du globe de l'œil, du ſtrabiſme, de la cataracte, du chemoſis, du trichiaſis, de la lagophtalmie, de l'ectropium, du chalaſis, de l'enchanlis, de la ſuffuſion, du ptiloſeos: il a auſſi traité du ſarcome, dupelyſe, de l'ozene des narrines, de la luxation de la machoire inférieure, de la luxation de la luette, & de la ſquinancie.

Il dit qu'entre tous les animaux, l'homme & le ſinge ſont ſujets aux hernies: les diſſections des ſinges lui étoient familieres, & même un peu trop, car il a ſouvent appliqué à l'homme ce qu'il n'avoit vu que ſur eux: il connoiſſoit pluſieurs eſpeces de hernies, comme l'exomphale, le bubonocele, l'épiploomphale, l'hydromphale, le ſarcomphale, le pneumatomphale, les hernies du ſcrotum, l'hydrocele, l'entérocele, l'hydrentérocele, le circocele, le prorococele, l'épiplocele, & l'entéroépiplocele: il fait auſſi mention de la paracenteſe, nom qu'il donnna à la ponction qu'on fait au ventre ou au ſcrotum des hydropiques, pour tirer l'eau qui y eſt contenue, & il donne la deſcription des inſtrumens dont il faut ſe ſervir.

Galien établiſſoit trois eſpeces de luxations ou de fractures: la premiere qu'il appelloit *luxatio ſeu lapſus*, eſt dit-il, une chûte contre nature, des os qui ſe meuvent par articulation: la ſeconde, qu'il nommoit *articulatio ſeu eluxatio*, arrive lorſqu'un os ſort de la cavité où il étoit naturellement contenu, & ſe porte ailleurs: la troiſieme eſpece de luxation eſt, *dearticulatio ſeu deluxatio*: il parcourt enſuite les

Smyrne d'une plaie du cerveau qui avoit pénétré juſqu'au ventricule, avec déperdition, & à laquelle le malade ſurvécut. *De uſu, part. chap.* 8.

différentes eſpeces de luxations, celle de l'humerus, des vertébres du dos, de la cuiſſe, du genou, de la main & des doigts : il donne après cela, la méthode de remédier aux fractures, & d'en conduire la cure : il y a dans ce Traité, d'excellents préceptes que pluſieurs Modernes ont pillé.

Galien faiſoit un grand uſage des ſangſues & des ventouſes ; dans les douleurs violentes de migraine, il n'héſitoit pas d'appliquer les ventouſes, & de faire des ſcarifications, après avoir cependant fait précéder les purgatifs : *incipientes, aut etiam vigentes capitis gravitates & dolores à plenitudine per cucurbitulam in occipite poſitam, vel cum ſcarificationibus, juvat, tamen totum corpus antea vacuum eſſe oportet* : malgré le témoignage avantageux de ce grand homme ſur l'uſage de pareils ſecours chirurgicaux, on néglige aujourd'hui l'application des ventouſes, & certainement au préjudice de l'Art.

Pour détruire les verrues, notre Auteur les perçoit dabord de part en part ; les ſoulevant enſuite avec des pincettes il les coupoit : il coupoit auſſi ou bruloit, les cancers des mammelles : quelquefois il ſe ſervoit pour faire l'inciſion, d'un couteau rougi au feu. Nous avons de lui un Traité de *de Curtatis*, c'eſt-à-dire, des cas où la Chirurgie doit amputer les membres : il a traité des ulceres en général & en particulier, de même que des tumeurs. Voici la regle générale qu'il établiſſoit à l'égard des ulceres : c'eſt un bon ſigne, diſoit-il, ſi de l'intérieur, ils ſe portent à l'extérieur ; ſi le contraire arrive, c'eſt mauvais ſigne : *ab interioribus verſus extertora moveri, bonum, e contra malum.*

Il donne enſuite la méthode de guérir les brûlures : il traite des charbons, des bubons, des parotides, des écrouelles, des aphtes, des ulceres cancéreux, & des cancers tant cachés qu'occultes, du ſquirrhe, de l'éréſipele, des rhagades, de l'œdeme, de toutes les maladies des gencives, des fentes & des crevaſſes des levres, des abſcès des amygdales, des ganglions & des échymoſes : il n'a pas même négligé de parler des maladies de la peau, de la galle, des darrtes, du feu volage. Pluſieurs Auteurs aſſurent que Galien ſe fit

II. Siecle.

GALIEN.

Chrétien, au récit des miracles du Sauveur, & qu'il partit pour aller en Judée. Chartier (*a*) dit qu'il tomba malade pendant ſon voyage, à la ſuite du naufrage que fit le vaiſſeau ſur lequel il alloit en Judée. Criton dit qu'il mourut en Paleſtine. Mundinus & Herthman (*b*) penſent qu'il mourut ſur le rivage de la mer, où il étoit allé à deſſein de voir les miracles que faiſoit les diſciples de Jeſus-Chriſt.

Nous avons de Galien, pluſieurs Ouvrages d'Anatomie, ſous le titre de *Adminiſtrationes Anatomicæ :* il les avoit compoſés en faveur de Bœthus, Conſul Romain, qui aimoit beaucoup l'Anatomie : il ne nous en reſte que les neuf premiers Livres. Galien a encore laiſſé dix-ſept Livres de l'uſage des parties du corps humain ; un Traité des os ; de la diſſection des muſcles ; des nerfs & des veines ; un Livre où il prouve contre Eraſiſtrate & ſes Sectateurs, que les arteres contiennent naturellement du ſang ; il a auſſi écrit ſur l'Anatomie de la matrice, ſur la formation du fœtus & de la ſemence.

Le Traité des os de Galien a été imprimé à part ſous ce titre :

Galenus de oſſibus græcè & latinè. Accedunt Veſalii, Sylvii, Heneri, Euſtachii, ad Galeni doctrinam exercitationes. Lugduni Batavorum, apud Danielem Vander Boſe. 1665. *in* 12.

Voici les Titres des Ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie de Galien, ou de ceux qu'on lui attribue, tels qu'on les trouve dans Chartier.

Tome I.

Galeni an ſanguis in arteriis contineatur, Liber.
Galeni de ſemine, Libri tres.

Tom. IV.

De oſſibus, ad tyrones.
De antomicis adminiſtrationibus, Libri novem.
Galeno adſcriptus Liber de anatomiâ vivorum.
Galeno adſcriptus Liber de anatomiâ parvâ.
Vocalium inſtrumentorum diſſectio.
Galeno adſcriptus, Liber de anatomiâ oculorum.
De venarum ateriarumque diſſectione, Lib. 1.

(*a*) T. I. Gal. Vita. cap. 44.
(*b*) Sched. Nuremberg.

De nervorum dissectione, Liber.
De uteri dissectione, Liber.
De usu partium corporis humani, Liber 17.

Tome V.

Galeno adscriptus, Liber de compagine membrorum, sive de naturâ humanâ.
An animal sit quod in utero est, Liber 1.
De septimestri partu, Liber.
De instrumento odoratûs.
De motu musculorum.
Galeno adscriptus, Liber de motibus manifestis & obscuris.
Fragmentum de motu thoracis & pulmonis.
Galeno adscriptus, Liber de respirationis usu.
De respirationis usu, Liber legitimus.
De causis respirationis, Liber 1.
Galeno adscriptus, Liber de voce & anhelitu.

Ouvrages de Chirurgie.

Tome X.

Galeni de venæ sectione adversus Erasistratum, Liber 1.
De venæ sectione adversus Erasistrateos Romæ degentes, Liber 1.
De curandi ratione per venæ sectionem, Lib. 1.
De hirudinibus, revulsione, cucurbitulâ, & scarificatione, vel concisione, Liber 1.
Galeno adscriptus, Liber de oculis.
Galeno adscriptus, Liber de curâ lapidis.

Tome XII.

Galeni de fasciis, Liber.

Il y a eu dix éditions de Galien à Venise, chez les Juntes. Elles parurent en 1541, 1550, 1556, 1563, 1570, 1576, 1586; en 1600, 1609 & 1625, toutes in-folio. La huitieme édition est la plus élégante de toutes; mais la neuvieme est la plus complette.

* C'est mal-à-propos que Goelicke place Scribonius Largus après Galien, puisqu'il a composé un Traité des médicamens que Galien cite. Il faut en faire l'histoire avant ce dernier.

Ruffus Ephesius a encore vécu quelque temps avant Galien, qui le met au rang des plus habiles Médecins.

II. Siecle.

CHAPITRE X.

ANATOMISTES ET CHIRURGIENS GRECS qui ont vécu depuis Galien jusqu'aux Arabes.

LA mort de Galien (*a*) peut être regardée comme l'époque de la décadence de l'Anatomie. Cette science fut peu cultivée par ses successeurs. Soranus, Oribase, Meletius, Théophile, & quelques autres Médecins dont nous parlerons dans ce chapitre s'en occuperent. Mais leurs travaux n'ajouterent presque rien aux connoissances anatomiques qu'on avoit déja. Le respect servile qu'ils avoient conçu pour Galien, les empêcha de rien avancer qui allât contre le sentiment de ce grand homme.

Quoique l'Anatomie fut ainsi négligée, la Chirurgie fit quelques progrès. Ce même Oribase, que nous venons de nommer Ætius, Alexandre de Tralles, Paul d'Ægine, &c. la pratiquoient avec succès.

Il regne beaucoup de confusion & d'incertitude chez les meilleurs Historiens, sur le temps auquel ces quatre Médecins ont vécu. Mr. *Leclerc* (*b*) les place dans le quatrieme siecle indistinctement. Il est aisé de faire voir qu'il s'est trompé. La seule lecture de leurs ouvrages peut fixer l'intervalle du temps qui s'est écoulé entr'eux. Oribase est le plus ancien; après lui vient Alexandre, ensuite Ætius, enfin Paul d'Ægine. Tel est l'ordre dans lequel Mr. Freind les présente. Les raisons qu'il en donne nous ont paru solides. On peut consulter la Préface de son Histoire de la Médecine.

SORANUS. Soranus étoit fils de Nicandre & de Phoëbes. Il naquit à Ephese, & vivoit dans le deuxieme siecle sous le regne de Trajan & d'Adrien. Cælius

(*a*) Goelicke, Hist. Anatomiæ & Chirurgiæ.

(*b*) Essai sur l'Histoire de la Médecine jusqu'au seizieme siecle: On trouve cet essai à la suite de la nouvelle édition de l'Histoire de la Médecine.

Aurelianus nous apprend qu'il avoit embraſſé la ſecte méthodique, & qu'il en devint le plus grand ornement. Il profeſſa avec honneur la Médecine à Alexandrie, & vint enſuite à Rome (*a*). Il faut que Soranus ait eu du mérite, puiſqu'il a été eſtimé par les Médecins même qui n'étoient pas de ſa ſecte. Galien rapporte la compoſition qu'il avoit donnée de quelques médicamens, & aſſure même qu'il avoit été témoin oculaire des bons effets qu'ils avoient produits. Cet Auteur avoit des connoiſſances profondes en Anatomie, puiſqu'il a donné une deſcription du clytoris auſſi exacte que celle des modernes. Il nie formellement l'exiſtence de l'hymen. En général ſon anatomie des parties génitales de la femme, eſt infiniment ſupérieure à celle de Galien, qui n'avoit preſque diſſéqué que des animaux, au lieu que Soranus avoit vu beaucoup de cadavres. Ses autres Ecrits ſont perdus ; mais cette perte eſt en quelque ſorte réparée par Cælius Aurélianus, qui avoue lui-même que tout ce qu'il a écrit n'eſt qu'une traduction des Ouvrages de Soranus. On doit bien prendre garde de ne pas le confondre avec un autre Médecin du même nom, & de la même Ville. Ce dernier eſt plus jeune que celui dont nous venons de parler. Nous avons de lui un Ouvrage intitulé :

II. Siecle. SORANUS.

» *Libellus de utero & muliebri pudendo. Græce, Pa-*
» *riſiis* 1554. Il eſt relié avec les œuvres de Ruffus
» Epheſius. *Ejuſd. vita Hippocratis*, qu'on trouve
» parmi les Ouvrages de ce pere de la Médecine.

Il a encore laiſſé des fragmens ſur divers ſujets de Médecine, qui ſont confondus dans les Œuvres d'Ætius. Les voici.

» *Fœcundarum mulierum dignotio.* Tetral. 4. Serm.
» cap. 7.

» *Ejuſd. de ſeminis fluxu, uteri debilitate, furore*
» *uterino, uteri reſolutione, uteri prolapſu, tumore*
» *uteri laxo, ſatyriaſi uterò in ſchirrum indurato.*
» Ibid. cap. 72, 73, 74, 75, 76, 81, 82, 84.

Il y a eu un troiſieme Soranus qui étoit de Malles en Cilicie, d'où il fut ſurnommé *Mallotés*. On a

(*a*) Vid. ſuidam & voſſium, de Hiſt. Græcor.
(*b*) Libri de ſectis.

II. Siecle.

SORANUS.

cru, mais mal-à-propos, que l'Ouvrage intitulé: » *Isagoge saluberrima in artem medendi*, » imprimé à Basle en 1528, & à Venise en 1547, appartenoit à ce dernier. Vossius assure qu'il n'est d'aucun des trois Soranus précédens, & qu'il a été composé par un Auteur latin. Ce sentiment est très-vraisemblable. Cet Ouvrage est dédié à Mecene. L'Auteur s'étoit persuadé sans doute que par ce stratagême il parviendroit à faire croire à ses lecteurs qu'il avoit été Contemporain de ce favori d'Auguste. L'imposture étoit trop grossiere : il n'a trompé personne.

CÆLIUS AURELIANUS.

Cælius Aurelianus, que d'autres appellent Cælius Arantius, étoit de Sicca, Ville de Numidie en Afrique. Il vivoit quelque temps après Soranus. Il est des Écrivains qui placent ces deux Auteurs avant Galien, alléguant en faveur de leur sentiment, que Galien n'est point cité dans Cælius. Cette preuve est assez bonne ; néanmoins nous avons préféré de nous conformer à l'opinion généralement reçue, & de les laisser au rang qu'on leur assigne.

Quoique Cælius Aurelianus s'avoue pour traducteur de Soranus, il ne faut cependant pas s'imaginer qu'il n'ait fait que le copier. Il nous apprend lui-même qu'il avoit composé plusieurs Ouvrages, entr'autres un Abregé de la Médecine, par demandes & par réponses, des livres de Chirurgie, d'autres sur les fievres, sur la composition des remedes, les maladies des femmes &c ; & l'on ne peut pas supposer, sans choquer la vraisemblance, que ce ne fût que des traductions : quoi qu'il en soit, il ne nous est parvenu que ceux dont il fait honneur à Soranus.

Notre Auteur étoit extrêmement attaché à la secte de méthodiques qui, comme on sait, font consister les maladies dans le *strictum & laxum*. Son Livre est d'autant plus précieux, qu'il est du moins le plus complet que nous ayons touchant la doctrine de cette secte. Sans Aurelianus, la pratique des plus fameux Médecins de l'antiquité nous seroit inconnue ; il a pris soin de nous en conserver des extraits : mais quelque respect qu'il eût pour ses maîtres, il ne l'a point porté jusqu'à applaudir indistinctement

à

à tout ce qu'ils avoient dit, & il réfute leurs sentimens toutes les fois qu'ils lui paroissent mal établis. Hippocrate lui-même n'est point à l'abri de sa critique. On ne trouve dans son Ouvrage que deux ou trois maladies qui soient du ressort de la Chirurgie, encore même ne les a-t-il envisagées que sous un aspect purement médecinal, c'est-à-dire, en tant qu'elles peuvent être guéries par des médicamens internes (*a*); néanmoins dans le Chapitre de l'hydropisie, il indique assez bien les circonstances dans lesquelles il faut recourir à la paracenthèse. On la pratique lorsque l'épanchement est considérable; elle diminue la difficulté de respirer en donnant issue aux eaux: mais cette opération ne doit pas être tentée sur des sujets foibles, où dont le péritoine est enflammé à cause des douleurs qu'elle ne manqueroit pas d'augmenter; d'ailleurs elle n'est point exempte de danger. Il y a beaucoup de personnes dont elle a abregé les jours, qui sans cela eussent vécu plus long-temps. C'est au-dessous de l'ombilic, continue-t-il, que doit être faite l'ouverture. On se servira de la sonde à femme pour évacuer la liqueur extravasée, dont la couleur est quelquefois si différente. Bien des gens ont voulu la déterminer *à priori*; les uns ont dit qu'elle devoit ressembler à l'urine du malade; d'autres, à la couleur de sa peau. Il y en a enfin qui ont prétendu qu'elle seroit sanguinolente toutes les fois que quelque viscere souffriroit. Tout cela est faux; l'art n'a point de signes à l'aide desquels nous puissions prononcer là-dessus: quant à la maniere dont l'eau doit être tirée, il veut qu'on la tire toute à la fois, lorsque les forces le permettent. Ce n'est que dans des sujets affoiblis, & qui font craindre une syncope, qu'on doit l'évacuer à diverses repriſes.

III. Siecle.

CÆLIUS AURELIANUS.

Il y a très peu d'anatomie dans les Écrits de notre Auteur, & il ne mérite point d'être mis au rang des Anatomistes.

(*a*) Cela ne doit point paroître étonnant, il traitoit des maladies Chirurgicales dans les Livres de Chirurgie qui se sont perdus.

III. Siecle.

CÆLIUS AURELIANUS.

» *Celerum vel acutarum passionum, Libri tres. Paris.* » *1529, in-fol. Lugduni 1566, in-8°.*

» *Tardarum passionum, Libri quinque. Basileæ 1529,* » *in-fol. cum Oribasii opusculis.*

Omnes autem conjunctim, Venetiis 1547, in-fol. Lugduni 1567, in-8°. Londini 1579, in-8°. Amstelodami 1755. Cette derniere édition est beaucoup plus correcte que les précédentes, & on y a ajouté des notes qui jettent un grand jour sur le texte qu'il n'est pas rare de trouver obscur.

MOSCHION.

Il y a eu quatre Médecins du nom Moschion; le premier étoit disciple d'Asclepiade; on l'appelloit le correcteur, parce qu'il croyoit avoir corrigé quelques erreurs de son maître. Le second est cité par Soranus. Pline parle d'un troisieme, & Plutarque en nomme un quatrieme qui étoit son contemporain & son ami. Il y a quelqu'apparence que celui dont il est ici question, est le même que Pline cite. Quoi qu'il en soit de cette assertion que nous ne garantissons pas, il est toujours certain qu'il embrassa la secte des Méthodistes.

Il paroît que cet Auteur avoit pratiqué les accouchemens; mais ses travaux n'enrichirent pas beaucoup cet art. Dans la mauvaise situation du fœtus, on le voit irrésolu, & ne sachant à quel parti s'arrêter. Une manœuvre vigoureuse, mais nécessaire, le déconcerte & l'effraie; il semble vouloir s'accommoder avec la pusillanimité des femmes; les remedes les plus benins sont ceux qu'il préfere: complaisance meurtriere dont notre siecle ne fournit malheureusement que trop d'exemples. Dans le cas indiqué, il n'emploie que des onguens, & il veut qu'on ramene la tête à l'orifice.

La pratique présente souvent aux gens de l'art des chutes de la matrice; Moschion avoit eu plusieurs fois occasion d'en observer. Lorsque le contact de l'air extérieur a déja commencé à noircir ce viscere, il pense qu'on peut l'emporter. Cette façon de penser n'est pas d'un homme foible & qui craint les grandes opérations. Moschion est ici en contradiction avec lui-même, & sa conduite doit nous prémunir contre les dangereux écarts de l'imagination.

Il l'avoit sans doute prise pour guide en conseillant cette opération, & il est bien à craindre que ceux qui la conseillent encore aujourd'hui, & qui assurent l'avoir vu réussir, n'aient été trompés par les apparences, ou séduits par une fausse analogie. III. Siecle. MOSCHION.

Moschion savoit fort mal la Chirurgie ; ses Écrits anatomiques valent un peu mieux. Il a fait graver quelques planches ; il y en a une de la matrice qu'il compare à une ventouse.

De muliebribus affectibus græce & latine. Basileæ 1538.

Le même Ouvrage a été encore imprimé à Basle, en grec seulement, en 1566.

L'édition que nous en a donnée Caspar Wolfius, est fautive. Cet Auteur est d'une opinion contraire à celle de plusieurs Écrivains ; il croit, & avec raison, que l'original a d'abord été écrit en latin, & que l'exemplaire grec qu'on a, n'est qu'une traduction.

Les Auteurs ne s'accordent pas sur le lieu de la naissance d'Oribase ; les uns prétendent qu'il étoit de Sardes ; les autres, de Pergame, patrie de Galien : quoi qu'il en soit, il fut élevé à l'école de Zenon le Cyprien, qui, à ce que l'on croit, enseignoit alors à Sardes, & devint un des plus grands Médecins spéculatifs de son temps. Lorsqu'il eut achevé ses études, il passa à Alexandrie (*a*), où il professa la Médecine avec distinction. Oribase a été regardé par quelques personnes comme l'homme le plus savant de son temps. Il joignoit à ce profond savoir la conversation la plus aimable, & toutes les autres qualités qu'on recherche dans les cercles. Eunapius (*a*), homme très-versé dans la Médecine, & qui est vraisemblablement celui à qui les quatre Livres *de Euporistis* sont adressés, nous apprend qu'Oribase avoit beaucoup de crédit, & qu'il ne contribua pas peu à faire monter Julien sur le trône. Ce fut en reconnoissance de ce service, que cet Empereur le fit son premier Médecin & Questeur de Constantinople. Il sut acquérir la confiance & IV. Siecle. ORIBASE.

(*a*) Julian. epistolæ.
(*b*) In vitis Philosoph.

IV. Siecle.

ORIBASE.

les bonnes graces de ce Prince, comme il paroît par une lettre que ce Prince lui écrivit. Après la mort de Julien, ſes ennemis parvinrent à le rendre ſuſpect à Valentinien ſon ſucceſſeur, qui le priva de ſes biens & l'envoya en exil chez les Barbares. Son ſavoir le fit bientôt aimer & reſpecter de ces peuples au point, que voyant les cures merveilleuſes qu'il opéroit parmi eux, ils le regarderent comme un Dieu. Cet évenement décilla les yeux de l'Empereur; il connut la faute qu'il avoit faite en le banniſſant, & le rappella pour le combler de richeſſes. La jalouſie fut réduite au ſilence, & ſa réputation n'en devint que plus brillante. Voici ce que la poſtérité a penſé de ſa perſonne & de ſes ouvrages.

Juliani Regis medicus celeberrimus hic eſt
Divus Oribaſius dignus honore coli.
Providus inſtar apis veterum monumenta pererrans,
Ex variis unum nobile fecit opus.

Mr. *Leclerc* regarde Oribaſe comme un Compilateur. Il penſe que tout ce que ſa théorie ou ſa pratique renferme d'intéreſſant, & principalement ce qu'il nous a laiſſé ſur l'Anatomie & la Chirurgie, a été entiérement copié de Galien & d'Ætius. Nous ne pouvons ſouſcrire à ce jugement de Mr. Leclerc, qui, quoique vrai à certains égards, ne l'eſt pas à beaucoup près dans tous les points, comme nous eſpérons d'en convaincre quiconque ne ſe laiſſera pas prévenir par le préjugé ou éblouir par l'opinion d'un Auteur célebre. En effet, Ætius eſt poſtérieur à Oribaſe; & on ne trouve d'ailleurs dans les ouvrages du premier aucun détail anatomique, & tout ce qu'il a écrit ſur la Chirurgie eſt épars dans des volumes immenſes & mal digérés, ou plutôt ce n'eſt qu'une eſquiſſe groſſiere, informe & ſans ordres; au lieu qu'Oribaſe nous a donné une deſcription de toutes les parties du corps humain, connues de ſon temps, avec les fonctions qu'elles rempliſſent dans l'économie animale. Nous ne diſconviendrons pas qu'il n'a preſque rien ajouté à l'anatomie de Galien; c'eſt même, eu égard à ce Traité, plutôt que par rapport à tout autre,

qu'il a été nommé le ſinge de Galien. On trouve néanmoins dans Oribaſe une deſcription fort exacte des glandes ſalivaires, dont Galien ne fait pas mention, ſoit qu'effectivement celui-ci ne les ait pas connues, ſoit que cette découverte fût contenue dans les différens Ouvrages de cet Auteur, dont le malheur des temps nous a privés. Je préſume que le public ne ſera pas fâché de voir cette deſcription telle qu'on la lit dans Oribaſe. La voici traduite mot pour mot (*a*).

IV. Siecle. ORIBASE.

» Aux deux côtés de la langue, on apperçoit, » dit-il, l'orifice de deux conduits qu'on croit porter » la ſalive; ces conduits prennent naiſſance de deux » glandes qui ſont placées à la racine de la langue. » Leur figure reſſemble à celle des arteres. Ils charrient » une humeur pituiteuſe, deſtinée à lubrifier la » langue & toutes les parties de l'intérieur de la » bouche.

Oribaſe nous a conſervé pluſieurs fragmens précieux des anciens Médecins, qu'on ne trouve point ailleurs. Il y en a beaucoup d'Archigene & d'Hérodote qui, comme on ſait, illuſtrerent la ſecte pneumatique, & de Poſſidonius, & d'Antyllus, qui paroiſſent avoir été deux Médecins très-célebres. M. Leclerc ne parle que brievement du dernier, ce qui eſt d'autant plus ſurprenant, que Galien leur donne de grands éloges à tous les deux, mais principalement à Poſſidonius.

Ces fragmens nous inſtruiſent de pluſieurs genres d'exercices uſités parmi les Romains, que Galien, ſes prédéceſſeurs, & Mercurialis ont paſſés ſous ſilence. Oribaſe s'étend beaucoup ſur les avantages des ſcarifications dans le traitement des maladies. Il dit les avoir employées avec un ſuccès étonnant dans la ſuppreſſion des regles, l'inflammation des yeux, & la difficulté de reſpirer, même chez les vieillards. Il nous apprend qu'avec ce ſeul ſecours, il s'eſt guéri de la peſte, & en a guéri pluſieurs autres. Nous n'en ſommes pas ſurpris. On ſait depuis long-temps que le ſang qu'on évacue par

(*a*) Collection, Lib. 24.

IV Siecle.

ORIBASE.

les ſcarifications, n'entraîne après lui aucun affoiblissement, tandis que la même quantité de ce liquide, tiré par l'ouverture de la veine, abat ſinguliérement les forces, & met la nature hors d'état de vaincre la matiere morbifique. Ne ſeroit-ce pas là la raiſon des effets merveilleux des ſcarifications? Il eſt un autre cas dans lequel elles ſont admirables, & qui ne paroît pas avoir aſſez fixé l'attention des Auteurs; c'eſt dans les pleuréſies épidémiques où la ſaignée nuit, & dans les pleuréſies ordinaires, lorſque la foibleſſe du pouls contre-indique une ſaignée que la douleur, la difficulté de reſpirer, & les autres ſymptomes exigent: alors, dis-je, il faut ſcarifier, rien n'eſt meilleur. Des Médecins ont pluſieurs fois employé cette méthode, & ils aſſurent qu'elle leur a conſtamment réuſſi. Nous oſons nous flater que le lecteur voudra bien nous pardonner cette digreſſion en faveur de l'importance de la matiere.

Les ſcarifications dont Oribaſe ſe ſervoit, ſont différentes de celles qu'on pratique à la ſuite des ventouſes (*a*). Celles-ci n'ont été miſes en uſage que par les Médecins arabes; au lieu qu'il paroît par divers paſſages de Galien, que les anciens ne pratiquoient que les premieres. Ces ſcarifications conſiſtoient à faire des taillades profondes à la peau. Les Égyptiens s'en ſervent encore aujoud'hui, au rapport de Proſper Alpin. Voici leur façon de procéder. Ils commencent par mettre au-deſſous du jarret une ligature qu'on ſerre étroitement; cela fait, on frotte la jambe & on la met dans l'eau tiede; lorſqu'elle y a reſté un certain temps, on la retire pour la meurtrir à coups de bâton juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit tuméfiée. C'eſt dans cet état qu'ils la ſcarifient.

Ce Médecin parle d'une ſinguliere eſpèce de mélancholie. Ceux qui en étoient attaqués, imitoient en tout les loups; ils ſortoient la nuit de leurs maiſons pour aller roder autour des tombeaux juſqu'au jour. Ils avoient le viſage pâle, les yeux

(*a*) Vid. Atomaſis.

secs, hébêtés & enfoncés ; la langue séche & la bouche sans salive ; ils étoient tourmentés par une soif ardente, & leurs jambes étoient couvertes d'ulceres incurables, causés par le choc des corps qu'ils alloient heurter pendant la nuit. Cette maladie, s'il faut en croire les voyageurs, s'observoit fréquemment dans l'Irlande ; plusieurs Médecins en rapportent des exemples. IV. Siecle. ORIBASE.

Ceci suffit, si je ne me trompe, pour sauver Oribase du reproche de Plagiat que lui a fait Mr. Leclerc. On voit qu'il a ajouté à l'Histoire des maladies ; & tout le monde convient qu'il avoit une grande expérience ; & pour en être convaincu, on n'a qu'à parcourir ses Ouvrages, on y verra des regles de pratique très-bien raisonnées, & qui annoncent un homme de génie.

Oribase connoissoit parfaitement la matiere médicinale, & la diéte, dont il a laissé un Traité fort étendu.

Le septieme Livre de ses Collections ne traite que des objets de Chirurgie ; savoir, de la saignée, des ventouses, des sangsues, & des escarotiques. Le huitieme parle des clistéres & des suppositoires ; & le neuvieme, des synapismes.

Nous avons du même Auteur, les maladies de la peau, des Remarques judicieuses, & des Observations intéressantes sur les ulceres & la gangrene. Il nous apprend qu'il n'y a rien à craindre dans l'ouverture de la veine cubitale, mais qu'on doit être fort circonspect en ouvrant la médiane, à cause de la proximité du nerf. Les escarotiques lui avoient paru dangereux ; il n'en permettoit l'usage que dans les amputations. Ce Médecin avoit très-bien observé qu'ils n'arrêtoient le sang que pour un temps ; & qu'après la chute de l'escarre, l'hémorrhagie se renouvelloit plus fort qu'auparavant. Il a donné une ample description de plusieurs instrumens de Chirurgie, & sur-tout une machine pour les luxations dont on s'est servi pendant long-temps.

Oribase composa, à la priere de l'Empereur Julien, soixante & dix Livres de Collections, selon Suidas, & soixante & douze selon Photius. C'est une com-

IV. Siecle.

ORIBASE.

pilation tirée de Galien & de ſes prédéceſſeurs, à laquelle il a ajouté les obſervations que ſa grande pratique lui avoit fournies. Il n'en reſte que les quinze premiers Livres, & deux autres qui ne roulent que ſur l'Anatomie, que Raſarius regarde comme le 24 & le 26 de la Collection. Il fit enſuite un abregé de cet Ouvrage, & le réduiſit à neuf Livres pour l'uſage de ſon fils Euſthatius. Quant au ſtyle de ce Médecin, il eſt fort inégal & très varié: d'où il réſulte qu'un endroit obſcur eſt éclairé par un autre. On doit convenir, à ſa gloire, qu'il a répandu un grand jour ſur différens points de l'Anatomie & de la Chirurgie de Galien, qui, ſans lui, euſſent été inintelligibles. Ses Ouvrages ſont:

Opera quæ extant omnia, tribus tomis digeſta, Johan.-Bapt. Raſario interprete, Baſileæ 1557, in-8°.

» Tous les Ouvrages d'Oribaſe, en 3 vol. in-8°. traduits par Jean Raſarius, imprimés à Baſle en 1557.

Primus habet ſynopſeos ad Euſthatium filium, Libros novem, quibus tota Medicina in compendium redacta continetur.

Item libellos duos de machinamentis & laqueis ſuis, figuris exquiſite illuſtratos.

Secundus Collectorum ad Imperatorem Julianum Cæſarem Auguſt. Lib. 17. qui ex magno ſeptuaginta Librorum volumine ad noſtram ætatem ſoli pervenerunt.

Tertius facultates ſimplicium, morborum & locorum affectorum curationes.

Seorſim extant ſynopſeos ad Euſthatium filium Libri novem, Johan-Bapt. Roſario interprete. Paris 1554, in-12.

De ſimplicium pharmacorum viribus, Libri 4. Argentinæ 1544, in-fol.

De victus ratione fragmentum. Baſileæ 1528, in-8°. cum aliis quibuſdam de re medica Libris.

Euporiſton: hoc eſt libri tres paratu facilium medicaminum compoſitorum & trochiſcorum confectio.

Medicinæ compendium Liber unus. Curatione à capite ad pedes ex interpretatione anonymi, Baſileæ 1529, in-fol. cum Aureliano.

IV. Siecle.

ORIBASE.

Commentaria in Aphoriſm. Hipp. hactenus non viſa Johannis Guintherii induſtria, velut è profundiſſimis tenebris eruta, & nunc primum in Medicinæ Studioſorum utilitatem, Pariſiis 1533, in-8°. Venetiis eod. anno, Baſileæ 1535, in-8°. Patavii 1658, in-12.

Quelques Auteurs regardent ces Commentaires comme ſuppoſés.

De laqueis ex Heracl. liber. Et alter de machinamentis ex Heliodoro, Vido Vidio interprete.

Deux Traités, un ſur les lacs, tiré d'Héraclide, & l'autre ſur les machines, extrait des écrits d'Héliodore, traduit en latin par Vidus Vidius. On les trouve parmi les Ouvrages de Galien.

De aquis & Balneis excerpta, Auguſtino Gadaldino interprete.

Des extraits faits par Auguſtin Gadaldinus, ſur la vertu de l'eau & des bains, qu'on trouve dans un Ouvrage imprimé à Veniſe ſur cette matiere.

De febribus Liber, un Livre ſur les fievres, inſéré dans un Ouvrage ſur cet objet à Veniſe.

Pluſieurs fragmens touchant divers points de médecine, recueillis par Ætius.

Photius & Paul d'Ægine font mention de deux pieces d'Oribaſe, qui n'étoient qu'un abregé de Galien, l'une en quatre, l'autre en ſept volumes. Elles ſont perdues, de même que pluſieurs autres Traités dont parle Suidas.

Réné Moreau avoit dans ſa bibliotheque une traduction latine manuſcrite, fort différente de celle qu'on avoit publiée, tant par rapport à l'ordre des livres qu'aux matieres qui y étoient diſcutées.

On trouve dans la bibliotheque de l'Empereur un abregé des écrits d'Oribaſe, qu'un certain Théophonus fit par ordre de Conſtantin Porphirogenete. Cet abregé eſt en grec & en manuſcrit.

OCTAVIUS ou OCTAVIANUS HORATIANUS.

On n'a rien de poſitif, ni ſur la vie, ni ſur le pays d'Octavius ou Octavianus Horotianus. Le ſtyle qui regne dans ſes écrits, a fait croire qu'il étoit Africain de nation; mais ce n'eſt ici qu'une conjecture, & nous ne la donnons que pour ce qu'elle vaut.

On ſait ſeulement qu'il eut pour maître Vindi-

IV. Siecle.

cianus, Médecin de l'Empereur Valentinien. C'eſt lui-même qui nous l'apprend.

Il vécut ſous l'empire de Gratien & de Valentinien vers l'an 387. Les connoiſſances qu'il acquit en Médecine le rendirent célebre. On ne ſait pas trop par quelle raiſon pluſieurs Écrivains l'ont mis au nombre des Médecins latins, puiſque l'ouvrage écrit qu'il nous a laiſſé fut d'abord écrit en grec, & que ce ne fut que long-temps après qu'il le traduiſit lui-même en latin.

Dans le quatrieme Livre de ſes œuvres, qui roule ſur la Phyſique, notre Auteur effleure quelques queſtions d'Anatomie & de Phyſiologie.

Il parle du fœtus, de ſa formation, & de ſes accroiſſemens ſucceſſifs. Il examine la ſtructure de la langue, fait enſuite quelques réflexions ſur le méchaniſme de la voix, ſur la nature des ſubſtances du cerveau, ſur le tact en général, & ſur la ſemence. Cette liqueur précieuſe lui paroît mériter une attention particuliere. Il en conſidere l'eſſence, qui le conduit naturellement à des recherches ſur les corps qui la filtrent. Ces recherches ſont terminées par l'expoſition qu'il fait des opinions d'Eraſiſtrate, d'Herophile, & des auteurs anciens ſur cette matiere.

Rerum medicarum libri quatuor. Argentinæ 1532, fol. pag. 112. Huic editioni acceſſit Albucaſis Chirurgia.

NEMESIUS.

Nemeſius fut Evêque à Emeſe, Ville de la Phénicie. Il vivoit ſur la fin du quatrieme ſiecle. La place qu'il occupoit ne l'empêcha point de ſatisfaire ſon goût pour l'Anatonie. Il cultiva cette ſcience avec quelque ſuccès : la deſcription qu'il donna du foie prouve qu'il en avoit une connoiſſance aſſez exacte pour ſon ſiecle. L'uſage qu'il lui attribue dans l'économie animale, eſt différent de celui qu'on lui avoit accordé juſqu'alors. On avoit regardé ce viſcere comme le principal organe de la ſanguification. Nemeſius penſe que c'eſt-là que s'élabore le ſuc nourricier, qui après avoir ſubi une préparation convenable & analogue à la nature de nos humeurs, eſt diſtribué, par le moyen des veines, dans toutes les parties du corps.

Si notre Auteur s'eſt trompé ſur la vraie deſti-

IV. Siecle.

NEMESIUS.

ction du foie, il faut convenir qu'il s'exprime très-clairement sur l'importance & les usages de la bile. Nous allons transcrire en entier ce morceau, afin de mettre le lecteur à portée de juger si Silvius Deleboë est fondé à s'arroger cette découverte. Quiconque se donnera la peine de comparer ces deux Écrivains, conviendra, s'il est de bonne foi, qu'ils s'étayent l'un & l'autre des mêmes principes, & que par une conséquence nécessaire, Silvius est le Copiste de Nemesius, à qui on ne sauroit refuser l'honneur de l'invention. Voici ce passage.

» La bile, dit Nemesius (*a*), n'existe pas par rapport » à elle-même ; mais elle a des usages très étendus. » Elle sert à la digestion, & excite la sortie des » excrémens : elle peut être regardée comme une » des parties nutritives. Semblable à la faculté vitale, » elle communique au corps une espèce de chaleur. » Tels sont les usages pour lesquels la bile semble » avoir été créée : & comme elle sert encore à pu- » rifier le sang, on peut dire que c'est par rapport » à lui qu'elle a été faite.

Il est une autre découverte plus importante qu'on lui attribue ; c'est la circulation du sang (*a*). « Le » mouvement du pouls, dit Nemesius, commence » par le cœur, & principalement au ventricule gauche » de ce viscere. L'artere se dilate & se contracte » avec violence, & d'une façon réguliere & har- » monique. Dans la dilatation, elle attire des veines » voisines la partie la plus dense du sang, dont les » exhalaisons servent à réparer les esprits vitaux. » Dans la contraction, elle répand dans tout le » corps, par des passages cachés, toutes les exha- » laisons qu'elle contient ; de maniere que dans l'ex- » piration, le cœur chasse tout ce qui est fuligi- » neux, soit par la bouche, soit par le nez. » Le morceau que nous venons de rapporter, prouve effectivement que Nemesius avoit quelque idée de la circulation du sang. On sait que c'est dans la diastole que les arteres reçoivent le sang que le cœur leur envoie, & que c'est dans la systole qu'elles le

(*a*) Liber de natura hominis, cap. 28.
(*b*) Cap. 24.

IV Siecle.

NEMESIUS.

distribuent aux différentes parties du corps. L'expérience nous a d'ailleurs appris que le ventricule gauche du cœur est le premier organe qui commence à se mouvoir. Ainsi Mr. Freind ne nous paroît pas bien fondé à soutenir que notre Auteur n'a eu, de la circulation, qu'une notion plus confuse qu'Hippocrate & Galien. Nous avouerons sans peine qu'il n'en a pas connu toutes les loix à beaucoup près. Il étoit réservé au fameux Harvey de porter sur cet objet le flambeau de l'évidence. Mr. Freind, dont le sentiment est d'ailleurs très-respectable, est suspect dans cette occasion. Harvey est son compatriote, & en possession depuis long-temps de cette découverte que personne ne lui a contestée. Nous ne prétendons point affoiblir sa gloire; elle n'en brille pas avec moins d'éclat, quoiqu'il soit vrai que Nemesius a connu la circulation.

De natura hominis liber. Antverpiæ 1565 in-8°. *Græce à Nicolao Ellebodio editus, & ab eodem latine conversus. Oxonii* 1671 in-8°. *Græce & latine. Antuerpiæ* 1584 in-8°. *Lugduni* 1538 in-8°. *Londini patrio idiomate* 1636 in-8°.

ÆTIUS.

Il y a eu trois célebres Médecins de ce nom, dont l'histoire nous a conservé la vie (*b*).

Le premier est *Ætius Silanius*. C'est dans les écrits de cet Auteur que Galien a, dit-on, puisé le livre de *atra bile* qu'on lui attribue.

Le second est Ætius d'Antioche, que son inconstance & sa légereté ont rendu fameux. Il est peu d'hommes qui aient embrassé autant d'états différens. De Vigneron qu'il étoit, il devint Orfevre. Ce métier lui ayant déplu, il étudia la Médecine, qu'il abandonna pour se mettre à la tête d'une secte. C'est un de ceux qui ont défendu avec le plus de chaleur l'héréfie arienne. Il fut fait Médecin d'un nommé Sopolis, & cultiva les Belles-Lettres pendant quelque temps. Il se distingua dans la pratique de la Médecine, à laquelle il renonça pour entrer dans l'état eccléfiastique. L'histoire nous apprend

(*a*) Historiæ Medecinæ, p. 199.

(*b*) Eloy, Dictionnaire Historique de la Médecine.

qu'il s'y avança & qu'il devint Évêque vers l'an 361. IV. Siecle.

ÆTIUS.

Le troiſieme étoit d'Amida en Méſopotanie. Il vivoit ſur la fin du cinquieme ſiecle & le commencement du ſixieme. Il y a tout lieu de croire qu'il étoit chrétien : ce qui peut être la raiſon qui l'a fait confondre pluſieurs fois avec Ætius d'Antioche dont nous venons de parler. Celui dont nous écrivons la vie, eſt appellé *Comes obſequii* (*a*), c'eſt-à-dire, Chef de ceux qui étoient à la ſuite de l'Empereur. Alexandrie fut la Ville où il étudia la Médecine, & le théâtre ſur lequel il commença à la pratiquer.

Ætius a entiérement négligé l'Anatomie ; à peine en trouve-t-on quelques veſtiges dans ſes ouvrages qui renferment nombre d'excellentes choſes ſur la Chirurgie. Cet art doit beaucoup à ſes travaux. Comme il l'avoit exercé lui-même, il ne s'eſt pas contenté de copier les opinions & la doctrine de ceux qui l'avoient devancé. Il a tiré de ſa propre expérience les regles & la méthode qu'il propoſe. Il nous a laiſſé la deſcription de pluſieurs opérations chirurgicales. Le chapitre où il traite de la caſtration, & bien d'autres, peuvent en quelque ſorte être regardés comme lui appartenant en propre par les découvertes nombreuſes qu'il y a ajoutées.

On trouve dans Ætius une foule de queſtions chirurgicales, dont Celſe ni Galien ne diſent pas le mot. Il en eſt auſſi quelques-unes dont il n'eſt point fait mention dans Paul d'Ægine. Je me contenterai de rapporter une ou deux preuves du fait que j'avance. Ætius détaille avec la derniere exactitude, d'après Aſclépiade, la maniere dont on doit traiter l'anaſarque (*b*). Elle conſiſte à faire une inciſion à la partie interne de la jambe, à quatre travers de doigt de diſtance du talon, à peu près dans l'endroit où l'on pratique ordinairement la ſaignée du pied. Cette ouverture n'eſt point ſuivie d'inflamma-

(*a*) Cette Charge étoit fort honorable parmi les Romains. Ceux qui en étoient revêtus étoient tenus de préceder l'Empereur.

(*b*) Tetrab. Tabl. 3. Sermon. 2.

IV. Siecle. ÆTIUS.

tion ; elle eſt comme l'égout par où la nature ſe délivre de la quantité d'eau qui la ſurchargeoit. Il a remarqué que ce ſeul remede ſuffiſoit pour la guériſon de la maladie, & qu'il n'étoit pas beſoin de faire prendre de médicamens internes.

Cette pratique, quelqu'heureuſe qu'elle ait été entre les mains d'Ætius, n'eſt point en uſage aujourd'hui. On s'eſt apperçu que la gangrene ſuivoit ordinairement les inciſions qu'on pratiquoit aux jambes des hydropiques, & forçoit quelquefois d'en venir à l'amputation d'un membre qu'on eût conſervé ſans cette opération.

Pluſieurs paſſages de ce Médecin ne nous permettent pas de douter qu'on ne fît pour lors un grand uſage du cautere, ſoit actuel, ſoit potentiel. La paralyſie eſt la maladie dans laquelle il ſe ſervoit le plus de ce remede. Il faiſoit dans ce cas cautériſer à la nuque & ſur le ſommet de la tête. Le nombre des eſcarres étoit proportionnel à l'opiniâtreté du mal. C'étoit un bon ſigne, ſelon lui, ſi l'écoulement, qui s'établiſſoit après la chute de l'eſcarre, étoit abondant & ſe ſoutenoit pendant long-temps ; il croyoit pouvoir eſpérer une guériſon radicale. Ce que nous venons de rapporter ſuffit pour montrer combien peu ſont fondés quelques modernes à prétendre que les anciens ne connoiſſoient pas le cautere. Quiconque aura meurement peſé cette deſcription d'Ætius, verra ſans peine tout le ridicule de cette prétention.

Ce Médecin regardoit le cautere (*a*) comme le ſeul remede dont il fut permis d'attendre quelque choſe dans l'aſthme invétéré, & qui avoit réſiſté à à toutes ſortes de médicamens. Il les multiplioit ſinguliérement dans cette circonſtance ; il en faiſoit appliquer un à l'articulation de la clavicule avec le ſternum ; deux ſur le trajet des arteres carotides près de la machoire inférieure ; deux ſous les mammelles entre la troiſieme & la quatrieme côte ; deux autres au dos dans l'intervalle de la cinquieme avec la ſixieme ; un ſur le cartilage xiphoïde ; deux entre

(*a*) Tetra. Bibl. 4. Sermo. 2.

la huitieme & la neuvieme côte de chaque côté ; enfin trois au dos, un au milieu de la colomne vertébrale, & les deux autres un peu au-deſſous & aux apophiſes épineuſes des vertebres. Il y auroit quelques obſervations à faire ſur le plus ou le moins de profondeur que devoit avoir chacun de ces cauteres ; mais ce détail nous éloigneroit peut-être trop de notre objet, & deviendroit faſtidieux pour le lecteur ; il nous ſuffira d'avertir qu'Ætius recommandoit d'entretenir l'écoulement pendant long-temps, & en donnoit les moyens. Il ſuivoit la même méthode dans le traitement de l'empyeme & de la pthyſie.

IV. Siecle. ÆTIUS.

Ce Médecin nous apprend la maniere dont on pratiquoit de ſon temps l'opération de la paracenthèſe. Il ne nous laiſſe pas ignorer qu'elle étoit preſque toujours ſuivie d'une fiſtule incurable ou d'une mort ſubite, peut-être parcequ'on n'avoit pas la précaution d'évacuer les eaux à différentes repriſes.

Dans l'excellent traité qu'Ætius nous a laiſſé ſur les morſures des animaux enragés, il veut qu'on entretienne la plaie ouverte pendant ſoixante jours ; & qu'on la rouvre avec le cautere, ſuppoſé qu'elle vînt à ſe fermer. On ſent aſſez l'importance de ce précepte, que les anciens obſervoient toujours ſcrupuleuſement. Il y a des Auteurs qui mettent quelque différence entre le cautere des modernes & celui des anciens. Le peu (*a*) que nous en avons dit ſuffira pour faire voir qu'il n'y en a abſolument aucune. Tout ce qu'on peut ajouter en faveur des modernes, c'eſt qu'ils ont perfectionné cette opération en ouvrant le cautere ſur les parties charnues, ou plutôt dans l'interſtice des muſcles, tandis que les anciens l'appliquoient ſouvent ſur les os, comme ſur le ſternum, à la nuque, à la clavicule, aux pariétaux, &c. Il eſt évident que le corps étranger qu'on mettoit dans l'ulcere pour l'empêcher de ſe fermer, devoit, par la preſſion qu'il exerçoit ſur le périoſte, cauſer au malade des douleurs aiguës. Joignez à cela que ces parties étant preſque dépourvues de

(*a*) Freind, Hiſt. Med. p. 144, 145, 146.

IV. Siecle. ÆTIUS.

vaisseaux lymphatiques, ne pouvoient fournir qu'une petite quantité d'humeur.

Bien des Médecins préferent le cautere actuel au potentiel, parceque l'escarre que fait celui-là, tombe plutôt : ce n'est pas-là le seul avantage qu'il ait sur le potentiel ; cependant on l'a abandonné, parce-qu'il a paru trop cruel, & qu'on a voulu s'accommoder à la foiblesse, ou plutôt à la pusillanimité des malades.

C'est ici le lieu de dire un mot des sétons. Lanfranc est le premier qui les ait bien décrits. Ils étoient néanmoins connus long-temps avant lui, & les Arabes en faisoient grand usage. Il y a même dans notre Auteur quelques passages qui semblent faire croire qu'ils ne lui étoient pas entiérement inconnus.

Ætius aimoit beaucoup les remedes externes. Il s'est étendu avec complaisance sur cette matiere. Il a composé sur les emplâtres un livre entier, où il a refondu ce que Galien avoit dit touchant leur composition, & recueilli tout ce qu'il a pu trouver chez les Grecs, les Perses & les Égyptiens. Son ouvrage est écrit avec méthode. Il a classé les emplâtres suivant leurs différentes propriétés. Il ne raisonne pas mal sur leurs différentes vertus. Ce qu'il dit en particulier des résolutifs & des supuratifs, désigne son profond savoir (*a*). « Lorsque le squirrhe, dit-il, commence à se former, & qu'il y a encore dans la tumeur un reste de sentiment, nous employons les émolliens qui sont en même temps des discussifs légers. Ceux qui sont trop forts, diminuent à la vérité la tumeur, mais en rendent la résolution impossible en procurant l'évacuation des humeurs les plus ténues ; ils condensent & rapprochent les parties terreuses qui sont les plus solides : c'est pourquoi il est à propos de mêler dans ce cas-là les relâchans avec les résolutifs. Les premiers doivent précéder ; les autres viennent ensuite : cependant il faut avoir égard au tempéramment du malade & à l'état de la tumeur. Si l'on fait attention, dit-il, à ce que je viens de représenter,

(*a*) Tetra, Bibl. 4. Serm. 3.

» on

» on acquerra une expérience fondée, à la vérité, » sur des conjectures, mais qui ne sera pas tout-à- » fait routiniere. » Fait-on aujourd'hui une application plus judicieuse des topiques ?

IV. Siecle. ÆTIUS.

Ætius montre la même sagacité en traçant les différences des médicamens résolutifs d'avec ceux qui font suppurer (*a*). Nous ne le suivrons pas dans ces détails ; ils ne sont point de notre objet. Il faut cependant convenir qu'on ne reconnoît plus cet Auteur lorsqu'il vient à parler des vertus de chaque emplâtre en particulier. Tout est plein d'incertitude & de confusion. Il expose assez mal quels sont ceux qui provoquent la suppuration, quels sont ceux qui operent la résolution. Le même lui paroît quelquefois bon pour produire ces deux effets. Il y en a un sur-tout qu'il regarde comme merveilleux, & qui a la propriété de dissiper les abscès. Un tel emplâtre est un être de raison ; & il est surprenant que ce grand homme soit tombé dans une erreur si peu pardonnable.

Ætius a embrassé presque tous les objets de Chirurgie. Il parle de la saignée, de l'artériotomie, des ventouses, des sangsues, des fomentations, des rubefiants, des synapismes, &c. Il traite des maladies du cuir chevelu, de celles de l'oreille, du nez, des yeux, de la bouche, & sur-tout des paupieres. Il donne des préceptes utiles sur la maniere d'extraire des corps étrangers qui se sont introduits dans les plaies ou glissés dans quelque cavité.

L'inflammation & l'abscès des intestins, du foie, des reins, de la vessie, & le traitement que ces maladies exigent, sont décrits dans divers chapitres. Celui qui traite de la goutte est intéressant & mérite d'être lu. Il fait mention des hémorrhoïdes, du cancer, de l'inflammation du testicule, des différentes espèces de hernies, de la chute du fondement, de la piqûre des nerfs & des tendons, du charbon, de la gangrene, du sphacele, des tumeurs enkistées, &c. Le lecteur trouvera sur la plupart de ces matieres des vues & des instructions utiles Nous lui en recommandons la lecture, bien persuadés qu'il

(*a*) Eod. loco.

ne regrettera pas le temps qu'il y aura employé.

IV. Siecle.

ÆTIUS.

Ætius ne nous a donné aucune remarque ſur la maniere de réduire les fractures & les luxations. Ce ſilence ne ſembleroit-il pas prouver que de tout temps les Charlatans ont été en poſſeſſion de cette partie eſſentielle de l'art. Il eſt le premier Médecin Grec qui ait fait mention des charmes & des amulettes, & qui ait parlé de leurs uſages médicinaux.

Il paroît que l'arrangement qu'on voit dans ſes ouvrages, n'a pas été fait par lui ; il appartient vraiſemblablement à quelqu'Auteur plus récent. Nous avons de lui,

» *Contractæ ex veteribus Medicinæ tetrabiblos: hoc* » *eſt quaternio, id eſt libri univerſales quatuor, ſinguli* » *quatuor ſermones complectentes, ut ſint in ſumma* » *quatuor, quatuor ſermonum quaterniones, id eſt* » *ſermones quindecim latine, ex interpretatione Corna-* » *rii, Venet* 1543 in-8°. *ex verſione ejuſdem & Johan-* » *Bapt. Montani, Baſileæ* 1535, 42, 49 in-fol. » *Lugduni* 1549, in-fol. *Lugd.* 1560, in-12. 4 vol.

» *Excerpta de Balneis, liber de febribus.*

» Ces deux ouvrages ſe trouvent à Veniſe dans » deux traités qui traitent de ces matieres.

MELETIUS.

On ne ſait pas trop en quel temps vivoit Mélétius : il eſt cependant probable qu'il a été contemporain d'Ætius. L'hiſtoire ne nous dit rien, ni du lieu de ſa naiſſance, ni des particularités de ſa vie. Elle nous apprend ſeulement qu'il étoit philoſophe & de la religion chrétienne (*a*). Il fit une étude particuliere de l'Anatomie. L'ouvrage que nous avons de lui, en eſt une preuve. Nicolas Petreyus a pris le ſoin de le traduire en latin. On trouve l'exemplaire dans quelques bibliotheques de France.

Riolan, dont le jugement eſt d'un grand poids en Anatomie, avoit fort mauvaiſe opinion du traité de Mélétius ſur la nature & la ſtructure de l'homme. Malgré le reſpect dû à la déciſion de cet Anatomiſte, nous prenons la liberté d'être d'un ſentiment un peu différent ; & ceux qui ſe donneront la peine de lire

(*a*) Il y a eu deux autres Médecins du même nom avec leſquels il ne faut pas le confondre ; *voyez* Geſneri Bibliotheca & Schenkii.

cet ouvrage, trouveront qu'il eſt meilleur que Riolan ne le penſe. Le deſſein de Mélétius, en le compoſant, étoit, comme il le dit lui-même, de préſenter ſous un ſeul point de vue ce qui ſe trouve écrit dans les différens Auteurs ſur l'homme. Il prend ſa matiere d'un peu haut; il commence par examiner les élémens de l'univers pour paſſer enſuite à ceux qui entrent dans la compoſition du corps humain; après cela il s'arrête ſur la maniere dont le fœtus eſt engendré, & dont il vit dans le ſein de la mere. Les fonctions vitales, animales & naturelles l'occupent pendant quelque temps; & avant que d'entrer dans le détail, il tâche d'expliquer l'action réciproque de l'ame ſur le corps & du corps ſur l'ame. Il remarque que celle-ci a trois facultés principales: facultés dont Volf a ſi bien démontré l'exiſtence, & que Mélétius regarde comme la ſource des vertus & des vices. Il examine enfin en quoi conſiſtent la joie, la triſteſſe, le ris, les larmes, &c.

IV. Siecle. MELETIUS.

Juſqu'ici on n'a vu que le Phyſicien; nous allons préſenter l'Anatomiſte: il établit la diviſion du corps humain, traite des parties ſimilaires & organiques, & s'étend beaucoup ſur les os du crâne & ſur les ſutures qu'on y obſerve. La figure de la tête lui donne lieu d'exercer ſon eſprit: pourquoi eſt-elle ronde & non allongée? C'eſt un objet ſur lequel il propoſe ſes conjectures; il paſſe enſuite à l'examen du cerveau & des yeux: il paroît qu'il avoit une connoiſſance aſſez exacte de ce dernier organe; il fait mention des tuniques & des différentes humeurs qui le conſtituent. Il examine enſuite juſqu'où s'étend la puiſſance du fluide nerveux ſur notre machine; de-là il paſſe à la ſtructure anatomique du nez. Après ce préliminaire, notre Auteur fait quelques réflexions ſur la maniere dont l'odorat ſe forme & ſe détruit; il ſuit le même ordre à l'égard du larynx: ce n'eſt qu'après avoir donné la deſcription des parties qui le compoſent, qu'il ſe permet d'examiner le méchaniſme de la voix. La méthode de faire ainſi précéder l'expoſition anatomique aux explications phyſiologiques, nous paroît très bonne, & même la ſeule qui puiſſe conduire à la vérité. Tout le

IV. Siecle. MELETIUS.

monde ſent aiſément combien la connoiſſance de la poſition de la figure d'une partie, de la connexion qu'elle a avec celles qui l'environnent, jette de lumiere & de clarté ſur les vrais uſages de cette même partie. Si on eût ſuivi cette route, nous n'euſſions pas vu naître une foule de ſyſtêmes abſurdes, enfans d'une imagination bouillante & déréglée. L'ouvrage de Mélétius peut être regardé comme un traité preſque complet d'Anatomie. On peut voir dans Goelicke (*a*) le nombre des objets dont il s'occupe.

De natura & ſtructura hominis, opus è græco in latinum verſus à Nicolao Petreio Corcyreo, Venetiis 1552, in-4°.

SEXTUS.

Sextus vivoit vers l'an quatre cens. On ignore quel fut le lieu qui lui donna la naiſſance. Il fut élevé à l'école d'Hérodote de Tarſe, & ſurnommé l'Empirique, parcequ'il étoit attaché à la ſecte des Médecins de ce nom. Nous avons de lui un traité ſur la Médecine des animaux, dans lequel, entr'autres matieres, il expoſe un grand nombre de maladies chirurgicales. On y lit preſque toutes les affections cutanées & la plupart des maladies qui attaquent le globe de l'œil. Il propoſe contre chacune en particulier, des remedes qui ſont tous tirés du regne animal, & pour leſquels il fait paroître la plus grande confiance. Ces prétendus ſpécifiques ne peuvent paſſer pour tels qu'aux yeux d'un homme qui n'a jamais fréquenté le lit des malades. Il y a apparence que Sextus étoit dans ce cas. Cette aſſertion ne paroîtra pas deſtituée de tout fondement à quiconque ſaura que Sextus étoit auſſi philoſophe, & qu'il s'étoit attiré plus de célébrité par ce dernier titre que par celui de Médecin. Il nous a laiſſé deux ouvrages philoſophiques. Le premier contient le ſentiment des Pyrroniens. Dans le ſecond il ſe déchaîne contre toutes les ſciences, & ſoutient qu'il n'y a rien de certain dans aucune, pas meme dans les mathématiques. L'eſprit de ſyſteme y domine ; cela ſeul annonce aſſez mal un Médecin.

Sexti de Medicina animalium, beſtiarum, pecorum,

(*a*) Introduct. ad Hiſtoriam litterar. Anatomes.

& *avium liber. Norimbergæ* 1537, in-8°. *Tiguri* 1539, in-4°. IV. Siecle.

Cet ouvrage a été traduit en latin par Gabriël Humelbergius. L'intitulé a fait croire qu'il appartenoit à Sextus de Chéronée (*a*), de la secte platonicienne, neveu de Plutarque, & Précepteur de l'Empereur Marc Aurele : mais c'est une erreur ; il est de Sextus l'Empirique. SEXTUS.

Léonide naquit à Alexandrie sur la fin du quatrieme ou au commencement du cinquieme siecle. Lorsqu'il commença à paroître, le dogmatisme, l'empirisme & le méthodisme partageoient la Médecine. Il s'occupa à concilier les opinions de ces trois sectes ; on dit même qu'il y avoit réussi : c'est pour cela qu'il fut appellé Épysynthétique. LÉONIDE.

Léonide n'est connu que par les fragmens qu'Ætius nous en a conservés. Ce Médecin a porté plus loin que ses prédécesseurs l'usage des scarifications. Lorsque celles qu'on pratiquoit aux jambes des leucophlégmatiques ne suffisoient pas pour faire évacuer les eaux, il conseille d'en pratiquer d'autres au bras, à la cuisse, au scrotum ; & il nous assure que par ce moyen il est parvenu à dissiper l'enflure, non seulement des extrémités, mais encore du ventre. Il y a apparence que dans le cas où cette manœuvre a réussi, il y avoit complication de l'anasarque avec l'ascite. Dans celle-ci on n'en tireroit pas grand avantage.

Léonide vouloit que dans l'empyême on ouvrît la poitrine avec le cautere actuel pour donner issue au pus. Il décrit même la façon dont il falloit s'y prendre.

Il est le premier qui ait fait mention des dragonneaux, espèce de vers dont la grandeur varie, qui naissent plus souvent aux jambes & aux bras, & même aux côtés chez les enfans.

Galien avoit oui dire que ces vers avoient été très communs en Arabie ; mais il n'en a jamais vu : c'est pourquoi il n'en donne aucune description. Ils se développent sous la peau sans causer de douleur.

(*a*) Vid. Bernier, Histoire Chronologique de la Médecine & des Médecins, p. 112.

IV. Siecle. LEONIDE.

Cependant il s'y forme à la longue une puſtule qui ſuppure, & l'animal paroît. La ſeule indication qu'il y ait à remplir, c'eſt d'ôter le ver en entier; quelquefois il ſort de lui-même; d'autres fois on eſt obligé d'avoir recours à l'inciſion: mais il faut toujours bien prendre garde de le rompre; car ſi ce malheur arrive, le malade eſt expoſé aux douleurs les plus aiguës. Paul Æginete propoſe un autre moyen de le tirer. Il conſiſte à y attacher, par le ſecours d'un fil, un petit poids qui le faſſe ſortir peu à peu. Ce dernier moyen nous paroît dangereux. Il eſt à craindre qu'on n'accélere par-là la rupture du ver, en voulant l'éviter. Ce ver eſt quelquefois d'une longueur étonnante. On en a vu de trois pieds. Albucaſis a eu occaſion d'en obſerver un qui en avoit quatre. Malgré cela quelques Écrivains ont révoqué en doute leur exiſtence; ils ont cru que ce n'étoit autre choſe qu'une concrétion de matiere blanchâtre qui avoit pris la forme d'un ver. Il y a toute apparence qu'ils ſe trompent. Léonide entre dans un détail trop exact à ce ſujet pour qu'on puiſſe croire qu'il s'eſt mépris.

Mr. Leclerc (*a*), appuyé ſur l'opinion de pluſieurs Hiſtoriens, penſe que le dragonneau differe de ce que les Arabes ont connu ſous le nom de *vena medinenſis*, & que cette derniere maladie eſt ce qu'on appelle *l'affection des bœufs*, *affectio bovina*, qui n'eſt autre choſe qu'un petit ver qu'on rencontre ſouvent ſous le cuir des bœufs. Mais Ætius & Albucaſis, qui en ont parlé après Léonide, donnent des caracteres trop diſtinctifs des vers qui conſtituent ces deux maladies, pour qu'on puiſſe ſe rendre au ſentiment de Mr. Leclerc.

La fievre ſe joint ſouvent au dragonneau pendant deux ou trois jours; elle cauſe même quelquefois les ſymptomes les plus terribles, & ſe termine enfin par un abſcès dont la guériſon eſt l'ouvrage de pluſieurs mois.

Le dragonneau eſt très commun en Guinée, ſurtout parmi les originaires du pays. Il n'eſt pas rare non plus de le voir le long du Golfe Perſique, &

(*a*) Eſſai déja cité.

dans la Tartarie. On a obſervé que cette maladie régnoit principalement dans les pays les plus chauds pendant l'été. On l'attribue avec quelque fondement aux eaux croupiſſantes dont les naturels du pays font leur boiſſon ordinaire. Kempfer (*a*) s'étend beaucoup ſur les moyens dont ils ſe ſervent pour tirer le ver ; ils ſont preſque en tout ſemblables à ceux que nos Chirurgiens emploient aujourd'hui dans les Indes occidentales. VI. Siecle. LEONIDE.

Il ne nous reſte de cet Auteur, comme nous l'avons dit plus haut, que des fragmens qui ſe trouvent parmi les ouvrages d'Ætius. Le premier traite *de hydrocephalo*, le ſecond :

De prolabentis ſedis peruſtione ; abceſſibus ſedis ; fiſtulis ani ; thymis & rimis in pudendis ; hernia aquoſa ; hernia inteſtinorum, c'eſt-à-dire, de la maniere de cautériſer le fondement lorſqu'il tombe ; des abſcès & des fiſtules à l'anus ; des excroiſſances, & des ragades qui ſurviennent aux parties génitales ; de l'hydrocele & des hernies.

Le troiſieme, *de brachiorum ac crurum, dracunculis*. Des dragonneaux des bras & des jambes.

Le quatrieme, *de ſtrenuis puſtacei & mellei humoris tumoribus*.

C-à-d. Des écrouelles, de l'athérome & du mélicéris.

Le cinquieme, *de mammarum fiſtulis, cancris, mammis induratis*.

C-à-d. Des fiſtules, du ſquirrhe & du cancer à la mammelle.

Alexandre étoit de Tralles, Ville fameuſe de la Lybie, où la pureté de la langue grecque s'étoit conſervée mieux que par-tout ailleurs. On ne ſait pas préciſément en quel temps il vivoit ; mais il y a apparence que c'étoit vers le milieu du ſixieme ſiecle, ſous l'empire de Juſtinien le Grand. Son pere s'appelloit Etienne. Comme il étoit lui-même Médecin, il prit un ſoin tout particulier de l'éducation de ſon fils ; ce fut lui qui lui donna les premieres connoiſſances de notre Art, qu'il étudia enſuite ſous un ALEXANDRE

(*a*) Amenitates exoticæ.

VI. Siecle.

ALEXANDRE.

autre fameux Médecin, au fils duquel il a dédié ſes ouvrages en reconnoiſſance des ſervices du pere. Convaincu de la néceſſité des voyages, il parcourut les Gaules, l'Eſpagne, l'Italie, & vint enfin ſe fixer à Rome où il s'acquit une grand réputation. Elle étoit telle qu'on venoit le conſulter des contrées les plus éloignées. Le nom d'Alexandre ne lui fut donné que pour marquer qu'il ſurpaſſoit autant les Médecins de ſon ſiecle, que le Roi de Macedoine avoit ſurpaſſé les Conquérans du ſien. Il n'étoit point indigne de ce titre; & il paroît qu'il le dût moins à la prévention du peuple ou au ſuccès de quelques cures opérées par le haſard, qu'à ſon ſavoir & à ſes lumieres.

Les qualités de ſon cœur le rendirent auſſi aimable dans les ſociétés que celles de ſon eſprit l'avoient fait eſtimer dans le monde; il ſut allier la ſcience avec la modeſtie: plein de douceur & de bonté envers ceux qui avoient recours à lui, il s'en faiſoit autant d'amis. Il répondoit avec plaiſir aux queſtions qu'on lui faiſoit, & ſouffroit ſans peine qu'on embraſſât un ſentiment oppoſé au ſien, qu'il ne rougiſſoit pas d'abandonner lorſque celui qui lui étoit propoſé lui paroiſſoit plus conforme à la raiſon & à l'expérience.

L'ordre, la clarté & l'exactitude qui regnent dans ſes ouvrages en font un Auteur vraiement original, & on peut le regarder après Arétée comme le meilleur Médecin qui ait paru parmi les Grecs depuis Hippocrate. La partie dans laquelle il excelle le plus eſt le diagnoſtic; les nuances imperceptibles des maladies qui ſemblent ſe confondre ne lui échappent pas; il en fait ſentir la différence avec une ſagacité ſinguliere; il n'en montre pas moins dans l'application des remedes; & quoiqu'il marche ſouvent ſans guide il ne s'égare pas, on lui voit prendre toujours la route la plus ſûre & la plus courte.

L'Anatomie ne lui eſt redevable d'aucune découverte; il négligea entierement cette branche eſſentielle de la Médecine, & ſe contenta de tranſcrire ce que ſes prédéceſſeurs en avoient dit.

Ce qu'il nous a laiſſé ſur la Chirurgie ſe réduit à peu de choſe, & ne vaut pas à beaucoup près ſes au-

VI. Siecle.

ALEXANDRE.

tres ouvrages. Alexandre n'eſt plus à cet égard ſemblable à lui-même : on a de la peine à le reconnoître ; il manque de cette critique judicieuſe & impartiale, qui par-tout ailleurs lui faiſoit diſtinguer ſi ſurement le vrai du faux, le bon du mauvais. On diroit qu'il s'eſt impoſé la loi de tranſmettre les erreurs de ceux qui l'ont précédé. C'eſt un copiſte & rien de plus.

Alexandre étoit fort vieux lorſqu'il commença à travailler pour la poſtérité : il ne parle que d'un petit nombre des maladies ; & ce qui paroîtra ſans doute ſingulier, c'eſt qu'il ne dit pas un ſeul mot de celles qui ſont particulieres au ſexe. Bien différent en cela de la plûpart des Ecrivains de notre ſiecle, qui, ſe perſuadant fauſſement qu'on doit meſurer leur mérite ſur le nombre des maladies dont ils parlent, ont la manie de donner des traités généraux de Médecine, qui ne ſont que des compilations plus ou moins mal faites, ſuivant qu'ils ont plus ou moins de diſcernement. Rien ne nuit tant aux progrès de l'Art, que ces ſortes d'ouvrages ; on s'en eſt apperçu depuis longtems, ſans cependant ſe corriger. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe modelât ſur Alexandre. Ce Médecin avoit vu beaucoup de malades ; il n'a traité néanmoins que de peu de maladies : il ne penſoit pas que le génie d'un ſeul homme pût embraſſer cette multitude d'objets que préſente notre Art.

Les ouvrages d'Alexandre ont eu pluſieurs éditions, ils ont été d'abord imprimés en Grec à Paris, en 1548, *in-fol.* avec les corrections de Jacques Goupilius.

Nous en avons une ancienne & mauvaiſe traduction Latine, qui a pour titre : *Alexandri Yatros Practica. Lugduni*, 1504, *in*-4°. *Papiæ*, 1512, *in*-8°. *Venetiis*, 1522, *in-fol.*

Albanus Torinus retoucha cette traduction ; mais ſans travailler ſur le Grec : elle parut ſous le même titre en 1533 & 1551, *in-fol.*

L'ouvrage Grec fut enſuite remis en Latin par Jean Guinterius Andernacus, & imprimé à Strasbourg en 1549, *in*-8°. A Lyon 1560, *in*-12, & 1575, avec les remarques de Jean Molina.

Procopius vivoit dans le ſixieme ſiecle, ſous l'Empire

VI. Siecle. PROCOPIUS.

de Juſtinien. L'hiſtoire qu'il nous a donnée des guerres des Romains contre différents peuples, & des progrès qu'il fit dans la connoiſſance des loix, ont fauſſement perſuadé à quelques Ecrivains qu'il n'étoit pas Médecin, comme ſi ce titre étoit incompatible avec celui d'Hiſtorien. La lecture de ſes ouvrages ſuffit ſeule pour leur déciller les yeux, on y trouve nombre de détails qui ne peuvent partir que d'un homme verſé dans l'art de guérir. La deſcription qu'il fait de la peſte qui ravagea Conſtantinople en 1543, eſt des plus exactes, & contient des remarques utiles au traitement de cette cruelle maladie.

Cet Auteur ne paroît pas avoir entierement négligé la Chirurgie, il étoit aſſez habile dans le traitement des plaies; car en parlant (*a*) de la bleſſure dont périt Artabaze Roi de Perſe, il dit formellement que l'artere carotide fut ouverte, & qu'il ſurvint une hémorrhagie qu'on ne put arrêter.

L'Empereur Trajan fut bleſſé au-deſſus de l'œil droit à la racine des os quarrés. Le bout de la fleche, ſans cauſer aucune douleur, s'enfonça ſi profondément qu'on ne le voyoit point. Procopius avoue ingénuement qu'il ignore la route que l'inſtrument avoit ſuivie, & nous apprend qu'il ſortit cinq ans après, & que l'Empereur fut parfaitement guéri.

Nous avons auſſi de lui un détail très circonſtancié du coup de fleche que reçut à la face un Roi des Goths. Les Chirurgiens étoient irréſolus ſur le parti qu'ils devoient prendre, la crainte qu'ils avoient de perdre l'œil malade, d'irriter dans l'opération les membranes & les nerfs, & par-là d'aggraver le mal, les empêchoit d'extraire le bout de la fléche qui étoit reſtée dans la plaie. Cependant un des Chirurgiens plus hardi que les autres, s'étant mis en devoir de le faire, preſſa l'œil du Roi qui pouſſa un cri & ſe plaignit d'une vive douleur. Après ce ſigne le Chirurgien oſa annoncer une guériſon prochaine: en effet il fit une inciſion à la peau & aux muſcles, tira le corps étranger, & la plaie ſe cicatriſa promptement & ſans danger. Ces faits que nous venons de rapporter ſont

(*a*) In Bello Goth.

puisés dans l'histoire de Procopius, sur la guerre des Goths & des Perses. VII. Siecle.

Paul d'Egine fut ainsi nommé, parcequ'il étoit natif de cette Isle dans la Grece. Il vivoit suivant quelques-uns sur la fin du quatrieme siecle; *Leclerc* est de ce sentiment. D'autres le placent en 420; mais Freind (*a*) ne le fait vivre que vers le milieu du septieme siecle : il fit ses études à Alexandrie avant qu'*Amron* l'eût prise. L'exemple d'Alexandre, qu'il s'étoit fait un devoir de prendre pour modele, lui inspira le goût des voyages; il parcourut différents pays, & l'on peut dire à sa louange que ce ne fut pas infructueusement, puisque outre plusieurs autres connoissances, il acquit une grande expérience dans l'art de guérir; expérience que l'on croit communément n'être que l'appanage de la vieillesse. PAUL D'EGINE.

Paul Æginete doit être regardé comme un de ces Ecrivains malheureux, envers lesquels la postérité a été injuste. Il y a apparence qu'on l'a mépriſé sans l'avoir lu; car si on se fut donné la peine de consulter ses ouvrages, on auroit vu qu'il ne méritoit point d'être traité de copiste, ni d'être appellé le singe de Galien; il n'est pas toujours de son avis, & dans plus d'une occasion il a le courage de combattre le sentiment d'Hippocrate même: il connoissoit parfaitement la pratique des anciens; & lorsqu'il a admis ou réfuté leurs opinions, ce n'est point par envie de contredire; mais parceque les raisons qui l'engagoient à prendre l'un ou l'autre de ces deux partis, lui paroissoient bien fondées. La vérité avoit sur lui des droits qu'il seroit à souhaiter qu'elle conservât encore sur l'esprit de ceux qui se mêlent d'écrire.

L'Anatomie est la branche de l'art de guérir qu'il cultiva le moins; cependant on trouve dans ses ouvrages la description de la rate, & celle du sphincter de la vessie.

La Chirurgie prit entre les mains de Paul de nouveaux accroissements. Cet Auteur ne se contenta pas comme la plûpart de ses prédécesseurs, d'en apprendre la théorie; mais convaincu que ce n'est qu'en exerçant qu'on peut y faire des progrès, il en

(*a*) Histor. Med.

VII. Siecle.

PAUL D'EGINE.

pratiqua les opérations. C'eſt celui des anciens qui a le mieux écrit ſur cette matiere, il eſt même à certains égards préférable à Celſe. Son ſixieme livre où il traite des opérations Chirurgicales, eſt regardé avec raiſon comme le meilleur corps de Chirurgie que l'on eut avant la renaiſſance des lettres. Nous allons tâcher d'en donner une idée à nos Lecteurs.

Il décrit avec exactitude (*a*) les différentes eſpeces de hernies ; il remonte juſqu'à leurs cauſes, & expoſe avec clarté leurs ſymptômes généraux & particuliers. On ne doit s'attendre ſelon lui à trouver de ſac herniaire, que lorſque la hernie vient d'un relâchement ; car lorſqu'elle ſe forme ſubitement à la ſuite de quelque effort violent, le péritoine ſe rompt & l'inteſtin paſſe à travers. Il donne avec préciſion la maniere de faire l'inciſion dans le cas où l'inteſtin ne peut être réduit ſans y avoir recours. Nous ne prétendons pas qu'il ſoit l'inventeur de cette méthode : elle étoit connue des anciens, Celſe en parle ; mais Paul eſt celui qui en traite avec le plus de détail. Il eſt de la derniere importance de la bien connoître, quoiqu'il ſe rencontre très peu de circonſtances où il faille l'employer ; puiſqu'un Chirurgien moderne (*a*) vient de démontrer que la dilatation ſuffit preſque toujours pour réduire les hernies avec étranglement. Cette découverte éclaire & ſimplifie le traitement, abrége les douleurs, & n'eſt point ſujette aux inconvénients que le débridement entraîne toujours avec lui.

Ce qu'il dit ſur les plaies & les abſcès mérite d'être lu, on y trouvera une méthode plus ſimple & mieux raiſonnée ; il oſa proſcrire ce nombre d'emplâtres ſous lequel on étouffoit l'action de la nature, il n'ignoroit pas que c'eſt à elle ſeule qu'il faut attribuer les changemens ſucceſſifs que les plaies nous préſentent ; c'eſt un fait que l'expérience a démontré depuis long-tems. Nos Chirurgiens en tombent d'accord, & le plus grand nombre ne s'y conforme pas.

Dans ſon exacte deſcription du petit appareil, Celſe prétend que cette opération ne doit avoir lieu que

(*a*) De re Medica, lib. ſext.
(*b*) M. Leblanc, nouvelle méthode d'opérer les hernies.

depuis neuf jusqu'à quatorze ans. Paul releve cette erreur, & soutient avec fondement qu'elle convient à tout âge, avouant toutefois qu'elle réussit mieux dans l'enfance. Quant au manuel il observe que l'incision ne doit pas être faite au milieu du périné & en ligne droite, mais à côté & obliquement en tirant vers la fesse gauche. Il recommande aussi de faire l'ouverture externe plus grande que l'interne, celle-ci doit être proportionnée au volume du calcul.

VII. Siecle. PAUL D'EGINE.

Les luxations & les fractures sont traitées dans un article séparé : il fait mention de la fracture de la rotule, qu'il dit être une maladie fort rare, & regarde comme impossible la luxation de l'extrêmité sternale de la clavicule.

Il est le premier qui, dans l'opthalmie, ait conseillé d'ouvrir la jugulaire & les arteres situées derriere l'oreille, contre le sentiment de Celse qui pense que l'ouverture de l'artere ne se referme plus. Comme il faisoit grand usage des ventouses & des scarifications, il a inventé un instrument qu'on peut appeller *scarificateur*, armé de trois pointes, qui font à la fois trois incisions. Il a tiré d'Ætius tout ce qu'il dit touchant le cautere sur lequel il avoit une opinion particuliere. Il vouloit qu'on le fit avec la racine d'aristoloche, trempée dans l'huile, à laquelle on mettroit le feu.

Nous ne connoissons point d'Ecrivain, dont les ouvrages soient parvenus jusqu'à nous, qui ait décrit ni même consulté avant lui la Bronchotomie. Tout le monde sait qu'on pratique cette opération dans le dessein de prévenir une suffocation imminente ; cependant il ne faut pas penser qu'elle soit indiquée dans toute sorte d'angine. Paul Æginete a très bien remarqué d'après Antyllus qu'elle étoit inutile dans la vraie esquinancie, c'est-à-dire dans celle où les muscles du larynx & la membrane qui revêt l'intérieur de la trachée artere & des poulmons sont affectés, & que l'on ne pouvoit se flatter d'en retirer quelque avantage que dans le gonflement des amygdales, lorsque la trachée artere n'est point lésée. Voici la méthode que notre Auteur recommande de suivre en pratiquant cette opération : on fait l'incision trois

VII. Siecle. PAUL D'EGINE.

ou quatre cerceaux au-dessous du cartilage cricoïde ; c'est l'endroit le plus commode, soit parcequ'il n'est recouvert que par la peau, soit parcequ'il est très éloigné des gros vaisseaux. Avant que de procéder, on aura la précaution de faire pancher la tête du malade en arriere, afin que par cette situation la trachée artere fasse une saillie plus apparente : on évitera de couper les cerceaux ; la section ne doit porter que sur la membrane qui les unit. Dès que la canule sera placée, notre Auteur est d'avis qu'on fasse plusieurs points de suture sur les levres de la plaie qu'on traitera ensuite comme les plaies simples.

Il est une autre opération dont il a le premier parlé, c'est l'extirpation du cancer à la mamelle ; elle consiste à faire une incision en forme de croissant au bas de la tumeur qu'on détache des parties environnantes. Cela étant exécuté on couvre le vuide qui reste avec la peau qu'on rejoint au bout inférieur dont elle avoit été séparée. Cette opération est cruelle, nous en convenons ; mais c'est peut-être le seul remede efficace que l'art ait à opposer à cette funeste maladie.

L'anevrisme est assez bien traité par notre Auteur : outre qu'il a recueilli avec soin tout ce que les anciens en avoient dit, il y a ajouté plusieurs observations intéressantes qu'ils avoient omises. Paul Æginete admet deux especes d'anevrismes dont il établit le diagnostic ; il pense que dans chacune d'elles il y a épanchement de sang. Avant lui on avoit généralement regardé comme incurables les anevrismes de la tête & du col. Ætius défend d'y toucher, il veut qu'on se contente de les couvrir avec un emplâtre ; ceux des extrêmités sont les seuls qui lui paroissent susceptibles de guérison. Paul est d'un avis contraire, & ne nie point qu'il ne soit très dangereux d'ouvrir ceux du col, des aisselles & des aînes; mais il soutient avec fondement qu'il n'y a aucun risque à tenter l'opération sur ceux des extrêmités & principalement de la tête, on en sent assez la raison : le point fixe qu'offrent les os du crâne en assure presque le succès. Il seroit impossible de détailler plus exactement la maniere de pratiquer l'opération de l'anevrisme.

VII. Siecle.
PAUL D'EGINE.

Après avoir fait une incision à la peau & mis la tumeur à découvert, il ordonne de lier l'artere, tant supérieurement qu'inférieurement, & d'ouvrir ensuite la poche. Il est aisé de s'appercevoir que c'est la méthode que nos Chirurgiens emploient encore aujourd'hui dans l'anevrisme vrai, lorsque la compression qu'on doit toujours faire précéder a été insuffisante.

L'art des accouchemens qui, depuis Hippocrate, sembloit être tombé dans la langueur, prit sous Paul Æginete une nouvelle vie. Il est probable qu'il fut lui-même Accoucheur, du moins se fit-il une occupation de donner aux Sage-femmes toutes les instructions nécessaires pour exercer cet art; ce fut pour cela qu'il fut surnommé *Obstetricus*. Je ne connois personne qui ait traité avant lui de l'accouchement laborieux : celui où l'enfant se présente par les pieds est selon cet Auteur celui qui s'éloigne le moins du naturel (*a*). Cette opinion a été confirmée par l'expérience des siecles suivants, il y a même aujourd'hui des Accoucheurs qui regardent l'accouchement par les pieds plus conforme aux loix de la nature, que celui qui vient par la tête. La vérité ne se découvre aux grands hommes que successivement; Paul avoit fait un pas important vers elle par la découverte dont nous parlons.

Il ne sut pas se garantir de l'erreur dans un point de pratique non moins essentiel. Il prétendit avec ses prédécesseurs, que lorsque le fœtus offroit toute autre partie que la tête ou les pieds, il falloit le remettre dans sa position naturelle, je veux dire, ramener sa tête à l'orifice de l'uterus, pratique mauvaise que le danger & même l'impossibilité de l'exécution ont fait abandonner. Lorsque le fœtus ne vit plus, & que le volume de sa tête s'oppose à sa sortie, l'on perce le crâne pour le tirer au-dehors. Cette manœuvre est due à Paul Æginete; ce Médecin avoit vu encore que l'extraction imprudente ou trop précipitée de l'arriere-faix, causoit souvent des renversemens de matrice; dans le cas où la trop forte adhérence du placenta

(*a*) Methodus studii Medici, Hermanni Boheraave accessionibus locupletata, ab Alberto Haller.

VII. Siecle.

PAUL D'EGINE.

feroit craindre ce malheur, il préfere de le laiſſer dans l'intérieur de la matrice, & d'attendre qu'il ſorte de lui-même.

De re medicâ libri ſeptem, Græce. Venetiis 1528, *in-fol. Baſileæ*, 1538 & 1551, *in-fol.*

Jerome Gemuſæus fit quelques corrections au texte des deux dernieres éditions, & y ajouta quelques notes.

Latinè ex barbara Albani Torini tranſlatione, Baſileæ 1538, *in*4°. *Ex Johannis Guintherii Andernaci verſione, adjectis ejuſdem annotationibus in ſingulos libros, Pariſiis* 1532 *in-fol. Lugduni* 1551, 1559, *in*-8°. *Cum ejuſdem Guintherii & Jani Cornarii annotationibus, item Jacobi Goupili & Jacobi d'Alecampii Scholiis. Ex interpretatione Jani Cornarii, adjectis dolabellarum libris ſeptem, Baſileæ* 1556 *in-fol.*

De criſi & diebus decretoriis eorumque ſignis extat, Baſileæ 1529 *in*-8°.

Pharmaca ſimplicia Othone Bransfelſio interprete, item de ratione victus Guillelmo Copo Baſilienſi interprete. Argentorati 1531 *in*-8°.

PALLADIUS.

Palladius le ſophiſte fit, comme il nous l'apprend lui-même, ſes études à Alexandrie. On ignore en quel temps il a vécu. Un Auteur célebre (*a*) le place vers l'an 626. Santalbinus, dans la préface qu'il a miſe à la tête de ſa traduction des ouvrages de Palladius, aſſure qu'il a exiſté après Galien. Cette aſſertion non ſeulement eſt vraie, mais encore il eſt clair qu'il eſt poſtérieur à Ætius & à Alexandre, puiſque dans pluſieurs occaſions il en emploie les propres expreſſions. Freind (*b*) le fait vivre, avec quelque vraiſemblance, ſur la fin du huitieme ſiecle. Tout ce que nous avons de lui ſur la Chirurgie, ſe borne à un Commentaire du livre des fractures d'Hippocrate. Ce Commentaire eſt aſſez mal fait & n'eſt point fini. Nous ne perdons pas beaucoup à cela; & s'il faut en juger par les fragmens qui reſtent, le texte eſt encore moins obſcur que les remarques qu'il y a ajoutées. Cet Auteur nous fait obſerver que la pierre étoit une maladie fort

(*a*) Biblioth. Littera.
(*b*) Hiſt. Med. pag. 203.

commune

commune de ſon temps, & très-difficile à guérir. Il croit appercevoir la cauſe de cette difficulté dans les plaiſirs de la table auxquels ſes concitoyens ſe livroient par excès, & dans le peu d'exercice qu'ils faiſoient. VII. Siecle. PALLADIUS.

Les ouvrages médicinaux de Palladius ſont travaillés avec plus de ſoin; il y montre plus de clarté dans les idées, & d'intelligence dans la diſcuſſion des faits épineux.

Il faut prendre garde de ne pas confondre le Palladius dont il eſt ici queſtion, avec un autre Auteur du même nom; mais qui vivoit 600 ans avant lui.

Scholia in librum Hippocratis de fracturis extant græce & latine, ex interpretatione Jacobi Santalbini Metenſis Med. Francof. apud Andr. 1595 in-fol.

Le Theophile dont nous parlons fut ſurnommé Protoſpatarius; il vivoit au commencement du neuvieme ſiecle; il étoit chrétien, & quelques anciens manuſcrits ont fait conclure qu'il étoit Moine. Quoi qu'il en ſoit, ſon ouvrage de la ſtructure du corps humain contient un excellent abregré de celui de Galien. Sur l'uſage des parties, on y trouve des choſes qu'on chercheroit en vain dans ceux qui l'ont précédé. Il eſt le premier qui ait vu que la premiere paire des nerfs, qui des ventricules antérieurs du cerveau va s'épanouir ſur la membrane pituitaire, eſt l'organe immédiat de l'odorat (*a*). Il dit encore qu'il y a deux muſcles employés à fermer les paupieres. Les modernes les ont réduits à un ſeul, qu'ils appellent muſcle orbiculaire des paupieres Ce qui avoit donné lieu d'en connoître deux, c'eſt ſans doute l'entrecroiſement des fibres qui ſe fait appercevoir à l'angle interne & externe de l'œil. Le muſcle releveur de la paupiere ne lui étoit pas inconnu; il en fait mention. Selon lui, la ſubſtance de la langue eſt muſculeuſe. On ne trouve que dans cet Auteur la deſcription d'un ligament très fort & très-ſerré, qui unit les vertebres, & qui eſt commun à toutes leurs articulations. Il THEOPHILE. 800.

(*a*) Douglas, Bibliog. Anatom.

IX. Siecle. THEOPHILUS

est vraisemblable que Théophile n'ignoroit pas que la substance des testicules est vasculaire, puisqu'il parle d'un nombre prodigieux de vaisseaux capillaires aussi déliés que des cheveux qu'il dit être entremêlés parmi les glandes de ces parties. On voit par-là que c'est à tort que quelques modernes ont prétendu avoir développé la vraie structure des testicules. Ce n'est pas la seule découverte qu'ils ont enlevée aux anciens.

De humani corporis fabrica libri quinque. Parisiis 1555 in-8°. *Grace à Junio Paulo Crasso Patavino in latinam orationem conversi.*

Mr. Freind (*a*) croit que ce Théophile est celui qui a parlé *ex professo* des urines & du pouls. Il est dans l'erreur. Il y a eu sept Médecins qui ont porté le nom de Théophile. C'est parmi ces derniers qu'il faut chercher les Auteurs des deux Traités que nous venons d'annoncer (*b*).

Douglas fait mention d'une édition grecque des œuvres de Théophile, imprimée à Paris en 1540. Il y a apparence que Douglas s'est trompé, & que l'édition de Paris de 1540, n'est que la traduction latine de Paulus Crassus, publiée à Venise en 1536, in-8°. à Basle en 1539 & 1581 in-4°.

Il y a encore un autre Auteur grec, dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous, il a laissé un abregé d'Anatomie qui vraisemblablement s'est égaré, puisque malgré toutes les recherches que nous avons faites à ce sujet, il nous a été impossible de découvrir l'endroit où cet ouvrage a été imprimé : les Écrivains qui en parlent se contentent de l'annoncer.

XI. Siecle. ACTUARIUS.

Actuarius étoit Grec de nation, on ne sait pas précisément le tems auquel il parut, & les difficultés qui restent à ce sujet ne sont pas d'une nature à être aisément levées, puisqu'aucun Ecrivain de son tems n'en a parlé. Justus (*c*) le place vers l'an onze cent ; René Moreau au douzieme siecle ; Fabricius le fait vivre vers la fin du treizieme. Les preuves sur lesquelles

(*a*) Hist. Medica.
(*b*) Vander-Linden, de scriptis Medicis.
(*c*) In Chronolog. Medicor.

ces différents Historiens s'appuient pour établir leur sentiment, ne nous paroissent pas satisfaisantes à beaucoup près. Mais comme il est impossible de porter plus de jour sur cet objet, qui d'ailleurs n'en vaut pas trop la peine, nous passerons à d'autres choses moins sèches & plus intéressantes pour nos Lecteurs.

XI. Siecle. ACTUARIUS.

Actuarius exerça avec honneur la Médecine à Constantinople. Ses talents le firent bientôt connoître ; il fut appellé à la Cour de l'Empereur pour être son premier Médecin. Jusques-là il s'étoit appellé Jean, fils de Zacharias, ce fut à cette époque qu'il prit le nom d'*Actuarius* ; nom qu'avoient porté tous ceux qui l'avoient précédé dans cette place. Mais par une distinction dont on ne connoît point la cause, & dont conséquemment on ne sauroit rendre raison, il demeura si particulierement attaché à l'Ecrivain dont il est ici question, qu'il est à peine connu sous un autre nom que sous celui d'Actuarius.

Il composa en faveur d'un des premiers Officiers de la Couronne, qui fut envoyé en Ambassade dans le Nord, un ouvrage divisé en six Livres sur la méthode de guérir les maladies. Ce Traité, quoique fait en très peu de tems, & compilé d'un bout à l'autre de Galien, d'Ætius & de Paul Æginete, qu'il a grand soin de ne pas nommer, contient néanmoins des réflexions judicieuses & des observations importantes & nouvelles.

On trouve dans cet ouvrage différents point de Chirurgie dont il s'est occupé au cinquieme chapitre du second livre. Il parle des maladies qui attaquent le cuir chevelu. Le sixieme traite des affections de l'oreille Le septieme est consacré aux maux des yeux. Le huitieme à ceux des narines. Dans le neuvieme notre Auteur donne la description des maladies auxquelles la face est sujette. Le dixieme est un tableau de celles qui arrivent dans l'intérieur de la bouche. Le onzieme roule sur les autres maladies cutanées, & le douzieme enfin sur les tumeurs & les ulceres.

Il y a encore des articles séparés sur la saignée. L'artériotomie, les sangsues, les scarifications, les ventouses, les bains, &c.

La partie Chirurgicale est sans contredit le mor-

XI. Siecle. ACTUARIUS.

ceau le plus mauvais. Il eſt travaillé plus négligemment que les autres, & l'Auteur ne s'eſt pas donné la peine d'y rien ajouter qui lui ſoit propre. Ce n'eſt exactement qu'un extrait informe & mal digéré des écrits d'Ætius & de Paul Æginete : l'on ne doit point en être ſurpris. Actuarius ne s'étoit pas propoſé, comme il le dit lui-même, d'y traiter d'aucune maladie externe. Ce n'eſt que par oubli qu'il y a inſéré les articles que nous venons de détailler.

La Médecine doit à ſes ſoins l'accroiſſement de la matiere Médicale. Cette branche importante de l'art de guérir a été enrichie par lui de la claſſe des purgatifs éccoprotiques. C'eſt lui qui le premier a employé la caſſe, la manne, le ſéné, les myrobolans. C'eſt dans ſes écrits que nous trouvons le premier uſage qui a été fait en Médecine des eaux diſtillées. Ces découvertes, quoique n'étant point directement de notre objet, nous ont paru aſſez eſſentielles pour mériter ici une place.

Les Traités qu'Actuarius à laiſſés, annoncent un homme expérimenté & intelligent ; mais on ne peut diſconvenir qu'ils ne ſe reſſentent de cet eſprit de ſyſtême dont il étoit dominé. Il eſt difficile de s'imaginer juſqu'à quel point ſa fureur de raiſonner l'a emporté, il ne ſe contentoit pas de théoriſer ſur les maladies que ſa pratique lui fourniſſoit ; il pouſſoit encore ſes ſpéculations juſqu'à celles dont il n'étoit inſtruit que par la deſcription des Auteurs. Il nous apprend (*a*) que s'étant adonné pendant quelque-tems à la phyſique, il ſe ſentit pour la Médecine un penchant irréſiſtible, déterminé ſans doute par l'union étroite qu'il apperçut entre ces deux ſciences, qu'on peut regarder comme deux ſœurs, puiſqu'on ne peut en approfondir une, qu'autant qu'on a des connoiſſances dans l'autre. Le travail & les déſagréments qu'un Médecin ne manque jamais d'eſſuyer, auroient été plus que ſuffiſans pour le dégoûter de la pratique, s'il n'eut vu que la théorie de la pathologie étoit abſolument néceſſaire pour conſtituer le vrai Médecin : » Je penſai, » dit-il (*a*), qu'on ne pouvoit ſe fier à une méthode de

(*a*) De urinis cap. ultim.
(*b*) Eod. cap.

» traiter une maladie, quelle qu'elle fut, si elle n'é- XI. Siecle.
» toit établie sur le raisonnement, & qu'avec la ACTUARIUS.
» théorie on pouvoit faire facilement de grands pro-
» grès dans l'étude de la Médecine, & la pratiquer
» avec succès ». Cette réflexion est outrée : Hippocrate ne guérissoit-il pas aussi-bien que nous sans tout ce jargon pédantesque dont la plûpart des ouvrages modernes sont remplis. Ce n'est pas qu'il faille réduire l'art au pur empirisme ; on ne doit point proscrire toutes sortes de théorie, je soutiens seulement qu'il faut être très circonspect là-dessus ; l'histoire des erreurs qu'elles ont enfantées, doit nous faire craindre qu'en nous y livrant nous n'en augmentions le nombre. Heureusement ce siecle commence à sentir le vuide de ces hypothèses, plus brillantes que solides, qui n'ont servi jusqu'ici qu'à retarder les progrès de l'art le plus utile & le plus précieux à l'humanité ; & l'esprit philosophique qui se répand de plus en plus en Médecine ramene enfin le goût de l'observation, & semble nous annoncer une révolution heureuse.

Methodi medendi Libri sex, quibus omnia quæ ad Medicinam factitandam pertinent fere complectitur, quod Cornelius Henricus Mathisius, Brugensis, Latino idiomate donavit, Venetiis 1554 *in*-4°.

C'est cet ouvrage qui renferme les questions Chirurgicales dont nous avons parlé.

Nicolas Myrepsus étoit d'Alexandrie, il y fit ses XII. Siecle.
études & y exerça la Médecine. Il n'est pas plus aisé MYREPSUS.
de fixer le tems auquel il a vécu que celui d'Actuarius. L'amour des sciences commençoit à se perdre chez une nation qui les avoit cultivées pendant longtems avec succès, les Ecrivains devenoient plus rares, ou pour mieux dire il n'y en avoit plus. Cependant on peut croire qu'il vécut au commencement du douzieme siecle, du moins est-il certain que son ouvrage parut avant l'an 1300 (*a*), il est divisé en quarante-huit sections ; Léonardus Fuscius les a traduites, & y a ajouté d'excellentes remarques. C'est un recueil des médicamens, tant simples que composés, qui étoient épars dans les différents Auteurs, & qu'il a recueillis

(*a*) Freind, Hist. Med. pag. 217.

XII. Siecle. MYREPSUS

pour en former une espece de pharmacopée. Nous devons lui savoir gré des peines qu'il a prises pour y parvenir, ne fût-ce que pour lui tenir compte des dégoûts qu'entraîne infailliblement avec elle une compilation de cette nature.

Dans cet ouvrage Myrepsus ne se contente pas de prescrire la maniere dont se fait la composition des médicaments, il les considere encore relativement à l'usage qu'on en fait. Dans les maladies Chirurgicales il parle des emplâtres, des onguens, des cerats, des cataplasmes, des synapismes, &c. des médicaments qui font suppurer & détergent, de ceux qui chassent les poux, font disparoître les rousseurs & les boutons; de ceux enfin qui adoucissent le gosier, rendent la voix sonore & harmonieuse, & guérissent de la galle, des écrouelles, &c. Dans cet ouvrage, quoique rempli de rapsodies & de puérilités, on trouve de tems en tems des choses dont les meilleurs Auteurs Grecs n'auroient pas à rougir. Son style se ressent, on ne peut pas plus, de l'ignorance de son siecle. On a de la peine à distinguer si c'est en Grec qu'il a écrit, ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'il est moins ancien que tous ceux dont nous avons déja parlé. On le regarde communément comme le dernier Médecin que la Grece ait produit: cette opinion nous paroît être fondée.

Medicamentorum opus, *Basileæ* 1559, *in-fol. Lugduni* 1559, *in-8°. Parisiis* 1567, *in-fol. Inter Medicæ artis principes*, *tome I. page* 338. *Francof.* 1626, *in-8°. Nuremb.* 1658, *in-8°. Cum Pref. Johan. Hartmani Beyeri.* Cette derniere édition est la meilleure.

CHAPITRE XI.

DES ANATOMISTES ET DES CHIRURGIENS ARABES.

POUR ne pas interrompre l'Histoire des Anatomistes & Chirurgiens Grecs, nous avons été con-

traints de renvoyer celle des Arabes que nous allons commencer ; mais avant d'entrer en matiere, il nous paroît convenable de faire un exposé succint de l'état dans lequel se trouvoit l'Anatomie & la Chirurgie parmi les Arabes. Ces peuples connurent les Auteurs Grecs à la prise d'Alexandrie par Ammon en l'année 640 ; ennemis ou contempteurs des sciences, ils se plaisoient a en détruire les monumens. La fameuse Bibliotheque d'Alexandrie éprouva toute leur fureur. Les livres en furent brûlés à l'exception de ceux de médecine, qui ne durent leur conservation qu'à l'amour de la vie qui avoit porté ces barbares à les épargner. Cette Bibliotheque n'étoit pas celle de Ptolémée, qui avoit coûté tant d'argent & de peine à former (*a*), & qui fut détruite en partie dans le tems de la guerre entre César & Pompée ; c'étoit celle que la Reine Cléopâtre (*b*) avoit fondée pour réparer la perte de la premiere, & que ses bienfaits & ceux de ses successeurs rendirent bientôt la plus complette & la plus riche de l'univers. Les ouvrages des Grecs qu'on y avoit recueillis avec tant de soin étant ainsi passés entre les mains des Arabes, cette nation fiere & orgueilleuse ne tarda pas à faire des versions en Arabe des livres Grecs, qui d'abord avoient été traduits en langue Syriaque. L'art de guérir souffrit beaucoup de cette révolution, car les Arabes non contents de s'être arrogés les écrits des Grecs, les défigurerent encore en y mêlant les traits grossiers de leur vanité & de leurs superstitions.

L'Anatomie ne fit sous eux presque aucun progrès, on n'en sera pas surpris lorsqu'on saura que la plûpart étoient Mahométans, & que cette Religion leur défendoit de toucher à aucun cadavre humain ; ceux d'entre eux qui étoient Chrétiens, sur lesquels conséquemment cette défense ne s'étendoit pas, semblerent s'être imposé la loi d'imiter servilement les Anatomistes qui les avoient précédés.

La Chirurgie leur dut quelques découvertes, Albucasis sur-tout la pratiqua avec succès. Cependant cette fille aînée de la Médecine tomba dans le dis-

(*a*) Plutarque, vie des hom. Illust.
(*b*) Rollin, Hist. Rom.

crédit & le mépris : il y eut une espece de deshonneur attaché à cette profession : Rhazes (*a*) s'en plaint amérement. Les Médecins regardoient comme au-dessous d'eux de faire les opérations Chirurgicales, c'étoient les esclaves (*b*) qui étoient chargés de ce soin : il y avoit même certaines parties du corps sur lesquelles on n'en pratiquoit pas. Une pudeur mal-fondée les en empêchoit & les leur faisoit envisager comme abominables (*c*).

On n'attend pas de nous sans doute que nous écrivions la vie de tous les Anatomistes & Chirurgiens que cette nation a produits ; leur nombre est trop considérable ; d'ailleurs l'Auteur (*d*) qui nous a transmis leur histoire se laisse aller dans le commencement à un enthousiasme qui fait douter de la vérité des faits qu'il rapporte. Son but principal est de vanter les honneurs & les récompenses que les Califes leur avoient accordés ; il garde un profond silence sur leurs écrits qu'il eut été plus important pour nous de connoître, & dont la plus grande partie sont malheureusement perdus. Ceux de nos lecteurs qui seront curieux de lire l'ouvrage d'Abiosbaya, peuvent consulter la traduction d'une partie de ses écrits que le Docteur Mead nous a procurée.

IX. Siecle.

MÉSUÉ.

Mésué est un des plus anciens Arabes, il étoit Chaldéen, de la Religion Chrétienne, & avoit embrassé la Secte de Nestorius ; il vivoit au commencement du neuvieme siecle. Son pere quoique Apothicaire lui donna une éducation brillante dont il sut profiter ; il avoit reçu de la nature tous les talents nécessaires pour réussir, aussi ne tarda-t'il pas à se distinguer par l'étendue de ses connoissances. Aaron Rasid, vingt-troisieme Calife de Bagdad, se déterminant à envoyer son fils en qualité de Vice-Roi dans la Province du Chorazan, le jugea digne d'accompagner ce Prince dans son nouveau Gouvernement. Mésué ne dut cet honneur qu'à la réputation qu'il avoit d'être versé dans les langues & les sciences.

(*a*) In lib. sept. ad Regem Mansorem, cap. «
(*b*) Loco suprà citato.
(*c*) Avenzoar, rectificat. medication. & regiminis.
(*d*) Abiosbaya.

IX. Siecle. MÉSUÉ.

Ce Prince auquel notre Auteur en avoit sans doute inspiré le goût, ayant succédé à son pere, fut curieux de connoître la littérature des anciens dont on n'avoit encore rien traduit en Arabe. Il convoqua pour cet effet une assemblée de Savans, & se fit instruire du nom des Auteurs & des ouvrages qui avoient paru en quelque langue & sur quelque matiere que ce fût; il résolut de se les procurer : quelques obstacles que ce projet présentât, il ne se rebuta point ; les soins & l'argent ne furent point épargnés : la traduction en fut confiée à ces Savans. Mésué fut chargé de revoir celle des Auteurs Grecs ; il mourut dans la quatre-vingtieme année de son âge.

Il y a grande apparence que Mésué n'est point l'Auteur du livre qui porte son nom, la preuve en est que Rhazes y est souvent cité, quoiqu'il n'ait vécu que long-tems après lui. Malgré cela nous croyons devoir faire connoître succintement les maladies Chirurgicales qui y sont traitées, & ce qu'il faut en penser.

L'Auteur, quel qu'il soit, commence par la tête : les maladies du cuir chevelu sont les premieres qu'il décrit ; celles des oreilles, des yeux, du nez viennent ensuite ; de-là il passe à celles de la poitrine, du bas-ventre & des visceres contenus dans ses capacités, & finit enfin par celles des extrêmités. Il y entremêle des maladies purement médicinales lorsqu'elles se lient à son sujet ; c'est ainsi qu'après avoir examiné les affections des tégumens communs de la tête, il parle de ceux qui ont leur siege dans l'intérieur du crâne, comme le vertige, la migraine, l'apoplexie. Il ne donne presque jamais de description des maladies, il les suppose connues ; ce défaut est en quelque façon réparé par l'exposition claire & précise des causes qui peuvent les occasionner : les indications y sont bien tirées. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'abonder en remedes ; il est surchargé de recettes, de l'efficacité desquelles il paroît convaincu.

Nous ne pouvons nous dispenser de transcrire ici la méthode singuliere qu'il propose pour emporter le polype, que sa position ne permet pas de faire sortir

IX. Siecle. MÉSUÉ.

par les narines ni par l'arriere bouche, la voici : » Prenez deux ou trois crins de queue de cheval que » vous tordrez en maniere de fil ; faites-y trois ou » quatre nœuds ; à l'aide d'une éguille de plomb in- » troduisez un des bouts de ce fil par les narrines, & » qu'il ressorte par la bouche, cela fait saisissez les » deux extrêmités que vous tirerez alternativement » jusqu'à ce que le pédicule du polype soit cou- » pé (*a*) ». Cette méthode a été employée par plusieurs autres Chirurgiens qui ont vécu après Mésué. Elle entraîne avec elle nombre d'accidents, ce qui l'a fait abandonner des Chirurgiens instruits.

Mesue opera, Venetiis 1575, 1589, 1623 *in-fol.*

SERAPION.

Serapion (Jean), Médecin Arabe, vécut vers l'an 890 suivant Freind. René Moreau (*b*) le place en 742, Wolfgangus Justus en 1066 (*c*). On a dit qu'il étoit de la Secte Mahometane ; Bernier (*d*) pense que son nom de baptême est une preuve suffisante du contraire. Quoi qu'il en soit, il s'acquit une grande célébrité ; il est de tous les Arabes celui qui s'est le plus adonné à la connoissance des plantes & des drogues, aussi le Traité de matiere Médicale qu'il a composé est-il plus exact que ceux qui parurent dans le même tems.

Les ouvrages que nous avons de lui contiennent la description de quelques maladies cutanées ; car il y en a plusieurs dont il ne parle pas. Il étend même cette classe de maladies bien au-delà de ses bornes naturelles, puisqu'il y fait entrer la gonorrhée, la petite vérole, &c. On y lira des réflexions très judicieuses sur la pierre, tant des reins que de la vessie. Après en avoir expliqué la formation d'une maniere aussi satisfaisante qu'on peut l'exiger pour un siecle

(*a*) Loc. sup. cit. pag. 19. Accipe duos aut tres pilos caudæ equi, & torque singulum eorum per se ; deinde ex eis retorquendo fac sicut filum unum, & fiant in eo nodi tres vel quatuor, & mittatur per nares cum acu plumbea, & declinetur cum ea ad foramina palati, & trahatur per ipsum palatum cum facilitate donec filum exeat per foramina palati, & tunc accipe utramque extremitatem fili, & ducas & reducas ad modum serræ usque dum tota incidatur caro.

(*b*) De venæ sect. in pleuritide.

(*c*) In Chronolog. Medicor.

(*d*) Essai de Med.

que la Chymie n'avoit pas éclairé de ſon flambeau, il paſſe aux moyens de guériſon. Les lithontriptiques doivent d'abord être employés, & s'ils ne réuſſiſſent pas il permet l'extraction. La néphrotomie eſt une opération ſelon lui téméraire & eſſentiellement mortelle, & qui doit être rejettée. L'opération de la taille ne lui paroît pas à beaucoup près ſi dangereuſe, quoiqu'elle ſoit ſujette à de grands inconvéniens; il obſerve que la plaie reſte ſouvent fiſtuleuſe, & que l'urine s'écoule par cette voie. L'expérience lui a auſſi fait voir que les enfants guériſſoient plus aiſément que les adultes ou les vieillards, l'humidité de leur tempéramment, dit-il, favoriſe la coalition des parties chez les enfants, tandis que la roideur des fibres chez les vieillards s'y oppoſe. La figure de la pierre doit encore entrer en conſidération; (c'eſt toujours Serapion qui parle) lorſqu'elle eſt ronde & polie l'extraction en eſt plus aiſée que lorſqu'elle eſt angulaire & hériſſée d'aſpérités.

IX. Siecle. SERAPION.

Practica dicta Breviarium liber de ſimplici Medicina dictus circa inſtans, Venetiis 1497, 1503, 1530 & 1550 *in-fol. Lugduni* 1525, *in-4°. Argentinæ* 1531 *in-fol.*

Galien parle d'un autre Serapion, partiſan zélé de la Secte Empyrique, qui dans ſes écrits avoit fort maltraité Hippocrate.

Il y a eu un troiſieme Serapion qui étoit à la fois Poëte & Médecin; celui-ci vivoit au commencement du ſecond ſiecle ſous l'Empire de Nerva & de Trajan.

X. Siecle. HALY.

Haly-Abbas, ou Haly fils d'Abbas, floriſſoit vers l'an de grace 980. Il étudia la Médecine ſous Moyſe Abymeher, & y fit des progrès brillans & rapides; mais s'ils lui mériterent une place parmi les Médecins célebres, les connoiſſances qu'il avoit acquiſes en Phyſique le firent mettre au rang des plus grands Philoſophes de ſon temps, & lui valurent le ſurnom de Sage.

Nous avons de lui un ouvrage qu'il dédia au Calife Adad-Audaula, qu'Etienne d'Antioche traduiſit en latin en 1127. C'eſt le plus ancien & le plus exact qui ait été écrit touchant la Médecine arabique. L'Auteur le regarde comme un corps de Médecine entier, & plus complet que celui d'Hippo-

X. Siecle.

HALY.

crate & de Galien. Préſomption mal fondée & qu'il eſt ordinaire de trouver chez les Écrivains même du plus bas étage. C'eſt le propre d'un eſprit médiocre d'admirer ſes productions.

Ce livre renferme une Chirurgie pratique que nous ne craignons pas de traiter de mauvaiſe, malgré les cas qu'en ont fait quelques Chirurgiens. En voici le titre.

Regalis diſquiſitionis Theoricæ libri decem, & practicæ libri decem, quos Stephanus Plut diſcipulus ex Arabica in latinam linguam tranſtulit. Venetiis 1492, in-fol. *Lugduni* 1523, *cum ſynonimis Michaëlis Capellæ.*

JESUS-HALI. Jeſus-Hali étoit fils de Hali-Abbas, dont nous venons d'écrire la vie, & qui lui inſpira de bonne heure le gout de l'Art. Il étudia la Médecine ſous les yeux de ſon pere; mais il ne put parvenir au degré de célébrité dont celui-ci avoit joui de ſon vivant. On a bien raiſon de dire qu'un grand nom eſt ſouvent un peſant fardeau.

Il a écrit un livre ſur les maladies des yeux, intitulé :

De cognitione infirmitatum oculorum & curatione eorum. Venetiis 1499, *cum Guidonis Cauliaci & aliorum ſcriptis Chirurgicis* 1500, in-fol. *cum Abucaſis Chirurgia.*

RHASES. Abubeker Mohammed, fils de Zacharie, naquit à Ray, Ville la plus conſidérable qu'il y eût pour lors en Perſe, & d'où lui vint le nom de *Rhaſes*. Le temps auquel il a exiſté n'eſt pas bien déterminé. Réné Moreau le fait vivre dans l'an 996; Champier (*a*) & d'autres en 1070; Vander-Linden (*b*) & Wolphang Juſtus (*c*) en 1080. Mais s'il eſt vrai qu'il ait vécu cent vingt ans, toutes ces opinions ne ſont pas difficiles à concilier.

Rhaſes, dans ſa jeuneſſe, cultiva avec ſoin la Muſique, pour laquelle, de tout temps, les peuples orientaux ont été paſſionnés. Il s'y rendit habile,

(*a*) De claris Medicinæ ſcriptoribus veteribus ac recentioribus.

(*b*) De ſcript. Med. in Chronolog. Medicor.

(*c*) Holtinger Analecta.

X. Siecle.
RHASES.

auſſi bien que dans la Chymie. On prétend qu'il eſt le premier Médecin qui ait fait mention de cette derniere ſcience. Rhaſes ſentit bientôt le vuide de ces occupations. Un génie tel que le ſien étoit fait pour de plus grands objets ; il s'adonna entiérement à la Médecine & à la Philoſophie. Les progrès qu'il y fit furent rapides, & étonnerent ſon Maître & ſes compatriotes. Quoiqu'il eût commencé aſſez tard l'étude de ces deux ſciences, à quarante ans il jouiſſoit d'une réputation qu'il n'eſt pas ordinaire d'avoir dans l'âge le plus avancé, & paſſoit déja pour le plus grand Médecin de ſon ſiecle. L'envie qu'il avoit de s'inſtruire lui fit entreprendre des voyages ; il parcourut différens pays, & en revint avec de nouvelles connoiſſances. On raconte de lui un fait ſingulier. Paſſant un jour dans les rues de Cordoue, il vit le peuple aſſemblé ; s'étant informé de la cauſe qui attiroit cette affluence, il apprit que c'étoit un homme qui venoit de mourir ſubitement. La curioſité le porta à s'approcher, & après l'avoir examiné attentivement, il ordonna qu'on lui apportât un paquet de verges qu'il diſtribua à ſes voiſins en en gardant une pour lui, & les exhortant à l'imiter ; pour lors il ſe mit à frapper le corps immobile de cet homme ſur toutes les parties, & principalement ſous la plante des pieds. Ses compagnons en firent autant. Un procédé ſi extraordinaire le fit regarder d'abord comme un fou ; mais au bout d'un quart d'heure le mort commença à remuer ; il revint enſuite parfaitement au milieu des acclamations du peuple qui crioit au miracle. Rhaſes alors remonta ſur ſa mule & continua ſon chemin. Le bruit de cet événement ſe répandit dans la Ville, & parvint juſqu'aux oreilles du Roi qui le fit venir & lui dit en le complimentant : « je vous connoiſſois pour un habile Médecin, » mais je ne vous croyois pas homme à guérir les » morts.

Rhaſes fut ſucceſſivement Médecin de pluſieurs hôpitaux très fameux. Le nombre des malades que ces maiſons lui fourniſſoient ne l'empêchoit point de vaquer aux travaux du cabinet. Abi-Osbias compte deux cents vingt-ſix livres qu'il avoit compoſés ;

X. Siecle. RHASES.

auſſi fut-il appellé le Galien des Arabes. Il y a même toute apparence qu'il auroit écrit davantage ſi ſa vue ne l'eût point abandonné. Il fut attaqué de la cataracte, dont il refuſa conſtamment d'être guéri, parceque l'Oculiſte qui s'étoit préſenté pour faire cette opération, n'avoit pas ſu lui dire de combien de tuniques l'œil étoit compoſé. Il ajoutoit à cela qu'il ne ſe ſoucioit guere de recouvrer la vue; que ſon grand âge ne lui permettoit pas d'en jouir long-temps, & que d'ailleurs il avoit aſſez vu le monde pour en être dégouté. Nous avons cru devoir deſcendre dans un détail circonſtancié de la vie de Rhaſes; c'eſt un perſonnage qu'on doit connoître; il forme époque en Médecine, puiſqu'il peut être regardé comme le reſtaurateur de l'art de guérir parmi les Arabes. Nous allons paſſer maintenant à l'examen de ſes ouvrages anatomiques & chirurgicaux.

Rhaſes n'étoit point Anatomiſte; il ne fit jamais une étude bien particuliere de cette partie de la Médecine. Le livre qu'il nous a laiſſé ſur cet objet, ne contient rien qui lui ſoit propre. Tout ſon mérite conſiſte à avoir ſu préſenter avec méthode & préciſion ce qu'Hippocrate & Galien avoient écrit ſur l'Anatomie. On doit lui en ſavoir d'autant plus de gré, qu'en compoſant cet ouvrage il n'a pu ſe propoſer que l'avantage général qui devoit en réſulter ſans prétendre à aucune gloire.

Quoique la Chirurgie de Rhaſes ne ſoit, à beaucoup d'égards, qu'une compilation, cependant on ne peut diſconvenir qu'il n'y mît beaucoup du ſien, comme nous allons le faire voir.

Il eſt le premier qui ait donné la deſcription du *ſpina ventoſa*, qu'il définit une corruption dans l'os avec tumeur & gonflement: cette définition eſt très exacte; en effet, on ſait que cette cruelle maladie commence à ſe former dans la cavité de l'os; que la moëlle eſt d'abord affectée, & que le mal ſe communique enſuite aux différentes lames oſſeuſes, qui ſe ſéparent, ſe gonflent, ſe carient, tiraillent le périoſte qui le couvre, & cauſent une douleur très aiguë. Notre Auteur diſtingue le *ſpina ventoſa* de ce qu'on appelle communément *pædarthrocace*. La

plupart des Ecrivains modernes les ont confondues. Voici les signes qui, selon lui, les différencient. X. Siecle. RHASES.

Le *pædarthrocace* est une espece de tumeur qui n'attaque que les épiphyses des articulations, & qui se trouve presque toujours sans douleur; au lieu que le *spina ventosa* a son siege dans toutes les parties de l'os, & de préférence dans son corps, & que d'ailleurs la douleur en est un symptome inséparable. L'âge qui y est le plus sujet, c'est l'enfance. Cependant il n'est pas rare d'en voir chez les adultes; ce seroit faire une preuve manifeste de son inexpérience que de nier ce fait; il n'est pas de Chirurgien un peu employé qui n'ait eu occasion dans sa pratique de le vérifier.

Le *nodus* differe encore, selon Rhases, du *spina ventosa*, & du *pædarthrocace*. Dans celui-là, les couches externes des os reçoivent les premieres atteintes; la tumeur est formée à l'extérieur avant que la cavité soit endommagée. Quant à ce qui regarde le traitement, il faut débuter par ouvrir la tumeur: cela fait, Rhases conseille d'emporter avec le fer ou de détruire avec le cautere actuel tout ce qui aura ressenti les impressions de la carie. C'est un préliminaire qui lui paroît indispensable pour obtenir une guérison qui, sans cela, deviendroit impossible.

Dans les commencemens, lorsque la tumeur ne se fait pas encore appercevoir au dehors, & que néanmoins la douleur est très vive, Rhases est d'avis qu'on pratique une incision. Jusqu'alors quelques Chirurgiens ont blamé cette opération; mais mal-à-propos. Mr. Freind pense avec fondement qu'elle peut avoir de grands avantages dans beaucoup de cas, & notamment dans celui où il y auroit une humeur épanchée entre l'os & le périoste. Chacun en sentira facilement la raison.

Le cancer n'est pas mal traité par Rhases; il en expose assez clairement les causes & les signes, & les divise en cancer occulte & en ulcéré. Le traitement sur tout y est très bien détaillé; on y lit une remarque importante, & à laquelle le Chirurgien ne sauroit faire trop d'attention; c'est de ne jamais

X. Siecle.

RHASES.

l'emporter, lorſqu'il eſt à craindre qu'il n'ait contracté des adhérences ; cette manœuvre devient inutile en laiſſant ſubſiſter le foyer du mal, & le malade ſouffre en pure perte. L'extirpation ne doit être tentée que dans le cas où l'on peut ſe flatter d'en détruire juſqu'aux dernieres racines.

Il veut que dans l'hydrocele on renouvelle la ponction tous les mois.

Il eſt l'inventeur d'un inſtrument propre à relever la luette (*a*). Dans le livre intitulé *de caſibus qui ipſi acciderunt*, on ne peut pas le ſoupçonner de Plagiat. Il eſt écrit d'après ſa propre expérience. Mr. de Haller lui attribue la découverte des ſétons. Il s'eſt vraiſemblablement trompé, puiſqu'il paroît, comme nous l'avons déja dit, qu'Ætius en avoit eu connoiſſance.

Opera exquiſitiora, per Gerardum Toletanum, Andream Veſalium, Albanum Torinum, latinitate donata. Baſileæ 1544, in-fol.

Dans ce recueil on peut conſulter pour l'Anatomie, *de Anatomia lib.* 1 ; & pour la Chirurgie, *ad Regem Manſorem, lib. 10.*

De caſibus qui ipſi acciderunt, lib. 1.

Antidotarius in quo continentur compoſitiones plurium Medicinarum ad diverſas diſpoſitiones & multorum oleorum.

De præſervatione ab ægritudinis lapidis, lib. 1.

De ſectionibus, cauteriis & ventoſis, lib. 1.

De morbis cutis & cormetices, lib. 5.

XI. Siecle.

AVICENNE.

Avicenne, Philoſophe & Médecin Arabe, a vécu au commencement du onzieme ſiecle, l'an 370 de l'Egyre, qui étoit la 980 de Jeſus-Chriſt : ce qui détruit l'erreur de ceux qui ſe ſont imaginé qu'il étoit diſciple d'Averroes à Cordoue, & de Rhaſes à Alexandrie, car Averroës ne vivoit qu'en 1140. Il étoit fils d'Haly & de Citara. Il naquit à Bochara dans la Province de Chorafan. Son pere, que l'intendance des affaires du fils du Roi mettoit à ſon aiſe, ne négligea rien pour ſon éducation ; il lui donna pour Précepteur Abdalla de Nahel, qui lui

(*a*) Lib. 9. cap. 47.

enſeigna

enſeigna la grammaire, la rhétorique & la dialectique. Avicenne étoit né (*a*) avec une conception ſinguliere & une mémoire fort heureuſe. Son pere lui fit faire ſes humanités avec ſoin, & puis l'envoya chez un Jardinier qui paſſoit pour ſavant dans pluſieurs parties. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il eut un gout décidé pour les mathématiques, & s'y livra avec ardeur; & à ſeize ans il poſſédoit bien Euclide & les autres livres qui avoient paru juſqu'alors ſur cette matiere. On dit qu'il apprit par cœur le traité de métaphyſique d'Ariſtote, par l'attachement extraordinaire qu'il avoit pour cet ouvrage, comme étant celui qu'il eſtimoit le plus; d'autres avancent que l'ayant lu pluſieurs fois ſans le comprendre, il l'abandonna; enfin il y a des Auteurs qui prétendent qu'il avoit puiſé ſes connoiſſances métaphyſiques dans un livre compoſé par Albumaſar Alpharabius (*b*), Médecin Arabe.

XI. Siecle. AVICENNE.

Avicenne étudia enſuite la Médecine, & s'y rendit fort habile. Quelques Ecrivains de ſa nation rapportent qu'il connut par les moyens du pouls, que la maladie d'un jeune homme pour lequel il avoit été appellé, n'étoit autre choſe que l'amour. Ce fait ne nous paroît pas impoſſible depuis les découvertes que quelques modernes (*c*) ont faites ſur le pouls, & nous avons rapporté un trait ſemblable en parlant d'Eraſiſtrate. En effet, ſi chaque organe peut imprimer une modification particuliere au pouls, pourquoi les paſſions n'auroient-elles pas ſur lui la même influence?

La réputation d'Avicenne alloit toujours en croiſſant. Le Roi des Arabes, attaqué d'une maladie ſi grave que les Médecins en déſeſpéroient, le regarda dans ces extrêmités comme le ſeul capable de le guérir. Ses eſpérances ne furent point vaines; Avicenne eut le bonheur de le rappeller à la vie & à la ſanté. Ce fut en reconnoiſſance de ce ſervice ſignalé, qu'il lui donna le ſoin de ſa bibliotheque, & l'éleva

(*a*) Ejus vit. per forſanum.
(*b*) Bernier, Eſſai de Med.
(*c*) Solano. de Bordeu. Nielh. Cox. Fouquet, & quelques autres.

XI. Siecle. AVICENNE.

à la dignité de Visir. C'est sans doute la cause de l'erreur de quelques Historiens qui nous apprennent qu'Avicenne avoit été Roi, sans pourtant s'accorder entr'eux sur l'endroit où il a régné.

Avicenne ne croyoit pas que les talens naturels fussent suffisans dans notre profession. Il y joignoit une étude continuelle qu'il poussoit jusqu'à se refuser le temps du sommeil. Quand il se sentoit un peu affoibli, il prenoit un peu de vin pour réparer la perte de ses esprits. Outre une étude constante de la Médecine, dans ses momens de délassement il étudioit la Théologie & la Métaphysique. L'on dit que lorsqu'il voulut étudier la Théologie, il lut quarante fois la Métaphysique d'Aristote.

Ispahan fut le lieu que ce Médecin choisit pour sa demeure. Les délices de cette Ville lui firent perdre sur la fin de ses jours le goût du travail. Il ne quitta un excès que pour tomber dans un autre. Les femmes devinrent l'objet de cette nouvelle passion. Ses éleves étoient admis à toutes ses parties de plaisir: ce qui ne contribua pas peu à lui attirer leur amitié. On disoit de lui à Ispahan, que sa philosophie n'avoit pu lui apprendre à bien vivre, ni sa Médecine, à conserver sa santé. Son tempérament déja usé par l'étude, ne tint pas long-temps contre des débauches si extraordinaires qui le conduisirent au tombeau. D'autres disent qu'il fut empoisonné par ses domestiques à qui sa sévérité l'avoit rendu odieux. Si son corps fut affoibli par le libertinage, son ame n'en resta pas moins vigoureuse. Il vit approcher la mort sans la craindre. Avant que d'expirer, il donna une partie de ses biens aux pauvres, & la liberté à quelques-uns de ses esclaves. Il mourut l'an 1036 de J. C. le 428 de l'Egyre, & le 58 de son âge. Marc Fidella, de Damas, où il étoit Interprete truchement des Marchands de Venise, trouva la vie d'Avicenne écrite en Arabe par Giozgrani, qu'il traduisit en Italien. Nicolas Massa la mit en latin (a).

Le degré de célébrité auquel Avicenne parvint durant sa vie, ne fut pas moins dû aux qualités de

(a) Moreri, art Avicenne.

son cœur qu'à celles de son esprit. Il étoit doux, équitable, généreux & compatissant. VI. Siecle.

AVICENNE.

L'Anatomie d'Avicenne ne doit être regardée que comme une compilation, quoiqu'elle renferme quelques descriptions qui lui sont propres. Il pense que la connoissance des os est la base de l'Anatomie (*a*), & que c'est par elle qu'il faut commencer. Il divise les sutures du crane en vraies & en fausses. On sait que nous nous servons encore aujourd'hui des mêmes termes. La suture coronale lui est connue; il la compare à un C; la sagitale à une fleche; la lambdoide à un V renversé; il en donne les figures séparées, & il les adapte ensuite l'une à l'autre, afin qu'on se forme une idée plus exacte de leur position respective (*b*).

La description qu'il fait des vertebres est curieuse. Il s'étoit très bien apperçu de la longueur qu'ont les apophises transverses des vertebres dorsales. La raison en est, s'il faut l'en croire, que cette structure affermit mieux le corps (*c*).

La formation du bassin ne résulte, selon lui, que de l'assemblage de trois os; savoir, du sacrum des os innominés (*d*). Cette division lui est commune avec les autres Arabes & quelques Grecs. Il est évident qu'il n'avoit jamais examiné le bassin d'un enfant. La division des os ileum y est trop bien marquée pour qu'il ne l'eût point saisie.

Son Ostéologie de la main n'est point mauvaise; les os du carpe n'y ont point de nom particulier. Celle du pied vaut encore mieux. Il dénomine le calcaneum & le scaphoïde.

Notre Auteur parle des six muscles moteurs de l'œil; mais sa description est obscure; il dit qu'il y en a quatre *qui in unum truncum coeunt*: découverte que quelques modernes se sont attribuée. Il admet un muscle propre qui est destiné à soutenir le globe & s'attache à sa partie postérieure (*e*). Il

(*a*) Fen I. pag. 10.
(*b*) Pag. 11.
(*c*) Pag. 13.
(*d*) Pag. 14.
(*e*) Pag. 222.

IX. Siecle. AVICENNE.

a très bien vu que la paupiere inférieure ne jouiſſoit d'aucun mouvement, & que la ſupérieure avoit un muſcle releveur propre (*a*).

Il dit avec raiſon que la machoire ſupérieure eſt immobile ; qu'il n'y a que l'inférieure qui ſe meuve ; il paroît même en avoir connu les mouvemens latéraux : *motus molens* (*maxillæ inferioris*) *ipſam circuire facit & ad latera declinare* (*b*).

Avicenne donne dans des écarts, lorſqu'il perd de vue ſon maître ; il aſſigne deux muſcles releveurs à chaque teſticule, tandis que Galien ne parle que d'un (*c*). Nous ne voyons pas ce qui peut avoir donné lieu à cette erreur d'Avicenne, à moins qu'il n'ait pris le muſcle du dartros pour un muſcle propre du teſticule. Il a connu le ſphincter de la veſſie (*d*).

Les anciens, & notamment Galien, avoient regardé le foie comme le point d'où partoient toutes les veines du corps humain. Notre Auteur adopte cette opinion. Il y a (*e*), dit-il, deux groſſes veines qui ſortent du foie, l'une de ſa partie convexe qu'on appelle veine-cave, *vena-concava* ; elle eſt deſtinée à diſtribuer à toute la machine ſa nourriture que le foie a travaillée, & qui lui avoit été apportée par la veine-porte qui ſort de ſa partie concave, & qu'il compare à un arbre. Comparaiſon qui a paru ſi juſte, qu'on s'en ſert encore.

On dit communément que les anciens confondoient ſous le nom général de nerfs, les nerfs proprement dits, & ce que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom de tendons. C'eſt une erreur. Il eſt bien vrai que Galien, & Avicenne après lui, avance que ces deux parties ont quelque reſſemblance ; mais doit-on en conclure qu'ils les ont appellés de même. Ils donnoient aux tendons le nom de *ligamenta* : nom qui leur étoit commun avec les vrais ligamens (*f*). Les tendons & les ligamens ſont-ils

(*a*) Ead. pag.
(*b*) Pag. 17.
(*c*) Pag. 10.
(*d*) Ead. pag.
(*e*) Pag. 24.
(*f*) Pag. 9.

XI. Siecle.

AVICENNE.

ſenſibles ou non ? C'eſt une queſtion ſur laquelle les ſentimens ſont encore partagés. Mr. de Haller croit pouvoir conclure de ſes expériences, qu'ils ne jouiſſent d'aucun ſentiment ; avant lui on croyoit le contraire ; il a réveillé ſur cet objet l'attention du public qui lui accorde la gloire de cette découverte ; elle lui eſt due par la maniere claire & ſavante dont il a traité cette queſtion, & par l'application ingénieuſe & utile qu'il a faite de cette découverte : cependant les anciens paroiſſent avoir eu quelques idées vagues ſur l'inſenſibilité de ces parties. Il y a ſeize cents ans que Galien a dit quelque choſe d'analogue (*a*), & Avicenne après lui : voici ſes propres termes. *Nullum vero ex ligamentis ſenſum habet ne propter motum multum, & fricationem doleret* (*b*).

L'Anatomie des inteſtins y eſt aſſez exacte ; il en connoiſſoit ſix, comme nous faiſons ; les noms qu'ils avoient pour lors ſont à peu de choſe près les mêmes qu'aujourd'hui ; Hippocrate, Ariſtote, Eraſiſtrate, Hérophile, Ruffus d'Epheſe, Galien, ont concouru à leur dénomination. La raiſon qu'il donne des différentes circonvolutions qu'ils font dans le bas ventre, paroît très bonne ; c'eſt, dit-il, pour faire ſéjourner convenablement les alimens, afin que la matiere nutritive ait le temps de s'en ſéparer. Si l'homme n'eût eu, continue-il, qu'un ſeul inteſtin, les alimens ſeroient ſortis trop promptement, & il eût eu beſoin de prendre de la nourriture à toute heure (*c*) ; l'expérience (*d*) a démontré la vérité de ce raiſonnement.

Avicenne a auſſi connu les conduits deſtinés à porter les larmes dans l'intérieur du nez, de même que les mouvemens de conſtriction & de relâchement de l'iris.

Sa Chirurgie eſt extraite en entier de Galien, de Rhaſes, d'Hali Abbas ; on y trouve néanmoins la deſcription de quelques nouvelles opérations, l'am-

(*a*) De Methodo Med. lib. 6. cap. 4.
(*b*) Lib. 1. Fen. 1. pag. 9.
(*c*) Pag. 331.
(*d*) Vide Cabrolium.

XI. Siecle. AVICENNE.

putation du clitoris, par exemple. On ne ſera point étonné qu'il ait eu occaſion d'obſerver des cas où il falloit néceſſairement retrancher une partie ſi eſſentielle. Le Chirurgien ne doit point ſe décider légérement pour cette opération. Outre le danger qui accompagne la ſection de cet organe, la ſociété eſt intéreſſée de très près à ſa conſervation.

Avicenne a connu l'écartement des os pubis dans l'accouchement même naturel. Il n'eſt point le premier qui ait fait cette obſervation; Hippocrate en avoit parlé long-temps avant lui.

Dans la ſciatique, Avicenne preſcrivoit les ſaignées des veines ſciatiques préférablement à la ſaignée de la ſaphéne. Les ouvrages d'Avicenne, quoique tirés, comme nous l'avons déjà dit, de différens Auteurs, firent une fortune ſi prodigieuſe & ſe répandirent tellement en Aſie, que dans le douzieme & treizieme ſiecle la plupart des Médecins Arabes ne s'occupoient qu'à les mettre en abregé, ou à les éclaircir par des commentaires. Il fut juſqu'au renouvellement des Lettres, en Médecine, ce qu'Ariſtote étoit en Phyſique, quoique ſa façon de penſer ſur les maladies fût oppoſée à celle d'Hippocrate, puiſqu'il vouloit qu'on purgeât ſans avoir aucun égard aux criſes qui pouvoient ſurvenir. On ne juroit que par lui; les écoles adopterent ſa doctrine ſans réſerve; celle de Montpellier ſur-tout ſe diſtingua par ſon attachement, & ſes opinions y ont eu même juſqu'à ce jour des partiſans. Elle vient d'en perdre un des plus zélés, Mr. *Fizes* a été un défenſeur outré d'Avicenne; c'eſt lui qui dans un ſiecle auſſi éclairé que celui-ci, s'écrioit ſans ceſſe *purgandum alternis diebus, materies ſit cocta aut incocta.* Nous entrerons dans de plus longs details en faiſant l'hiſtoire de ce Médecin.

Avicennæ opera. Venetiis 1572 & 1596, in fol.

Liber Canonis de Medicinis cordialibus & cautica. Venetiis 1544, 1555, in-fol. *Baſileæ* 1556, in-fol. *Venetiis* 1500, in-4°. *Groningæ* 1649 in-12.

Libellus de corde ejuſque facultatibus. Lugduni 1559, in-8°.

XI. Siecle.

AVENZOAR.

Avenzoar eſt moins ancien qu'Avicenne ; il le connut cependant : d'où il eſt à préſumer qu'il a vécu vers le milieu du onzieme ſiecle, quoique la queſtion ne ſoit pas aiſée à décider. Il naquit, ou du moins il demeura long-temps à Seville, capitale de l'Andalouſie, qui étoit alors la réſidence d'un Calife mahométan. Comme ſon aïeul & ſon pere étoient Médecins, ainſi qu'il paroît par les éloges qu'il leur donne dans pluſieurs endroits de ſes écrits, on prit un ſoin particulier de ſon éducation : non ſeulement il ſe livra à la Médecine proprement dite, mais encore à la Chirurgie & à la Pharmacie (*a*). Malgré la coutume de ſon pays & le préjugé ridicule des Médecins qui regardoient ces deux dernieres profeſſions comme aviliſſantes, il les exerça toutes trois avec diſtinction. La Pharmacie, de ſon propre aveu, étoit celle qu'il goûtoit davantage. Il trouvoit un plaiſir très vif à compoſer des ſyrops & des électuaires : la préparation des médicamens, & la connoiſſance de leurs propriétés furent long temps l'objet de ſon étude : auſſi a-t-il laiſſé beaucoup de choſes ſur les plantes vénimeuſes & ſur leurs antidotes. Il eſt, pour le dire en paſſant, le premier qui ait parlé du bézoard qu'il ordonnoit à la doſe de trois grains dans la jauniſſe cauſée par le poiſon.

Avenſoar n'étoit âgé que de dix ans (*b*) lorſqu'il commença d'étudier la Médecine, & il en vécut cent trente-ſix, ſans avoir jamais eſſuyé la maladie la plus légere. Une ſanté ſi conſtante paſſeroit preſque pour un phénomene dans le ſiecle où nous ſommes ;

(*a*) C'eſt aux Arabes qu'on doit fixer l'époque de la ſéparation entiere de ces trois Arts. Cependant ce ſeroit une erreur de croire qu'ils ayent été réunis juſques-là. Du tems même de Galien, il y avoit une Claſſe particuliere d'hommes qui ſaignoient, donnoient des bains, ventouſoient, &c. A la vérité, comme il le dit lui-même, les Médecins, ſoit en l'abſence des premiers, ſoit à cauſe de leur imperitie, pratiquoient quelquefois eux mêmes ces ſortes d'opérations. Mais au ſiecle des Arabes ces trois profeſſions devinrent totalement diſtinctes ; les Médecins rougiſſoient de ſe ſervir, dans le traitement des maladies, du ſecours de leurs mains, leurs ſerviteurs étoient chargés du manuel.

(*b*) Caſtell. in vitis Medicor. illuſt. Tiraquell. in nomenclat. Med.

XI. Siecle.

AVENZOAR.

notre Auteur la dut moins aux secrets de son art qu'à sa sobriété & à sa continence. On a reproché à Avenzoar d'avoir donné dans l'empirisme ; c'est une imputation fausse & qui ne porte sur rien : il est celui de tous les Arabes qui mérite le moins ce reproche, & ceux qui le lui ont fait se sont sans doute arrêtés à la préface de ses ouvrages, qui n'est effectivement qu'un amas de remedes mis en usage par lui ou par d'autres. Il étoit persuadé que l'expérience est le seul flambeau qui puisse nous conduire surement dans la pratique : c'est à elle seule, disoit-il, qu'il appartient de condamner ou d'absoudre le Médecin durant sa vie & après sa mort. Il observe aussi que les distinctions de Logique & & les subtilités des Sophistes ne rendent pas habile dans l'art de guérir ; que ce n'est qu'une longue habitude étayée d'un jugement solide qui puisse donner ce talent ; & il rapporte une preuve, que se trouvant un jour dans une circonstance embarrassante, & ne sachant que faire après avoir inutilement consulté plusieurs Médecins, il prit enfin le parti de se transporter dans la Ville où demeuroit son pere pour lui demander son avis. Ce bon vieillard se contenta pour toute réponse de lui indiquer un passage de Galien qu'il lui ordonna de lire, en lui disant que si après cela il ne réussissoit point à guérir cette maladie, il pouvoit abandonner l'art, qu'il n'y seroit jamais heureux. Ce conseil eut tout le succès qu'il pouvoit en attendre ; le malade guérit à leur grande satisfaction.

Il paroît par-tout si partisan de la secte dogmatique qui est directement opposée à l'empirique, qu'il se permet souvent de raisonner sur les causes & les symptomes des maladies ; & comme c'est dans Galien qu'il puise sa théorie, il le cite plus fréquemment que les autres Auteurs.

Le sort des grands hommes est, ce semble, d'essuyer des persécutions, notre Médecin n'en fut point exempt ; il nous apprend lui-même qu'un Intendant des écuries du Roi le fit mettre en prison, & l'accabla de mauvais traitemens, quoiqu'il eût guéri

son fils de l'ictere. Avenzoar juge à propos de nous laisser ignorer les motifs d'une conduite si odieuse. XI. Siecle.

La réputation qu'il s'étoit faite le fit appeller de toutes parts, & le mit à portée de faire un grand nombre d'observations & de remarques. Il acquit cette expérience qui constitue le Praticien, & il fut surnommé *le Sage* & *l'Illustre*. AVENZOAR.

On ne connoît point d'Auteur avant lui qui ait fait mention de l'*abscès au médiastin*. Comme cette maladie est susceptible d'une opération chirurgicale, nous croyons qu'il est important de connoître les signes qui l'accompagnent. Cet abscès, dit Avenzoar, se manifeste par une toux vive & sans relâche, & par une douleur distensive qui se fait sentir selon la longueur de la poitrine; la respiration est petite, gênée, fréquente; il y a fievre aiguë; le malade se plaint d'une soif ardente, & a le pouls dur & inégal. Il n'est pas besoin d'avertir ici qu'outre ces symptomes on doit s'attendre à y trouver les frissons vagues & irréguliers qui, comme on sait, caractérisent la formation des abscès en général.

Plusieurs Anatomistes refusent d'admettre la cavité triangulaire du médiastin formée par l'adossement des deux lames de la plevre; & par une conséquence un peu précipitée, ils nient l'existence de l'abscès au médiastin. C'est à l'expérience à prononcer sur ce point. Mais quand bien même il n'y auroit point de cavité sensible, on sait qu'il y a un tissu cellulaire fort lâche, dans l'intérieur duquel l'abscès peut se former. Ce ne sont pas des raisonnemens seuls que nous avons à opposer à nos adversaires, ce sont des faits. Mr. Freind (*a*) dit tenir d'un Chirurgien célebre & d'une probité reconnue, que sa pratique lui avoit souvent offert, à la suite des maladies vénériennes, un abscès au médiastin; qu'il avoit presque toujours guéri, en trépanant le sternum. L'Académie de Chirurgie a confirmé par divers écrits la pratique de ce Chirurgien. C'est ainsi que les idées des grands hommes, de même

(*a*) Hist. de la Med. p. 247.

XI. Siècle. AVENZOAR.

que leurs observations ne se perdent jamais, tôt ou tard quelque esprit judicieux les tire de l'oubli dans lequel leurs productions étoient tombées. L'objet principal que nous avons en vue dans cet ouvrage, est de relever autant qu'il sera en nous les fautes d'histoire, surtout d'adjuger les découvertes à qui elles appartiennent, & de les rendre à ceux qu'on a frustré par ignorance ou par méchanceté. Mr. Freind avance que notre Auteur est le premier parmi les Arabes qui ait conseillé la Bronchotomie dans l'esquinancie. Mr. Freind est dans l'erreur. Avicenne en fait mention dans ce cas : *cumque synances vehementiores fuint, & non valent Medicinæ, & creditur quod perditio futura sit, illud per quod sperator evasio est scissio cannæ, & illud est cum scissione ligamentorum quæ sunt inter duos annulos cannæ propter quod recipiat aliquid de cartilagine, ita ut per illud anhelet*, page 295. La description qu'Avenzoar nous en donne est très courte, parcequ'il ne l'avoit jamais vue pratiquer, & quoiqu'il fut convaincu de son utilité, il ne faisoit pas difficulté de dire qu'il ne voudroit pas être le premier à la mettre en usage sur l'homme : ce qui l'engagea à en faire l'essai sur les animaux. Le succès en fut des plus heureux ; l'animal guérit après quelques jours d'un traitement fort simple.

La dysphagie ou difficulté d'avaler les alimens, est une maladie qu'on ne trouve chez aucun des Ecrivains qui l'ont précédé ; par conséquent tout ce qu'il en dit est nouveau. Il n'a puisé que dans sa propre expérience les remedes qu'il propose pour la combattre ; ils sont de trois sortes ; le premier consiste à introduire dans la bouche, au-delà de l'obstacle, un tube par le moyen duquel on puisse faire avaler du lait ou d'autres alimens liquides. Ce tube doit être fait d'étain ou d'argent pour la propreté sans doute. Le second est de mettre le malade dans un bain de lait ou de quelqu'autre liqueur chargée de parties nutritives, afin que s'insinuant à travers les pores de la peau, elles réparent les déperditions continuelles que son corps éprouve. Rien de plus

frivole que ce moyen de guériſon ; notre Auteur a été ſuivi par quelques modernes qui ſe ſont trompés avec lui. Leur opinion n'eſt conforme ni à la théorie ni à l'obſervation. Enfin la troiſieme méthode qu'il conſeille, eſt de donner des lavemens nourriſſans. Notre Auteur met à ce ſujet ſon eſprit à la torture pour s'accorder avec Galien qui prétend que les lavemens ne ſauroient remonter juſqu'à l'eſtomac : ce qui ſeroit cependant néceſſaire, ſelon lui, pour qu'ils s'aſſimilaſſent à nos humeurs. Cette dépenſe d'eſprit devient inutile depuis que l'Anatomie moderne a découvert que les gros inteſtins avoient auſſi quelques vaiſſeaux chiliferes.

XI. Siecle. AVENZOAR.

Les cas chirurgicaux qu'on rencontre dans ſes ouvrages ne ſe bornent pas à ce que nous venons de rapporter. Il a vu une fracture à l'os iſchion, il propoſe pluſieurs moyens curatifs dont les modernes n'ont point profité, Mr. *Duverney* eſt le ſeul qui ait traité des fractures de cette eſpèce ; il parle d'une plaie pénétrante dans le bas ventre, avec léſion des parties contenues, & iſſue des matieres fécales par l'ouverture extérieure : de-là peut être l'origine des anus artificiels qu'on fait aujourd'hui. Il a vu des anévriſmes faux. Conſulté un jour, à ce qu'il nous apprend lui-même, pour une perſonne dont un membre étoit gangrené, il fut d'un avis contraire à celui des autres Médecins qui n'avoient propoſé que des topiques ; il déclara que l'amputation étoit la ſeule reſſource qui reſtoit pour la conſervation du malade qui mourut pour n'avoir pas voulu déférer à ſon ſentiment. Il nous donne auſſi le détail d'un empieme conſidérable que ſon pere guérit en ouvrant la poitrine avec le cautere. Je dois avouer, dit-il, qu'une telle guériſon eſt au-deſſus de mes forces. Je ne ſuis pas encore parvenu à un degré de ſcience où je puiſſe me flatter d'en faire de pareilles. On ne peut lire ce traité ſans admiration ; il rappelle celui d'Hippocrate. On doit convenir que les grands hommes ſont ceux qui font le plus aiſément l'aveu de leurs fautes : pourquoi faut-il que les eſprits médiocres agiſſent différemment ?

XI. Siecle. AVENZOAR.

Avenzoar ne ſut pas ſe garantir entiérement des préjugés & de la ſuperſtition de ſon ſiecle. Il croyoit que la lithotomie étoit une opération indécente, & qu'un homme qui avoit de la pudeur & de la religion ne devoit jamais l'entreprendre, non plus que celles qui ſe pratiquent ſur les parties génitales. Il les décrit cependant pour ſe conformer à l'uſage de ſes prédéceſſeurs.

Il avoit un goût décidé pour l'oſtéologie; il s'y livra d'une façon toute particuliere, & ſon traité des fractures & des luxations eſt une preuve non équivoque des progrès qu'il y fit. Ce Médecin ne ſe borna point à cette partie; il paroît qu'il avoit une connoiſſance aſſez exacte des autres, s'il eſt permis d'en juger par les réflexions anatomiques qu'il fait ſur la plevre, le médiaſtin & le péricarde. Il avoit eu occaſion d'obſerver une croute cartilagineuſe formée autour de ce ſac membraneux. Mr. Freind penſe qu'il veut déſigner par-là l'épaiſſiſſement d'une de ſes membranes. Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, on ſera toujours en droit d'en inférer qu'il avoit fait pluſieurs ouvertures de cadavres.

Nous finirons la vie d'Avenzoar en rapportant ce qu'Averroes en dit d'avantageux. Les éloges qu'il lui donne doivent paroître d'autant moins ſuſpects, que perſonne n'ignore qu'il ne les prodiguoit pas. Il l'appelle (*a*) l'admirable, le tréſor de toute ſcience, le plus habile Médecin qui ait paru depuis Galien, &c. &c.

Liber Theiſir Dahalmodana Vahaltabir.

Cujus eſt interpretatio.

Rectificatio medicationis & regimnis. Venet. 1496 & 1514, in-fol. *1551*, in-8°.

AVERRHOES.

Averrhoes ou Avenrhoes, nom corrompu d'Aben ou Aven Roſch, fils de Roch, Médecin Arabe, naquit à Cordoue en Eſpagne vers l'an 1140, d'une famille très illuſtre. Son aïeul & ſon pere avoient ſucceſſivement rempli la place de premier Juge dans le Royaume de Cordoue: deſtiné par état à leur

(*a*) In Collectaneis de re Med.

succéder, il s'appliqua d'abord à l'étude des Loix, & y fit de grands progrès. Une science si séche & qui d'ailleurs prête si peu à l'imagination, dégouta bientôt notre Auteur: né avec un esprit vif & subtil, il lui falloit des objets qui lui en permissent le développement. La Médecine & la Philosophie furent ceux sur lesquels il s'arrêta. Aristote devint son Auteur chéri. Il avoit une grande vénération pour sa personne & pour ses écrits, qu'il a renrichis de commentaires où l'on voit le langage d'un enthousiaste. Il a publié ce commentaire l'année 1197. La matiere qu'il traite l'oblige quelquefois de discuter des points de Métaphysique. Ses ennemis profiterent de cette circonstance pour le peindre aux yeux du public comme un impie. Ils débiterent qu'il n'avoit aucun principe de religion; qu'il aimoit mieux que son ame fût avec les Philosophes qu'avec les Chrétiens: on poussa même la méchanceté jusqu'à lui faire dire que la religion des Chrétiens ne pouvoit pas exister à cause de ses mysteres; que celle des Juifs n'étoit faite que pour des enfans à cause de la multitude de ses préceptes, & que la religion Mahométane étoit une religion de pourceaux; il finissoit, ajoute-on, par s'écrier: *moriatur anima mea morte philosophorum.* XI. Siecle.

Baile (*a*) qui a recueilli les sentimens de divers Ecrivains, souvent sans s'embarrasser s'ils avoient dit vrai ou faux, lui attribue la plûpart des absurdités dont nous venons de parler. Il avance encore qu'Averrhoés a nié l'immortalité de l'ame & l'éternité des récompenses ou des châtimens que Dieu réserve à l'homme après sa mort, selon qu'il se sera bien ou mal comporté. Ce n'est ici qu'un tissu de fausses imputations, inventées par la jalousie & répandues par la méchanceté. Si l'on veut se donner la peine de consulter les ouvrages d'Averrhoés, on y verra qu'il n'a jamais soutenu des erreurs si condamnables. Qu'au contraire il assure (*b*) que l'ame est *immatérielle* & *immortelle.*

Après avoir justifié la croyance de notre Auteur,

(*a*) Voy. son Diction.
(*b*) Philic. disp. 3.

XII. Siecle.

AVERROHES.

essayons de blanchir sa conduite. Vander-Linden (*a*) trompé par Wolphangus Justus, qu'il suit trop aveuglément, dit qu'Averrhoés avoit empoisonné Avicenne, & qu'il avoit été empoisonné à son tour. C'est une assertion fausse, & pour la réfuter il suffiroit de lui objecter qu'aucun autre Historien n'a fait mention de ce fait; mais cette preuve n'est que négative, & nous en avons une autre sans réplique à lui opposer. Avicenne mourut en 1062, & Averrhoés ne vint au monde qu'en 1140, c'est-à-dire près d'un siecle après la mort du premier.

A de grandes connoissances Averrhoés joignoit les qualités qui forment le lien de la société; il étoit complaisant & avoit le cœur noble & généreux. Tout le monde en convient, ce n'est pas la plus foible des preuves qu'on puisse rapporter en sa faveur. Le crime n'entre jamais dans une ame bien née. Averrhoés quitta sa patrie sur la fin de ses jours, & passa à Maroc où il mourut en 1217. Il laissa deux fils, Gilles de Rome dit les avoir vu à la Cour de l'Empereur Frédéric II.

Ce fut dans cette ville qu'il composa, à la priere de Mirama-Molin, son *Colliget*, qui n'est à peu de chose près qu'un précis de tout ce qui avoit été dit jusqu'à lui. Il est divisé en sept parties: dans la premiere on trouve son anatomie, c'est exactement la même que celle d'Avicenne, que nous croyons avoir assez fait connoître en faisant l'extrait de ses ouvrages; on rencontre quelques questions Chirurgicales, & des remarques sur les ouvertures des vaisseaux & sur les fractures. Mais ces questions & ces remarques sont si mauvaises, que nous regarderions comme perdu le tems que nous emploierions à en donner à nos lecteurs une idée particuliere.

Il est le premier, au jugement de M. Freind, qui ait dit qu'on ne pouvoit avoir la petite vérole qu'une fois en la vie. La question a été admise dans toute son étendue pendant une longue suite de siecles; plusieurs Médecins la révoquent en doute. Sa pratique n'a rien de neuf, il paroît même qu'il n'en a pas eu

(*a*) In scriptis Med.

beaucoup malgré la réputation qui lui acquirent ses écrits, & qui se soutint après sa mort dans toute l'Europe. XII. Siecle.

Collectaneorum de re medica sectiones tres, Lugduni 1587 *in-fol. Colliget Libri septem, Venetiis* 1496, 1552 *in-fol. Lugduni* 1631 *in-8°.* ALBUCASIS.

Albucasis, connu aussi sous le nom d'Albuchasa, Buchasis, Alsaharavius, &c. étoit un Médecin Arabe; on ignore en quel tems il a vécu. L'opinion commune est qu'il existoit vers l'an 1085, du temps de l'Empereur Henri IV (*a*). Il y a cependant de très bonnes raisons qui font présumer qu'il n'est pas si ancien; car en parlant des plaies il donne la description des fleches dont se servent les Turcs, qui n'ont commencé à être connus que vers le milieu du douzieme siecle. Il resta dans l'oubli jusqu'au commencement du seizieme, que le Pere Riccius en fit une assez mauvaise traduction. Ce Traducteur en est enthousiasmé, il en fait l'éloge le plus pompeux; *Albucasis*, nous dit-il, *a su se rendre clair sans être long, & je le regarde comme le premier Médecin qui ait paru après Hippocrate & Galien.* On est en effet obligé de convenir qu'il regne dans l'ouvrage d'Albucasis beaucoup d'ordre & d'économie; & quoiqu'il ait emprunté des Grecs bien des choses, la Chirurgie lui est redevable de plusieurs découvertes: elle étoit presque éteinte lorsqu'il parut. N'en cherchons la cause que dans le préjugé qui avoit attaché une espece de deshonneur à l'exercice de cet art. Albucasis eut le courage de le combattre, ses efforts ne furent point infructueux, & il a la gloire d'avoir remis la Chirurgie en vigueur. Comme c'est dans ses écrits, que la plûpart des modernes, & principalement les Ecrivains du seizieme siecle ont puisé, nous allons le faire connoître plus particulierement.

Sa Chirugie est divisée en trois Livres; dans le premier, il parle des cauteres; dans le second, il traite des autres maladies Chirurgicales, à l'exception des luxations qui sont renfermées dans le troisieme.

Albucasis regardoit le cautere actuel comme un

(*a*) Moreri, article, Albucasis.

XII. Siecle.

ALBUCASIS.

remede merveilleux ; c'eſt ſans doute d'après ce qu'en dit Hippocrate qu'il en avoit conçu une idée ſi avantageuſe. Il rapporte plus de quarante affections où il eſt applicable, & dans leſquelles il s'en eſt ſervi lui-même. Il n'eſt pas douteux que le cautere actuel n'opere des effets ſurprenants dans certains cas ; les obſervations des modernes (*a*) en font une preuve inconteſtable, & l'on a depuis écrit de très bons livres ſur cette matiere ; mais ce remede eſt douloureux & effrayant, il eſt peu de perſonnes qui aient le courage de s'y ſoumettre, & on ne doit le tenter qu'après avoir inutilement eſſayé tous les autres. Albucaſis paroît s'en être ſervi trop fréquemment & avec trop peu de circonſpection ; mais les modernes ont donné dans un excès contraire en le proſcrivant de la pratique Chirurgicale ; c'eſt ainſi que les hommes ne ſavent jamais garder un juſte milieu. Les uns amateurs de leurs productions mépriſent tout ce qui ne vient point d'eux, les autres par le même principe tiennent la même conduite, & tous retardent ainſi les progrès des ſciences.

L'emploi de ce topique demande une main exercée & habile, un homme verſé dans l'Anatomie, & qui connoiſſe le trajet des veines & des nerfs, la texture du tiſſu cellulaire, ſes replis, ſes cloiſons, &c : Sans ces connoiſſances le malade court un grand danger. Notre Auteur en rapporte un exemple funeſte (*b*).

Il eſt un des premiers qui ait parlé de la maniere de guérir les hernies par la cautériſation ; il y a des précautions particulieres à prendre, qu'il indique dans le plus grand détail. Le bouton dont on ſe ſert doit varier à raiſon de l'âge du ſujet ; cette opération n'eſt même utile, ſelon lui, qu'autant qu'on brûle juſqu'à l'os (*c*). Nous ne concevons pas comment une telle méthode eſt praticable, il n'eſt pas poſſible de parvenir à l'os ſans bleſſer des parties eſſentielles,

(*a*) Proſper Alpin, de Med. ægyptiorum. Pouteau. Mélange de Chirurgie. Tiſſu muqueux de M. de Bordeu.

(*b*) Lib. 1. cap. 42.

(*c*) Et ſcias quod quando tu non conſequeris cum cauterio os, non confert operatio tua.

où

ou qui du moins influent infiniment sur l'économie animale.

XII. Siecle.

ALBUCASIS.

Il distingue deux especes d'abcès au foie, celui qui a son siege dans le parenchyme (*a*) de ce viscere, & celui qui est logé entre les deux lames de la membrane qui le recouvre, chacun a ses signes caracteristiques. Le premier se connoît par une douleur sourde & pesante, au lieu qu'elle est aiguë dans le second. Ce n'est que dans celui-ci qu'Albucasis permet d'employer le cautere dont il ne dissimule pas les dangers. En effet pour que cette opération puisse réussir, il faut qu'il y ait une adhérence du foie avec le péritoine, autrement on expose le malade à une mort certaine par l'effusion du pus dans le bas-ventre.

Quelques Auteurs ont avancé que jusqu'à Ambroise Paré on ne s'étoit servi que du cautere actuel pour arrêter les hémorrhagies de l'artere, & que ce grand Chirurgien effrayé de la cruauté & de l'incertitude de cette méthode, inventa la ligature : on a tort de lui attribuer la gloire de cette découverte, il n'en est point l'Auteur (*b*). Il y avoit du tems d'Albucasis quatre moyens connus d'arrêter l'écoulement du sang arteriel, on les employoit avec un succès égal : le premier étoit la cautérisation ; le second la section entiere du vaisseau ouvert, dont les extrêmités en se retirant diminuent le diametre ; le troisieme étoit la ligature, *ligetur* (*arteria*) *cum filo ligatione forti* (*c*), & le quatrieme enfin l'application des médicaments astringens. Albucasis semble même avoir connu le caillot de sang qui se formant à l'ouverture de l'artere en fait cesser l'hémorrhagie, & dont M. Petit, parmi les modernes, a le premier démontré l'existence ; nous allons rapporter le texte afin de mettre le lecteur à portée d'en juger. *Arteè quamprimum digitis suis comprimat arteriæ orificium, & constringat*

(*a*) Voyez Erasistrate, sur le mot parenchyme, & sur les opérations qu'il pratiquoit au foie, &c.

(*b*) Tout au plus lui laissons nous l'honneur d'avoir proposé le premier une éguille, pour faire plus commodément l'opération.

(*c*) Lib. 1. cap. 57.

eam valde donec obsessus sit sanguis, & digitus non removeatur, effundatque celeriter aquam maxime frigidam, donec congeletur & ingrossetur sanguis (a).

XII. Siecle.

ALBUCASIS.

Notre Auteur est le premier qui ait rejetté l'incision à la peau du crâne dans le traitement de l'hydrocephale, soit externe, soit interne; avant lui on la pratiquoit beaucoup; & il paroît à ne consulter que la théorie, qu'elle est très bien indiquée; mais l'expérience a fait voir qu'elle ne réussissoit presque jamais, & c'est vraisemblablement le mauvais succès qui a fait embrasser à Albucasis un sentiment opposé. Quant aux autres tumeurs qui attaquent le cuir chevelu, il est d'avis qu'on les ouvre avec le fer, sur-tout si elles sont enkistées, évitant toutefois les nerfs & les arteres de peur de l'hémorrhagie qu'il redoutoit beaucoup. Cette crainte ne seroit pas des mieux fondées aujourd'hui que nous savons par l'Anatomie qu'il n'y passe pas de gros tronc de nerfs, ni d'artere bien considérable, & que d'ailleurs les os du crâne offrent un point d'appui assuré.

On sait que les amygdales sont sujettes à suppurer, & à devenir squirrheuses. Albucasis décrit, d'après Paul, la maniere de les ouvrir & de les extirper. Nous ne pensons pas qu'il soit prudent d'entreprendre cette derniere opération, malgré le témoignage de quelques Auteurs respectables, qui disent l'avoir faite avec succès. L'incision même qu'on pratique dans le cas de suppuration n'est pas sans danger, comme on l'a malheureusement éprouvé.

Albucasis s'étend plus que ses prédécesseurs sur le bronchocele ou le goêtre. Il observe d'abord que cette affection est plus ordinaire aux femmes qu'aux hommes; cette remarque est juste, on a eu occasion de la vérifier. Ensuite il divise le goêtre en naturel & accidentel. Le naturel selon lui est incurable, & l'accidentel ne doit être opéré que lorsque la tumeur est molle, petite, & renfermée dans un kiste particulier.

A l'article où il traite du panaris, il veut qu'on ampute la phalange dès que l'os est affecté; celle qui

(a) Loco sup. citat.

lui ſuccéde eſt, dit-il charnue, quelquefois l'os & l'ongle ſe régénerent. XII. Siecle.

Il met une différence entre le ſinus & la fiſtule, mais non pas telle que nous l'entendons; il appelle ſinus un abcès où il n'y a ni nerf, ni ligament, ni vaiſſeau d'intéreſſé; ſi au contraire quelqu'une de ces parties ſe trouve léſée, il l'appelle fiſtule. ALBUCASIS.

Il avoit très bien vu que les abcès demandent un traitement différent, ſelon leur ſituation & la nature de l'humeur qui les produit: il en eſt (c'eſt toujours Albucaſis qui parle) qu'il faut ouvrir ſans attendre leur maturité; tels ſont ceux qui viennent près des articulations, le pus pourroit corroder les ligamens.

Lorſqu'un abſcès eſt conſidérable, il faut bien ſe garder, ſelon notre Auteur, d'en évacuer le pus tout-à-la-fois. Cette évacuation ne doit ſe faire que ſucceſſivement, ſur-tout ſi le ſujet eſt foible, ſans cette précaution on s'expoſeroit à voir périr le malade dans l'opération.

Lorſqu'un corps étranger s'eſt arrêté dans le goſier, s'il n'eſt point hors de la portée de la main ou des inſtruments, rien n'eſt plus aiſé que de l'ôter; mais s'il eſt engagé bien avant, Albucaſis propoſe de faire vomir le malade avant que la digeſtion ſoit faite, ou de lui faire avaler une tranche de racine de navet, de laitue, un morceau de pain ſec, ou enfin une éponge attachée à un fil; ce dernier moyen eſt très ingénieux. Il a inventé un inſtrument qu'on trouvera gravé dans ſes ouvrages.

Il eſt le premier qui, dans l'extraction du polype, ait fait uſage du crochet avec lequel il veut qu'on l'amene au-dehors; s'il ſurvenoit une hémorrhagie après l'opération, il conſeille de renifler de l'oxicrat.

Notre Auteur n'a point négligé les accouchemens: on trouve dans ſa Chirurgie des préceptes importans touchant la pratique de cet Art. Lorſque le fœtus eſt mort, il penſe que pour en procurer la ſortie, il faut d'abord adminiſtrer à la femme les remedes propres à cet effet; mais lorſqu'ils ne ſuffiſent pas, l'Accoucheur après avoir ramolli l'orifice externe de la matrice y portera la main, armée d'un crochet qu'il enfoncera dans les orbites, dans la bouche, ou ſous le

XII. Siecle.

ALBUCASIS.

menton du fœtus (*a*), s'il ſe préſente par la tête. Il arrive quelquefois que l'enfant eſt hydrocephale, le volume de ſa tête s'oppoſe à ſa ſortie, dans ce cas on y pratiquera une inciſion pour faire écouler l'eau ; ſi malgré cela elle eſt encore trop groſſe, il faut la dépecer.

Lorſque le placenta ne ſort pas de lui-même, il ne connoît rien de meilleur que l'éternuement : ſi ce moyen eſt infructueux il recommande d'expoſer la matrice à la vapeur des herbes aromatiques, & de faire touſſer en même-tems : le placenta ne réſiſte point à cette manœuvre, on le voit venir tout de ſuite. Avant que de finir cet article, nous ne ſaurions nous empêcher de rapporter ici une obſervation peu commune dont parle Albucaſis : il s'agit d'une femme qui croyoit avoir perdu ſon fruit, & qui devint enceinte pour la ſeconde fois. Ce ſecond enfant ſubit le même ſort que le premier, & ils reſterent tous les deux dans la matrice. Peu de tems après on vit paroître un abcès à l'ombilic, par lequel il ſortit du pus & des os. Cet événement auquel Albucaſis ne s'attendoit pas l'étonna ; cependant après une mure réflexion, il ſe convainquit que ces oſſements appartenoient aux fœtus, il en tira encore pluſieurs autres, & la femme guérit très bien ; elle vécut même pluſieurs années, mais l'abcès reſta fiſtuleux, & il en découloit continuellement une humeur lymphatique. Cette obſervation eſt auſſi intéreſſante que celle de M. Littre : nous en rendrons compte par la ſuite.

Dans le cinquante-ſeptieme chapitre, il traite de la circonciſion comme d'une opération nouvelle lui appartenante en propre, & dont perſonne n'avoit parlé avant lui. Il avoit oublié ſans doute la deſcription élégante que Paul nous en a laiſſée, & ce que Celſe en dit lui-même à l'article du phimoſis.

La Religion lui défendoit de faire la caſtration, c'eſt pourquoi il eut pu ſe diſpenſer d'en faire mention ; mais comme il eſt eſſentiel que le Médecin la connoiſſe pour répondre aux queſtions qu'on lui fait, & que d'ailleurs on la pratiquoit ſur la plûpart des ani-

(*a*) Celſe a déja propoſé l'uſage des crochets pour extraire l'enfant.

maux, il a cru devoir la décrire : ce qu'il en dit les regarde entierement, & ne peut avoir aucune application à l'homme. XII. Siecle. ALBUCASIS.

Albucaſis étoit déſintéreſſé : ſes vues ſe dirigeoient toutes vers le bien public, & on lui doit cette juſtice qu'il n'a exercé la Chirurgie que pour ſe rendre utile. Il conſeille à ceux qui entrent dans la même carriere de ne ſe laiſſer jamais conduire par l'avidité du gain. Leçon noble, mais qu'on n'a preſque plus la force de ſuivre.

Albucaſis eſt le ſeul de tous les Anciens qui ait décrit & enſeigné l'uſage des inſtrumens qui conviennent à chaque opération ; il exigeoit qu'un Chirurgien fût inſtruit de l'Anatomie, ce qui prouve inconteſtablement qu'il ne l'ignoroit pas. Douglas (*a*) lui attribue quelques planches anatomiques ; nous croyons que ces planches ſont moins anciennes, la preuve en eſt qu'elles ne ſe trouvent point dans l'édition de Veniſe de 1520, qui a pour titre :

Methodus medendi certa, clara & brevis, pleraque quæ ad partes omnes, præcipuè quæ ad Chirurgiam requiruntur, Libris tribus exponens, cum inſtrumentis ad omnes fere morbos utiliter depictis. Venetiis, 1520 *in-fol. Argentorati* 1532 *in-fol. Baſileæ* 1541 *in-fol.*

CHAPITRE XII.

ETAT DE LA CHIRURGIE ET DE L'ANATOMIE depuis les Arabes juſqu'au regne de Saint Louis.

LA Chirurgie avoit fait quelques progrès ſous les Arabes. Leurs ſucceſſeurs, loin de profiter de ces découvertes, la laiſſerent tomber dans un état de langueur. Elle devint le partage des Eccléſiaſtiques qui en étoient les ſeuls dépoſitaires. Obligés par état de s'interdire toute effuſion de ſang dont l'E-

(*a*) Bibliograph. Anat.

gliſe a horreur (*a*), la méthode de traiter les maladies extérieures fut très informe ; l'art ſe trouva réduit à la ſimple application des topiques. Les opérations chirurgicales étoient abandonnées à des Chirurgiens ſans lettres, & qui, pour le malheur du public, étoient partagés en cinq ſectes (*b*) ; la premiere faiſoit ſuppurer toutes ſortes de plaies indiſtinctement ; la ſeconde ne ſe propoſoit que de les deſſécher par le moyen des toniques ; la troiſieme tenoit un milieu entre les deux premieres, ne vouloit ni ſuppuration ni exſiccation, & n'uſoit conſéquemment que des topiques les plus doux ; quelques-uns ſe contentoient d'employer les huiles, la laine, &c. Secours bien foibles contre des maux qui ne cedent qu'au tranchant du fer. Enfin la cinquieme ſecte ſe bornoit à former des vœux impuiſſans pour la guériſon des malades. Ces diverſes ſectes défigurerent la Chirurgie pendant long-temps. Guillaume de Salicet fut un des premiers qui oſa ſecouer le joug du préjugé & de l'ignorance ; quoiqu'Eccléſiaſtique, il ne craignit pas de répandre le ſang : il ſemble en effet, comme le remarque Mr. Louis (*c*), que celui qu'on verſe pour la conſervation des citoyens, ne devroit pas être compris dans l'anathême lancé par l'Egliſe.

L'Italie a la gloire d'avoir vu renaître dans ſon ſein l'Anatomie comme les autres ſciences. Frédéric II, Roi de Sicile, en eſt, ſelon Mr. de Haller, le premier reſtaurateur. Il rendit une Loi qui défendoit à toute perſonne d'exercer la Chirurgie ſans au préalable avoir pris des connoiſſances ſuffiſantes en Anatomie. Convaincu de ſon utilité, ce Prince, à la ſollicitation de Martianus ſon premier Médecin, créa une chaire où elle devoit être démontrée tous les cinq ans. Ce nouvel établiſſement fit beaucoup de bruit ; on s'y rendoit en foule de toutes parts ; les Chirurgiens & les Médecins eux-mêmes ne rougiſſoient pas de venir ſe confondre parmi la multitude pour aſſiſter aux démonſtrations. Cet exemple

(*a*) Cette défenſe fut faite au Concile de Tours tenu en 1163.
(*b*) Guy de Chauliac, pag. 11 & ſuiv.
(*c*) Hiſt. de l'Acad. de Chirurgie, Tom. IV. in 4°.

réveilla l'emulation ; quelque temps après on vit s'élever à Bologne une ſemblable école qui n'acquit pas moins de célébrité. Ottus, Aggérius, Luſtrutahus & Armundus de Guaſla furent ceux qui y profeſſerent d'abord l'Anatomie. Le nombre des auditeurs devint bientôt conſidérable. Le même zele ſe ſoutenoit ; mais le zele ne ſuffit pas ; ces écoles ne produiſirent point les effets qu'on devoit raiſonnablement en attendre. L'Anatomie ne fit aucun progrès : ce n'eſt qu'au commencement du quizieme ſiecle que ſes progrès devinrent ſenſibles. L'ouvrage de Mundinus, publié long-temps après la mort de cet Anatomiſte, eſt en quelque façon l'époque du ſuccès avec lequel on s'y livra.

XI. Siecle.

EROS.

Eros étoit un Médecin de Salerne (*a*) : quoique le temps auquel il a exiſté ſoit équivoque, il y a cependant lieu de croire qu'il vivoit au commencement du onzieme ſiecle (*b*).

Son livre ſur les maladies des femmes ſe reſſent beaucoup de la barbarie du temps auquel il a été compoſé ; cependant on y trouve éparſes quelques obſervations qui en rendent la lecture ſupportable. De ce nombre ſont les polypes de l'utérus qu'il a vus & traités pluſieurs fois.

Cet Auteur parle d'une méthode ſinguliere qu'il employa dans l'extraction de la pierre. L'envie de

(*a*) Le College de Salerne eſt le premier de cette eſpece qui ait exiſté en Europe ; Charlemagne le fonda en 802. Quelque-tems après ſa fondation ce Collége publia un Livre intitulé, l'Ecole de Salerne, dédié au Duc Robert, fils de Guillaume le Conquérant, Roi d'Angleterre, qui au retour des Croiſades s'arrêta quelque-tems dans le Royaume de Naples pour ſe faire traiter d'une fiſtule qu'il avoit au bras. Ce Livre n'eſt qu'une compilation, on y trouve différens préceptes touchant la conſervation de la ſanté ; il paroît même que le but des Auteurs n'avoit été que d'en faire un Traité d'higyene, & que c'eſt par égard pour Robert qu'on y inſéra la cure de la fiſtule ; pour laquelle les Médecins lui avoient conſeillé la ſection, comme l'unique moyen de s'en guérir.

(*b*) Il eſt aiſé de ſentir quelle eſt la raiſon qui nous a empêché de le mettre à la place que la Chronologie eut exigé ; il n'étoit point Arabe, & ſon nom eut été déplacé parmi les Médecins de cette nation, à l'hiſtoire deſquels ont peut s'être apperçu que nous avons conſacré un chapitre particulier.

XI. Siecle.

EROS.

se singulariser peut seule la lui avoir suggérée ; mais il n'a pas lieu de s'applaudir de son invention ; elle périt avec son Auteur ; aucun de ses contemporains, que nous sachions, n'en a fait mention. Son insuffisance & sa malpropreté sont sans doute la cause qu'elle est tombée dans l'oubli. Après avoir ouvert la vessie par la méthode de Celse, il n'y portoit aucun instrument pour en tirer le calcul ; il tâchoit de le faire sortir par le moyen de la suction, & il dit que ce procédé lui a réussi.

Son livre *de passionibus mulierum*, est imprimé à Venise en 1555, in-8°.

Il cite dans son ouvrage un certain Géraldus, sous lequel il avoit étudié, & un Théodoricus, autre que celui dont nous parlerons bientôt. Ces deux Chirurgiens ne sont connus que par lui, du moins leurs écrits se sont-ils égarés.

GARIO PONTUS.

Gario Pontus étoit Africain ; il florissoit vers le milieu du onzieme siecle ; & s'il faut en croire Pierre Damien, il mourut l'an 1072. Les Ecrivans lui ont donné différens noms ; les uns l'appellent *Varmi Potus*, *Varim Potus* ; d'autres, *Gari Potus*, *Garim Potus*, *Gan Potus*, &c. Il étoit du nombre des Médecins qui composoient l'école de Salerne ; il a écrit huit livres sur les maladies internes, parmi lesquelles il y a quelques morceaux de Chirurgie.

Les maladies des voies urinaires y sont traitées au long ; les signes du calcul de la vessie & des reins, assez exactement décrits ; mais persuadé que les remedes internes doivent suffire, il ne dit pas un mot des moyens de tirer la pierre. Les lavemens, les relâchans, les huileux, les bains de vapeurs sont les remedes dont il se sert lorsque les douleurs sont aiguës ; hors du paroxisme, il fait user des lithontriptiques.

Il croit que le premier rudiment du calcul est toujours dans les reins, d'où il est entraîné par les urines dans la vessie & dans l'uretre : il arrive, dit-il, qu'il s'arrête quelquefois dans ce canal ; on y en a trouvé, & l'on a déduit la conséquence assez mauvaise, qu'il s'y étoit formé.

Il parle d'une maladie qu'il appelle *scabies vesicæ*,

dont la description est très approchante de celle que Mr. Lieutaud appelle *fluxion catharrale à la vessie.* XI. Siecle.

Dans le chapitre de l'hydropisie, il passe très légérement sur la paracentheſe ; l'exercice de la lutte lui paroît à tous égards préférable. GARIO PONTUS.

Gario Pontus distingue la gangrene du sphacele, & donne les signes qui caractérisent chacun de ces états : lorsque le sphacele est décidé, il regarde l'amputation comme indispensable : c'est peut-être le seul cas où il conseille les instrumens sans restriction ; mais si la partie conserve encore un peu de sentiment, il recommande les scarifications profondes ou légeres, suivant le progrès du mal, qu'il fait suivre d'un cataplasme composé de la semence d'orobe, le vinaigre & le miel, auquel on ajoute quelques grains de sel quand le membre est abreuvé d'humidités abondantes.

Les parotides qu'on observe dans le cours des fievres n'exigent pas, selon notre Auteur, un traitement différent de celles qui viennent dans l'état de santé : il a cru en cela devoir s'écarter de la route qu'avoient tenue les anciens. Le raisonnement l'a égaré ; il s'étoit imaginé que la cause des parotides étoit toujours la même (*a*), & que par une suite nécessaire, le traitement ne devoit pas varier.

De morborum causis, accidentibus & curationibus, libri octo. Basileæ 1531, in-4°. 1536, in-8°. *Lugduni, 1516, 1526*, in-4°.

Constantinus vivoit au commencement du douzieme siecle, quoiqu'il y ait des Auteurs qui l'aient placé en 1140. Il étoit natif de Carthage & membre du College de Salerne. Il quitta sa patrie de bonne heure pour passer en Orient. Babilonne fut la Ville principale où il se fixa. Pendant le long séjour qu'il y fit, il s'appliqua avec ardeur aux langues orientales, & parvint à un degré de perfection auquel il n'est guere permis à un étranger d'aspirer. Les Sciences & sur-tout la Médecine qui étoit le premier motif de son voyage, ne souffrirent point de cette application ; il la cultiva avec soin & s'y XII. Siecle. CONSTANTINUS.

(*a*) Nos autem communes quoque impetus communi curatione curabimus, Lib. 8, cap. 3.

XII. Siecle.
CONSTANTINUS.

rendit habile. Conſtantin revint enſuite à Carthage dans le deſſein d'y jouir des fruits de ſon travail ; mais il fut forcé de la quitter : ſes lumieres lui avoient attiré des ennemis qui avoient réſolu de le faire périr. Il prévint l'exécution de leur complot en s'embarquant dans un navire qui faiſoit voile pour la Sicile. La crainte qu'il avoit d'être reconnu lui fit prendre l'habit de mandiant juſqu'à ce que le frere du Roi de Babilone, qui étoit pour lors à Salerne, l'eût recommandé à Robert, Duc de Normandie. Ce Prince lui accorda ſa protection, & le fit ſon Secrétaire. Léon d'Oſtie déſavoue ce fait ; il avance que Conſtantin préféra la ſolitude à la faveur du Duc, & entra dans l'Ordre de Saint Benoît, au Monaſtere de Sainte Agate d'Averſa, d'où quelques Auteurs diſent qu'il fut tiré pour être fait Pape ſous le nom de Victor III.

Malgré le ſentiment de quelques Auteurs, on ne ſauroit refuſer à Conſtantinus quelques notions anatomiques.

Le goût, dit-il, eſt répandu dans toute la bouche ; mais la langue en eſt le principal organe, à raiſon de la chair ténue & ſpongieuſe dont elle eſt compoſée, & de l'humeur légere qui ſe mêlant avec les alimens que nous prenons, attire vers la langue les différentes ſaveurs : l'Auteur en compte huit eſpeces.

Il a connu le vrai uſage de la luette. La maniere dont il s'explique n'eſt point équivoque ; elle ſert, dit-il, à diriger les alimens vers l'œſophage ; ſans elle la déglutition ne ſe feroit pas.

La ſtructure anatomique de la trachée artere ne lui étoit pas inconnue ; il ſavoit que les anneaux cartilagineux qui entrent dans ſa compoſition, ſont tronqués poſtérieurement, & que ce vuide eſt rempli par une membrane charnue & tendineuſe.

Il eſt très difficile de pouvoir déterminer la véritable ſituation du cœur ; cet objet a long-temps occupé les Anatomiſtes les plus célebres ; l'idée que s'en étoit formé Conſtantin, étoit aſſez conforme à ce que l'ouverture des cadavres a démontré depuis. Le cœur, dit-il, eſt placé obliquement ; il eſt large

XII. Siecle.

CONSTANTINUS.

à sa base, & se termine en pointe ; c'est le plus essentiel des organes, la source de la chaleur naturelle ; il en possede plus que les autres parties, puisque c'est lui qui la leur distribue. Les arteres sont les instrumens de cette distribution ; leur conformation extérieure est toujours la même ; mais leur texture varie. Constantin croit avoir remarqué qu'elles sont composées de deux pannicules ou membranes. Il dit formellement qu'elles sont revêtues à leur intérieur d'une tunique villeuse, *earum interiora per latitudinem sunt villosa* (*a*). Leur substance est très flexible ; cette flexibilité, ajoute notre Auteur, étoit nécessaire pour l'exécution du mouvement de sistole & de diastole. Il pense que les arteres ont leur origine dans le ventricule gauche du cœur. On en voit, dit-il, sortir deux d'une grandeur inégale ; la plus petite est destinée à porter le sang dans le poumon, & l'air qu'il lui faut pour le rafraîchir ; dès qu'elle est parvenue dans ce viscere, elle s'y distribue uniformément. La seconde est beaucoup plus considérable ; elle monte en sortant du cœur, & se divise en deux branches, dont l'une va à la cavité droite du cœur, & l'autre se subdivise en deux rameaux ; le supérieur est couché le long du col à côté de la trachée artere, & entre dans le crâne pour former avec son semblable ce que nous appellons aujourd'hui la feuille de figuier (*b*). Le rameau inférieur est le plus considérable & va se distribuer aux parties inférieures.

Les enveloppes extérieures du corps sont minces, mais serrées. Cette structure (c'est toujours Constantin qui parle) leur étoit nécessaire pour remplir leurs fonctions, c'est-à-dire, pour défendre des agens extérieurs les parties qu'elles recouvrent : leur nombre n'est pas le même par-tout ; il varie dans différens endroits.

La peau est l'organe du tact ; mais il est plus vif dans certaines parties que dans d'autres. Les hommes

(*a*) De arteriis, cap 13.

(*b*) Quæ absconsæ, se commiscentes & in ascensu cranei concavitatem subeuntes multiformiter dividuntur, & junctæ sicut rectæ efficiuntur super cerebrum se dilatantes, pag. 42.

XII. Siecle.

CONSTANTINUS.

ont à la verge, mais principalement au gland, un sentiment exquis; le siege de cette sensibilité chez les femme se trouve aux environs de la vulve; elles ont deux testicules placés dans la région lombaire, qui, unis à la matrice par deux prolongemens parculiers, y versent la semence dans l'acte vénérien; si elle se rencontre avec celle du mâle avant d'être réfroidie, elles s'unissent ensemble, & de cette union il en résulte un fœtus qui est mâle si la rencontre des deux semences s'est faite dans la trompe droite, & femelle si le mélange s'est fait dans la trompe gauche. Notre Auteur est persuadé que les planettes influent sur la semence du mâle, & conséquemment sur l'enfant.

Le traité qu'il nous a laissé sur le coït est des plus curieux. Il examine d'abord la nature de la semence, son origine, les altérations qu'y apportent les divers tempéramens, la cause des pollutions nocturnes. De-là il passe au temps propre pour le coït. L'examen de cette question l'oblige de descendre dans quelques détails. Il en discute ensuite les avantages & les inconvéniens, relativement à la constitution des sujets qui en usent.

Constantin tâche de donner raison de la longue vie des Eunuques & de leur regard effaré; il croit en avoir trouvé la cause dans le défaut d'expulsion de la liqueur séminale.

L'excès des plaisirs de l'amour entraîne avec lui des accidens funestes. Notre Auteur les parcourt rapidement pour revenir à son sujet. Il parle des alimens spermatopées, & de ceux qui diminuent la quantité de cette humeur. Son livre est terminé par l'exposition des médicamens & des topiques propres à réveiller le sentiment du plaisir. Ce tableau succint suffira sans doute pour justifier le jugement que nous en avons porté.

La Chirurgie de Constantin est fort peu étendue. Il a cru devoir commencer par une opération dont tout le monde se mêle, qui néanmoins exige une main exercée, & dont les effets, lorsqu'elle est mal faite, peuvent être très fâcheux; je parle de la saignée. Les précautions que l'on doit prendre lors-

XII. Siecle.
CONSTANTINUS.

qu'on veut ſaigner, y ſont aſſez bien préſentées. Il faut que la chambre ſoit claire, que la lancette ne ſoit point rouillée, qu'elle ſoit au contraire luiſante & bien affilée, ni longue ni courte, ni trop forte ni trop foible; elle doit tenir un juſte milieu entre ces extrêmes. Avant de piquer la veine, le Phlébotomiſte s'aſſurera de la ſituation du nerf & du tendon; l'embonpoint les empêche quelquefois d'être ſenſibles à la vue. L'ouverture de la baſilique ne lui paroît pas exempte de danger; il veut qu'on ne ſaigne de cette veine que le plus rarement poſſible. Si le vaiſſeau eſt apparent, il recommande de faire l'inciſion tranſverſale; dans le cas oppoſé, on la fera longitudinalement. Le bandage ſera plus ſerré dans un ſujet potelé que lorſqu'il eſt maigre.

La ſaignée du pied ne ſe pratiquoit point comme aujourd'hui; on ſe contentoit d'appliquer une forte ligature quatre doigts au-deſſus de la malléole. Le pied n'étoit mis dans l'eau que lorſque l'épaiſſiſſement du ſang s'oppoſoit à ſa ſortie, & on oignoit même auparavant la plaie avec l'huile.

Conſtantin fait monter à trente-trois le nombre des veines qu'on ouvroit de ſon temps; il y en avoit douze au bras, treize à la tête ou au col, & huit aux extrêmités inférieures.

L'anévriſme faux eſt malheureuſement une ſuite trop ordinaire de la ſaignée. Notre Auteur en traite dans un chapitre particulier. Il donne les ſignes qui le font connoître au Chirurgien, & le moyen de le guérir. La méthode qu'il décrit eſt exactement la même que celle qu'on ſuivoit avant la découverte de l'agaric.

Les éditions des ouvrages de Conſtantin que nous avons conſultées, ont été faites à Baſle en 1536 ſous ce titre:

Summi in omni Philoſophia viri Conſtantini Africani Medici operum reliqua hactenus deſiderata, &c.

Il paroît par cet expoſé même, que ces éditions ne ſont point complettes; en effet, il y manque un petit traité *de natura humana* que nous avons trouvé à la bibliotheque du Roi, imprimé à la ſuite des ouvrages d'Albucaſis.

XIII. Siecle.
ROGERIUS.

On ignore le lieu où Roger prit naiſſance ; les uns veulent qu'il ſoit de Parme ; d'autres prétendent que Salerne eſt ſa patrie. Son âge n'eſt pas moins incertain ; toutefois il eſt vraiſemblable qu'il vécut quelque temps après Albucaſis, chez lequel il a puiſé preſque tout ce qu'il y a de bon dans ſes ouvrages, ſans daigner le citer.

Sa Chirurgie eſt diviſée en quatre livres, dont le premier contient les maladies de la tête ; le ſecond, celles du col ; dans le troiſieme il traite des maladies des extrêmités ſupérieures, de la poitrine & du bas-ventre ; le quatrieme enfin renferme la deſcription des accidens auxquels les extrêmités inférieures ſont ſujettes ; on y trouve auſſi quelque choſe ſur le cautere, la lépre & la convulſion.

Roger débute par les léſions du crâne ; il exige une grande circonſpection dans le traitement. S'il eſt des cas où les apparences peuvent induire en erreur, c'eſt ici principalement qu'il faut craindre la mépriſe. Notre Auteur l'a bien ſenti ; auſſi recommande-t-il de ſe défier d'une plaie de tête, quelque légere qu'elle ſoit. Les notions qu'on avoit de ſon temps ſur les fractures du crâne, lui avoient paru inſuffiſantes dans bien des circonſtances ; il s'appliqua à les étendre ; & nous ne craindrions pas d'aſſurer qu'il eût été bien plus loin que ſes prédéceſſeurs ſur cet objet, ſi l'expérience avoit confirmé ce qu'il avance. Il s'eſt perſuadé avoir trouvé des ſignes certains de la léſion de chacune des meninges. Ceux de la dure-mere ſont différens de ceux de la pie-mere ; il les propoſe avec une candeur qui le met à l'abri d'être ſoupçonné d'impoſture, mais qui ne l'exempte pas du reproche d'avoir mal obſervé : heureux ſi c'étoit-là le ſeul qu'on pût faire à la plupart des modernes ; notre art en ſeroit bien plus certain.

Le moyen qu'il donne pour s'aſſurer des fiſſures du crâne, n'a certainement jamais été puiſé dans l'obſervation, & ne peut même partir que d'un homme qui n'a aucune teinture d'Anatomie. Il veut que le bleſſé ſe ferme la bouche & les narines, & qu'il reſſerre enſuite fortement ſa poitrine, comme s'il vouloit en chaſſer l'air qu'elle contient. Si on

voit, dit-il, ſortir quelque choſe par la plaie, c'eſt une marque qu'il y a fracture. XIII. Siecle. ROGERIUS.

Les plaies faites par des fleches penniformes, (barbatæ) demandent des attentions particulieres. Il faut bien ſe garder de les tirer comme les fleches ordinaires ; il eſt bien aiſé de concevoir que les barbes en s'inſinuant dans le tiſſu des parties, cauſeroient un délabrement qu'il ſeroit difficile de réparer. Roger conſeille d'introduire un inſtrument qu'il appelle *forceps*, à l'aide duquel on couchera les barbes le long de la tige : mais ſi les ſymptomes ou la ſituation de la plaie ne permettent point l'uſage de ce moyen, il veut qu'on introduiſe la fleche dans une canule de fer ou d'airain, qu'on pouſſera juſqu'au fonds de la plaie. Cette invention eſt ingénieuſe, & Marchettis en fit dans la ſuite la plus heureuſe application.

La définition de la fiſtule eſt exacte & abſolument la même que celle des modernes. Il en admet de trois eſpeces ; la fiſtule ſimple, celle qui eſt compliquée de carie, & celle où les nerfs ſont affectés ; chaque eſpece a des ſignes propres que l'Auteur rapporte.

Il diſtingue pareillement trois ſortes d'eſquinancies : la vraie ; elle eſt eſſentiellement mortelle ; elle eſt ſituée entre l'œſophage & la trachée artere : les deux autres eſpeces ſont beaucoup moins dangereuſes ; il n'en détermine pas le ſiege.

Dans les plaies pénétrantes de la poitrine, il n'eſt pas rare de voir le poumon ſortir par l'ouverture extérieure. Dans ce cas notre Auteur n'eſt pas d'avis qu'on agrandiſſe la plaie, de peur de le bleſſer ; il ſe contente d'ordonner au Chirurgien de retirer la peau, tant ſupérieurement qu'inférieurement, & de mettre enſuite bruſquement le malade ſur ſon ſéant. Ce mouvement ſubit, nous dit-il, ſuffit pour le faire rentrer.

Il regardoit les plaies du cœur, du poumon, du foie, de l'eſtomac & du diaphragme comme abſolument mortelles, & il ne conſeille pas au Chirurgien de s'en charger ; il commettroit évidemment

sa réputation, parcequ'on ne manqueroit pas de lui imputer la mort du sujet.

XIII. Siecle.

ROGERIUS. Le vin, le miel, & les relâchans étoient les seuls remedes que Roger employoit dans le traitement des plaies. Cependant nous ne saurions souscrire au jugement de quelques Auteurs qui prétendent que sa Chirurgie est purement *médicamenteuse*. Roger en faisoit à la vérité un usage très étendu : mais, comme nous avons dit plus haut qu'il avoit copié Albucasis, il admet les instrumens dans le cas où celui-ci s'en sert.

On trouve la Chirurgie de Roger dans un recueil des ouvrages de divers Chirurgiens, imprimé à Venise en 1546, sous ce titre : *Ars Chirurgica Guidonis Cauliaci, Medici, &c.*

ROLLAND. Rolland naquit à Parme ; il florissoit à peu près dans le même temps que Roger ; il lui a néanmoins survécu, puisqu'il l'a copié presqu'en entier.

La Chirurgie que nous avons de lui est faite sur le plan de celle de Roger ; elle est divisée en quatre livres ; le nombre des chapitres est à-peu-près le même, ou si on y observe quelque différence, c'est parceque Rolland comprend sous un seul chapitre différentes matieres que Roger a jugé à propos de traiter séparément. Il n'est pas rare de trouver dans cet ouvrage des phrases entieres transcrites avec une exactitude scrupuleuse ; & si quelquefois les mots sont changés, l'idée est toujours la même, mais habillée différemment : il ne faudroit cependant pas croire que l'Auteur n'y ait rien mis du sien ; il y a quelques particularités qui lui appartiennent.

Dans le chapitre où il parle des fractures du crâne, il pense que le danger est plus grand lorsqu'il n'y a qu'une petite contusion au cuir chevelu, que lorsque la plaie est considérable. La raison qu'il en donne, c'est que dans le premier cas on est obligé de faire une incision très étendue pour mettre le crâne à découvert : cette idée de Rolland paroît avoir été adoptée par quelques Chirurgiens que son raisonnement specieux a sans doute séduits. La plus légere réflexion suffit pour en faire appercevoir le faux.

En

En effet, il doit être indifférent que la plaie soit aggrandie par l'effusion du corps qui frappe la tête, ou par le bistouri : au contraire, il y a un avantage réel à se servir d'un instrument ; il fait une incision uniforme, dont le simple contact des bords opere la réunion, tandis que la contusion étant nécessairement l'effet du coup, la cicatrice ne peut se faire sans une suppuration préalable. XIII. Siecle. ROLLANDUS.

Le flegme est, selon lui, la cause des écrouelles, de la tortue & de *la glande* ; c'est la proportion plus ou moins grande de cette humeur qui produit une différence entre la glande & la tortue, tumeurs qu'on ne trouve point décrites dans Roger. Notre Auteur distingue avec Roger les glandes, des écrouelles. L'application d'un cataplasme fait avec le lierre terrestre & les feuilles de cedre cuites dans l'huile, est le fondement de cette distinction ; le traitement qu'il conseille est le même que celui de son maître, il consiste à faire une incision sur la tumeur qu'on saisit avec un crochet, & qu'on emporte après l'avoir soigneusement disséquée. Il y a dans cette opération deux remarques essentielles qui lui sont propres. Il veut que l'incision soit parallele à la direction des fibres musculaires, & que sur tout on ait soin d'emporter le kiste. Dans les incurvations des côtes, il conseille d'appliquer sur la peau de la poix ou un autre emplâtre aglutinatif, & de la tirer vivement à soi (*a*).

Lorsqu'après une blessure il arrive que l'intestin est blessé, il est d'avis qu'on mette dans l'intérieur une canule de sureau pour prévenir l'épanchement des matieres dans le bas ventre.

Rolland étoit un homme superstitieux, comme Roger, il a eu une confiance aveugle pour les remedes externes, dont l'usage devoit, selon lui, constamment précéder celui du fer & du feu ; ce n'est que dans les occasions où la vertu des topiques avoit été en défaut, que l'emploi du cautere & des instrumens lui paroissoit licite.

L'ouvrage qu'il nous a laissé se trouve dans le même recueil que celui de Roger.

(*a*) Method. stud. Med.

XIII. Siecle.

JAMERIUS.

Nous ne ſavons rien ſur la patrie ni l'âge de Jamerius. Ses ouvrages ne ſont point parvenus juſqu'à nous, & ſon nom même ne ſeroit pas connu ſi Guy de Chauliac n'eût pris ſoin de le conſerver à la poſtérité. Il paroît par le témoignage que cet Auteur en porte (*a*), que la perte de ſa Chirurgie doit bien peu exciter les regrets du public. C'eſt encore ici un copiſte de Roger; d'où l'on peut raiſonnablement conclure qu'il a vécu quelque temps après lui.

BRUNUS.

Brunus naquit dans la baſſe Lombardie, & exerça la Médecine à Padoue. Son ſavoir le fit bientôt connoître, & il s'attira la confiance du public.

Sa Chirurgie eſt une compilation; il ne fait pas difficulté d'avouer qu'elle eſt priſe pour la plus grande partie dans les ouvrages des Grecs & des Arabes, mais l'ordre lui appartient.

Tout le monde convient que pour faire quelque progrès dans les ſciences, il faut aller du ſimple au compoſé, Brunus paroît avoir ſenti cette vérité, il commence par examiner ce que c'eſt que la ſolution de continuité, & quelles ſont les cauſes qui la produiſent. Il en établit de deux eſpeces, la ſimple & la compoſée; il appelle ſimple celle où il n'y a que la diviſion des parties auparavant continues; & compoſée celle qui eſt jointe avec une déperdition de ſubſtance; dans la ſolution ſimple de continuité, il n'y a qu'une indication à remplacer; c'eſt la réunion des parties. Dans la compoſée, au contraire il eſt évident que le premier but eſt de favoriſer la régénération de ce qui manque; les cauſes de la ſolution de continuité ſont internes & externes. La grandeur, la figure, la ſituation & la profondeur des plaies, ſont autant de circonſtances accidentelles qui en font varier le danger.

Notre Auteur expoſe très clairement les indications que préſente une plaie, la premiere eſt d'étancher le ſang. La ſeconde de procurer la ſuppuration, excepté toutefois dans les plaies des nerfs où la pourriture,

(*a*) Brutalem quandam Chirurgiam edidit, in quam multa fatua immiſcuit.

dit-il, ne manqueroit pas de causer le spasme, & la troisieme enfin consiste à faire pousser des chairs fermes & grenues.

XIII. Siecle. BRUNUS.

Les luxations & les fractures y sont assez bien traitées, & quoiqu'il n'y ait rien ajouté de nouveau, la clarté & l'ordre dans lequel il présente les signes qui les accompagnent, fait oublier que c'est un copiste qui parle. Il ne se servoit jamais de machines pour les réduire; les bras d'un aide vigoureux lui suffisoient (*a*). Il est étonnant que dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, on se soit occupé avec tant d'ardeur à les perfectionner ou en inventer de nouvelles, tandis que leur application a toujours eu des suites fâcheuses. Il faut cependant convenir que les yeux commencent à se déssiller; l'exemple des Charlatans, qui réduisent sans tout cet appareil, à séduit plusieurs Chirurgiens modernes qui traitent tous ces déplacements sans machines & avec succès. C'est à Brunus qu'ils en sont redevables.

Depuis Albucasis personne n'avoit parlé de la castration, encore même ne l'avoit-il fait qu'en passant; parceque sa Religion, comme nous l'avons dit, lui défendoit de l'entreprendre. Brunus est le premier qui se soit étendu sur le manuel de cette opération. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché d'en trouver ici la traduction.

» La castration, dit-il, est une opération par la-
» quelle on emporte à l'homme les testicules que la
» nature lui avoit donnés. Comme il est permis aux
» Rois d'avoir des Eunuques pour la garde de leurs
» femmes, je rappellerai en peu de mots ce qui re-
» garde cette opération. Il y a deux moyens de la
» faire; le premier est de mettre le sujet dans un bain
» d'eau chaude afin de relâcher le scrotum & les tes-
» ticules: on les broye ensuite entre les deux mains
» jusqu'à ce qu'ils soient mous & n'offrent plus aucu-
» ne résistance; c'est ainsi qu'on châtre les enfants.
» Le second moyen est de couper la verge & les testi-

(*a*) Modus autem extensionis & rectificationis est ut accipiatur membrum ex utraque parte manibus, Lib. 1. cap. 18.

XIII. Siecle.

BRUNUS.

» cules, ou bien les testicules seulement, après avoir » fait dans l'un & l'autre cas une ligature très serrée » au-dessus de l'incision. Cette méthode est préféra- » ble à la premiere, qui laisse subsister dans les » testicules, un reste de vie & d'action, & entretient » chez le malade des desirs qu'il ne sauroit satis- » faire ».

Les veines de la conjonctive s'engorgent quelquefois & deviennent rouges, même dans l'état de santé. Si cette rougeur augmentoit au point de blesser la vue, Brunus conseille de saisir ces veines avec un crochet & de les couper.

Après avoir établi les différences des fistules qu'on observe à l'anus, par les signes qui les caracterisent, il passe à l'examen des moyens curatifs, il improuve la méthode de Celse, comme étant toujours insuffisante : celle qu'il mettoit en usage est la même que la nôtre. Il emportoit avec un instrument ce qui étoit compris dans l'anse de l'éguille. Sa pratique lui avoit fait voir que c'étoit la le seul traitement capable de guérir cette maladie. Du reste, à l'exemple de ses prédéceſſeurs, il avoit une grande confiance aux topiques, mais sur-tout aux dessicatifs.

Sa Chirurgie se trouve dans le recueil déja cité.

THÉODORICUS.

Théodoricus entra d'abord dans l'ordre des Freres Prêcheurs, d'où il fut tiré pour être fait Chapelain & Pénitencier du Pape. Rarement s'arrête-t'on en si beau chemin. Théodoricus parvint à l'Evêché, il fut contemporain de Brunus avec lequel il étudia, sous Hugon de Luca : ce Chirurgien, s'il faut en croire Guy de Chauliac (*a*), étoit un homme dominé par le préjugé, il croyoit volontiers à tous les contes puériles & ridicules qu'on lui faisoit, & les débitoit avec la même confiance à ses éleves. Il n'est que trop ordinaire de voir les jeunes gens se prévenir en faveur de leurs maîtres, & recevoir avec avidité les paroles qui sortent de leur bouche. Théodoricus ne fut point exempt de ce défaut ; il nous a transmis dans ses écrits la plûpart des fables de Hugon de Luca, auquel cependant on ne peut pas refuser des lumieres ni

(*a*) In capitulo universali ad Chirurg.

une certaine expérience, puiſque Théodoricus dit lui avoir vu guérir une plaie pénétrante dans la poitrine avec léſion du poulmon, plaie que de ſon tems l'on regardoit généralement comme mortelle. Rolland fut encore le témoin oculaire de cette cure, & eut l'impudence de s'en attribuer la gloire. XIII. Siecle. THÉODORICUS.

La coutume des Auteurs de ce ſiecle, dit M. Freind (*a*), étoit de ſe piller mutuellement. Brunus avoit copié les Grecs & les Arabes; à peine eût-il fermé la paupiere, que Théodoricus marchant ſur ſes traces, le copia lui-même. Comme il étoit Moine, il avoit cru que cette qualité lui aſſuroit un droit ſur les biens des laïques. La coutume ſervile qu'ont eu les Auteurs de ſe copier, non-ſeulement à retardé les progrès des ſciences, mais encore en a compliqué l'étude par le grand nombre de livres inutiles qu'elle produit.

Théodoricus a dédié ſa Chirurgie à ſon pere, il paroît même qu'il en avoit une opinion avantageuſe (*b*). Les productions de l'eſprit ſont cheres à leurs Auteurs, on s'aveugle aiſément ſur leur compte; mais il faut avoir une effronterie peu commune, pour donner une compilation comme un ouvrage bâti d'après ſa propre expérience. *Comme le court eſpace de tems*, dit Théodoricus, *que j'ai reſté avec Hugon mon maître, ne m'a pas permis de lui voir faire l'application de ſes grands préceptes, mon ouvrage ſera fort imparfait à cet égard; mais je tâcherai d'y ſuppléer par ma propre expérience, & par celle de Galien* (*c*). Elle ne ſuffit pas à beaucoup près pour remplir ſon objet, néanmoins elle lui a préſenté quelques vérités utiles qui ont tourné au profit de l'art.

Il n'eſt que trop fréquent de voir des fractures mal réduites, & conſéquemment des membres difformes. Cet accident, ſelon notre Auteur, peut venir de pluſieurs cauſes, de l'ignorance du Chirurgien, du défaut des fanons, de ce qu'on ne s'en ſera pas ſervi pendant aſſez long-tems; ou enfin de ce qu'on aura trop

(*a*) Hiſt. de la Médecine.

(*c*) Loco citato.

(*b*) Suſcipe igitur, Pater chariſſime, opus exiguum imò opus eximium, breve corpore, viribus amplum recapitulo præmiali.

XIII. Siecle. THÉODORICUS.

tôt exposé le membre au mouvement. Les Anciens en général avoient gardé le silence sur les moyens de remédier à cette difformité. Cependant quelques-uns d'entre eux avoient proposé de fracturer de nouveau le membre. Albucasis s'étoit élevé contre cette méthode que Théodoricus approuve. Lorsqu'un Chirurgien est appellé pour un cas de cette nature, il faut, ajoute-t-il, qu'il fasse attention à l'état de la fracture. Si elle est ancienne, en vain se flatteroit-il de la renouveller, l'os se casseroit plutôt dans un autre endroit : mais si elle est récente & que le cal n'ait pas encore acquis un certain dégré de consistance & de fermeté ; les fomentations émollientes suffiront pour le ramollir & faciliter par-là la désunion des pieces osseuses : dans le cas contraire, c'est-à-dire, où le cal seroit ossifié, il conseille d'avoir recours au fer, sans exposer de quelle maniere on doit s'en servir.

Il remarque ensuite qu'on voit quelquefois survenir l'ankylose à la suite des fractures, sur-tout de celles qui attaquent les extrêmités des os. La cause de cette ankylose consiste, à son avis, dans une surabondance de suc osseux qu'on prévient en serrant le bandage, & ne donnant au malade que des alimens peu succulens ; les emplâtres stiptiques tels que ceux qu'on fait avec l'acacia, la myrrhe, l'oliban, le blanc d'œuf, le vinaigre, &c. sont bons ; mais le meilleur, c'est toujours lui qui parle, est l'application des lames de plomb qu'on serre par dégrés Tous ces remedes deviennent inutiles après le quarantieme jour Il faut répéter la même opération dans cet endroit, & on emportera avec un instrument ce qu'il y a de trop.

Il n'est pas indifférent de quelle maniere on fasse des incisions à la peau. Lorsq 'elle est également tendue de toutes parts, notre Auteur veut que l'incision soit longitudinale ; mais si la peau forme des plis l'incision doit être parallele à ces plis. Cette regle que Théodoricus vient d'établir souffre des exceptions. Avicenne s'étoit apperçu long tems avant lui que si on la mettoit en usage quand on a des opérations à faire sur le front, on risqueroit de couper le muscle sourcillier. Dans le pli de la cuisse il

XIII. Siecle.

THÉODORICUS.

eſt encore évident que l'application de cette regle ne ſauroit avoir lieu ſans expoſer le membre à une perte de mouvement incurable ou du moins très difficile à guérir. C'eſt pourquoi, ajoute Théodoricus, il eſt néceſſaire que l'Opérateur ſache l'Anatomie pour éviter les tendons, les vaiſſeaux & les nerfs dont la ſection cauſe les accidens les plus redoutables.

Après avoir rapporté la méthode des Anciens dans le traitement des abcès, il paſſe à celle de ſon maître, qu'il préfere à la premiere, ſoit parcequ'il l'a vue réuſſir entre les mains de Hugon, & qu'il l'a éprouvée lui-même plus de cent fois avec ſuccès. Comme il eſt le premier qui en ait parlé, l'expoſition ſuccinte n'en ſera pas déplacée. Il faiſoit appliquer ſur la tumeur pendant vingt-quatre ou douze heures un cataplaſme émollient qu'on relevoit pour y ſubſtituer des ſangſues, dont la grandeur devoit être proportionnée à l'âge du malade, & le nombre au volume de la tumeur; après qu'elles avoient agi il remettoit un cataplaſme fait avec les feuilles de porreau bien cuites qu'on renouvelloit alternativement avec les ſangſues durant quinze jours, au bout deſquels la tumeur s'étoit diſſipée ou avoit tourné en ſuppuration, quelquefois même le pus s'étoit fait jour. Dès que l'abcès étoit ouvert, il y introduiſoit une tente chargée d'onguens ſuppuratifs, & n'en permettoit l'uſage que dans le premier panſement; dans tous les autres les tentes lui avoient paru nuiſibles, & il les avoit bannies de ſa pratique, & trouvoit mauvais que les autres s'en ſerviſſent.

On trouve dans ſa Chirurgie une deſcription claire & exacte des ſymptômes qui ſe manifeſtent après un commerce impur avec une perſonne attaquée *d'éléphantiaſis*, il ne l'a certainement point puiſée dans Brunus; les Arabes n'en ont parlé qu'en paſſant. Ils ont obſervé ſeulement qu'elle peut ſe communiquer par le coït, ſans entrer dans le détail des ſignes qui l'annoncent. M. Freind (*a*) penſe qu'il a tiré ce qu'il en dit de Roger, ou que ſa pratique le lui a fourni.

Il n'eſt point, au jugement de notre Auteur, de

(*a*) Hiſt. Medic.

XIII. Siecle.

THÉODORICUS.

meilleur remede contre la piquure des nerfs, que la térébenthine. Quelques modernes paroiſſent lui accorder cette découverte : ſans doute ils ont oublié que Galien guériſſoit avec la térébenthine ſeule les piquures des nerfs chez les enfans, les femmes & les hommes d'une conſtitution ſenſible & délicate.

Il y a de la grandeur d'ame à convenir de ſes erreurs. Théodoricus raconte ingénument qu'étant conſulté pour une excroiſſance charnue très conſidérable, il conſeilla au malade de ne point y toucher : le deſir de guérir l'emporta ſur les craintes que Théodoricus lui avoit inſpirées. Il fut ſe mettre entre les mains d'un Chirurgien habile que le danger n'effraya point. La tumeur fut extirpée contre ſon avis, & le malade guérit dans peu de tems.

Il eſt peu de Médecins capables d'un tel aveu. Le récit de leurs mépriſes coûteroit trop à leur amour propre. Théodoricus ſavoit que les fautes des Médecins n'inſtruiſent pas moins que leurs ſuccès.

Les opinions de ſon ſiecle & de ſon maître influerent beaucoup ſur les ſiennes. Il prétendoit guérir les enfoncemens & les fractures du crâne avec des potions & des poudres. Cette aſſertion lui a fait beaucoup de tort ; Gui de Chauliac (*a*) le critique amerement à ce ſujet.

En parcourant l'ouvrage de Théodoricus on y trouvera quelques deſcriptions Anatomiques qui ne lui appartiennent pas.

Il marcha ſur les traces de ſes prédéceſſeurs ; comme eux il fit grand uſage des topiques, mais ſur-tout des deſſicatifs. Cette claſſe de médicamens avoit obtenu ſa confiance ; il s'en ſervoit dans preſque tous les cas que ſa pratique lui offroit.

Theodorice Chirurgia ſecundum medicationem Hugonis de Luca. Venetiis 1490, 1519 in-fol. *Cum Chirurgia Guidonis Bruni Rollandi, Aliorum* 1546 in-fol.

Il y a eu deux autres Médecins de ce nom, dont

(*a*) Non audiantur ergo verba illorum Theodoricorum qui ſe jactant omnem fracturam capitis cum ſuis pigmentis & potionibus, abſque Chirurgia & elevatione oſſium, curare. Tract. 3. Doct. 2. De vulneribus membr. organ.

l'un connoiſſoit parfaitement la Botanique ; & vivoit (*a*) au commencement du ſeizieme ſiecle. XIII. Siecle.

SALICET.

Guillaume de Salicet étoit de Plaiſance, & profeſſoit à Vérone où il mourut vers l'an 1277. L'exemple de ſes prédéceſſeurs ne ſervit qu'à l'éclairer ; il vit l'inſuffiſance des topiques dans les maladies chirurgicales ; il oſa y porter le fer & le feu à l'imitation des Grecs & des Arabes. Albucaſis eſt principalement celui qu'il prit pour modele ; mais quoiqu'il l'ait copié en pluſieurs endroits, ſa Chirurgie contient bien des choſes qui lui ſont particulieres, & l'éloge qu'en fait Gui de Chauliac, eſt une preuve de ſon mérite perſonnel.

Albucaſis n'avoit connu que deux eſpeces d'hydrocéphale, l'interne & l'externe ; Salicet en établit une troiſieme ; celle qui a ſon ſiege ſous les membranes du cerveau. Cette maladie eſt cauſée, ſelon lui, par les aquoſités de la mere & de l'enfant que la nature n'a pas pu purifier, & qui ſe portent vers la tête à raiſon de ſa ſtructure & de ſa ſituation. Comme Albucaſis, il rejette l'inciſion qu'il n'avoit jamais vu réuſſir, & préfere les fomentations aromatiques auxquelles il fait ſuccéder la laine, la ſerge & les flanelles chaudes qu'on applique ſur la tête. Il termine la guériſon par les cauteres qu'il ne veut pas qu'on laiſſe couler continuellement de peur d'un affoibliſſement trop conſidérable. Il regardoit l'hydrocéphale comme incurable, quoiqu'il en eût vu un à l'hôpital de Crémone diſſipé par les ſeules forces de la nature, & qu'il en eût lui-même guéri un autre en appliquant une fois le cautere au front, & deux fois à l'occiput.

On n'avoit parlé juſqu'à notre Auteur que très confuſément des croutes lactées ; il n'étoit pas poſſible de les reconnoître à la deſcription qu'on en avoit faite ; il a la gloire d'en avoir le premier tracé les caracteres diſtinctifs, & d'avoir déſſillé les yeux à ceux qui prétendoient que c'étoit une maladie ſacrée, à laquelle il ne falloit point toucher, parceque, diſoient-ils, la nature ſe ménage cet égout pour dé-

(*a*) V. Juſius in Chronolog. Medicorum.

XIII. Siecle.

livrer l'enfant des humeurs superflues & nuisibles dont son corps est abreuvé.

SALICET.

La fistule complette à l'anus est, selon lui, une de ces maladies qu'on ne doit guere se flatter de guérir, & dont il est imprudent d'entreprendre le traitement. Si toutefois il est des gens assez osés pour s'en charger, voici les moyens qu'il propose. On peut cautériser la fistule avec un fer chaud, & la remplir ensuite d'un onguent digestif, ou bien introduire un crin, ou tel autre fil qu'on voudra, dans l'ouverture de l'intestin, & le faire sortir par l'anus de maniere qu'il forme une anse; cela fait, on tirera chaque jour les deux bouts de ce fil jusqu'à ce que la portion d'intestin compriſe entr'eux soit détachée: cette méthode est semblable à celle qu'Avicenne conseilloit dans le polype; elle est mauvaise, & notre Auteur la condamne.

Salicet avoit très bien vu que les signes qu'on dit ordinairement annoncer la présence du calcul, sont équivoques & peuvent exister sans lui; qu'il n'y a d'infaillible que l'exploration, qu'il faisoit en introduisant le doigt dans l'anus. Il pensoit avec Albucasis qu'il est infiniment plus difficile de tailler une femme qu'un homme, à cause de la situation de l'utérus entre la vessie & le rectum. Il y a apparence qu'étant l'Auteur de cette méthode, il a pratiqué plusieurs fois cette opération.

Il a exposé avec plus de clarté & de certitude le traitement du sarcocele; le danger & la difficulté de l'opération qu'il exige ne lui avoient pas échappé; il a soin d'en prévenir le lecteur. Avant que de l'entreprendre, il veut qu'on ramollisse cette carnosité par tous les moyens connus; le manuel en est simple; il ne s'agit que de fendre le scrotum & d'emporter la tumeur; si le testicule avoit reçu quelqu'impression du mal, il est d'avis qu'on l'emporte: il ne dit rien de la ligature du cordon spermatique; d'où l'on pourroit déduire qu'il ne la pratiquoit pas: il se contentoit de faire coudre la peau des bourses, à l'exception de la partie inférieure où il laissoit une ouverture pour l'écoulement du pus, & de faire appliquer par-dessus des poudres astringentes.

XIII. Siecle. SALICET.

On trouve dans ſes ouvrages de bons préceptes, tant ſur les plaies en général que ſur celles des organes.

La conſolidation eſt ſans doute le but que tout Chirurgien ſe propoſe dans le traitement des plaies : il lui importe donc de connoître les cauſes qui l'empêchent ou qui la retardent. Notre Auteur les réduit à dix. Une grande déperdition de ſubſtance, la figure ronde de la plaie, la calloſité & le renverſement des bords, la ſéchereſſe, la corruption des chairs & la carie, l'application des topiques trop chauds, un écoulement de ſanie virulente, la trop grande chaleur ou le trop grand froid, la préſence des corps étrangers, & enfin la mauvaiſe ſituation du membre. L'expoſition de chacune de ces cauſes eſt ſuivie des moyens qu'on doit employer pour les combattre.

Les plaies du col ſont miſes par Salicet au nombre des plaies les plus dangereuſes : on en ſent aſſez la raiſon. Pour peu qu'elles ſoient profondes, il eſt preſque impoſſible qu'il n'y ait quelque partie eſſentielle d'intéreſſée ; mais le danger eſt plus ou moins preſſant, ſelon que l'organe bleſſé eſt plus ou moins néceſſaire à la vie. Si l'artere carotide, ou la veine jugulaire interne ſont ouvertes, le malade eſt perdu ſans reſſource ; notre Auteur en rapporte une obſervation frappante. Un jeune Seigneur reçut un coup de fleche au côté gauche du col ; l'inſtrument ne reſta point dans la plaie ; l'ouverture en étoit fort petite, & il n'en ſortit qu'une ou deux gouttes de ſang. Cependant il mourut dans moins d'une heure en ſa préſence. Une mort ſi prompte lui parut être l'effet de quelque venin ; mais la diſſection du cadavre lui montra ſon erreur, en faiſant voir que la veine jugulaire & l'artere carotide avoient été ouvertes.

Il nous apprend que les plaies de la trachée artere entraînent avec elles plus de danger que celles de l'œſophage. L'homme, comme l'on ſait, peut à peine reſter deux minutes ſans reſpirer, au lieu qu'il peut vivre pluſieurs jours ſans prendre d'ali-

XIII. Siecle. SALICET.

mens (*a*) ; mais lorſqu'elles ſe compliquent, le péril croît en proportion ; il en a vu & guéri une de cette nature ſur un priſonnier de Crémone que le déſeſpoir avoit porté à ſe couper la gorge. L'air & les alimens ſortoient par la plaie ; mais les vaiſſeaux heureuſement n'avoient point été léſés.

Salicet examine enſuite les plaies de la poitrine, & après en avoir établi très ſolidement le diagnoſtic, il paſſe à la curation qui ne differe que très peu de celle que nous employons aujourd'hui. Il n'adhere point au ſentiment de ceux qui dans le commencement d'une plaie pénétrante, avec léſion des parties contenues, pratiquent une ouverture entre la troiſieme & la quatrieme, ou bien entre la quatrieme & la cinquieme côte. Je ne la fais, dit-il, que lorſque les humeurs extravaſées formant une ſaillie au dehors, indiquent évidemment l'intention de la nature.

Il avoit obſervé que la luxation des vertebres cervicales eſt preſque toujours mortelle, & que celles de la partie inférieure de l'épine ne cauſent ſouvent que la paraliſie des extrêmités & des dérangemens dans les voies urinaires.

Le quatrieme livre de ſa Chirurgie eſt un traité d'Anatomie, où l'Auteur paſſe ſucceſſivement en revue toutes les parties du corps ; mais ce traité eſt très court, & en général peu intéreſſant : toutefois il nous a paru qu'il déterminoit aſſez exactement la vraie poſition du cœur, & qu'il étoit un des premiers à avancer qu'il y avoit des nerfs deſtinés au mouvement volontaire, & d'autres aux mouvemens naturels & néceſſaires. Des Médecins du dernier ſiecle ont mis à profit ce paſſage de Salicet, pour expliquer les principales affections du cerveau.

La Chirurgie n'eſt point un art de pure ſpéculation ; ce n'eſt point dans un cabinet, en liſant les ouvrages des Auteurs qui s'en ſont occupés, qu'on

(*a*) Et propter hoc advertas quod non ſic cito nec taliter vulnus cannæ ſtomachi interficit ſicut cannæ pulmonis, quia natura hominis & vita longius ſtare poſſunt & expectare ſuper defectum cibi, quàm ſuper defectum aeris, lib. 2. cap. 7.

peut se flatter de l'apprendre : cette étude est bonne, sans doute, & nous sommes bien éloignés de la condamner ; mais elle ne suffit pas ; Salicet croyoit que pour s'y rendre habile il falloit opérer, ou du moins voir opérer. La dextérité est peut-être la partie la plus essentielle au Chirurgien, & on ne l'acquiert que par l'exercice. Notre Auteur expose en détail les autres qualités que le Chirurgien doit avoir. Il seroit inutile & fastidieux de les rappeller ici ; nous nous bornerons à une seule que sa singularité fera voir avec plaisir, & qui aura l'avantage d'apprendre quel étoit l'état de la Médecine & de la Chirurgie dans ce temps-là. » Le Chirurgien, dit-il, ne doit pas se » familiariser avec les laïques (*a*) ; ils ont coutume » de détracter les Médecins ; d'ailleurs la familiarité » engendre le mépris, & fait que le Chirurgien n'ose » pas demander avec autant de hardiesse le prix de » son travail : il est néanmoins important de se faire bien payer, puisque c'est un des meilleurs » moyens pour acquérir de la célébrité & s'attirer » la confiance du malade.

XIII. Siecle.

SALICET.

Chirurgica. Venetiis 1502, 1546, in-fol.

Lanfranc naquit à Milan ; il étoit Clerc & non pas Laïque, comme quelques Chirurgiens François le prétendent. L'Italie étoit alors en proie aux factions des Guelphes & des Gibelins. Ces troubles lui firent quitter sa patrie ; il passa en France, & s'y fixa d'abord à Lyon où il fit quelque séjour : en l'année 1295 il se rendit à Paris ; la renommée y avoit déja porté son nom ; sa présence soutint très bien tout ce qu'elle en avoit publié, & il s'y fit admirer par son savoir en Chirurgie. Cette partie de la Médecine étoit alors négligée en France : ce fut par les soins de Lanfranc & les sollicitations de Jean Pitard auprès de S. Louis, qu'elle secoua le joug de l'ignorance qui la tenoit dans l'oppression ; & c'est à cette époque que le savant Historien de l'Académie de Chirurgie (*b*) nous apprend qu'on doit

LANFRANC.

(*a*) La plûpart des Chirurgiens étoient alors Clercs ; Salicet l'étoit aussi.

(*b*) Mém. de l'Acad. de Chirurg. T. IV.

XIII. Siecle.

rapporter l'établiſſement du College des Chirurgiens de Paris.

LANRANC.

Lanfranc étudia la Chirurgie ſous Guillaume de Salicet à qui il doit les premiers pas qu'il fit dans cet Art. C'eſt dans les ouvrages de ce grand Maître qu'il a puiſé une grande partie de ce qu'il a de bon. On ſera ſans doute ſurpris après cela de ne le voir nommer dans aucun endroit, tandis qu'il cite ſouvent Théodoricus, auquel il eſt bien moins redevable. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner le motif d'une pareille conduite; quel qu'il ſoit, on ne peut s'empêcher de le condamner.

La grande Chirurgie de Lanfranc comprend cinq traités diviſés en ſections & en chapitres. Dans le premier & ſecond traité, l'Auteur parle des plaies, tant ſimples que compliquées. Il donne à la ſuite l'Anatomie de chaque organe bleſſé. Ce qu'il dit touchant les cauſes qui retardent la guériſon des plaies, eſt preſque tout pris de Salicet; il y a cependant ajouté quelques réflexions judicieuſes ſur les qualités de l'air, l'uſage de l'exercice, & les paſſions de l'ame auxquelles le commun des praticiens ne fait pas aſſez d'attention dans la pratique. Le troiſieme traité roule ſur quelques maladies cutanées, ſur les abcès qui ſe forment aux différentes parties du corps, les hernies, le calcul, les maladies des yeux, du nez, des oreilles, &c. Le quatrieme traite des fractures & des luxations; & le cinquieme enfin, des divers topiques que la Chirurgie emploie.

Après une courte préface, où Lanfranc fait un expoſé ſuccint de la vie, des miracles & de la mort de Jeſus-Chriſt, il paſſe à l'examen d'une queſtion intéreſſante, ſavoir ſi la Chirurgie ſe borne à la manœuvre, ou bien ſi c'eſt une ſcience. Sa diſcuſſion ne porte aucun jour ſur cette queſtion, il ſe contente de produire les opinions pour & contre. Toutefois il eſt très vraiſemblable qu'il la regardoit comme une ſcience. Si nous tirons preuve de cette conjecture, ſans prendre aucun parti du nombre & de la variété des connoiſſances qu'il exige du Chirurgien, non ſeulement il le vouloit verſé dans la Médecine, mais

encore dans toutes les parties de la Philoſophie, la Logique, la Métaphyſique, la Morale, la Phyſique, la Dialectique, la Grammaire & la Rhétorique.

XIII. Siecle. LANFRANC.

Il n'eſt pas douteux que Lanfranc n'ait pratiqué la Chirurgie; c'eſt au ſeul titre d'Opérateur qu'il doit ſa réputation; on le voit ſouvent dans ſes ouvrages en appeller à l'expérience, & inſinuer adroitement que ſes lumieres & ſes travaux ont contribué en quelques points à l'avancement de la Chirurgie. Il a ſoin de nous avertir qu'il n'a écrit que pour les gens inſtruits, & qu'il ſeroit dangereux de mettre ſon livre entre les mains des idiots.

Dans le chapitre où il parle des hémorrhagies qui accompagnent les plaies, il nous apprend que lorſque l'artere eſt ouverte, le ſang ſort par jet (*a*), & que c'eſt à ce ſigne qu'on peut le diſtinguer de celui qui ſort de la veine, dont le cours eſt uniforme. Dans ces deux cas, un Chirurgien qui eſt appellé, doit appliquer ſon doigt ſur l'ouverture du vaiſſeau, & l'y tenir pendant une heure pour donner au ſang le temps de former un caillot: il veut enſuite qu'on faſſe uſage d'une poudre compoſée d'encens, d'aloes & de poils de lievre coupés menus, le tout mêlé avec du blanc d'œuf. Il fait grand cas de cette compoſition, parcequ'il a eu pluſieurs fois occaſion de s'en ſervir heureuſement. S'il faut l'en croire, elle ne ſe borne point à l'effet ſtiptique, ſa vertu s'étend encore juſqu'à produire la conſolidation du vaiſſeau. Si malgré cela il arrivoit que l'hémorrhagie ne s'arrêtât point, il conſeille la ligature qu'il fit pratiquer avec ſuccès ſur un jeune homme de Milan qui avoit reçu un coup de couteau d'un de ſes camarades, & dont il eut l'artere brachiale ouverte & le nerf médian bleſſé.

Notre Auteur eſt grand partiſan de la méthode que ſuivoient les anciens dans le traitement des hernies, c'eſt-à-dire, de la cautériſation. Il décrit aſſez au long les différentes manieres de s'en ſervir, & les circonſtances dans leſquelles on doit préférer

(*a*) Si fluat (ſanguis) ab arteriis, exit cum ſaltu ſecundum conſtrictionem & dilatationem ipſius arteriæ, tract. 1. Doctr. 3. cap. 9.

XIII. Siecle. LANFRANC. l'une à l'autre. Parmi ces manieres, il en eſt une ſur-tout qu'il regarde comme la meilleure, la plus généralement applicable, & qu'il ſe glorifie d'avoir perfectionnée. Nous nous abſtiendrons de la rapporter ici ; il nous a paru qu'elle ne l'emportoit ſur les autres que par l'excès des douleurs qu'elle doit cauſer au malade. On ſera ſans doute ſurpris, après ce que nous venons de dire, que Mr. Freind ait avancé que Lanfranc condamnoit l'uſage des cauteres dans les hernies.

Le chapitre où il traite du calcul mérite d'être lu. On ſait que lorſqu'il eſt encore enfermé dans le rein, il s'annonce différemment que quand il eſt dans la veſſie. Les ſignes de ces deux maladies y ſont très bien expoſés. On y trouvera encore ceux qui ſervent à diſtinguer la colique néphretique de la colique ordinaire.

Parmi les ſignes qui dénotent l'exiſtence de la pierre, l'excrétion des graviers, ſoit blancs, ſoit rouges, ſoit citrins, a toujours été miſe au rang des moins équivoques ; cependant il faut bien ſe garder ſur cela ſeul de précipiter ſon jugement. On voit, dit Lanfranc, ces mêmes graviers dans les fievres ardentes, dans la fievre tierce, l'hémitritée, & quelques autres maladies. Le fait eſt vrai ; Morgagni a eu occaſion de le vérifier (*a*).

L'opération de la taille paroît à notre Chirurgien pleine de danger. Ce n'eſt guere que ſur les enfans de douze ans qu'on peut la faire ; ceux qui n'ont pas atteint cet âge y ſuccombent ; ceux qui l'ont paſſé ont les chairs trop fermes ; la plaie, au lieu de ſe fermer, ſuppure ; l'urine ſe ſupprime, les douleurs augmentent, les convulſions paroiſſent & ne finiſſent qu'avec la vie. La figure & le volume de la pierre ſont des objets qui méritent d'être conſidérés, mais ſur-tout les fâcheux effets de l'opération, comme ſi les fautes de l'Artiſte devoient rejaillir ſur l'Art. La paracentheſe & le trépan ſont encore deux opérations que Lanfranc rejette. Il falloit qu'il eût quelqu'intérêt à embraſſer un ſentiment juſqu'alors

(*a*) Epiſt. ſedibus & cauſis morbor. XL.

inoui.

inoui. Ce ton de modération qu'il affecte & qui annonce moins l'homme qui veut introduire des nouveautés, que le citoyen qui cherche la vérité de bonne foi, ce ton, dis-je, eſt auſſi dangereux dans les ſciences que dans la religion. On lit ſans défiance, on adopte ſans examen; l'erreur germe & ſe fortifie, & il faut des ſiecles pour la déraciner. XIII. Siecle. LANFRANC.

Mais ſi Lanfranc a proſcrit des opérations néceſſaires, il faut auſſi convenir qu'il s'eſt élevé avec force contre des uſages abuſifs. Il a le mieux connu & fait connoître le danger des tentes dont on ſe ſervoit ſi fréquemment de ſon temps; on l'a laiſſé crier; perſonne ne s'eſt corrigé, & les tentes ont continué d'entrer dans le panſement des plaies pendant plus de quatre ſiecles: ce n'eſt que de nos jours que l'on a pleinement apperçu leurs mauvais effets, & qu'elles ont été généralement abandonnées.

Lorſqu'un nerf eſt entiérement coupé, Lanfranc eſt d'avis qu'on couſe les deux extrêmités, & qu'on applique par-deſſus de l'huile roſat, dans laquelle on aura fait bouillir des vers de terre. La ſuture, dit-il, favoriſe la réunion du nerf; elle eſt le ſeul moyen pour conſerver le ſentiment & le mouvement à un membre qui ſans cela eût perdu l'un & l'autre. Il ne faut point que la douleur effraie; elle diſparoît à la premiere application de l'huile, ou du moins à la ſeconde, & conſéquemment il n'y a point de ſpaſme à craindre.

La réunion eſt la fin premiere que doit ſe propoſer un Chirurgien dans toute plaie ſimple; Lanfranc obſerve que celle qui eſt faite par un chien enragé, forme une exception à la regle; mais comme il n'eſt pas toujours aiſé de reconnoître la rage, il a cru devoir en décrire les effets dans le chien qui en eſt atteint. Ce portrait eſt trop bien frappé pour n'être pas tranſcrit ici en entier. » Le chien enragé » ne mange point ce qu'on lui préſente; il a horreur » de l'eau, & meurt quelquefois en la voyant; il » court çà & là comme une perſonne qui eſt ivre, » ayant la gueule béante & la queue entre les cuiſſes; » ſa langue ſort de la bouche; il tâche de mordre » ceux qui s'offrent à lui, & ne reconnoît plus ſes

XIII. Siecle.

» maîtres ; on ne l'entend point aboyer, ou ſi quel-
» quefois il le fait, ſa voix eſt rauque : les autres
LANFRANC. » chiens le fuient & aboient après lui.

Lorſqu'on n'a point vu le chien, il eſt un autre moyen de ſavoir s'il eſt enragé : ce moyen conſiſte à tremper un morceau de pain dans le ſang de la plaie ; ſi elle eſt faite par un animal vraiment enragé, celui à qui on le préſente n'y touche pas, ou bien s'il le mange, Lanfranc aſſure qu'il meurt dans la minute.

La curation que notre Auteur propoſe, eſt mieux raiſonnée que celle de ſon Maître. Toutes ſes vues tendent à expulſer le venin par les mêmes voies par leſquelles il s'eſt introduit. Pour y parvenir, il eſt d'avis qu'on applique une grande ventouſe, dont l'effet ſera ſoutenu par des ſcarifications ; il veut enſuite qu'on porte le cautere actuel bien avant dans la bleſſure, & qu'on couvre l'eſcarre avec des emplâtres irritans, tandis qu'intérieurement on adminiſtrera des cordiaux.

La morſure du ſerpent & des autres animaux vénimeux, demande le même traitement ; Lanfranc penſe que dans l'un & l'autre cas, il eſt eſſentiel d'entourer le membre mordu de branches de geneſt ; qu'elles ont la vertu de prévenir l'enflure, ou d'en arrêter les progrès.

Rien ne lui paroiſſoit bas dans l'art de guérir ; il ne craignoit pas de faire lui-même toutes ces petites opérations que la vanité de ſon ſiecle avoit renvoyées à une claſſe d'hommes ſans connoiſſances & ſans talens ; il ſaignoit, & ſe plaignoit très amerement que la ſaignée qui devoit être l'ouvrage du Chirurgien, fût devenu celui des Barbiers : que diroit cet ami de l'humanité, s'il vivoit parmi nous, & qu'il vît ces Barbiers eux-mêmes ſe repoſer aujourd'hui de ce ſoin ſur leurs Garçons ?

Chirurgia magna & parva. Venet. 1490, 1519, 1546, 1553, in-fol.

ALBERT LE GRAND. Albert le Grand naquit à Lawingem ſur le Danube l'an 1207 ; il étoit iſſu de l'illuſtre famille des Comtes de Bolſtat. L'éducation qu'il reçut répondit à l'éclat de ſa naiſſance. Il fut envoyé pour faire ſes études

à Pavie, où ayant entendu un fameux Prédicateur, il fut si touché de son sermon, qu'il forma la résolution d'entrer dans l'Ordre des Dominicains. Quelque temps après il vint à Paris prendre le bonnet de Docteur; il professa ensuite à Cologne où il eut Saint Thomas d'Aquin pour disciple. En 1260 sa naissance & ses travaux le firent nommer à l'Evêché de Ratisbonne: les devoirs qu'un Prélat doit remplir ne s'étoient jusqu'alors présentés que confusément à son esprit; il en sentit mieux toute l'étendue, & fut effrayé, ce qui l'engagea à se démettre de cette dignité, pour reprendre ses anciens exercices.

XIII. Siecle.

ALBERT LE GRAND.

Albert le Grand avoit l'esprit si bouché dans sa jeunesse, que ses compagnons d'étude se moquoient continuellement de lui; fatigué de leurs railleries, il forma le dessein hardi de se précipiter du haut des murs du Couvent en bas. Comme il se mettoit en devoir d'exécuter son projet, on dit que la Sainte Vierge lui apparut, & lui donna ce savoir & cette sagacité qu'on vit briller en lui dans la suite. Paris lui parut un théâtre digne de ses talens; il enseigna dans cette Ville avec un succès brillant: le nombre de ses auditeurs étoit si considérable, que les écoles ne suffisant pas pour les contenir tous, il fut obligé de donner ses leçons dans une place publique, qui depuis cette époque a retenu le nom de *Plaie Maubert*, comme si on disoit Place de Maître Aubert.

Il ne se rendit pas moins célebre par ses connoissances chymiques, que par celles de Théologie & de Médecine. Un Auteur, dont l'autorité est de peu d'importance en fait de chymie, rapporte que Saint Dominique avoit trouvé la pierre philosophale; qu'il avoit communiqué son secret à Albert le Grand; que cette ressource l'avoit mis à même d'acquitter les dettes de son Evêché, & qu'enfin il avoit initié dans cet art Saint Thomas son éleve.

Il n'y a rien de vrai dans ce que nous venons de dire: Albert croyoit seulement la transmutation des métaux possible par des préparations particulieres, & c'est-là sans doute la cause de ce conte puérile de Mayérus. Il n'avoit là-dessus que des connoissances purement théoriques; & l'on sait que dans cette matiere il y a loin

XIII. Siecle.

de la théorie à la pratique. La correſpondance qu'il entretenoit avec tous les Mineurs de l'Allemagne, lui fit faire des progrès marqués dans la métallurgie.

ALBERT LE GRAND.

On ne ſera pas ſurpris qu'Albert le Grand ait été accuſé de magie : l'air de myſtere qu'on a juſqu'à nos jours affecté de répandre ſur la chymie, joint à l'ignorance de ſon ſiecle, n'a pas peu contribué à entretenir les eſprits dans cette erreur ; mais quelques Auteurs l'ont lavé de ce reproche.

Albert n'a compoſé ſon livre ſur les ſecrets des femmes, que pour ſe rendre aux inſtances d'un Prêtre qui lui demandoit des inſtructions à ce ſujet pour pouvoir mieux les diriger dans la voie du ſalut.

On ne doit point s'attendre de trouver dans cet ouvrage des deſcriptions anatomiques ; l'Auteur les ſuppoſe connues ; d'ailleurs il n'en avoit pas beſoin pour remplir ſon objet ; il paroît cependant par la maniere dont il s'exprime, qu'il avoit lu tout ce que les anciens avoient dit ſur les parties génitales de l'un & de l'autre ſexe ; mais il y a lieu de préſumer qu'il s'en tint à cette lecture, ſans chercher à vérifier ſur le cadavre les aſſertions répandues dans les Auteurs. Albert parut dans un temps où l'univers étoit plongé dans la plus profonde ignorance ; les ſciences étoient dans l'oubli, & il ſemble même qu'on adoptoit alors le paradoxe qu'un homme célebre a fait revivre de nos jours. C'étoit un crime de ſe livrer à l'Anatomie. Les Loix défendoient à Rome l'ouverture du cadavre (*a*), & on a oſé les renouveller dans cette Capitale du monde chrétien ſur la fin du ſeizieme ſiecle (*b*).

Albert commence par faire le parallele du ſyſtême des Médecins avec celui d'Ariſtote, touchant la formation de l'embrion : il ne ſe décide pour aucun des deux. La matrice eſt à la vérité, ſelon lui, le lieu le plus ordinaire que la nature a deſtiné au développement du fœtus ; mais il ſemble par ſes propres paroles, qu'il ne croyoit pas que ce fût-là le ſeul endroit propre à l'accroiſſement de l'enfant. Après la réception des deux ſemences, dit-il un peu plus

(*a*) V. la vie de Boniface VIII.
(*b*) En 1571.

bas, la matrice se ferme de tous côtés comme une bourse, de maniere qu'il n'en peut rien sortir; & lorsqu'elle est ainsi fermée, les femmes ne sont plus réglées. XIII. Siecle. ALBERT LE GRAND.

Il passe ensuite au méchanisme de la menstruation: l'âge auquel elle arrive, la couleur & les symptomes de cette excrétion, & les causes qui la produisent sont examinés. Notre Auteur regardoit la matrice comme l'organe secrétoire de la semence chez les femmes: il observe qu'elle éjacule dans l'accouplement amoureux; & met son esprit à la torture pour concilier ce phénomene avec le resserrement subit qu'il dit arriver à la matrice.

L'influence des planettes sur le fœtus est un point de discussion très étendu. Il croit avec les anciens, que chaque partie du corps est formée par une planette particuliere: ainsi, par exemple, le soleil crée le cœur, Vénus les os, le nez, les parties de la génération, &c. Mercure les organes de la voix, les sourcils, &c.

L'action des planettes s'étend encore bien plus loin. » Plusieurs femmes en savent, dit-il, les effets, & s'en » servent à faire beaucoup de mal lorsqu'elles ont » affaire avec un homme: il arrive souvent que les » hommes contractent de très grands maux de l'in- » fusion de la verge par le moyen d'un fer dont se » servent certaines femmes abandonnées, lorsqu'elles » sont expérimentées en cette sorte de malice. *J'en dirois* » *bien quelque chose s'il m'étoit permis*; mais parce- » que je crains Dieu mon Créateur, je n'en parlerai » point pour le présent.

Albert avoit quelque teinture des accouchemens: il connoissoit la mole; il fixe, comme les anciens, le terme de la sortie du fœtus à neuf mois; expose les causes les plus ordinaires des naissances précoces. Il dit, & avec raison, que la tête est la partie la plus favorable par laquelle l'enfant puisse se présenter.

L'accouchement contre nature ne lui étoit point inconnu: voici comme il en parle. » Il arrive que » dans l'accouchement le fœtus présente (quelquefois) » la main ou le pied: ce qui immanquablement

XIII. Siecle.

ALBERT LE GRAND.

» cauſe de grandes douleurs ; pour lors, quoique » les Sages-femmes repouſſent adroitement le fœtus, » il ne ſe peut faire que la mere ne reſſente de cruels » maux : d'où vient que beaucoup de femmes, ſi elles » ne ſont extrêmement fortes & robuſtes, s'en trou- » vent tellement foibles, qu'elles ſont en danger d'en » mourir. Il arrive auſſi quelquefois dans l'accouche- » ment de la femme que la matrice ſe fend juſqu'au » fondement, de ſorte que ces deux trous n'en font » qu'un.

C'eſt mal-à-propos qu'on lui attribue ces recettes frivoles qui ſe liſent à la ſuite de ſon ouvrage ; il n'en eſt point l'auteur.

Liber de ſecretis mulierum. Antuerpiæ 1538 in-8°. *Idem cum aliis. Lugduni* 1596, in-24, *Argentorati* 1615, in-12, *ibidem* 1637, in-12, *Amſtel.* 1655, in-12, *ibidem* 1652, in-12, 1665, in-12, 1669, in-12.

Thomas *de Acquino vel Acquinas*, fut diſciple d'Albert le Grand. Il étoit Religieux de l'Ordre de Saint Dominique dans le Couvent de Cologne. Nous avons de lui quelques ouvrages, parmi leſquels ſe trouve un traité *de motu cordis. Pariſiis anno* 1632 (*a*).

Ce livre eſt rempli d'une fade théorie, digne du ſiecle auquel vivoit notre Auteur. Il n'a rien connu d'approchant au ſyſtême d'Harvée, & s'en eſt au contraire très éloigné.

(*a*) Douglas, pag. 244.

CHAPITRE XIII.

DES ANATOMISTES ET DES CHIRURGIENS qui ont vécu depuis le treizieme ſiecle juſqu'au rétabliſſement des Lettres ; ou depuis le regne de Saint Louis, juſqu'à celui de François I.

COMME les autres ſciences & arts, l'Anatomie & la Chirurgie étoient tombées dans le diſcrédit ; la Médecine étoit livrée à des Empyriques ou à des Alchymiſtes ; les uns la pratiquoient ſervilement en entaſſant remede ſur remede ; les autres ſe contentoient d'un jargon mal entendu, ou, livrés à une fade théorie, agiſſoient en conſéquence. La plupart de ceux qui exerçoient la Médecine, ou quelqu'une de ſes parties, n'avoient qu'une éducation groſſiere. L'Europe étoit ravagée par les fureurs de la guerre, & les peres ſe croyoient naturellement plutôt obligés à défendre leur vie & leurs biens qu'à éduquer des enfans qu'ils n'étoient point ſurs de ſouſtraire à la fureur des ennemis. D'une part, en France on étoit occupé à mettre le Royaume à l'abri des incurſions des hérétiques ; d'une autre, on ſe croyoit obligé de ſoutenir la cauſe de la religion chrétienne, & de porter les armes dans les pays les plus éloignés, pour venger les outrages faits à la Divinité. Tous les Rois de l'Europe étoient engagés dans cette guerre ; & l'on ſait qu'il n'eſt rien qui trouble plus l'ordre de la ſociété, que les diſſenſions qui ſurviennent dans les religions, quelles qu'elles ſoient.

XIII. Siecle.

PITARD.

C'eſt dans ce temps malheureux que naquit Jean Pitard. C'étoit un homme doué des plus grandes connoiſſances. Il étudia de bonne heure la Chirurgie. Ses talens ſe développerent dans ſon bas âge, & ils ſe confirmerent & s'accrurent dans la ſuite : il n'avoit pas atteint la trentieme année, qu'il fut élu premier Chirurgien de Saint Louis. Comme c'étoit le mérite qui l'avoit élevé, il n'eut point de peine

XIII. Siecle.

PITARD.

à se conserver dans sa place ; au contraire, il vit accroître son crédit de jour en jour ; il eut la confiance entiere de son Roi, & il en fut comblé de recompenses. Les guerres qui porterent Saint Louis à aller à la Terre sainte, donnerent lieu à Pitard de voyager : c'est en suivant le Roi, qu'il devint de plus en plus digne de son amitié. De retour en France, Pitard pénétré des désordres que les Chirurgiens épars & sans chef causoient à l'humanité, proposa à Saint Louis de les réunir en un corps, dont le premier Chirurgien seroit à l'avenir le chef. La demande étoit juste & dictée par des sentimens d'humanité : aussi fut-elle octroyée tout de suite. Le saint Roi en conséquence donna les ordres nécessaires (*a*), & accorda au premier Chirurgien la plupart des privileges dont il jouit encore aujourd'hui.

Il est parlé de ces réglemens dans un Arrêt du Parlement du 25 Février 1355. En 1260 Jean Pitard & les Chirurgiens de son temps s'assujettirent à ces réglemens. Il paroît que Pitard parvint à une longue vieillesse. Il vivoit encore en 1311. On ne sait pas positivement le temps de son trépas.

(*a*) Cette Compagnie fut d'abord fondée comme une pieuse Confrerie, elle étoit sous l'invocation de S. Côme & S. Damien ; & il paroît qu'il n'y avoit que les Maîtres ès-Arts de Paris qui fussent reçus dans ce Corps : il ne devoit pas être bien nombreux, puisqu'il y avoit si peu de Gradués dans ce tems-là. Les Statuts de cette Compagnie ont été confirmés & augmentés en 1379, 1396 ; & en 1424 elle se maintint dans ses droits jusqu'en 1437, qu'il plût à Jean de Sous Lefour de faire des tentatives pour obtenir de nouveaux priviléges. De concert avec plusieurs Maîtres, il présenta une requête à l'Université, pour lui demander d'être reçus au nombre de ses Ecoliers & de ses suppôts. Cette grace leur fut accordée, à condition qu'ils assisteroient comme les Etudiants en Médecine aux leçons qui se font aux Ecoles de Médecine. Les Chirurgiens remplirent de point en point les vues de l'Université jusqu'en 1544, que tout fut interverti sous le regne de François I, à la sollicitation de Guillaume Vavasseur, son Chirurgien ordinaire. Nous renvoyons à ces tems postérieurs la suite de l'Histoire de ce Corps ; nous avertissons d'ailleurs que notre objet principal n'est point de donner l'Histoire des fondations & établissements faits en Médecine ou en Chirurgie ; mais d'exposer l'origine & les progrès des connoissances dont ces Arts se sont enrichis, & c'est ce qu'il nous importe le plus de savoir.

Après la mort de Saint Louis, il devint premier Chirurgien de Philippe le Hardi & de Philippe le Bel. Il eut le soin de faire renouveller les statuts sous le regne de chacun de ces Rois. Etienne Pasquier dispute cependant aux Chirurgiens l'honneur d'une origine si éloignée ; il s'appuie sur deux Déclarations de Philippe le Bel & du Roi Jean, des années 1311 & 1352, où il n'en est rien dit, quoiqu'il en eût dû être question, puisqu'il s'agissoit dans tous ces deux réglemens de l'examen pour la réception des Maîtres en Chirugie. XIII. Siecle. PITARD.

Le sentiment d'humanité qui avoit porté Pitard à fonder le College, le détermina à rendre au public un autre service. Les eaux de la Seine, bourbeuses dans certains temps de l'année, peuvent donner lieu à plusieurs maladies ; cette riviere est d'ailleurs éloignée des Fauxbourgs de Paris. Pour obvier à ces inconvéniens, Pitard fit faire à ses frais un puits à l'usage du public qui lui marqua sa reconnoissance par cette inscription.

Jean Pitard, en ce repaire
Chirurgien du Roi, fit faire
Ce puits en mille trois cent dix
Dont Dieu lui donne son Paradis.

Pitard avoit sa maison dans la rue de la Licorne ; elle a été rebâtie en 1611 ; on y voyoit, il n'y a pas long-temps, l'inscription que nous venons de rapporter.

Vers le même temps vivoit Henri de Hermondaville, un des plus savans hommes de son siecle; on ne sait pas positivement s'il étoit Médecin ou Chirurgien ; l'un & l'autre corps le revendiquent (a). Les Médecins assurent qu'il a été le premier Médecin de Philippe le Bel, & les Chirurgiens disent qu'il a été son premier Chirurgien. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il a été disciple de Pitard, & qu'il a enseigné à Montpellier. Etant disciple de Pitard, il paroîtroit HERMONDAVILLE.

(a) Riolan le dit Médecin de Paris, on le trouve même dans la liste des premiers Médecins des Rois de France : voyez le grand Dictionnaire de Ducange, au mot *Archiates*.

XIII. Siecle.

HERMONDAVILLE.

qu'il a été Chirurgien : Professeur à Montpellier, il semble qu'il ne pouvoit l'être que de la Médecine qui y avoit déja des écoles, tandis que la Chirurgie n'en avoit point encore dans cette ville (*a*).

Notre Auteur a donné un cours de Chirurgie, divisé en cinq traités ; il y en a deux manuscrits, un à la bibliotheque du Roi, & l'autre dans celle de Sorbone. Ce livre n'a jamais été imprimé : il n'est pas étonnant que Mr. de Haller doute si Hermondaville a réellement écrit. Nous avons eu occasion de fouiller dans les ouvrages de Hermondaville. Mr. Caperonier, connu par son goût exquis pour les sciences, & par la vaste étendue de ses connoissances, nous a envoyé ce manuscrit de la bibliotheque du Roi ; nous lui en témoignons ici notre reconnoissance. L'ouvrage est en latin, & très difficile à lire. Dans un de ces manuscrits, Hermondaville est peint en robbe rouge & en bonnet, (cette anecdote nous feroit croire qu'il étoit Médecin,) assis devant un pupitre chargé de livres ; & on voit devant lui une foule d'écoliers qui tiennent des livres. Les ouvrages d'Hermondaville forment un volume in-folio. Suivant la coutume du temps, l'Auteur a mis dans presque toutes les pages des invocations à Dieu, à la Sainte Vierge, à Saint Come & à Saint Damien. On sait que la Chirurgie est sous les auspices de ces deux Saints : il n'est pas surprenant qu'Hermondaville les invoque dans un traité de Chirurgie. Cet ouvrage nous a paru une copie raisonnée de ceux de Salicet. Gui de Chauliac fait grand cas d'Hermondaville ; il dit de lui dans sa préface, qu'il démontroit l'Anatomie sur des planches.

XIV. Siecle.

APONO.

Apono ou Abano (Pierre) est né en 1250 dans un Village nommé Abano dans le territoire de Padoue, à cinq milles de Padoue. Son pere qui étoit Notaire, ne négligea rien pour son éducation ; il l'envoya à Paris pour y faire une partie de ses études, il y demeura un certain temps ; & y prit, dit-on, ses degrés de Médecine ; cependant il ne s'y fixa pas ; il fut s'établir à Boulogne, & il y eut une place de

(*a*) Les Historiens font remonter l'origine de cette Université en 1284.

XIV. Siecle.

APONO.

Professeur qu'il remplit avec la plus grande distinction : il s'acquit même une telle réputation dans l'Italie, qu'il passoit pour un second Hippocrate. Les connoissances d'Apono n'étoient point bornées à la seule Médecine ; il entendoit la plupart des langues de l'Europe, & plusieurs langues orientales. Il étoit Philosophe, & avoit de grandes connoissances en astronomie ; il poussa même ses spéculations si loin en ce genre, qu'il devint Astrologue, & comptoit beaucoup sur l'influence des astres pour la guérison des maladies. La vaste étendue de ses connoissances lui attira nombre de protecteurs ; les Papes, les Rois se partagerent cet honneur ; cependant l'esprit de fanatisme qui régnoit dans ce temps de superstition, le dépouilla bientôt des bienfaits qu'il s'étoit acquis par son mérite ; il fut accusé de magie, & mis en conséquence à l'Inquisition à l'âge de 80 ans. On lui imputoit d'avoir acquis la connoissance de sept arts libéraux par le moyen de sept esprits qu'il tenoit dans un cristal. Il mourut avant le jugement de son procès, & fut enterré dans l'Eglise Saint Antoine. On poussa le fanatisme plus loin ; on se repentit d'avoir enterré un impie, & on l'exhuma dans le dessein de brûler son cadavre.

Plusieurs de ses amis survinrent à cette époque, & enterrerent son corps pour le soustraire à l'ignominie. On se contenta pour lors, ne pouvant aller plus loin, de le brûler en effigie, & de défendre la lecture de ses ouvrages.

On accuse Apono d'avoir fait la Médecine avec un vil intérêt. On assure qu'il ne sortoit point qu'on ne l'eût payé par avance, & à un prix excessif. Cette façon de se conduire avoit vraisemblablement concouru à agrandir sa réputation. Il a donné plusieurs ouvrages qui renferment nombre de détails anatomiques, & c'est ce qui nous l'a fait mettre après Mr. Douglas (*a*) dans la classe des Anatomistes.

Les Auteurs sont divisés sur le temps précis de la mort d'Apono ; Coringius & Naudeus la fixent en 1305 ; cependant suivant la remarque de Mr. Freind,

(*a*) Bibliographiæ Anatomicæ.

XIV. Siecle. on peut tirer de ſes ouvrages une époque plus ſûre du temps auquel il vivoit.

APONO Il y a un de ſes livres qui eſt dédié au Pape Jean XXII, & l'on ſait que ſon pontificat ne commença qu'en 1316; c'eſt pourquoi on doit retarder la fin de ce grand homme de quelques années. Il a eu une extrême averſion pour le lait, & non ſeulement il n'en uſoit point, mais il empêchoit ſes malades d'y recourir; il croyoit qu'il produiſoit des obſtructions dans les glandes. Ses ouvrages ſont,

Conciliator differentiarum Philoſophorum, & præcipue Medicorum. Papiæ 1490, in-fol.

Venet. 1496, 1504, in-fol. 1565, *Fol. Lid. Renou.*

DINUS. Dinus de Garbo floriſſoit en Italie dans le temps qu'Hermondaville jouiſſoit en France de la plus grande réputation. Il étoit Médecin de Florence, ſa patrie; il étoit fils de *Brun de Garbo* qui le fit étudier ſous Thadeus de Florence & ſous Brun; il fit dans la Médecine de grands progrès; & s'occupa principalement de l'Anatomie. La ville de Boulogne le choiſit pour Profeſſeur dans ſon Univerſité de Médecine. Les Auteurs ne ſont pas bien d'accord ſur le temps auquel ce Médecin vivoit; les uns le mettent au treizieme ſiecle, les autres au quatorzieme; ſelon Trithemius, il vivoit ſous le regne d'Albert I d'Autriche, & ſous le pontificat de Jean XXII; ſelon d'autres Hiſtoriens, ſous le regne de Louis le Bavarrois.

Ses ouvrages ſont *de cœnâ & prandio epiſtola, extat cum Vanderlinden, recollectiones in Hippocratem de natura fœtus. Venetiis* 1502, in-fol. *cum aliis ejuſdem argumenti libris.*

Chirurgia cum tractatu ejuſdem de ponderibus & menſuris: necnon de emplaſtris & unguentis. Ferrariæ apud Andr. 1485, in-fol. *Venetiis* 1536, in-fol.

VARIGNANA Varignana (Guillaume) ſavant Médecin qui vivoit au commencement du 14e. ſiecle, a exercé la Médecine à Genes. Selon Corringius, il étoit Juif de nation. Son ouvrage ſur le traitement des maladies générales & particulieres, eſt diviſé en cinq chapitres. Dans le premier il traite des maladies chirurgicales, comme de l'alopécie, des ulceres cutanés, de l'orgelet & de la

grêle des paupieres, des échimoſes, & des ulceres des yeux, des plaies & abcès à la matrice, à la verge, du varicocele, & des autres hernies, des abſcès à l'anus, des écorchures ragades qui ſurviennent aux pieds ou aux mains. Dans le livre ſuivant il examine les maladies chirurgicales des différens organes ; il commence par l'expoſition des affections de la tête ; il paſſe enſuite à celles de la poitrine : celles du bas ventre ſuccedent à celles-ci, & la derniere partie comprend les maladies des extrêmités. Ses remarques ſur la nature du cal ſont curieuſes, & les préceptes qu'il recommande d'obſerver pour un heureux traitement des fractures, méritent des éloges. On reconnoît dans Varignana un homme conſommé dans une longue pratique, & rempli de ſes Auteurs, ſans avoir l'érudition pedanteſque qui eſt aujourd'hui le partage de la plupart des Ecrivains. Ses ouvrages ſont : XIV. Siecle. VARIGNANA.

Opera Medica de curandis morbis univerſalibus & particularibus. Baſileæ 1545, in-4°.

Secreta ſublimia ad varios curandos morbos veriſſimis autoritatibus illuſtrata. Lugduni 1526, in-4°. *Baſileæ* 1597, in-8°. *Cum notis Gaſparis Bauhini.*

Gordon (Bernard) naquit à Montpellier, & y profeſſa l'Anatomie pendant dix ans avec beaucoup de célébrité. Cette Univerſité étoit encore au berceau, n'ayant été fondée par le Pape Nicolas IV que vers l'an 1284. Né avec des talens & de l'ambition, Gordon ſe fit bientôt la réputation la plus brillante, ſoit par ſa pratique, ſoit par ſes leçons. Ce fut alors qu'il compoſa le volume immenſe que nous avons ſous ce titre : *Lilium Medicinæ*, qui traite de la cure de preſque toutes les maladies diviſées en ſept parties. Dans cet ouvrage ſont réunis quelques autres petits traités de Gordon. Il y en a eu pluſieurs éditions, une à Veniſe en 1494, in-fol. une à Paris en 1542, in-8°. une à Lyon en 1574, in-8°. contenant 1115 pages. L'ouvrage commence en ces termes : Ce préſent livre fut commencé, par la grace de Dieu, en noble eſtude de Montpellier, après ce que j'en eus lu par l'eſpace de vingt ans. GORDON.

XIV. Siecle

Ce fut l'an de Notre Seigneur 1303, au mois de Juillet, que je le publiai.

L'Auteur y traite l'Anatomie des yeux, de l'oreille, des narines, de la bouche, du col, de la luette, de la voix, de l'œsophage, des inteſtins, & de la rate. Il eſt à remarquer, au ſujet du titre de cet ouvrage, qu'il fut fait dans un ſiecle où les Auteurs avoient tous la manie de donner à leurs productions les titres faſtueux de *Lilium* ou de *Roſa*. Les Auteurs avoient pour ces titres inſenſés le même goût que la nobleſſe avoit dans le même temps pour la chevalerie errante.

ARNAUD DE VILLENEUVE

Pluſieurs contrées ſe diſputent l'honneur d'avoir vu naître Arnaud de Villeneuve; les uns prétendent qu'il naquit à Valence en Eſpagne, d'autres en Provence, d'autres en Languedoc. Ce dernier ſentiment eſt le plus probable, puiſqu'on trouve dans ſes ouvrages pluſieurs termes qui étoient propres au bas Languedoc. Dans ſon traité *de regimine ſanitatis*, il parle des poiſſons qui étoient en uſage dans ſon pays: *qui ſunt in uſu in iſtis partibus Galliæ*. D'ailleurs les livres d'Arnaud de Villeneuve, qui furent condamnés par l'Inquiſition, étoient écrits en Languedocien; d'où nous conclurons avec le célebre Mr. Aſtruc (*a*), que cet Auteur naquit en Languedoc, comme il le dit, dans un petit Bourg à deux lieues de Montpellier, appellé Villeneuve (*b*).

Il avoit une paſſion dominante de tout ſavoir, & c'eſt pour cela qu'il entreprit de voyager en Eſpagne, en Italie & en France. Il ſe fixa à Paris, y exerça la Médecine, & y étoit fort eſtimé, lorſque ſon entêtement pour l'Aſtrologie judiciaire le porta à prédire la fin du monde pour le milieu du treizieme ſiecle. Ce ne fut point là l'unique folie à laquelle il ſe porta. L'Univerſité de Paris s'éleva contre des erreurs qu'il ſoutenoit avec opiniâtreté: ce qui l'obligea de ſe réfugier auprès du Roi de Sicile qui le chargea de pluſieurs négociations importantes, ſachant qu'il avoit beaucoup de crédit auprès du Pape Clément V, & auprès du Roi Robert. Quelques

(*a*) V. Symphorian. Campeg. in vitâ Arnald.
(*b*) Arn. Villan. lib. 11. pract. Med. Cap. 1.

années après, en 1313, il fit naufrage sur les côtes de Gènes, lorsqu'il revenoit en France. Il fut enterré à Gènes où l'on voit encore son tombeau. XIV. Siecle. ARNAUD DE VILLENEUVE.

Les ouvrages d'Arnaud de Villeneuve furent imprimés à Lyon, in-folio en 1520, avec la vie de l'Auteur, en 1585, avec les notes de *Tellerus*, à Basle, à Lyon en 1586. Quoique cet Auteur fût grand partisan de l'Astrologie judiciaire, on lui attribue cependant des ouvrages dont il n'est pas l'Auteur, & qui le feroient passer pour un fol si on les trouvoit parmi ses œuvres. Tels sont un traité *de Physicis ligaturis*, un autre *de sigillis duodecim signorum*. Postel lui attribue aussi faussement un livre imaginaire *de tribus impostoribus*. Quoiqu'Arnaud de Villeneuve n'ait pas traité *ex professo* de la Chirurgie, on trouve cependant dans ses ouvrages le traitement de plusieurs maladies chirurgicales. Il a parlé de la squinancie, & l'a définie un resserrement du gosier avec suffocation : il dit que dans ces cas il se forme un abscès dans un follicule qui est entre l'œsophase & la trachée artere (*a*), que la tumeur est toute en-dedans, sans paroître au dehors ; qu'il y a difficulté de respirer, extinction de voix, & beaucoup de fievre, & que le malade ne pouvant parler, porte souvent le doigt sur l'endroit où il sent son mal. Cette espece de squinancie, dit notre Auteur, est presqu'incurable : c'est celle dont parle Hippocrate (*b*). La seconde espece de squinancie a des signes caractéristiques, & se reconnoit, poursuit notre Auteur, en ce que la tumeur paroît au dehors, que le malade a moins de fievre, & respire plus aisément. Cette seconde espece est moins fâcheuse que la premiere ; mais elle demande un prompt secours. La troisieme espece de squinancie est celle où la tumeur est toute au dehors, & où le malade ne sent point de douleur & n'a point de fievre ; elle se guérit facilement, à moins que par des topiques imprudemment ordonnés, on ne répercute l'humeur au-dedans du corps. Après avoir expliqué la cause

(*b*) Ibid. Videtur in quodam folliculo quod est inter œsophagum & tracheam arteriam.

(*b*) Hipp. Prognost.

XIV. Siecle. ARNAUD DE VILLENEUVE

des ſquinancies, ſelon les principes des Péripatéticiens, il paſſe à la cure, & preſcrit les ſaignées de la tête & du bras, ſelon l'âge & les forces du malade; il veut que le ſecond jour on ouvre la veine de deſſous la langue, & ſi la maladie ne diminue pas, qu'on applique les ventouſes, & qu'on faſſe des ſcarifications le troiſieme jour; qu'en même temps on preſcrive des lavemens émolliens & des gargariſmes (*a*). *Hujuſmodi enim flebotomiis*, dit-il, *quam plures ſquinanticos curavi.*

Arnaud de Villeneuve parle auſſi de la ſtérilité contre laquelle il preſcrit le *ſel ſacerdotal* comme un remede infaillible. En praticien habile, il donne enſuite des regles pour le coït; il en prouve l'utilité pour la conſervation de l'eſpèce & de la ſanté d'un chacun, en même temps qu'il en fait voir les dangers pour ceux qui s'y livrent avec trop d'acharnement. Il y a apparence que c'eſt à tort qu'on lui attribue d'avoir voulu former un homme en répandant de la ſemence dans une citrouille. Son traité *de venenis* peut être utile. Il veut, par exemple, que lorſqu'un homme a été mordu par un ſerpent, un ſcorpion ou un léſard, il écraſe la tête de l'animal, s'il le peut, & l'applique ſur la plaie.

Pour la guériſon du calcul dans les reins ou dans la veſſie, notre Auteur croit qu'on peut en délivrer le malade ſans en venir à l'opération. Il preſcrit pour cela un fatras de remedes, dans lequel le lecteur ſe perd.

Ce qu'il dit ſur la ſaignée eſt rempli de ſuperſtitions, diſons plus, de puérilités. Il paroît qu'il ajoutoit foi aux rêveries des bonnes femmes. Il avoit des temps pour la ſaignée; il obſervoit le cours de la Lune, les jours heureux ou malheureux, & quantité d'autres petiteſſes auxquelles il étoit aſſujetti. Il faiſoit auſſi beaucoup d'uſage des ventouſes & des ſangſues.

C'eſt lui auquel nous devons l'eau-de-vie & l'eſprit-de-vin. Les préceptes que donne Arnaud de Villeneuve ſe reſſentent du temps ſuperſtitieux où il vivoit.

(*a*) Villan. de Squin. cap. 1.

Toutes

XIII. Siecle.

ARNAUD DE VILLENEUVE.

Toutes ſes actions avoient quelque choſe de myſtérieux ; c'étoit par-tout des actes préliminaires de religion qu'il employoit, avant d'aller en avant, dans le traitement des maladies. A la lecture de cet ouvrage, on apperçoit un homme extrêmement pieux, ou habile à le faire croire (*a*), apparemment pour ſon intérêt, car il n'eſt guere probable qu'un Médecin de nom, tel qu'Arnaud de Villeneuve, ſe fût amuſé à préconiſer l'auſtérité des *Chartreux*, ſi des vues d'intérêt ne l'avoient porté à en agir de la ſorte. Dans le douzieme ſiecle, les Moines étoient aſſez puiſſans & aſſez redoutables pour ſe faire préconiſer.

Mundinus naquit à Milan (*b*), & y profeſſoit l'Anatomie vers l'an 1315. Il s'acquit la réputation la plus brillante, & tira cette ſcience de la barbarie & de l'oubli. Il en fut le reſtaurateur en Italie : auſſi *Maſſa* lui donne-t-il le titre *d'Anatomiſte célebre*, *Anatomiſta illuſtris*, *vir in ſectione celeberrimus*. Il faiſoit ſes démonſtrations publiquement, & y mettoit aſſez d'ordre ; il fit même imprimer ſon Anatomie, & y joignit de nouvelles obſervations & de nouvelles découvertes. Le zele de Mundinus excita les Médecins à marcher ſur ſes traces, l'émulation leur fit faire des efforts pour remettre en vigueur une ſcience qu'Hippocrate regardoit comme indiſpenſable à ceux qui ſe mêlent de l'art de guérir. Le livre de Mundinus, quoique mal en ordre & mal écrit, fut cependant le ſeul qu'on eſtimât dans les écoles d'Italie, & dont on ſe ſervit pendant près de deux cents ans. Les ſtatuts de l'Académie de Padoue firent une loi aux Candidats, de ſuivre le texte de Mundinus. *Ut Anatomici Paduani explicationem textualem ipſius Mundini ſequantur.* Cette loi étoit encore obſervée deux cents ans après Mundinus.

Jean Dryander a donné une édition de l'Anatomie de Mundinus. Jacques Carpi qui en donna enſuite une autre édition, regarde l'Auteur comme le plus grand

(*a*) L'édition de 1586 que nous avons conſultée, ne contient aucune des erreurs qu'on a condamnées dans Arnaud de Villeneuve ; nous n'avons pas cru devoir entrer dans des diſcuſſions qui ne ſont pas de notre objet.

(*b*) Goelike, Hiſt. Anat. p. 110. le dit natif de Boulogne.

XIV. Siecle.

MUNDINUS.

Anatomiſte latin, & ſon livre comme incomparable (*a*). Carpi avoue cependant que Mundinus a donné quelquefois à gauche ; mais il l'excuſe en diſant que peut-être les véritables livres de Galien n'étoient point parvenus juſqu'à Mundinus, & que cet Auteur manquoit de ſecours ſuffiſans, parceque de ſon temps il n'y avoit que très peu de livres (*b*). Coringius (*c*) n'eſt pas auſſi indulgent que Carpi ; il dit que les écrits de Mundinus ſe reſſentent de la barbarie où il vivoit. Riolan l'accuſe de n'avoir fait des leçons d'Anatomie que d'une maniere groſſiere, & d'avoir copié Galien.

Voici l'ordre que Mundinus ſuit dans ſon ouvrage. En décrivant une partie, il examine ſa ſituation, ſa texture, ſa ſubſtance, ſes tuniques, ſes ligamens, ſes uſages, ſes fonctions, & enfin les maladies dont cette partie peut être attaquée.

Mundinus diviſe le corps en trois ventres ; le ſupérieur, le moyen & l'inférieur ; il commence par la deſcription du ventre inférieur ; il diviſe les parties en externes & en internes : les parties externes, dit-il, ſont droites ou collatérales ; les droites ſont, 1°. celles qui répondent à l'orifice de l'eſtomac ; c'eſt la partie où l'on voit la bouche, l'épiglote, autrement nommée pomme d'Adam.

2°. La partie de l'eſtomac, ſituée environ quatre doigts au-deſſus du nombril.

3°. La partie ombilicale où ſe trouve l'ombilic qui eſt le point de communication du fœtus avec la mere. On voit intérieurement une veine qui s'unit avec lui (le nombril), & qui paſſe à travers le foie pour s'aller rendre à la véſicule du fiel. Cette veine cependant n'a point de ſang, parcequ'après l'accouchement elle devient inutile & ſe deſſeche ; c'eſt pourquoi on la trouve très petite dans les vieillards.

4°. Les parties droites externes ſont celles qu'on

(*a*) Quod nec antiquorum, nec recentiorum reperiatur liber qui in tam brevi ſermone, tot & tanta de cognitione membrorum contineat.

(*b*) Carpi ajoute auſſi : quandoque etiam bonus dormitat Homerus.

(*c*) Coringius introduct. in art. Med. cap. 3. §. 24.

nomme *ſumac*, quatre doigts au-deſſous de l'ombilic. C'eſt-là qu'aboutiſſent à la peau certaines veines par leſquelles les enfans contenus dans la matrice ſe débarraſſent de leurs eaux.

5°. Enfin la partie qu'on appelle *pecten*, qui contient les parties de la génération.

Les parties latérales externes ſont les deux hypocondres & les flancs. Les hypocondres ſont nommés droit & gauche : dans le premier eſt placé le foie ; le ſecond contient la rate ; les flancs ſont ſous les hypocondres.

Mundinus, apres ces diviſions générales, entre dans le détail en commençant par la deſcription des parties contenantes du bas ventre, auxquelles il donne le nom de *myrach*. Il ne compte, comme Galien (*a*), que huit muſcles au bas ventre, au-deſſous deſquels eſt le *ſyphac* : (c'eſt ainſi qu'il nomme le péritoine). C'eſt, dit-il, un pannicule très fin & très dur ; il eſt très fin pour ne point ſurcharger (*b*) ; il eſt très dur afin de mieux contenir les parties du bas ventre quand il ſe rompt : on nomme cet accident *rupture*.

Le ſyphac, pourſuit Mundinus, a deux uſages principaux ; le premier, c'eſt que lorſqu'il ſe contracte vers le dos avec lequel il s'attache, il chaſſe tout ce qui eſt dans l'eſtomac, les inteſtins ou la matrice, conjointement avec le diaphragme avec lequel il communique (*c*).

Le ſecond uſage du *ſyphac* eſt d'attacher les inteſtins au dos, & de fournir un *pannicule* à tous les membres qu'il contient.

Du péritoine il paſſe à l'épiploon qu'il appelle *zirbus*, qu'il dit recouvrir la partie antérieure de l'eſtomac & tous les inteſtins. Son principal uſage eſt, ſelon notre Auteur, de favoriſer la digeſtion en entretenant une chaleur douce & naturelle à l'eſtomac & aux inteſtins. Il appuie ſon ſentiment de

(*a*) De Juvam. Memb. cap. ultimo.

(*b*) Ce ſentiment eſt celui d'Ariſtote, lib. 3. de part. anim. cap. 11.

(*c*) Avicenne dit la même choſe, lib. de Animal. cap. de Anat. ſtomachi.

XIV. Siecle.

MUNDINUS.

l'autorité de Galien, qui rapporte (*a*) une obſervation d'un homme à qui on avoit emporté une partie de l'épiploon, & qui ne pouvoit plus manger, ſans avoir une indigeſtion. Il commence, en parlant des inteſtins, par la deſcription du rectum, & ſucceſſivement du colon & du cœcum; enſuite il vient aux inteſtins grêles, & toujours de bas en haut; il décrit *l'ileum*, le *jejunum* & le *duodenum*; il s'étend enſuite ſur tous les viſceres du bas ventre; il paſſe plus légerement ſur les vaiſſeaux ſanguins & les nerfs: quant aux muſcles, il ne parle que de ceux du bas ventre; il ne fait qu'indiquer ceux qui ſervent à la reſpiration (*b*); il les diviſe en dilatans (*c*) ou inſpirateurs ſeulement, & en *reſſerrans*, ou expirateurs; il met au nombre des premiers, les deux muſcles du diaphragme qu'il dit augmenter en même temps la capacité de la poitrine en ſe dilatant vers le bas; deux muſcles du col, qu'il ne nomme pas, dilatent la capacité ſupérieure; enfin, au nombre des muſcles inſpirateurs, il met les muſcles du dos (*d*). Les muſcles qui, ſelon Mundinus, ſervent à dilater & à rétrecir la poitrine, ſont les intercoſtaux (*e*); il regarde les veines comme les racines de la verge & de la langue où elles viennent aboutir.

Mundinus dit que les vaiſſeaux ſpermatiques des femmes aboutiſſent à deux corps charnus & remplis *de petites concavités* qui logent des glandes qui filtrent une humeur ſemblable à la ſalive pour le plaiſir de la femme dans le coït (*f*); qu'on trouve ſept cellules dans la matrice, trois à droite, trois à gauche, & une à ſon fonds: à *ſa ſuperficie* eſt une membrane très mince qui ſe briſe aux premiers

(*a*) De vuln. cap. pect. 9.

(*b*) De Anatom. muſcul. pect. edit Curt. pag. 216.

(*c*) Ibid. pag. 200. continuata eſt VIRGA; cum maximis venis & arteriis ortis a venâ deſcendente & propter hocce, venæ ſunt ſicut radices virgæ.

(*d*) Ibid. pag. 217. Sunt etiam muſculi qui ſunt in dorſo ubi eſt origo coſtarum, & incipiunt juxta originem primæ coſtæ.

(*e*) Ibid Quia inter quaſlibet duas coſtas, ſunt duo muſculi, quorum unus habet villos latitudinales, & alius tranſverſales.

(*f*) Ibid. pag. 161.

XIV. Siecle. MUNDINUS.

approches de l'homme. Le col de la matrice, pourſuit Mundinus, eſt de la longueur de la paume de la main, *comme la verge ;* il eſt large & capable de dilatation ; on y trouve beaucoup de rides *ſemblables à des ſangſues ;* elles ſont le ſiege du *chatouillement.* Notre Auteur regarde la vulve (*a*) comme l'extrêmité du col de la matrice. Près du conduit urinaire, il remarque deux petites peaux ; c'eſt ſans doute les nymphes.

Les ureteres s'ouvrent obliquement dans la veſſie ; par ce méchaniſme, l'urine ne peut refluer (*b*) vers les reins. Cette deſcription eſt conforme à la ſtructure. Pluſieurs Anatomiſtes modernes auroient dû puiſer dans cet ancien Auteur. Il a admis un ſphyncter à la veſſie : ce qui fait, dit-il, que la cicatrice s'opere plus facilement qu'au fonds de ce viſcere.

Mundinus donne le nom de petites portes, *oſtiola*, aux valvules qu'on trouve à l'orifice des vaiſſeaux du cœur (*c*). Il dit que lorſque l'on coupe ou qu'on lie les nerfs récurrens du larynx, on fait perdre la voix à l'animal (*d*). Cet Anatomiſte a donné une deſcription complette de la trachée-artere, & quelques explications très ſommaires de ſa configuration : comme Galien, il dit qu'elle eſt compoſée de pluſieurs demi cercles liés à une membrane ; ces demi-cercles ſont tournés en arriere ; ici ſe trouve un muſcle particulier, capable, en ſe contractant, de reſſerrer & de rapprocher les anneaux.

La deſcription & le traitement des maladies chirurgicales que Mundinus a mis après preſque tous les chapitres de ſon anatomie, nous fait conclure avec fondement que s'il ne faiſoit pas ſon occupa-

(*a*) Mund. de matricis Anatom.

(*b*) . . . Terminantur (URETERES) ad veſicam juxta medium ejus, & non ſunt perforantes veſicam directe, uno foramine magno, ſed foraminibus magis parvis & obliquis à lateralibus procedentibus inter tunicam & tunicam. . . & hoc fuit factum, ut quando urinâ repleretur veſica, non redeat urina ad renes. Mund. de Anatom. veſicæ. Curt. p. 194.

(*c*) Et habet (COR) tria oſtiola quæ aperiuntur ab extra ad intra. Ibid Anat. cordis. Curt. p. 148.

(*d*) Pag. 287.

XIV. Siecle.

tion principale de la Chirurgie, il étoit du moins très expérimenté dans cette partie de la Médecine.

MUNDINUS.

Dans l'hydropisie du bas ventre, il conseille la ponction, comme le remede le plus prompt & le plus assuré contre cette maladie.

S'il y avoit, dit-il, solution de continuité au bas ventre, & que la plaie fût pénétrante avec issue de l'épiploon, on en feroit la ligature le plus près de la peau qu'il seroit possible, & on couperoit ensuite la portion d'épiploon qui est hors du ventre, parceque le contact de l'air le corrompt, & que par conséquent il y auroit du danger de l'introduire dans le ventre (*a*). Si les intestins sortent par la plaie, on les lavera avec de l'eau chaude; s'ils étoient couverts de poussiere, & s'ils sont enflés, on y appliquera par-dessus des fomentations émollientes, ou des cataplasmes résolutifs; si après cela on ne peut les faire rentrer, on agrandira la plaie.

Si un des gros intestins est blessé, on fera quelques points de suture aux deux extrêmités, & on les rejoindra.

Mais si c'est un des intestins grêles qui est divisé, Mundinus conseille un remede fort singulier; c'est d'approcher les bords divisés l'un de l'autre, & d'avoir une grosse fourmi dont on appliquera la bouche sur la plaie afin qu'elle la saisisse. Notre Auteur veut ensuite qu'on coupe la tête de la fourmi, & qu'on introduise l'intestin blessé dans le ventre. Ce moyen est superstitieux & ne nous paroît guere capable d'opérer l'effet que le Chirurgien se propose dans ces cas; & nous serions portés à croire que le projet d'opérer la réunion avec la tête d'une fourmi a été enfanté dans le cabinet, comme quantité de systêmes dont nos Auteurs modernes inondent l'univers savant.

Il s'engendre souvent dans les reins, dit Mundinus, des pierres qui sont ordinairement de la cou-

(*a*) Si zerbus egrederetur, tunc debet sui cum serico, vel ligari juxta cutem, & abscindi. Quia de ipso, quantum contingit, aer corrumpitur, & si intromitatur, putrefit, & putrefacit alias partes... Ibid. pag. 194.

XIV. Siecle.

MUNDINUS.

leur du rein. Si ces pierres ſont trop groſſes pour paſſer dans l'uretere, la maladie eſt incurable (*a*). Lorſque ces pierres tombent dans la veſſie, elles groſſiſſent (par l'appoſition de nouvelles matieres). Les humeurs mucilagineuſes ramaſſées & condenſées dans la veſſie (*b*), peuvent auſſi former la pierre. On guérit cette maladie par les diſſolvans, ou par l'opération. La méthode que ſuivoit Mundinus étoit celle *du petit appareil*, ou de Celſe. Lorſque la pierre étoit fort petite, il tâchoit de la conduire tout le long du canal de l'uretere, & d'y introduire un petit crochet pour la tirer.

Quand la luette s'abcéde, il vaut mieux, dit notre Auteur, la cautériſer que de la couper, parcequ'elle ne ſe cicatriſe jamais, & qu'il s'y forme un ulcere qui entretient la puanteur de la bouche (*c*). Il parle très ſuccinctement de l'eſquinancie, dont il dit que le ſiege ordinaire eſt à l'entrée de la trachée artere qu'il appelle *canna*, ou de l'éſophage qu'il appelle *mery*.

Il parle auſſi de la cataracte qu'il dit être produite par des vapeurs qui deſcendent du cerveau, s'élevent de l'eſtomac, il décrit l'opération qu'on appelle *par abaiſſement* (*d*).

En général il y a de bonnes choſes dans Mundinus, il y a pluſieurs deſcriptions & réflexions qui lui ſont propres; mais il y en a beaucoup qui lui ſont communes avec Galien.

Douglas (*e*) cite les éditions ſuivantes de l'Anatomie de Mundinus.

Anatome omnium humani corporis membrorum. Papiæ, in-fol. 1478. *Bononiæ* 1482. *fol. Emendata per D. Andream Marſianum. Venetiis* 1507. *fol. Argent.* 1509.

Libellus Mundini de partibus humani corporis, ab

(*a*) Quia non niſi per inciſionem curatur, a quâ penitus caveas. Mund. Anat. Venæ cyles, emulgent. & renum. Curt. pag. 156.

(*b*) De Anatom. Veſicæ. Curt. p. 195.

(*c*) Quando incidetur, raro conſolidatur . . . ſemper ſentitur fœtor oris, & ideò melius eſt ut cauteriſetur ferro ignito. Mund. de Anatom. oris. Curt. p. 280.

(*d*) Mundin. de Anat. oculi.

(*e*) Bibliog. Anat.

XIV. Siecle. MUNDINUS.

omni errore mendâque alienum, nec non cum annotationibus in margine positis & locis utilioribus, Arist. Avicennæ, Galeni, cæterorumque medicorum. Papiæ 1512. in-4°. *Lugduni* 1529. *Cum annotationibus Arnoldi Villanovani.*

Anatomia Mundini ad vetustissimorum, eorumdemque aliquot manuscriptorum codicum fidem collata, justoque suo ordine restituta : adjectæ sunt quarumcumque partium corporis ad vivum expressæ figuræ ; adsunt & scholia non indocta, quæ prolixorum commentariorum vice esse possunt. Per Joann. Dryandrum, Marpurgi 1541. in-4°.

Jean Adelphe a aussi commenté Mundinus, & en a donné une édition sous ce titre :

De omnibus humani corporis interioribus membris anatomiæ. Argentinæ 1513.

Anatomia Mundini per Carpum castigata, & post modum cum apostillis ornata, ac noviter impressa. Venetiis, anno 1516.

Alexandre Achillini, Mathæus, Curtius & plusieurs autres, ont aussi commenté Mundinus.

GILBERT.

Gilbert, surnommé l'Anglois, florissoit au commencement du 13e. siecle. Baleus l'a fait plus ancien (*a*), & le place sous le regne de Jean Sans-Terre Roi d'Angleterre, dans le 12e. siecle. Mais nous croyons pouvoir nous écarter de ce sentiment, puisque Gilbert cite plusieurs fois Averrhoes, qui vécut jusqu'au milieu du 12e. siecle, & dont les ouvrages ne parurent que long-tems après sa mort. Nous avons pour nous le témoignage du Chancelier Bacon & de M. Freind (*b*). La Médecine n'avoit alors fait aucun progrès en Angleterre : elle étoit le partage des Moines ignorans & avides, qu'un intérêt sordide rendoit Médecins. Gilbert avoit un goût décidé pour la Médecine & pour les simples. Il avoit beaucoup voyagé, & avoit acquis beaucoup de connoissances dans ses voyages. Il étoit très versé dans les Langues Grecque & Latine ; & il étoit grand Philosophe, & fit l'ornement de sa patrie. Nous avons de lui un ouvrage qui a pour titre : *Compendium totius Medicinæ* ; on trou-

(*a*) Cent. de viris Illustr.
(*b*) Hist. Med. Freind.

ve dans cet ouvrage un Traité des écrouelles qu'il appelle *malum regium*, à cause de l'ancien usage où l'on étoit de faire toucher les écrouelles aux Rois. Il a aussi parlé des *plaies*. On lui reproche de s'être servi de termes barbares pour exprimer les choses nécessaires dans le traitement des plaies : par exemple, du mot *plagella*, pour désigner un plumaceau, *d'algalia* pour *algalie*, & de plusieurs autres termes étrangers à l'art ; mais l'usage du temps où il écrivoit l'obligeoit sans doute de tenir ce langage. L'ouvrage de Gilbert a été imprimé plusieurs fois. Il parut d'abord à Lyon, en in-4°., en 1510, sous le titre de *compendium totius Medicinæ*. On le réimprima à Genève sous le titre *de laurea Anglicana, seu compendium totius Medicinæ* (*a*). XIV. Siecle. GILBERT.

Jean de Gadesden étoit Anglois, & membre du College de Marton à Oxford. Il étoit Chanoine & non Moine, comme le remarque Mr. Freind (*b*). Dès l'an 1320 il étoit Docteur en Médecine, & s'étoit déja acquis beaucoup de réputation. Il savoit flatter ses malades, & ne s'embarrassoit pas que leur état devînt pire, pourvu qu'il masquât son empirisme sous des dehors trompeurs, & qu'il satisfît leur goût ; C'est sur-tout par ses lâches complaisances, qu'il devint le Médecin des Dames ; il avoit grand soin de ne leur prescrire que des remedes agréables au goût ; il leur permettoit tout ce qui pouvoit les flatter ; les odeurs, les essences, & tous les petits riens dont l'interdiction est un chagrin véritable pour cette espece de femmes qu'on nomme *petites maitresses*, & dont les maladies sont ou *de mode*, ou *de bienséance*. Gadesden faisoit cependant son profit de la crédulité de ceux qui avoient recours à lui, il avoit des remedes pour chaque maladie, & comme il ne manquoit pas de les donner comme des secrets importans, il les vendoit aussi fort cher. Il fit un profit immense en vendant aux Barbiers l'emplâtre de grenouilles (*c*). Il parloit de tout, & se donnoit éga- J. DE GADESDEN.

(*a*) Hist. Med. part. 3.

(*b*) V. Manget, Biblioth. script. Med. lib. 7.

(*c*) Rosa Anglica. Pro quo habui aliquam pecuniam à barbitonsoribus.

XIV. Siecle.

J. DE GADDERDEN.

lement pour Médecin, Chirurgien, apothiquaire, homme de Lettres, & ſur-tout bon Poëte. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'on trouve à peine une page dans ſon livre où il n'y ait quelque citation en vers, & fort ſouvent il affecte d'y mettre des ſiens propres. Il fut le premier, comme le remarque Mr. Freind (*a*), qui fût employé à la Cour d'Angleterre, comme Médecin; avant lui on faiſoit venir des Médecins étrangers pour le Roi; il eut ſoin du fils d'Edouard II dans la petite vérole dont ce jeune Prince fut attaqué; il fit garnir le lit du malade d'écarlate, & ordonna que tout ce qui l'environnoit ſeroit de la même couleur (*b*).

Il ſe mêloit auſſi d'opérations chirurgicales; il ſe vantoit même d'être grand opérateur, & s'élevoit hautement contre quelques Chirurgiens de ſon temps (*c*). Il vante dans ſon livre ſa dextérité à remettre les luxations, & ſe diſoit grand Oculiſte, ſur-tout pour les maladies des yeux qu'il appelle *infectiones*, pour leſquelles il diſoit avoir un ſecret infaillible; Plus la maladie étoit dangereuſe, plus il montroit d'aſſurance & de fermeté. Quelqu'un avoit-il la pierre, il avoit, diſoit-il, des diſſolvans immanquables. Les accès de goutte les plus violens cédoient à ſes topiques. Il arrachoit les dents, déracinoit les cors des pieds; enfin il n'étoit aucune incommodité dont il n'aſſurât la guériſon. Il prétendoit guérir la colique en faiſant appliquer au malade une ceinture faite d'une peau de veau marin, dont l'agraffe étoit faite avec un os de baleine. Il rémédioit aux hernies, en appliquant un emplâtre ou le cauſtique. Il n'avoit pour arrêter le progrès des chancres, que le cataplaſme de lapathum rouge.

Il faiſoit auſſi métier de ſervir les femmes enceintes. Il paroît par la lecture de ſes ouvrages, qu'il y étoit

(*a*) Hiſt. Med.

(*b*) Capiatur ſcarletum, & involvatur varioloſus totaliter, ſicut ego feci de nobiliſſimo filio Regis Anglicæ . . . & feci omnia circa lectum eſſe rubra . . . & eſt bona cura. Roſa Angl.

(*c*) Et ſecundum Lanfrancum, Rolandum & Brunum, & eſt errori. Ibid.

(*d*) Experimentum meum, quod divitibus convenit, de quo poſſum dicere miracula. Ibid.

autant porté par goût que par intérêt. Il recommande de leur donner de la rhubarbe brûlée. Son ſtyle ſur ce ſujet eſt non ſeulement libre & galant, mais obſcène en certains endroits. Quoiqu'il parle des accouchemens, nous ne pouvons aſſurer qu'il les ait manœuvrés. Il ne ſeroit pas étonnant qu'un homme auſſi avide de gain que l'étoit Gadeſden, ſe fût ingéré, même ſans connoiſſance, à faire l'Accoucheur. XIV. Siecle. J. DE GADDERDEN.

Cet Auteur débitoit auſſi un ſecret pour faire concevoir. Il ſe vit bientôt accablé d'une multitude de femmes de toute eſpece qui venoient chercher la fécondité dans la profondeur de ſa ſcience. On peut voir ce qu'il dit lui même à ce ſujet dans ſon livre (*a*).

On ne ſera pas ſurpris que ce fameux *Charlatan* débitât auſſi des maximes de gourmandiſe ; ce fut peut-être un des meilleurs moyens qu'il crut employer pour ſe faire un nom parmi les grands & les femmes du *grand air*.

Le ſeul ouvrage que nous avons de Gadeſden, a pour titre *Roſa anglica*. Ce livre fut dans ſon temps auſſi célebre que le *Lilium* de Gordon.

Barthelemi Glanville, ſurnommé l'Anglois, étoit de l'illuſtre famille des Comtes de Suffolk. Il embraſſa la vie monaſtique, & entra chez les Cordeliers. Le goût décidé qu'il avoit pour les ſciences ne diminua point dans l'oiſiveté du cloître ; il les cultiva avec zele, & ce fut pour lors qu'il compoſa le fameux ouvrage *de proprietatibus rerum, libri novemdecim*. Ce livre lui fit un honneur infini, & lui acquit à juſte titre la réputation du premier génie de ſon ſiecle. Il y en a eu quatre éditions, une à Cologne en 1481, petit in-fol. une à Strasbourg en 1491, in-fol. une autre à Nuremberg en 1519, in-fol. une enfin à Francfort 1601, in-8°. Cet ouvrage contient les traités ſuivans. GLANVILLE.

De anima rationali & hominis deſcriptione. lib. 3.
De cenſu communi. cap. 10.
De quinque ſenſibus in quinque capitibus.
De pulſibus. cap. 23.

(*a*) Roſa Angl. de modo generandi, p. 77.

XIV. Siecle.

De humoribus cap. lib. 4.
De humoribus corporis. lib. 4.

GLANVILLE.

De omnibus humani corporis membris. cap. *66.*

Le livre de Glanville fut auſſi imprimé à Nuremberg en 1492, in-fol. il fut encore imprimé en anglois en 1471, 1535, & traduit en françois par Corbichon par ordre de Charles V, Roi de France. A Lyon 1491, in-fol.

GUY DE CHAULIAC.

Si Mundinus fut le reſtaurateur de l'Anatomie dans le treizieme ſiecle, Guy de Chauliac fut celui de la Chirurgie. Cette partie eſſentielle de la Médecine n'étoit exercée que par des gens d'une ignorance craſſe; elle étoit le partage des Barbiers. Il étoit réſervé à Guy de Chauliac de tirer de la pouſſiere & de la barbarie, un art ſi précieux à l'humanité, mais dont aucun homme, depuis Hippocrate, n'avoit donné des principes. Guy *le bon Docteur* (*a*), Guy de Chauliac s'attacha par goût à la Chirurgie, dont il fit ſa principale occupation, & à la pratique de laquelle il dut ſa réputation & ſa gloire. Avant d'entrer dans le détail de ſa vie & de ſes ouvrages, qu'il nous ſoit permis de donner ici l'extrait d'une lettre qu'un des fils de Joubert, Commentateur de Guy de Chauliac, écrivoit dans le quinzieme ſiecle au premier Préſident du Parlement de Dauphiné, pour le prier d'agréer la dédicace des annotations de ſon pere, dont il étoit l'éditeur. On verra dans cette lettre pleine de naïveté, en quel état étoit alors la Chirurgie, puiſqu'elle tend à laver Laurens Joubert du reproche qu'on lui faiſoit de s'être abaiſſé à commenter un livre de Chirurgie (*b*). On eſtimoit cependant beaucoup cet ouvrage; mais la jalouſie a de tout temps cherché à détériorer les meilleurs écrits. »J'ai pris, *dit le* »*fils de Joubert*, la hardieſſe de m'employer à la »traduction des annotations DE MON PERE ſur la »très requiſe Chirurgie de Mr. Guy, tant pour le »relever de cette peine, que pour m'exercer tou»jours plus en ce ſubjet qui m'abbreuve l'enfance

(*a*) Epître Dédic. d'Iſaac Joubert.

(*b*) Cette lettre ſe trouve inſérée dans le Livre intitulé: grande Chirurgie de Gui de Chauliac, imprimée à Lyon en 1642.

» des termes & phraſes de la ſcience médicinale à » laquelle je ſuis voué. Vrai eſt qu'en ce faiſant, » mondit pere me ſoutenoit le menton, m'adver- » tiſſant des plus mauvais paſſages, & me ſortant » des dangers de périr, autrement il eſt aiſé à croire » que je m'y fuſſe noyé . . . tant eſt profonde cette » matiere pour mon petit eſſor.

XIV. Siecle. GUY DE CHAULIAC.

Après avoir réclamé l'autorité de ſon Mécene en faveur de l'ouvrage de ſon pere, Joubert remet le différend aux pieds du THRONE JUDICIEL de ſon protecteur, & continue ainſi.

» Ce ſont les Médecins & Chirurgiens principa- » lement qui trouvent mauvais cette entrepriſe; » mais pour divers ſujets : car les Médecins qui » honorent mon pere, diſent qu'il ne ſe devoit tant » abbaiſſer, que de traduire de latin en françois un » livre en Chirurgie, d'un mêmement qui ne ſe dit » pas Autheur, ains Collecteur, & ramaſſeur du la- » beur des autres qui ont écrit en Chirurgie. . . . » Un Chancellier, premier Docteur Régent Stipendié » du Roi en la premiere Univerſité du monde pour » la ſcience de Médecine, ſe devroit-il amuſer à » corriger, traduire en françois, & commenter l'œu- » vre d'un Chirurgien, un vieux bouquin, duquel » même la plupart des Chirurgiens ne fait conte, » ains le mépriſe & deſdaigne, là où moindres que » lui qui ſe diſent ſes diſciples, s'emploient jour- » nellement à tranſlater de grec en latin, & digne- » ment commenter les belles & riches œuvres d'Hip- » pocras, Galien, Paul Eginette, & d'autres bons » Auteurs ». Tels ſont en général les reproches qu'on faiſoit à L. Joubert, d'avoir commenté Guy de Chauliac : reproches mal fondés, puiſqu'il n'y avoit alors aucun Chirurgien lettré qui ne l'eût entre lesmains, comme on le verra dans la ſuite de cette lettre. Le jeune Joubert pourſuit, & dit que » la Chirurgie » de Chauliac, ſon pere n'avoit pas tant priſée & » honnorée de ſon jugement ſeul, ains l'ayant en » grand reſpect pour la ſinguliere recommendation » qu'il en avoit oui faire par pluſieurs fois à Mr. » Gabriël Fallope, ſon Docteur en Chirurgie en » l'Univerſité de Padoue. Il a auſſi conſidéré le ſoin

XIV. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

» que Mr. Jean Tagault, très docte Médecin de Paris, » en a eu de l'illustrer & enrichir d'un plus beau lan- » gage latin, se tenant bien à honneur d'être dit son » interprete & correcteur ; mais sur tous, il a eu » égard à ce que Mr. Révérend Fales, Docteur Ré- » gent Stipendié du Roi, & Doyen en l'Université » de Montpellier, en avoit fait, daignant cette Chi- » rurgie de ses annotations ou notables, comme il » est appellé, très amples & très doctes. Ainsi mon » pere a eu des beaux patrons & exemples ; & ce » n'est pas sans invitation des plus grands personnages » qui ayent été en Médecine & en Chirurgie depuis » cinquante ans en çà, qu'il a voulu honnorer les » écrits de ce bon Docteur qu'il a précédé en la même » Université, fort renommé pour son rare sçavoir » & grande expérience, tant en Médecine qu'en Chi- » rurgie, n'étant pas Mr. Guy simple Chirurgien ou » vil Barbier, comme quelques-uns pensent, mal » informés de ses titres & qualités : & plût a Dieu » que ceux qui le mépriseut sçussent faire autant, » ou bien l'entendre seulement . . . car il est si bien » ajancé, lié & entretenu, que par-tout il ressemble » & a correspondance, comme une maison bien com- » passée, bien composée, & tellement trousſée, » qu'elle semble jettée au moule & bâtie tout en un » jour, non pas à pieces mal rapportées . . . de quoi » je veus conclure touchant aux qualités de mondit » pere, qu'il ne s'est pas oublié de travailler sur un » tel sujet . . . & il devoit cela à la mémoire de ce » bon Docteur qui a été de la même Ecole.

» Je viens, poursuit Joubert, aux Chirurgiens, » lesquels font deux bandes, étant les uns latins & » & les autres françois ; on dit Chirurgiens latins, » ceux qui ont eu ceſt heur que d'avoir été nourris » & élevés ez bonnes Lettres dont ils savent latiniser, » & ce sont eux pour la plupart qui desdaigneht » l'œuvre de Guy, se tenant seulement aux livres » d'Hypocras & autres anciens Autheurs ; ou s'ils » lisent quelquefois la Chirurgie de Guy, c'est à ca- » chette, & comme ayant honte de prendre quelque » chose de-là, jaçoit qu'ils en tirent ou ayent tiré » tout le meilleur de leur savoir, à ce qu'on dit,

» qui eſt une ingratitude fort déteſtable, ne vouloir » reconnoître celui dont on a tant tiré. Eh bien! » nous mettons cette troupe en la claſſe des Méde- » cins qui mépriſent de même la Chirurgie de Mr. » Guy, car auſſi tels Chirurgiens veulent marcher » de pareil avec les Médecins.

XIV. Siecle.

GUY DE CHAULLIAC.

Il paroit que dans le temps de Joubert il y avoit de vrais Chirurgiens qui ne ſe bornant point au ſimple manuel, s'adonnoient aux mêmes ſciences que les Médecins, deſquels ils ne différoient que de nom. On voit auſſi qu'outre les véritables Chirurgiens, cet art étoit livré à des gens ignares qu'on appelloit Barbiers; que ces gens faiſoient ce qu'on appelle la petite Chirurgie, & avoient les mêmes prérogatives que les Chirurgiens privilégiés d'aujourd'hui, ce qui prouve, quoi qu'en diſent pluſieurs beaux eſprits du ſiecle, que cette maniere de faire la Chirurgie eſt auſſi ancienne que ſon établiſſement en France; car il n'y a pas apparence que le Roi Saint Louis en accordant à Pitard de compoſer le corps de Saint Côme de Maîtres-ès-Arts, lui eut permis de priver de leur état ceux qui exercoient la Chirurgie ſans avoir aucun grade dans les lettres, il fallut ſeulement les ſubordonner au Corps des Gradués, & cet uſage s'eſt auſſi ſoutenu depuis le treizieme ſiecle juſqu'au tems de Joubert.

» Quelle profanation, s'écrie Joubert, que de per- » mettre l'exercice de la Chirgurgie, l'une des plus » dignes parties de la Médecine, aux ignorans anal- » phabétes qui n'étudierent jamais en aucun livre, » & qui n'ont qu'une certaine routine, avec des » recettes qu'ils ſavent par cœur, gens empyriques, » ſans aucune ſcience.

Ce n'eſt pas à dire pour cela que Joubert fût d'avis qu'on interdiſe l'exercice de la Chirurgie à tous ceux qui ne *ſavent pas le latin*; il déſiroit ſeulement qu'on fît un choix ſcrupuleux de ceux qui » n'ayant eu » ce bien de leurs parens ou de quelques amis, d'a- » voir été entrenus ès écoles de grammaire, & autres » bonnes Lettres; ſavent toutefois bien lire, ont » un bon eſprit, & ſont ſtudieux, affectionnés à » l'art de la Chirurgie . . . & n'eût-ce pas été dom-

XIII. Siecle.

» mage, *dit-il un peu plus bas*, qu'à faute de moyens » ils fussent demeurés ignorans de cet art?

GUY DE CHAULIAC.

Il faut multiplier & ne tenir enclose
La doctrine & le sens de quelque bonne chose.

» L'Auteur répond ensuite à l'objection qu'on au» roit pu lui faire de rendre les livres trop communs; » car, dit-il, que peut nuire la lecture d'un livre à » celui qui ne l'entend pas? Et s'il ne l'entend qu'à » demi, il demeure encore au rang des ignorans: » donc il ne peut acquérir réputation de cela pour » abuser le monde; & s'il est de nature abuseur, » pipeur, trompeur, frasqueux, téméraire, hasar» deux, affronteur, la faute des livres ne le gar» dera pas de l'abus & malversation; car cela s'ap» prend volontiers de l'un à l'autre, sans l'usage des » livres.

» C'est à vous, Monsieur, dit Joubert à son Mé» cene, de juger & condamner les excès de ceux » qui entreprennent de troubler ou détourner les stu» dieux travaillant de bon cœur en la république des » Lettres. Qu'ils rongent donc les os que je leur donne » pour se taire, & qu'ils s'adonnent à chasser l'igno» rance loin des Professeurs de la Médecine, sans » s'amuser tant à la bouteille . . . Il est temps que je » me retire, après leur avoir donné cette escarmouche » sous l'ombre de votre bouclier plus assuré pour moi » que celui de Pallas. Mon bas âge ne m'excuseroit » pas (il avoit pour lors 48 ans) ni ma petite suffi» sance, si n'étoit votre respect, & la nuncupation » que je fais de cette besogne à la grandeur de votre » nom . . . . mais je suis bien couvert maintenant, » Dieu merci . . . Je vous baise très humblement les » mains du petit étui de mes levres ce premier jour » de l'an 1580 pour bonne étroine.

Cette lettre nous apprend, à la vérité, dans quel état étoit la Chirurgie dans le quinzieme siecle: depuis Guy de Chauliac elle avoit déja fait quelque progrès vers sa perfection. Jusqu'à Avicenne, le Médecin étoit Chirurgien; » mais depuis en çà, » dit

» dit Guy de Chauliac (a), ou par délicateſſe, ou » par la trop grande occupation ès cures, la Chi- » rurgie fut ſéparée & délaiſſée ès mains des mé- » chaniques, deſquels les premiers furent Roger, » Roland, & les quatre Maîtres qui ont fait des » livres ſéparés en Chirurgie, & y ont mêlé beau- » coup de choſes empyriques; puis eſt trouvé Ca- » mier qui a fait quelque Chirurgie brutale, en » laquelle il a mêlé pluſieurs fadaiſes; conſéquem- » ment on trouve Brun qui aſſez diſcretement a fait » un ſommaire des propos de Galien, d'Avicenne » & des opérations d'Albucaſis; après lui vient im- » médiatement Théodore qui raviſſant tout ce qu'a » dit Brun avec quelques fables d'Hugue de Luynes » ſon maître, en a fait un livre. Guillaume de Sa- » licet fut homme de valeur, qui compoſa deux » ſommaires, l'un en Phyſique, & l'autre en Chi- » rurgie, & . . . enſuite vint Lanfranc qui a auſſi » eſcrit un livre auquel il n'a mis gueres de choſes » que celles qu'il avoit prins de Guillaume . . . en » ce tems-là maître Arnaud de Villeneuve fut flo- » riſſant en ces deux facultés. Henri de Hermonda- » ville commença à Paris un traité fort notable. En » Calabre étoit maître Nicolas de Reggio; finale- » ment, s'eſt élevée une fade roſe Angloiſe qui m'a » été envoyée, & je l'ai vue: j'avois cru trouver » en elle ſuavité d'odeur, j'ai trouvé les fables de » l'Eſpagnol, de Gilbert & Théodore. De mon tems » ont été Chirurgiens à Tholoſe Maiſtre Nicolas » Catelan; à Montpellier, Maiſtre Bonet, fils de » Lanfranc; à Bologne, Maiſtre Peregrin, & Mer- » cadant; à Paris, Maiſtre Pierre de l'Argentiere; » à Lyon, Pierre de Bonant; en Avignon, Maiſtre » Pierre d'Arles, & mon compagnon Jean de Parmes, » & moi Guy de Chauliac Chirurgien & Docteur en » Médecine, des frontieres d'Auvergne (b), Dioceſe » de Mende, Médecin & Commenſal de Notre Sei- » gneur le Pape.

XIV. Siecle. GUY DE CHAULIAC.

Notre Auteur fit ſes études en Médecine en l'Univerſité de Montpellier, où il ne tarda pas à ſe

(a) Chapitre ſingulier.
(b) Il naquit dans un Village nommé Chauliac.

XIII. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

faire un nom. Il fut disciple de Raymundi & de Berthuc. Bientôt ses Maîtres apperçurent en lui des dispositions supérieures. Il se livra entiérement à la Chirurgie, & en fit son étude principale. Il prit ensuite le Bonnet de Docteur dans cette Université ; mais la qualité de Médecin n'ôta rien à son ancienne maniere de vivre. Avant ce grade il n'avoit exercé que la Chirurgie ; il conserva la qualité de Chirurgien. C'est sans fondement que Mr. Freind avance qu'il fût Professeur en Médecine à Montpellier ; cette assertion est gratuite. Il exerça son art à Lyon avec la plus grande célébrité. Il quitta ensuite cette Ville pour aller se fixer à Avignon où il attira les regards de Clément VII qui occupoit alors la Chaire de Saint Pierre. Presque toute la terre étoit désolée par la peste : ce fléau faisoit à Avignon des ravages inouis. Guy de Chauliac ne s'effraya point du danger ; son zele infatigable les surmonta, comme avoit fait autrefois Hippocrate à l'Isle de Cos, & cette époque acheva de le faire connoître. Le Pontife romain le récompensa magnifiquement. Innocent VI qui lui succéda, prit aussi Guy de Chauliac pour son Médecin, & le traita encore mieux que son prédécesseur. Enfin après la mort de celui-ci, Urbain V le fit encore son Médecin & son Commensal dès la premiere année de son pontificat.

Notre Auteur donna au public sa grande Chirurgie : » auquel an, dit-il dans son chapitre singulier, du dire de sus nommés, & de mes expériences, à l'aide de mes compagnons, j'ai colligé » cet œuvre comme Dieu a voulu.

Guy de Chauliac, dès le premier pas qu'il fit dans l'art de guérir, avoit prévu que sans les connoissances anatomiques, les Médecins & les Chirurgiens n'agissoient qu'en aveugles : aussi s'appliqua-t-il de bonne heure à l'Anatomie, & c'est par elle qu'il commence son traité de Chirurgie. Il divise ce qu'il a à dire sur l'Anatomie, *en deux doctrines ;* la premiere traite *des membres communs, universels & simples* ; la seconde, *de la nature des membres propres, particuliers & composés.*

Il entre en matiere par la description de la peau

XIV. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

qu'il dit être un tiſſu de nerfs, d'arteres & de veines, *pour donner ſentiment.* Il en fait de deux eſpeces ; celle qui couvre *les membres externes* qu'il nomme cuir ; l'autre qui couvre *les membres internes*, qu'il nomme *pannicule* ou *membrane*, comme les *toiles du cerveau & le péricrâne, le périoſte qui couvre tous les os du corps, le ſiphac ou péritoine, le péricarde & le pannicule de toutes les autres entrailles.*

Après avoir parlé des tégumens, il parle ſucceſſivement de la graiſſe & des chairs, dont il fait trois eſpeces ; la chair pure qu'il dit ne ſe trouver qu'à la tête du *membre viril*, *la glanduleuſe ou noyeuſe*, telle que celle *des teſticules, des mammelles & des émonctoires*, enfin la *muſculeuſe* ou *lacerteuſe.* Ce qu'il dit au ſujet des muſcles, eſt tiré de Galien (*a*) ; il ne connoiſſoit, comme tous ceux qui l'avoient précédé, que ſept paires de nerfs qui partent du cerveau, *ou de la nuque ſa lieutenante.* Il paroît cependant avoir remarqué le premier que ceux qui ſont les plus antérieurs ſont les plus mols (*b*). Il comptoit trente paires de nerfs qui partent de la moëlle épiniere, *& un ſans compagnon qui ſort du bout de la queue* (*c*) : quant aux veines & aux arteres, il penſoit, comme Galien, que les veines ont leur principe au foie, & les arteres au cœur.

Il admet, comme Avicenne (*d*), deux cents quarante os dans la charpente oſſeuſe du corps humain, ſans y comprendre les ſéſamoïdes & l'os *en figure de lambda ſur lequel eſt fondée la langue.*

Le pot de la tête, dit-il, *n'eſt pas d'un os continuel, ains ordonné de ſept os contigus, qui contiennent le cerveau.* Toutefois il y a d'autres petits *os principaux, comme l'os de la crête dans le coronal, les os pairs, leſquels appartiennent à la face & non au pot.* A l'intérieur du crâne il trouvoit la dure-mere & la pie-mere, la ſubſtance du cerveau qu'il dit avoir trois ventricules, *dont chacun a deux parties*, & chaque partie *une vertu à ſon organe. A la*

(*a*) De uſu part. anim.
(*b*) Trait. 1. Doct. 1. chap. 2. p. 38. Edit. Lyon.
(*c*) Ibid.
(*d*) Feu. Dot. 6. ſomm. 2. cap. 30.

XIV. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

premiere partie du ventricule antérieur eſt aſſigné le ſens commun ; à la ſeconde, l'imaginative ; au ventricule du milieu, eſt ſituée la penſive & la raiſonnante, à celui de derriere, la mémoire & la récordation (a) *de ces ventricules ;* l'antérieur eſt plus grand, celui du milieu plus petit, & le poſtérieur médiocre ; *de l'un à l'autre il y a des conduits par où paſſent les eſprits* ; les nerfs ne ſortent *pas nuds, mais munis d'une membrane.* Les modernes qui ont cru être les premiers à nier le croiſement des nerfs optiques, étoient ſans doute du nombre de ceux que Joubert dit avoir honte de citer Guy de Chauliac qui s'exprime ainſi (b) : *les nerfs optiques ſont pertuiſés afin qu'ils fuſſent la voie de l'eſprit, & procedent de deux côtés & s'uniſſent dedans le crâne, & puis ſe deſpartent à chaque œil du côté qu'ils naiſſent, & non pas en croiſant ou changeant de dextre à ſeneſtre, comme aucuns ont penſé.*

Le reſte de l'Anatomie de Guy de Chauliac n'a rien qui lui ſoit particulier, ſi on en excepte néanmoins la deſcription qu'il a donnée de l'humérus. Cet Auteur eſt le premier qui l'ait exactement décrit, & c'eſt depuis lui qu'on a donné le nom de poulie à la partie inférieure de cet os. » La rondeur ſupérieure de l'os adjutoire eſt unique, entre dans » la boîte ou foſſe ſupérieure de l'épaule, & conſtitue la jointure humérale ; la rondeur inférieure eſt » double, au milieu de laquelle il y a un degré, » comme ſi c'étoit une poulie double par où paſſent » les cordes avec leſquelles on puiſe de l'eau ; & de » la part interne, il y a quelque petite éminence, » & par derriere il a certaine cavité en laquelle eſt » reçue la tête, ou addition en forme de bec du » faucille majeure, quand on redreſſe le bras ; tellement que ces rondeurs entrent ès concavités des » faucilles, & s'y contournent au temps de l'extenſion, & du pliement du bras, & font la jointure » cubitale où commence le petit bras ». Il a connu confuſément le mouvement du cerveau (c). Au travers

(a) Tract. 1. Doct. 2, cap. 1.
(b) V. Vanhorne Microtechn. p. 514.
(c) Tract. 1. Doct. 2, chap. 1. Anat. de la face.

XIV. Siecle.
GUY DE CHAULIAC.

de l'obſcurité du langage de notre Auteur, on ne laiſſe pas que d'appercevoir un certain ordre, & quelque exactitude qui dénotent l'homme ſtudieux & appliqué. Nous allons paſſer à ſa partie chirurgicale ; c'eſt ici où nous reconnoîtrons le reſtaurateur de cet art (*a*).

La Chirurgie n'étoit preſque rien dans le temps que Chauliac publia ſon ouvrage ; elle n'étoit exercée que par cinq ſortes de perſonnes. La premiere ſecte étoit celle de Roger, de Rolland, & des quatre Maîtres qui appliquoient des cataplaſmes ſur toutes les plaies indiſtinctement, *procurant*, dit notre Auteur, *ſanie ou ſuppuration avec leurs bouillies & paparots.*

La ſeconde ſecte étoit celle de Brun & de Théodore qui ne panſoient les plaies qu'avec du vin. Salicet & Lanfranc ſon diſciple formoient la troiſieme ſecte, & ne conſeilloient dans le traitement des plaies que des emplâtres doux, ou des onguens de cette eſpece. La quatrieme ſecte étoit celle des Chevaliers Teutoniques qui avoient recours aux enchantemens, à l'huile, aux feuilles de choux. La cinquieme ſecte, dit Guy de Chauliac (*b*), étoit celle des femmes *ou des idiots qui remettent les malades de toutes maladies aux Saints tant ſeulement . . . & je m'esbahis qu'ils ſe ſuivent comme des grues, car l'un dit ce que l'autre a dit.* Ce fut Guy de Chauliac qui rétablit l'uſage des opérations indiquées par Galien, par les Arabes, & par Paul d'Eginete, quoique perſonne n'oſat les entreprendre depuis long-temps.

Guy de Chauliac eſt le premier qui ait dit que les inciſions à la paupiere ſupérieure, dans les cas d'inflammation, doivent être longitudinales, *d'autant*, dit-il (*c*), *qu'ainſi va le muſcle qui meut les ſourcils, & non ſuivant les rides.*

Notre Auteur donne la définition la plus exacte des plaies ; c'eſt, dit-il, *une ſolution de continuité, récente, ſanglante, ſans pourriture, faite ès parties molles ;* il parle enſuite par ordre de leurs différences,

(*a*) Tract. 3. Doct. 1, chap. 3, des plaies de la tête.
(*b*) Chap. ſing. pag. 2.
(*c*) Tract. 1. Doct. 2, ch. 1, part. 2, Anatom. de la face.

XIV. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

de leurs eſpeces, de leurs cauſes & de leurs ſignes. Il met au nombre des plaies néceſſairement mortelles, celles qui pénetrent la ſubſtance du cœur, la ſubſtance du cerveau, du foie, du diaphragme, de l'eſtomac, *les boyaux guides*, *les rognons*, la trachée-artere, l'œſophage, le poumon, la rate, la véſicule du fiel, & *tous autres membres principaux & ſervant aux membres principaux, de forme néceſſaire à la vie:* plaies mortelles non néceſſairement (*a*); *ains pour la plupart ſont petites plaies & ſuperficielles ès ſuſdites parties qui pénetrent juſqu'à icelles, & en chef des muſcles.* Ce que dit notre Auteur ſur les plaies de tête, eſt divin; les Praticiens peuvent y puiſer des maximes qui les guideront dans tous les cas de cette eſpece. Les modernes n'ont rien innové à ce ſujet. Nous ne trouvons aucun Auteur avant lui qui parle de la guériſon des plaies au cerveau avec déperdition de ſubſtance (*b*). Voici le texte. » Si elles ſont bien traitées (*les plaies de la tête*) » on en guérira, ainſi que j'ai vu la partie poſté- » rieure du cerveau, de laquelle ſortit un peu de » ſubſtance du cerveau: ce que fut recognu par » l'offenſe de la mémoire, laquelle il recouvra après » la curation. Je ne dis pas toutesfois qu'on véquît, » s'il en ſortoit toute une cellule, comme Théodore » raconte d'un Sellier. Auſſi Galien ne dit pas des deux » bleſſés qu'il vit guérir à Smyrne du vivant de ſon » maître Pélops, qu'il en fût ſorti de la ſubſtance » du cerveau, ains ſeulement, que le cerveau avoit » été bleſſé. Du foie, *pourſuit-il plus bas*, j'ai vu » guérir des plaies petites qui étoient aux penons, » mais non pas profondes, ne avec déperdition d'au- » cune portion d'icelui, comme Galen témoigne.

Guy de Chauliac pratiquoit preſque toutes les opérations qu'on fait aujourd'hui. Sa doctrine, à quelque rafinement près, doit être celle de tout bon Chirurgien. Dans les cas d'amas de pus dans la poitrine, il n'héſitoit pas à faire l'empyême; mais il n'étoit pas aſſervi à la méthode de ſes prédéceſſeurs. Ses

(*a*) Tract. 2, chap. 1, des plaies.
(*b*) Ibid.
(*c*) Tract. 3, Doct. 1, chap. des plaies en général.

connoissances anatomiques étoient plus profondes ; il reprend (*a*) Guillaume de ce qu'il conseilloit de faire l'incision pour l'empyême, entre la cinquieme & la quatrieme côte ; » mais, *dit notre Auteur*, » d'autant que le diaphragme se réflechit là où il » attouche l'espine & les costes, jusques à la troi- » sieme & plus, & que telle réflexion pourroit em- » pescher l'issue de la matiere, & faire accroire à » l'Opérateur qu'il n'a pas assez pénétré avec le ra- » soir ; pour ce il vaut mieux que se fasse entre la » quatrieme & cinquieme, qu'entre la troisieme & » quatrieme ». Il entre dans un long détail sur les hernies ; il en établit les signes les plus certains, & avec beaucoup de sagacité & d'exactitude ; il vient ensuite au diagnostic. » Qui est rompu, *dit-il* (*b*), » ne vit pas sans danger, car s'il advenoit que les » boyaux cheussent dans la bourse avec fonte en- » durcie, jamais ils n'en retourneroient, & ainsi le » patient mourroit, comme j'ai vu, & Albucasis le » témoigne, & pourtant le sûr est qu'il se fasse guérir, » ou qu'il ne quitte jamais le régime ni le brayer.

XIV. Siecle. GUY DE CHAULIAC.

Il admet deux sortes de cures des hernies, l'une *par médicamens*, l'autre *par Chirurgie* ; par la premiere, il entend qu'on fasse promptement une saignée, qu'on ait recours aux évacuans, qu'on en vienne ensuite au taxis, & qu'on contienne la partie qui faisoit hernie, avec un brayer : *qu'ils* (les malades) *vivent en repos, sobrement, sur-tout en matiere de bracets, soupes & boissons, en toutes leurs viandes qu'ils mettent de la sauge* . . . il prescrit aussi un remede qu'il dit lui avoir été donné *comme un très grand secret*, c'est après la réduction de l'intestin, par le taxis, un scrupule de limaille d'acier *avec du vin, de la décoction d'hépatique terrestre* ; ensuite il faisoit appliquer sur la partie un emplâtre où il y avoit de l'aimant pilé grossiérement, s'imaginant que la limaille seroit attirée à la superficie par l'aimant, & que la partie seroit plutôt raffermie par ce moyen.

Notre Auteur décrit ensuite six manieres de guérir

(*a*) Tract. 3, Doct. 2, chap. 5, p. 260.
(*b*) Tract. 6, Doct. 2. chap. 7, de la rompure.

XIV. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

les hernies, par opération manuelle ; toutes tendent à emporter le teſticule, ſoit par la ligature, ſoit par le cautere actuel. Guy de Chauliac ſemble cependant avoir apperçu ſon erreur, & qu'on auroit pu procéder autrement à la cure des hernies, ſans emporter un teſticule ; mais il ne croit pas la choſe bien ſure, *& s'ils operent fallacieuſement pour ſauver le teſticule, ils n'ont point d'excuſe* (*a*) ; la méthode pour laquelle il panche, eſt le cauſtique qu'il dit avoir vu pratiquer à Pierre de Doge, & avoir perfectionnée lui-même.

Quant à la fiſtule à l'anus, il la guériſſoit à peu près comme le font aujourd'hui quelques uns de nos Praticiens, c'eſt-à-dire, qu'il paſſoit pluſieurs fils joints enſembles, du dehors en dedans, par le moyen d'une aiguille flexible qu'il retiroit par l'anus ; il emportoit enſuite tout ce qui étoit compris dans l'anſe.

Il faiſoit l'opération de la cataracte par abaiſſement : enfin l'on peut avancer que Guy de Chauliac a dit preſque tout ce qu'ont dit les Chirurgiens modernes, & que ſon ouvrage eſt d'un prix infini, mais malheureuſement trop peu lu, trop peu médité. Il a donné la deſcription de pluſieurs inſtrumens, entr'autres d'une pincette propre à faire la ligature des arteres.

Il y a eu pluſieurs éditions de la Chirurgie de Guy de Chauliac ; Tagault, Médecin de Paris, la traduiſit en latin ſous ce titre : *Metaphraſis in Guydonem de Cauliaco*, in-4°. *Pariſiis* 1543. Mais cet Auteur, en voulant donner à l'ouvrage de Guy de Chauliac les graces du ſtyle, en a ſouvent défiguré le texte & altéré le ſens.

Il y a eu pluſieurs autres éditions de la Chirurgie de Guy de Chauliac après celle de Laurens Joubert qui a fait des annotations ſur cet ouvrage qui fut imprimé en 1585, *Lyon*, in-4°. & auquel ſon fils (Iſaac Joubert) a ajouté une eſpece de dictionnaire, *en interprétation des langues dudit Guy*. Elle fut imprimée en 1498, en 1499 in-fol. en 1500, 1519

(*a*) Tract. 6, Doct. 2, chap. 7, de la rompure.

à Veniſe, en 1546, in-fol. à Lyon en 1559, in-8°. 1572, in-8°. François Ranchin fit auſſi imprimer à Paris en 1604, in-8°. *des queſtions en Chirurgie ſur les œuvres de Mr. Guy de Chauliac.* Il parut des remarques *ſur la Chirurgie de Guy de Chauliac* par Falcon. Lyon 1649, in-8°. Verduc fit *un abregé de la Chirurgie de Guy de Chauliac.* Paris 1708, in-8°. 1716, in-8°. Simon Mingolouſeaux fit en 1683 les *commentaires ſur la grande Chirurgie de Guy de Chauliac.* XIV. Siecle. GUY DE CHAULIAC.

Camanuſali, Canamuſali, ou Alcanamoſali, né à Baldach, florit ſous l'empire de Frédéric vers l'an 1250, & exerça la Médecine dans ſa patrie. Il s'occupa beaucoup aux maladies des yeux, & en a compoſé un traité dans lequel il a rapporté tout ce que les Médecins Arabes, Chaldéens, Juifs & Indiens avoient dit ſur cette matiere. Cet ouvrage ſe trouve dans un recueil où eſt celui de Guy de Chauliac. CAMANUSALI.

Liber ſuper rerum præparationibus quæ ad oculorum Medicinas faciunt, & de medicaminibus ipſorum, &c. Venetiis 1499, 1500, in-fol.

Jean Ardernus étoit contemporain de Guy de Chauliac, & ſe diſtingua en Angleterre dans la Chirurgie. J. ARDERNUS.

On ne dit point en quelle année il naquit, ni quel fut le lieu de ſa naiſſance. Mr. Freind rapporte ſimplement (*a*), d'après Ardernus, qu'il demeura à Newark depuis 1349 que la peſte commença à exercer ſes ravages, juſqu'en 1370. Il vint alors à Londres où ſon nom étoit déja connu. Ardernus dit lui-même qu'il exerçoit la Chirurgie avant qu'Henri, Comte de *Derbié*, fut fait Duc de Lancaſtre en 1350. D'où l'on peut conclure que ce Chirurgien vécut avant & ſous le regne de Henri IV, Roi d'Angleterre.

De tous les ouvrages d'Ardernus, il n'y a d'imprimé qu'un petit traité *de fiſtula ani*, traduit par Jean de Reada en 1588 (*b*). L'Auteur parle de cette opération comme n'ayant été pratiquée de ſon temps que par un Moine qui avoit ſuivi le Prince de Galles en Gaſcogne. Ardernus dit que ce Moine n'étoit

(*a*) Hiſt. Med. p. 5, 6.
(*b*) Haller. Method. ſtud. Conſ. ad. Chir.

XIV. Siecle.

J. ARDERNUS.

qu'un effronté ; qu'il entreprenoit de guérir la fiſtule à l'anus, ſans aucune connoiſſance, & que pluſieurs perſonnes abandonnées par ce Charlatan comme incurables, avoient été guéries.

Aucun Auteur depuis Celſe n'avoit traité *ex profeſſo* de la fiſtule à l'anus juſqu'à Albucaſis & Guillaume de Salicet qui enſeigne la méthode de la ligature : comme Albucaſis, où les Auteurs latins qui ont vécu après lui, ont beaucoup puiſé, n'avoit pas une grande idée de cette opération, il la condamnoit même dans pluſieurs cas ; & c'eſt peut-être la ſeule cauſe qui ait déterminé les Auteurs qui le ſuivirent, à en parler ; d'ailleurs la méthode du cautere actuel, qu'il diſoit préférable à la ligature lorſque l'opération étoit inévitable, paroiſſoit trop cruelle pour qu'on eût oſé la propoſer.

Ardernus décrit fort au long les deux méthodes de Celſe, la ligature & l'inciſion. Il a donné la deſcription de quelques nouveaux inſtrumens, & a donné de nouveaux noms à ceux des anciens. Par exemple, dit Mr. Freind (*a*), il veut qu'on appelle la ſonde, *ſequere me* ; il a donné le nom *d'aiguille à bec* à la faulx de Paul Eginette, & celui de *frein de Céſar* au fil qui doit ſervir à faire la ligature. Le ſuccès de cette opération attira à Ardernus des malades de la premiere diſtinction, qu'il guérit radicalement.

La fortune qu'avoit fait Gaddeſden auprès de ſes malades, engagea ceux qui vécurent après lui à ſuivre ſon exemple. Ardernus l'imita, & commençoit, comme lui, par faire marché avant que d'aller plus avant ; il donne même à ce ſujet, dans ſon ouvrage, des avis à ceux qui le ſuivront (*b*).

Mr. Freind dit qu'Ardernus donnoit des remedes contre les ardeurs d'urine, qu'on appelle *chaudepiſſe*, & dont il attribue quelquefois la cauſe à la préſence de la pierre. Cet Auteur parle auſſi des abcès & des tumeurs ſquirrheuſes qui viennent à la verge ; il ne laiſſe pas ſoupçonner qu'il les crut vénériens :

(*a*) Hiſt. Med. p. 566.

(*b*) Centum marcas (nobili) vel 40. libras cum robis & feodis, & centum ſolidos per annum ad terminum vitæ.

il rapporte enſuite une obſervation d'un Eccléſiaſtique dont la verge étoit fort endommagée (*a*), ſans qu'il crût que c'étoit le fruit de ſon incontinence. XIV Siecle.

ARDERNUS.

Ardernus parle des cauſtiques faits avec l'orpiment & l'arſenic. Il rapporte les funeſtes effets qu'il a vu ſuivre de leur application. Cet Auteur eſt ſincere, & fait pour ſervir d'exemple.

RICHARD.

Dans le même temps, c'eſt-à-dire, vers l'an 1336, un Anatomiſte nommé Richard l'Anglois, pour le diſtinguer d'un Médecin François de ce nom, jouiſſoit en Angleterre d'une bonne réputation. Nous avons de lui un traité d'Anatomie.

DONDUS.

Dondus ou de Dondis (Jacques) Médecin de haute conſidération, ſurnommé *Agregator* par rapport aux grandes compilations qu'il avoit faites, floriſſoit à Padoue vers l'an 1385. Outre ſes vaſtes connoiſſances en Médecine, il étoit ſavant Mathématicien, Aſtronome & naturaliſte, & il a inventé une fameuſe horloge, dans laquelle on voyoit le cours des aſtres. C'eſt lui qui a le premier trouvé l'art d'extraire le ſel de l'eau de pluſieurs fontaines. Ce ſavant homme eſt mort à Padoue l'an 1350. On mit une épitaphe glorieuſe à ſa mémoire ſur le mur le plus prochain de ſon tombeau (*b*). Il a laiſſé un fils Jean de Dondis, qui a joui de la plus grande réputation. Il a écrit divers ouvrages de Médecine : nous n'en parlerons point, n'étant pas de notre objet.

Rendons compte de ceux du pere, relativement à la Chirurgie. Il a propoſé nombre de remedes pour toutes les maladies chirurgicales ; il réduit les médicamens externes en quatre claſſes ; la premiere contient les remedes propres à l'emphiſème, aux tumeurs humorales, aux abcès, à l'éréſipele, aux éruptions cutanées, comme aux épinicétides, aux charbons, à l'éréſipele, aux furoncles, aux écrouelles, au cancer, à la gangrene.

Dans la ſeconde partie on trouve les remedes propres aux ſolutions de continuité, ſoit dans les chairs, ſoit dans les os ; on y trouve encore ceux

(*a*) In virgâ virili ejuſdem rectoris, pruritus repente acceſſit, itaque à fricatione abſtinere non potuit, &c.

(*b*) V. Moreri à ce ſujet.

qu'il convient d'employer dans le cas des luxations ; de la roideur des muſcles. Notre Auteur indique les remedes dont il faut uſer pour extraire les corps étrangers.

XIV. Siecle. DONDUS.

Dans la troiſieme partie il traite plus expreſſément des ſolutions de continuité aux muſcles, aux tendons, aponévroſes, vaiſſeaux ſanguins, nerfs, viſceres ; il y recommande l'uſage du feu pour arrêter les hémorrhagies.

La quatrieme & derniere claſſe comprend les topiques déterſifs, mondifians, antivermineux, eſcarotiques cicatriſans (*a*). *Promptuarium Medicinæ, in quo non ſolum facultates ſimplicium & compoſitorum medicamentorum declarantur, verùm etiam quæ quibus modis medicamenta ſint accommodata ex veteribus Medicis copioſiſſimè & miro ordine monſtratur. Venetiis* 1576, in-fol.

NICOLAUS, NICOLAS.

Nicolaus, Nicolas, vivoit à Florence ſous le regne de Venceſlas, Roi de Bohëme ; & après que ce Prince eut été dépoſé, il jouit d'une brillante réputation ſous Venceſlas, Empereur d'Allemagne. Ce fut alors qu'il publia ſes diſcours de Médecine, au nombre de ſept. On trouve dans cet ouvrage l'Anatomie des arteres & des nerfs, des parties contenantes & externes de la tête, la deſcription de l'épiglotte, de la trachée artere, du cœur, de ſon mouvement, & de ſes fonctions, des *pannicules*, & des parties contenues dans la poitrine ; il décrit les veines auxquelles on peut pratiquer la ſaignée ; il traite de l'ouie, de l'odorat, du goût & du toucher (*b*). Cet Auteur mérite d'être lu. Mr. Haller (*c*) paroît en faire quelque cas. L'ouvrage de Nicolas parut à Veniſe en 1553.

Douglas (*d*) cite une autre édition de Nicolaus, Nicolas, & dit qu'il mourut en 1412.

RÉGINUS.

Réginus, Nicolas, floriſſoit vers l'an 1336 (*e*) ſous le regne de l'Empereur Louis de Baviere. La

(*a*) Extrait de Goelike, Hiſt. Chirurg. p. 92.
(*b*) Method. Stud. Conſ. ad Chir.
(*c*) Bibliog. Anat.
(*d*) Douglas, Bibliog. Anat.
(*e*) Vander-Linden, de ſcript. Med. p. 841.

réputation qu'il s'acquit étoit des plus étendues, & il avoit tous les talens néceſſaires pour la ſoutenir, car il joignoit à une connoiſſance profonde de la pratique qu'il avoit puiſée dans Galien, une facilité fort grande de raiſonner ſur toutes les maladies : cette théorie étoit à la vérité digne de ſon ſiecle, à pluſieurs égards ; cependant en d'autres il raiſonnoit un peu mieux que ſes contemporains ; il étoit éclairé, autant qu'on pouvoit l'être dans ces temps conſacrés à l'ignorance, par le flambeau de l'Anatomie ; il nous en a laiſſé pluſieurs traités ; nous avons de lui, XIV. Siecle. RÉGINUS.

Galeni, de uſu partium corporis humani interpretatus eſt. Item, an omnes particulæ animalis quod fætatur fiant ſimul? . . . De Anatomia oculorum ; de Gynecii, id eſt, paſſionibus mulierum.

Il a encore donné un traduction des ouvrages de Myrepſus. *Ingolſtadii*, 1541 in-4°.

Peu de temps après Guy de Chauliac, au commencement du quinzieme ſiecle, Valeſcus de Taranta, en françois, Valeſcon, natif du Portugal, ſelon Ranchin, profeſſoit la Chirurgie à Montpellier. Il commença à exercer la Médecine l'année 1382. Il a traité pluſieurs points de Chirurgie qu'on trouve mêlés dans ſes ouvrages de Médecine, ſelon l'ordre des parties(*a*). VALESCUS DE TARANTA.

Nous avons de cet Auteur un livre ſous le titre de *Philonium Chirurgicum*, où il traite la plupart des maladies chirurgicales, mais ſuccintement : en revanche il eſt extrêmement diffus dans ſes formules, qui ne ſont, à proprement parler, qu'un fatras de drogues entaſſées les unes ſur les autres. Il regne aſſez d'ordre dans cet ouvrage. On y trouve des maximes à ſuivre, & des obſervations utiles, quoiqu'écrites de maniere à fatiguer le lecteur. Il paroît que l'Auteur avoit beaucoup lu les Arabes & Galien. Il y a eu pluſieurs éditions de cet ouvrage, une en 1535, in-4°. (*b*). Guy Deiſdier corrigea le

(*a*) Hiſtoire de la Faculté de Montpellier, p. 208. Quelques Auteurs diſent que Valeſcon a été le premier Médecin de Charles VI, Roi de France. M. Aſtruc ignore ſur quel fondement on lui donna cette qualité.

(*b*) Haller. Method. ſtud. Conſ. ad Chir.

XIV. Siecle.

langage de Valeſcus de Taranta, & publia en 1560 *l'Epitome Valeſii Taranta.* Leid. Wedelius en donna une ſeconde édition en 1680. Francfort.

BERTA PALIA.

Berta Palia, ou ſelon que quelques-uns Prædapalia, étoit de Padoue, où il fut élevé avec un ſoin extrême par des parens qui, quoique de baſſe extraction, avoient des moyens honnêtes & un goût décidé pour les ſciences. Il vivoit dès le commencement du quinzieme ſiecle, vers l'an 1417, & étoit contemporain de Montagnana. Il a traité des apoſtêmes, des plaies, des ulceres, des maladies des nerfs & des os. Ses ouvrages ſont :

Chirurgia ſeu recollatæ ſuper quartum Canonis Avicennæ. Venetiis 1519 in-fol.

Cum Guidonis Cualiaci Rolandi Rogerii, Chirurgicis ſcriptis 1424 in-fol.

C'eſt l'édition qui nous a été envoyée de la Bibliotheque du Roi & que nous avons conſultée, imprimées à Veniſe en 1546, in-fol. Cet Auteur s'adonnoit auſſi à l'Anatomie, car il cite dans ſon ouvrage deux diſſections qu'il fit en 1439, & en 1440. Son langage eſt dur & barbare ; il a mêlé par-tout l'aſtrologie, des puérilités, des niaiſeries, & des prétendus ſecrets dont il étoit grand amateur. Il donne une très grande quantité de formules d'emplâtres. Ce qu'il faiſoit de mieux, c'étoit de préférer les cauteres actuels aux cauteres potentiels cauſtiques. Vanderlinden (*a*) cite deux autres éditions des ouvrages de Berta Palia, une en 1490, l'autre en 1515, in-fol.

MATHIEU DE GRADIBUS.

Mathieu de Gradibus naquit à Grado, Ville du Frioul, près de Milan. Il étoit de l'illuſtre famille des Comtes de Ferrare, du nom de la patrie. Il étudia la Médecine, & s'y diſtingua de bonne heure. Il jouit d'abord d'une grande réputation dans ſa patrie ; enſuite il fut appellé à Pavie pour y profeſſer la Médecine. La Ducheſſe de Mantoue le fit ſon premier Médecin ; il jouit de cet avantage pendant pluſieurs années, & mourut en 1480.

Nous avons de cet Auteur un livre ſous ce titre :

Practica pars prima & ſecunda, vel commentarius

(*a*) De ſcript. Med.

textualis in nonum Almanzoris, cum additionibus & ampliationibus materiarum, adjuncto etiam textu. Per Joh. Mathæum ex Ferrariis de Grado, Mediolanensem. Papiæ 1497, in-fol (*a*). Il y a eu trois éditions de cet ouvrage à Venise en 1502, in-fol. 376. 1527, in-4°. *Venet.* 1560, in-fol. XV. Siecle.

Mathieu de Gradibus a traité plusieurs points d'Anatomie avec assez de clarté & de précision. Il traite,

De anatomiâ oculi. Chartâ. 5.
De anatomiâ auris. ch. 103.
De anatomiâ nasi. ch. 111.
De anatomiâ dentium. ch. 118.
De anatomiâ pectoris & pulmon. ch. 134.
De anatomiâ fellis. ch. 741.
De anatomiâ splenis ch. 262.
De anatomiâ intestinorum. ch. 268.
De anatomiâ renum & Vesicæ .ch. 296.
De anatomiâ matricis. ch. 341.

MATHIEU

Stenon paroît avoir puisé dans Mathæus de Gradibus son sentiment sur les ovaires des femmes qu'il prétend être de même nature que ceux des oiseaux. Notre Auteur dit que les testicules des femmes sont *deux œufs* (duo ova) couverts de petits corps glanduleux (*b*). il est étonnant que ce sentiment ait été si long-temps inconnu. Graaf, Verreyen, Litre, fameux Médecins, se sont appropriés ce système par leurs recherches, & sans presque se citer mutuellement, quoiqu'ils se soient copiés les uns & les autres; c'est ainsi qu'un chacun s'empare du travail d'autrui. Dans le cours de cet ouvrage on verra bien d'autres découvertes dont les vrais auteurs n'ont pas eu le mérite. Ce seroit ici le cas de rappeller les vers ingénieux de Virgile. *Sic vos non vobis.*

Forolivienſis (Jacques) vivoit en 1439. Il a joui d'une très grande réputation. Sa façon d'écrire est obscure, & ses ouvrages sont remplis de systêmes hors de toute vraisemblance. C'est ce qui nous empêche d'en faire un extrait. Voici le texte de ses ouvrages anatomiques.

FOROLIVIENSIS.

Expositio in Avicennæ aureum capitulum de generatione embrii, cum quæstionibus super eodem. Venetiis

(*a*) Douglas, Biblioth. Anat.
(*b*) Chart. 342. colum. 1. versus finem.

XV. Siecle.

1512, 1518, in-fol. *cum aliis ejuſdem argumenti libris.*

Expoſitio Jacobi ſupra capitulum de generatione embrionis, cum quæſtionibus ejuſdem. Dinus ſupra eodem. Dinus ſupra librum Hippocratis de natura fœtûs. Venet. 1502.

PIERRE ARGILLATA.

La Chirurgie faiſoit en Italie des progrès rapides dans le quinzieme ſiecle. L'exemple des Arabes avoit excité l'émulation parmi les Chirurgiens Italiens ; ils s'appliquoient ſérieuſement à perfectionner leur art. Pierre d'Argillata fut un des plus éclairés de ſon ſiecle. Il a compoſé ſa Chirurgie en ſix livres, dont il y a eu pluſieurs éditions à Veniſe, ſavoir, en in-4°. in-8°., 1492, 1497 & 1499, toutes in-folio. Mr. Haller (*a*) en cite une autre à Veniſe.

L'ouvrage de Pierre d'Argillata eſt rempli d'obſervations intéreſſantes faites par l'Auteur. Il y rapporte ingénument ſes fautes, afin d'empêcher qu'on n'en commette de pareilles. Exemple rare, mais admirable, qui caracteriſe une ame noble & déſintéreſſée ; & qu'on n'imite malheureuſement pas.

Argillata traite d'abord du phlegmon & de ſa cure, de l'inflammation, de l'éréſipelle, des éruptions, & de toutes les maladies Chirurgicales inflammatoires ; de la gangrene, du charbon peſtilentiel. Son ſecond traité comprend les abcès, les écrouelles, le cancer, & les remedes propres à ces maladies. Le troiſieme traité comprend les plaies en général & en particulier. Dans un cas de plaie au bras, où le coup perçoit de part en part, notre Auteur cite une obſervation où le mouvement muſculaire ceſſa tout à coup, ſans perte du ſentiment. Voici les propres paroles de l'Auteur, qui prouvent qu'il avoit un génie obſervateur (*b*) : *Vidi in uno cui nomen eſt Jacobus Perolti qui cum telo in adjutorio fuit vulneratùs, & vulnus penetravit ex utrâque parte adjutorii, nec os fuit leſum, ſed ſolùm ille muſculus movens chordas brachii, & incontinente manus in rareta cadebat, & hodierna die cadit, & perdit motum & non ſenſum.* Cet Auteur, je crois, eſt le premier qui ait fait cette

(*a*) Meth. ſtud. Conſ. ad Chir.

(*b*) Argelata de vuln. in particul. l. 3. tract. 1.

obſervation.

observation. Notre Auteur défend très expreſſément de faire des ſutures aux nerfs, crainte des accidens les plus graves. Il dit qu'il ſuffit de coudre les chairs & de recouvrir les nerfs, comme on le pratique aujourd'hui. Argelata faiſoit toujours des ſutures aux plaies profondes, & aſſure que cette méthode lui a toujours réuſſi. Il cite enſuite une imprudence qu'il fit d'arracher une fleche du goſier d'un malade qui mourut entre ſes mains. XV. Siecle. ARGELATA.

Il y a une autre édition de la Chirurgie d'Argelata (*a*), qui ne fait qu'un même volume avec les Œuvres de Mathæus de Gradibus & d'Albucaſis. Elle a ce titre : *Eximii artium & Medicinæ Doctoris Magiſtri Petri de l'Argelata Bononienſis, Chirurgiæ Libri ſex, noviſſime poſt omnes impreſſiones ubique terrarum excuſſas, collatis multis exemplaribus, apprime recogniti, cunctiſque mendis & erroribus expurgati.*

Jean de Concorregio profeſſa la Médecine en pluſieurs univerſité. Il y a des Auteurs (*b*) qui aſſurent qu'il l'enſeigna avec éclat dans la Faculté de Montpellier, d'autres diſent qu'il naquit à Milan (*c*), & qu'enſuite il profeſſa la Médecine à Boulogne & à Pavie, où il mourut en 1438. Il a laiſſé pluſieurs Traités d'Anatomie, ſur la ſtructure de la tête & de ſes parties, ſur le cœur, la poitrine & ſes dépendances ; ſur l'eſtomac, le foie, la rate & les autres viſceres. Sur les parties de la génération, les teſticules, la matrice & les autres parties qui en dépendent CONCORREGIO.

Nous avons un autre ouvrage de Concorregio, ſous le titre de : *Summula de curis febrium ſecundum hodiernum modum & novum compilata.* Ces deux traités ont été imprimés à Veniſe en 1501, & chez les Giunter en 1721.

Jérome Brawnſwich portoit le nom de la Ville où il naquit. Il ſe fixa à Strasbourg, & y exerça la Chirurgie avec aſſez de ſuccès, ſur-tout pour les maladies des yeux, ſur leſquelles il nous a laiſſé un traité. Tous ſes ouvrages ſont en allemand. En voici le titre, d'après Mr. Haller. *Buch der Chi-* BRAWNSWICH.

(*a*) Ibid. l. 3. tract. 6.
(*b*) Fuſchien. Vitâ illuſtrium medicorum.
(*c*) Vander-Linden de ſcript. Med.

XV. Siecle. JEROME.

rurgiæ hant wirkung der wundarzency. Auxbourg 1497, in-folio. *In dieſen Buchlein findet man gar eine ſchone emterwegſung und leer wie ſich die Chirurgici gegen cinens gueglichem werwundtem menſchem ... halten ſolen.* Cette édition a été donnée par Jean de Kethan, & parut à Cologne; on ne dit pas en quelle année. Heiſter cite une autre édition de cet ouvrage à Erfort 1545, in-4°. Quoiqu'on ne ſache pas préciſément en quelle année vivoit Brawnſwich; il paroît que c'étoit long-temps avant que ſon ouvrage parut: ce qui nous porte à croire qu'il vivoit au moins dès 1430.

PIERRE MONTAGNANA.

Pierre Montagnana porta le nom de ſa patrie. Il pratiquoit la Médecine & la Chirurgie vers l'an 1440, & paſſoit pour un homme conſommé dans ſon état. Il étudia à Verone ſous Gerard Boldoius (*a*); il publia un traité d'Anatomie avec des figures très exactes & très bien gravées des parties internes du corps humain (*b*). On peut donc le ranger parmi les Anatomiſtes.

Les ouvrages de cet Auteur ſont en grand nombre, ils forment un gros in-folio dont il y a eu beaucoup d'éditions; ce qui prouve qu'on en a toujours fait beaucoup de cas. Il a traité pluſieurs maladies Chirurgicales qu'on trouve dans ſes ouvrages, ſous le titre de: *Conſilia de ægritudinibus*, &c. Il a parlé des maladies du cerveau, des nerfs, des yeux, des oreilles, des narines, de la bouche & de la face, des dents, de la poitrine & du poumon, du cœur, des mamelles, de l'eſtomac, du foie, de la rate, du bas-ventre, de l'anus, des reins, de la veſſie, des parties de la génération de l'homme, de celles de la femme, & des maladies des extrémités, & de la peau. Parmi les ouvrages de Montagnana on trouve encore un traité des urines, des bains, & de la compoſition des médicamens, qui ont été imprimés ſéparément en 1487. in-4°.

Tous les points d'Anatomie & de Chirurgie qui ſe trouvent dans les Œuvres de Montagnana, ſont traités avec beaucoup de préciſion, de netteté & de

(*a*) Opera Petri Montag. Epiſ. dédic. édit. in-fol. Francof.
(*b*) Paſchal. Biblioth. Med.

facilité. L'in fol. porte ce titre : *Selectiorum operum Montagnanæ, in quibus ejusdem consilia, variique tractatus alii, tum proprii, tum arcititii continentur, liber unus & alter. Venet. Apud Œvar. Scotum* 1497. *Lugduni*, in-4°. *Francofurti* 1604 in-fol. *Norimbergæ* 1652, in-fol. Les deux dernieres éditions ont été revues & corrigées par Pierre Uffembach, qui les a enrichies (*a*). XV. Siecle. MONTAGNANA.

Son traité de *Dosibus Medicamentorum* fut imprimé à Padoue en 1556 *in*-8°. & en 1579 *in*-4°. A Lyon 1585 *in*-8°. A Venise 1562 *in*-8°. On trouvera en leur tems l'Histoire de Barthelemi Montagnana, neveu de celui-ci, & celle de Pierre Montagnana un de leurs descendants.

Roland Capelluti étoit Italien, très versé dans la Philosophie & la Médecine. Il professa la Chirurgie à Parme, sous l'Empire de Frideric III, & le Pontificat de Paul II, vers l'an 1468. M. Haller (*b*) prétend cependant qu'il a vécu avant Guy de Chauliac; fait dont nos recherches n'ont pu nous convaincre. ROLAND CAPELLUTI.

Roland Capelluti a laissé deux ouvrages dont le style est dur & barbare. Il avoit beaucoup d'estime pour le livre de Roger, dans lequel il a puisé beaucoup de choses qu'il débite comme lui appartenant. Vander-Linden cite plusieurs éditions des ouvrages de Capelluti. *Rolandi Capelluti Chirurgia. Venetiis, apud Œvar. Scotum* 1490. *Apud Bernhard. Venetum de Vitalibus* 1519. *Apud Juntas* 1546 in-fol. avec les Œuvres de Guy de Chauliac, de Brunus, de Lanfranc & de quelques autres.

De curatione pestiferorum apostematum tractatus, utilissimis observationibus illustratus, ex Bibliothecâ Hermanni Consingii. Francofurt. 1642. in-8°. *Brunswigæ* 1640 in-8°.

Lenon (Antoine), naquit à Venise. Il jouissoit de la plus grande réputation en 1488, sous les regnes de Frédéric III, & de Maximilien I, & le Pontificat d'Alexandre VI. Nous avons de lui un ouvrage sous ce titre : LENON.

(*a*) Vander-Linden de script. Med.
(*b*) Method. stud. conf. ad Chir.

XV. Siecle.

De naturâ humanâ, deque embryone liber ad Senatum Venetum

TORELLA.

Torella (Gaſpard) de Valence en Eſpagne; ſon pere étoit fameux Médecin dans cette Ville; il eut trois fils; Gaſpard étoit le plus jeune; il prit du goût pour la Médecine, & l'étudia avec beaucoup de zele; dirigé par les conſeils de ſon pere, il fut eſtimé & chéri par le Cardinal Roderic de Borgia qui fut élu en 1455 à l'Archevêché de Valence par Calixte III, ſon oncle. Roderic devint Pape, & Torella ſon Médecin ordinaire. Après la mort de ſon illuſtre protecteur, il ne déchut pas de ſon poſte; les Papes Alexandre VI & Jules II lui accorderent leur confiance, & il fut continué dans la place de Médecin ordinaire. La Médecine étoit dans le ſiecle de Torella exercée par nombre de Clercs. Il y a apparence que notre Auteur avoit ce grade, il fut nommé Evêque de Sainte Juſtine par Alexandre VI. Cet Evêché eſt en Sardaigne, & on le ſupprima pour un temps, ſous l'épiſcopat de notre Gaſpard Torella: on lui laiſſa le titre d'Evêque, & c'eſt en cette qualité qu'il aſſiſta au Concile qu'on tint en cette Ville l'an 1512 ſous le Pape Jules II.

Il paroît par les ouvrages de Chirurgie que nous avons de cet Auteur, qu'il avoit des connoiſſances très étendues dans cette partie; il a parlé des maladies vénériennes, & il a fait uſage du mercure. Cette remarque d'hiſtoire n'a point échappé au célebre Mr. de Haller (*a*).

De pudendagra tractatus unus: de ulceribus in pudendagra tractatus alter: de dolore in pudendagra dialogus: conſilia quædam contra pudendagram exhibentur, tomo primo operis de morbo Gallico veneti, p. 421 & 499.

Conſilium de ægritudine peſtifera & contagioſa, omnibus cognominata, nuper cognita, quam Hiſpanis modo villa vocant, extat cum conſiliis Baverii. Papiæ apud Bonhardinum de Caraldis 1521, in-fol. *Argentorati* 1542, in-4°.

(*a*) Method. ſtud. Med. p. 582.

Kethan (Jean de) étoit Allemand, & Médecin empirique. Il vivoit vers l'an 1490, sous le pontificat d'Alexandre VI. Nous avons de lui un ouvrage sous le titre singulier de *Fasciculus Medicinæ*. On y trouve un traité des urines & des conséquences qu'on peut tirer de leur inspection; un article sur la saignée; des questions sur les membres de la génération, la matrice, les testicules; un autre traité *de cyrogiâ*; des maladies des enfans, suivant la doctrine de Rhasis; enfin l'Anatomie de Mundinus. Ce recueil forme un in-folio, dont il y a eu plusieurs éditions à Venise en 1495, 1500, 1522. Cette derniere contient l'Anatomie d'Achillinus.

XV. Siecle. KETHAN.

Benivenius, Médecin célebre, florissoit vers l'an 1495. Nous avons de lui un ouvrage sous ce titre: *de abditis ac mirandis morborum & sanationum causis*. On y trouve quelques observations chirurgicales, comme sur l'accouchement après la rupture de la matrice, de la chute & de l'amputation de ce viscere. Gesner (*a*) cite par ordre alphabétique les points de Chirurgie traités par Benivenius. Cet Auteur mourut en 1525.

BENIVENIUS.

Ses ouvrages ont eu plusieurs éditions, une à Florence en 1507, in-4°. à Paris 1528, in-folio, avec le livre *de Plenitudine* de Galien, traduit par Gunthier Andernach. La derniere édition fut donnée à Basle en 1529, in-8°. avec les recettes de Scribonius Largus.

Benedictini (Alexandre) Médecin de Verone, florissoit vers la fin du quinzieme siecle, environ l'an 1495, sous le regne de Maximilien, à qui il a dédié son ouvrage. Il a joint à la pratique de la Médecine une connoissance très profonde des Auteurs qui l'avoient précédé, & il montre dans tous ses ouvrages une vaste érudition. Pénétré de l'utilité des voyages, il parcourut les pays les plus éloignés, il converse avec les Savans qui florissoient dans les différentes parties du mondes. Après avoir fait une ample moisson de découvertes, il fut s'établir à Padoue où il professa publiquement l'Anatomie de l'homme. Il

BENEDICTINI.

(*a*) In Alphabet. enum. Vir. Illust.

XV. Siecle.

BENEDICTINI

avoit un si grand nombre d'auditeurs, qu'il se plaint lui-même de l'incommodité que lui occasionnoit la *nombreuse populace* qui accouroit à son amphithéâtre. Cependant suivant la description qu'il en donne, cet amphithéâtre étoit spacieux. Padoue ne fut pas le seul endroit de l'Italie où notre Auteur se distingua; il paroît qu'il a professé l'anatomie à Venise: je n'ai pu m'assurer par la lecture des Auteurs qui ont écrit sur Benedictini, si c'est avant ou après qu'il a professé à Padoue. Il a suivi en qualité de Médecin l'armée de Charles VIII. Dans tous ses ouvrages de pratique, avant de donner l'histoire d'une maladie, il donne la description des parties qui en sont le siege: on y trouve plusieurs préceptes puisés des Grecs & très peu des Arabes. Ses réflexions sur les plaies paroissent de quelque utilité; il a connu la propriété qu'a le mercure d'exciter la salivation, & il parle dans plusieurs endroits de ses ouvrages, d'une maladie nouvelle, apparemment de la vérole. Notre Auteur paroît avoir fouillé dans les cadavres humains. Dans un endroit de ses ouvrages, il dit que la bile jaune découle de sa véscule dans l'intestin duodenum. Dans son chapitre sur les parties de la génération de la femme, il parle de deux orifices placés près du méat urinaire, d'où jaillit pendant le coït une liqueur qui n'est point à la vérité prolifique, mais qui lubrifie les voies qui donnent passage au membre viril. Ses ouvrages sont,

Alexandri Benedicti Physici anatomia, sive de historia corporis humani libri 5. Adjectum est huic opusculum Georgii Vallæ ejusdem rei, sive argumenti, Basil. 1527, in-8°. *Argentorati* 1528, in-8°. *Parisiis* 1514. chart. 68, *cum collect.* ch. 87, in-4°. *Epist. nuncupat. Venet.* 1497.

BAVERIUS.

Baverius (Jean) Médecin fameux qui vivoit vers la fin du quinzieme siecle, nous a laissé un traité de Chirurgie, dans lequel on trouve quelques réflexions pratiques assez utiles. Il se plaisoit beaucoup à droguer ses malades.

Consiliorum de re medica sive morborum curationibus. Bononiæ 1489, in-folio, 1521. *Argentorati* 1542, in-4°.

Peiligk (Jacques) vivoit auſſi vers la fin du quinzieme ſiecle ; il eſt le premier qui ait donné des planches d'anatomie, car Hund & Carpi n'ont donné les leurs que deux ou trois ans après. La plupart de ſes deſcriptions, ſelon Mr. de Haller, digne Juge en cette matiere (*a*), ſont tirées des Arabes. XVI. Siecle. PEILISK.

Compendioſa capitis phyſici declaratio, principalium humani corporis membrorum figuras liquido oſtendens. Lipſ. 1499, 1518, in-fol.

Le même ouvrage a été publié par Alberius, ſous le titre de *theſaurum veræ philoſophiæ & divinæ ſapientiæ Lipſiæ* 1505, in-fol.

Hund (le Grand) floriſſoit vers la fin du quinzieme ſiecle ; l'épithete qu'on lui donne nous annonce que ce Médecin a joui d'une grande réputation ; Magdebourg étoit ſa patrie, & Leipſic fut le théâtre où il ſe ſignala, on lui donna une place de Profeſſeur dans cette Ville, & il la remplit avec toute la dignité poſſible. Hund eſt un des premiers qui ait donné des planches d'anatomie, elles parurent deux ans après celles de Peiligk ; & elles ſont très rares ; nous n'avons pu nous les procurer ; elles manquent à la bibliotheque du Roi. Zacharie Platner a donné un programme ſur l'anatomie d'Hund. 1501. HUND.

Son ouvrage eſt *antropologium de hominis dignitate, natura & proprietatibus. De elementis partibus corporis humani, &c. Lipſiæ* 1501, in-4°.

Gabriël de Zerbus vivoit vers l'an 1495 ; il eſt né à Verone, & y a pratiqué la Médecine avec beaucoup de ſuccès ; nous avons de lui une anatomie en un volume in-folio, contenant pluſieurs recherches, mais qui ſont noyées dans un torrent de paroles, dont il eſt fort difficile de ſaiſir le ſens. Il paroît que notre Auteur ſe plaiſoit plus à donner des ſyſtêmes, qu'à faire avec clarté la deſcription des parties qui compoſent l'homme ; ſeul talent qui diſtingue l'Anatomiſte. 1502. GABRIEL.

Gabriël de Zerbus prend le titre de *Medicus theoricus* ; ce qui prouve qu'il ſe paroit de ſon talent pour raiſonner. Son anatomie eſt diviſée en pluſieurs

(*a*) Method. ſtud. Med. page 499.

XVI. Siecle. GABRIEL.

traités ; dans le premier il expoſe les parties du bas-ventre ; dans le ſecond il donne la deſcription de la poitrine ; dans le troiſieme, de la tête ; le quatrieme comprend les extrêmités inférieures & ſupérieures. Il entre enſuite dans des détails particuliers, & donne la deſcription des os, des veines & des arteres, des cartilages, des muſcles ; il termine enfin ſon livre par la deſcription de l'embryon.

Pour apprendre parfaitement l'anatomie, notre Auteur recommande la diſſection de pluſieurs animaux, ſoit morts ou en vie ; il indique de choiſir ſur-tout ceux qui ont de la reſſemblance avec l'homme, comme les ſinges (*a*).

L'eſprit orné de ces connoiſſances, il s'appliquera à la diſſection des cadavres humains ; il préférera le cadavre des perſonnes qui ſont mortes tout d'un coup, qui ne ſont ni trop graſſes ni trop maigres, ni trop vieilles ni trop jeunes ; il en faut des deux ſexes (*b*).

Après un tel détail, notre Auteur fait un portrait de l'homme, très diffus & très long. Il donne une idée des différentes parties dont l'homme eſt compoſé. Il propoſe pluſieurs moyens de conſerver le cadavre à l'abri de la pourriture. Ce moyen conſiſte en pluſieurs huiles æthérées, dont il ordonne de frotter les membres.

On regardera comme ridicule une diviſion qu'on trouve dans l'ouvrage de Zerbus du corps humain en parties froides, & en parties chaudes, en parties ſeches, & en parties humides.

Le bas-ventre contient pluſieurs régions ; la région épigaſtrique, ombilicale & hypogaſtrique. Ces trois régions ſe ſous-diviſent encore, l'épigaſtrique a ſur les côtés les hypocondres ; l'ombilicale les deux régions rénales ; l'hypogaſtrique les régions iliaques (*c*). Pour expoſer les différentes régions, notre Auteur ſe ſert de termes barbares ; & il fait un mélange bizarre de pratique & de théorie. Le

(*a*) Page 2.
(*b*) Page 3.
(*c*) Duo latera, duo inguina dicuntur, ſunt & duæ anchæ poſt inguina, pag. 7.

bas-ventre eſt couvert de poils qui ſervent à entretenir la chaleur afin de favoriſer la digeſtion. Quelle explication bizarre & ridicule ! elle eſt cependant paſſée juſqu'à nous, & pluſieurs modernes, que je ne citerai pas ici pour leur épargner la honte du reproche, s'en ſervent encore aujourd'hui dans leurs cours d'anatomie.

XVI. Siecle. GABRIEL.

L'ombilic eſt la premiere partie dont notre Auteur donne la deſcription ; il eſt placé à la partie moyenne du bas-ventre ; il eſt arrondi ; il n'y a pas de graiſſe ; & il y a quatre veines qui y vont aboutir avec deux arteres ; le cordon ombilical y adhere, & il faut ſavoir que plus il y aura de contours au cordon ombilical du fœtus, plus la mere fera des enfans le reſte de ſa vie. C'eſt d'après Albumazar que Zerbus propoſe le fait ; il faut être bien crédule pour y ajouter foi.

Il y a huit muſcles au bas-ventre (*a*), deux droits, deux tranſverſes, & quatre obliques ; ils aboutiſſent tous à une membrane moyenne. On trouve immédiatement après la deſcription particuliere des muſcles ; au-deſſous ſe trouve le ſiphac ; c'eſt ainſi qu'il appelle le péritoine. Mundinus s'eſt ſervi avant Gabriël de Zerbus du même terme.

Le ſiphac couvre le mirac ; il donne des prolongemens aux teſticules qui paſſent par les canaux des muſcles du bas-venere ; donne pluſieurs enveloppes aux viſceres ; & il adhere aux différentes parties comme au diaphragme.

La deſcription du péritoine eſt extrêmement longue. Nous ne ſuivrons pas plus loin notre Auteur, parcequ'il ne dit rien d'utile à ce ſujet.

Le canal inteſtinal de l'homme n'eſt pas auſſi long que celui des animaux. Les inteſtins de l'homme ſont cependant plus longs que l'homme lui-même ; ils ſont environ trois fois plus longs : *attamen hominis inteſtina ſunt cæteris partibus coporis longiora in homine ; namque cum ad juxta incrementa pervenerit, cui inteſtinorum quantitas eſt tripla reſpectu longitudinis totius corporis, cui ſunt inteſtina* (*b*).

(*a*) Pag. 8.
(*b*) Pag. 14.

XVI. Siecle.

GABRIEL.

Dans les animaux qui n'ont point un nombre de dents suffisant pour broyer les alimens, on trouve plusieurs ventricules.

Quoique les intestins ne forment qu'un seul canal, les Anatomistes les divisent en six intestins; savoir, le duodenum ou le portier, le jejunum, le grêle; *gracile sive subtile*; le quatrieme est appellé *cœcum* ou *orbum*; le cinquieme, *colon*; le sixieme, *rectum*, à l'extrêmité duquel se trouvent plusieurs muscles qui resserrent l'ouverture afin d'empêcher les excrémens de sortir des intestins; il y a des replis transversaux, *villi transversales* (*a*). Chacun de ces intestins a une description particuliere dans l'ouvrage de Zerbus; ils sont joints à une membrane connue sous le nom de mésentere: il est malheureux pour nous que Gabriël de Zerbus se soit servi d'un langage si obscur; qui nous empêche d'extraire plusieurs objets intéressans.

L'estomac a deux grandes ouvertures, & est placé entre la rate & le foie; il a plusieurs tuniques, de membraneuses & de charnues; les charnues s'entrecroisent de maniere que l'une a les fibres obliques & l'autre transversales.

Le foie ou *jécur*, nom qu'on lui a donné, parceque c'est-là que réside le feu de l'amour, est formé d'un sang congelé; sa couleur est rougeâtre, & il contient nombre de vaisseaux. Ce que notre Auteur dit sur la rate, n'est pas plus exact.

La veine porte nourrit les principaux visceres du bas-ventre, & rapporte au foie le chyle contenu dans les intestins.

La vésicule du fiel est formée d'une très forte membrane afin de pouvoir résister à l'impression du liquide qu'elle contient. *Substantia chysis, fellis, quæ est membrum organicum, durissima est, ita ut nihil patiatur à cholera quam continet.* On remarque dans la cavité de la vésicule du fiel des lignes longitudinales & transversales. La vésicule du fiel se termine par un conduit qui va se joindre avec un autre qui vient

(*a*) Pag. 14.

du foie, & de la réunion de ces deux, il en réſulte un troiſieme qui va au ventricule (*a*).

L'hiſtoire des reins contient pluſieurs explications fades & ridicules; il n'y a rien de notable; les teſticules ſont formés par un grand nombre de vaiſſeaux entrelacés.

La ſemence préparée dans les teſticules eſt rapportée à la verge : notre Auteur ne dit pas trop comment & par quelle voie.

La matrice a une baſe & un fonds; au fonds ſe remarque deux teſticules : *nam inventum eſt eam habere partes laterales exteriores, quibus alligantur duo teſticuli;* ils ne ſont pas ronds, mais applatis ſur les côtés (*b*). Il y a encore deux cornes qui vont aboutir aux deux émonctoires. On trouve quelquefois dans les femelles de divers animaux des fœtus enfermés dans les cornes; dans ces deux cornes pénetre quelque liqueur qui coule dans la matrice; *nam in utroque duorum cornuum penetrat aliquid quod ex ipſis teſticulis naſcitur : cui officium eſt in vas mulieris ſeu matricem expellere ſperma : quapropter ipſam ambo duo nominant ſpermatis expulſoria.* Voilà, à ce que je crois dans ce langage obſcur, la déciſion des trompes de Fallope; Avicenne a dit quelque choſe d'équivalent; ſa deſcription n'eſt pas tout-à-fait auſſi exacte, & il paroît qu'il n'a connu qu'extérieurement ces vaiſſeaux, comme Hérophile, Ruphus d'Epheſe & Soranus. Gabriël de Zerbus a ſans contredit mieux connu les conduits de la matrice, appellés aujourd'hui les trompes de Fallope, que les Anatomiſtes que je viens de citer.

La matrice eſt fixée dans ſa place par nombre de ligamens; il y en a deux fort en arriere, & qui montent vers les reins; deux qui ſe portent vers l'inteſtin rectum, deux autres vers la veſſie, & deux vers les hanches. *Colligatur primo matrix fortibus ligamentis, poſterius cum dorſo in directo, ſeu ad partem renum ſuperiorem & anteriorem. Alligatur ſimiliter ac veſica quæ jacet anterius . . . Alligatur etiam oſſibus ancharum . . . deinde aliis mediis quæ ſequuntur ipſam matricem inteſtino recto quod poſt ipſam eſt recto.* Plu-

(*a*) Pag. 34.
(*b*) Pag. 43.

XVI. Siecle.

GABRIEL.

ſieurs modernes ſe ſont approprié la découverte de quelques-uns de ces ligamens, & ils ſe la diſputent même entr'eux. Nous les invitons à lire Gabriël de Zerbus, & ils ſe départiront de leur opinion; ce n'eſt pas que je croie l'expoſition anatomique de Zerbus vraie dans tous les points; les ligamens ſupérieurs ne s'attachent nullement aux reins, les autres ligamens exiſtent; mais Gabriël n'a point parlé des ligamens ronds. Attendons Veſale & Fallope qui nous en donneront une plus ample deſcription (*a*).

La veſſie reſſemble à une bouteille applatie ſur les côtés; elle eſt formée de pluſieurs tuniques, il y en a de membraneuſes & de charnues; des membraneuſes, une vient du péritoine, & elle eſt externe; l'autre eſt propre à la veſſie; la membraneuſe eſt moyenne: il y a des fibres longitudinales & d'autres tranſverſales; il y a trois orifices dans la veſſie, deux qui aboutiſſent dans les ureteres, & un qui s'ouvre dans l'uretre; les ureteres percent obliquement les parois de la veſſie; ce qui empêche l'urine & même l'air de s'inſinuer de la veſſie dans ces canaux. Il y a un ſphincter muſculeux qui empêche l'urine de couler à proportion qu'elle tombe dans la veſſie. La nature muſculeuſe du ſphincter rend les plaies au col de la veſſie moins dangereuſes qu'ailleurs, parcequ'elles ſe cicatriſent plus facilement (*b*).

Dans la poitrine ſe trouve une membrane qui la tapiſſe & forme une cloiſon mitoyenne appellée médiaſtin; cette cloiſon eſt, d'une part, attachée aux fourches (clavicules) & au ſternum, de l'autre, aux corps des vertebres dorſales.

Le diaphragme forme la baſe de la poitrine; c'eſt un muſcle qui monte pendant l'expiration, & qui deſcend pendant l'inſpiration. Les parties charnues ſont à la circonférence, les membraneuſes au milieu. On trouvera à ce ſujet dans notre Auteur quelque objet (*c*) intéreſſant; nous y renvoyons le lecteur.

La caiſſe du cœur eſt membraneuſe, & quelques-uns la nomment péricarde; elle eſt attachée au dia-

(*a*) Page 43.
(*b*) Pag. 49.
(*c*) Pag. 60.

phragme & aux vaiſſeaux ; elle contient une liqueur qui la lubrifie & qui entretient la ſoupleſſe dans les fibres des oreillettes & des ventricules du cœur. XVI. Siecle. GABRIEL.

Le cœur eſt un muſcle d'une ſtructure particuliere ; il y a quatre cavités, deux ſupérieures qui appartiennent aux oreillettes, & deux inférieures qui ſont des dépendances du cœur. Il y a pluſieurs vaiſſeaux qui vont aboutir au cœur. A l'extrêmité de ces vaiſſeaux on voit des pellicules de diverſes figures. Zerbis à ſon ordinaire eſt très obſcur dans l'expoſition anatomique de ce viſcere.

L'hiſtoire du cerveau eſt inférieure à celle des Anatomiſtes qui l'avoient précédé ; c'eſt pourquoi nous n'en parlerons pas. Pour ce qui concerne les nerfs, notre Auteur eſt un des premiers qui aient décrit la premiere paire des nerfs olfactifs (*a*).

L'expoſition des parties dont l'œil eſt compoſé, eſt très détaillée ; on y trouve ſur-tout une ample deſcription de l'uvée.

Nous renvoyons pour le reſte le lecteur à l'ouvrage, & nous lui conſeillons de ſe munir de beaucoup de patience & de bons yeux pour pouvoir déchiffrer les paroles abregées de notre Auteur, & pour pouvoir en ſéparer le bon d'avec le mauvais.

Anatomiæ corporis humani, & ſingulorum illius membrorum. Venetiis 1502, 1533, in-fol.

Anatomia infantis & porci ex traditione Cophonis. Marpurgi, 1537 in-4°. 1545 in-4°. *Cum Mundini Anatomia.*

Montagnana (Barthelemi) ou du Mont de Gnana (*b*), floriſſoit l'an 1446 : il étoit citoyen de Padoue, & y exerça la Médecine avec diſtinction. La réputation qu'il s'étoit acquiſe étoit fondée ſur le mérite, Montagnana joignoit aux plus profondes connoiſſances de ſon art une notion très étendue de la philoſophie & de l'anatomie. La mort qui ne reſpecte ni les titres ni le ſavoir, l'enleva dans la fleur de ſon âge ; il nous a laiſſé trois cents cinq conſultations de Médecine, parmi leſquelles on en trouve pluſieurs qui concernent la Chirurgie. MONTAGNANA.

(*a*) Pag. 124.
(*b*) Chirurgiæ ſcriptores, in-fol. Tigur p. 399.

XVI. Siecle. Les plus intéreſſantes, & celles qui nous ont paru dignes d'être conſultées roulent ſur les fiſtules, ulceres au palais, à la vulve, ſur le polype, ſur une difficulté de reſpirer produite par l'obſtruction des glandes, ſur la vérole. Les maladies des teſticules ſont très bien décrites; on y trouve un cas rare d'une boſſe ſurvenue à un enfant. Nous renvoyons à l'ouvrage ceux qui voudront des détails plus étendus.

Il eſt intitulé,

Conſilia ad morbos diverſos à capite ad pedes. Venetiis 1497, 1567, in-fol. *Lugduni* 1520, in-4°. 1525, in-4°. *Francofurti* 1604, in-fol.

GARBO. Garbo (Thomas de) Médecin célebre du quatrieme ſiecle, floriſſoit vers l'an 1311, ſelon Tritemius, ou 1340, ſelon Volfg. Juſtus, ſous Louis de Baviere. Il étoit fils de Dinus de Florence, & il naquit dans cette Ville où il ſe fixa le reſte de ſes jours pour y pratiquer la Médecine; ce qu'il fit avec ſuccès & avec l'applaudiſſement général de ſes contemporains. Il a donné pluſieurs ouvrages de Médecine, & très peu d'Anatomie. Voici celui qui nous vient de cet Auteur.

Expoſitio ſuper capitula de generatione embryonis III canonis ſeu XXV Avicennæ. Venet. 1502, in-fol. *cum operibus Dini patris ſui.*

1503. SCOTUS. Scotus (Michel) vivoit à peu près dans le même temps. Les Auteurs ne nous ont rien fourni ſur ſa vie; ainſi nous ne ſavons ni où il eſt né, ni où il a exercé la Médecine.

Ses ouvrages ſont remplis de ſuperſtitions; il croyoit beaucoup à l'aſtrologie judiciaire.

Phiſionomia de hominis procreatione. Pariſiis 1508, in-8°. *Venet.* 1503. *De ſecretis naturæ libellus. Franc.* 1615.

BOLOGNINUS Bologninus (Angel) ou Bologninius, Médecin, exerça la Chirurgie à Boulogne avec diſtinction, & l'enſeigna publiquement dans l'Univerſité de la même Ville vers l'an 1503; il étoit grand partiſan d'Avicenne, & il pratiquoit ſuivant ſa méthode; il paroît que c'étoit le goût du ſiecle, & qu'Avicenne avoit preſque autant d'adorateurs qu'il y avoit de

Médecins dans l'Italie ou dans les Provinces limitrophes. Thomas de Garbo, comme nous venons de voir, avoit adopté la même façon de se conduire en Médecine. XVI. Siecle. BOLOGNINUS.

Bologninus nous a laissé un traité sur les ulceres, il est divisé en deux parties, une théorique & l'autre pratique; la premiere expose les causes qui s'opposent à la réunion; la seconde prescrit les moyens qu'il faut mettre en usage pour les écarter & pour réunir les plaies: le principal secours pour cicatriser, dès que la cause qui produisoit l'ulcere est ôtée, se trouve dans le régime, c'est le meilleur de tous les sarcotiques (*a*), l'expérience l'a appris à notre Auteur. La guérison des fistules est très difficile à obtenir, si l'on néglige d'emporter, ou par les sarcotiques, ou par le fer, les parois qui se forment: tout l'art consiste à former une plaie sanglante dans la partie. Dans les ulceres il se forme une sanie qui a divers caracteres dans divers sujets; il y en a d'épaisse, d'autre de claire, de blanche, d'autre de noire, de corrosive & de balsamique. Notre Auteur a confondu le pus louable avec la sanie, & sa pratique devoit en souffrir: on ne doit point ôter le pus louable, au lieu qu'il faut extraire la sanie; l'un sert à la consolidation, & l'autre à la destruction de la partie. Pour ôter la sanie, il faut, selon Bologninus, se servir des absorbans, comme sont les terres bolaires, les éponges, il faut employer les digestifs faits avec la térébenthine & les résines.

On trouve dans ce traité un nombre prodigieux de topiques qu'il prescrit dans divers cas. *Neque quidquam*, dit-il, *stultius quam diversa iisdem velle curare.* Scribonius Largus s'est à peu près servi des mêmes termes dans une autre circonstance.

Cependant si tous ces topiques n'accélerent point la cure de l'ulcere, il faut recourir aux cauteres potentiels qui consument les chairs baveuses, & forment une escare qui empêche le sang de couler, au lieu que l'incision peut ouvrir quelques gros vaisseaux; ce qui occasionne une hémorrhagie qui peut

(*a*) Collectio Chirurgorum veter. & recent. in Germaniâ, fol. Tigur. pag. 208.

XVI. Siecle.

BOLOGNINUS

être mortelle, ſuivant la grandeur du vaiſſeau ouvert; le cautere actuel eſt un ſecours trop dur pour le malade qui en a une averſion inſurmontable; mais ſi par complaiſance pour la Chirurgie il ſe ſoumet une fois à ſon action, & qu'on n'emporte point toutes les chairs baveuſes, il eſt impoſſible de le déterminer à en ſouffrir une nouvelle application.

Pour ce qui concerne les cauteres potentiels, j'en ai un, dit-il, que je tiens de mon pere, qui me réuſſit preſque toujours; le voici. Prenez de la litharge, pierre hématite, & du vitriol romain, trois dragmes de chacun, ſublimé corroſif, deux dragmes; mêlez & formez une poudre dont vous couvrirez l'ulcere; après un certain temps que l'eſcare eſt formée, on ſe ſert des huileux pour la détacher; celle d'amandes douces eſt excellente: l'ulcere aux os, ou la carie, demande un traitement moins doux, mais plus puiſſant; il faut emporter toute la ſubſtance avec le fer, ou du moins recourir au cautere actuel (*a*).

A ce traité des ulceres qui préſente, comme l'on voit, quelques objets intéreſſans pour la pratique de la Chirurgie, ſuccede un traité ſur toutes les eſpeces d'onguens qu'il convient d'employer Bologninus en propoſe un nombre prodigieux; il indique la maniere de les préparer, & les cas où il convient de les appliquer: je voudrois qu'il ſe fût étendu ſur ceux qui les proſcrivent du traitement des ulceres, & ſon traité eût été moins chargé de formules & plus utile à l'humanité.

Ses ouvrages ſont,

De cura ulcerum exteriorum & de unguenteis communibus in ſolutione continui. Papiæ in-fol. 1516. *Baſileæ* 1536, in-4°. *Operis Chirurgici*, page 207. *Tiguri* 1555, in-fol.

J'ai eu ce recueil de la bibliotheque du Roi.

1504. COCLES.

Cocles (Barthelemi) floriſſoit vers l'an 1440, ou, ſelon quelques-uns, en 1500; il étoit Médecin, & exerçoit à Boulogne toutes les parties; il ſe titroit auſſi de diſtillateur, de phiſionomiſte & de chiro-

(*a*) Page 616.

mancien;

mancien ; malgré ces qualités qui désignent plutôt le charlatan que le Médecin, Cocles jouit de la plus grande réputation, & fut consulté dans les cas les plus épineux de la pratique de la Médecine & de la Chirurgie. XVI. Siecle. COCLES.

Il nous a laissé,

Anastasis chiromantiæ & phisiognomiæ ex pluribus & pene infinitis autoribus. Bononiæ 1504, in-4°.

Phisiognomiæ compendium quantum ad partes capitis, gulam, collum attinet. Argentorati, 1533, in-8°.

Les Historiens de l'Anatomie & de la Chirurgie parlent de Nicolas Leonicednus, quoiqu'il n'ait rien écrit dans l'une ni l'autre partie. Nous passerons sous silence l'histoire de ce Médecin pour ne pas sortir de notre objet. LEONICEDNUS.

Vers le meme temps vivoit un nommé Alexandre Aphrodisæus qui a donné plusieurs ouvrages de Médecine ; on y trouve quelques réflexions chirurgicales, entr'autres cette question : pourquoi les plaies des muscles en travers sont-elles plus dangereuses que celles qui se font selon leur longueur ? Un Anatomiste donnera facilement la solution de la question proposée. ALEXANDRE APHRODISÆUS.

Un Auteur des plus recommandables de la Chirurgie, c'est Jean de Vigo dont nous allons parler. Ce grand homme naquit à Gênes vers la fin du quinzieme siecle, & il publia divers ouvrages au commencement du seizieme. Il fut appellé à Rome où il exerça la Chirurgie avec la plus grande distinction ; il occupa long-temps la place de premier Chirurgien du Pape Jules II : depuis il reçut les plus grandes récompenses ; son neveu Sixte de Gara de Ravere, Cardinal, voulut partager avec lui le titre de bienfaiteur de Jean de Vigo ; il lui donna tous les ans, & jusqu'à sa mort, trois cents écus d'or en récompense des services qu'il rendoit au public, tant par la pratique de la Chirurgie que par les ouvrages qui sortoient de sa plume. Jean de Vigo fit nombre d'éleves en Chirurgie, parmi lesquels se distingua Mariana, fameux lithotomiste, dont nous parlerons bientôt. Ce grand homme remplit toute l'Europe de son nom, & fut consulté par les plus 1516. VIGO.

XVI. Siecle.

VIGO.

grands Potentats de cette partie du monde. Il eſt après cela bien étonnant que Conrad Geſner n'en ait point parlé (*a*).

Sa Chirurgie eſt diviſée en neuf chapitres. Dans le premier il s'agit de l'Anatomie qu'il eſt néceſſaire qu'un Chirurgien ſache pour exercer ſon art avec diſtinction ; dans le ſecond il traite des apoſtemes ou tumeurs ; dans le troiſieme, des plaies ; dans le quatrieme, des ulceres ; dans le cinquieme, de la vérole & des maladies des articulations ; dans le ſixieme, des maladies des os, comme fractures, luxations, &c.

Le ſeptieme qui traite de la nature *des ſimples*, n'eſt point de notre objet. Dans le huitieme on trouve la deſcription d'un boîtier ou des drogues qu'il eſt néceſſaire à un Chirurgien d'avoir. Le neuvieme comprend un ſupplement à l'ouvrage.

Dans ſa préface, Vigo exhorte ſon fils de ſe bien comporter dans cette partie de l'art de guérir ; il lui démontre l'étendue des connoiſſances qui ſont néceſſaires à un Chirurgien ; la probité eſt le premier caractere qu'il lui ſouhaite : il ne faut point, ſelon lui, pratiquer cet art pour de l'argent, mais par eſprit d'humanité : *nec quemquam avaritiâ aut odio derelinquas, quatenus negligentiâ vel tua culpâ non pereat, ne tu infelix homicida in poſterum pari pœna vel æterno ſupplicio crucieris.* De tels ſentimens ſont dignes de tout homme de bien, à plus forte raiſon du premier Chirurgien du Pape.

Ses connoiſſances en anatomie n'étoient pas bien étendues ; elles ſont pour la plupart puiſées dans les ouvrages d'Avicenne ; cependant dans quelques endroits il oſe s'élever contre cet Auteur.

Le cerveau, dit Jean de Vigo, eſt dans l'homme beaucoup plus grand que dans les autres animaux : c'eſt peut-être pour cela que l'homme a la raiſon en partage, & qu'il eſt le roi des autres animaux qui ſont ſur la ſurface de la terre. Quelques modernes, parmi leſquels ſe trouve Mr. *Arlet*, Médecin de Montpellier, ont renouvellé la queſtion il n'y

(*a*) Goelicke, Hiſtor. Chirurg. p. 109.

à pas long-temps : c'eſt bien là le cas de dire *quæ jam periere renaſcentur omnia*. Les ſinus Sphénoïdaux ne lui étoient point inconnus, & il a admis l'exiſtence de l'hymen. XVI. Siecle. VIGO.

Il y a pluſieurs eſpeces de tumeurs, les unes ſont inflammatoires, douloureuſes, les autres ſont ſans inflammation, parfaitement indolentes.

Le flegmon, dit notre Auteur, eſt une tumeur chaude, rénitente, formée par le ſang, avec douleur, chaleur, rougeur, élancement.

Il ſe termine de quatre manieres, par réſolution, ſuppuration, putréfaction ou induration ; il y a des ſignes particuliers qui caractériſent chacun de ces états : il faut faire une attention continuelle à l'état de la tumeur quand on procede à ſa cure ; il ne faut pas uſer de ſuppuratifs ſi la tumeur peut ſe tourner par réſolution, ni de réſolutifs lorſque l'abcès eſt formé, &c. Cette théorie eſt lumineuſe, & la pratique qu'il en déduit eſt très ſage. Les Chirurgiens modernes les plus inſtruits ſuivent avec raiſon la méthode propoſée par Jean de Vigo (*a*). Les aſtringens ou les répercuſſifs mal employés, donnent lieu à de fâcheux accidens ; le plus léger eſt l'induration de la tumeur ; le plus dangereux eſt le reflux de la matiere morbifique dans quelque viſcere principal à la vie ; lorſque la ſuppuration n'eſt point faite, la ſaignée & les purgations répétées ſont très utiles ; hors de cet état, ces remedes ſeroient nuiſibles.

Les emplâtres ſont peu utiles quand les flegmons commencent à paroître ; mais ils ſont néceſſaires lorſqu'on veut tourner la tumeur à ſuppuration. Cette maxime eſt très ſage ; la Chirurgie moderne l'a adoptée ſans en faire honneur à Vigo (*b*).

Après l'hiſtoire du flegmon on trouve celle de la plupart des tumeurs inflammatoires, comme celle de l'éréſipelle qu'il nomme fourmi, & dont il fait pluſieurs eſpeces ; la fourmi fixe, la fourmi ambulante, la maligne, la bénigne, la miliaire.

Enſuite viennent les échauboulures ou exan-

(*a*) Pag. 9.
(*b*) Pag. 9.

XVI. Siecle.

VIGO.

thêmes, le feu volage, la porcellaine, la gangrene dont il fait deux eſpeces ; la gangrene *aſcachilos* & *eſtiomenos* ; la premiere eſt fixe & humide ; la ſeconde eſt ſeche, & fait des progrès ſenſibles (*a*). Le charbon eſt une maladie fort fâcheuſe ; on l'a ainſi appellé à cauſe que la peau acquiert une rougeur preſque ſemblable à un charbon allumé ; l'autre en eſt une eſpece, mais beaucoup plus fâcheuſe ; il a à ſa ſommité une eſcare ou un ulcere qui laiſſe ſuinter une humeur purulente & corroſive, & il s'enfonce beaucoup plus profondément dans les chairs que l'érésipele.

Chacune de ces maladies forme un chapitre particulier où l'on trouve la cure appropriée à chaque eſpece ; dans les exanthêmes qui viennent après de violens exercices, il faut ſaigner & rafraîchir, &c. dans ceux qui ſont le produit d'une maladie quelconque, qui ſont critiques, il faut s'abſtenir de la ſaignée, crainte de faire rentrer la matiere dans la maſſe du ſang. Dans la gangrene, la partie eſt morte & ne peut plus reprendre ſon ancien état, quelque ſecours que l'on emploie ; de plus, elle eſt contagieuſe pour les parties voiſines ; il faut donc ſe hâter de faire de profondes ſcarifications, & d'appliquer les ſangſues tout au tour de l'endroit affecté (*b*) ; ſi ces remedes ne ſont point ſuffiſans, il faut examiner quelle eſt la cauſe de la gangrene ; ſi elle eſt interne l'amputation eſt inutile ; il faut corriger la maſſe du ſang par des remedes intérieurs plutôt que d'appliquer des topiques qui n'agiſſent que ſecondairement dans la gangrene ambulante ou l'eſtiomenos. Si l'on voit que toute la partie eſt altérée, il n'y a d'autre remede à tenter que l'amputation ; on la fera avec un raſoir bien affilé, avec lequel on coupera les chairs, & avec une ſcie on diviſera les os : *tunc ſtatim pro ejus curatione ſuccurendum eſt, ſequeſtrando à ſano totas partes corruptas novaculo bene incidenti ; deinde os ſerrâ ſecandum eſt ;* l'amputation faite, il faut cautériſer le membre avec un fer chaud. Il ne faut point traîner en longueur

(*a*) Pag. 13.
(*b*) Pag 14.

la cure du charbon (*a*) ; on fera au plutôt des ſcarifications ſur la tumeur, & on y appliquera le feu s'il le faut ; on fera enſuite tomber l'eſcare par les mondificatifs ; un des meilleurs, ſuivant Vigo, eſt celui qui a la térébenthine pour baſe ; Galien, Guy de Chauliac & Théodoric en ont fait un heureux uſage. Les remedes internes doivent toujours ſuivre l'uſage des remedes extérieurs. Bien différens de la plupart des Chirurgiens modernes, notre Auteur paroit avoir plus de confiance aux remedes intérieurs qu'aux extérieurs; auſſi en rapporte-t-il grand nombre dans tous ſes procédés. Jean de Vigo montre avoir des connoiſſances plus étendues que la plupart de ſes contemporains ; il a en pluſieurs points ſurmonté le préjugé de ſon ſiecle ; penſant différemment de Bologninus, il préfere l'uſage du cautere actuel au cautere potentiel ; plus humble que Lanfranc, il attribue à un chacun ce qui lui appartient ; ainſi on le voit tantôt citer Galien, Avicenne, Theodoric, & Guy de Chauliac, dont il fait un très grand cas.

XVI. Siecle.

VIGO.

Le chapitre de la ſuppuration mérite d'être lu de tous les amateurs de la Chirurgie (*b*) ; au lieu de propoſer une théorie fade & puérile telle qu'on la trouve dans la plupart de nos Auteurs modernes, il expoſe clairement & ſuccinctement les ſignes qui indiquent que l'abcès ſe fera bientôt, qu'il commence à ſe faire, qu'il eſt fait, &c.

L'œdême doit tenir le premier rang parmi les tumeurs froides ; notre Auteur en diſtingue pluſieurs eſpeces ; l'œdême eſt tantôt étendu, tantôt borné ; il vient de cauſe externe ou de cauſe interne ; il s'étend quelquefois de haut en bas, d'autre fois de bas en haut ; il a trois périodes ; le commencement ; l'augmentation & la diminution ; la réſolution eſt ſa terminaiſon la plus fréquente (*c*). Une ſage adminiſtration dans le régime concourt plus, ſelon Jean de Vigo, à la cure de l'œdême que les meilleurs remedes ; cependant il ne faut point en négliger l'u-

(*a*) Pag. 15.
(*b*) Pag. 16.
(*c*) Pag. 17.

XVI. Siecle.

sage ; auſſi en preſcrit-il pluſieurs, tant internes qu'externes.

VIGO.

Les excroiſſances (*a*) varient, & par leur figure, & par la matiere qui les forme; les unes ſont longues, minces, d'autres ſont courtes, groſſes, applaties, quelques-unes ſont charnues, remplies par du ſuif, d'autres par une matiere ſemblable. Il y a pluſieurs moyens de guérir les tumeurs humorales ; la réſolution, la preſſion faite avec une lame de plomb, la ligature, l'inciſion, & le cautere. La réſolution eſt la voie la plus douce ; on peut l'obtenir lorſque la tumeur commence à ſe former, en la couvrant d'un emplâtre de diachilum : la preſſion qu'on fait avec la lame de plomb, doit être aſſez forte pour rompre le kiſte, ſans cela la réſolution ne ſe forme jamais : ſi l'on fait l'inciſion, il faut auſſi emporter tout le kiſte, s'il eſt poſſible ; la tumeur ſe forme de nouveau ſi l'on n'a cette attention : *nodus rediret in priſtinum ſtatum :* ſi la tumeur eſt trop grande ou qu'elle adhere à des vaiſſeaux, ou qu'enfin par d'autres raiſons il ne ſoit pas bien poſſible d'extraire le kiſte en entier, après une inciſion ſuffiſante, on vuidera la tumeur, & on la remplira d'onguent égyptiac (*b*), ou on y mettra quelque trochiſque de minium. Cette pratique eſt digne du plus grand maître, &c.

La compreſſion & l'inciſion ſont inutiles, ſouvent même dangereuſes, au ſarcome ; il n'y a rien de meilleur que l'extirpation ou l'uſage des corroſifs ; c'eſt par cette derniere méthode que j'ai, dit Jean de Vigo, guéri un ſarcome qu'avoit notre Saint Pere le Pape Jules II ; cette excroiſſance charnue étoit placée entre le doigt annulaire & l'auriculaire de la main droite. Le cautere dont ſe ſervit Vigo, étoit fait avec du lin, du levain, du ſublimé, de l'eau de plantain, & de l'eau roſe (*c*).

Le corps humain eſt ſujet à un grand nombre d'autres tumeurs froides, comme aux écrouelles, à l'œdeme, à la taupe, au bubon ; notre Auteur expoſe leurs différences, & propoſe leur cure parti-

(*a*) Pag. 18.
(*b*) Eadem pagina.
(*c*) Eadem pagina.

culiere. Les cauſtiques jouent un grand rôle dans tous ces traitemens ; tantôt il les applique ſur la tumeur, & tantôt ſur des parties éloignées ; cependant, dit notre illuſtre Chirurgien, il faut auparavant tenter l'application de notre emplâtre qui eſt un excellent réſolutif, ſur-tout lorſque la maſſe du ſang eſt infectée ; ſi au lieu de produire la réſolution il tournoit la tumeur à la ſuppuration, il faudroit l'ouvrir ſans héſiter. XVI. Siecle. VIGO.

Le ſquirrhe entre dans la même claſſe de tumeurs ; Vigo en expoſe les ſignes & les eſpeces, & en indique la cure très au long. Je renvoie à l'original, ſans craindre que le lecteur regrette le temps qu'il emploiera à le conſulter. Le cancer eſt ſouvent la ſuite du ſquirrhe : Vigo traite fort au long de cette cruelle maladie ; il indique ſes ſignes, ſes différences, & propoſe nombre de remedes qu'il ne ſeroit pas inutile d'éprouver.

Avant d'entrer dans des détails particuliers, il eſt bon de faire précéder quelques notions générales ; notre Auteur ſuit cette méthode. Après les généralités ſur les tumeurs ; il expoſe chacune d'elles en particulier, en ſuivant l'ordre anatomique : dans le premier chapitre il traite de celles qui ont le ſiege dans la tête ; dans le ſecond, de celles de la poitrine ; dans le troiſieme, de celles du bas-ventre ; & dans le quatrieme, de celles qui attaquent les extrêmités.

Il y a des deſcriptions particulieres de pluſieurs tumeurs propres aux yeux, qui ſont bien faites ; mais en général on peut lui reprocher d'avoir groſſi ſans raiſon le nombre de remedes pharmaceutiques.

La plaie eſt une ſolution de continuité récente dans les chairs, avec effuſion de ſang, ſans putréfaction dans la partie, & c'eſt par-là qu'elle differe de l'ulcere, &c. Il y en a de ſimples & de compoſées, &c. Il faut obſerver dans le traitement des plaies d'enfoncer le doigt dans la plaie (*a*) pour s'aſſurer ſi l'os n'a pas été altéré, & s'il n'y a pas dans la plaie quelque eſquille qu'il faudroit ôter, parce-qu'elle empêcheroit la nature de former la cicatrice ;

(*a*) Pag. 36.

XVI. Siecle. Vico.

ou si elle venoit à se faire, la plaie se rouvriroit quelque temps après. Secondement, le Chirurgien doit arrêter l'hémorrhagie si elle est trop abondante; si le sang coule en petite quantité, il ne faut point s'opposer à son effusion, l'hémorrhagie devient une saignée locale. La troisieme attention que doit avoir le Chirurgien, c'est d'empêcher, autant qu'il sera en lui, le contact de l'air sur la plaie; pour cet effet il faudra qu'il en approche les bords aussi-tôt qu'il le pourra, en observant cependant de ne point laisser des caillots de sang: en quatrieme lieu, il ne doit point introduire des corps gras ou autres drogues dans la plaie, excepté un peu de digestif fait avec la térébenthine. Vigo auroit été plus sage s'il en eût défendu l'usage dans ce cas. Ces précautions observées, il doit faire à la plaie plusieurs points de suture; le nombre en sera plus ou moins grand, suivant sa longueur; il en faut peu aux longitudinales; il en faut un plus grand nombre aux plaies cruciales.

L'ouverture des gros vaisseaux est un des plus fâcheux accidens qui puisse survenir à la suite des plaies. Notre Auteur propose plusieurs moyens pour arrêter le cours du sang; les stiptiques, le cautere & la ligature; il ne paroît pas qu'il ait tenté ce dernier moyen: quelques-uns, dit-il, font dans l'usage de lier les veines & les arteres ouvertes avec une aiguille garnie d'un fil avec lequel ils resserrent les parois du vaisseau (*a*). Albucasis avoit tenté le même moyen; mais il ne nous l'a pas si clairement indiqué que le fait Vigo. Ambroise Paré ne nous a rien dit de plus particulier; doit-on après cela lui attribuer la gloire de l'invention, comme plusieurs Chirurgiens François l'ont fait par orgueil ou par ignorance?

Notre Auteur a adopté un plan uniforme dans ses descriptions: après des détails généraux, il descend dans le particulier; ainsi après la description générale des plaies, il passe aux plaies de la tête, & successive-

(*a*) Modus autem ligationis, eam aliqui efficiunt intromittendo acum sub vena desuper filum stringendo, p. 36; columnâ primâ.

ment il traite de toutes celles qui arrivent au corps. Les plaies de la tête attaquent les parties molles ou les parties dures, ou toutes les deux à la fois; elles sont faites par des instrumens tranchans, ou par des instrumens contondans; les fractures aux os sont avec éclat & déplacement des pieces, ou bien ils restent dans leur position naturelle; quelquefois après un coup violent à la tête, il ne paroît qu'une légere fente; dans d'autres circonstances l'os s'enfonce; cette affection est familiere aux enfans: quelquefois par une disposition particuliere à l'os frappé, à l'instument, à la direction ou à la force du coup, il arrive que la lame interne de l'os se brise sans que l'externe soit fracturée: j'ai vu, dit Vigo, cet accident survenir, & je ne puis le révoquer en doute.

XVI. Siecle.

Vigo.

Le diagnostic des plaies à la tête est très difficile à saisir; les signes que les Auteurs indiquent, sur-tout Guy de Chauliac ou Pierre des Argellata, sont très équivoques; ils existent souvent sans qu'il y ait fracture, ou d'autres fois il y a fracture sans qu'aucun de ces signes paroisse (*a*); les vaisseaux sanguins s'ouvrent souvent dans le crâne sans qu'il y ait fracture à la boîte osseuse, ou bien il y a fracture aux os sans qu'il y ait rupture de vaisseaux sanguins qui se distribuent à la dure-mere ou au cerveau: c'est cependant de l'ouverture des vaisseaux sanguins que proviennent les principaux symptomes. Ces réflexions intéressantes sont exposées dans les ouvrages de Jean de Vigo, mais avec beaucoup d'obscurité. L'Académie royale de Chirurgie a présenté ces objets avec beaucoup plus de clarté & de précision, & y a ajouté plusieurs faits puisés dans la pratique la plus consommée, & déduits de la théorie la plus lumineuse.

Lorsqu'après plusieurs saignées, purgations & lavemens les symptomes subsistent, Vigo conseille l'opération du trépan; il n'en parle pas fort au long, & ce qu'il dit est assez obscur pour faire voir qu'il ne l'a jamais pratiquée (*b*).

Les plaies à la face sont très délicates, puisque la terminaison la plus avantageuse est souvent une ci-

(*a*) Pag. 38.
(*b*) Pag. 39.

XVI. Siecle.

VIGO.

cattrice difforme ; pour prévenir ce déſagrément, Jean de Vigo conſeille de faire deux ſutures à la plaie ; la premiere doit être ſanglante, & l'autre ſéche ; les points de ſuture ou les aiguilles qu'on laiſſe dans la plaie, en maintiennent les bords rapprochés vers leurs bords internes, ou vers le fonds de la plaie ; la ſéche réunit exactement les bords extérieurs ; & ainſi la cicatrice ſe fait aſſez uniformément pour qu'il n'en réſulte aucune irrégularité dans les traits du viſage.

En ſuivant cet ordre anatomique des parties qui compoſent l'homme, notre Docteur en Chirurgie parcourt toutes les eſpeces de plaies, en indique les dangers, & en preſcrit le traitement ; on y trouve pluſieurs obſervations intéreſſantes : il ſeroit à deſirer qu'il eût écrit un peu plus correctement, & qu'il n'eût pas été pharmacopole juſqu'à l'excès.

L'hiſtoire des ulceres (*a*) n'eſt pas moins ample dans l'ouvrage de Jean de Vigo que l'eſt celle des plaies : des généralités très intéreſſantes précedent nombre de détails curieux & utiles ſur les genres & les eſpeces des ulceres ; ces différences ſont tirées de leur cauſe, de leur grandeur, du ſiege, de leur ancienneté, & du tempéramment du malade. Le chapitre des fiſtules eſt rempli de préceptes vicieux ; ſemblable à ſes contemporains, Vigo n'avoit preſque aucune connoiſſance chirurgicale ſur cette maladie ; il étoit réſervé aux Chirurgiens modernes de perfectionner l'art ſur cette maladie, dont les ſuites ſont toujours fâcheuſes quand le traitement eſt mal conduit. La matiere purulente dans toute eſpece de fiſtule, ſe répand dans les parties voiſines, les corrode & les détruit ; ſi cette altération ſe tranſmet à quelque viſcere eſſentiel à la vie, la mort du ſujet eſt immanquable ; il faut, dit notre Auteur, que le Chirurgien prévienne cet accident lorſque les fiſtules ont leur ſiege aux extrêmités, en liant fortement le membre au-deſſous ; la ligature, dit-il, empêche le pus de gagner le tronc, & j'oſe aſſurer que quiconque tentera ce moyen, en retirera de grands avantages (*b*). Cette

(*a*) Pag. 52.
(*b*) Pag. 70.

promeſſe eſt vaine, car cette méthode entraîne toujours mille inconvéniens, & ne remplit point ſon objet; Vigo ne l'auroit point propoſée s'il eût connu comme nous le méchaniſme de la circulation. XVI. Siecle. VIGO.

La vérole venoit de paroître en Italie, lorſque notre Auteur s'exerçoit à la pratique; c'étoit, dit-il, en 1494, au mois de Décembre, dans le temps que Charles VIII, Roi de France, campoit en Italie, que cette cruelle maladie a paru (*a*); les François l'appellerent le mal de Naples, les Napolitains, le mal François, les Toſcans, le mal des teſticules, les Eſpagnols, le mal des bourſes: cependant à peine cette maladie exiſta-t-elle à Naples ou à ſes environs, qu'elle parut dans toute l'Italie. Cette maladie eſt la ſuite du coït entre deux perſonnes dont l'une eſt affectée du virus; les ſymptomes qui la caractériſent ſont des ulceres qui ſurviennent peu de temps après l'acte vénérien à la verge de l'homme ou à la vulve de la femme, &c. des douleurs dans les membres, des nodoſités, des ſquirrhes dans les glandes, des rétractions dans les extrêmités, des contractions ſpaſmodiques dans les muſcles, &c. au bout d'un an il ſurvient des excroiſſances charnues, ſtéatomateuſes, des cornes, chaque organe ſouffre quelque altération; & il ſemble, dit Jean de Vigo, que la vérole réuniſſe tous les fâcheux ſymptomes de chaque eſpece de maladie (*b*) connue en Médecine. Pour procéder avec ordre dans le traitement, notre Chirurgien diſtingue dans cette maladie deux périodes; le commencement & l'état de vigueur: les purgations ſont d'abord indiquées; il faut appliquer de légers corroſifs ſur les excroiſſances, des emplâtres émolliens ſur les tumeurs ſquirrheuſes; mais un remede qui eſt inmanquable (*c*), c'eſt le mercure; il faut l'adminiſtrer ſous la forme d'onguent, & en oindre les membres juſqu'à ce que le malade ſe plaigne

(*a*) Pag. 73.

(*b*) Et audeo dicere quod quæcumque ægritudines de quibus antiqui & moderni Doctores in arte Chirurgica mentionem fecerunt, omnes in diverſis corporibus poſſunt profectò in hoc deteſtabili verecundioſoque morbo connumerari.

(*c*) Nulla melior medicina eſt, crede mihi, quam protinus patientem infra ſcripto linimento meo ungere, p. 74.

XVI. Siecle. VIGO.

d'un léger agacement dans les dents, qui eſt communément accompagné de la ſalivation. Dès que ce ſymptome paroît, il faut ſuſpendre les frictions; on peut à la place des frictions, appliquer ſur les membres l'emplâtre ſuivant : voici la maniere de le faire. Prenez une livre graiſſe de porc que vous ferez fondre; huile de camomille & d'aneth, une once, & de laurier, une once; ſtorax liquide, dix dragmes; racine d'énula-campana, quatre onces; euphorbe, cinq onces; vin aromatique, cinq livres; faites bouillir le tout & diminuer juſqu'à ce que le vin ſoit diſſipé par l'évaporation; exprimez le réſidu; ajoutez à la matiere exprimée huit onces de litharge d'or; encens & maſtich, de chacun ſix onces; réſine de pin, une once deux dragmes; térébenthine claire, une once; argent-vif, éteint, avec ſalive, quatre onces; cire blanche, une once; faites fondre & incorporez le tout, vous étendrez ce liniment ſur de la toile, & vous en couvrirez les extrêmités. Cet emplâtre n'eſt pas le ſeul dont Vigo ait retiré de l'avantage; il en décrit un autre qui ne lui a pas moins réuſſi; il eſt à-peu-près égal au précédent, & c'eſt le mercure qui en fait la baſe (*a*).

En ſuivant cette méthode, Vigo a guéri un nombre prodigieux de perſonnes attaquées de la vérole : c'eſt au mercure qu'on eſt redevable du ſuccès; Vigo eſt un des premiers qui en ait fait uſage. Il paroît par les éditions de ſes ouvrages, qu'il a employé le mercure avant Carpi. La premiere édition des ouvrages de Jean de Vigo, parut en 1516 (*b*), deux ans avant celle des ouvrages de Carpi qui ne furent imprimés qu'en 1518 (*c*).

Vigo regarde la vérole comme une maladie de la peau, & ce n'eſt qu'en traitant des maladies qui affectent cette partie, qu'il en parle dans la plupart, de ces affections cutanées, il employoit le mercure, & il paroît que ce n'eſt que par analogie que Vigo s'eſt ſervi du mercure dans le traitement de cette maladie.

(*a*) Pag. 75.
(*b*) Haller. ſtud. Med. p. 720.
(*c*) Haller. eodem loco.

XVI. Siecle.

VIGO.

Ses deux livres sur les maladies des os ne contiennent rien qui mérite attention : ce qu'il dit est copié des Arabes ou des Grecs qu'il connoissoit parfaitement ; sa matiere médicale contient nombre de formules qui lui appartiennent ; mais on en trouve aussi beaucoup qu'il a copiées de Scribonius Largus (*a*)

Les ouvrages de Jean de Vigo sont :

Practica in arte Chirurgica copiosa, continens novem libros, Lugd. 1516, in-4°. *Heist. pl.* 1518, in-8°. 1530, in-8°. 1534, in 8°. 1538, in-8°. *Venet.* 1561, in-8°. *Venet.* 1570, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en allemand, & imprimé à Nuremberg 1677, in-4°. en italien & imprimé à Venise 1540, 1582, 1560, 1568, in-4°. 1598, 1610, in-4°. & en françois, imprimé à Venise 1570, in-fol. à Lyon 1537, in-8°.

Nous avons tiré le catalogue de ces éditions de l'ouvrage de Mr. de Haller qui les a recueillies avec beaucoup plus de soin & d'exactitude que Vanderlinden qui n'en cite que deux ou trois.

ACHILLINUS

Achillinus (Alexandre) illustre Médecin de Boulogne qui florissoit vers le commencement du seizieme siecle, professoit la philosophie & la Médecine dans la fameuse Université de cette Ville ; il fut un des plus zélés sectateurs des Arabes, & sur-tout d'Averrhoës. Ses talens ne resterent pas cachés dans sa seule patrie, sa réputation s'étendit dans toute l'Europe, & il y fut surnommé le grand Philosophe ; les Ecoliers venoient de toute part l'entendre, soit qu'il professât à Boulogne, soit qu'il enseignât à Padoue. Le grand talent excite toujours des sentimens de jalousie ; Achillinus en fut souvent l'objet : Pomponace fut un de ses plus terribles adversaires ; ils se décrierent mutuellement. Après une longue guerre Achillinus mourut à Boulogne, sa patrie, l'an 1512, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Martin ; on y lit encore l'épitaphe que lui fit *Janus de Vitalis.*

(*a*) Voyez notre Hist. à l'art. de Scribonius Largus.

XVI. Siecle.

ACHILLINUS

Hoſpes, Achillinum tumulo qui quæris in iſto,
Falleris : ille ſuo junctus Ariſtoteli
Elyſium colit ; & quas rerum hîc diſcere cauſas
Vix potuit, plenis nunc videt ille oculis.
Tu modò, per campos dum mobilis umbra beatos
Errat, dic longum perpetuumque vale.

Achillinus eſt l'auteur de pluſieurs ouvrages & de pluſieurs importantes découvertes ; c'eſt lui qui a donné une exacte deſcription des veines du bras ; il a connu deux oſſelets de l'oreille, le marteau, l'enclume, ſans s'en approprier la découverte (*a*) ; il paroît avoir connu la valvule de l'inteſtin cœcum ou monoculus ; il eſt, dit-il, placé vers la hanche droite, au-deſſous du foie (*b*) ; à cet inteſtin aboutit le colum & l'ileum, & à ceux-ci le rectum, le jejunum & le duodenum : il décrit le contour & les adhérences de ces inteſtins d'une maniere peu connue à ſes contemporains ou prédéceſſeurs (*c*).

L'aboutiſſant du canal cholédoque à l'inteſtin duodenum, ne lui étoit point inconnu ; il a admis une cavité dans l'ouraque, & lui a attribué l'uſage de laiſſer paſſer l'urine (*d*) ; il a cru à l'exiſtence de l'hymen, mais il lui a donné une fauſſe poſition : *tegitur os matricis in virgine velamine ſubtili, ſed in corruptâ eſt ruptum.* Il compare le col de la matrice à la tête d'une tanche. Contre le ſentiment d'Haly Abas, notre Auteur ne penſe pas que le cœur ſe contracte quand les arteres ſe dilatent (*e*). A en juger par les apparences groſſieres de ſa diction, Achillinus paroît avoir connu les conduits de *Warthon.* Voici ce qu'il dit d'analogue : *Duo fontes ſalivæ in quibus ſtilus intrat ſunt manifeſtæ aperientes juxtà linguam, & ibi ſunt carnes glandoſæ* (*f*). Il a auſſi connu le ligament ſuſpenſoir ; la voute à trois piliers ne

(*a*) Voyez Epiſtolarum Anat. Morgani, n°. 92, Euſtachium Epiſt. de auditus organo.
(*b*) Commentaria in mundi, p. 19.
(*c*) Fol. 3.
(*d*) Fol. 4.
(*e*) Fol. 2.
(*f*) Aperio cerebrum medium ubi conjunctura ſeparat.

lui étoit point inconnue (*a*), de même que l'infundibulum (*b*); il n'ignoroit pas non plus quel étoit le contour, l'étendue & la profondeur des ventricules antérieurs du cerveau; il donne une assez exacte description de deux autres, & il me paroît qu'Achillinus en savoit sur ces parties beaucoup plus que ses successeurs, que les Carpi, les Silvius, les Fernel, les Andernahc. XVI. Siecle. ACHILLINUS.

La premiere paire des nerfs indiquée par un des Grecs, décrite par Gabriël de Zerbis, omise par Carpi, ne lui a point été inconnue; elle est l'organe immédiat de l'odorat, *nam penetrant ad nares sub caruncutis transeuntes* (*c*). Il a donné la description de la quatrieme paire de nerfs (*d*); la moëlle épiniere ne remplit point d'un bout à l'autre le canal vertébral, elle se termine à la premiere vertebre lombaire. Notre Auteur a fait quelques recherches sur les os du tarse & métatarse; & quoique la question fût facile à traiter, il n'a rien dit qui mérite d'être rapporté; tantôt il admet quatre os, & tantôt il n'en admet que trois (*b*).

Les ouvrages qu'Achillinus a donnés sur l'anatomie, sont:

In Mundini anatomiam annotationes extant, cum Joanne de Ketan, fasciculus Medicinæ in scripta. Venetiis 1522, in-fol.

De humani corporis anatomia. Venetiis 1516, 1521.

On trouve aussi quelques détails anatomiques dans l'ouvrage suivant: *de subjecto cum annotationibus Pamphili Montii. Venetiis* 1568, in-fol.

1518. BÉRENGER.

Bérenger (Jacques) vulgairement appellé Carpi, parcequ'il étoit de Carpi, dans le Modenois, a fleuri, vers l'an 1518: il a été un des restaurateurs de l'anatomie & de la Chirurgie qu'il a exercée avec distinction à Boulogne; il étoit un des membres de cette Université; cependant il a suivi une route un

(*a*) Dextructo sinistro donec albus arcus occurrat.
(*b*) Fol. 2. B.
(*c*) Haller. Method. stud. p. 376.
(*d*) Fol. 2. B.
(*e*) Pag. 14.
(*f*) Fol. 16.

XVI. Siecle.

BÉRENGER.

peu différente de celle de ſes prédéceſſeurs. Pour apprendre l'anatomie, il n'a point, comme eux, conſulté grand nombre d'animaux; mais il a diſſéqué une grande quantité de cadavres humains; il ſe glorifioit d'en avoir diſſéqué plus de cent; le zele qu'il avoit pour l'anatomie, étoit connu de tout le monde, & on lui a reproché de l'avoir pouſſée juſqu'à diſſéquer des Eſpagnols vivans, attaqués de la vérole. Cette imputation n'eſt point prouvée; on ſait ſeulement qu'il fut exilé à Ferrare, & qu'il y mourut pendant le temps de ſon exil. Cette imputation eſt peu méritée; Carpi lui-même, dans un endroit de ſes ouvrages, déclame contre Eraſiſtrate & Hérophile d'avoir ſuivi cette méthode; le reproche que Carpi faiſoit à ces deux grands hommes, n'eſt pas plus fondé que celui qu'on lui fait. Le public groſſit tous les objets, & regarde comme merveilleux ce qu'il ne connoît pas. Du temps d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, on étoit peu accoutumé aux diſſections; le ſiecle dans lequel Carpi a vécu étoit auſſi ſuperſtitieux, & peut-être davantage. Le Tribunal de l'Inquiſition inquiéta vraiſemblament Carpi d'avoir parlé trop librement ſur les parties de la génération, où il eſt réellement un peu trop libre: peut être que Carpi, pour ſe ſouſtraire à la punition qu'on lui préparoit, ſe réfugia à Ferrare (*a*).

Carpi avoit reçu une éducation des plus propres à développer ſes talens pour l'anatomie; il étoit fils d'un habile Chirurgien qui lui donna les premieres connoiſſances de ſon art, & par une progreſſion naturelle, Carpi étudia la Médecine, & fut reçu Docteur à l'Univerſité de Boulogne, où il profeſſa la Chirurgie & l'Anatomie, parties ſi eſſentielles, qu'un Médecin ne ſauroit exercer ſon art avec diſtinction s'il n'eſt doué de ces connoiſſances.

Carpi eſt l'auteur de pluſieurs ouvrages & de pluſieurs découvertes d'Anatomie & de Chirurgie; il mérite par conſéquent d'être connu des Anatomiſtes. Voyons d'abord ce qu'il a dit de particulier ſur l'anatomie: ſon Compendium eſt diviſé en deux parties;

(*a*) Douglas, p. 57.

la

la premiere renferme les connoissances générales ; la seconde contient des descriptions particulieres. Le corps humain se divise en quatre parties, savoir en trois ventres & en extrémités; le premier ventre forme la tête, le second, la poitrine, & le troisieme, l'abdomen. Voila tout ce qu'il dit dans la premiere partie ; elle n'est pas bien longue, comme l'on voit ; la seconde est heureusement plus étendue, & nous y trouverons plusieurs faits intéressans.

XVI. Siecle. 1518. BERENGER.

On doit commencer l'anatomie par l'exposition des visceres du bas-ventre, parcequ'ils sont très susceptibles de putréfaction ; il le divise en parties contenantes & en parties contenues ; les contenantes sont pour la plupart musculeuses, & jouissent du mouvement de contraction & de dilatation ; le bas-ventre doit être divisé en plusieurs régions.

Carpi se sert de termes grecs pour désigner les différentes parties qui sont contenues dans le bas-ventre, & il rapporte en passant la dénomination des Arabes ; ainsi il parle du mirach, du siphac, &c.

Il est bon de savoir la signification de ces termes, si l'on veut entendre Gabriël de Zerbis, Mundinus, & quelques autres Anatomistes de ce temps.

L'ombilic doit être la premiere partie examinée, parcequ'elle est comme la racine de l'homme ; il a vers la matrice deux arteres, & vers le foie une grosse veine ; il n'y a aussi, dit Carpi, qu'une seule veine au cordon ombilical, quoi qu'en disent ses prédécesseurs qui en avoient admis deux. Les vaisseaux forment un cordon recouvert d'une membrane ; on lie ce cordon dans les nouveaux nés ; on le coupe par-dessus ; les vaisseaux s'obliterent & la ligature tombe quelque temps après (*a*). Entre les muscles du bas-ventre se trouvent deux vaisseaux qui vont aux mammelles ; parmi les chairs on trouve nombre d'autres vaisseaux, mais qui sont si petits, que le sang ne sauroit les pénétrer : notre Auteur ne parleroit il pas des vaisseaux lymphatiques (*b*) ?

Il y a huit muscles de chaque côté du bas-ventre,

(*a*) Page 4.
(*b*) Pag. 5.

XVI. Siecle.

BERENGER.

quatre obliques, deux aſcendans, & deux deſcendans : les deſcendans ſont ſur les aſcendans ; les fibres de ces deux muſcles s'entrecroiſent. Ces quatre muſcles aboutiſſent à quatre membranes qui ſe joignent & forment des gaînes aux muſcles droits, enſuite elles ſe réuniſſent, celles qui appartiennent aux muſcles du côté droit avec celles qui appartiennent aux muſcles du côté gauche ; par cette union ils forment un cordon qu'on nomme la ligne blanche.

Au-deſſous des obliques & entre leurs feuillets membraneux ſe trouvent deux muſcles longs ou droits (*a*) ; ils s'étendent depuis le cartilage xiphoïde juſqu'aux os pubis, *à furculo inferioris pectoris ad os pectinis*. Les fibres charnues n'ont pas la longueur des muſcles ; mais elles ſont entrecoupées par deux énervations nerveuſes ou tendineuſes, *diviſa in latum per duo intermedia nervea ſeu ligamentalia*. L'un de ces ligamens eſt au-deſſus de la région ombilicale, l'autre au-deſſous ; par ce moyen chaque muſcle droit eſt diviſé en trois muſcles particuliers. Les muſcles tranſverſes ſont par-deſſous les droits & les obliques ; ils ſont membraneux en avant & charnus en arriere. Pour exprimer ces différens objets, Carpi a employé ſix planches, à la vérité groſſiérement exprimées, mais qui prouvent que l'anatomie commençoit à ſortir du cahos.

La deſcription du péritoine eſt informe ; celle de l'épiploon eſt plus exacte ; c'eſt un ſac membraneux en forme de bourſe remplie de graiſſe ; on y voit des veines qui ont un battement, & d'autres qui n'en ont point, *venas pulſantes & quietas ;* il eſt fixé par le péritoine à l'eſtomac, & au colon ; il ſert à la digeſtion, en entretenant la chaleur dans l'abdomen : ce ſentiment lui eſt commun avec Galien. Ce viſcere ſe déplace ; quelquefois il ſort par l'ombilic ou par l'aîne (*b*).

Les ſix inteſtins & les noms différens dont on ſe ſert pour les caractériſer, ſont connus à notre Auteur ; il n'ignore point qu'ils ont des fibres charnues, & pluſieurs replis que nous appellons aujourd'hui *valvules conniventes*, & dont Fallope s'eſt arrogé la

(*a*) Page 7.
(*b*) Page 10.

découverte ; il connoiſſoit les adhérences du colon avec les reins, le contour du colon vers les os des iles, & il ſe plaint que cet inteſtin contient dans ſes cavités une humeur viſqueuſe qui peut occaſionner la colique. XVI. Siecle. BERENGER.

L'inteſtin cœcum fait l'office du ſecond ventricule ; les matieres commencent à s'y mouler & à y prendre leur forme. Cette légere explication de Bérenger n'a rien qui répugne au bon ſens ; Liſter l'a pouſſée plus loin ; cet Anatomiſte, ſans rendre à Carpi ce qui lui étoit dû, a propoſé un ſyſtême pour expliquer la forme bizarre que prennent les excrémens de différens animaux, il a cru en entrevoir la cauſe dans le cœcum : ce phyſiologiſte a pouſſé plus loin ſes ſpécclations ; il a prétendu que l'on pouvoit déterminer la figure du cœcum d'un animal en voyant ſes excrémens. Il n'y a perſonne qui ne ſente la futilité de cette explication : Carpi a été plus modéré. A la partie inférieure du colon, ſe trouve un prolongement de la longueur & de la groſſeur du petit doigt (*a*) : c'eſt ce que nous appellons l'appendice cœcale. Notre Auteur eſt le premier qui en ait parlé. L'inteſtin jejunum eſt de couleur jaunâtre, & il eſt toujours vuide ; c'eſt ce qui l'a fait appeller jejunum ; le duodenum eſt droit, il s'abouche dans l'eſtomac, & il communique au foie par le moyen d'un canal qui y porte la bile ; ce canal perce obliquement l'inteſtin duodenum, & ſerpente entre ſes tuniques ; cette direction permet à la bile contenue dans ce canal de couler dans l'inteſtin, & l'empêche de refluer vers le foie (*b*).

Les remarques de Bérenger Carpi ſur le méſentere, ſont juſtes ; c'eſt lui qui le premier a obſervé que ce repli membraneux étoit diviſé en deux parties, une deſtinée à fixer les inteſtins grêles, & l'autre les gros inteſtins : attendons qu'il plaiſe à quelqu'un de nommer les divers prolongemens.

Parmi pluſieurs détails intéreſſans ſur le ventricule,

(*a*) Pag. 11.

(*b*) Iſte canalis ingreditur diagonaliter in iſto inteſtino inter tunicam & tunicam, ne reaſcendat bilis & fortè chilus ad cyſtim.

XVI. Siecle.

BERENGER.

on voit que ces deux orifices ne ſont pas dans le même plan, que le ſupérieur eſt plus antérieur que l'inférieur qui eſt placé beaucoup plus en arriere. La rate eſt placée du côté gauche, elle eſt le ſiege du ris & de la gaieté ; il y a une artere tortueuſe (*a*) qui y aboutit, & une veine qui va pareillement s'y rendre ; ſa ſtructure eſt très dilicate. Le foie forme une maſſe diviſée en pluſieurs lobes ; la partie ſupérieure eſt convexe, l'inférieure eſt concave ; il y a pluſieurs veines & arteres qui vont y aboutir. La deſcription que Carpi donne de la veine porte mérite attention : la véſicule du fiel eſt ſituée à la partie antérieure du foie ; & a deux conduits particuliers, un vient du foie, & l'autre va à l'inteſtin duodenum (*b*). Dans l'hiſtoire des veines on voit qu'il a injecté les principaux vaiſſeaux, & qu'il a connu les papilles. Carpi dit avoir vu deux arteres ſéminales de chaque côté : les véſicules ſéminales lui ſont connues, & c'eſt à tort qu'on attribue la gloire de cette découverte à Rondelet (*c*) : les deux véſicules aboutiſſent à deux canaux qui percent le fonds de l'uretre, & s'ouvrent dans ſa cavité : les teſticules ſouffrent pluſieurs variétés ; ils ſont quelquefois au nombre de trois, mais communément il n'y en a que deux qui ſont ſéparés par une cloiſon (*d*).

La deſcription des vaiſſeaux du bas-ventre contient pluſieurs particularités intéreſſantes ; il a donné un détail aſſez ample des veines & arteres du baſſin ; & a fait remarquer que les vaiſſeaux émulgens du côté droit, étoient plus bas que ceux du côté gauche. Les nerfs ſont groſſiérement exprimés ; à peine en parle-t-il ; il y en a deux qui vont au foie, deux à la veſſie.

Pour mieux décrire la matrice de la femme, il faut, dit notre Auteur, la conſidérer dans l'état de groſſeſſe, & hors de cet état, & il l'a fait en effet ;

(*a*) Page 14.

(*b*) Page 14.

(*c*) Ad iſta vaſa differentia intra ventrem reflexa deſcendunt inter rectum & veſicam, & ibidem ſe dilatant in pluces cavernas ſpermate plenas, page 17.

(*d*) La deſcription de Carpi eſt plus exacte que celle de Raw.

il a même donné deux figures groteſques de ce viſcere. Il paroît auſſi être le premier qui ait comparé le col de la matrice au muſeau d'une tanche ; elle n'a ordinairement qu'une ſeule cavité ; c'eſt un cas très rare d'en trouver deux, & il n'arrive jamais qu'il y ait deux matrices, comme quelques-uns l'ont avancé. Le reproche que Carpi fait, ou à ſes contemporains, ou aux Auteurs qui l'ont précédé, peut s'appliquer à pluſieurs Anatomiſtes modernes : nous nous en rappellerons dans le temps *a*). Carpi rapporte l'obſervation d'une extirpation de la matrice.

XVI. Siecle.

BERENGER.

La poitrine de l'homme eſt plus grande que celle de la femme qui a au contraire le baſſin plus ample que l'homme. Un Médecin vivant, qui jouit de la plus grande réputation, s'eſt arrogé cette découverte : le reſpect que j'ai pour lui m'empêche de le nommer ; il ſe reconnoîtra lui-même dans cet ouvrage.

Sa deſcription du thymus mérite d'être examinée, elle eſt ſupérieure à celle que ſes prédéceſſeurs avoient donnée de ce viſcere ; la plupart ne l'avoient point connu. Les muſcles intercoſtaux ſervent tous à relever les côtes. L'homme ſeul a le cœur placé obliquement (*b*) ; on ſait que dans les autres animaux il a une ſituation perpendiculaire : il admet de l'eau dans le péricarde, & il fait entendre que c'eſt de-là que vient l'eau qui coula par la plaie qu'on fit à Jeſus-Chriſt. Cette explication pourroit bien lui avoir mérité la diſgrace des Inquiſiteurs.

L'hiſtoire des vaiſſeaux de la poitrine n'eſt pas auſſi claire que celle des vaiſſeaux du bas-ventre. Il paroît que les connoiſſances que Carpi avoit ſur cette matiere, étoient très limitées, & qu'il n'en ſavoit pas même autant que Gabriël de Zerbis, dont il a fait une amere critique ; cependant il refuſe aux rameaux auriculaires de l'artere temporale le titre d'arteres ſpermatiques, contre l'avis de Galien & de pluſieurs de ſes ſectateurs. Carpi aſſure qu'on peut

(*a*) Page 21.
(*b*) Page 27.
(*c*) Commentaria in Anatom. Mundini, pag. 336.

XVI. iecle.

couper ces vaiſſeaux ſans crainte de rendre le ſujet ſtérile (*a*).

BERENGER.

Ses remarques ſur les courbures des arteres carotides & ſur celles des arteres vertébrales, ſont juſtes ; les rameaux qui partent de ces arteres & qui ſe perdent au péricrâne ou aux muſcles qui les recouvrent, quoique dans l'ordre naturel, ont été omis par la plupart des Anatomiſtes modernes, & notamment par Mr. Winſlow.

L'anatomie du larinx eſt un peu plus détaillée dans les ouvrages de Carpi que dans ceux de Mundinus ; il a connu les cinq cartilages dont on ne connoiſſoit précédamment que trois.

Il admet les muſcles hyo-épiglotiques, & les tyro-épiglotiques.

Nous ne parlerons point de ſon oſtéologie, il en dit moins que Galien & nombre d'autres Anatomiſtes qui l'avoient précédé. Ses idées ſur le cerveau ſont très obſcures dans ſon *Iſagoge* ; elles ſont plus étendues dans ſon commentaire ſur Mundinus ; dans cet ouvrage il donne très au long la deſcription des grands ventricules, & il y indique la ſciſſure qu'on attribue communément à Silvius ; la moëlle épiniere y eſt auſſi un peu mieux décrite ; il a vu la ligne longitudinale de diviſion, & l'aqueduc ; il a le premier démontré que le *rete admirabile* placé ſur les apophiſes pierreuſes de l'os temporal, n'exiſtoit point ; & a indiqué les principales diviſions des arteres carotides.

Carpi critique de Zerbis (*b*) n'a point connu les nerfs olfactifs : ce qui eſt extraordinaire, vu le talent exquis qu'il avoit pour l'anatomie : cet exemple prouve que ſouvent pluſieurs s'érigent en critiques d'ouvrages qu'ils ne comprennent pas, & qu'ils devroient étudier ſérieuſement.

Il eſt difficile d'aſſurer ſi les nerfs obliques ſe croiſent, ou s'ils ne font que s'entre-toucher, *de hoc*, dit-il, *adhuc ſub judice lis eſt* (*c*).

(*a*) Page 33.

(*b*) Zerbis a eu une parfaite connoiſſance des nerfs de la premiere paire.

(*c*) Page 49.

Pour ce qui eſt des muſcles, Carpi a à-peu-près connu ceux que Galien avoit décrits ; il n'a découvert que le fléchiſſeur propre du pouce. XVI. Siecle. BERENGER.

Dans ſes remarques ſur le nez (*a*) & ſur les yeux, il décrit les ſinus ſphénoïdaux; il parle de leurs os principaux, mais il ne connoît point les palatins, ni le canal nazal. Sa deſcription des os unguis, n'eſt pas digne de lui ; cependant il a connu les points & les conduits lachrymaux. Parmi ce langage obſcur on trouve la deſcription de cette pellicule membraneuſe, placée au-devant de la rétine qu'on attribue à Albinus, & ſur laquelle cet Auteur penſe que ſe fait la ſenſation de la vue (*b*). Voici les propres paroles de Carpi. *Poſt iſtas tunicas ſunt duæ aliæ, una anteriùs, altera poſteriùs, quæ eſt major anteriore: anterior vocatur aranea ; poſterior retina: aranea eſt ſubtilis, denſa tamen, lucidior adamante* (*c*). Il a eu connoiſſance de la membrane, du tympan, des deux oſſelets de l'ouie, ſans cependant s'en approprier la découverte ; il ne leur a point donné de nom particulier dans cet ouvrage, *duo oſſicula*, dans ſon commentaire ſur Mundinus, il les a appellés marteau & enclume: Carpi a encore connu le limaçon; mais la deſcription qu'il en donne eſt très obſcure.

La deſcription des extrêmités ne contient rien de particulier ; on y voit ſeulement l'hiſtoire des veines qu'on ſaigne au bras, la céphalique, baſilique, médiane, ſalvatelle.

Aux extrêmités inférieures, les ſaphenes, les veines des extrêmités ſont exprimées par quatre figures. Ce que Carpi dit ſur les os & ſur les muſcles eſt très inférieur à ce qu'Hippocrate & Galien nous ont tranſmis.

Voilà à-peu-près l'extrait de ce que Carpi ſavoit en anatomie ; on le regarde comme le reſtaurateur de cette ſcience, & en effet, il l'eſt par ſes travaux & par le temps qu'il a vécu & qu'il a travaillé ; mais il faut avouer que ſon anatomie eſt ſi inférieure à celle de Veſale, qu'on feroit beaucoup mieux de lui donner

(*a*) Page 50.
(*b*) Annotationes Acad.
(*c*) Carpi Iſagoge, pag. 51 & 52.

XVI. Siecle

BERENGER.

la gloire complette que de l'accorder à Carpi, ou de la lui faire partager avec lui.

Les connoiſſances de l'anatomie conduiſent bientôt à la pratique de la Chirurgie ; Carpi y fit de grands progrès, il a enrichi cette partie de l'art de guérir de pluſieurs importantes découvertes ; celle qui lui fait un honneur éternel, & de laquelle l'humanité lui ſera toujours reconnoiſſante, c'eſt d'avoir attaqué le mal vénérien avec le mercure. Carpi s'eſt ſervi le premier des frictions mercurielles. La vérole qui porte ſouvent ſes fâcheux effets ſur le tiſſu de la peau, & l'altere en y produiſant des ulceres les plus opiniâtres, lui parut avoir de l'analogie avec la plupart des maladies cutanées contre leſquelles on ſe ſervoit du mercure avec ſuccès ; par ce raiſonnement judicieux il ſe détermina à combattre ce mal rébelle par les frictions mercurielles. Torella & pluſieurs autres dont nous avons parlé plus haut, avoient déja preſcrit le mercure ſous une autre forme. Peu de Chirurgiens avoient fait attention à ce genre de traitement ; il étoit réſervé à Carpi d'en étendre l'uſage & de le rendre public. Carpi eſt, à mon avis, celui qui a fait plus de bien à l'humanité ; ſans lui l'univers ſeroit dévaſté par les ravages qu'auroit fait la vérole. Son traité ſur les fractures du crâne ne contient rien de particulier ; il n'eſt point écrit avec élégance, mais avec franchiſe, & l'on reconnoît la probité même dans ſa diction (a). Il ſuit preſque par-tout la façon de penſer des Arabes, rarement celle des Grecs, & à peine les cite-t-il. On trouve un grand nombre de remarques chirurgicales dans le commentaire de Carpi ſur l'anatomie de Mundinus ; il y parle d'une extraction de matrice faite avec un fil retors. Voici ſes propres paroles. Le fait eſt intéreſſant. *Quæ mulier habebat matricis corpus extra vulvam ad inſtar magnæ burſæ inverſæ : & talis matrix corrupta, fœtida & cangrænata : quæ matrix exierat in partu difficili, & obſtetrices non potuere intromittere : ego autem ligavi eam prope orificium colli, cum filo tortuoſo*

(a) Haller. Méthod. ſtud. pag. 720.

XVI. Siecle
BERENGER.

satis grosso, & subito eam secavi ac si secassem cum rasorio. Les symptomes de la maladie se calmerent, & la femme guérit. On pourroit contester à Carpi par bien de raisons, que ce soit précisément la matrice qu'il ait crapontée ; mais le fait demanderoit des discussions qui nous écarteroient de notre objet. Carpi parle d'une fille qui a conçu à l'âge de neuf à dix ans *a*). Il a vu un jeune homme de sept ans qui éjaculoit, avoit la voix pleine, du poil au menton & au pubis. Il parle de plusieurs personnes qui rendroient leur urine par l'ombilic (*b*) ; des hydropiques qui se sont déchargés de leurs eaux par cette voie ; & des femmes d'un âge décrépit qui avoient encore leurs regles (*c*) ; il admet les naissances tardives & prématurées ; & nie qu'on puisse rendre une femme enceinte par l'anus (*d*) ; il rapporte l'exemple d'une superfœtation. La superstition paroît souvent dans les ouvrages de Carpi. Il entre dans quelques détails scrupuleux sur la lèpre (*f*) ; il y fait mention d'une vessie qui étoit remplie d'air, & fait l'histoire d'une plaie aux sinus frontaux, dont il connoît la communication avec les ethmoïdaux (*g*).

Il défend de se servir de collires trop irritans, de peur de produire des cicatrices qui bouchent les points lachrymaux (*h*).

De cranii fractura. Bononiæ 1518. *Venetiis* 1535, in-4°. *Lugd. Batav.* 1629, in-8°. *Ibid.* 1651, in-8°. (*i*). *Ibid.* 1715 (*k*).

Isagogæ breves, perlucidæ, &c. in Anatomiam humani corporis. Bononiæ 1524, in-4°. *Venetiis* 1535, in-4°.

(*a*) Commentaria in Mundinum, edit. Bonon. 1521, pag. CCXXVIII.
(*b*) Fol. CCLXII.
(*c*) Fol. CCXXX.
(*d*) Fol. CCXLVI.
(*e*) Fol. CCXIII.
(*f*) Fol. CCCXLIII.
(*g*) Fol. CCCCXIV.
(*h*) Fol. CCCCLXVIII.
(*i*) Manget de scriptis medic.
(*k*) Haller Method. stud. p. 726.

XVI. Siecle.

Commentaria cum additionibus ſuper Anatomiam Mundini. Bononiæ 1552, in-4°. 1621, in-4°.

ALMENAR.

Almenar (Jean) (*a*), Profeſſeur de Médecine en Eſpagne, floriſſoit vers l'an 1530. Nous avons de lui un ouvrage ſur la vérole; il s'eſt ſervi du mercure ſans avoir en vue d'exciter la ſalivation; au contraire, il recommande l'uſage des purgatifs & des lavemens lorſqu'on ſent que le mercure porte aux glandes ſalivaires: il avoit tiré ſa méthode des Arabes, que Torella & Léonicenus, & Carpi & Vigo, &c. avoient ſuivis On ne voit pas trop pourquoi des Auteurs plus poſtérieurs ont pris le mauvais effet qu'a le mercure d'exciter la ſalivation pour une propriété eſſentielle, & ſans laquelle il n'opéreroit point la guériſon; peut-être la cauſe vient-elle du peu de ſoin des Auteurs du dernier ſiecle à conſulter ceux qui avoient écrit avant eux: leur eſprit ambitieux couroit plutôt à la nouveauté qu'à la lecture des bons ouvrages, & c'eſt ce qui a fait enfanter mille ſyſtêmes pernicieux, & oubler nombre d'objets intéreſſans. J'eſpere que cet ouvrage en fera revenir pluſieurs.

Nous avons d'Almenar,

De morbo gallico. Papiæ 1520, in-fol. *cum Ang. Bolognini, Leoniceni Alexand. Benedicti. aliorumque de eodem ſcriptis. Lugduni* 1536, in-4°. *cum iiſdem. Lugduni* 1539, in-8°. *& tomo* 1. *operis de morbo gallico. Venetiis*, p. 310.

Ces Auteurs n'auroient point trouvé place dans cet ouvrage s'ils n'euſſent été des premiers qui ont employé le mercure contre la vérole; j'ai cru pouvoir me permettre cette légere digreſſion pour faire honneur à ces bienfaiteurs de l'humanité.

1520.

BRABUS CHAMICUS.

Brabus Chamicus (Jean), Médecin Portugais, enſeigna publiquement l'Anatomie dans l'Univerſité de Conimbre. Nous avons de lui un ouvrage ſur les plaies de la tête. La théorie qu'il propoſe pour en expliquer la plupart des fractures, eſt ridicule. Les principes phyſiques ſur leſquels il s'appuie, ſont déduits de la philoſophie d'Ariſtote; on y

(*a*) Voyez Linden, de ſcriptis Med. Aſtruc, de lue venerea, Freind, Haller, &c.

trouve cependant quelque observation intéressante. XVI. Siecle.

L'ouvrage est intitulé :

De capitis vulneribus. Conimbricæ 1516, in-fol. CATANEUS.

Dans le même temps que Brabus Chamicus florissoit en Portugal, Jacques Cataneus exerçoit la Médecine avec célébrité à Gènes. Il s'est fort occupé au traitement des maladies vénériennes ; il a observé que dans cette maladie, après les parties génitales, la bouche & les parties qui y sont contenues, sont les premieres à s'altérer ; il a aussi soutenu que la vérole pouvoit rester dans le corps un grand nombre d'années, sans se déclarer : il a fait usage des frictions mercurielles, & il est le premier qui les ait réitérées lorsqu'elles n'avoient point réussi la premiere fois (*a*).

Tractatus de morbo Gallico, composé avant 1505 (*b*).

Après avoir donné l'histoire de Cataneus, Freind parle d'un certain Pierre Maynard de Verone qui a aussi écrit sur la vérole : il faisoit venir cette maladie d'une constellation particuliere qui avoit depuis peu fait une révolution dans l'orbe céleste, & il prétendoit que lorsque cette constellation s'éloigneroit du globe de la terre, la vérole disparoîtroit avec elle ; il prédit même que ce changement utile & agréable à l'un & à l'autre sexe, ne seroit pas lent à survenir. La prédiction étoit trop avantageuse au genre humain pour qu'elle s'effectuât. Maynard eut le regret de mourir sans voir sa prophétie accomplie, & je crains, pour le malheur de l'espece, que nous ni nos enfans n'ayons le même sort de notre Prophête. Quoique Maynard eut les yeux fascinés par les charmes de l'Astrologie, il ne laissa pas d'observer nombre de faits intéressans à l'histoire de la vérole, comme ulceres au gosier, à la trachée-artere, à la colomne vertébrale, aux articulations, &c. MAYNARD.

Nous avons de lui,

De morbo Gallico tractatus duo extant, tomo 1, operis de morbo Gallico, p. 336, 340.

Pratensis ou Apratis (Jason) né à Ziriczée en JASON.

(*a*) Freind, Histor. Med. p. 327, in-4°.
(*b*) Haller, Meth. stud, p. 583.

Zélande, exerçoit la Médecine vers l'an 1520.

XVI. Siecle.

1524. JASON.

Nous avons de lui plusieurs ouvrages écrits en très bonne latinité, & où l'on trouve beaucoup d'érudition; son style est beaucoup plus libre que celui de la plupart des Auteurs ses contemporains. Son traité *de uteris* contient l'histoire des mariages de différens peuples. Sa dissertation sur l'art de faire des enfans, est ornée d'un nombre prodieux d'histoires qui prouvent jusqu'à quel point les hommes ont porté leur crédulité. Les femmes rusées faisoient accroire au peuple que les morts venoient jouir d'elles pendans la nuit. Jason assure que de son temps on croyoit les jeunes veuves très exposées à de pareilles visites de la part des maris qu'elles avoient enterrés.

On trouve de la légéreté dans tous les ouvrages de Jason; ceux qu'il a donnés sur la pratique, se ressentent de sa frivolité, & je doute beaucoup qu'on puisse déduire la moindre conséquence pratique des ouvrages de cet Auteur.

De tuenda sanitate libri quatuor. Antuerp. 1538, in-4°. *De parturiente & partu liber. Antuerpiæ* 1527, in-8°. *Amstelodami* 1657, in-12.

Libri duo de uteris. Antuerpiæ 1524, in-4°. *Amstelodami* 1657, in-12.

Liber de arcenda sterilitate & progignendis liberis. Antuerpiæ 1531, in-4°.

De cerebri morbis. Basileæ 1549, in-8°.

DURER.

Durer (Albert) Peintre & Géometre célebre qui florissoit au commencement du seizieme siecle, naquit à Nuremberg le 20 Mai de l'an 1471. Il s'occupa pendant sa jeunesse à l'Orfevrerie, dont son pere faisoit le métier: cependant cet état ne lui convint plus après quelque temps qu'il s'y fut exercé: il embrassa celui de Peintre, courut les principales Provinces de l'Europe, & sur-tout l'Italie qui étoit le théâtre de la belle peinture. Il fit des progrès rapides dans cet art, & donna à l'âge de vingt-trois ans des estampes qui sont aujourd'hui très estimées des amateurs. Cet essai fut suivi de divers ouvrages, les uns plus curieux que les autres. Un de ces chefs-d'œuvres, & qui est relatif à notre objet, c'est un traité des proportions dont les Peintres

ſont grand cas, & dans lequel les Anatomiſtes pourront puiſer nombre de faits intéreſſans ſur les proportions des ſujets de divers âges. XVI. Siecle.

De ſymmetria partium humanorum corporum, ſeu de proportione corporis humani libri quatuor è Germanica lingua in latinam verſi. Norimbergæ 1528 (*a*) in-fol. 1534, in-fol. (*b*). *Pariſ.* 1557, in-fol. p. 122. De la proportion des parties & portraits des corps humains; il a été imprimé en italien. 1594, in-fol. 1525.

Felicianus (Jean Bernard) Médecin de Veniſe, étoit très verſé dans la philoſophie & dans la connoiſſance des langues étrangeres. Cette étude ne lui fit point oublier celle de l'Anatomie; il s'en occupa beaucoup; il fit ſur-tout pluſieurs recherches ſur la ſtructure du fœtus. Ses travaux furent ſans fruit pour le progrès de l'Anatomie, & il n'a pour mérite réel que celui d'avoir été un de ſes zélés partiſans. FELICIANUS.

De fœtus formatione: item de ſeptimeſtri partu, in-4°. *Venetiis.*

Marianus Sanctus. De tous ceux qui ont vécu depuis Celſe juſqu'au dix-ſeptieme ſiecle, Mariana, Médecin d'Italie, s'eſt le plus occupé à la lithotomie; il floriſſoit vers l'an 1539; Barleta, petite Ville du Royaume de Naples, dans la Terre de Bari, étoit ſa patrie: c'eſt ce qui l'a fait appeller *Barolitanus*, ou *Marianus Sancti Barolitani*. On le connoît communément aujourd'hui ſous le nom de Marianus Sanctus. Quoiqu'il fût Médecin, & fit ſon occupation ordinaire de la Chirurgie; il n'admettoit aucune différence entre ces deux états; & croyoit même qu'on ne pouvoit exceller dans quelqu'un d'eux, qu'autant qu'on avoit des connoiſſances ſuffiſantes dans l'autre; il trouvoit cependant dans la Chirurgie un degré d'évidence & de certitude qu'il n'entrevoyoit pas dans la Médecine; c'eſt ce qui le détermina à embraſſer cette partie de préférence. 1526. MARIANUS SANCTUS.

Je ſerai court ſur les ouvrages généraux de Chirurgie que Mariana nous a laiſſés; cet Auteur n'a preſque rien dit qui lui ſoit particulier: comme Jean de Vigo, il a groſſi ſon livre d'un nombre prodi-

(*a*) Haller, meth. ſtud. M. p. 322.
(*b*) Douglas, Bibliograph. Anat. p. 62.

XVI. Siecle.

MARIANUS.

gieux de formules ; il appliquoit ſur les plaies un tas d'emplâtres, d'onguens, ou autres ingrédiens qui s'oppoſoient plutôt à la réunion des bords qu'à la formation de la cicatrice.

Sa théorie ſur la ſaignée eſt fondée ſur les mathématiques ; pour en expliquer les principaux effets, il a fait graver un parallélogramme avec ſes deux diagonales : il s'accommode à la figure, & donne une tournure à ſon explication qui eſt forcée & très éloignée de la vraiſemblance.

Les plaies de la tête ſont aſſez bien circonſtanciées, mais on y trouve une énumération ſi longue des plantes, des emplâtres, des poudres céphaliques, qu'on ne peut en ſoutenir la lecture ſans ſe faire une violence extrême ; il a une ſi grande foi à ſes emplâtres (*a*), qu'il dit avoir guéri par ce ſeul ſecours nombre de bleſſés à la tête, avec épanchement dans le crâne. De telles aſſertions pouvoient être goûtées dans le ſeizieme ſiecle ; je doute qu'elles fiſſent fortune aujourd'hui ; l'on connoît trop la phyſique du corps humain pour croire que des emplâtres appliqués ſur la peau du crâne puiſſent diſſiper les ſymptomes qui ſurviennent à la ſuite des fractures à la tête avec épanchement. Son traité ſur la pierre mérite un autre ſort que celui dont nous venons de tendre compte. Mariana eſt le premier qui ait parlé du grand appareil. L'hiſtoire donne à Jean de Romanis l'honneur de la découverte, & à Marianus Sanctus celui d'avoir le premier décrit cette méthode ; c'eſt des propres ouvrages de Marianus Sanctus qu'on a déduit ce point d'hiſtoire.

Avant d'en venir à la deſcription de ſa méthode, Mariana expoſe les cauſes du gravier & du calcul ; il y en a d'éloignées & de prochaines ; il y a une matiere patiente & une vertu agente (*b*), &c. &c. parmi les alimens il n'y en a pas qui produiſent plus vîte les graviers que le fromage, que le pain qu'on n'a pas fait fermenter, que l'uſage immodéré des farineux. La même maladie peut encore ſurvenir,

(*a*) De Chirurgia ſcriptores Geſnero, Tiguri p. 175.
(*b*) Pag. 176.

lorſqu'on n'a pas un ordre réglé pour prendre ſes repas, &c. (*a*).

XVI. Siecle. MARIANUS.

Les gens gras ſont plus ſujets au calcul que les maigres, les jeunes que les adultes, & ceux-ci moins que les vieillards.

Il y a deux ſortes de pierres; l'une a ſon ſiege dans les reins, & l'autre dans la veſſie; celle de la veſſie eſt plus ferme que celle des reins; des ſignes généraux & particuliers caractériſent chacune de ces maladies; & il y a auſſi un genre de traitement affecté à chacune d'elles.

Les ſignes de la pierre au rein ſont une demangeaiſon vers les régions rénales, à laquelle ſuccede immédiatement après une douleur gravative qui accroît lorſque le malade marche ou qu'il ſe tient de bout; le malade ſe plaint d'un engourdiſſement dans l'extrêmité inférieure correſpondante, ou bien il lui ſemble ſentir des fourmis qui rampent ſur cette partie: le vomiſſement ſurvient, la reſpiration devient gênée à cauſe de la proximité des reins avec le diaphragme: les urines ſont chargées de gravier, & à ce ſeul ſigne on diſtingue cette maladie de la colique dans laquelle les urines ſont naturelles: les modernes ont un ſigne plus poſitif, dont Mariana n'avoit aucune connoiſſance; c'eſt la rétraction du teſticule; ce ſymptome arrive lorſque la pierre eſt dans le rein, & ne ſurvient pas dans les attaques de colique; j'ai été moi-même, dit Mariana, la victime de cette cruelle maladie; & c'eſt d'après ma propre expérience que j'en donne la deſcription.

Il y a deux genres de traitement; l'un prévient la maladie, & l'autre la guérit; on prévient la maladie en évitant les cauſes qui la produiſent (*b*).

On la guérit en uſant des remedes ſuivans. Notre Auteur en propoſe un nombre prodigieux; voici ceux qu'il paroît préférer.

Prenez ſyrop d'endive, d'oſeille & de nymphæa, cinq onces de chacun, eau de fenouil & d'endive, une once; mêlez, vous aurez un ſyrop dont Mariana dit s'être très bien trouvé. Ce remede, outre

(*a*) Pag. 179.
(*b*) Pag. 180.

XVI. Siecle. MARIANUS.

mon témoignage, dit Mariana, & celui de Galien qui lui a vu procurer de très bons effets (*a*); cependant ce syrop, quoique très salutaire, n'est pas à comparer à la poudre suivante; c'est par elle que notre Auteur s'est guéri du calcul; elle lui avoit été ordonnée par les savans Docteurs ès Arts & en Médecine, *Fabius Francolinus*, & *Nicolas Antoine Panarellus*, possesseur du remede (*b*).

Prenez semence & racine de persil sauvage, quatre dragmes, fleurs de chardon étoilé, huit dragmes, faites sécher au four jusqu'à que vous puissiez les réduire en poudre, dont vous prendrez un scrupule & demi, ou deux, dans un bouillon, ou dans un verre de vin blanc (*c*); ce remede est si bon, *dit Marianus Sanctus*, que je prie les lecteurs de mon ouvrage de rendre leurs actions de grace aux Auteurs de ce remede, car il réussit aussi bien lorsque la pierre est dans le rein que lorsqu'elle est dans la vessie; je ne dois cependant point dissimuler, continue notre Auteur, que dans ce dernier cas je me suis bien trouvé d'injecter dans la vessie une décoction, dont personne ne s'est servi avant moi; elle se fait avec six onces de ézame, quinze onces d'eau commune, trois dragmes de gingembre, & dix dragmes de chausse-trape, faites infuser jusqu'à ce qu'une partie de l'humidité soit évaporée.

La poudre & l'injection sont fort analogues au remede de Mr. Baville, ancien Intendant du Languedoc. On sait que la chausse-trape faisoit la base de ce remede, & elle fait pareillement celle de ceux que prescrit Mariana. Les remedes pris intérieurement font, selon Mariana, un plus grand bien lorsque la pierre est dans le rein que lorsqu'elle est dans la vessie; au contraire, dans ce cas-ci les injections dans la vessie de liqueurs dissolvantes, procurent des effets plus salutaires que les remedes qu'on prend intérieurement

Les signes du calcul dans la vessie sont une diffi-

(*a*) Pag. 180.

(*b*) Monopolitanus.

(*c*) Et propterea illis gratias agite quæso vos omnes qui nostris usurieritis lucubrationibus, Pag. 181.

culté

culté d'uriner, la suppression de l'urine dans le temps que le sujet pisse, des cuissons douloureuses au périné, l'urine coule quelquefois involontairement, & le malade ressent de très vives douleurs à la verge immédiatement après qu'il a uriné. Mariana propose plusieurs remedes palliatifs pour faire uriner le malade. Il a recours à un instrument mince & long, en forme de pinces ; il l'introduit dans l'urethre comme nous introduisons les sondes ; dès que l'instrument est introduit, il écarte les deux cilindres, & il dilate l'urethre ; par ce secours le malade urine presque dans l'instant : cet instrument est bien éloigné pour sa perfection des sondes que nous employons aujourd'hui ; il a quelque ressemblance aux dilatateurs de l'urethre des femmes ; mais il est plus long & plus tortueux ; le frere Côme peut avoir puisé dans cet instrument quelque idée pour la formation de son lithotome.

Cependant le secours le plus efficace contre le calcul de la vessie, est l'opération chirurgicale ; Marianus Sanctus en propose une particuliere qu'il tient de *Jean de Romanis*, son maître, qui exerçoit la Chirugie à Cremone. Avant d'entrer en matiere, il donne une légere description de la vessie : comme toutes les autres opérations de la Chirurgie, celle-ci ne peut se faire avec un égal succès dans toutes les saisons de l'année ; l'automne est la plus favorable ; cependant toutes les automnes ne sont pas encore, ajoute notre Auteur, également salutaires ; il faut examiner le cours des astres, & lire l'avenir dans eux, s'il est possible ; il y a des constellations heureuses & d'autres malheureuses : ainsi le bonheur des humains dépend presque toujours de la constellation sous laquelle ils sont nés (*a*). Un grand homme peut-il tenir un langage si puérile ?

La méthode de Mariana ou de Jean de Romanis est aujourd'hui connue sous le nom de grand appareil, soit parcequ'il faut un grand nombre d'instrumens pour la faire, ou parceque l'on fait en premier lieu une petite incision comme Celse la pres-

(*a*) Pag. 188, B

XVI. Siecle. 1526. MARIANUS.

crit, & qu'enſuite on en fait une beaucoup plus grande.

Huit inſtrumens ſont néceſſaires à cette opération; une ſonde ronde & d'une figure propre à couler dans l'urethre de l'homme; c'eſt par ſon moyen qu'on s'aſſure de l'exiſtence de la pierre; Mariana appelle cet inſtrument *ſyringa tentativa*.

Une ſonde cannelée, à la faveur de laquelle on fait l'inciſion néceſſaire pour extraire la pierre, & on conduit le gorgeret dans la veſſie, l'Auteur la nomme *itinerarius*; cet inſtrument eſt en tout ſemblable à celui dont nous nous ſervons encore pour le même objet; ainſi les modernes n'ont rien innové là-deſſus.

Mariana donne la deſcription d'une eſpece de raſoir pour faire l'inciſion.

Le cinquieme inſtrument néceſſaire à cette opération, eſt une ſonde creuſe qu'on doit introduire dans la veſſie après la premiere inciſion; c'eſt par elle qu'on évacue le reſte de l'urine qui eſt contenu dans la veſſie, & qu'on s'aſſure de la grandeur & du nombre des pierres.

Deux conducteurs ſont néceſſaires pour diriger les tenettes dans la veſſie; ces conducteurs ſont d'argent & reſſemblent à deux gros ſtilets un peu recourbés par une de leurs extrémités.

Le dilatatoire conſiſte en deux lames pliées en zigzag, auxquelles ſont adaptées deux autres lames qui s'écartent mutuellement & qui dilatent la plaie en s'éloignant.

Les tenettes dont nous nous ſervons ſont ſemblables à celles que Mariana a fait repréſenter.

Les deux latéraux dont parle notre Auteur, ſont aſſez ſemblables aux tenettes; de tous les inſtrumens indiqués, c'eſt le plus inutile & le plus embarraſſant.

Le verveu eſt un inſtrument en forme de ſtilet boutonné qu'on introduit, après qu'on a extrait la pierre, pour s'aſſurer s'il n'y a pas quelqu'autre corps étranger dans la veſſie.

La cuillere eſt employée au même uſage; on

XVI. Siecle.

1526. MARIANUS.

verra dans le détail comment & avec quel ordre il faut se servir de ces instrumens.

Pour faire cette opération, le malade doit être couché sur le bord d'une table, la tête relevée & les cuisses fléchies, de maniere que les talons soient proches des fesses; on écarte les genoux afin que le périné, qui est la partie sur laquelle on doit opérer, soit plus apparent; le malade est maintenu dans cette position par plusieurs Aides.

On introduit une sonde cannelée dans la vessie, & on la tourne de maniere que la concavité regarde l'intestin rectum, & la convexité fasse saillie vers le périné; avant d'en tenter l'introduction, Mariana recommande d'oindre avec de la graisse ou de l'huile la sonde, de peur d'excorier le canal de l'urethre, ou de faire de fausses routes. On fait relever les bourses par un Aide placé à côté; on lui fait aussi tenir la sonde avec la même main, & tirer la peau vers le côté gauche avec l'autre main qu'il passe sous la cuisse: la sonde doit être placée de maniere que le manche soit vis-à-vis la ligne blanche. Avec un des doigts de l'autre main, le Chirurgien tâche de découvrir le sillon de la sonde afin d'y porter l'instrument tranchant; cette manœuvre faite, sans perdre de vue le point où il faut faire l'incision, le Chirurgien reçoit des mains d'un Aide l'instrument tranchant qui a la figure d'un rasoir; sans en avoir le volume (*a*), il fait une incision sur la sonde de quelques lignes de longueur, & tâche d'en découvrir la cannelure; il continue la section de trois ou quatre travers de doigt de longueur dans l'adulte, de deux ou trois dans les enfans; en général on doit varier la grandeur de la plaie suivant la grosseur de la pierre. Il ne faut pas que le fer tranchant fasse l'ouverture en entier, il faut après l'incision se servir du dilatant pour aggrandir la voie (*b*). L'ouverture faite, on introduit à la faveur de la crenelure de la sonde un conducteur dans la vessie; on retire la sonde, & on introduit par le moyen du conducteur un crochet, afin d'amener la pierre

(*a*) Page 187. B.
(*b*) Pag. 190. B.

XVI. Siecle.

proche de l'ouverrure pour pouvoir l'extraire par le moyen des tenettes.

1526. MARIANUS.

Si la pierre eſt trop groſſe pour pouvoir paſſer par l'ouverture, il faut tâcher de la briſer dans la veſſie en rapprochant fortement les jambes de la tenette; cette précaution eſt inutile ſi la pierre n'eſt pas exceſſivement groſſe; on la retire dès qu'on l'a ſaiſie, en appliquant ſes deux mains aux tenettes (*a*).

Il peut y avoir pluſieurs pierres dans la veſſie, & il ſeroit fâcheux de cicatriſer la plaie ſans les avoir extraites: pour s'en aſſurer, on introduit par la plaie un ſtilet boutonné qu'on pouſſe dans la veſſie: Mariana nomme cet inſtrument *verriculus*; on l'appelloit encore de ſon temps *bucton*. Si par ce moyen on connoît que la veſſie contient d'autres pierres, ou qu'il y ait des grumeaux de ſang, il faut réintroduire les tenettes & les extraire, comme je l'ai déja indiqué: c'eſt toujours Mariana qui parle. Cette opération faite, il faut emporter le gravier qui eſt au fonds de la veſſie, ſoit qu'il y fût depuis long-temps ou qu'il s'y ſoit dépoſé pendant l'opération: on introduira en conſéquence, à la faveur du conducteur, la cuiller (*a*) avec laquelle l'on vuidera la veſſie. Cette manœuvre doit être répétée pluſieurs fois, *& hoc non bis, ſed ter quaterque vel toties quoties neceſſitas ipſa exigeret reiterari debet* (*b*). Une précaution des plus intéreſſantes, & que le Lithotomiſte ne doit jamais perdre de vue, c'eſt de ne point faire l'inciſion ſur la ligne médiane du raphé, mais à côté, à droite ou à gauche, n'importe où: l'Opérateur doit ſavoir qu'il ne faut point toucher au ſphincter de la veſſie, parceque ſi on le coupoit, le malade auroit toute ſa vie une incontinence d'urine, peut-être même une fiſtule au périné; ni à l'artere hémorrhoïdale, aujourd'hui honteuſe externe qui ſerpente à la partie la plus déclive du périné, & proche du rectum, parcequ'il pourroit arriver une hémorrhagie mortelle (*c*); pour éviter l'un & l'autre de

(*a*) Quam poſtea leniter parumper extrahat manibus ſuis ambos ſimul forcipes ſumentibus, p. 91. B.

(*b*) Pag. 192.

(*c*) Page 191.

ces inconvéniens, il ne faut point s'approcher de ces parties (*a*). Mariana expose ensuite la maniere de traiter la plaie, & d'attaquer en Médecin les principaux symptomes qui surviennent après l'opération : ses réflexions sont justes pour la plupart ; il est seulement trop compliqué dans l'appareil & dans l'emploi des topiques. XVI. Siecle. 1526. MARIANUS.

Il est rare qu'on soit obligé de tailler les femmes, parcequ'elles sont peu sujettes au calcul ; cependant il arrive quelquefois qu'on est obligé de recourir à cette opération. La méthode de tailler les femmes est différente de celle que nous avons décrite pour les hommes & les enfans. Lorsque le calcul est d'un volume médiocre pour l'extraire, il suffit de dilater le canal de l'urethre ; s'il est un peu trop gros, il faut faire une ouverture artificielle ; cette ouverture doit se faire latéralement, c'est-à-dire, de l'urethre vers la tubérosité de l'ischium. On introduira d'abord un conducteur dans le méat urinaire : un Aide retirera avec ses doigts la levre de la vulve du côté vers lequel on doit opérer, & le Chirurgien fera l'incision du méat urinaire jusqu'à très peu de distance de l'os ischium. Il ne faut point s'épouvanter s'il survient un peu plus de sang que lorsqu'on fait la taille à un homme ; l'hémorrhagie s'arrête presque d'elle-même chez les femmes : si la nature n'étoit pas par elle-même suffisante pour opérer cet heureux effet, il faudroit mettre dans la plaie un plumaceau de charpie qui feroit une douce compression sur le vaisseau ouvert, & tariroit l'hémorrhagie.

La décence auprès des femmes est dans la société un premier devoir de l'homme ; Mariana l'exige sur-tout du Médecin dans ce cas ci ; cependant il ne veut pas qu'à force d'être décent il soit brusque avec les femmes (*b*) ; il faut au contraire qu'il leur parle avec douceur ; les femmes aiment

(*a*) Incidendum inter ossis femoris extremum & anum.

(*b*) Cum primum mulier se pertractandam medico obtulerit, eam medicus quâ decet reverentiâ & honestate, omni animi procacitate depositâ, incipiat blandis, phaleratisque verbis, alioquin in intemeratam taciturnitatem quâ plurimum capiuntur, p. 193.

XVI. Siecle.

qu'on babille : le reproche qu'il fait aux Médecins d'être trop taciturnes, tombe apparemment sur les contemporains de l'Auteur : il n'eut point fait ces reproches s'il eût vécu parmi nous.

1526. MARIANA.

Voilà à-peu-près ce que contient d'intéressant le traité que Mariana nous a donné sur la lithotomie. Cet Auteur nous a laissé un abregé de Chirurgie en forme de dialogues ; ce traité n'est rempli que de futilités, & il n'y a rien qui mérite d'être rapporté. Quand on compare cet ouvrage de Mariana à celui dont nous venons de faire l'extrait, l'on ne trouve qu'un homme très ordinaire, & qui n'avoit pour tout mérite que celui d'être très ampoulé, & pedant dans sa diction.

Les ouvrages de Mariana sont :

Commentaria in Avicennæ textum de apostematibus calidis, contusione, & attritione. Romæ 1526, in-4°.

De lapide renum liber, & vesicæ lapide excidendo. Venetiis 1535, in-8°. *Paris* 1540, in-4°. *Extat in collectione Chirurgiæ Scriptorum apud Gesnerum Tiguri*, in-fol. C'est cet ouvrage qui a servi pour notre extrait.

Libellus de quidditatibus, de modo examinandi Medicos Chirurgos. Venetiis 1543, in-4°. *Lugd.* 1542.

De ardore urinæ, & difficultate urinandi libellus. Venetiis 1558, in-8°.

1526. GERSDORF.

Gersdorf (Jean) Médecin, naquit à Strasbourg vers le comencement du seizieme siecle. Il exerça sur-tout la Chirurgie, dans laquelle il se distingua beaucoup. On a de lui un ouvrage qui a pour titre :

De Chirurgiâ & corporis humani Anatomiâ.

Ce livre fut imprimé en 1551 in-8°. à Francfort chez Herman Gulferich, en allemand, à Strasbourg en 1526, in-4°. Mr. de Haller soupçonne que cet ouvrage de Gersdorf est le même que celui a qui pour titre : *de Chirurgia castrensi. Argentor.* 1527, in-4°. 1540, in-fol. *De Chirurgia & corporis humani Anatomia. Argentor.* 1542, in-fol. Francfort 1551, in-8°. en allemand 1598. M. Haller n'a point vu cette édition ;

elle manque à la Bibliotheque du Roi. Francfort 1598, in-4°. 1604, in-4°. XVI. Siecle.

La Chirurgie de Gerſdorf contient preſque en entier celle de Guy de Chauliac, avec quelques remarques puiſées des Arabes : nous avons cru pouvoir nous diſpenſer d'en faire un extrait, cet ouvrage ne contenant rien d'original. 1526. GERSDORF.

Les mêmes raiſons m'ont empêché de m'étendre ſur ſon Anatomie qui eſt, on ne peut plus mauvaiſe. L'Auteur a emprunté pluſieurs deſcriptions vicieuſes de Mundinus, & n'a pas conſulté, ou du moins a tronqué celles qui ſont exactes.

Lopez (Jacques) naquit à Calatayud, Ville d'Eſpagne, vers la fin du quinzieme ſiecle (*a*). Il a donné un ouvrage intitulé : 1527. LOPEZ.

Commentarius in librum Avicennæ de viribus cordis.

Il fut imprimé à Tolede en 1527, in-fol.

Ce traité eſt rempli d'explications puériles, faſtidieuſes & dégoutantes. Je m'étois propoſé d'en donner un extrait : j'avoue que je n'en ai pu ſupporter la diction ; ce qui m'a fait déſiſter de mon entrepriſe. Dans le langage obſcur de l'Auteur, je n'ai rien pu entrevoir de relatif à la circulation du ſang. . .

Viringus (Jean Wautier) Prêtre & Médecin, naquit à Arras dans le ſeizieme ſiecle, il profeſſa pendant vingt-ſix ans dans l'école de Médecine en l'Univerſité de Louvain, & ſe retira enſuite à Arras où il avoit été nommé à une prébende dans la Cathédrale. Nous avons de lui un ouvrage intitulé : 1527 VIRINGUS.

De jejunio & abſtinentiâ Medico-eccleſiaſtici libri quinque. Atrebrig. in-4°. 1547. *River.* 1594, in-4°.

Il eſt dédié au Prince Albert, Archiduc d'Autriche, Cardinal & Gouverneur des Pays-Bas. Suivant la coutume de ce temps, cet ouvrage eſt orné de quantité de pieces de poéſie latine, adreſſées à l'Auteur ; on y voit l'Anagramme qui ſuit.

Joannes Walterius Viringus
En vigor unus ſalutaris jejuni.

(*a*) Douglas Cat. omnium auth. Anato. pag. 60.

XVI. Siecle. Nous avons encore du même Auteur une table élémentaire d'Anatomie ; elle contient le nombre
1527. des os qui compoſent le corps humain, & leurs dif-
VIRGINUS. férentes articulations. Elle fut imprimée d'abord à Louvain, enſuite à Douay, avec augmentation 1527, in-fol. *cum fig.*

1529. Par ce que dit Carpi de Parthenius, on voit qu'il étoit ſon contemporain & ſon ami. L'hiſtoire de ce
PARTHENIUS Médecin eſt très peu détaillée dans les Auteurs ; on ne ſait poſitivement ni en quel pays, ni préciſément en quel temps il a exercé la Médecine. Nous avons de lui un ouvrage ſur l'Anatomie ; on y trouve beaucoup de raiſons & peu de faits ; ſa diction eſt encore obſcure.

De humani corporis ſectione dialogus, Platone & Harpago interloquentibus, extat cum Georgii Vallæ de re medica opuſculis. Argentorati apud Henricum Sybold 1529, in-8°.

REINGELBERGIUS. Reingelbergius (Joachimus Fortius) d'Anvers, étoit contemporain de Parthenius. Leurs ouvrages parurent la même année ; celui de Reingelbergius eſt intitulé :

De homine liber, de urina non viſa experimenta. De interpretatione ſomniorum. Extant cum ejuſdem lucubrationibus, &c. Antuerpiæ apud Michaëlem Hillenium 1529, in-8°. *Lugduni* 1531, in-8°. *Baſileæ* 1538, in-8°.

1530. Fracaſtor (Jérome) naquit à Verone d'une famille
FRACASTOR. très illuſtre ; il s'eſt rendu recommandable par ſes belles poéſies, & notamment par ſon traité *de ſyphilide*. Comme ſes parens étoient extrêmement riches, ils ne manquerent point de lui donner une éducation conforme à ſon état ; on l'envoya à Padoue dès ſon bas âge pour y faire ſes humanités, il y eut les meilleurs maîtres, & c'eſt-là qu'il prit ce goût exquis qu'il avoit pour les vers : cependant la fureur de rimer ou d'accommoder les mots à la meſure & à la cadence, ne le détourna point des ſciences plus abſtraites ; il s'adonna avec ſoin aux mathématiques, & il étudia la philoſophie ſous Pierre Pomponatius de Mantoue. L'amitié qu'on lie dans les écoles eſt, dit-on, la meilleure & la plus durable.

Fracaſtor fit connoiſſance pendant ſes études avec Gaſpard Contanerus qui devint Cardinal dans la ſuite, avec André Nauger & Marc Antoine Contanerus, membre diſtingué de la République de Veniſe, Jacques Buldulonus Mantuanus qui devint un très grand Philoſophe, Pomponius & Lucas Gauricus, fameux Aſtronomes, & avec Jean-Baptiſte Rhamnuſſius qui occupa une place ſupérieure dans le Sénat; mais parmi tous ſes condiſciples, il n'y en eut point avec qui il fût plus intimement lié qu'avec Marc Antoine & Jean-Baptiſte Rhamnus : c'eſt avec eux qu'il prit principalement le goût de la poéſie. Avec de tels ſecours & des talens ſupérieurs qu'il avoit reçus de la nature, il fit des progrès très rapides dans les langues étrangeres, dont il acquit une connoiſſance des plus étendues : il s'avança beaucoup dans les belles Lettres & les ſciences, & il devint bon Poëte, excellent Philoſophe, ſavant Médecin & Aſtronome profond & judicieux. Un ſavoir ſi prodigieux lui acquit une réputation des plus brillantes, des plus étendues, & des plus durables. On étoit ſi fort perſuadé de ſon mérite, qu'on diſoit publiquement que la Divinité avoit pris un ſoin particulier pour ſa conſervation : cette idée étoit fondée ſur ce que Fracaſtor n'avoit point été tué par le tonnerre qui tomba proche du berceau où il étoit endormi, & qui écraſa ſa mere qui le berçoit.

XVI. Siecle. 1530. FRACASTOR.

Une anecdote qui lui fera toujours honneur, c'eſt d'avoir contribué à faire transférer à Bologne l'aſſemblée du Concile convoquée à Trente : le ſujet de cette tranſmutation n'eſt pas bien connu ; les uns diſent que par ſon profond ſavoir, Fracaſtor connut qu'il ſurviendroit bientôt à Trente une épidémie, & qu'il la prédit à pluſieurs Cardinaux, & au Pape Paul IV, qui craignit pour la ſanté des membres de la ſainte Egliſe, & qui fut d'avis de transférer l'aſſemblée à Bologne ; d'autres diſent que le Pape ſe repentit d'avoir convoqué un Concile dans une Ville qui dépendoit de l'Empereur, & que jugeant à propos de la transférer dans une Ville de ſa dépendance, il ſe ſervit de Fracaſtor pour venir à bout de ſon deſſein.

XVI. Siecle.

1530. FRACASTOR.

Par ce trait d'hiſtoire, on voit que Fracaſtor avoit le plus grand crédit chez les Grands. Le Cardinal Bembo étoit ſon ami particulier, & c'eſt à lui qu'il a dédié ſon poëme intitulé Syphilis. Les mœurs & les temps ont changé; un Cardinal ne recevroit point aujourd'hui une telle offrande.

Le goût de la poéſie eſt aſſez commun chez les jeunes gens; mais il paſſe avec l'âge. Fracaſtor en ſentit le vuide pluſieurs années avant ſa mort, il préféra à cette étude celle des Mathématiques, de l'Aſtrologie, & de la Coſmographie. Il ſe retira dans une maiſon de campagne, près de Vérone, & y vécut quelques années. Les Auteurs ne ſont pas bien d'accord ſur le terme de ſa vie; les uns diſent qu'il mourut dans ſa maiſon de campagne, & d'autres à Padoue: tous fixent cependant la mort de ce grand homme au 6 Août 1553, en la ſoixante onzieme de ſon âge. La plupart des Poëtes de ſon temps firent des vers à ſa louange. On pourra en trouver pluſieurs dans les ouvrages de Manget & de Mr. Eloy. La Ville de Vérone fit élever en 1559 une ſtatue à Fracaſtor qui avoit été un de ſes plus beaux ornemens, & on y mit cette inſcription.

Hieronimo Fracaſtorio
Pauli Philippi filio
Ex publica authoritate,
Anno 1559.

Opera omnia philoſophica & medica. Venetiis 1555, 1584, in-4°. *Genevæ duobus tomis*, in-8°. 1591. *Monſpeſſul.* 1622, in-8°. *Lugduni* 1581, *tribus tomis. Genevæ* 1671, in-8°. *in hoc continentur:*

Tractatus de ſyphilide. Veronæ 1530, in-4°. *Londini* 1747, in-4°. (*a*). Il a été traduit en italien & imprimé à Naples en 1731, in-8°. à Vérone en 1739, in-4°. à Boulogne 1738, in-4°.

Il y a dans cet ouvrage une ample deſcription des principaux ſymptomes de la vérole, mais principalement des ulceres au goſier (*b*). Il a vanté l'uſage

(*a*) Haller, meth. p. 383.
(*b*) Freind, Hiſtor. Med. p. 326, édit. in-4°.

des frictions, & il regardoit la salivation nécessaire : condition pernicieuse qu'il est un des premiers à admettre. *De contagione & contagiosis morbis. Venetiis* 1546, in-8°. *Lugd.* 1550, in-16. Il y parle de la vérole, de la peste, & de plusieurs maladies exhantémateuses, contre lesquelles il vante l'usage du vinaigre & du diascordium.

XIV. Siecle. 1530. FRACASTOR.

On trouvera dans l'histoire de Michel Servet le trait le plus humiliant pour l'humanité, & l'opprobre le plus injurieux qu'on ait fait à l'esprit humain.

1531. MICHEL SERVET.

Michel Servet naquit à Villanova en Aragon, un des royaumes d'Espagne. Ses progrès furent précoces ; doué d'un génie pénétrant, il acquit par une étude réfléchie des connoissances très étendues sur la Physique & sur la Théologie : professions bien opposées par leur objet. Pensant en Physicien, Servet ne pouvoit admettre en Théologie que ce qui tomboit sous les sens : il douta d'abord du mystere de la Trinité, & il écrivit ensuite contre ce point sacré de notre religion : il ne vouloit reconnoître en Dieu qu'une seule personne, & le traité que Servet avoit publié sur cette matiere, eut l'effet qu'il devoit en attendre dans un pays aussi peu éclairé que celui où il vivoit. L'Inquisition le condamna. Pour se dérober à la fureur de ce Tribunal, Servet quitta l'Espagne. L'histoire ne nous apprend pas par quels moyens il put se soustraire à la punition qu'on faisoit subir en Espagne à ceux qui osoient s'élever contre quelque point de la religion catholique. Servet vint à Paris, & y étudia en Médecine sous le célebre Andernach (*a*), s'y fit recevoir Docteur dans la Faculté de cette même Ville, & y professa les Mathématiques dans lesquelles il étoit très versé. Par inconstance ou par quelqu'autre motif que j'ignore, Servet quitta Paris vers l'an 1540 pour aller à Charlieu, petite Ville de France, à douze lieues de Lyon. Il quitta bientôt ce séjour, & parcourut les principales Villes du royaume. On assure qu'il fut à Toulouse, & qu'il y fut vivement poursuivi comme hérésiarque. Ce n'est pas la seule fois que dans cette Ville, cé-

(*a*) Haller method. stud. p. 313.

XVI. Siecle.

1531. MICHEL SERVET.

lebre d'ailleurs par les sciences, on s'est plu à persécuter les Innovateurs, la superstition à des autels par-tout où il y a des hommes, & de tems en tems il en n'ait quelqu'un qui en adore l'idole trop servilement, où qui par un excès contraire ose fronder trop ouvertement les dogmes de sa Religion; l'un & l'autre est nuisible dans la société. Par une route qui m'est inconnue, Servet fut en Allemagne, & en parcourut les différentes Provinces. Il prêchoit par-tout sa morale, & par-tout il étoit persécuté. Il revint en France, & fut à Vienne en Dauphiné en 1553. Calvin craignit le voisinage de ce grand homme; & comme il avoit déja surpris la crédulité publique par sa pernicieuse morale, il n'eut pas de peine à persuader à ses disciples que Servet étoit un scélérat & un impie qui blasphêmoit son Dieu, & qu'il falloit le punir de ces crimes. La religion trouve chez les hommes des bras toujours prêts à la défendre. Plusieurs passerent de Genève en France pour y enlever Servet, afin de le transférer à Genève. Leur projet fut exécuté. Calvin, maître des jours de son rival, le condamna à être brûlé vif. La sentence fut exécutée le 27 Octobre 1553, Servet n'étant âgé que de quarante-quatre ans. Ainsi un hérétique en fit périr un autre: mais la différence, c'est qu'un fourbe & un ignorant prononça la condamnation, & qu'un des plus beaux génies qu'ait eu l'Europe en fut la triste victime.

Parmi nombre de détails curieux, nous ne rapporterons des ouvrages de Servet que ce qui est de notre objet. Voici un passage tiré de son livre *de Trininatis erroribus*, qui démontre clairement que Servet connoissoit la circulation du sang. » Il y a, » dit-il, trois esprits dans le corps humain, le na» turel, l'animal & le vital. Ces esprits ne sont pas » tous trois différens; il n'y en a que deux qui dif» ferent entr'eux, le vital & l'esprit qui circule dans » le corps par le moyen des anastomoses des vaisseaux; » on le nomme animal tant qu'il y est contenu. Le » premier donc est le sang qui est contenu dans le » foie & dans les veines; le second est l'esprit vital » qui est renfermé dans le cœur & dans les arteres;

» le troisieme, l'esprit animal qui réside dans le cer-
» veau & les nerfs.

» Et pour comprendre comment la vie consiste
» dans le sang, *quomodo sanguis sit ipsissima vita*,
» il faut plutôt savoir que l'esprit vient de l'air qu'on
» respire qui s'insinue dans le sang, & de-là dans
» le ventricule gauche, &c. cette communication ne
» se fait pas à travers la cloison qui sépare les ven-
» tricules du cœur, comme on le pense communé-
» ment; mais par un artifice inconnu, le sang est
» porté du ventricule droit aux poumons par la veine
» artérieuse, aujourd'hui artere pulmonaire, & de-là
» dans l'artere veineuse; l'air s'insinue dans ces vais-
» seaux & se mêle avec le sang; celui-ci à son tour
» se dépouille par cette voie des humeurs grossieres
» qui le surchargent; le sang ainsi mêlé avec l'air,
» est attiré par le ventricule gauche, *attrahitur ven-*
» *triculo sinistro*, qui se dilate pour le recevoir plus
» facilement.

» On ne doutera point, dit encore Servet, que
» cette communication ne se fasse de la sorte, si
» l'on examine la communication qu'il y a entre
» l'artere veineuse & la veine artérieuse.

XVI. Siecle.

1531. MICHEL SERVET.

Servet appuie encore son raisonnement d'une autre preuve qui n'est pas moins valable que les précédentes; il la tire de l'extrême grosseur de l'artere pulmonaire; la veine artérieuse, dit-il, ne seroit pas si grande si elle n'étoit destinée qu'à porter au poumon le sang qui lui est nécessaire pour sa nourriture, & chez le fœtus les poumons se nourrissent, quoiqu'il y ait moins de sang dans l'artere, que dans l'adulte: la quantité excédente doit donc servir à quelqu'autre usage, &c. Un peu plus bas il ajoute: cet esprit vital est ensuite porté du ventricule gauche dans toutes les arteres du corps humain, &c.

De Trinitatis erroribus. lib. 7. *Basil.* 1531.

1532. RHODION.

Rhodion Eucharius, né à Francfort sur le Mein, exerçoit la Médecine vers l'an 1548. Il fit une étude très suivie de la botanique & des accouchemens. Il nous a laissé un livre sur cette matiere.

Il y a représenté l'enfant se présentant au col de la matrice, dans presque toutes les situations; par

XVI. Siecle.

1532. RHODION.

les pieds (*a*), l'enfant ayant les mains appliquées contre la face ; par la tête (*b*) ; par les pieds, les mains pendantes (*c*) ; par les pieds, les mains relevées au-dessus de la tête (*d*) ; par un pied, l'autre appliqué contre les fesses (*e*) ; par le dos, les extrêmités relevées (*f*) ; par deux pieds, les talons s'entretouchant, les jambes & les cuisses divarications (*g*) ; par les genoux, par un bras, par les deux bras, les pieds étant en haut ; par les fesses, par le dos, par les quatre extrêmités (*h*) ; par le ventre (*i*).

Rhodion parcourt ainsi les diverses positions que peut prendre un enfant dans le ventre de sa mere. Il indique la manœuvre appropriée à chaque cas particulier.

L'accouchement est naturel lorsque l'enfant présente sa tête, qu'il a les mains appliquées sur les parties latérales du thorax (*k*). L'accouchement est contre nature toutes les fois que l'enfant se présente dans une autre situation, & il faut que l'art qui a pour objet de seconder la nature, travaille à placer l'enfant comme il est dans l'accouchement naturel ; de sorte qu'il faut toutes les fois que l'enfant ne présente pas la tête, le ramener à l'orifice par diverses manœuvres, à moins qu'il n'y eût quelques difficultés de repousser les pieds, ou qu'on ne vît l'enfant venir aisément par cette voie. L'accouchement naturel se fait avec facilité, sans grandes douleurs de la part de la mere ou de l'enfant, ou bien il se fait avec danger pour la vie de l'un ou de l'autre, ou de tous les deux. On nomme cet accouchement, accouchement difficile, accouchement laborieux. Il ne faut pas le confondre avec l'accouchement contre nature. Dans l'accouchement laborieux, l'enfant se présente

(*a*) Pag. 4. B.
(*b*) Pag. 7.
(*c*) Pag. 7. B.
(*d*) Page 15. B.
(*e*) Page 16.
(*f*) Même pag.
(*g*) Pag. suivante.
(*h*) Pag. 17. B.
(*i*) Même page.
(*k*) Ce précepte est tiré des ouvrages d'Albert le Grand.

par la tête ; mais les voies par où il doit passer sont trop resserrées, & ce vice peut provenir de diverses causes. Toutes les fois qu'il y a un resserrement de matrice, & que la mere a conçu avant l'âge de douze ans, ce qui peut arriver, quoique rarement, le resserrement de la matrice peut être produit par quelque cicatrice qui s'est faite à la suite des abcès des ulceres à ces parties, des fics, des crêtes, des condilomes. La même incommodité peut être occasionnée par les ulceres à la vessie & aux intestins, & autres affections pareilles qui attaquent les parties voisines, & qui par leur proximité affectent la matrice.

XVI Siecle.

1532. RHODION.

Certaines maladies de l'anus peuvent troubler l'ordre des accouchemens naturels, & les rendre laborieux : telles sont les hémorrhoïdes, les tumeurs placées autour de cet intestin, ou un engorgement de matieres fécales.

Pour que l'accouchement se fasse librement, il faut que la mere jouisse de toutes ses forces ; qu'elle ne soit point trop grasse ni trop exténuée ; qu'elle ne change pas trop fréquemment de position pendant l'accouchement. Les femmes qui n'ont point encore fait d'enfant, accouchent plus difficilement que celles qui ont déja accouché. Celles qui sont tristes, chagrines, ou qui craignent les suites de l'accouchement, ont communément beaucoup de peine à mettre l'enfant au monde.

Mais un fait des plus avérés, dit Rhodion, & qu'il ne faut point qu'un Chirurgien ignore, c'est qu'une femme accouche plus facilement d'un mâle que d'une femelle (*a*). Rhodion n'est ici qu'un sectateur aveugle d'Hippocrate. Ce préjugé a été dans la suite adopté d'une foule d'Auteurs, & il n'y a eu que quelques Auteurs philosophes qui s'en soient garantis.

Il y a un juste terme pour l'accouchement ; la nature l'a fixé à neuf mois : quelquefois cependant elle devance son ouvrage, & l'accouchement se fait vers le terme de sept ou de huit mois. Ces accouchemens sont toujours plus laborieux que ceux qui

(*a*) Page 8. A.

XVI. Siecle.

1532. RHODION.

ſe font au terme de neuf mois de conception. Vers l'âge de ſept à huit mois, la matrice n'eſt pas aſſez dilatée, & l'orifice n'eſt pas encore aſſez béant pour laiſſer ſortir librement l'enfant.

On ne peut porter aucun pronoſtic aſſuré, dit Rhodion, ſur l'accouchement d'une mere enceinte de deux enfans, ou d'un enfant monſtrueux : il ſe fait quelquefois plus vîte que les autres, & d'autres fois il eſt très lent à s'opérer ; en général, quand il y a deux enfans, l'accouchement eſt plus aiſé, parceque chaque enfant eſt moins gros que s'il étoit ſeul dans la matrice. L'enfant qui ſe préſente par les deux pieds, par les genoux, ou par une ſeule de ces parties, ſort très difficilement de l'utérus : l'accouchement eſt encore plus laborieux lorſqu'il ſe préſente par le côté, par les feſſes, ou qu'il y a pluſieurs enfans, & que chacun préſente un de ſes pieds.

Une mere qui avorte vers le quatrieme mois, ou qui accouche vers le onzieme, court grand riſque (*a*) de perdre la vie ; celle qui porte un enfant mort, n'accouche pas plus heureuſement, parceque l'enfant ne concourt pour lors en rien à l'accouchement. C'eſt une erreur dont Rhodion n'eſt pas encore l'auteur. Un de nos fameux Ecrivains modernes, Mr. *Aſtruc*, l'a adoptée. L'enfant trop foible ſort auſſi, dit Rhodion, avec plus de difficulté du ventre de ſa mere, que l'enfant robuſte & vigoureux. On a lieu de craindre un accouchement fâcheux lorſque la mere a été valétudinaire pendant ſa groſſeſſe, qu'elle a rendu du lait par ſes mammelles quelque temps après la conception de l'enfant, ſi elle n'a pas ſenti l'enfant remuer dans ſon ventre : ce qui peut être un ſigne de ſa mort. Rhodion expoſe dans un autre chapitre les ſignes qui l'indiquent.

Pour que l'accouchement ſe faſſe avec aiſance, les eaux doivent ſortir peu de temps avant l'enfant, afin de lubrefier les voies ; ſi elles coulent trop tôt ou trop tard, l'accouchement devient laborieux.

L'air de la chambre dans laquelle eſt la malade,

(*a*) Cette propoſition eſt extraite des ouvrages de Galien.

ne

ne doit être ni trop froid ni trop chaud ; le froid resserre les parties, le chaud énerve la mere ; ainsi l'une & l'autre intempérie de l'air troublent l'accouchement ; l'effet que produit un air trop froid, est occasionné par l'usage des bains astringens que les femmes prennent vers le cinquieme ou sixieme mois de leur grossesse (*a*).

XVI. Siecle.

1532. RHODION.

L'ordre dans l'accouchement est encore interverti si la femme enceinte vit dans des angoisses, manque de la nourriture qui lui est nécessaire ; si elle fait de trop rudes travaux, ou qu'elle veille trop ; si pour accélérer l'accouchement elle hume par la vulve des odeurs fœtides ; si les douleurs, au lieu de se propager vers l'orifice de la matrice, restent fixes vers le nombril ; si elle a déja accouché avec douleur.

On a au contraire des signes certains d'un accouchement heureux lorsqu'aucun de ceux que nous venons d'indiquer n'existe ; que la femme a déja accouché heureusement & sans une trop grande difficulté ; qu'elle sent, vers le terme ordinaire, des douleurs supportables, même vives, pourvu qu'elles soient vers l'orifice de l'utérus, & non vers l'ombilic.

On doit avoir une certaine espérance dans un accouchement difficile, si la mere sent l'enfant se mouvoir, s'agiter dans la matrice, si les douleurs se propagent de haut en bas, que la femme soit bien constituée, qu'elle ait toutes ses forces, & que sa respiration ne soit point troublée ; on doit au contraire tout appréhender lorsqu'il survient des sueurs froides, que le pouls devient très fréquent (*b*), & que les forces lui manquent au milieu des travaux.

Pour éviter les accidens d'un accouchement laborieux, il faut examiner attentivement la femme, & voir quelle est la fonction qui est lésée, afin d'y porter remede : ainsi si elle est constipée, on doit la nourrir avec des alimens de facile digestion, & qui relâchent : on peut lui prescrire un suppositoire fait

(*a*) Cette précaution me paroît superflue.
(*b*) Venarum pulsus concitatus.

XVI. Siecle.

1532. RHODION.

avec le savon, le lard, & les jaunes d'œufs ; si elle est foible, il faut lui réparer ses forces par les restaurans. Si les voies par lesquelles l'enfant doit passer sont trop étroites, il faut les lubrefier avec de la graisse d'oie, du beurre, de l'huile, du mucilage fait avec les graines de lin, de coing, de fenugrec. Quelques jours avant l'accouchement, on lui fera prendre un demi-bain dans une décoction faite de la manne, de la camomille, & de la mercurielle, des semences de lin & de fenugrec, &c. ou bien on la fera laver avec une éponge qu'on abreuvera de cette liqueur : immédiatement après ces lotions, on lui ordonnera de se frotter avec les relâchans onctueux déja indiqués ; on peut encore retirer quelque avantage des fumigations : ainsi il ne faudra point les négliger.

Il n'y a point de situation absolument déterminée pour l'accouchement. Il convient que les femmes maigres soient placées sur un fauteuil, dont le siege doit être très étroit ; que les femmes grasses soient couchées (*a*). La femme placée comme il convient, l'Accoucheur introduira sa main enduite de beurre ou d'un autre corps gras, & oindra les parois du vagin, en les dilatant légérement à plusieurs repriſes. Les douleurs sont les premiers indices que l'accouchement va se faire ; Rhodion n'en distingue pas de vraies & de fausses, comme font nos Accoucheurs modernes. Ces douleurs sont plus ou moins vives, & plus ou moins longues, suivant l'espece d'accouchement : eu égard à leur intensité, on dit qu'un accouchement est facile ou laborieux ; cependant ordinairement les enveloppes du fœtus se déchirent & les eaux s'évacuent peu de temps avant l'accouchement. Si cette rupture tardoit trop à se faire, Rhodion conseille au Chirurgien de les déchirer par le moyen de l'ongle ; si cet instrument ne lui suffit pas, de recourir aux ciseaux ou au bistouri pour faire une légere incision, en prenant garde de ne pas blesser la mere ou l'enfant.

Après ces généralités, Rhodion entre dans le dé-

(*a*) Pag. 14.

tail des accouchemens contre nature ; il indique la manœuvre propre à chaque cas. Quand l'enfant se préſente par les deux pieds, il ne va point chercher la tête ; cependant il regarde celui qui ſe fait par la tête comme le naturel, & l'autre comme contre nature. Cette différence ne l'a pas heureuſement induit en erreur pour ſa pratique ; Hippocrate qui l'a établie, vouloit que dans toute ſorte de cas on repouſſât le pied pour aller chercher la tête, & cette manœuvre ne pouvoit ſe faire ſans expoſer l'enfant & la mere à de grands accidens : auſſi Rhodion défend de repouſſer l'enfant s'il eſt engagé trop avant.

XVI. Siecle. 1532. RHODION.

A l'hiſtoire de l'accouchement ſuccedent pluſieurs chapitres ſur les maladies des femmes en couche, ſur celles des nouveaux nés. Rhodion expoſe très au long les ſymptomes qui les caractériſent, & il y indique avec ſoin les remedes convenables.

Réflexions ſur l'ouvrage de Rhodion.

Cet ouvrage eſt un des plus complets qu'on ait donnés ſur l'art des accouchemens. Hippocrate, Galien, Paul d'Egine, &c. n'avoient traité cette matiere qu'en paſſant, ou bien avoient groſſi leurs ouvrages par des digreſſions ou explications étrangeres au ſujet. Rhodion n'a point, comme Hippocrate, conſeillé de repouſſer l'enfant qui ſe préſente par les pieds pour aller chercher la tête ; au contraire, il veut qu'on acheve dans ce cas l'accouchement en tirant doucement l'enfant par les pieds après avoir lié les jambes ou l'une d'elles au-deſſus des malléoles, avec un ruban. Cette pratique eſt aujoud'hui ſuivie par la plupart des Accoucheurs modernes. Il a conſeillé l'uſage des onctions & dilatations préparatoires. Mr. *Pean*, célebre Accoucheur de Paris, s'eſt toujours bien trouvé de cette méthode : Rhodion prétend que l'enfant concourt, par ſes mouvemens particuliers, à favoriſer l'accouchement ; & ſa théorie eſt fondée ſur ce qu'il a obſervé que les femmes qui portoient un enfant mort, accouchoient plus difficilement que celles qui ſont enceintes d'un enfant vivant : pour appuyer ſon même principe, il dit que les femmes

XVI. Siecle.

1532. RHODION, qui mettent au monde des enfans robuſtes & bien proportionnés, ſouffrent moins pendant l'accouchement que celles qui accouchent d'un petit enfant, ou qui eſt infirme. Cette théorie, fauſſe à pluſieurs égards, a été adoptée par Mr. *Aſtruc*, ce ſavant Médecin que la Faculté de Médecine de Paris a perdu depuis peu.

Rhodion admet les naiſſances précoces & tardives. Les précoces ont été généralement admiſes, une fâcheuſe expérience n'en a fourni que trop d'exemples; les tardives ne ſont pas encore univerſellement adoptées.

De partu hominis & quæ circa ipſum accidunt. Francof. (*a*) 1532, 1535, 1544, in-8°. *Pariſiis* (*b*) 1535, in-8°. *Venetiis* 1536, in-12. *Francofurti* 1551, 1556, in-8°. & en François en 1540. *in*-12.

1533 LANGIUS. L'hiſtoire de Jean Langius de Lemberg, Auteur de pluſieurs ouvrages de Chirurgie, n'eſt pas auſſi connue qu'elle devroit l'être, puiſqu'il eſt l'Auteur de pluſieurs remarques intéreſſantes à la Chirurgie.

Il étoit de Léoberg en Siléſie, où il naquit l'an 1485. Il étudia premiéremet à Leipſic, où il prit ſes degrés de Maître ès Arts en 1514 (*c*). Revêtu de ce nouveau grade, il enſeigna dans cette Ville la Coſmographie. Cependant dominé par l'envie de voir les principales Villes de l'Europe, il fut en Italie, & ſe fixa à Piſe pour y étudier la Médecine, & il y écouta le fameux Léonicene, ſavant Auteur dont nous avons déja donné l'hiſtoire. Après avoir acquis de grandes connoiſſances dans la Médecine, Langius revint en Allemagne, & l'enſeigna à Heidelberg avec beaucoup de diſtinction, & fut honoré de la charge de Médecin des quatre Electeurs Palatins, ſavoir, Louis, Frédéric II, Othon Henri & Frédéric III (*d*). Frédéric II fut celui à qui il fut le plus long-temps attaché. Vanderlinden dit (*e*) qu'il

(*a*) Haller, pag. 721.
(*b*) Vander-Linden.
(*c*) Vander-Linden, de ſcriptis.
(*d*) Elog.
(*e*) De ſcriptis medicis.

fut ſon premier Médecin pendant trente-ſept ans, & qu'il l'accompagna dans les principales Provinces de l'Europe, où ce Prince fit pluſieurs voyages. Son grand âge ne lui permit pas de continuer plus long-temp l'exercice de la Médecine; il abdiqua toutes ſes places, & fit ſon légataire univerſel ſon fils George Werth, qui devint dans la ſuite Médecin de Charles V & de Philippe II, Roi d'Eſpagne.

Le paſſage rapide du trouble & de l'agitation au repos le plus parfait, altere ordinairement la ſanté, ſur-tout quand le corps eſt depuis long-temps fait à l'exercice. Langius ne gouta pas long-temps le fruit de ſa retraite. A peine fut-il retiré qu'il ſe conſuma de langueur. Il mourut à Heidelberg le 21 Juin 1565, âgé de 80 ans.

Il nous a laiſſé divers ouvrages de Médecine, & quelques-uns de Chirurgie. Les Hiſtoriens ont aſſez exactement indiqué ceux de Médecine; mais ils n'ont point parlé de ceux qu'il a donnés en Chirurgie. Dans le recueil de Geſner, que j'ai eu de la bibliotheque du Roi, j'en ai trouvé un intitulé *Themata aliquot Chirurgica.*

Ces diſcours ſont au nombre de onze; le premier traite des plaies d'armes à feu. L'Auteur ſe dit le premier qui les ait diſtinguées d'avec celles qui ſont produites par les inſtrumens tranchans: il peut en effet avoir la gloire complette, parcequ'il vivoit peu de temps après l'invention de la poudre.

Il critique ſes Confreres de brûler de la poudre ſur la partie contuſe, & il veut ſubſtituer à leur traitement l'uſage de pluſieurs eaux diſtillées, comme celles d'eau-roſe, de plantain, &c. priſes intérieurement, & dont on doit baſſiner la partie. Des remedes ſi doux ſont peu appropriés à un mal ſi rébelle. La Chirurgie moderne a heureuſement pour nous trouvé une méthode plus analogue à la maladie. On trouve pluſieurs remedes ſalutaires dans les ouvrages de Ferri, dont je vais donner l'extrait immédiatement après la vie de Langius. Le ſecond diſcours traite des plaies. L'Auteur fait une critique amere de ſes contemporains; il ne veut point qu'ils introduiſent dans la plaie du crin de cheval, ou

XVI. Siecle.

1533. LANGIUS.

des autres animaux, & qu'ils les y soutiennent par le moyen de compresses ou plumaceaux. Ce sont, dit-il, des corps étrangers qui s'opposent à l'issue de la sanie de la plaie, & qui la font refluer dans les interstices des muscles, l'obligent à se frayer de nouvelles routes sous la peau, ou la font rentrer dans la masse de nos humeurs (*a*). Ce conseil est salutaire : si les Chirurgiens qui sont venus après Langius y avoient fait attention, on auroit épargné à *Belloste* les frais de sa dissertation sur l'abcès des tentes & pelotes, & je doute que Mr. Wanswieten citât si souvent ce Chirurgien s'il avoit lu le passage de Langius que je viens de rapporter.

Dans le troisieme chapitre, notre Auteur parle d'une maladie épidémique singuliere : elle consistoit dans une fievre des plus vives, pendant laquelle la langue s'enflammoit, s'abscédoit & se gangrenoit. Certains Chirurgiens se contentant de faire gargariser avec des décoctions émollientes ; d'autres, de froter la langue avec des lambeaux de drap de différentes couleurs (*b*), notre Auteur les blame avec raison d'ajouter foi à de tels secours ; il en veut de plus efficaces ; c'est de couper avec le fer la partie altérée afin qu'elle n'infecte plus par son contact la partie saine. L'histoire fournit assez d'exemples, dit-il, qui favorisent cette méthode. Combien de personnes n'y a-t-il pas qui ont vécu après des plaies à la langue faites, ou par les dents, ou par des instrumens tranchans : j'ai vu, continue-t-il, en Allemagne, en Espagne & en Italie, principalement à

(*a*) Audi, obsecro, illorum dementiam. Ne igitur talis ichor.. effluat in cassum : pilo capreolarum, quibus ephippia equorum infarciuntur, osculum vulneris appositio spleniorum fasciculo obstruunt ; quo fit cum sanies illa effluere non possit, ut subter cutanea totum perreptet membrum. Tandem hoc semi putridum obstructis vitalis spiritûs meatibus, sphacelo emoritur, page 312. B. Gesner collectio Chirurgica.

(*b*) Taceo quod nefas esse ducunt, alio quam fusci aut rubei coloris panno, aut alio quàm pannorum fusci coloris ligno linguam abstergere, ac si specialis in similitudine subsisteret sympathia. O, stulti, quando accidens, neglecta & morbi causa curari satagitis : umbram quoque corporis cretâ dealbare frustra laborabitis, page 313.

Boulogne, percer la langue avec des fers chauds à des malheureux qui étoient livrés à la Juſtice pour avoir commis divers crimes. Ce ſuplice eſt douloureux, mais ne tue point ceux qui ſont condamnés à le ſubir : c'eſt pourquoi, dans l'épidémie qui régnoit, dit Langius, il étoit plus ſalutaire de perdre un bout de la langue, que la vie, comme ont fait un millier d'hommes que la maladie a enlevés. Ainſi il falloit ſans tarder faire l'amputation de la partie malade.

XVI. Siecle.

1533 LANGIUS.

Les réflexions de Jean Langius ſur l'amputation d'une partie de la langue pour arrêter les ravages de la corruption dans le voiſinage à la ſuite de l'épidémie, peuvent avoir en Chirurgie un uſage plus étendu que celui que notre Auteur leur aſſigne. On pourroit tenter l'amputation dans le cas du cancer, dans les ulceres phagédéniques au bout de la langue.

Le quatrieme chapitre contient nombre de réflexions curieuſes & intéreſſantes ſur les plaies de la tête. Notre Auteur expoſe avec clarté & préciſion les ſymptomes qui les accompagnent, & les fâcheux effets qui en ſont les ſuites. Depuis Galien juſqu'à lui, peu d'Auteurs avoient trépané le crâne. Langius a tenté cette opération avec un ſuccès manifeſte ſur un enfant qui avoit fait une chute. Cette obſervation l'autoriſe à blamer les Chirurgiens qui la négligent, & il ne balance pas de rendre reſponſables ceux qui l'omettent, de la mort des ſujets qu'on a confiés à leurs ſoins.

La méthode de trépaner étoit ſi peu en uſage de ſon temps, qu'il dit n'avoir pas même vu un trépan chez Jean de Vigo, un des plus fameux Chirurgiens de ſon ſiecle, & dont il avoit été entendre les leçons. Cet Auteur, dit-il, n'a jamais pratiqué cette opération, & n'a pas même les inſtrumens néceſſaires pour la faire.

L'opération du trépan n'étoit pas mieux connue en Allemagne que dans les autres parties de l'Europe. Pour plaiſanter, Langius montra un jour un trépan à une troupe de Charlatans ; aucun d'eux ne connut cet inſtrument, & ils éclaterent de rire dès qu'ils entendirent le nom que Langius lui donnoit : *Langi*

XVI. Siec. le 1533. LANGIUS.

Doctor, fruſtra quæris in Germania abaptiſta; non enim Chirurgorum inſtrumenta nobiſcum, ſed campanæ & pueri baptiſantur..... & comme on ſavoit que Langius avoit été à Rome, ils ajouterent, *Romæ ea ob præſentiam Pontificis facile baptiſari poſſe* (*a*).

Ses remarques ſur les fungus qui ſurviennent au cerveau à la ſuite des plaies du crâne, ne ſont pas auſſi juſtes que celles qu'il fait ſur l'opération du trépan : il nie qu'ils ſoient des excroiſſances du cerveau; mais il veut qu'ils ſoient formés d'une matiere tout-à-fait étrangere. Il ſe moque des Chirurgiens qui croient avoir emporté une partie du cerveau & guéri des plaies dans cette partie. Sa déciſion eſt ſans fondement. La Chirurgie moderne, plus avancée qu'elle n'étoit du temps de Langius, emporte ſans héſiter la ſubſtance du cerveau lorſqu'elle eſt altérée. Perſonne n'ignore qu'on a emporté à pluſieurs repriſes des lobes entiers, & une grande partie des hémiſpheres : ainſi notre Auteur eſt dans l'erreur; & autant il a eu raiſon dans les cas précédens de ſe moquer des Chirurgiens ſes Confreres, autant il eſt dans ſon tort de les critiquer dans ce cas ci : j'ai un plaiſir inexprimable de leur rendre ce qu'il vouloit leur uſurper.

L'ordre conduit Langius aux plaies des yeux, & il rapporte deux obſervations ſingulieres & frappantes. Dans la premiere, il s'agit d'une légere plaie faite à l'œil, avec un gonflement ſi prodigieux, qu'on regardoit l'extraction du globe comme l'unique reſſource pour ſauver la vie au malade. Notre Auteur s'y oppoſa, & il conſeilla l'uſage d'un collyre dont les principaux ingrédiens étoient du blanc d'œuf, de l'huile, de l'eau-roſe & du camphre, & ce remede lui réuſſit.

Dans la ſeconde obſervation il s'agit d'une plaie à la cornée, avec effuſion de l'humeur aqueuſe. La cornée étoit affaiſſée : cependant peu à peu la cicatrice ſe fit, & l'humeur ſe régénéra; le malade recouvra la vue à l'incommodité près de voir les objets doubles (*b*), dont il le guérit en lui faiſant mouvoir le globe en différens ſens.

(*a*) Page 314.
(*b*) Pag. 315.

Ses remarques sur la saignée, dans le cas de l'emphysême, forment le septieme chapitre. Il y détaille les mauvais effets de l'air sur le corps ; mais avec peu d'ordre. Sa théorie n'est point fondée sur les véritables loix de la physique ; ainsi elle ne sert rien moins qu'à éclaircir la question. Notre Auteur condamne les Chirurgiens qui avant de faire une saignée, oignent avec des onguens ou avec de la graisse la partie qu'ils doivent saigner. Ces moyens ne lui paroissent point suffisans pour dissoudre le sang, supposé qu'il soit épais. XVI. Siecle. 1533. LANGIUS.

Une erreur qui a été adoptée de presque toute l'antiquité, trouve place dans le huitieme chapitre. Il ne faut point couper les vaisseaux qui serpentent derriere l'oreille, de peur de rendre le sujet stérile. Langius cherche la raison de cette altération dans les fonctions naturelles : il en propose plusieurs ; mais elles sont bien éloignées de la vraisemblance : l'on explique tout, & l'on assigne rarement la vraie cause. Cette fureur de tout expliquer s'est transmise jusqu'à nous, & les progrès de l'art en ont été d'autant plus retardés, que l'esprit humain s'est repu de fictions & de chimeres, au lieu de s'occuper à la recherche des faits qui sont d'une utilité directe à sa perfection.

Langius ne se seroit pas occupé à de telles recherches s'il eût connu l'ouvrage de Mélétius, & ce qu'il dit pour dissiper cette crainte puérile. Carpi, son contemporain, sut se défendre de ce préjugé : son esprit fait à l'observation, n'admit guere que ce qui tomboit sous les sens : Langius eût du suivre cette maxime.

Notre Auteur tient un langage plus juste sur l'érésipelle ; c'est, dit-il, une extravagance d'appeller cette maladie *morbus sacer*. Dieu n'est point sujet à des maladies, & il ne faut point laisser subsister les dénominations qui peuvent tôt ou tard induire le peuple grossier en erreur. Cette remarque est purement grammaticale ; mais en voici une qui mérite les plus grandes attentions des Médecins praticiens. L'érésipele, dit notre Auteur, est une maladie inflammatoire : dans l'inflammation, le mou-

XVI. Siecle. 1533. LANGIUS.

vement du ſang eſt augmenté, & de-là la rougeur, la chaleur, &c. Il faut faire conſiſter le traitement en des ſaignées, en des boiſſons rafraîchiſſantes, & non à preſcrire, comme la plupart de mes confreres le font (c'eſt Langius qui parle), d'après le conſeil des plus grands Maîtres de l'Art, les ſudorifiques, les emplâtres avec leſquels ils bouchent les pores de la peau.

On ſe rend difficilement à la vérité quand on a ſon eſprit faſciné par les préjugés du temps. Le conſeil de Langius n'a pas été ſuivi des Médecins juſqu'à ce que le fameux *Sydenham*, conduit par la nature plutôt que par ſon propre ſavoir dans l'hiſtoire de la Médecine, eût fait ſes ſages réflexions : elles ſont aujourd'hui univerſellement adoptées : Mr. *Wanſwieten* vient de les préſenter ſous un nouveau point de vue, & les expreſſions dont il ſe ſert pour conſeiller l'uſage des rafraîchiſſans dans les maladies inflammatoires, & pour proſcrire les remedes échauffans, ſont ſi énergiques, que je doute qu'il y ait un Médecin qui n'admette cette ſage méthode ; *Langius* l'a célébrée ; Sydenham l'a adoptée ſans le citer ; Wanſwieten l'a préconiſée en accordant à ce dernier la découverte, quoiqu'elle remonte quelques ſiecles plus haut.

L'application des emplâtres eſt célébrée dans le dixieme chapitre. Selon Langius, il n'y a preſque point de maladie dans laquelle les emplâtres ne ſoient de ſouverains remedes. Les plaies récentes demandent des emplâtres agglutinatifs, des emplâtres cicatriſans. Quelle bizarre façon de penſer ! quelle inconſtance ! Langius, dans un autre chapitre, défend toute introduction des corps étrangers dans la plaie, & ici il en ordonne l'uſage.

Le dernier chapitre qui traite des maladies des os, ne comprend rien qui ſoit particulier à l'Auteur. Les principes qu'il détaille ſont déduits des ouvrages d'Hippocrate, de Galien & d'Oribaſe, &c.

Nous avons de lui,

Themata aliquot Chirurgica ex opere epiſtolarum ipſius medicinalium.

Extant in collectione Chirurgorum Geſneri. Tiguri,

in-fol. 1555. Vanderlinden ne parle point de cet ouvrage.

XVI. Siecle.

Medicinalium epiſtolarum miſcellanea. Baſileæ 1533, in-4°. *Ibid* 1554, in-4°. *Francofurti* 1589, in-8°.

1534. MONTUUS.

Montuus (Jérome) Seigneur de Mirebeau, fils de Sébaſtien Montuus, naquit en Dauphiné (*a*), où il exerça la Médecine pendant quelques années. Vers l'an 1525 il s'acquit une grande réputation, & fut pluſieurs fois appellé à Lyon pour y voir des malades de la premiere diſtinction. Son nom parvint juſqu'à la Cour de Henri II, Roi de France, où il fut appellé pour y occuper la place de Médecin du Roi : les uns lui aſſignent la premiere ; d'autres veulent qu'il n'ait été que Médecin conſultant. Dans le grand Dictionnaire de Ducange, au mot *archiater*, l'on trouve une liſte des premiers Médecins des Rois de France, & Montuus y occupe une place.

Il eſt Auteur de pluſieurs ouvrages de Médecine, dans leſquels on trouve pluſieurs diſſertations chirurgicales.

Practica Medica à doctis Viris diù deſiderata, & nunc primum in lucem edita (*b*), *in ſex partes diviſa. Venetiis* 1626, in-4°. La premiere partie traite des maladies particulieres de différens organes. On y trouve quelques réflexions chirurgicales. Il traitoit les maladies cutanées à force de ſudorifiques, & il détaille les moyens qu'il faut ſuivre pour venir à bout de ſon objet. Je ſuis ſurpris que ſes malades aient pu réſiſter à un traitement ſi rigoureux. Le troiſieme chapitre traite des maladies des enfans. Sa deſcription ſur les aphtes, & ſur pluſieurs autres maladies cutanées, eſt aſſez exacte ; mais le traitement qu'il y preſcrit eſt peu conforme aux loix de la ſaine Médecine. On trouve dans le quatrieme livre

(*a*) Les Hiſtoriens lui donnent l'épithete d'Allobrox, & le font naître auprès de Lyon ; l'Allobrogie étoit une Province qui s'étendoit depuis Lyon juſqu'à Toulouſe. On l'a connue auſſi ſous le nom de Gaule Narbonoiſe, & elle comprenoit une partie de la Gaſcogne, tout le Languedoc & le Dauphiné ; & comme cette partie de l'Allobrogie étoit la plus proche de Lyon, j'ai cru devoir faire naître Montuus de cette Province.

(*b*) Ce titre eſt bien emphatique.

XVI. Siecle.

1533. MONTUUS.

un détail assez ample des maladies chirurgicales qui exigent un prompt secours ; telles sont les hémorrhagies, les plaies à la tête qui produisent dans l'instant des assoupissemens léthargiques, &c. Ce chapitre n'est point mauvais ; le diagnostic y est exact, & la cure qu'il ordonne est appropriée aux divers cas qui peuvent se présenter. Montuus joignoit à des connoissances médicinales très étendues une parfaite notion de la Chirurgie de son temps ; &, comme ont fait les plus grands hommes, il a manœuvré les opérations chirurgicales dans plusieurs circonstances : si l'on en juge par ce qu'il dit lui-même, & par le témoignage de plusieurs Auteurs ses contemporains, il avoit une grande facilité à opérer. Mr. Goelike porte sur ce Médecin le même jugement.

Tractatus de morbo gallico. Lugd. 1558, in-4°.

1534. FERRI ALPHONSE.

Ferri (Alphonse) Médecin célebre d'Italie, étoit de Naples, & florissoit au commencement du seizieme siecle. Il fut Professeur public de Chirurgie dans sa patrie, & élu en 1534 premier Médecin du Pape Paul III (*a*). Il s'acquit une grande réputation dans toute l'Italie ; & comme il avoit un goût décidé pour l'Anatomie, il inspira l'amour de cette étude aux jeunes Médecins : ce qui fit éclore nombre de fameux Anatomistes qui ont fleuri dans le seizieme siecle.

Nous avons de lui,

De sclopetorum sive archibusorum vulneribus libri tres. Corollarium de sclopeti ac similium tormentorum pulvere. De carunculâ sive callo quæ cervici vesicæ innascitur opusculum. Lugduni 1553, in-4°. *Antuerpiæ* 1583, in-4°. *Tiguri* 1555, in-fol. *In collectione Chirurgiæ scriptorum, edita à Gesnero* 287. *Authore Alphonso Ferrio, Neapolitano, insigni artium & Medicinæ Doctore.* Nous avons encore du même un

(*a*) Manget Elog. Vander-Linden lui donne la qualité de premier Chirurgien, sans en donner de preuves ; Ferri étoit Docteur & Médecin. Il exerçoit son état avec distinction, & il n'y a pas apparence qu'il l'eût quitté pour en prendre un autre inférieur.

traité *de morbo Gallico extat tomo primo operis de morbo Gallico*, in-fol. *Venetiis* 1566. XVI. Siecle.

Le traité des plaies d'armes à feu, de Ferrius, est un des premiers qui ait paru. On doit compter pour peu de chose ce qu'on avoit dit avant lui sur cette matiere. Langius, dans un seul chapitre, a fait part de ses remarques, encore ne sont-elles pas de grande importance. 1533. FERRI.

L'ouvrage de Ferrius est divisé en trois parties; dans la premiere il traite des signes qui caractérisent ces sortes de plaies, des symptomes qui les accompagnent, & des principales causes qui les produisent. Dans la seconde il indique les topiques & secours extérieurs convenables aux plaies. Dans la troisieme il expose les remedes internes qu'un Médecin doit prescrire en pareil cas.

Dans les plaies d'armes à feu il y a brûlure, contusion, fracture & venin, chacun de ces accidens forme une maladie particuliere, & il faut y avoir égard dans le traitement.

Dans la brûlure il y a solution de continuité faite par un instrument brûlant qui produit par son contact des douleurs, des pustules, des croutes, de la chaleur.

Les symptomes sont les mêmes, quelles que soient les parties qui aient été atteintes; ils ne varient que par leur intensité; les douleurs sont par conséquent plus ou moins vives, & il se fait une congestion d'humeurs plus ou moins grande.

Après ces généralités, Ferrius détaille dans différens chapitres le traitement de la brûlure, du venin, des contusions, & des fractures qui accompagnent les plaies d'armes à feu: en suivant cette méthode, on trouve l'ordre & la clarté dans les ouvrages de notre Auteur.

La brûlure doit se traiter par les adouciſſans, lorsqu'il n'y a point de croute; si elle a lieu, par les déterſifs; la croute enlevée, on se sert des desſicatifs.

La poudre à canon est, selon notre Auteur, un véritable poison, car elle est composée de dix parties de nitre, d'une ou deux de soufre, avec autant de

XVI. Siecle.

1534. FERRI.

charbon de ſaule ou de coudrier. Les principaux ingrédiens de cette poudre pris intérieurement, ſont des véritables poiſons. Cette façon de raiſonner, vicieuſe à pluſieurs égards, ne mérite point d'être réfutée; chacun en ſentira aiſément l'abſurdité: cependant Ferrius met ſon eſprit à l'eſcrime pour déterminer quelle eſt cette eſpece de poiſon; eſt-il froid, eſt-il chaud: ſelon lui, le ſouffre eſt chaud & le ſaule eſt froid; on croiroit qu'il va conclure qu'ils ſe corrigeront mutuellement; mais il prend un autre parti; c'eſt, dit-il, un poiſon mixte; & pour purger la maſſe du ſang qui en eſt infectée, il ordonne de prendre intérieurement du béſoard & d'appliquer ſur la plaie un blanc d'œuf (*a*). Ces ſecours ſont inſuffiſans. Dans le chapitre ſuivant, Ferri preſcrit l'uſage des ventouſes, des ſcarifications, des cauteres, &c.

Dans les contuſions des parties molles, il faut recourir à des remedes plus puiſſans; ſi les topiques, répercuſſifs, digeſtifs, maturatifs, &c. ne ſuffiſent pas, il faudra recourir aux ventouſes & aux inciſions.

La fracture eſt aux os ce que la plaie eſt aux parties molles, une ſolution de continuité; elle peut être produite par un inſtrument contondant (*b*). Il y a des fractures tranſverſes & ſans eſquilles; d'autres ſont avec éclats: il y a des fractures en long... Après des coups violens, les os ſont preſque vermoulus & réduits pour ainſi dire en pouſſiere. Pour obvier à cette altération dans la ſubſtance des os, il faut replacer les pieces qui ne ſont plus dans leur véritable poſition, extraire celles qui ſont ſéparées, & traiter enſuite la plaie par les moyens convenables.

La balle s'enfonce dans la plaie & y ſéjourne ſeule, ou y entraîne d'autres corps étrangers, comme ſeroient des morceaux d'étoffe, &c. Ferrius conſacre le ſecond chapitre au détail de ces ſortes de plaies. Pour s'aſſurer de l'exiſtence de ces corps étrangers, il faut, dit-il, dès que le Chirurgien eſt appellé,

(*a*) Pag. 90.
(*b*) Inſtrumento contundente, quaſſante, p. 291.

qu'il introduiſe ſon doigt dans l'ouverture, ſi elle eſt aſſez ample, ou un ſtilet, ſi elle eſt étroite : il ne faut cependant pas choiſir un ſtilet trop fin & trop ſouple, crainte qu'il ne faſſe de fauſſes routes, au lieu de mettre le Chirurgien à portée de découvrir le véritable trajet de la plaie. Pour obvier à cet inconvénient, ce ſtilet doit être d'argent; & autant qu'on en peut juger par la planche qu'il dit être de grandeur naturelle, il eſt long d'environ un demi-pied, d'un diametre de trois à quatre lignes : l'extrêmité qui doit être introduite dans la plaie, eſt boutonnée. Par le moyen de cet inſtrument, dit notre Auteur, on découvrira aiſément dans toutes les plaies, dont la direction eſt droite, s'il y a des corps étrangers qui y ſoient renfermés, ou s'il n'y a aucun obſtacle qui s'oppoſe à la réunion des bords de la plaie ; je dis dans une plaie dont la direction eſt droite, car ſi elle étoit tortueuſe, il faudroit ſe ſervir d'une ſonde plus flexible qui pût s'accommoder aux differens contours de la plaie : le plomb eſt la matiere la plus propre à faire ces ſortes de ſondes.

XVI. Siecle.

1534. FERRI.

Le conſeil de notre Auteur eſt ſage : les Chirurgiens qui lui ont ſuccédé en ont profité ; ils ont fait fabriquer la plupart de leurs ſondes de cette matiere : & non ſeulement on s'en eſt ſervi pour découvrir le véritable ſiege d'une plaie, mais encore c'eſt à la faveur de ces ſondes de plomb qu'on ſonde la veſſie, qu'on arrête les hémorrhagie du nez en appliquant par leur moyen des tampons de charpie aux arrieres narines, &c.

S'il y a quelque balle engagée dans la plaie, on doit tenter tous les moyens imaginables pour l'extraire. Ferrius a inventé un inſtrument propre, à ce qu'il dit, à remplir cet objet : il lui a donné ſon nom. *Alphonſinum inſtrumentum quod, quia noſtrum inventum eſt, ita appellare placuit* (*a*). Je doute cependant qu'il ait l'effet qu'il lui attribue. Il eſt trop gros & trop lourd, autant qu'on en peut juger par la deſcription, pour qu'on puiſſe l'introduire dans la plaie.

(*a*) Pag. 293. B.

XVI. Siecle.

1534. FERRI.

Cependant le Médecin ne doit point négliger de preſcrire au malade des cordiaux pour ſoutenir ſes forces qu'une opération trop cruelle abat néceſſairement: il faut auſſi qu'il ordonne des aléxipharmaques; Ferrius a quelque confiance en la thériaque.

D'un autre côté le Chirurgien doit s'occuper à arrêter l'hémorrhagie de différens vaiſſeaux ſanguins: elle peut être produite dans l'inſtant que la balle fait ſa plaie, ou bien elle peut ſurvenir d'elle-même quelque temps après: ſi l'hémorrhagie n'eſt pas conſidérable, on ſe ſervira des cauſtiques; ſi elle eſt forte, on recourra à la ligature. Le meilleur cauſtique que je connoiſſe, dit notre Docteur, c'eſt celui que je fais avec deux onces d'aloës hépatique, quatre onces de maſtic, une once de bourre de lievre, un blanc d'œuf; on formera une pâte du tout; on la coupera en pluſieurs morceaux, & on pourra ajouter à chaque once de pâte une dragme de ſublimé corroſif, pour lui donner un certain degré de cauſticité; on appliquera ſur chaque vaiſſeau ouvert un morceau de cette pâte ainſi préparée; & ſi l'hémorrhagie n'eſt pas bien conſidérable, le topique ſera très efficace pour l'arrêter. Mais ſi le vaiſſeau ouvert eſt d'un diametre un peu trop grand, il n'y a que la ligature qui puiſſe s'oppoſer à l'effuſion du ſang; on ſe ſervira, pour la faire, d'une aiguille courbe, longue de quelques travers de doigt, pointue par une de ſes extrêmités, & percée de l'autre; on paſſera l'aiguille à travers les chairs; on l'arrêtera, & on y laiſſera un fil avec lequel on liera le vaiſſeau qui darde le ſang (*a*): ce moyen eſt unique; il arrête les hémorrhagies des plus gros vaiſſeaux. Notre Auteur ne s'en approprie point la découverte: & comment auroit-il oſé ſe l'attribuer? Albucaſis & preſque tous les Arabes, Vigo & pluſieurs autres dont j'ai déja parlé, s'en étoient ſervis avec ſuccès: on trouvera la ſuite de ces recherches dans l'hiſtoire d'Ambroiſe Paré.

Le Chirurgien doit prévoir les fâcheux ſymptomes

(*a*) Page 294.

qui

qui ſont preſque toujours la ſuite des plaies d'armes à feu, en replaçant au plutôt les pieces oſſeuſes qui ſont dérangées, en recouvrant la plaie avec divers topiques : on retire de l'avantage d'appliquer ſur la partie des étoupes imbibées de vinaigre, ſi la fracture aux os eſt complette, ou même avec déplacement. Les pieces réduites, il faut les ſoutenir par le moyen des bandages, des atelles, ſans trop les ſerrer, crainte de gêner le membre & d'attirer une vive inflammation .... Ces ſecours bien adminiſtrés, ſuffiſent ordinairement pour diſſiper les plus fâcheux ſymptômes (*a*). Après que les eſquilles ſont ôtées, ſi la plaie a une certaine étendue, on y fait quelques points de ſuture ; on s'en paſſe ſi elle eſt petite : on panſe la plaie deux ou trois fois par jour, s'il le faut.

XVI. Siecle. 1534. FERRI.

Ferri détaille enſuite avec une préciſion peu commune, les autres ſymptomes qui ſurviennent pendant le traitement ; en général il s'accommode aux indications, & les remedes qu'il preſcrit doivent néceſſairement procurer d'heureux effets. En Médecin ſavant & ſage, il ne néglige jamais de preſcrire des remedes internes, & ceux qu'il ordonne ſont indiqués par la nature même du mal, dont il a une parfaite connoiſſance. Verſé dans la ſcience de la Médecine & de la Chirurgie, qui n'en eſt qu'une branche, il pouvoit diriger ſes vues vers l'intérieur & l'extérieur de la machine, & obvier aux principaux ſymptomes ; le bleſſé étoit à l'abri des diſſenſions des Artiſtes ; la même main qui ordonnoit le remede le préparoit & l'adminiſtroit.

Le traité d'armes à feu par Ferri, quoique rempli de préceptes judicieux & ſalutaires, par une fatalité inconcevable, n'eſt preſque point connu des Chirurgiens : j'invite ceux qui ſont un peu amateurs de leur art, de conſulter cet ouvrage, & je ſuis sûr qu'ils ne perdront point leur temps, quelque verſés

(*a*) Quapropter hoc te primum, Chirurge, rogo, ne contrahas aut demittas animum, neve te obrui, tanquam fluctu, ſeu magnitudine laborioſi negotii ſinas, ex his enim quæ primâ curatione fiunt, ſi diligenter ſtrenuèque fiunt, magna ex parte ſalus ægroti paranda eſt, p. 294. B.

XVI. Siecle.

qu'ils ſoient dans cette partie de la Chirurgie.

1534. FERRI.

Son traité ſur l'iſchurie produite par l'oblitération du col de la veſſie, contient quelques détails curieux. L'Auteur y traite avec beaucoup de clarté les principaux ſymptomes de l'iſchurie; l'expoſition anatomique qu'il donne du col de la veſſie, & des parties adjacentes, n'eſt pas mauvaiſe; il a connu le verumontanum, & ce qu'il dit ſur la proſtate eſt exact.

Pour guérir cette cruelle maladie, Ferri conſeille des remedes externes & des remedes internes, des remedes chirurgicaux & des remedes médicinaux. Ses réflexions ſur l'art de ſonder & ſur les ſondes qu'il faut employer, ſont dignes des plus grands Maîtres de ce ſiecle. Il a fait uſage des ſondes de différens métaux, des bougies, & il en donne la compoſition. Il a porté plus loin ſes recherches ſur cette partie de la Chirurgie; il a ſondé avec les tendrons ou les tiges de la mauve, du perſil, du fenouil, &c. (*a*); & ſuivant qu'il falloit déterger ou faire ſuppurer, &c. il couvroit ſes ſondes des onguens digeſtifs & ſuppuratifs.

Quoique Ferri eût toutes ces profondes connoiſſances dans la Chirurgie, & qu'il occupât les premieres places de ſon état, il n'a pas amaſſé beaucoup de bien. Il eût été plus heureux, ſuppoſé toutefois qu'il eût fait conſiſter ſon bonheur dans les richeſſes, s'il eût vécu dans notre ſiecle, dans lequel pluſieurs Chirurgiens ſe ſont enrichis en vendant à un prix exceſſif des ſondes dont ils ont caché la compoſition; Ferri l'avoit indiquée tant pour ſa gloire que pour le bien public, au ſervice duquel il avoit conſacré ſes travaux.

1535. PAULUS

Paulus (Pierre François) célebre Médecin de Florence, de la ſecte de Galien, étoit en grande réputation vers l'an 1528 (*b*). Il a donné *De venæ ſectione adverſus Avicennam.* Cet ouvrage fut im-

(*a*) Sunt igitur malvarum, ſeu petroſelini, aut fœniculi, aut alterius conſimilis herbæ turbones ſive cauliculi, longi tamen ac duriuſculi, quibus carunculam ſive callum inquirere & rumpere commodò poſſimus, p. 307.

(*b*) Vander Linden, de ſcrip. Medic. pag. 891.

primé à Veniſe en 1535, in-4°. il le fut encore l'année ſuivante à Lyon avec d'autres petits ouvrages de la nouvelle Académie de Florence. XVI. Siecle.

Il y a peu d'anatomie ou de chirurgie dans les ouvrages de Paul : il a cependant dit quelque choſe ſur les veines qu'il convient d'ouvrir, des inſtrumens qu'il faut employer, & de la maniere qu'il faut faire l'opération : du reſte on trouve dans cet ouvrage peu de faits & beaucoup d'explications tirées pour la plupart de Galien.

Si l'on ſuivoit l'ordre de la publication des ouvrages, Tagault ne devroit trouver place que dans l'année 1543 ; mais comme Tagault a profeſſé la Chirurgie à Paris, & qu'il a eu pluſieurs Eleves qui ont fleuri vers l'an 1535, j'ai cru devoir intervertir l'ordre, & placer le Maître avant les diſciples. 1535. TAGAULT.

Tagault (Jean) d'Amiens, floriſſoit à Paris vers l'an 1544. Il y profeſſa la Chirurgie avec diſtinction. La plupart de ſes diſciples devinrent célebres par leurs ouvrages ; il eut pour condiſciple Veſale, & Lacuna dit lui devoir la plupart de ſes connoiſſances. Il eut pour confreres Silvius, Fernel, Andernach, Ruele, &c.

Tagault s'acquit à Paris une grande réputation parmi les Gens de Lettres ; mais il ne paroît pas qu'il fût auſſi heureux chez les grands, & qu'il ait été fort occupé à la pratique de la Médecine ; ce qui le prouve, c'eſt qu'il quitta cette Capitale pour ſe retirer à Padoue où il profeſſa la Chirurgie, & écrivit divers ouvrages de Médecine.

De Chirurgicâ inſtitutione libri quinque. Pariſiis 1543, in-fol. *Lugduni* 1547, in-8°. *Huic ſecundæ editioni acceſſit liber ſextus de materia Chirurgica Jacobi Hollerii Stempani. Venetiis* 1549, in-8°. *Tiguri apud Geſneros &* (*primus extat in collectione*) 1555, in-fol. *Lugduni* 1560, in-8°. 1567, in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en françois avec quelques additions, & imprimé à Lyon en 1580, in-8°.

Il a encore paru en Italien 1596, in-8°.

L'ouvrage que nous annonçons eſt le même que celui de Guy de Chauliac quant au fond : il n'en dif-

XVI. Siecle.

1535. TAGAULT.

fere que par la diction qui eſt beaucoup plus correcte, & par quelques notes tirées des anciens Auteurs, principalement de Galien : Tagault en a encore changé l'ordre dans quelques endroits. Cette Chirurgie eſt dédiée à François I. L'Auteur loue ce grand Roi d'avoir le premier introduit à Paris des Savans de toute eſpece, & d'en faire autant de cas que des Grands de ſa Cour : vous êtes, lui dit-il, le premier des Rois de France qui ſouffriez indiſtinctement à côté de vous les Savans mêlés avec les Grands de votre Cour : *Sed & in menſâ illa tua regia frequenti principum illuſtriumque virorum, Cardinalium & Epiſcoporum, conſpectu ac conſeſſu ſemper aliquid ardui, doctique, & honeſti contra morem & exemplum aliorum Principum, &c.* (*a*).

Tagault diviſe la Chirurgie en pratique & en théorique. Selon lui, les opérations chirurgicales peuvent ſe réduire à trois claſſes ; à la diærheſe, à la ſyntheſe, & à l'aphæræſe.

Il diſtingue les ſecours médicinaux des chirurgicaux, & il s'étend beaucoup plus ſur cette premiere partie du traitement que n'avoit fait Guy de Chauliac. On trouve encore dans cet ouvrage quelques figures ſur des inſtrumens de Chirurgie, dont Guy de Chauliac n'avoit fait aucune mention. Son traitement des luxations & des fractures differe de celui que propoſe le Docteur Guy. Les moyens curatifs qu'il preſcrit ſont plus nombreux ; ils ſont appropriés aux différentes eſpeces des maladies qu'il a multipliées.

L'ouvrage de Tagault a ſervi à ſon tour de modele à pluſieurs Auteurs : Ambroiſe Paré, Guillemeau, &c. en ont ſuivi l'ordre dans pluſieurs endroits de leurs écrits. Fuchſius, un peu moins laborieux que ces Auteurs, l'a preſque copié d'un bout à l'autre

Vanderlinden cite un autre ouvrage de Tagault. *Metaphraſis in Guidonem de Cauliaco. Pariſiis* 1545, in-4°.

Je n'ai pu me procurer cet ouvrage, quelques

(*a*) Epiſtola nuncupatoria.

recherches que j'aie faites dans les meilleures bibliotheques de Paris. Je doute qu'il exiſte. M. de Haller ſoupçonne que c'eſt le même que le précédent : les titres ont du moins de la reſſemblance. XVI. Siecle. 1535. ANDRÉ LACUNA.

Lacuna (André) ou par corruption, Laguna, Médecin Eſpagnol, naquit à Ségovie l'an 1499. Il fit ſes études de Belles-Lettres & de Philoſophie dans l'Univerſité de Salamanque, & s'y diſtingua par ſon zele & par ſes progrès. Orné de ces connoiſſances, Lacuna vint à Paris pour y écouter les leçons des grands Maîtres qui y profeſſoient pour lors. Il apprit le grec de Pierre Daneſius & de Jacques Tuſanus. Il ſuivit pluſieurs Profeſſeurs de Médecine, mais ſur-tout Ruele & Tagault. Avant de ſe retirer dans ſa patrie, il prit à Paris le grade de Maître ès Arts. De retour en Eſpagne, il fit ſon unique occupation de l'étude de la Médecine ; il y acquit de grandes connoiſſances, & ſe fit recevoir Médecin à Tolede.

Ce nouveau grade le mit à même de faire en 1540 pluſieurs campagnes en Flandre où campoit l'armée eſpagnole ; & c'eſt-là qu'il s'occupa fortement à la pratique de la Médecine qu'il n'avoit étudiée juſqu'ici que par ſpéculation. La ville de Metz lui parut un théâtre digne de lui pour y exercer ſa profeſſion, il s'y établit, y ſéjourna pendant l'eſpace de cinq ans, & rendit de grands ſecours aux habitans en les traitant pendant une peſte des plus terribles qu'ils eurent à eſſuyer. La Flandre étoit continuellement déſolée par les fureurs de la guerre. Lacuna chercha un endroit où il pût mener une vie moins agitée. Il crut trouver la tranquillité dans l'Italie, & ſe réfugia à Boulogne ; cette Ville étoit depuis long-temps fameuſe par les ſciences : Lacuna y prit le grade de Docteur, & fut de-là à Rome exercer la Médecine ; ſes talens y furent bientôt connus ; le Pape Léon le fit Chevalier de la Toiſon d'or & Comte Palatin. On n'accordoit pour lors ces marques de diſtinction qu'aux perſonnes qui s'étoient rendues célebres dans les ſciences. Son ſéjour à Rome ne fut pas de longue durée ; Lacuna revint en Allemagne & y fut Médecin du Cardinal Bombadille, illuſtre

XVI. Siecle.

protecteur des sciences & de ceux qui les cultivoient ; cependant soit par légereté, par inconstance, ou qu'il lui survînt quelque affaire particuliere, il revint à Ségovie, sa patrie : il y fut bientôt après attaqué d'un flux hémorrhoïdal qui l'y fixa pour toujours, en lui ôtant la vie. Il y mourut vers l'an 1560, âgé de soixante-un ans, & fut enterré dans le tombeau de ses peres (*a*).

1535. LACUNA.

Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages sur toutes les parties de la Médecine. Voici ceux qui sont de notre objet, & qu'il nous importe de connoître.

Anatomica methodus sive de dissectione humani corporis contemplatio. Parisiis 1535, in-8°.

Cet ouvrage est rempli de réflexions morales & politiques. Il compare la plupart des visceres aux différens Royaumes qui se secourent mutuellement pendant la paix, en se communiquant les diverses productions de la terre, mais qui tâchent à se détruire pendant la guerre. Le Roi le plus fort, ravage le Royaume de son adversaire ; c'est ainsi, dit Lacuna, que dans l'état de santé tous les visceres concourent par leurs fonctions à prolonger la vie de l'homme ; mais dans l'état de maladie, l'équilibre des Puissances est rompu .... il compare les vaisseaux mésentériques aux isles que la seine forme auprès de Rouen (*b*). Parmi ce langage emphatique, on trouve quelques descriptions exactes dans ses ouvrages.

Il a connu la valvule du cœcum (*c*) sans avoir aucune notion de son appendice, dont Carpi avoit donné une exacte description depuis quelques années (*d*) : ce qui prouve que Lacuna s'étoit plus occupé à parcourir les différentes Provinces de l'Europe qu'à lire les ouvrages de ses contemporains.

Ses remarques sur la circulation sont curieuses ;

(*a*) Voyez Manget, de Bibliotheca Medec.

(*b*) M. Antoine Petit se sert quelquefois de cette même comparaison dans ses Cours particuliers.

(*c*) Pag. 16.

(*d*) L'ouvrage de Carpi parut en 1518, & celui de Lacuna en 1535.

XVI. Siecle.

1535. LACUNA.

Il dit que le poumon reçoit ſon ſang du ventricule droit par le moyen de l'artere veineuſe, & la tête & les autres parties, du ventricule gauche. La portion de ſang contenu dans le ventricule gauche, qui eſt porté au cerveau, ſe décompoſe dans ce viſcere pour ſe changer en un fluide ſubtil ſpiritueux qui s'inſinue dans les nerfs. Pour donner une idée claire de cette métamorphoſe, Lacuna compare cette décompoſition à l'échange que les Portugais font des épées & fuſils avec de l'or, &c. qu'ils rapportent des pays étrangers. Il n'a admis que deux ventricules, *nec ſcio* (*a*) *quid eorum enigma velit qui tertium etiam cordi ventriculum addunt, niſi forſan per illum poros eos qui in ſeptulo ſunt, intelligant.* En admettant ces trous qui percent de part en part le ſeptum du cœur, Lacuna devoit néceſſairement tomber dans une erreur groſſiere ſur la circulation : par une conſéquence néceſſaire à ſon expoſition anatomique, il veut, comme ſes prédéceſſeurs, qu'une partie du ſang paſſe du ventricule droit dans le ventricule gauche à travers des pretendus orifices ; le reſte du ſang eſt porté dans le poumon par la veine artérieuſe.

Le cœur exécute deux mouvemens particuliers ; celui de dilatation ou diaſtole, & celui de contraction ou de ſyſtole. Les arteres ont un mouvement tout-à-fait oppoſé ; elles ſe dilatent lorſque le cœur ſe contracte, & ſe reſſerrent quand le cœur ſe dilate, *atque is demum arteriarum eſt motus qui ob fluxum partis & refluxum vitalis ſpiritûs per arterias, meritò cauſari videtur. Si quidem, dum cor dilatatur, arteriarum fit ſyſtole ſeu concidentia, regorgitantibus ad cor ſpiritibus univerſis ; dum verò comprimitur diaſtole ſeu dilatatio earumdem quod ad arterias, tunc temporis ſpiritus relabantur.*

Lacuna fait, comme l'on voit, refluer le ſang des arteres dans le cœur, & du cœur dans les arteres : il eſt aſſez ſurprenant qu'il tienne ce langage, connoiſſant, comme il faiſoit, les valvules des oreillettes & des ventricules du cœur : il étoit ſur le point de découvrir la circulation, & la poſtérité la

(*a*) Pag. 37.

XVI. Siecle.

lui eût accordée s'il eût admis la moitié du période de sa phrase.

1535. LACUNA.

La force du pouls est proportionnée à celle du cœur (*a*) : *Nam si virtus valida sit (cordis), pulsus etiam validus erit ; ita ut tangentes manus acerrimè ferire videatur : sin verò dejecta sit atque imbecillis, pulsus sane adeo languidius erit, ut ne dilatari quidem percipiantur arteriæ.*

Lacuna a donné une idée exacte des parties dont la bouche est formée ; il s'étend beaucoup sur l'usage du frein de la langue ; selon lui, les femmes l'ont plus lâche que les hommes : ce qui les rend plus babillardes. Quoiqu'il n'ait pas parlé de l'appendice cæcale, décrite par Carpi, il a cependant connu les intersections tendineuses des muscles droits : mais il tombe dans l'erreur sur leur nombre & sur leur position ; il en admet quatre, & il les place à des distances égales. La description que Carpi a donnée de ces énervations, approche plus de la naturelle.

Voilà à-peu-près ce qu'on trouve de curieux & d'intéressant dans l'ouvrage d'Anatomie de Lacuna. Ses réflexions sur les excroissances qui naissent au col de la vessie, ou dans le canal de l'urethre, méritent d'être lues ; elles sont pour la plupart conformes à celles de Ferrius sur cette maladie. On pourroit soupçonner Lacuna d'avoir puisé dans cette source (*b*). il conseille, comme lui, l'usage des bougies, &c.

Methodus cognoscendi extirpandique excrescentes in vesicæ collo carunculas.

Autore Andrea Lacuna Segobiensi, Medico Julii tertii, Pont. Max.

Illustr. ac Rever. D. D. Francisci à Mendosa. Card. Burgienensis, Romæ in-12. 1551, *Compluti* 1551, *eadem. forma Ulyssiponè* 1560, in-8°.

1536. CHARLES ETIENNE.

La Faculté de Paris se félicitera toujours de compter parmi ses Membres CHARLES ETIENNE, un des plus fameux Anatomistes qu'il y eût au commence-

(*a*) Pag. 43.

(*b*) L'ouvrage de Ferrius de Caruncula fut imprimé en 1533, & celui de Lacuna en 1534 : voyez l'édition de Ferrius dans Gesner, & celle de Lacuna dans Vander-Linden.

ment du seizieme siecle. Il naquit vers l'an 1503 de Henri Etienne premier, & il eut pour freres François & Robert premier, qui se sont tous rendus célebres dans l'Imprimerie. Cet art étoit au berceau lorsque cette famille se faisoit un honneur de le cultiver ; & elle y étoit d'autant plus intéressée, qu'elle s'étoit toujours occupée des Belles-Lettres. Les Etiennes étoient bien différens de ces ouvriers qui n'ont pour tout mérite qu'une manœuvre purement méchanique & mercenaire ; ils trouverent leurs instructions dans les livres qu'ils imprimerent, & ceux-ci à leur tour étoient enrichis des remarques que ces savans Imprimeurs leur faisoient. La science ne s'associe pas toujours avec la fortune : la famille d'Etienne, quoique savante, n'acquit jamais de grandes richesses. L'amour de la vérité nous éloigne ordinairement de cette ambition sordide de gagner du bien qui nous est toujours étranger, au lieu que les sciences font partie de nous-mêmes. Les troubles qui surviennent dans les Religions, influent sur l'ordre & l'harmonie de la société ; la famille de Charles Etienne éprouva plus que toute autre, combien il est dur d'avoir une Religion différente de celle du Prince qui nous gouverne ; elle étoit de la Religion prétendue réformée, & par conséquent exclue de toutes les récompenses auxquelles elle auroit pu prétendre d'ailleurs. Leur ferveur les exposa aux plus rudes souffrances ; les uns furent chassés hors du Royaume ; les autres périrent dans les prisons. C'est parmi ces troubles, que Charles Etienne vécut & fleurit à Paris. Son zele pour la Médecine n'en fut point ralenti ; il l'exerça avec distinction ; & il paroît que malgré ses occupations littéraires, il s'occupoit à la pratique (*a*). Les vers suivans de Buchanan semblent nous l'apprendre.

XVI. Siecle.

1336. CHARLES ETIENNE.

Sæpè mihi medicas Groscollius explicat herbas,
Et spe languentem consilioque juvat,
Sæpè mihi Stephani Solertia provida Carli
Ad mala præsentem tristia portat opem.

(*a*) Elégie sur la goutte.

XVI. Siecle.

1536. CHARLES ETIENNE.

Il eſt encore aiſé de juger de ſa ſcience dans toutes les parties de la Médecine par les ouvrages qu'il donna ſur quelques-unes, comme ſur les alimens, ſur les plantes, ſur l'Anatomie : c'eſt ce dernier qu'il nous intéreſſe le plus de connoître, & dont je vais rendre compte.

De diſſectione partium corporis humani libri tres, unà cum figuris & inciſionum declarationibus à Stephano Riverio, Chirurgo compoſitis. Pariſiis apud Simonem Colinæum 1545, in-fol. . . 1536 (*a*). in-8°. 1546, in-folio en françois, avec des figures & déclarations, compoſées par Etienne de la Riviere, Chirurgien.

Peu content de l'ordre que les anciens avoient ſuivi (*b*) dans leurs ouvrages d'Anatomie, Charles Etienne crut devoir s'écarter de la route ordinaire. Après avoir parlé des os, des cartilages, & des ligamens, il paſſe à la deſcription des tendons (*b*) qui forment les têtes des os & les extrêmités des muſcles; les membranes ſont dans la même claſſe, elles couvrent & enveloppent les muſcles, & ſont des expanſions des tendons. Il ſuit dans le reſte le plan de Galien.

L'os, ſelon lui (*c*), eſt une partie ſimple & ſimilaire, dure & ſeche, formée en quelque façon de la lie de la ſémence, qui par elle-même ne fait faire aucune action au corps; mais lui ſert comme les pieux aux tentes, & les murs aux édifices; cette comparaiſon a quelque validité; mais les principes qu'il attribue aux os ſont chimériques, & peuvent paſſer pour de fades hiſtoires, dont Galien a rempli ſes ouvrages. Après Galien, les Arabes adopterent cette formation prétendue des os. Les Anatomiſtes du quatorzieme ſiecle ſuivirent aveuglement ces ſentimens. Achillinus & Carpi, plus ſages que la plûpart de leurs contemporains, ont mieux aimé ſe taire ſur la ſtructure de ces organes, que de leur aſſigner une telle origine. En France, ſans interruption, cette explication puérile trouva place dans les livres d'Anatomie; Charles Etienne la ſuivit ſans preſque y rien changer; Dulau-

(*a*) Bibliothec. Adriani, p. 176.
(*b*) Pag. 8.
(*c*) Pag. 9.

XVI. Siecle.

1536. CHARLES ETIENNE

tens a cru mieux faire en paraphraſant le texte, & en aſſignant des cauſes encore plus ridicules. Nous renvoyons à l'original, ou à l'hiſtoire de cet Anatomiſte, qu'on trouvera dans cet ouvrage.

Charles Etienne penſe que le périoſte (*a*) vient de la partie graſſe & huileuſe des os. Les cartilages ſont formés de la ſemence ; ils ſont polis & couvrent les extrêmités des os mobiles, ce qui leur donne plus de facilité à ſe mouvoir l'un ſur l'autre, en diminuant leur frottement mutuel (*b*). Le cartilage, dit-il, eſt une partie du corps vraiement appellée ſimple & ſimilaire, plus dure que nulle des autres, & plus molle que les os : blanche, unie, polie, ſouple & flexible. Cette définition eſt de Galien ; M. Winſlou l'a attribuée à Charles Etienne, je ne ſais trop ſur quel fondement. Je renvoie aux ouvrages de ces deux Anatomiſtes ceux qui voudront les comparer.

En parlant des ſutures de la tête (*c*), il remarque que dans les pays chauds on trouve plus aiſément qu'ailleurs des crânes ſans ſutures, & que leur multiplication nuit à la ſanté. Cependant outre l'uſage de ralentir les coups portés à la tête ; il leur attribue celui de laiſſer un libre paſſage aux vapeurs du cerveau & aux petites membranes, aux veines & aux arteres ſituées ſur le cerveau. Voyez Galien à ce ſujet.

Ses remarques ſur l'organe de l'ouie (*d*), ne ſont pas auſſi parfaites & auſſi exactes qu'elles pourroient l'être : quoique Carpi eût parlé de deux oſſelets de l'ouie, l'enclume & le marteau, Charles Etienne les paſſe ſous ſilence : il n'eſt point excuſable, Carpi vivoit au moins trente ans avant lui, & ſon livre étoit divulgué ; puiſque la plûpart des Médecins Pariſiens & ſes contemporains y avoient puiſé la méthode de traiter la vérole par les frictions mercurielles. Il fait ſeulement remarquer à l'os pierreux le canal auditif d'abord droit, enſuite tortueux, qui vers le cerveau s'ouvre par pluſieurs petits trous, par leſquels le ſon lui eſt communiqué : il ajoute que le méat auditif eſt

(*a*) Pag. 10.
(*b*) Pag. 10, 38.
(*c*) Pag. 17.
(*d*) Pag. 19.

XVI. Siecle.

1536. CHARLES ETIENNE.

conduit au cerveau par une apophyſe remarquable, de la groſſeur du pouce, que Galien appelle belonoïde ou graphoïde.

Il compte quinze os à la mâchoire ſupérieure (*a*); trois à la racine des yeux de chaque côté : à leur deſcription on reconnoît la portion ſupérieure & orbitaire de l'os maxillaire ſupérieure. Il ſemble auſſi faire un os ſéparé de cette portion d'os que nous nommons unguis placé au grand angle de l'œil ; deux ſous la machoire par leſquels les trous des narines communiquent avec le palais ; deux autres à l'extrêmité de la machoire où ſont attachées les dents inciſives. Il dit que ces os ſont trop intérieurs pour être aiſément apperçus au-dehors ; ſa réflexion eſt juſte, & je doute qu'avec les meilleurs yeux on puiſſe trouver quelques-uns des os dont notre Auteur parle. Galien avoit déja fait la plûpart de ces réflexions, & notre Auteur n'eſt ici qu'un pur copiſte : ce qu'il dit ſur les autres os n'eſt gueres plus exact.

Mais voici une réflexion plus juſte, & qui mérite d'être rapportée tout au long. En parlant de l'omoplatte (*b*), il blâme la conduite des nourrices qui bandent le corps des enfans, ou qui avant qu'ils ſoient aſſez forts pour ſe ſoutenir, les obligent de marcher en les ſoutenant avec des lizieres ; à cet âge les parties ſont ſouples, cédent facilement à la preſſion ; la poſition naturelle des os ſe dérange, & les muſcles qui s'y attachent ſont obligés de s'accommoder à ce déplacement. Peu de Médecins ont fait attention à ce précepte ; l'uſage des corps & des maillots s'eſt fortifié par le tems : les Médecins eux-mêmes l'ont préconiſé ou n'ont point connu ſes inconvénients. Riolan plus judicieux a fait les mêmes réflexions que Charles Etienne ; il dit que les Dames

(*a*) Pag. 20.

(*b*) Quibuſdam armi tument & gibboſi ſunt, aut propter naturæ defectum, aut nutricum negligentiam, dum infantes adhuc molles & teneros faſciis perperam deligant, aut etiam magis dum præter ætatem tenellos cogunt ambulare ineptequè ſuſtinent in ambulationum motibus docentis. Hujuſmodi enim corporum os omoplatæ (parte infera ſatis debile) facile cedit immoderato motui & ſurſum erigitur ac prominet, muſculiſque internis ſeſe attollentibus locum præbet.

Françoiſes ont pour la plûpart une épaule plus haute que l'autre : la vérité ſe fait toujours connoître, Riolan l'a ſaiſie (*a*) ; il a bien fait de la manifeſter, mais il a eu tort de paſſer ſous ſilence le nom de Charles Etienne : le plagiat a été à la mode de tous tems ; on lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences pluſieurs obſervations ſur l'abus des corps & des maillots, par M. Winſlou. Ce mémoire eſt bien fait ; mais on n'y lit ni le nom de Charles Etienne ni celui de Riolan : Je pourrois deſcendre un peu plus loin, & titrer de plagiaires pluſieurs Anatomiſtes vivans, qui ne citent ni les uns ni les autres de ces trois Auteurs. Ils ſe reconnoîtront aiſément dans cet ouvrage ; le reſpect que j'ai pour eux m'empêche de les nommer.

XVI. Siecle.

1536. CHARLES ETIENNE.

Charles Etienne (*b*) a été encore copié dans beaucoup d'autres points ; il fait remarquer qu'aux extrêmités de la clavicule, ſe trouve pluſieurs forts ligamens qui la fixent contre le ſternum & contre l'omoplate. La deſcription de ces ligamens eſt aſſez claire pour être compriſe : M. Weibrecht, Auteur de pluſieurs mémoires & d'un excellent ouvrage ſur les ligamens du corps humain, n'a point rendu à Charles

(*a*) Il eſt auſſi difficile, dit ce fameux Anatomiſte, » d'apporter les cauſes de cela que de l'incommodité que nous » voyons arriver en France, où les filles, principalement les » nobles, ont ordinairement l'eſpaule droite plus élevée & plus » enflée que la gauche, y ayant à peine dix filles entre cent, » qui aient les eſpaules bien faites, ce qui vient peut-eſtre de » ce qu'elles remuent trop ſouvent & trop facilement les bras » droits : d'où il arrive que l'eſpaule venant à s'eſcarter du » corps, les muſcles qui ſont en ce lieu s'eſlevent, & font advancer cette partie. *Manuel Anatom.* p. 633.

Le même Auteur, dit ailleurs : » La mauvaiſe conformation » du thorax provenant de la diſtortion de l'eſpine du dos arrive » plus ſouvent aux femmes qu'aux hommes, parce qu'elles ſont » plus foibles. On taſche de corriger ce défaut par le moyen » d'un poitrail ou buſque, large, fait ou de cuir ferme ou de » toile piquée, & garnie de baleine ou d'une plaque de fer bien » déliée ; l'eſpine devient ſouvent tortue par des mouvements » contraires fréquents. Par fois on apporte ce défaut au monde » ayant été contracté dès le ventre de la mere, en la premiere » conformation, auquel cas il n'y a point de moyen de le corriger, quoi que puiſſent promettre tous ces Renoueurs ou Rhabilleurs d'os ». P. 283.

(*b*) Pag. 28.

XVI. Siecle.

1536. CHARLES ETIENNE.

Etienne la juſtice qu'il mérite. Il auroit pu le citer honorablement dans ſon mémoire, ſur les ligamens de la clavicule, imprimé dans le Recueil de l'Académie de Petersbourg.

Obſervateur exact, Etienne apperçut juſqu'aux petits trous par où paſſent les vaiſſeaux ſanguins dans la ſubſtance de l'os; tels ſont ceux qu'on apperçoit en grande quantité (principalement à la partie antérieure) des vertebres des lombes; au nombre de quatre ou plus à la partie externe de l'omoplate du côté de l'épaule; ceux qui criblent la partie moyenne & extérieure de la clavicule; celui qui ordinairement perce l'humerus de haut en bas à ſa partie moyenne & interne, du côté des côtes; ceux qui pénétrent pareillement l'os du femur à la partie antérieure de la gouttiere, qui s'étendent depuis le grand trochanter juſqu'au milieu de l'os; ceux ſans nombre qui criblent les têtes des os du bras & de la jambe, & des os du métacarpe & des doigts.

Etienne (*a*) s'eſt ſurpaſſé dans la deſcription des ligamens, & la plûpart des Anatomiſtes ont puiſé dans cette ſource. Le cartilage inter-articulaire des mâchoires eſt très bien décrit: entre l'apophyſe de la mâchoire inférieure & le ſinus, dit-il, eſt un petit cartilage dont les bords ſont durs & épais, mais dont le milieu eſt creux & contient une humeur qui ſert à lubrifier l'articulation. Notre Auteur avertit qu'on trouve au genouil un pareil ligament.

Les ligamens de l'épine ſont très nombreux: notre Auteur donne une deſcription particuliere de chacun d'eux; il y en a un qui vient de l'occiput, qui paſſe par-deſſus les vertebres du col & s'attache en partie aux dernieres vertebres de cette claſſe & aux omoplates; un commun à toutes les vertebres excepté à la premiere; il s'étend depuis la ſeconde juſqu'à l'os ſacrum, & couvre le corps des vertebres. Sa ſtructure eſt aſſez irréguliere; nombre de fibres ont une direction parallele à l'axe vertébral, d'autres tranſverſes, d'autres obliques: il eſt plus épais en avant que ſur les côtés. Cette deſcription eſt dans l'ordre. On auroit

(*a*) Page 45. & ſuiv.

dû consulter Charles Etienne sur cette matiere ; il a ajouté sur le travail de ses prédécesseurs. Selon notre Auteur, ce ligament paroît s'enfoncer entre les vertebres, & se joindre avec les intervertébraux. Galien avoit dit quelque chose d'équivalent : ses remarques ont été inutiles ; il n'y a que deux ou trois Anatomistes modernes qui les ait saisies ; Bertin se trouve du nombre. La premiere vertebre a ses ligamens particuliers ; il y en a un à la partie antérieure & interne qui s'attache aussi au trou occipital ; & à la dent de la seconde vertebre, on voit deux ligamens larges & lâches, qui vont des bords supérieurs & postérieurs de la premiere vertebre, aux petites éminences qui bordent le trou occipital.

XVI. Siecle.

1536. CHARLES ETIENNE.

Les ligamens des vertebres du dos sont plus serrés, parcequ'elles n'ont besoin que de très peu de mouvement ; c'est à ce sujet qu'Etienne dit avoir vu plusieurs fois des vertebres jointes ensemble, au nombre de deux ou trois, & tellement unies qu'on n'y voyoit pas la moindre séparation ; mais, dit-il, cela paroît être contre nature. Les ligamens des vertebres des lombes, sont plus forts & plus épais ; mais aussi plus lâches. L'os sacrum est à son tour joint aux trois dernieres vertebres par un ligament particulier, & le coccix en a jusqu'à trois.

Les côtes ont nombre de ligamens qui les fixent dans leur place ; il y en a qui attachent leur corps ou tubérosité aux apophyses transverses des vertebres, & d'autres qui enveloppent les extrêmités antérieures des côtes, & les cartilages qui y aboutissent : des ligamens qui fixent les côtes aux vertebres, les supérieurs sont plus tendus que les inférieurs. La clavicule devroit être soutenue par des ligamens particuliers : la nature lui en a donné deux, un qui l'attache au sternum, & l'autre qui la fixe à l'omoplatte. Entre la clavicule & ces deux os, se trouvent deux cartilages, quelques Auteurs modernes s'en sont attribué la découverte, & beaucoup d'autres les ont passés sous silence. Je renvoie à ce que j'ai déja dit à ce sujet au commencement de cet extrait.

Les ligamens des extrêmités sont assez bien décrits ; l'Auteur a consulté, & le cadavre, & les ouvrages

XVI. Siecle.

1536. CHARLES ETIENNE.

de Galien. Les os pubis ſont joints entr'eux par des ligamens très nombreux & très forts; Charles Etienne nie que ces os puiſſent s'écarter pendant l'accouchement: ſon ſentiment a été adopté pendant une longue ſuite d'années. On trouvera à l'article Bertin des détails ultérieurs ſur cet objet.

L'hiſtoire des nerfs (*a*) n'eſt pas auſſi exacte que celle des ligamens; elle contient cependant quelques particularités intéreſſantes, l'Auteur les diviſe en nerfs ſolides & en nerfs mols, & ceux-ci ont une ſenſation très vive; les ſolides ſont formés d'une tunique qui provient de la dure-mere, & d'une pulpe qu'on peut regarder comme un prolongement du cerveau.

La cinquieme paire des modernes (*b*) qui forme la troiſieme paire de notre Auteur, eſt mieux décrite que dans les Ecrivains qui l'ont précédé. Il a connu les trois rameaux; le premier s'inſinue dans l'orbite; le ſecond pénetre la machoire ſupérieure; le troiſieme s'enfonce dans la machoire inférieure. La plupart de leurs branches ont une deſcription particuliere, la branche ophtalmique y eſt ſur-tout bien décrite. On y lit avec plaiſir la deſcription de la troiſieme branche. Il a diſtingué le grand nerf ſympathique d'avec la huitieme paire que les Auteurs précédens confondoient ſans raiſon, ſans que l'obſervation de Galien ait pu leur ouvrir les yeux. Charles Etienne a compris le ſens de ce paſſage. *Quin etiam hos rursùs ipſos nervos, qui propter coſtarum radices deorsùm porriguntur, à ſextâ conjugatione propagatos eſſe prodiderunt omnes: multiplex porrò & horum commixtio eſt cum nervis intercoſtalibus .... aliiſque ferè omnibus qui graciliores per lumbos extenduntur; denique cum reliquâ eorum parte qui ad os ventriculi pertinent*, &c (*c*), Mr. de Haller qui a fait des recherches prodigieuſes ſur l'hiſtoire de l'Anatomie, n'a pas oublié de donner cette découverte à Charles Etienne. La huitieme paire des

(*a*) Pag. 55, 57.
(*b*) Pag. 67.
(*c*) Page 69, 76.

modernes

modernes a quelque détail particulier dans ſon ouvrage.

XVI. Siecle.

1538. CHARLES ETIENNE.

Etienne (*a*) a connu la vraie origine du nerf diaphragmatique ; il a ſuivi pluſieurs de ſes filets juſques dans les muſcles droits. Les trente paires de nerfs qui ſortent par les trous de conjugaiſon des vertebres, ne lui étoient pas inconnues. Il a admis cinq nerfs à l'extrêmité ſupérieure, & il a paſſablement bien décrit ceux de l'extrêmité inférieure.

L'ordre (*b*) conduit notre Auteur à l'expoſition des membranes ; elles viennent pour la plupart des mêmes parties qu'elles recouvrent, ou de l'extrêmité des tendons. Il attribue au péricrane un autre uſage que celui de couvrir la tête, comme pluſieurs l'avoient avancé avant lui. Il s'inſinue, dit-il, dans les ſutures, & en fait même un portion dans le bas âge : ce qui donne des ligamens particuliers aux os. Kerkringius, qui a vécu environ cent ans après notre Auteur, a tenu à-peu-près le même langage. Charles Etienne parcourt la plupart des membranes du corps humain, il indique leur origine, leur ſtructure, leur connexion & leurs uſages. L'adminiſtration des muſcles ſuit immédiatement après l'expoſition de ces parties, & on trouve à la fin de l'ouvrage des planches dans leſquelles leur enſemble eſt exprimé ; on en trouve pluſieurs autres qui repréſentent chacun des muſcles en particulier ; ces planches, quoique groteſques, déſignent le génie & le goût exquis que Charles Etienne avoit pour l'Anatomie. Il n'eſt point à la vérité le premier qui ait donné des planches d'Anatomie, quoique Goëlicke l'avance ; Magnus Hund, Carpi, Achillinus, Driander, & pluſieurs autres dont nous avons parlé, en avoient déja donné avant que Charles Etienne publiât les ſiennes.

La comparaiſon que la plûpart des Auteurs précédens ou de ſes contemporains, faiſoient d'un muſcle avec un rat écorché, ne lui paroît pas des plus juſtes ; ſa réflexion eſt vraie, & auroit dû être adoptée des Anatomiſtes qui lui ont ſuccédé. On voit ici avec

(*a*) Pag. 77.
(*b*) Pag. 87. & ſuiv.

XVI. Siecle.

1536. CHARLES ETIENNE.

regret que la plûpart des Anatomiſtes qui ont vécu après Charles Etienne, aient ſervilement adopté l'ancienne comparaiſon. Il eſt le premier qui ait décrit les muſcles tranſverſes de la génération (*a*).

L'hiſtoire des viſceres contient quelques remarques utiles ſur l'Anatomie (*b*). Les glandes, ſelon lui, varient : les unes ſervent à différentes fonctions ; les autres ſont deſtinées à ſoutenir les vaiſſeaux, ou à remplir les vuides.

L'expoſition du cerveau eſt imparfaite ; Achillinus en ſavoit plus que notre Auteur (*c*). Etienne a cependant obſervé que l'humeur contenue naturellement dans les ventricules du cerveau, étoit en petite quantité, & d'une légere conſiſtance immédiatement après la mort ; qu'elle s'accumuloit & s'épaiſſiſſoit au bout de quelque temps. Il compare la figure des ventricules à celle de l'oreille humaine, cette comparaiſon ſembleroit aſſez indiquer que Charles Etienne a connu les parties inférieures & récurrentes des ventricules du cerveau ; par conſéquent qu'il a eu une notion de l'hypocampus, & de ſes productions. Il nie que les nerfs optiques s'entrecroiſent.

Le cœur n'a point de nerfs (*d*) ; il eſt placé obliquement ; & eſt dirigé du milieu de la poitrine vers la partie latérale gauche ; il jouit de deux mouvemens ; celui de ſiſtole & de diaſtole (*e*). Dans la diaſtole le cœur diminue en longueur, & s'élargit par ſa baſe. Notre Auteur faiſoit nombre d'ouvertures de cadavres des ſujets morts à la ſuite des maladies qu'il avoit traitées : ce qui l'a mis a même de découvrir les dilatations des ventricules & des oreillettes.

Les viſceres du bas-ventre ſont à-peu-près décrits comme dans les ouvrages de Galien. La poſition reſpective de chacun d'eux eſt un peu mieux indiquée. Les parties de la génération de la femme ſont comparées avec celles de l'homme. Bonaccioli, après

(*a*) Morgagni, Epiſt. Anat. n°. 82.
(*b*) Pag. 128.
(*c*) Page 243.
(*d*) Page 216.
(*e*) Pag. 214.

Mundinus, s'étoit servi de la même comparaison. Je renvoie à ces Auteurs ceux qui voudront de plus amples détails à ce sujet. Il paroit avoir connu les vésicules séminaires (*a*). Quoiqu'on voie dans la planche, qui est à la page 285, l'appendice cœcale exprimée, il n'en a point parlé dans sa description. Il eût cependant pu la connoître s'il eût fouillé dans les ouvrages de Carpi : & il n'est pas excusable de ne les avoir pas connus. Il n'attribue à l'intestin cœcum qu'une seule ouverture. S'il eût consulté les ouvrages que Lacuna écrivit quelques années avant qu'il publiât le sien, il eût évité cette erreur.

XVI Siecle.

1536.

CHARLES ETIENNE.

L'histoire des vaisseaux sanguins est fort imparfaite ; il y a soutenu plusieurs paradoxes ; il écrit entr'autres, que dans l'état naturel, la veine-cave, dans l'endroit où elle fournit les veines iliaques, ne recouvre point immédiatement l'artere aorte : il donne par là à entendre qu'il y a un espace libre entre ces vaisseaux (*b*). Il a pris la peine d'ouvrir plusieurs veines, & y a apperçu les valvules qu'il a appellées *apophyses venarum*. On peut le regarder par-là comme le premier qui en ait parlé, il a vécu avant Silvius, auquel plusieurs Anatomistes ont attribué la découverte de ces valvules. C'est en parlant du foie & des rameaux de la veine-porte, que notre Auteur parle de ces membranes. *Porro autem*, dit-il, *ne sanguis qui elaboratur in hepate, interdum regurgitet, facti sunt à naturâ quidam veluti exortus & apophyses membranarum, quæ hujus modi periculo obsint, quemadmodum in corde valvulæ ad spiritus conservationem* (*c*).

Nous terminerons cet extrait d'Anatomie par une remarque que Charles Etienne fait sur la structure de la moëlle épiniere. Selon lui, il y a au milieu

(*a*) Atque illic quidem ipsa ejaculantia vasa latissima & ampla admodùm fiunt, per-multasque venulas & arteriolas (si quidem ita nobis loqui liceat) sibi comites habent, quo in locos prostatas afficiunt in quibus tum demum perfecti ir me sperma elaboratur . . . Inter rectum intestinum & vesicam siti, in quibus albissimum sperma fit, p. 193.

(*b*) Pag. 142.

(*c*) Page 182, 183, 357.

XVI. Siecle.

1536. CHARLES ETIENNE.

de sa substance un canal qui se propage du cerveau à l'extrémité de la moëlle, & qui est rempli d'un liquide jaunâtre. *Caterùm quod ad interiora ipsius medullæ spectat, cavitatem in internum ejus substantiæ manifestam reperire licet, quæ ceu quidam ipsius ventriculus esse conspicitur, in quo aquosus quidam humor subflavus continetur, paulò tamen liquidior quàm qui in anterioribus cerebri delitescit* (*a*). Cette description est exacte, je ne sais par quelle fatalité une découverte si intéressante & si curieuse a resté inconnue aux Anatomistes pendant une longue suite d'années; elle le seroit encore si Mr. de *Senac* ne se fût assuré plus d'une fois de l'existence de ce canal. Ce savant Auteur du traité du cœur, qui a joint à l'étude la plus profonde la pratique la plus longue & la plus réfléchie de l'Anatomie, m'a fait part de cette particularité intéressante. Je me fais un honneur & un devoir de la publier, & de lui en témoigner ma reconnoissance; Mr. *le Roi*, Professeur célebre de Médecine à Montpellier, a donné depuis peu un Mémoire à la Société royale des Sciences sur ce même objet, ce Mémoire n'a pas encore été imprimé, & je ne le connois pas assez pour en rendre compte.

L'Anatomie & la Chirurgie ont une si grande analogie, qu'on ne peut guere savoir une de ses parties qu'on n'excelle dans l'autre. On trouve dans l'ouvrage de Charles Etienne quelques réflexions chirurgicales intéressantes; il y parle assez au long de l'opération césarienne (*b*), & il a donné des planches analogues à ce sujet.

Malgré tous ses travaux recommandables, Charles Etienne ne fit pas une fin bien heureuse. Après avoir pratiqué long-temps la Médecine; & s'être acquis une gloire immortelle parmi les Anatomistes & les gens lettrés; après avoir donné à l'Etat nombre de savans Médecins & de savans Littérateurs, il eut le malheur de voir, son frere poursuivi par la Justice, il fut obligé de prendre les soins de son imprimerie, à laquelle il s'occupa plusieurs années dans

(*a*) Pag. 337.
(*b*) Pag. 261 & suiv.

sa maison paternelle qu'on voit encore aujourd'hui dans la rue Saint Jean de Beauvais. Il fut nommé Imprimeur du Roi, & se distingua dans cet Art par de magnifiques éditions. Il ne fut pas trop largement récompensé de ses peines ; il mourut dans un cachot (*a*) à l'âge d'environ soixante ans, laissant après lui une fille nommé Nicole Etienne, qui se distingua par sa science & son esprit.

XVI. Siecle.

1536. CHARLES ETIENNE.

CHAPITRE XV.

DES ANATOMISTES ET DES CHIRURGIENS qui ont vécu depuis l'an 1536 jusqu'en 1543, ou depuis Andernach jusqu'à Vesal.

LES Sciences languissoient en France, quoiqu'elles fussent depuis long-tems cultivées dans l'Italie avec distinction. Par une fatalité inconcevable, les meilleurs ouvrages qu'on avoient publiés en Italie, sur l'Anatomie ou sur la Chirurgie, étoient inconnus en France ; Guy de Chauliac fut le seul dans l'espace de plusieurs siecles, qui fit usage des découvertes des Italiens ; ceux qui lui succéderent marcherent peu sur ses traces. A Montpellier même, quoique voisins de l'Italie, on a peu profité des connoissances des Auteurs de cette nation ; Arnaud de Villeneuve, Gordon, Varanda, &c. semblent les avoir méprisées. Charles Etienne qui florit à Paris dans des tems beaucoup plus postérieurs, ne cite ni Mundinus, ni Achillinus, ni Carpi, ni Vigo, qui auroient pu lui fournir des remarques utiles & intéressantes à son Art.

L'Italie seule possédoit les sciences ; & les Savants qui les cultivoient, étoient concentrés dans cette partie de l'Europe : ceux qui avoient reçu le jour dans d'autres climats se croyoient étrangers aux sciences,

(*a*) Dict. Prosp. March. in carcere castelli inclusus obiit, an. 1664.

XVI. Siecle.

& se réfugioient en Italie pour les y apprendre ou même pour les y enseigner Tagault, quelques années avant la fondation du College Royal, passa de Paris à Padoue ; Lacuna quitta Metz pour aller à Boulogne ; plusieurs abandonnerent l'Espagne, depuis long tems le siége de l'ignorance, pour aller exercer la Médecine en Italie. François I, ce Roi de France d'éternelle mémoire, sentit la nécessité d'attirer dans son Royaume de savans étrangers, afin de partager avec eux leurs connoissances. Il fonda le College Royal de France, & y établit divers Professeurs pour y enseigner les différentes sciences ; Vidus Vidius, Médecin célebre, qui floriſſoit à Florence, fut chargé de la partie de la Médecine.

Ces Savans introduits en France, répandirent bientôt le goût des Sciences, des Arts & des Belles-Lettres ; chaque jour les François virent accroître leurs connoissances, & comme ils avoient de la pénétration, du génie & de la sagacité, dans peu ils perfectionnerent ce que les Italiens n'avoient fait qu'ébaucher. L'étude des Langues étrangeres leur devint familiere, & ils y firent tant de progrès qu'on vit peu de tems après les François surpasser leurs maîtres. La Peinture s'y perfectionna en très peu de tems, & l'Architecture fut portée à un si haut degré de perfection, que les Italiens eux mêmes en furent jaloux (*a*). L'Anatomie prit une nouvelle forme, on vit les Fernel & les Andernach se perfectionner par les fréquentes converſations qu'ils eurent avec Vidus Vidius (*b*) ; les Sylvius, les Lacuna, &c. sortirent de cette Ecole, & ceux-ci à leur tour formerent les Vesal, les Fallope, les Rondelets, &c Cependant les Ecoles d'Anatomie de France, quoique fameuses, ne prirent point sur la célébrité de celles d'Italie ; Boulogne, Padoue & Ferrare fournissoient à l'Europe la plus grande quantité des Savans ; Vesal lui-même, persuadé que les plus grands Anatomistes étoient en Italie, fut s'y établir & y enseigner cette partie de la

(*a*) Voyez le Dictionnaire de Mœurs & usages des François, au mot *Architecte*.

(*b*) Voyez l'Hiſtoire du Collége Royal, par Duval

Médecine. Les Columbus, les Fallope, les Euſtache, les Cannanus, &c. y firent leur ſéjour & y enſeignerent depuis le milieu juſqu'à la fin du ſixieme ſiecle, & ceux-ci furent remplacés par un grand nombre d'autres encore auſſi fameux, & dont nous parlerons dans la ſuite de cette Hiſtoire. XVI. Siecle.

Les Ecoles de Paris & celles de Montpellier ne ſe maintinrent pas dans la même célébrité ; on vit à Paris peu d'Anatomiſtes de nom, depuis Sylvius juſqu'à Riolan. Les Ecoles de Montpellier ne furent pas mieux fournies d'Anatomiſtes ; Rondelet avoit fondé un très bel amphitéatre, & il n'y avoit preſque point de Profeſſeurs en état d'y enſeigner l'Anatomie ; Laurent Joubert, & André Dulaucus qui lui ſuccéda s'y diſtinguerent ; mais qu'il y a loin de ces deux Médecins à Veſale, à Cananus, à Arantius leurs contemporains, & qui floriſſoient en Italie. Je ne prétends point déprimer le mérite des Profeſſeurs & Médecins de Montpellier, je ſais que cette partie y a toujours été ſupérieurement cultivée ; mais j'oſe avancer que depuis Rondelet juſqu'à Vieuſſens, cette Univerſité n'a eu aucun Anatomiſte qui ait avancé l'art qu'il a cultivé ; il faut donc malgré nous accorder la palme aux Anatomiſtes Italiens du ſeizieme ſiecle, ſur ceux de toute l'Europe.

La Chirurgie Françoiſe n'eſt pas tout-à-fait dans le même cas ; cette partie de l'art de guérir avoit en France dans le ſeizieme ſiecle une plus grande célébrité qu'elle n'avoit dans les autres Royaumes. Ambroiſe Paré, Guillaume Gourmelin, Laurent Joubert, &c. en ſoutinrent l'éclat & la dignité.

Le corps des Chirurgiens étoit pour lors diviſé en deux claſſes ; les Chirurgiens de Robe Longue, & les Chirurgiens de Robe Courte ; la premiere comprenoit les Maîtres ès Arts, l'autre étoit formée par les Barbiers. On vit cette derniere ſecte s'accroître ſur la fin du quinzieme ſiecle, comme une nouvelle Communauté. Les Barbiers deſtinés juſques-là à faire la barbe & les cheveux, ſe mêlerent, dit l'Auteur des Anecdotes Françoiſes (*a*), d'abord de ſaigner & de vouloir

(*a*) Tom. I. p. 475.

XVI. Siecle.

entreprendre les autres opérations de Chirurgie : à la ſollicitation d'un de leurs membres, pour qui on avoit à la Cour quelque conſidération, ils obtinrent le nom de Barbiers-Chirurgiens, pour les diſtinguer des anciens, qu'on appelloit Chirurgiens de Robe Longue ou de Saint Côme. Ce qu'il y eut de plus particulier dans ce ſiecle, eſt le nouveau titre qu'ils obtinrent ; car du tems *de Guy de Chauliac*, qui vivoit dans le quatorzieme ſiecle (*a*), il y avoit des Chirurgiens lettrés, & d'autres non lettrés, & qui faiſoient la barbe. On peut trouver cette anecdote dans l'épître dédicatoire de Laurent Joubert, que j'ai rapportée plus haut.

Le Corps des Barbiers Chirurgiens ne laiſſa pas que de produire quelques grands hommes ; il ſemble même qu'il domina par ſa ſcience & ſon ſavoir ſur le Corps de Saint Côme. Ambroiſe Paré, qui s'eſt acquis par ſes travaux une gloire immortelle, en étoit un digne membre. Je renvoie à des tems plus poſtérieurs l'Hiſtoire de ce Corps.

1536. GONTHIER.

Gonthier (Jean) Médecin de François I, naquit en 1487 à Andernach, Ville d'Allemagne dans le cercle du bas Rhin, & dans l'Archevêché de Cologne. Ses parens ſont peu connus. Il étudia d'abord dans ſa patrie ; il fut enſuite à Utrecht. Ses facultés ne lui permirent point de faire un long ſéjour dans ces Villes ; il ſe tranſporta à Malbourg dans l'eſpoir d'y trouver de plus grandes reſſources : où il eut, en effet occaſion de faire connoître ſon profond ſavoir dans les langues étrangeres, & en Phyſique. Sa réputation s'étendit à Goſlar, Ville voiſine de Matpurg : Les habitans l'appellerent pour y enſeigner la Philoſophie. L'Univerſité de Louvain, de tout temps jalouſe d'attirer chez elle les grands hommes de l'Europe, s'appropria Gonthier en lui accordant une place de Profeſſeur de langue grecque.

Le goût des Savans eſt ſujet à bien des variations. Celui de Gonthier n'éprouva pas moins de viciſſitudes, il ſe ſentit un penchant pour la Médecine. Il vint en France, fixa ſon ſéjour à Paris, &

(*a*) Voyez notre Hiſtoire, p. 210. & ſuiv.

XIV. Siecle.

1536.
GONTHIER.

assista aux leçons des savans Professeurs en Médecine de ce temps. Son esprit orné de tant de connoissances accessoires à la Médecine, le mit à même de faire de grands progrès dans cette science. Il reçut le grade de Bachelier en 1528, sous le décanat de Pierre Allen Fernel, dont nous ferons bientôt l'histoire. Deux ans après il reçut le bonnet de Docteur, & on lui remit la moitié des frais : l'histoire ne nous apprend point positivement quels furent les auteurs de ce don. Quelques Ecrivains prétendent que la Faculté de Médecine se départit de la moitié de ses droits ; d'autres assurent que François I fit la remise à l'Université de la somme qui étoit nécessaire à Andernach pour achever de prendre ses grades. Il y a un troisieme sentiment : certains Historiens attribuent l'honneur de la récompense au Cardinal du Belay, protecteur de Gonthier ; quoi qu'il en soit, Gonthier ne tarda point à se faire connoître dans le monde savant ; il lia une étroite amitié avec les Professeurs du College royal que François I avoit appellés de différentes parties de l'Europe.

De toutes les parties de la Médecine, l'Anatomie parut à notre Auteur la plus digne de ses recherches. Il s'y occupa avec zele, & y fit des progrès rapides. Il l'enseigna publiquement, & eut pour auditeurs un grand nombre d'Eleves qui ont dans les suites rempli l'Europe de leur nom ; les Silvius, les Vesale, les Rondelet, les Eustache, les Fallope, recurent des leçons d'Anatomie dans cette Ecole.

Les préjugés du temps ne permirent point à Gonthier d'Andernach de disséquer un grand nombre de cadavres humains. Il étoit obligé de consulter les animaux : c'est peut-être ce genre d'étude qui donna un goût exquis à Rondelet pour l'Anatomie comparée. Notre Auteur a fait plusieurs découvertes dans l'Anatomie ; c'est lui qui a le premier donné le nom de pancréas à la glande placée au milieu du mésentere de certains animaux. Dans l'homme il y a un grand nombre de glandes du mésentere, qui ont le même volume ; elles ont été découvertes par Galien. Ainsi la découverte de Jean d'Andernach ne peut s'appliquer à l'homme, à moins qu'on ne lui attribue

XVI. Siecle.
1536.
GONTHIER.

la découverte du vrai pancréas : ce que je ne crois pas que perſonne oſe faire. Aſellius eſt tombé dans la même erreur, & les glandes du méſentere ont retenu depuis le nom de pancréas d'Aſellius. C'eſt ainſi que ſouvent l'on commet des fautes groſſieres, en attribuant à l'homme ce que l'on ne voit que dans les animaux. Notre Auteur a donné une aſſez exacte deſcription des muſcles ; il n'a cependant point découvert les muſcles interoſſeux du métacarpe, quoique pluſieurs des Apologiſtes de ce Médecin lui en attribuent la découverte. Galien connoiſſoit ces muſcles, & nous renvoyons à l'hiſtoire de ce grand homme ceux qui douteroient de ce fait. Il a donné une deſcription des différentes anaſtomoſes, des veines du bras, & des teſticules ; il a même indiqué la communication des arteres & des veines ſpermatiques. Les arteres, ſelon lui, prennent leur origine de la partie intérieure de l'aorte ſous les arteres renales ou émulgentes. D'après Galien, Gonthier a admis un ſphincter à la matrice.

Du reſte, Gonthier mérite plus d'éloges de notre part par rapport au goût exquis qu'il avoit pour l'Anatomie, & qu'il a communiqué à ſes auditeurs, que par les découvertes qu'il a faites. Veſale, qui s'exprime par-tout avec une franchiſe & une naïveté peu communes aux Savans qui ont vécu dans des temps plus poſtérieurs, reproche à Gonthier d'Andernach de s'être plus occupé à diſſéquer des animaux que des cadavres humains.

Le goût que Gonthier avoit pour l'Anatomie, lui fit faire une étude particuliere de la Chirurgie. Il uſa plus familiérement que ſes prédéceſſeurs pour ſes opérations, du fer ou du feu : moyens que la ſuperſtition ou la puſillanimité avoient proſcrits de la Chirurgie.

Les autres branches de l'art de guérir ne furent point inconnues à Gonthier : la chymie, la botanique, & la pratique de la Médecine, lui ſont redevables de pluſieurs découvertes. Nous n'en rendrons point compte, ce travail n'étant point de notre objet. La réputation de Gonthier d'Andernach s'accroiſſoit de jour en jour, lorſque François I lui donna une

marque non équivoque de ſon eſtime, en le nommant ſon premier Médecin. Peu de temps après il obtint de l'Empereur Ferdinand I des Lettres de nobleſſe, mais il ne jouit pas long-temps de ces honneurs; il mourut, âgé de quatre-vingt-ſept ans, après avoir joui d'une ſanté peu commune aux hommes. Nous renvoyons ceux qui voudront en ſavoir davantage ſur la vie de ce grand homme, à l'éloge qu'en a fait Mr. Hériſſant, Médecin de la Faculté de Paris. Cet éloge contient des recherches curieuſes qu'on ne peut voir que dans l'original. XVI. Siecle. 1536. GONTHIER.

Voici le titre des ouvrages que Gonthier a donnés ſur l'Anatomie ou ſur la Chirurgie.

Anatomicarum inſtitutionum, ſecundùm Galeni ſententiam, ad Candidatos Medicinæ, lib. IV. Baſileæ 1536, in-8°. 1539, in-4°. *huic edit. acceſſerunt Theophili Protoſpatarii de corporis humani fabrica, lib. V. Junio Paulo Craſſo interprete. Item Hippocratis Coï de medicamentis purgatoriis libellus, nunquàm ante noſtra tempora in lucem editus, eodem Jun. Paulo Craſſo interprete, apud eundem*, 1556, in-8°; *adjecto huic opuſculo Georgii Vallæ de partibus humani corporis. Venetiis* 1555, in-16. *Patavii* 1558, in-8°.: *ab Andr. Veſalio auctiores & emendatiores redditi, atque unà, cum dicto Georgii Vallæ opuſculo, ſed ſine cæteris prioribus editionibus additis, editi Wittembergæ* 1613, in-8°.

Gynæciorum commentariolus de gradivarum, parturientium, puerperarum, & infantium curâ: ex bibliotheca Schenckiana emiſſus à Johanne Georgio Schenckio F. Argentorati 1606, in-8°.

Paracelſe (Philippe Théophraſte Bombaſt de Hohenheim) naquit en 1493, près de Zuric en Suiſſe, dans un petit Bourg appellé Einſideln, de Guillaume, fils naturel d'un Prince habile dans les ſciences, & qui eut grand ſoin de ſon éducation. Paracelſe remplit entiérement ſes vues. Son goût particulier le porta à l'étude de la Médecine, dans laquelle il fit des progrès très rapides. Pour mieux approfondir les matieres, & pour converſer avec les Savans de l'Europe, il voyagea en France, en Eſpagne, en Italie, & parcourut différentes Provinces d'Allemagne. A PARACELSE.

XVI. Siecle. 1536. PARCELSE.

son retour en Suisse, il s'arrêta dans la Ville de Basle ; on dit qu'il y enseigna la Médecine en langue allemande vulgaire (*a*).

Paracelse avoit une maniere propre de traiter les maladies, il comptoit pour peu tout ce que ses prédécesseurs avoient écrit ; & comme il avoit de grandes connoissances de chymie, il en tiroit les principaux médicamens dont il faisoit un fréquent usage dans sa pratique. Sa méthode plut beaucoup à ses contemporains. Paracelse fut appellé de toutes parts pour voir des malades. Il étoit grand amateur des richesses, & il le prouva auprès de Jean Lichtinfels, Chanoine de Basle ; il fut appellé pour le traiter d'une maladie très grave, & qui l'avoit mis à l'extrêmité. Ce Chanoine promit à Paracelse une somme considérable d'argent s'il le remettoit en santé : Paracelse assez heureux pour y réussir demanda la récompense promise ; il eut affaire à un ingrat qui la lui refusa. Il attaqua juridiquement le Chanoine ; mais les Juges n'ayant condamné le Chanoine qu'à lui payer la taxe ordinaire, Paracelse en fut si outré, qu'il quitta la Ville de Basle pour se retirer en Alsace.

Il a donné un livre de Chirurgie intitulé *Chirurgia magna*. Il fait dans les maladies intérieures un très fréquent usage des remedes chymiques. Il décrit plusieurs especes de véscatoires & de caustiques dont il promet les effets. Paracelse a été beaucoup plus hardi dans l'application des topiques, que nos Chirurgiens ne le sont aujourd'hui. Il ne craignoit pas de mettre de l'orpiment sur les cancers ; & il faisoit un usage très fréquent des plantes vulnéraires. On dit qu'il guérit un Gentilhomme d'une hydropisie, en lui donnant un hydragogue si fort,

(*a*) Ce trait sera sans doute approuvé de ceux qui blâment les François de parler le latin dans les Ecoles, nous osons cependant nous élever contre leur façon de penser & contre la maniere d'agir de Paracelse ; il faut dans les Sciences une Langue commune, au moyen de laquelle les Savants de différents Royaumes puissent se communiquer mutuellement leurs découvertes, & il n'y a point de Pays où l'on n'en puisse faire de très intéressantes.

qu'il lui fit rendre tout de suite plusieurs pintes d'eau : Gesner dit de Paracelse qu'il guérissoit les ulceres les plus malins, & les maladies les plus rébelles. XVI. Siecle. 1536. PARACELSE.

Oporinus, son disciple, est du même sentiment que Gesner sur ce qui concerne la cure des ulceres. Il dit que Paracelse *faisoit à cet égard des miracles*. Il ne prescrivoit aucun régime particulier. Paracelse avoit une façon d'écrire très obscure ; il affectoit même de se servir de termes peu usités ; & en faisoit de nouveaux, ou changeoit totalement leur signification. C'est ce qui a fait tomber la plupart des Historiens dans des méprises grossieres. M. Leclerc, dans le plan qu'il trace pour l'histoire moderne de la Médecine, a ramassé plusieurs mots familiers à notre Auteur, dont il est très difficile de donner l'explication. On les trouve dans le texte même de son ouvrage. Tels sont ceux de *paramirum*, de *parugranum*. On lit encore les mots de *iliadus* ou *iliadum*, *iliaster*, *idechtrum*, *domor gagastrum*, *gagastricum*, *pagoycum*, *relolleus*, *cheryonius coester*, *ylech*, *trarames*, *turban*, *&c. &c.* (*a*).

Operum medico chymicorum sive paradoxorum tomi duodecim. Francof. apud Palthenios 1603, in-4°. 4. vol.

La Chirurgie y est traitée dans la troisieme partie du tome II, *de origine morborum omnium ex tartaro*. La même question est traitée dans la sixieme & septieme parties du tome III. Il est de nouveau agitée dans le IVe. tome. On trouve un traité sur les scarifications & sur la saignée dans le tome V. On trouve encore dans le même volume l'Anatomie de l'œil. Le tome XII traite de plusieurs maladies de la peau. Sa petite Chirurgie, *Chirurgia minor*, se trouve dans le VIe. tome.

Paracelse affectoit de mal parler de l'Anatomie, quoiqu'il s'en servît & s'en trouvât bien dans la pratique. Il a décrit deux especes d'Anatomie, l'une *locale*, & l'autre *matérielle*. La premiere se borne à séparer les chairs, comme arteres, veines, nerfs, &c. Pour être grand Anatomiste, il n'y a qu'à regarder la po-

(*a*) Leclerc Histoire de la Med. p. 804.

XVI. Siecle.

1536.

sition & la connexion des parties de l'homme, & c'eſt peu de choſe. La ſeconde eſpece d'Anatomie eſt la principale ; elle s'occupe des liqueurs du corps humain ; elle analyſe le ſang, la lymphe, évalue leur proportion reſpective, examine leur propriété ; elle examine encore quel eſt le cœur, & de quel ſel, de quel ſoufre, de quel mercure il eſt compoſé (*a*) ; elle en fait autant à l'égard des viſceres. Dans un endroit de ſes ouvrages, il parle d'une eſpece d'Anatomie qui conſiſte à ſavoir le rapport des corps qui ſe doivent joindre dans cette claſſe : la chiromancie & la phyſionomie doivent y tenir une place. Avec tout ce fatras de paroles, il a fait l'hiſtoire de pluſieurs vers qui adhéroient à la dure-mere, & qu'il a regardés comme la cauſe de la phrenéſie dont étoit mort le ſujet qu'il diſſéquoit. Il a auſſi trouvé pluſieurs pierres dans les ventricules du cœur.

On ne peut point refuſer du génie à Paracelſe ; mais il étoit rempli de prévention, & même de fourberie. Voyez le ſentiment de Mr. de Haller ſur ce Médecin (*b*). Les ouvrages de Paracelſe ſont imprimés à Francfort en 1603, en quatre tomes, diviſés en douze parties, ſous ce titre : *Opera medico chymica ſive paradoxa.* Sa Chirurgie eſt intitulée : *Chirurgia magna. Argent.* 1573, *latine ; & prodiit Germanicè. Ulmæ* 1536, 1585, in-fol.

Chirurgia minor. Baſileæ 1579, in-8°. 1671, in-4°. 1573, in fol. 1608, in-8°. Il a donné pluſieurs autres ouvrages qui ne ſont pas de notre reſſort.

1536. MASSA.

Maſſa (Nicolas) fleuriſſoit l'année 1530 ; il profeſſa la Médecine à Veniſe, ſa patrie ; & il fut contemporain de Trincavelle. (*c*). Nous avons de lui pluſieurs ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie qui lui ont mérité une place entre les plus grands Anatomiſtes.

Cependant parmi nombre de recherches curieuſes & utiles, il a introduit pluſieurs erreurs dans la Médecine, entr'autres l'exiſtence d'un panicule charnu, placé dans toute l'habitude du corps au-deſſous

(*a*) Leclerc, Hiſtoire de la Med. p. 805.
(*b*) Haller, methodus ſtudii Medici.
(*c*) Anat. p. 10.

de la peau (*a*). Galien avoit été plus réſervé que lui ; il avoit borné le muſcle cutané au col, & l'avoit appellé *platiſma myodes* (*b*). Il y a à préſumer que Maſſa ne s'eſt point contenté de diſſéquer des cadavres d'homme, & qu'il a appliqué au corps humain ce qu'il n'avoit vu que ſur les animaux. Cette erreur, introduite par Maſſa, ne fut pas long-temps admiſe en Anatomie ; Charles Etienne la détruiſit pour toujours bientôt après, en prouvant qu'il n'exiſtoit point dans l'homme.

XVI. Siecle. 1536. MASSA.

Il a fait des recherches ultérieures à celles de Carpi ſur les muſcles droits du bas-ventre ; il a obſervé qu'il y avoit ſouvent trois interſections (*c*) : les muſcles aſcendans ont leurs aponévroſes diviſées en deux lames qui forment une jonction aux muſcles droits (*d*). Carpi ne s'étoit pas expliqué avec la même préciſion. Au deſſous de ces deux feuillets ſe trouve l'aponévroſe du muſcle tranſverſe qui eſt intimement jointe avec le feuillet poſtérieur de l'oblique.

Le péritoine recouvre la plupart des viſceres du bas-ventre, & forme un ſac qui adhere, d'une part, au diaphragme, de l'autre, aux muſcles abdominaux à la colomne vertébrale, &c. On peut cependant ſortir les viſceres de ce ſac (*e*) *ego vero ſæpe ipſum excoriavi extraxique . . . . membra. . . . .* Il ſe replie, ſelon lui, diverſement, & forme des cloiſons & des enveloppes ſans être percé.

Le méconium que les fœtus ont dans les inteſtins, vient de la véſicule du fiel (*f*). Nicolas Maſſa a embraſſé le ſentiment de Galien ſur les uſages de l'ouraque ; c'eſt, dit-il, un canal qui porte l'urine de l'enfant (*g*) à la membrane alcantoïde.

Il n'a pas completement admis la découverte de

(*a*) Fol. 8. Detectâ pinguedine . . . . videbis panniculum . . . . tendit ad rubedinem . . . qui panniculus, ſive muſculus membraneus & procedit per totum ventrem inferiorem . . . per totum corpus & etiam ſupra caput & artus.

(*b*) Voyez notre extrait.

(*c*) Pag. 11. B.

(*d*) Page 12.

(*e*) Page 12. B.

(*f*) Pag. 14. B.

(*g*) Pag. 15.

XVI. Siecle.

1536. MASSA.

Carpi ſur l'appendice locale (*a*). Sans citer l'Auteur de la découverte, il dit qu'il a vu pluſieurs ſujets qui n'avoient point un appendice, & notre Auteur croit que cet appendice diſparoît lorſque l'inteſtin cœcum eſt entiérement développé. Je n'avois pas lu Maſſa ſur ce point, quoique dans mes cours d'Anatomie j'attribuaſſe à ce prolongement le même uſage : je me fondois ſur ce que cet appendice eſt plus long chez les enfans que chez les adultes ; ſur ce qu'il diminue beaucoup en longueur quand on ſouffle avec force l'inteſtin cœcum ; du reſte, je n'avancois cette explication que faute d'une meilleure.

Le ventricule change de poſition lorſqu'on y introduit de l'air ; il ſe porte plus en avant & un peu plus ſur le côté gauche (*b*). On verra dans la ſuite qu'on peut déduire quelques conſéquences utiles à la Chirurgie & à la Médecine de ce changement de poſition (*c*). La ſtructure des reins lui a été mieux connue qu'à Carpi, ſur-tout la ſubſtance tubuleuſe. Les reins ſont les vrais organes ſécrétoires de l'urine ; ils ſont joints à la veſſie par le moyen des ureteres : ces canaux ont cependant une ſtructure bien différente ; la veſſie a pluſieurs tuniques, & les ureteres n'en ont qu'une (*d*). Que quelques modernes faſſent attention à ce paſſage ; qu'ils apprennent à ne pas diviſer ce qui n'eſt pas ſuſceptible de diviſion ; je connois deux Anatomiſtes qui admettent trois tuniques dans les ureteres, quoique dans le vrai il n'y en ait qu'une, telle enfin que Maſſa l'a décrite.

Les véſicules ſéminales, décrites par Carpi, ſont inconnues à Maſſa ; mais celui-ci à ſon tour connoiſſoit la glande proſtate, dont Carpi n'avoit point ſoupçonné l'exiſtence (*e*).

Toutes les parties concourent à la propagation de l'eſpece ; chaque membre produit un liqueur par-

(*a*) Pag. 12.
(*b*) Pag. 24.
(*c*) Voyez un Mémoire de M. Schaw, dans les Tranſactions Philoſophiques, année 1732 ou 1733 à peu près.
(*d*) Euſtache ſemble s'approprier cette réflexion. Pag. 22. B.
(*e*) Pag. 34.

ticuliere

ticuliere qui eſt portée aux teſticules ; les liqueurs s'y ramaſſent ſans ſe confondre, & forment la ſemence ; chaque partie ſe développe enſuite dans la matrice, & tous les membres ſe trouvent formés. Cette explication ſur la génération, qui eſt d'Hippocrate, a été renouvellée par un Ecrivain moderne, connu par ſa vaſte érudition & par l'éloquence qui regne dans tous ſes écrits. XVI. Siecle. 1536. MASSA.

La poſition de la veſſie, lorſqu'elle eſt vuide, eſt bien différente de celle qu'elle a lorſqu'elle eſt remplie d'urine ; Maſſa décrit au mieux ce changement de ſituation. Il a pouſſé un peu plus loin ſes recherches ſur cet organe. Il a apperçu une épaiſſeur plus grande dans les tuniques de ce viſcere entre le col de la veſſie & les ureteres (*a*). Voilà les premieres traces du trigone de Mr. *Lieutaud* ; mais Maſſa s'eſt arrêté au plus beau de l'ouvrage, & il étoit réſervé à Mr. Lieutaud de continuer, d'augmenter & d'enrichir un travail que Maſſa n'avoit que groſſiérement ébauché : cependant on trouvera extraordinaire, & à la honte d'une foule d'Anatomiſtes, qu'il n'y ait eu qu'un ſeul Anatomiſte, Mr. Lieutaud, qui ait donné une exacte deſcription de la veſſie, tandis que mille Chirurgiens ſe ſont occupés, à l'envi l'un de l'autre, à perfectionner les méthodes de tailler qu'on fait ſur ce viſcere. Maſſa a auſſi donné la deſcription d'un fœtus monſtrueux.

Le ſcrotum eſt compoſé de deux cavités ſéparées par une cloiſon, *habet præterea iſta burſa panniculum mediaſtinum, qui dividit teſticulum dextrum à ſiniſtro* (*b*). Maſſa tire quelques conſéquences ſur cette ſtructure, relatives à la pratique de la Chirurgie. Nous renvoyons à l'original ; il mérite d'être conſulté ſur cet article. Les muſcles de l'anus ſont encore très bien décrits dans les ouvrages que nous annonçons.

Les idées que Maſſa avoit ſur le cœur, n'étoient pas des plus juſtes ; il admettoit trois ventricules. Il eſt certain que le ventricule droit eſt diviſé vers ſa baſe par une duplicature membraneuſe, que Mr.

(*a*) Pag. 35. B.
(*b*) Pag. 73.

Lieutaud a nommée cloiſon valvulaire ; mais cette cloiſon n'eſt point complette ; ainſi l'on ne ſauroit admettre trois ventricules comme fait Maſſa, ni quatre comme ont fait pluſieurs anciens Anatomiſtes.

XVI. Siecle. 1536. MASSA.

La langue joue un ſi grand rôle dans l'économie animale, & eſt expoſée à de ſi grandes viciſſitudes, que notre Auteur a cru devoir l'examiner plus particuliérement qu'on n'avoit fait juſqu'à lui. Ses travaux ne furent point ſuperflus ; il a vu que c'étoit un organe muſculeux. Certaines fibres ſe bornent à la langue ; d'autres ſortent de ce viſcere, & s'implantent aux parties voiſines. On peut réduire ces muſcles au nombre de neuf. Maſſa les diviſe en intrinſeques & en extrinſeques. Nous ne le ſuivrons pas plus loin ſur cet objet.

Sa deſcription de l'organe de l'ouie eſt aſſez exacte pour ſon temps. Il a parlé des deux oſſelets de l'ouie, ſans citer Carpi, l'Auteur de la découverte.

On ne reconnoît plus l'Auteur de tant de découvertes, quand on examine ſon hiſtoire du cerveau. Il n'a point profité des découvertes d'Achillinus, & il a renchéri ſur les explications faſtidieuſes que Galien a données des parties dont le cerveau eſt compoſé. Au-deſſous de l'entrecroiſement des nerfs ſe trouvent, ſuivant Maſſa, pluſieurs conduits qui portent la pituite dans les ſinus ſphénoïdaux. Cette fade théorie a été adoptée par la plupart des Ecrivains du ſeizieme ſiecle ; le prolixe du Laurens ſur-tout, en a groſſi ſon volume.

L'hiſtoire des nerfs eſt aſſez bien détaillée. Maſſa a connu tous ceux que ſes prédéceſſeurs avoient découverts. La premiere paire eſt très bien décrite, &c.

Parmi tous ces détails anatomiques, ſont éparſes nombre d'obſervations intéreſſantes de Chirurgie. Les plaies du bas-ventre y ſont bien traitées (*a*). L'auteur y recommande d'aggrandir les plaies avec déplacement pour réduire les viſceres, plutôt que d'avoir recours aux piquures pour en dégager l'air. Pour aggrandir la plaie, il faut inciſer le muſcle

(*a*) Pag. 16.

plutôt que l'aponévroſe. Les plaies aux inteſtins grêles ſont incurables, Hippocrate l'a dit; celle des gros inteſtins exige la ſuture; on fait enſuite l'opération de la gaſtroraphie. Après la réduction d'une hernie, l'on voit fréquemment la maladie reparoître, & ce vice vient de ce qu'on ſe contente de réduire ce viſcere, ſans diminuer l'ouverture qui a donné lieu au déplacement; notre Auteur conſeille de toucher tout le tour avec la pierre à cautere; on excite une légere plaie qui ſe cicatriſe, & par-là l'ouverture diſparoît, ou du moins diminue (*a*). Les maladies inflammatoires de la poitrine ſe terminent ſouvent par abcès. Notre Auteur décrit toutes leurs eſpeces; il inſiſte ſur-tout ſur les abcès au médiaſtin, qu'il regarde comme très dangereux (*b*). Les os ſont naturellement inſenſibles; Maſſa a vu un exemple du contraire dans un homme qui avoit un ulcere à la cuiſſe, au fond duquel on voyoit le femur à découvert. Le malade ſe plaignoit de très vives douleurs toutes les fois qu'on lui touchoit cet os avec un ſtilet. De peur que la poſtérité ne doutât du fait qu'il rapporte, il prend Dieu à témoin pour en conſtater la réalité.

XVI. Siecle. 1536 MASSA.

Ses ouvrages d'Anatomie ou de Chirurgie, ſont:

Anatomia liber introductorius, in quo quàm plurima partes, actiones, atque utilitates humani corporis nunc primùm manifeſtantur, quæ à cæteris tam veteribus quàm recentioribus prætermiſſa fuerant. Venetiis 1536, 1539, 1559, in-4°.

Epiſtolæ Medicinales. Venetiis 1542, 1550, in-4°.

De morbo Gallico liber. Venetiis 1532 & 1536, in-4°. & 1563, in-4°. *auctior* 1540, in-4°.

De venæ ſectione. prodiit 1560, in-4°. 1568, *Heiſter.*

Victorius ou de Victoriis (Benoît) Médecin né à Faënza dont il portoit le nom, étoit neveu de Léonelle Victorius ou de Victoriis, connu par ſes ouvrages de Médecine. Ce grand homme ſe fit un nom célebre, & profeſſa avec diſtinction la Médecine à Boulogne. Il n'y en a point, diſent pluſieurs Auteurs,

VICTORIUS ou VICTORIUS.

(*a*) Pag. 16.
(*b*) Pag. 51.

qui aient été plus habiles que lui dans la pratique. Il
XVI. Siecle. floriſſoit vers l'an 1540. Nous avons de lui,

1536. VICTORIUS. *Empirica Medicina de curandis morbis totiûs corporis & febribus, cum exhortatione ad medicum rectè ſancteque medicari cupientem. Venetiis* 1550 & 1554, in-8°.

On a ajouté à la derniere édition la méthode rationnelle de Camillus Thomajus, & le livre de Trotuta ſur la cure de la mélancolie des femmes. *Francof.* 1598 & 1626, in-8°.

Practicæ magnæ de morbis curandis, ad Tyrones, tomi 2.

Le premier chapitre traite de la cure des maladies de la tête, & le ſecond de celles des parties qui ſervent à la reſpiration. *Francof.* 1628, in-8°. *Venet.* 1562, in-fol.

Medicinalia conſilia ad varia morborum genera. Venetiis, in-4°. 1551, & in-8°. 1557.

A cette ſeconde édition ont été ajoutés quelques nouveaux principes de l'Auteur.

De morbo Gallico liber. Baſileæ 1536, in-4°.

Cet ouvrage fut imprimé avec ceux de pluſieurs autres Médecins qui avoient écrit ſur la même maladie. Il contient une planche d'Anatomie (*a*), & il n'indique que le bain pour la cure de la vérole. Il fut réimprimé à Florence en 1551, in-8°, avec neuf cartes, cette édition contient pluſieurs préceptes médicinaux qu'il eſt néceſſaire d'obſerver, & un livre ſur la cure de la pleuréſie par la ſaignée, ſelon Hippocrate & Galien.

Compendium de doſibus Medicinarum port. 1550, in-8°.

Cet ouvrage ſe trouve au nombre de ceux des grands Médecins qui ont écrit ſur les doſes des médicamens.

Nous avons encore de lui d'autres ouvrages fort eſtimés ; mais qui ne ſont pas de notre objet.

1537. DRIANDER. Vers le même temps vivoit un nommé Eichmann (*a*), aujourd'hui connu ſous le nom de Jean Driander. Il étoit de Wetteren, au pays de Heſſe,

(*a*) Chirurgia de Chirurg.
(*b*) Haller. ſtud. Med. p. 500.

& Médecin d'une Faculté d'Allemagne. Livré à l'ambition, il ne crut pas pouvoir la satisfaire dans son pays : ce qui le détermina à venir en France où il pratiqua la Médecine, qu'il professa ensuite à Marpurg. L'art de guérir ne fut pas sa seule occupation ; doué d'un vaste génie, il s'occupa avec distinction aux Mathématiques, & les professa. Il inventa plusieurs instrumens d'Astronomie, & grand nombre d'autres. Il mourut le 20 Décembre de l'an 1560 à Marpurg (*a*), Ville considérable au Landgraviat de Hesse-Cassel. Ce grand homme nous a laissé un ouvrage d'Anatomie qui contient nombre de planches moins grossieres que celles de Carpi, par rapport à la gravure ; mais plus imparfaites relativement à l'Anatomie : il a particuliérement représenté la tête & les différentes parties qui la composent ; la poitrine en général, ou dans ses parties. Il a aussi décrit le tissu muqueux de la vulve. Il s'est montré dans tous ses écrits rival de Vésale, & l'a attaqué dans plusieurs endroits, quoiqu'ils eussent été bons amis pendant long tems, & même qu'ils se fussent consultés dans plusieurs occasion (*b*). Driander n'a pas réussi à altérer la réputation de ce grand homme ; c'est un pigmée qui tâche d'abattre un colosse. Le mérite excite toujours la basse jalousie : c'est aussi ce qui a attiré à Vésale un si grand nombre de rivaux : heureusement sa gloire, à l'abri de toute persécution, n'en a pas été flétrie, & les calomnies qu'il eut à essuyer pendant sa vie, n'empêcherent point son nom de parvenir à la postérité la plus reculée.

XVI. siecle. 1557. DRIANDER.

Les ouvrages d'Anatomie de Driander sont intitulés :

Anatomica, hoc est, corporis humani dissectionis pars prior : in qua singula quæ ad caput spectant, membra & partes recensentur, cum figuris & iconibus. Item, Anatomia porci & Anatomia infantis. Marpurgi 1537, in-folio.

De Anatomiâ Mundini. Marpurgi 1541.

Bonaccioli (Louis) Médecin fameux, florissoit à Ferrare vers l'an 1530. Douglas en a rendu le BONACCIOLI.

(*a*) Haller, loco citato.
(*b*) Vesale, de fabrica corporis humani, p. 421.

XVI. Siecle.

1537. BONACCIOLI.

premier un témoignage fort authentique. Les Auteurs qui l'ont copié ont tenu le même langage. Mr. de Haller, dont les déciſions ſont du plus grand poids ſur cette matiere, n'en a pas fait un éloge auſſi complet. En effet, les ouvrages de Bonaccioli, que nous avons conſultés, ne contiennent que des rapſodies, des explications faſtidieuſes, diffuſes, & peu de détails vraiment anatomiques. Analyſons un peu les découvertes que Douglas lui attribue (*a*). Il eſt, dit-il, le premier qui ait diſtingué le clitoris des nymphes, que les Anatomiſtes précédens confondoient ſous un ſeul nom. Mr. Douglas n'avoit ſans doute pas lu attentivement Avicenne, ni Carpi. Ces deux Anatomiſtes ont établi une différence réelle entre ces deux parties; nous y renvoyons le lecteur curieux de s'inſtruire de la vérité. Douglas le loue d'avoir avancé que l'orifice de l'utérus, avec ſon col, avoit la reſſemblance du gland de l'homme. Je renvoie à Mundinus pour convaincre que Bonaccioli n'eſt qu'un copiſte; & quand il ſeroit l'Auteur de cette comparaiſon, on ne devroit pas lui attribuer une grande juſteſſe dans le raiſonnement; car ces parties ſont tout-à-fait différentes; & ſi par l'une d'elles il a voulu donner la deſcription d'une autre, Bonaccioli a induit les Anatomiſtes dans une erreur qui a ſubſiſté pendant pluſieurs ſiecles dans nos Auteurs d'Anatomie.

Douglas n'a pas plus de raiſon de lui attribuer la gloire d'avoir dit le premier que la ſemence étoit compoſée d'une partie ſubtile éthérée, & d'une partie viſqueuſe. Hippocrate avoit déja fait cette réflexion; Avicenne l'a copiée, & Néméſius a indiqué les ſources de cette humeur, dont Bonaccioli n'a eu aucune connoiſſance. La derniere louange que Douglas lui donne d'avoir dit que les teſticules étoient légérement applatis ſur les côtés, n'eſt pas mieux fondée. Columella, Achillinus, Carpi, & pluſieurs autres Auteurs que Bonaccioli auroit dû citer, avoient fait la même obſervation.

Non ſeulement Bonaccioli n'a point fait de dé-

(*a*) Pag. 73.

couvertes, mais il a rempli son Anatomie de la matrice, de puérilités; il prétend que les femmes ont la poitrine moins ample que celle des hommes, par rapport à la compression continuelle que les mammelles exercent sur elle. Il s'est amusé à rechercher en quel terme de la conception l'ame alloit s'unir au corps; & il n'y a pas de rapsodie dans les ouvrages des anciens qu'il n'ait rapportées pour étayer son sentiment. Cependant parmi cette foule de préjugés qui obscurcissent son ouvrage, l'on trouve une description assez exacte de l'hymen. Cette membrane, dit-il, existe chez toutes les filles vierges, & est placée à l'entrée du vagin (*a*). Dès que le mâle en approche, elle se déchire en plusieurs lambeaux, & c'est à ce signe qu'on peut connoître qu'une fille est défiorée; mais, dit notre Auteur, le sexe est fin & rusé; il tache de réparer par art l'outtage fait à la nature, en introduisant dans le vagin de forts astringens : *porrò nonnullæ subdolæ fallacioſæque sunt, quæ viciata, genitalia ex policaria, pulegio, agnocasto, æquis portionibus discocta aquâ, foveant; demum contritum ex vino austero alumen in lanâ naturæ sublavent* (*b*). Avec ces topiques elles resserrent si fort le vagin, qu'elles en imposent à l'homme le plus expert dans cette partie de la gymnastique. Sans avoir lu ce passage de Bonacciolli, plusieurs vieilles femmes font encore l'indigne profession d'administrer ce topique sur de jeunes créatures qu'elles prostituent; par ce traitement, &c. non seulement elles insultent à l'humanité en trompant la foi publique, mais elles donnent souvent lieu à des maladies qui peuvent devenir mortelles. L'expérience nous a appris que cette triste catastrophe n'étoit que trop commune dans cette Ville.

XVI. Siecle. 1537. BONACCIOLI.

Bonaccioli étoit plus instruit dans la partie médicinale que dans la partie physiologique des accou-

(*a*) Il a évité l'erreur d'Achillinus, qui plaçoit cette membrane au-devant de l'orifice de l'utérus, à la partie postérieure du vagin.

(*b*) Page 11, en se donnant soi-même la peine de compter, car il n'y a point de numéro aux pages.

XVI. Siecle.

1536. BONACCIOLI.

chemens. Dès que la femme a conçu (*a*), l'utérus se contracte ; mais il se distend quelque temps après que l'orifice commence à se dilater, & cette dilatation va toujours en augmentant jusqu'au neuvieme qui est le terme ordinaire de l'accouchement. Dès qu'une femme est enceinte, elle ressent un poids considérable dans tout son corps ; ses yeux sont obscurcis, & sa tête devient pesante : ces symptomes cependant n'arrivent pas aussi-tôt dans toutes les femmes ; il y en a qui s'en plaignent dans l'instant même que la conception commence à s'opérer ; d'autres ne se sentent incommodées qu'après neuf à dix jours.

Cependant l'embryon prend tous les jours un nouveau surcroît d'accroissement ; la matrice se dilate, ses fibres sont violemment distendues, & de-là une vive douleur dans la région hypogastrique. Les nausées & les vomissemens se mettent de la partie, & vers la fin de la grossesse, l'urine coule involontairement. Les femmes qui ont souffert les approches de leur mari pendant le temps de leur grossesse, supportent plus facilement leur grossesse que celles qui fuient le commerce de l'homme ; elles n'ont point sur leur visage cette pâleur qui rend les autres hideuses. La remarque de Bonaccioli a resté longtemps ignorée des Chirurgiens-Accoucheurs. Heureusement pour nous que l'expérience a fait ouvrir les yeux à plusieurs Accoucheurs modernes qui ne sont pas de beaucoup aussi scrupuleux, & permettent aux femmes d'approcher sobrement de leur mari : comme l'ordonnance est douce, elles s'y conforment volontiers ; quelquefois même elles tombent dans un excès opposé. Curieux observateur des phénomenes de la nature, notre Auteur assure qu'il n'y a que la femme & la jument qui supportent les approches du mâle pendant leur grossesse, & que les autres animaux en ont une grande aversion (*b*). La jument est aussi exposée à la superfœtation : elle arrive aussi chez les femmes, mais rarement. Parmi

(*a*) Cap. 4.

(*b*) Mulier & equa omnium maximè animalium gravidæ coïtum patiuntur, cætera ubi gravida fuerint fugiunt mares, chap. quatrieme, p. 12.

ces préceptes salutaires, Bonaccioli décele sa mauvaise logique : les femmes enceintes d'une fille ont de plus grands dégoûts que celles qui le sont d'un garçon ; les premieres, dit-il d'après Hippocrate, ressentent un poids du côté gauche, & les autres du côté droit. Malgré sa complaisance pour les femmes, Bonaccioli donne ici, comme l'on voit, la prééminence à l'homme. Il parcourt les différens états de leur grossesse, & donne des préceptes pour se conserver en santé. Le meilleur, à son avis, c'est que la femme fasse un exercice modéré. Les femmes de la campagne accouchent, selon lui, plus heureusement que les Dames de la Ville. En travaillant elles détournent de leur imagination ces envies de manger des alimens de mauvaise qualité, &c.

XVI. Siecle.

1537. BONACCIOLI.

De uteri partiumque ejus consectione. Argent. 1537, in-8°. (*a*).

De conceptionis indiciis, &c. &c. Lugduni 1639 ; *ibid.* 1641 & 1650, in-12 ; *ibid.* 1660 in-12 ; *Amstelodami* 1663, in-12, *in his quinque postremis editionibus cum Severini Pinci opusculo de notis virginitatis, &c. &c.*

Israël Spach a fait imprimer ces deux ouvrages sous le titre d'*Enneas muliebris*, &c.

Lucas Gauricus, Médecin de Naples, vivoit vers l'an 1540. Les Auteurs ne nous ont rien appris sur l'histoire de sa vie. Nous n'avons de lui qu'un très petit traité en forme de these, sur les accouchemens. Nous n'avons pu nous le procurer. Mr. de Haller n'en a point parlé ; à peine cite-t-il son nom, même les lettres.

GAURICUS.

De conceptu natorum & septimestri partu. Venetiis 1533.

Alcalanus (Prosper) Médecin né dans la Toscane, florissoit vers l'an 1524. Il se distingua dans la Médecine d'abord à Rome, & ensuite à Boulogne en Italie. Nous avons de lui,

1538. ALCALANUS.

Paraphrasis in libros Galeni, de inequali intemperie, cui adjectus est commentarius ac atrâ bile, imprimé à Lyon en 1538, in-8°.

(*a*) Vandet Linden.

XVI. Siecle.

Ce livre contient quelques remarques anatomiques, mais en très petit nombre, & de peu de conséquence.

1538. AQUITANUS.

Vers le même temps floriſſoit un certain Sébaſtien ACQUITANUS, Médecin; on ignore ſi c'eſt ſon vrai nom ou ſurnom. Quelques Auteurs ſoupçonnent qu'il fut ainſi nommé à cauſe de la Ville d'Aquilée où il naquit (*a*). Il floriſſoit vers l'an 1508, du temps de Louis de Gonzales, Evêque de Mantoue. Aquitanus étoit un des plus zélés partiſans de Galien. Nous avons de lui un ouvrage intitulé :

De febre ſanguineâ ad mentem Galeni. Extat cum Marci Gatinariæ practicâ. Baſileæ 1537, in-8°. *Lugd.* 1538, in-8°. *Francofurti* 1604, in-8°. *De morbo Gallico tractatus.*

Pluſieurs Médecins ont emprunté du traité de cet Auteur (*b*), imprimé avec la pratique de Marcus Gatinaria, toutes les différentes méthodes dont ils ſe ſont ſervis juſqu'alors pour la cure de cette maladie. Cet Auteur doit être regardé comme un de ceux qui ont le plus accrédité l'uſage du mercure, & c'eſt ce qui lui fait donner une place dans cet ouvrage.

TOLET.

Tolet (Pierre) Médecin de l'Hôpital de Lyon, floriſſoit vers l'an 1534. Nous avons de lui,

Appendices ad opuſculum Pauli Bageſtardi, de morbis puerorum. Lugduni 1538, in-8°.

1539 SYLVIUS.

Sylvius (Jacques) en François Jacques Dubois, né à Louville, Village près d'Amiens, d'une famille peu riche & très chargée d'enfans, étoit frere de François Sylvius, Profeſſeur en Eloquence du Collége de Tournai à Paris; leur pere Nicolas Dubois travailloit en camelot; ſa fortune très modique ne lui permettoit point de lui donner une honnête éducation; c'eſt pourquoi François Dubois ſon frere l'attira à Paris, & lui fit faire avec le plus grand ſoin ſes baſſes claſſes. Il fit de très grands progrès dans la Latinité & dans pluſieurs autres Langues; il s'appliqua encore beaucoup aux Mathématiques; cependant ſentant que ce genre de travail ne le conduiroit

(*a*) Dict. Hiſt. de la Méd. Tom. I. p. 71.
(*b*) Vander-Linden, de ſcrip. Medi. pag. 962 & 963.

pas à une grande fortune, dont il étoit très avide, il prit le parti de la Médecine. Après avoir étudié à fonds Hippocrate & Galien, il s'attacha uniquement à l'Anatomie, & y fit de grands progrès. René Moreau (*a*) assure qu'il eut Tagault pour Maître : si cela est, ajoute M. Astruc (*b*), le disciple surpassa bientôt son Maître ; car il devint un des premiers Anatomistes de son siecle.

XVI. Siecle.

1539. SYLVIUS.

Quoique les principes d'Anatomie servent de bousole & de guide aux Médecins dans le traitement des maladies, ils ne sont point suffisans pour former un Praticien ; il faut d'autres connoissances. Jacques Sylvius en sentit toute l'utilité, c'est pourquoi il étudia la Pharmacie ; & pour acquérir des notions plus solides, il fit divers voyages afin de voir sur les lieux les remedes que différens pays produisoient. Sylvius suffisamment instruit revint à Paris, & se proposa d'y faire des cours de Médecine ; ses espérances furent vaines : la Faculté de Paris usa de ses droits contre notre jeune Médecin, on l'obligea de suspendre ses cours ; pour prévenir les suites Sylvius alla à Montpellier prendre des degrés en Médecine ; il y arriva suivant Moreri en 1530, une année plus tard que ne dit M. Astruc, cet habile Historien, qui a soumis toutes les époques au calcul, & qui a puisé les principaux faits historiques des registres même de la Faculté de Montpellier. Suivant lui, Sylvius arriva dans cette fameuse Université le 21 Novembre 1529 : il y fut immatriculé le même jour, & il reçut son bonnet de Docteur avant la fin du même mois, sous la Présidence de Jean Schyron. L'Université de Montpellier, en lui abrégeant son tems, eut vrai-semblablement égard à la grande réputation & au grande âge qu'avoit Sylvius. M. Astruc croit qu'il étoit environ dans sa cinquante-unieme année. Orné de ce grade, Sylvius revint à Paris, & y commença de nouveau ses cours ; cependant la Faculté ne l'inquiéta pas moins que la premiere fois, ce qui le détermina à prende le grade de Bachelier ; il l'obtint le 28 Juin 1531, sous le Décanat d'Hubert Cocquiel : il n'alla

(*a*) In vita Sylvii.

(*b*) Pag. 335, Histoire de la Fac. de Med. de Montpellier.

XVI. Siecle.

1539. SYLVIUS.

pas plus loin dans cette Faculté ; on a eu tort de le mettre au nombre des Docteurs Régents. En 1535 il enseigna au Collége de Trinquet, en même tems que Fernel enseignoit au Collége de Cornouaille : le plus grand nombre d'Auditeurs étoient pour Sylvius ; on dit qu'il en avoit au moins quatre cents, tandis que Fernel n'en avoit pas plus de quinze à vingt. En 1550 il fut nommé Professeur au Collége Royal, pour occuper la Chaire vacante par le départ de Vidus Vidius en Italie. Ce célébre Médecin de Florence avoit été appellé en France par François I, pour enseigner dans le Collége Royal, la Chirurgie presque oubliée dans ce Royaume. Henri II, connoissant le talent de Sylvius le désigna pour successeur ; il prit possession de la place en 1550, après avoir, dit-on, long-tems balancé s'il l'accepteroit ; il la remplit avec toute la distinction possible. Outre les vastes connoissances que Sylvius avoit dans les différentes parties de la Médecine, il s'expliquoit avec une éloquence mâle qui captive toujours l'attention de l'Auditeur, & il démontroit les parties dont le corps est composé, & les différentes drogues dont on use dans le traitement des maladies, avec une clarté & une précision peu communes, s'expliquant toujours en très bon Latin.

Parmi le grand nombre d'Auditeurs de Sylvius, il y en eut plusieurs qui se sont rendus recommandables ; Vesale est un de ceux qui s'est le plus distingué ; on peut même dire que le disciple ne tarda pas à surpasser son Maître. Ils ont eu entr'eux une dispute fameuse ; la gloire que le disciple s'étoit acquise en publiant son grand ouvrage d'Anatomie, excita la jalousie de Sylvius son Maître. Vesale reproche avec raison plusieurs erreurs à Galien ; Sylvius entreprit de le justifier : cette querelle produisit plusieurs ouvrages de part & d'autre ; Sylvius s'emporta jusqu'à dire des injures grossieres contre Vesale ; mais la postérité qui est le vrai juge des actions des hommes, blâmera toujours une telle conduite : on verra avec indignation un Sylvius s'élever contre Vesale, ce prince des Anatomistes ; disciple bien plus savant que son Maître, & qui pour devenir grand en Anatomie a été vraisemblablement obligé plus d'une

fois de se faire violence, pour oublier ce qu'il avoit appris dans les leçons de Sylvius. XVI. Siecle.

Quoi qu'en dise Moreau, Sylvius étoit très attaché à la Médecine des Arabes (*a*); on lui a reproché une avarice sordide, parcequ'il se faisoit payer de ses leçons particulieres; ce reproche nous paroît mal fondé, & chacun en sentira aisément les raisons. Il mourut à l'âge de 77 ans; suivant le plus grand nombre des Historiens, on lui fit cette épitaphe après sa mort : 1539. SYLVIUS.

Sylvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam,
Mortuus, & gratis quod legis ista, dolet.

Avant de finir l'Historique de Sylvius, nous ferons observer que ses ouvrages sont remplis de traits d'amour propre, d'orgueil & de mépris pour ses contemporains (*b*), & qu'il se prodigue de temps en temps des éloges déplacés; ses successeurs lui auroient assez donné les louanges qu'il mérite réellement, sans qu'il fût lui-même son panégiriste.

On trouve plusieurs découvertes ou plusieurs amples descriptions Anatomiques dans ses ouvrages, relativement à l'ostéologie; c'est lui qui a le premier décrit bien exactement les apophises ptérigoïdes, les apophises clynoïdes (*c*) de l'os sphénoïde, conformément aux regles de la nature les plus communes; il n'en admet que trois, deux en avant & une en arriere; nos modernes en admettent communément quatre, & sans savoir pourquoi; car on n'en observe que trois, & la remarque de Sylvius est très juste. Il a donné une assez exacte description des sinus sphénoïdaux de l'adulte, mais il ignoroit que ces sinus n'existoient point chez les enfans, ce que Fallope a dit dans son ouvrage; il a connu les os palatins, sans en savoir bien la figure & l'étendue. L'os unguis, quoique petit & friable n'a point échappé tel qu'il est

(*a*) M. Astruc, Histoire de la Faculté de Montpellier.

(*b*) Dans sa Dédicace il dit à son Mécene : uni tibi, præter cæteros labores, hunc meum de Medicæ lectionis ordine dedicarem, mole quidem exiguum, sed facultate maximum.

(*c*) Pag. 61. in-fol. édit Genevæ.

XVI. Siecle.

1539. SYLVIUS.

aux recherches de notre Obſervateur (*a*) ; c'eſt lui qui a le premier donné le nom d'obliques & de tranſverſes aux apophiſes des vertebres ; il a auſſi très amplement décrit leurs corps & leurs facettes articulaires qu'on trouve ſur les côtés des vertebres dorſales, auxquelles s'articulent les têtes des côtes. Ses recherches ſur le ſternum ſont curieuſes, il le décrit tel qu'il eſt dans les différents âges de la vie. Les fœtus ont le ſternum cartilagineux ; les enfans ont un nombre prodigieux de points oſſeux dans le ſternum ; chez les adultes il n'eſt formé que des trois pieces oſſeuſes ; dans les vieillards les trois pieces ſont ſi intimement réunies qu'il n'y a qu'un ſeul os. Sylvius a encore dit que les enfans ont le ſternum moins long que les adultes, proportion gardée avec les autres parties. Il admet après Galien l'exiſtence de la membrane allantoïde dans le fœtus ; cette membrane forme, dit-il, une veſſie qui reçoit l'urine de l'enfant ; ſes généralités ſur les os, cartilages, membranes, ligaments & fibres, ſont dignes du plus grand Maître. Il paſſe enſuite à l'expoſition des vaiſſeaux : elle eſt en général inférieure, il faut l'avouer, à celle de Fernel ſon contemporain. Il a cependant parlé des valvules, des veines azigos, jugulaires, bronchiales, crurales ; il y a apparence, dit M. Haller (*b*), qu'il a puiſé ce fait des ouvrages de Cannanus ; ce ſoupçon ne me paroît pas bien fondé, puiſque Cannanus n'a écrit que pluſieurs années après. L'hiſtoire des nerfs eſt tronquée : ſelon lui, les nerfs optiques forment la premiere paire (*c*), ceux de l'épine ne ſont pas mieux décrits (*d*). Sylvius parle de quelques injections colorées qu'il a fait dans différents vaiſſeaux (*e*).

Sylvius eût été un des plus grands Anatomiſtes du ſeizieme ſiecle, s'il eût écrit ſur toutes les parties du corps humain avec autant d'exactitude qu'il l'a fait ſur les muſcles ; il a en général bien indiqué leur ſtructure & leur poſition ; c'eſt lui qui a donné

(*a*) Page 64.
(*b*) Haller, Methodus ſtudendi, pag. 434.
(*c*) Voyez plus haut Gabriel de Zerbis.
(*d*) Page 113.
(*e*) Sylvius Iſag. Anat. lib. 14. p. 66. Haller Meth. ſtud. page 157.

des noms particuliers à plusieurs que les anciens n'avoient pas caractérisés; il admet les muscles hyoepiglotiques, & parle des muscles succenturiaux; cependant c'est à Fallope qu'est dûe la découverte; Sylvius en eut dû citer l'Auteur, mais il vouloit absorber la gloire de tous ses disciples. Au reste, quoiqu'Auteur de plusieurs découvertes, Sylvius étoit rempli de préjugés; il a soutenu qu'une dent incisive avoit été remplacée quatre fois dans le même jour par de nouvelles dents qui se développoient & sortoient de leurs alvéoles. Contre le bon sens & la raison, il a voulu trouver dans Galien les découvertes que Vesale a faites en Anatomie; & il a critiqué Vesale sans aucun fondement: une telle conduite dénote une ame jalouse, & qui a des sentimens bas & rempans, & on ne peut voir sans indignation un Sylvius insulter au plus grand Prince des Anatomistes; dans ses critiques il s'est souvent servi du terme *vesanus*, au lieu de Vesalius, &c. Cette insulte est grossiere, & fera toujours du tort à la mémoire de Sylvius.

XVI. Siecle.

1539. SYLVIUS.

Les ouvrages de Sylvius sont:

Opera medica, jam demum in sex partes digesta, castigata, & indicibus necessariis instructa. Adjuncta est ejusdem vita & icon, operâ & studio Renati Moreau, Parisiensis. Coloniæ Allobr. apud Jacob. Chouet. 1630 in-fol.

Cet ouvrage a été imprimé séparément. Paris 1561. in-8°.

In Hippocratis Elementa Commentarius. Parisiis, in-fol. 1542.

Apud Ægidium Gorbinum, in-8°. 1561. *Venetiis*, in-8°. 1543. *Basileæ*, in-16. 1556.

In variis corporibus secundis observata quædam.

Vesani cujusdam calumniarum in Hippocratis Galenique rem Anatomicam depulsio. Paris, in-8°. 1561.

Isagoge brevissima in libros Galeni de usu partium corporis humani.

De mensibus mulierum, & hominis generatione. Venetiis, in-8°. 1556. *Basilæ*, in-8°. 1556.

Dans la sixieme partie de cet ouvrage on trouve:

XVI. Siecle. *Disputatio de partu cujusdam infantulæ, Agennensis, an sit septimestris, an novem mensium, cum responsionibus Doctorum.*

1539. SYLVIUS. *Item. Galeni Commentarium in Hippocratis librum de natura humanâ, de temperamentis. Lib. tres, de motu musculorum, de usu partium*; il fut imprimé à Paris en 1539 (*a*). Ces derniers ouvrages ne contiennent presque rien de particulier.

SABIO. M. de Haller parle (*b*) d'un certain Nicolas DE SABIO, Auteur d'un Traité d'Anatomie, intitulé :

Viscerum viva delineatio. Venetiis, in-fol. 1539. Suivant M. de Haller, il y a dans cet ouvrage deux planches ; dans l'une on voit les parties de la génération de l'homme, & dans l'autre celles de la femme : l'Auteur a représenté les viscères par ordre de position, & comme ils se présentent à la vue dans nos dissections ; ainsi ceux qu'on voit les premiers forment la premiere figure, & ceux qu'on voit les derniers la derniere, du reste ces planches, dit M. de Haller, sont fort grossieres.

Ce livre est extrêmement rare, il n'y a que M. de Haller qui en ait parlé, & il manque dans les meilleures Bibliotheques de Paris.

PARISIENSIS Parisiensis ou de Parisiis (Jean) a écrit un traité sur les différentes manieres de guérir les plaies, de quelque sorte qu'elles soient, par l'incision, la ponction, la contusion, ou enfin par les boulets de canon, &c. Ce traité comprend en un mot toutes les plaies qu'on peut recevoir depuis les pieds jusqu'à la tête, inclusivement. Suivant Goëlike, il fut imprimé en allemand à Strasbourg (*c*). Cet Auteur ne parle point de l'année que parut cette édition. L'ouvrage est sur-tout estimable en ce que l'Auteur n'a point multiplié les remedes, & qu'il s'est contenté d'un petit nombre qu'il a éprouvés dans sa pratique. On ne sait pas positivement l'année que parut son ouvrage.

1540. LE VASSEUR. Le Vasseur (Louis) Médecin, disciple de Sylvius,

(*a*) Douglas, pag. 103.
(*b*) Method. stud. Med. p. 500.
(*c*) Hist. de la Chirugie, p. 123.

étoit

étoit de Châlons sur Marne (*a*). Il fit sa principale étude de l'Anatomie, & ses progrès furent rapides. Il connoissoit exactement ses anciens Auteurs, & il avoit disséqué quelques cadavres. Doué d'un esprit juste, il n'eut pas de peine à s'appercevoir que les livres qu'on avoit donnés en Anatomie étoient fort diffus. Il en entreprit un abregé en tables, afin de se faire plus aisément entendre; elles ne sont qu'au nombre de quatre; elles contiennent quelques particularités intéressantes, quoiqu'elles soient défectueuses en plusieurs points. Moréri & Douglas, qui se sont mutuellement copiés, pensent différemment sur ces planches; ils disent que ces planches sont très commodes, & qu'il n'y a pas une petite partie du corps que l'on n'y trouve; pour moi, je soutiens qu'il y en a au contraire beaucoup qui n'y sont point représentées: ces Messieurs pourroient bien avoir jugé l'ouvrage sans l'avoir vu: je doute qu'ils eussent tenu ce langage s'ils l'eussent examiné. La premiere représente les différens viscères de la poitrine & du bas-ventre; le cœur y paroit parallele à l'axe du corps, & si élevé, qu'il est presque au-dessous des clavicules. Les lobes des poumons ne sont point exprimés. Le diaphragme est singuliérement représenté; il a la figure d'un parapluie. Il n'est pas plus heureux dans le portrait qu'il a fait faire de la rate & du foie. L'estomac est un peu mieux représenté; on voit le cardia en haut & à gauche, le pilore en bas & à droite, mais sans être trop incliné; il ne s'en faut que de quelques lignes qu'il ne soit au niveau du cardia. Cette position est naturelle; les Anatomistes précédens ne l'avoient point indiquée; ainsi *le Vasseur est le premier qui ait connu la véritable position du pilore.*

XVI. Siecle. LE VASSEUR. 1540.

On voit dans cette même table les vaisseaux courts qui rampent sur la grosse tubérosité de l'estomac, & qui s'insinuent dans la rate.

(*a*) Il le dit lui-même dans ses ouvrages; M. Eloy a traduit le mot *Catalaunensis* de Catalogne, quoiqu'il signifie également Châlons sur Marne; Moreri n'a pas commis la même faute grammaticale, & l'a fait naître, comme il devoit, à Châlons sur Marne.

XVI. Siecle. 1540. LE VASSEUR.

Au lieu de déduire les ureteres de la partie interne, & presque inférieure du rein, il les a fait venir de l'extrémité des vaisseaux émulgens qui s'abouche au rein. Les intestins sont fort mal exprimés. On croit au premier aspect voir un peloton de vers. Cette planche est semblable à celle que Charles Etienne a donnée sur cet objet. La seconde & la troisieme figure représentent le squelete sec; dans l'une on le voit en avant, & dans l'autre en arriere; en général ces deux figures sont assez bonnes; on y trouve cependant plusieurs erreurs; il est bon de les relever, parcequ'elles sont repandues dans les ouvrages de plusieurs de nos Anatomistes modernes. L'épine y paroît droite, quoiqu'elle fasse nombre de contours; les condiles de l'humérus sont placés de maniere que l'un est directement en dedans & l'autre en dehors. Ce défaut dans les planches de le Vasseur paroît venir de la mauvaise dénomination qu'on leur a donnée de condile interne & externe. Ambroise Paré n'a point commis cette erreur, mais n'a point changé leur dénomination; quoique on voie dans ces planches le prétendu condile interne directement placé en arriere & l'externe en avant. La remarque étoit juste; mais elle ne fut pas suivie des Anatomistes. La fausse dénomination subsistoit & induisoit continuellement les Anatomistes dans l'erreur. Mr. Winslow est, parmi les modernes, un des premiers qui ne se soit point laissé séduire par les fausses descriptions.

Le Vasseur a aussi donné aux fémurs une direction très peu conforme à la naturelle; ils paroissent paralleles, quoiqu'ils soient placés obliquement: les extrémités supérieures se trouvant plus écartées que les extrémités inférieures. Cette erreur, dans la direction, a conduit le Vasseur à une nouvelle faute. Il a représenté les condiles dans le même plan. Vesale, qui a presque soumis à ses sens tous les objets qu'il a décrits ou fait représenter, a franchi tous ces obstacles. Riolan, Vieussens, Bertin, l'ont imité; mais un grand nombre d'autres Anatomistes que je ne nommerai pas pour leur épargner la honte d'un pareil reproche, sont tombés dans l'erreur de Vasseus.

La quatrieme figure qui représente les parties in-

ternes de la génération de la femme, eſt la plus vicieuſe de toutes. Je ſerois trop long ſi je voulois en relever les erreurs ; je me contenterai de faire obſerver que malgré toute apparence de vérité, elles ſe trouvent les mêmes en pluſieurs endroits dans Charles Etienne, & dans le bon Verreyen qui a vécu ſi long-temps après.

XVI. Siecle. 1540. LE VASSEUR.

On trouve immédiatement après ces planches, des explications pour éclaircir le texte ; la plupart ſont tirées des ouvrages de Galien ; le Vaſſeur y a peu ajouté. Dans l'expoſition des ligamens de la matrice j'ai trouvé quelques particularités qu'il a extraites des ouvrages de Zerbis, ou du moins qui s'y trouvent, ſans cependant le citer ; il y a, dit-il, pluſieurs ligamens qui fixent la partie inférieure de la matrice ; les uns vont vers la veſſie, & les autres vers l'inteſtin rectum & l'os ſacrum (*a*).

Les ligamens poſtérieurs que notre Auteur décrit, ne ſont point un être de raiſon ; ils exiſtent, & on les voit au premier coup d'œil, ſans aucune préparation ; n'eſt-il pas étonnant qu'il n'y ait eu depuis Vaſſeus que Santorini qui en ait parlé, & que les Anatomiſtes ſes contemporains, ou qui lui ont ſurvécu, n'en aient point parlé ? Mais continuons l'examen des ligamens qui fixent la matrice, & dont Vaſſeus a donné la deſcription : deux viennent, dit cet Anatomiſte, des lombes ; ils donnent de côté & d'autre divers prolongemens : c'eſt vraiſemblablement des ligamens larges dont il parle. Le Vaſſeur & les modernes, j'entends Mr. Winſlow qui a ramaſſé dans ſon livre la plupart de leurs connoiſſances anatomiques, ſont tombés dans l'erreur ; le premier n'a connu que les attaches ſupérieures de ces ligamens, & n'a pas fait mention de l'adhérence qu'ils contractent ſur les côtés avec les muſcles iliaques : ceux-ci n'ont connu que ce point d'appui, & ont méconnu l'adhérence ſupérieure de ces ligamens ; ainſi l'erreur a toujours des victimes ; nous courons à la nouveauté, & nous ignorons ce que

(*a*) Alligatus eſt recto inteſtino & veſicæ fibroſis quibuſdam & tenuibus anſulis, &c. Sacro oſſi etiam adhæret a quo, multorum ſententia, ſuſpenſus eſt, p. 9.

XVI. Siècle.

1540. LE VASSEUR.

savoient nos ancêtres. Peu instruits de ce que Vasséus avoit dit sur ces ligamens, deux modernes se disputent l'honneur d'avoir les premiers trouvé deux ligamens particuliers qui vont, disent-ils, des reins à la matrice; ces attaches aux reins sont imaginaires, & ce ne sont point des ligamens particuliers, s'ils font portion des ligamens larges: ce que Vasséus a ignoré, & ils s'attachent aux lombes près des piliers du draphragme, comme notre Auteur l'a dit dans sa description (*a*): ce que ne savent pas les modernes qui s'arrogent la découverte de ces ligamens.

C'est sans fondement, selon le Vasseur, que les Anatomistes ont admis l'existence de l'hymen; c'est une fable qu'ils ont faite à plaisir: l'hymen n'existe pas, & le silence de Galien sur cette cloison est pour lui une preuve des plus complettes sur la validité de son sentiment. Au lieu de prendre Galien pour garant, il auroit mieux fait de fouiller dans le cadavre, & il se seroit aisément convaincu qu'il n'est souvent rien de plus pernicieux que de croire aveuglément nos maîtres.

Les remarques de le Vasseur sur la structure du cœur méritent la plus grande attention des Anatomistes il n'a admis que deux ventricules, un à droite & l'autre à gauche; le droit est plus grand que l'autre: & les parois musculeuses dont il est formé, sont moins épaisses que ne sont celles qui forment le ventricule gauche; par-dessus se trouvent les deux oreillettes; il y a à chacun d'eux deux orifices; de ceux qu'on voit au ventricule droit, le plus grand permet une communication entre l'oreillette droite & le ventricule du même côté; le plus petit s'ouvre dans la veine artérieuse; au contour du grand orifice se trouvent trois pellicules qui empêchent le sang qui tombe de la veine-cave dans le ventricule de refluer dans l'oreillette (*b*). On voit un éga

(*a*) Validis quibusdam vinculis .... etiam ex lumbi vertebri dependet, id que ex grandium hujus musculorum interventu qui insignes utrobique processus emittunt in utramque uteri partem, &c.

(*b*) Paratæ ob id sunt ne materiæ remigrarent.

nombre de digues autour du trou de communication entre le ventricule droit & la veine artérieuse (artere pulmonaire) : le ventricule gauche a aussi deux ouvertures ; le plus grand est à la racine de la grande artere, le plus petit entre le ventricule gauche & l'oreillette du même côté : il y a cinq membranes autour de ces orifices, trois dans le grand & deux dans le petit ; les trois premieres sont dirigées de dedans en dehors, & les autres deux, du dehors au dedans (*a*) : nous ne savons aujourd'hui rien de plus précis sur le nombre & la position de ces valvules.

XVI. Siecle. 1340. LE VASSEUR.

Le Vasseur en savoit autant que nous sur les usages de ces parties. Le sang, dit-il, est porté au ventricule droit par la veine-cave, de-là au poumon par la veine artérieuse ; il est repris par l'artere veineuse qui le conduit au ventricule droit, d'où il est de nouveau porté dans la grande artere. Pour que ce transport se fasse, la nature a placé autour des orifices du cœur diverses membranes dont les unes s'élevent pendant la contraction du cœur, & permettent au sang de sortir ; les autres font l'office d'une digue, & l'empêchent de refluer. De peur qu'on ne m'accuse d'avoir tronqué le texte, je rapporte les propres paroles de l'Auteur.

Dextrum, ventriculum, qui sanguineus adpellatur, vena cava INGREDITUR, *& vena arteriosa* EGREDITUR, *quæ in pulmonem dispergitur, sanguinem elaboratum conferens . . . Sinistro cordis qui caloris nativi fons est, & spirituosus appellatur arteria venosa* QUÆ EX PULMONE. . . . . *Inde prodit magna arteria, omnium aliarum origo, &c.*

In dextro totidem sunt (foramina) ; alterum maius, ex vena cava sanguinem in ipsum cor intromittens ; alterum minus, ex vena arteriosa sanguinem ex ipso corde in pulmonem deducens. His foraminibus . . . . Ex utroque latere . . . . . adsunt membranæ . . (b). Ex his membranis quæ intus foras ferun-

(*a*) Tres in orificio magnæ arteriæ intro foras etiam spectantes, duæ tantùm in orificio arteriæ venosæ foris intrò pertimentes.

(*b*) Fol. 16.

XVI. Siecle.

1540. LE VASSEUR.

tur, paratæ ob id sunt ne materiæ remigrarent: quæ verò foris intrò, quæ majores & fortiores sunt, non ob id modò, sed ut etiam attrahendi essent instrumenta. Tensæ enim à corde per eas vasorum tunicæ expeditiùs contrahuntur, impelluntque faciliùs, trahente corde, ipsas materias: ipsius porrò rursùs tensio in diastole, membranas intus foras spectantes, radicibus trahens atque ad ipsum cor intrò reflectens, omnesque rectas constituens vasorum materias intromittentium, scilicet venæ cavæ & arteriæ venosæ, clauditans educentium.

Voilà, je crois, une exposition des usages des valvules aussi claire & aussi succinte que celle qu'Harvée a donnée sur ces parties, cent ans après. Je suis surpris que les Historiens n'en aient point fait honneur à le Vasseur.

L'ouvrage que Vasséus nous a laissé, porte ce titre: *In Anatomen corporis humani tabulæ quatuor. Lutetiæ* 1540, 1541, 1553, in-fol. *Lugduni* 1560, in-8°. *Venetiis* 1544, in-8°. Jean Cannappe en a donné aussi une édition en 1555, in-8°. en françois.

LUDOVICUS.

Ludovicus (Antoine) Médecin, florissoit à Lisbone vers l'an 1538. Il joignoit à la connoissance de cet art celle des langues grecque & latine. On en trouve une preuve dans ses ouvrages.

Parmi plusieurs écrits qu'il a publiés, se trouvent ceux-ci:

De usu respirationis, lib. 1. De corde, liber. 1. Dans ce livre il explique plusieurs erreurs d'Aristote, & donne la solution de quelques questions, plus hypothétiques que réelles.

De re medica. Olyssiponæ 1540 (*a*), 1543.

Ces ouvrages sont remplis de questions erronées, chimériques, souvent superstitieuses: toute l'antiquité y est citée; & ce qu'a dit Hippocrate ou Galien, est, dit l'Auteur, préférable à tout ce que nous pouvons voir & observer, parceque ces Auteurs avoient leurs yeux faits à l'observation, au lieu que ceux de l'Auteur & de la plupart des autres Médecins ses contemporains, étoient fascinés par l'erreur & couverts d'un bandeau des plus épais. Comptant

(*a*) Douglas Bibliog. Anatomica, p. 74.

donc si peu sur ses forces & sur celles des modernes, il a négligé toutes les occasions d'observer & de juger par lui-même. XVI. Siecle. 1540.

MANARD. Manard (Jean) célebre Médecin, naquit à Ferrare l'an 1462. Il s'appliqua dès ses premieres années à l'étude de la Médecine, sous Nicolas Léonicene, & y fit des progrès rapides. Il exerça la Médecine à Ferrare vers l'an 1513. En 1514 il fut appellé en Hongrie pour être premier Médecin du Roi Ladislas, qui mourut deux ans après. Manard revint dans son pays, où il commença à enseigner la Médecine l'an 1519. Il se maria à un âge fort avancé, & l'on assure qu'il prit une jeune fille de la plus grande beauté. Il en connut toute la valeur, & le desir d'avoir des enfans le porta, disent les Historiens, à des excès peu connus aux gens de son âge, il en fut la victime; car il mourut à Ferrare l'an 1536, âgé de 74 ans. Son corps fut inhumé dans le cloître des Carmes de cette Ville. Nous avons de cet Auteur plusieurs ouvrages, parmi lesquels se trouvent ceux-ci.

Epistolarum Medicinalium, libri 20, necnon in Joannis Mesuæ simplicia & composita, annotationes & censuræ. A Basle en 1540, in-fol.

In primum artis parvæ Galeni librum commentarius. A Basle en 1538, in-4°.

De morbo Gallico, epistolæ duæ, & de ligno Indico totidem.

Les questions que Manard embrasse dans son ouvrage sont des plus communes. Il dit au livre septieme, épitre premiere, que les plaies de la tête ne sont pas toujours mortelles. Dans le second il indique la méthode de se guérir de certaines affections dont notre corps est susceptible, comme des douleurs dans les membres, de la démangeaison des narines, de la chassie, & de ces petits ulceres de la face, &c.

Le Livre septieme est plutôt une nomenclature des maladies qu'un traité de Médecine; l'Auteur cherche l'étymologie de tous les mots, lorsqu'il lui paroissent peu significatifs, il en forge de nouveaux, souvent plus ridicules que les premiers; cependant à

XVI. Siecle.

travers ſon langage pédanteſque, on trouve quelques obſervations curieuſes ſur les maladies cutanées des enfans.

1541. NICONITIUS.

Niconitius (François) Médecin Polonois, floriſſoit en Italie vers le milieu du ſeizieme ſiecle. Nous avons de lui le traité ſuivant.

Bis centum & viginti quatuor rationes dubitandi, ſeu argumenta non unius loci, ſed plurium authoritatibus, non ſcriptis alibi comprobata, quibus vindebatur filium natum ex uxore, abſente marito, per decennium, eſſe legitimum. Cracoviæ, in-8°. 1541, avec cette épigraphe.

Incivile eſt non tota lege perſpecta judicare.

Cet ouvrage, comme on le voit au ſeul titre, eſt le fruit d'une imagination échauffée. Les raiſons que l'Auteur allegue pour prouver qu'un enfant né d'une femme qui eſt ſéparée de ſon mari depuis dix ans, eſt légitime, ſont futiles, erronées, ſuperſtitieuſes, en un mot, dépourvues de bon ſens; l'ouvrage eſt encore très mal écrit, mal imprimé, & rempli d'abreviations preſque inintelligibles. L'Auteur ne l'a point fait imprimer lui-même; & perſonne ne blamera ſa conduite, car il eût mieux valu que cet ouvrage ne vît pas le jour. C'eſt un de ſes amis qui l'a fait imprimer à Cracovie, & qui y ajouté les vers ſuivans.

Clemens Janicius
Ad uxores
Conjugum adulteria prohibet, Niconitius at vos
Jam lapſas, magno protegit ingenio:
Talem & tam doctum vobis nec priſca tulerunt
Sæcula patronum, neque futura dabunt.

Janicius ſe trompe, les femmes trouvent tous les jours de tels avocats; mais heureuſement pour elles qu'ils plaident plus éloquemment leur cauſe que n'a fait notre Auteur.

RYFF.

Ryff (Gauthier Herman) Médecin & Chirurgien de Strasbourg, vivoit à Mayence avec beaucoup de

réputation vers l'an 1539. Il a ajouté plusieurs remarques intéressantes aux œuvres de Dioscoride. Nous avons de lui des notes sur les écrits de ce grand Botaniste; de plus, il nous a laissé plusieurs ouvrages écrits en allemand, sur l'Anatomie & la Chirurgie; ils ont été imprimés, les uns à Strasbourg, & les autres à Francfort vers l'an 1541. Il a encore écrit un traité sur les accouchemens, où il a fait entrer des faits relatifs à l'Anatomie. La lecture de ses ouvrages ne peut être que profitable à ceux qui savent la langue allemande: nous exhortons nos lecteurs à les lire, d'après Mr. de Haller, qui en fait un très grand cas: le lecteur consultera à ce sujet son *methodus studendi Medicinæ*.

XVI. Siecle. 1541. RYFF.

Entius (Grégoire) exerça la Médecine dans le dix-septieme siecle, & fut Président du College des Médecins de Londres. Il a écrit,

ENTIUS.

Animadversiones in Malach. Thruston Diatriben. De respirationis usu primario. Lond. 1678, in-8°. *Item apologiam pro circulatione sanguinis, quâ Æmilio Parisano, Medico Veneto, respondetur. Lond.* 1541, in-8°.

Le style & la disposition des ouvrages Médico-physiques de cet Auteur, sont d'une beauté & d'une élégance admirables. Les observations (*a*) les plus curieuses & les raisonnemens les plus solides qui en font la base, sont tirés d'une philosophie certaine; c'est l'expérience qui lui sert de guide.

Antonelli (Hypolite) vécut dans le seizieme siecle. On a de lui *Apparatus animadversionum in authoritates & rationes quibus Hypolitus Obicius vinum exhibet ægrotis omni tempore & in omni febre* (*b*). *Venet.* 1631, in-8°.

ANTONELLI.

De Cucurbitulâ libellus. Parisiis 1541, in-8°.

Le premier ouvrage est une pure critique d'un Médecin qui traitoit avec le vin la plupart des maladies. L'Auteur est d'un avis contraire, il croit que dans le général de nos infirmités, l'inflammation joue le plus grand rôle, & que par conséquent il vaut mieux mettre en usage les antiphlogistiques, principalement les saignées, que de recourir au vin, &c.

(*a*) Biblioth. script. Med. pag. 222, Tom. II.

XVI. Siecle.

Le traité des ventouſes ne contient rien de particulier à l'Auteur.

1541. DAMIANUS.

Damianus (Tertius) Médecin, floriſſoit vers l'an 1538 : il nous a laiſſé,

Theoricæ Medicinæ, totam rem miro compendio complectentes, non modo Medicis aut Chirurgis, verum & omnibus, quibus ſanitatis divitiæ cordi ſunt, accommodatæ atque adeo neceſſariæ. Antuerpiæ 1541, in-4°.

Cet Auteur mit la derniere main à ſon ouvrage dans le temps d'une épidémie. Ce traité eſt aſſez bien fait ; il traite en abregé des principaux points de Médecine ; il peut être conſulté avec fruit, &c.

GESNER.

Geſner (Conrad) Médecin allemand, fut ſurnommé le Pline d'Allemagne. Il naquit en 1516 à Zurich en Suiſſe. Voici l'éloge que Mr. de Thou fait de lui. Nous l'avons tranſcrit mot à mot, parcequ'il nous paroît expreſſif. » La mort de Conrad » Geſner de Zurich (dit-il) acheva l'année. Elle » doit être d'autant plus déplorée de tous les ſiecles, » qu'à peine étoit-il âgé de 49 ans : il étoit digne » d'une plus longue vie ; & ceux qui voudront me» ſurer la ſienne par le grand nombre de bons livres » qu'il a compoſés, croiront ſans doute qu'il a vécu » fort long-temps. Il commença en France, à Paris » & à Bourges (*a*), à faire, pour ainſi dire, ſon » coup d'eſſai de ſes études. De-là, comme il ex» celloit en toutes ſortes de ſciences, & étoit ſavant » en grec & en latin, après avoir vu l'Italie, il s'en » retourna en ſon pays où il profeſſa la Médecine ; » & gagé par le public, il y enſeigna la Philoſo» phie, dont il expliqua particuliérement cette partie » qui regarde l'hiſtoire naturelle. Il mit auſſi au » jour quantité de vieux livres, principalement de » Théologie. Son érudition étoit ſoutenue d'une ex» trême paſſion de contribuer à la facilité des études, » qui lui dura juſqu'à la mort. Enfin ſe ſentant frappé » de la peſte, comme les forces lui manquoient » déja, il ſe leva de ſon lit, non pour donner ordre

(*a*) Il étudia auſſi la Médecine quelque tems à Montpellier ; je ſuis ſurpris que M. de Thou ait obmis cette anecdote : voyez Goelick, Hiſtor. Chirurg. p. 138.

» à ſes affaires domeſtiques, mais à ſes écrits, afin » que ce qu'il n'avoit pu faire imprimer pendant ſa » vie, pût l'être après ſa mort, pour l'utilité du » public. Comme il étoit occupé à ce travail, plus » que ſes forces ne le permettoient, la mort le ſurprit » en travaillant, lui qui n'avoit jamais été oiſif; & » on auroit dit qu'elle nous envioit les derniers ou- » vrages de ce grand homme. Ils ne périrent pourtant » pas tous; car après ſa mort, on en tira pluſieurs » de ſa bibliotheque, & Gaſpard Volf en a publié » un grand nombre, qui renouvellent encore la » douleur qu'on a de ſa perte ». Les Auteurs ne s'accordent pas ſur le temps de ſa mort; les uns diſent qu'il mourut le 22 Décembre 1565, & les autres le 13 du même mois. Soſias Simler prononça ſon oraiſon funebre, & Beze fit ſon éloge en vers.

XVI. Siecle.

1541. GESNER.

Nous avons de cet Auteur célebre quantité d'ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle & la botanique, nous en recommandons la lecture, ſans les indiquer ici, vu qu'ils ne ſont point de notre objet. Ceux d'Anatomie & de Chirurgie ſe réduiſent à ceux-ci.

Libellus de lacte. Tiguri 1541, in-8°.

Chirurgia. De Chirurgia ſcriptores optimi quique veteres & recentiores plerique, in Germania antehac non editi, nunc primum in unum conjuncti volumen. Tiguri 1555, in-fol.

Epiſtolarum Medicinalium, libri tres. Tiguri 1577, in-4°.

On trouve dans ces lettres quantité de deſcriptions anatomiques.

Le recueil de Chirurgie que j'ai annoncé comprend les ouvrages des plus grands Chirurgiens qui avoient fleuri avant Geſner, & une note hiſtorique de tous ceux qui s'étoient médiocrement rendus recommandables dans la Chirurgie. Ces Auteurs ſont rangés par ordre alphabétique, & forment un dictionnaire hiſtorique très utile, & que j'ai conſulté pluſieurs fois avec avantage. Peu d'Auteurs ont puiſé dans cette ſource: auſſi leurs ouvrages hiſtoriques laiſſent-ils un vuide qui ſe fait aiſément appercevoir.

On trouve dans cet ouvrage ceux d'un grand

nombre d'Auteurs. La Chirurgie de Jean Tagault, dont nous avons déja fait l'hiſtoire, paroit la premiere, & tient une grande place dans le recueil : on y lit enſuite ſucceſſivement les ouvrages de Jacques Houllier, de Marianus Sanctus, d'Angelus Bolognînus, de Michel-Ange Blondus, de Barthelemi Maggius, d'Alphonſus Ferrius, de Jean Langius, de Galien, d'Oribaze d'Héliodore, de Jacques Dondus ; on y trouve auſſi des recherches ſur la lepre par un anonyme. Tous ces ouvrages ſont ornés de figures, telles qu'on les voit dans l'original. On a déja trouvé dans cette hiſtoire l'extrait des ouvrages que je viens d'annoncer ; j'y renvoie le lecteur.

XVI. Siecle.

1541. GESNER.

1542. BLONDUS.

Blondus (Michel-Ange) Médecin Italien, floriſſoit à Naples (*a*) vers le milieu du ſeizieme ſiecle. Il parcourut, pour ſon inſtruction, différentes Provinces de l'Europe, & notamment la France ; il s'arrêta quelque temps à Paris & à Montpellier, & y entendit les Profeſſeurs qui y enſeignoient pour lors. Il fut diſciple de Niphus, Médecin fameux, qui floriſſoit auprès de Naples.

Il a compoſé divers ouvrages : voici ceux qui ſont de notre objet.

De partibus ictu ſectis certiſſimè ſanandis, & medicamento aquæ nuper invento. Idem in plurimorum opinionem de origine morbi Gallici deque ligni Indici ancipiti proprietate. Venetiis 1542, in-8°.

De maculis corporis liber. Romæ 1544, in-4°.

L'ouvrage ſur les contuſions eſt dédié à Antoine Puccius, Cardinal. L'Auteur, ſuivant la coutume du temps, lui fait baſſement ſa cour. Blondus étoit ſervilement attaché aux préceptes de Galien & d'Avicenne : *laudabilius eſt*, dit-il, *cum his errare, quàm cum cæteris parare laudem* (*b*). Cependant il lui paroît quelquefois difficile de ſatisfaire aux deux Auteurs, parcequ'ils ſont d'un avis différent en bien des points. La crédulité ſervile nous aveugle ſouvent ;

(*a*) Voyez la fin de ſon ouvrage, ſur les plaies, ailleurs dans le même ouvrage il rapporte une Cure qu'il a faite à Sulmone petite Ville du Royaume de Naples.

(*b*) Pag. 225. In Collect. Chirurgic. operum à Geſnero, edita. Tiguri, &c.

Blondus en a été la victime plus que tout autre. Ces Auteurs ne se contrediſent, dit-il, qu'en apparence; un génie plus profond que le ſien pourroit les concilier. Il eſt faux que ces grands Médecins, Hippocrate, Galien & Avicenne, ſe contrediſent, dit Blondus, comme font mes contemporains, qui ne ſont jamais d'accord : cette méthode de diſputer étoit ſi familiere du temps de l'Auteur, qu'il dit, *nuſquam etenim inveni, ut Medici inter ſe conveniant* (*a*). XVI. Siecle. 1542. BLONDUS.

La plaie eſt une ſolution de continuité; elle eſt ſuperficielle ou profonde, pénétrante ou non pénétrante, ſimple ou compoſée. Il y a des plaies où les chairs ſont les ſeules parties affectées; il y en a où les os ſont altérés, comme vermoulus; les unes ſont faites en droite ligne, d'autres ſont courbes; quelques unes ſont cruciales, &c. L'hémorrhagie paroît à notre Auteur le ſymptome le plus fâcheux : auſſi commence-t-il par indiquer les remedes qu'il faut mettre en uſage pour l'arrêter. Il ſe borne aux cauſtiques actuels ou potentiels (*b*), aux réſineux, comme à l'aloës, à l'encens, à la toile d'araignée, &c. Voici la poudre qu'il recommande. Prenez vitriol romain, ſang de dragon, bol d'Arménie, bourre de lievre, verd-de-gris, aloës, encens, toile d'araignée, parties égales. Notre Auteur n'en détermine point la quantité, il preſcrit ſeulement de les incorporer dans un blanc d'œuf. La ligature n'y eſt point décrite, & on ne ſauroit excuſer *Blondus* de l'avoir omiſe. *Ferrius*, qui publia ſon ouvrage environ neuf ans auparavant, l'avoit indiquée; & notre Auteur auroit dû en parler, & même la preſcrire, au lieu de vanter avec tant d'emphaſe ſes prétendus aſtringens (*c*) : peut-être cet ouvrage a-t-il fait oublier la ligature pour un tems (*d*). Ce qu'il y a

(*a*) Pag. 125. B.

(*b*) Page 226.

(*c*) L'ouvrage de Ferrius parut en 1533, & celui de Blondus en 1542.

(*d*) La premiere édition des ouvrages d'Ambroiſe Paré, parut en 1549.

XVI. Siecle.

1 42.
BLONDUS.

de ſingulier dans le procédé de Blondus, c'eſt qu'il cite dans d'autres endroits de ſon ouvrage Ferrius avec honneur, & qu'il en adopte les maximes.

En général, dans toute ſorte de plaie, le Chirurgien doit être extrêmement attentif à ne penſer à la cicatrice qu'après en avoir ôté les corps étrangers, qui non ſeulement pourroient produire de fâcheux ſymptomes locaux, mais encore donner lieu à des accidens intérieurs très fâcheux. Le ſang eſt un corps étranger; il ne faut point en laiſſer croupir de grumeaux dans l'intérieur de la plaie, &c. Pour prévenir quelque accident funeſte, il faut purger de temps en temps le malade avec les plus doux minoratifs. Ces remedes généraux preſcrits, il faudra recommander l'uſage de l'huile de ſapin, avec laquelle on détergera la plaie, *quo*, dit Blondus, *plurimum fructus & honoris conſecutus ſum poſtquam ejus proprietatem novi.* La même huile, ajoute-t'il, mêlée avec deux parties d'huile roſat, produit des effets merveilleux : *eſt enim hoc ..... favore maximi ſuperum, præſtantiſſimum ſolamen in omnibus vulneribus ..... &c.* (*a*). Ce mélange lui a réuſſi à Sulmone, petite Ville au Royaume de Naples, & il n'y a pas d'éloge qu'il ne lui prodigue. Notre Auteur en recommande ſur-tout l'uſage dans les plaies baveuſes; quand elles ſont ſeches, ou même qu'elles tiennent un juſte milieu, il recommande de ſe ſervir de l'eau pure.

Pour éclaircir ce point de Chirurgie, il propoſe la queſtion comme un problême, *an ſectis partibus medicamen ex aquâ conveniat.* Il ne balance pas à conclure l'affirmative; ce topique lui paroît divin, & il eſt ſtupéfait que Paul, Alphonſe Ferrius, Marianus Sanctus, & Jacques Péruſinus, ſes contemporains, n'en aient point fait uſage; il y a même, dit-il, de célebres Médecins qui ont l'eau en averſion; ils penſent ſur ces topiques d'une maniere bien différente de la mienne : je trouve dans l'eau un ſecours merveilleux, & je ne puis aſſez

(*a*) Pag. 226. B

admirer sa vertu surnaturelle (*a*). Les plaies aux nerfs lui paroissent seules en contre-indiquer l'usage, & il s'appuie sur un passage de Galien pour le prouver ; les spiritueux & les huiles éthérées lui paroissent pour lors préférables. Les Chirurgiens modernes suivent cette pratique, & en retirent de grands avantages. XVI. Siecle. 1542. BLONDUS.

Dans son traité sur l'origine de la vérole, l'Auteur s'oppose au sentiment reçu de son temps. Ce n'est pas, selon lui, une maladie nouvelle, & le nom de mal François, Espagnol ou Italien, lui paroît ridicule ; il ne regarde pas comme plus probable que cette maladie ait été apportée de l'Inde ; du reste, il blame l'usage des bois sudorifiques, & conseille celui du mercure, &c.

Schegkius (Jacques) né à Schorndorff, Ville du Wittemberg, l'an 1511, de Bernard Degen, ordinairement appellé Schegkius, homme peu riche, mais d'une probité reconnue, fut reçu à Tubingen Professeur de Philosophie vers l'an 1529 ; deux ans après il étudia la Théologie, & enfin la Médecine, & reçut le bonnet de Docteur en 1539. Depuis ce temps-là il enseigna la Médecine ; mais jamais en public (*b*). Il donnoit des avis fort salutaires à ses amis lorsqu'ils le consultoient. En 1577 il fut totalement privé de la vue qu'il avoit naturellement foible. Cet accident, qui auroit ralenti le zele du plus fervent, ne lui fit point totalement interrompre ses études ; il fit paroître encore plusieurs traités, & mourut le 9 Mai de l'an 1587, dans le 76e. de son âge. Parmi les ouvrages que nous avons de lui, se trouvent ceux-ci. SCHEGKIUS.

De anima principatu dialogus. Tubingæ 1542, in-8°. Il y développe les raisons qu'Aristote apportoit pour prouver que le siege principal de l'ame étoit dans le cœur, & celles de Galien qui prétendoit qu'il étoit dans le cerveau.

De primo sanguificationis instrumento liber unus.

(*a*) Ego autem mirificium opus aquæ perspiciens, in sectis partibus, non possum non mirari virtutem ejus super cœlestem.

(*b*) Vander-Linden, de script. Med. pag. 493.

XVI. Siecle.

De calido & humido liber unus. Argentor. 1581, in-8°.

1542. SCHEGKIUS.

De plasticâ seminis facultate libri tres. Arg. 1580, in-8°.

Tractationum Physicarum & Medicarum, tom. 1. Francof. 1585, in-12. 1590, in-12.

Ce dernier ouvrage contient sept livres. Le premier roule sur les facultés occultes & manifestes des médicamens, & sur la fausse opinion de ceux qui pensent que les choses inanimées subsistent par le mélange des élémens, & non par la forme substancielle. Le second traite des médicamens purgatifs qu'on doit dire efficaces. Le troisieme fait voir que l'esprit qui est contenu dans le cerveau, ne doit pas être appellé animal, mais vital. Le quatrieme traite du cœur & de son excellence sur les autres organes de l'ame végétale. Le cinquieme expose la force de la chaleur & l'efficacité qu'elle a tant dans la génération que dans la corruption des choses naturelles. Dans le sixieme l'Auteur y traite, après Galien, les causes des frissons de la fievre. Le septieme enfin est une réfutation de l'erreur de Simon Simonius, qui croyant que la fievre putride venoit du mélange d'une bile jaune, qui enflammoit le cœur, disoit que Galien s'étoit trompé; cet ouvrage ne vaut rien, & est indigne de voir le jour.

FERNEL.

Fernel (Jean) Médecin célebre de France, né à Mondidier dans le Diocèse d'Amiens, & non à Clermont, comme quelques-uns le disent, reçut les plus grands talens de la nature. Dès son bas âge il donna des marques d'un génie des plus pénétrans. Il fit ses basses classes avec distinction & honneur dans son pays; il vint ensuite à Paris faire sa Philosophie; il y donna des marques publiques de son profond savoir: il avoit cependant négligé, pendant le cours de ses études classiques, celle de la Géométrie, la seule science qui puisse fixer l'imagination d'un jeune homme, & lui donner la justesse d'un bon esprit. Fernel voulut réparer par ses études particulieres, ce qu'il avoit négligé dans sa Philosophie. Il s'occupa donc sérieusement aux Mathématiques & à la Géographie,

graphie, & il paroît même qu'il fit de grands progrès. Il composa dans la suite un traité intitulé, *Cosmographie*, qui forme un volume in-4°. Ce livre est fort rare; il manque dans les meilleures bibliotheques; je ne l'ai vu que dans celle de Mr. Lieutaud. Orné de toutes ces connoissances, Fernel étudia la Médecine dans les Ecoles de Paris; il y suivit les meilleurs Professeurs, & y prit ses degrés: c'est lui qui a donné le bonnet de Docteur à Gonthier d'Andernach. Il se fit bientôt une grande réputation dans cette Capitale du monde, où les talens percent tôt ou tard, malgré la cabale & la brigue qui tâchent de noircir les actions les plus louables; Fernel en fut l'objet toute sa vie. Son nom étoit devenu célebre dans toutes les Ecoles de l'Europe, pendant qu'il étoit mépriſé & raillé de la plupart de ses confreres. Il devint premier Médecin du Roi Henri II; c'est par ses soins que la Reine Catherine de Médicis devint féconde; son art consista à procurer à la Reine l'évacuation périodique & naturelle des menstrues.

XVI. Siecle. 1542. FERNEL.

Les ouvrages latins que Fernel nous a laissés, sont extrêmement bien écrits; on y trouve plusieurs réflexions qui lui sont propres, mais il a beaucoup puisé dans les ouvrages des Arabes: c'est ce qui a fait dire de Fernel, *fæces Arabum melle latinitatis condidit.* On trouve dans ses ouvrages quelques objets intéressans. La description des ligamens de l'épine est exacte (*a*). Il a donné une idée claire des ligamens annulaires du carpe & du métacarpe. Suivant lui la cuisse est reçue par son extrémité supérieure dans une très profonde cavité, & y est assujettie par un ligament caché dans l'articulation, très fort & très solide; la capsule articulaire est très forte, plus en devant qu'en arriere; vers son extrémité inférieure elle est jointe avec le tibia par une capsule circulaire, & par deux ligamens croisés qui bornent les mouvemens de la jambe en avant, & qui lui permettent tous les mouvemens de flexion. On trouve dans la même articulation deux ligamens concaves, d'une part, & convexes, de l'autre, qui s'adaptent aux parties osseuses, sans y

(*a*) Pag. 7.

XVI. Siecle.

1542. FERNEL.

être fortement attachés. *Inter imi femoris nodos ſe conjiciunt*, &c. Les ligamens ſont très forts ; nous venons, dit-il, d'en avoir une preuve ſur le corps d'un criminel que quatre chevaux n'ont pu écarteler qu'après que les bourreaux en ont eu coupé les ligamens de l'articulation avec les poignards. Les muſcles ſont les principaux agens des mouvemens ; ils ſont compoſés d'un nombre prodigieux de fibres ou filets liés & diſtincts les uns des autres ; ils ont un corps, une tête & une queue, & leur figure varie. Le front eſt recouvert d'un muſcle très mince, mais très large ; quelques-uns en ont attribué la découverte à Euſtache : ils reconnoîtront leur tort, s'ils liſent cet extrait. Comme Galien, &c. Fernel admet deux muſcles pour relever la paupiere ſupérieure : l'un, dit-il, eſt placé au grand angle, & l'autre au petit angle de l'œil. Les muſcles ont été adoptés par tous les Anatomiſtes depuis Galien juſqu'à Fallope, qui a reconnu qu'il n'y avoit qu'un muſcle deſtiné à mouvoir la paupiere ſupérieure.

Il y a ſept muſcles à l'œil, dit Fernel, quatre droits, deux obliques & un qui embraſſe le nerf optique, &c.

Ce qu'il dit des muſcles de la tête & de l'épine, eſt aſſez éloigné du vrai. Son expoſition des muſcles intercoſtaux eſt plus conforme à la vérité ; il en admet vingt-deux de chaque côté ; les intérieurs relevent les côtes & les extérieurs les abaiſſent. Cet uſage eſt oppoſé à celui que Fallope leur aſſigne. Nous renvoyons à l'ouvrage de ce grand Anatomiſte. Les connoiſſances que Fernel a ſur les autres muſcles ſont aſſez exactes. Il a connu l'adhérence que le colon contracte avec le rein droit.

Le méſentere eſt un repli du péritoine, il eſt pliſſé comme une manchette, on le diviſe facilement en deux membranes, & c'eſt entre ces deux membranes que ſont logés les inteſtins.

Des arteres ſpermatiques, la gauche vient du tronc de l'artere aorte, & la droite de l'artere émulgente.

Des veines qui vont aux teſticules, la gauche, dit notre Auteur, vient de la partie antérieure de la veine

cave, la droite vient de la veine émulgente. Andernach n'en savoit pas autant, ce Médecin prétendoit, comme comme on le verra plus bas, que les deux arteres venoient du tronc même de l'aorte, & les deux veines du tronc de la cave. Fernel n'a point connu les véficules séminales ; mais il a bien décrit la situation & l'étendue des canaux déférens. Ils prennent, dit-il, leur origine des épididimes ; remontent, passent par les anneaux des muscles du bas-ventre, s'enfoncent dans le bassin, en s'approchant mutuellement ; ils sont collés à la partie postérieure & inférieure de la vessie, près de la racine de la verge ; ils se réunissent en un seul tronc ; & percent l'uretre, s'ouvrent proche de l'ouverture de la vessie dans l'uretre. Dans le même endroit des ouvrages de Fernel, on trouve une description grossiere & informe des trompes de Fallope (*a*).

XVI. Siecle.

1542. FERNEL.

La matrice, selon lui, reçoit ses arteres & ses veines de la bifurcation de l'artere aorte & de la veine cave. Fernel se trompe, il a pris les arteres & veines hémorrhoïdales pour les vaisseaux de l'utérus ; il admet l'existence de l'hymen, mais la situation qu'il lui assigne n'est point conforme à la vérité, il est, dit il après Mundinus, placé au col de l'utérus ; il auroit dû dire à l'extrémité inférieure du vagin, &c.

Le bas-ventre est séparé de la poitrine par une cloison musculeuse appellée diaphragme, elle est percée de trois trous, un qui donne passage à l'œsophage, un autre à l'aorte, & le troisieme à la veine cave ; Fernel ne parle point des trous qui donnent passage aux nerfs. Le péricarde est une enveloppe membraneuse du cœur, & qui en a la figure, il renferme une humeur qui entretient la souplesse des fibres du cœur ; *quo semper cor madescit, ne forte ardore assiduo torreatur.*

Le cœur a la figure pyramidale, d'une part il est sous le sternum vers la cinquieme côte ; sa pointe se trouve sous le mamelon gauche, on le sent quelquefois frapper les côtes.

Fernel, comme on le voit, connoissoit avant Vesale la situation oblique du cœur. Les autres particularités

(*a*) Pag. 15.

XVI. Siecle.

1542. FERNEL.

du cœur ne lui ont point échappé. Il a connu les valvules ; car il désigne exactement leur nombre ; il connoissoit aussi les vaisseaux principaux qui aboutissent au cœur : cependant, sa description, il faut l'avouer à sa honte, est inférieure à celle que Galien en avoit donnée. Son exposition Anatomique du poumon, de la trachée-artere & du larynx est puisée dans Galien & dans Mundinus. Il n'y a rien qui lui soit propre sur le cerveau, au contraire il a laissé en arriere plusieurs objets que Gabriel de Zerbis avoit indiqués ; il auroit pû d'après cet Auteur & d'après Nemesius, décrire la premiere paire des nerfs, ou le nerf olfactoire dont il n'a point parlé. Il a cependant connu le mouvement du cerveau dans le crâne ; ce mouvement se réduit à un gonflement & un resserrement de la substance du cerveau ou des ventricules; c'est à la faveur de ce mouvement que l'esprit vital arrêté, est poussé dans les nerfs. Je parlerai dans la suite des recherches que MM. *Schlitting*, *Haller* & *Lamure* ont faites à ce sujet,

Les veines viennent du foie, elles n'ont qu'une tunique qui est de composée de fibres longitudinales.

La veine porte se distribue en gastrique, en mésentérique & en splénique ; celle-ci donne des vaisseaux courts, la gastro-épiploïque, l'épiploïque gauche ; l'hépatique fournit la mésentérique droite, l'épiploïque droite, &c.

La veine cave se divise en veine cave ascendante & en veine cave descendante : l'ascendante va du foie au cœur, & delà à la tête ; elle fournit aux extrêmités supérieures. La veine cave descendante, passe sur la partie latérale droite du corps des vertebres lombaires. La veine cave ascendante fournit les veines spléniques, les médiastines, les coronaires ; elle s'ouvre dans le sinus droit du cœur vers la cinquieme vertebre du dos : la veine cave ascendante donne de sa partie postérieure un seul tronc veineux qui s'insinue sur la partie latérale droite de la poitrine, en se collant aux côtes & très près du corps des vertebres ; on a donné à cette veine le nom d'azygos, veine impaire. Cette veine donne autant de ramifications qu'il y a d'espaces intercostaux : elle va jusqu'au dia-

phragme ; Fernel n'en dit pas davantage sur cet objet.

XVI. Siecle
1542
FERNEL.

Au dessous de ce rameau veineux la cave ascendante donne des rameaux à toutes les parties voisines ; elle se divise près d'une glande en deux gros troncs, savoir les veines souclavieres qui passent sous les aisselles, & qu'on nomme à cet endroit axillaires.

De celles-ci viennent souvent les trois intercostales supérieures, les mammaires, les articulaires, les musculaires ; au-dehors elles fournissent les scapulaires internes & externes, & les thorachiques, &c.

Les veines jugulaires viennent des souclavieres ; elles ne forment d'abord qu'un seul tronc : elles se divisent ensuite en deux canaux, dont l'un s'enfonce entre les muscles antérieurs du col, pour pénétrer le crâne : l'autre devient extérieur ; à son tour, il se divise en veine jugulaire antérieure, & en veine jugulaire postérieure ; il y a des branches de communication ; & l'on voit des veines rétrogrades qui vont au bras former l'humérale, la céphalique, &c. Les veines jugulaires externes se trouvent sur les parties latérales de la tête ; elles donnent des rameaux au front, à l'occiput, à l'oreille, &c.

Les veines jugulaires internes se distribuent dans le cerveau, &c. Fernel ne soutient pas ici l'exactitude qu'il a montrée dans la description des veines extérieures.

Telle est la distribution des veines de la tête : nous allons exposer celles de l'extrêmité supérieure ; la veine axillaire fournit la bazilique & la céphelique. La bazilique est sur la partie interne du bras, la céphalique est placée à l'extérieure. Il y a deux veines médianes ; la médiane simple & la médiane moyenne.

La veine cave descendante fournit les veines adipeuses, les émulgentes, les spermatiques, les lombaires. La veine cave vers la derniere vertébre des lombes se divise en deux branches ; une qui s'enfonce dans le bassin, & l'autre qui va aux extrêmités inférieures : on les nomme iliaques. L'iliaque interne donne dix rameaux, Fernel indique les endroits où ils se distribuent, nous n'en savons pas davantage aujourd'hui : j'ose même assurer que plusieurs Auteurs

XVI. Siecle.

1542.
FERNEL.

modernes ne ſont pas auſſi exacts & étendus ſur cette partie de l'Anatomie, que l'a été Fernel. La crurale donne des branches aux aînes, aux parties latérales externes. Elle fournit intérieurement une branche nommée ſaphene, qui ſe répend ſur la partie antérieure de la cuiſſe & de la jambe ; elle s'enfonce en gagnant la partie externe de la cuiſſe, & ſe place derriere le jarret. Elle fournit la tibiale, la peroniere, &c. ces détails ſont fort exacts. Il y a apparence que Fernel à conſulté les cadavres plus d'une fois. La deſcription qu'il donne des arteres n'eſt point inférieure à celle des veines, nous y renvoyons. On trouvera dans l'ouvrage de Fernel, immédiatement après l'expoſition des vaiſſeaux ſanguins, une méthode de diſſequer, où on pourra puiſſer pluſieurs faits intéreſſans pour la pratique de l'Anatomie.

L'ouvrage de Fernel contient auſſi un Traité ſuccint des maladies externes : l'éléphantiaſis eſt décrit fort au long : il y traite de la vérole dans pluſieurs chapitres. L'auteur penſe que cette maladie à commencé de faire des ravages en Europe dans l'Armée des François qui étoient campés près de Naples (*a*) l'an 1493. Cette maladie ne peut ſe contracter que par le coït, ou bien de naiſſance. Par toute autre eſpece de contact, quelque uſage que l'on faſſe des alimens quelconques, on ne peut acquérir cette maladie. C'eſt une erreur, dit notre Auteur, de croire que cette maladie s'adouciſſe à proportion qu'elle vieillit. Elle eſt, ſuivant Fernel, auſſi dangéreuſe dans le tems que j'écris, qu'elle l'étoit dès ſon origine ; heureuſement, ajoute-il, nous avons un remede ſouverain, ſi nous l'employons à propos ; c'eſt le mercure. On voit par-là que les Italiens ne reſterent pas long-tems les ſeuls poſſeſſeurs de ce remede ; Fernel étoit preſque contemporain de Carpi ; il propoſe le mercure ſous différentes formes, cependant il recommande avec confiance contre la même maladie l'uſage du gayac qu'il nomme l'antivénérien par excellence (*b*) ; cependant dans un chapitre différent qui roule ſur le traitement de cette maladie, Fernel donne la préférence aux frictions mercurielles ſur tout autre remede. Le ſuc-

(*a*) Page 584.
(*b*) Pag. 595.

ès continuel qu'on en obtient eſt une preuve de leur valeur. Il ne faut pas trop faire attention à la théorie que Fernel donne des tumeurs ; mais on doit examiner ſcrupuleuſement les eſpeces qu'il établit, les ſymptomes qui les caractériſent, & les moyens curatifs qu'il propoſe. On pourroit ajouter à pluſieurs traités ſur cette matiere, publiés par des Médecins modernes, beaucoup de réflexions de Fernel ſur les tumeurs ; mais un tel travail n'eſt point de notre objet.

XVI. Siecle.

FERNEL. 1542.

Notre Auteur paroît éloigné de toute opération Chirurgicale, ce n'eſt qu'à l'extrêmité qu'il ordonne d'y recourir. Le trépan exige beaucoup de ménagement : il ne faut le pratiquer, s'il y a une grande fracture au crâne; mais il faut y recourir s'il y a des ſymtômes fort preſſans, & que la fracture ſoit petite. Il eſt grand partiſan des ſutures pour la réunion des plaies, & il décrit différentes aiguilles pour faire cette opération ; Fernel donne des preuves de ſa capacité dans tous les objets qu'il traite : ſes remarques ſur le calcul ſont ſur-tout intéreſſantes : il ordonne pluſieurs remedes internes ; mais il ne dit rien ſur l'opération de la taille : voyez ſon ouvrage intitulé :

Univerſa medicina, *Venet.* 1564 in-4°. *Lutetiæ* 1567 in-fol. *Francofur.* 1592 in-fol. 1603 in-8°. 1607 in-8°. 2 *vol. Hanow.* 1610 in-fol. *Paris* 1602. *Lugd.* 1645 in-8°. *Genevæ* 1679, &c.

Joannis Fernelii Ambianatis de naturali parte medicinæ libri ſeptem Henricum, Franciſci Galliæ Regis filium (a). *Paris* 1542. *Venet.* 1547. *Lugd.* 1551.

Dans le premier livre page 14 de cette édition, on trouve l'Anatomie ; & dans le ſixieme, page 427 la Chirurgie.

Landi (Baſſiano) Médecin, naquit vers le commencement du ſeizieme ſiecle à Plaiſance en Italie ; il y étudia d'abord les humanités, & fut enſuite à Padoue où il fit ſa Philoſophie ſous le célebre J. B. Montan. Il profeſſa la Philoſophie dans cette Ville avec un applaudiſſement univerſel, fut enſuite nommé Profeſſeur de Médecine, & l'enſeigna avec

LANDI.

(a) Douglas, page 76.

XVI. Siecle.

1542.

LANDI.

distinction jusqu'à la fin de sa vie, qu'accélérerent des scélérats qui lui donnerent sept coups de bayonnettes, dont il mourut le 31 Octobre 1562.

Parmi le grand nombre d'ouvrages que nous a donné cet Auteur, se trouve celui-ci qui a paru sous deux titres différens

Anatomia corporis humani Bazil. 1542 in-4°. *Francof.* 1605 in-8°.

Sive

De capitis, cerebri, cordis, pulmonis, ossium, nervorum, membranarum, venarum, arteriarum, musculorum, intestinorum, renum, caterorumque omnium & singularum corporis humani partium constitutione ac cognitione.

Le volume que nous venons d'annoncer & dont nous allons donner une idée, est divisé en deux livres. Le premier se borne à une division exacte de la Médecine, & des différentes parties qui la composent : il comprend spécialement l'Anatomie, & l'Auteur définit de nouveau chacune de ses parties & les objets qui la concernent. L'os est un corps sec, terrestre, froid & dépourvu de sentiment ; il en rapporte le nombre, & fait voir leurs trous, leurs éminences & leurs articulations, &c.

Après les os viennent les dents qui ont la même structure qu'eux ; les ongles y trouvent aussi leur place ; il définit les unes & les autres, & indique leur usage & leur différence. La moëlle est, dit-il, une substance terrestre contenue dans les cavités des os qu'elle nourrit. Le cerveau fournit les nerfs qu'il nomme ministres des sens & du mouvement ; c'est, ajoute-il, une substance naturellement froide, humide & immobile, quoiqu'elle soit sans cesse échauffée par les vapeurs qui y montent. Le cerveau produit les esprits, & le sommeil est une suspension de ses fonctions ; il y a des animaux qui dorment plusieurs mois de l'année. Landi divise le cerveau en trois sinus, & place dans chacun une opération de l'ame, & comme il a mal divisé les opérations de l'ame, il s'est aussi mal entendu en divisant le cerveau.

Les nerfs, dit notre Auteur, portent au cerveau

les impressions que les corps étrangers font sur les organes des sens auxquels ils se distribuent & se ramifient presque à l'infini. Il y a plusieurs organes, il y a aussi plusieurs paires de nerfs. XVI. Siecle. 1542. LANDI.

Les veines naissent les unes du foie & les autres du cœur. La différence qu'il met entre les reins & les arteres, est que la veine contient dans son sinus plus de sang que l'artere, & que l'artere a plus d'esprits : la veine, ajoute-il ensuite, n'a qu'une tunique, au lieu que l'artere en a deux, excepté celles qui vont du cœur au poulmon qui varient quelquefois. Le cœur est la partie la plus noble du corps humain, il est le siege de la joie, du chagrin, & l'Auteur de la vie ; la petitesse de son volume produit la hardiesse, & de sa grandeur naît la timidité.

On voit par ces détails vagues, érronés, vains, frivoles & superstitieux, que Landi n'avoit aucune connoissance des bons Auteurs qui l'avoient précédé, & qu'il mérite une place distinguée parmi ceux qui ont retardé les progrès de l'art.

Fumanellus (Antoine) Médecin, fleurissoit à Vérone vers l'an 1529 ; il jouit d'une si grande réputation qu'il fût appellé en consultation dans les principales Villes de l'Italie. FUMANELLUS

Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages sur les différentes parties de la Médecine, ils ont tous eu une grande célébrité dans le monde savant : voici ceux qui sont de notre objet, & qui sont imprimés dans son grand ouvrage, intitulé :

Opera multa & varia, cùm ad tuendam sanitatem um ad proffligandos plurimum conducentia. Tig 1557. *Magdeburgi* 1592 in-fol.

De lepra & elephante morbo, eorumque curatione, li- ellus.

De capitis ustione, in oculorum & pulmonis morbis bhumorum de fluxu.

De calvariæ fractura & ejus curatione, vulnere pec- oris, & pulmonis phlegmoneque consilium seorsim pro- ierunt Basileæ 1542 in-4°.

CHAPITRE XVI.

DES ANATOMISTES ET DES CHIRURGIENS qui ont fleuri depuis l'an 1543 jusqu'en l'an 1551, ou depuis Veſale juſqu'à Paré.

Epoque intéreſſante à l'Anatomie, à laquelle on rapporte la plûpart des connoiſſances, des Anatomiſtes anciens & modernes.

VESALE.

Il découvrit un nouveau monde avant l'âge de 28 ans.

Senac, Traité du cœur, Tome I. pag. 24.

VESALE (André) l'un des plus ſavans Médecins & Anatomiſtes du ſeizieme ſiecle, naquit à Bruxelles le 31 Décembre de l'année 1514, ſur les cinq heures du matin (*a*), d'André Véſale, Apothicaire de l'Empereur Maximilien, qui tiroit ſon origine de la ville de Veſel dans le Duché de Cleves. Ses ancêtres avoient fait de la Médecine une étude particuliere, & ſe ſont rendus recommandables par leurs travaux. *Everard*, ſon aïeul, nous a laiſſé de très bons commentaires ſur les ouvrages de Rhaſis; François Véſale, ſon frere cadet, ſe rendit encore célébre dans la Médecine; ſes parens l'avoient deſtiné à la profeſſion d'Avocat; mais il prit malgré eux l'état de Médecin; il diſoit qu'il n'avoit rien de plus à cœur que de pouvoir venger un jour les inſultes mal fondées qu'on faiſoit à ſon frere André. Dominé par le zele le plus vif & l'ardeur la plus forte de ſe ſignaler dans ſon état, il avoit déja fait des progrès rapides en peu de temps, lorſque la mort mit fin à ſes projets en tranchant le fil de ſes jours.

Véſale étoit donc né d'une famille qui avoit na-

(*a*) Voyez l'inſcription qui eſt à ſon portrait.

turellement un goût décidé pour la Médecine (*a*); aussi n'épargna-t'elle rien pour lui donner une bonne éducation. On l'envoya dès son bas âge à Louvain pour y faire ses Humanités & son cours de Philosophie. Il fit de rapides progrès dans l'une & l'autre science; & a été un des plus grands Physiciens du seizieme siecle; ce qu'il y a de plus admirable en lui, c'est qu'il sut si bien distinguer les cas où il falloit s'abstenir de raisonner, que ceux qui exigeoient des explications physiques, encore en usa-t-il très sobrement. Il savoit parfaitement le grec; il le parloit, & l'écrivoit avec la même facilité. Sylvius qui se piquoit aussi d'entendre cette langue, en fut jaloux, & accusa André Vésale de se servir de la plume d'autrui. Riolan, plein d'érudition, a adopté le sentiment de Sylvius, & lui a fait le même reproche; mais ni l'un ni l'autre de ces deux célebres Auteurs ne nous paroît bien fondé. Orné de ces connoissances, Vésale porta ses pas à Montpellier pour y étudier la Médecine: il eut pour condisciple le célebre Tagault. Les grands Maîtres qui enseignoient dans l'Université de Paris, engagerent Vésale à venir dans cette Ville. Il y reçut les leçons des Andernach, des Sylvius, des Fernel, &c. Vésale fit paroître tout le zele qu'il avoit pour la Médecine, & sur-tout pour l'Anatomie qui étoit la partie à laquelle il donnoit toutes ses occupations: c'est ce zele qui lui fit braver les dangers auxquels il s'exposoit; tantôt il alloit avec quelques-uns de ses condisciples au charnier des Innocens, tantôt aux fourches patibulaires pour y enlever des cadavres. Il ne se borna pas aux cadavres humains, il ouvrit aussi nombre d'animaux, & par ses dissections fréquentes, par ses méditations profondes sur la nature humaine, & par ses lectures longues & répétées, il surpassa bientôt ses plus grands Maîtres. Cependant la guerre qui s'éleva en France obligea Vésale à quitter Paris; il s'en revint à Louvain, sa patrie, avec le célebre

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

(*a*) Manget. post Boerhavium. Bibl. script. Med. Tom. IV. p. 503. Ita sane videatur in Vesaliana stirpe culta hæsisse Medicina ut in Asclepiadeâ olim habitatile gente, antiquitas notavit.

XVI. Siecle.

1543. VÉSALE.

Frisius Gemma. Les connoissances qu'il avoit acquises dans l'Anatomie le mirent bientôt à même de la professer dans cette Ville avec distinction. Cependant pour être plus à portée de faire des recherches dans l'Anatomie, & se perfectionner de plus en plus, Vésale suivit en 1535 l'armée que l'Empereur avoit levée contre la France; sa réputation s'accrut. Le mérite ne peut rester long-temps inconnu; la République de Venise le choisit pour occuper une place de Professeur dans l'Université de Padoue, & il y enseigna pendant sept ans la Médecine, & sur-tout l'Anatomie. Vésale publia en 1539 des planches anatomiques qui ont fait l'admiration des savans; il fut le premier qui osa dévoiler les erreurs de Galien, tant en Médecine qu'en Anatomie; avant lui les Anatomistes auroient cru commettre un sacrilege s'ils l'avoient contredit. Cette conduite lui attira nombre d'ennemis; les préjugés ont eu de tout temps un pouvoir suprême sur les hommes, & quiconque les brave, doit craindre de ne passer, ou pour fou, ou pour téméraire. Toute l'Europe fut remplie des injures qu'on vomissoit contre Vésale. Eustache à Rome, Driander à Marpurg, & Sylvius à Paris, s'éleverent contre lui; mais sur-tout celui-ci qui employa toutes sortes de calomnies pour le noircir dans l'esprit de ses protecteurs; au lieu de le nommer Vésalius, comme étoit son nom de famille, il l'appelloit Vésanus: opprobre humiliant pour l'esprit humain! C'est Sylvius lui-même qui devint fol dans le moment même qu'il osa donner cette épithete au génie le plus droit qu'eût l'Europe. Sylvius accusoit Vésale d'impéritie, d'arrogance & d'impiété; Fallope seul, fut maintenu dans son devoir: disciple de Vésale, il n'oublia jamais ce qu'il devoit à son maître, & quoiqu'il fût beaucoup plus fondé que Sylvius à critiquer ses ouvrages, puisqu'il avoit des objections si valables à opposer a ses ouvrages, il le fit avec la plus grande modération & le plus grand respect que puissent dicter l'estime & la reconnoissance des bienfaits dont il étoit redevable à Vésale: Fallope parla en Anatomiste instruit, & non en

homme emporté, jaloux & vindicatif; mais ficelui-ci se maintint dans les regles de la bienséance envers son maître : Vésale observa envers son disciple les procédés les plus doux & les plus honnêtes. A peine les remarques de Fallope sur l'ouvrage de Vésale furent-elles parvenues en Espagne, que Vésale s'enferma pour lui répondre ; il prit le parti de l'Anatomie plutôt que le sien, & répondit à Fallope comme un pere auroit répondu à son fils.

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

Fallope, cet homme qui s'est rendu immortel par les vastes connoissances qu'il acquit dans l'Anatomie, est bien éloigné du sentiment de Sylvius ; il ne rougit pas d'être une créature de Vésale, & d'avoir puisé dans l'école de ce grand homme la plupart de ses connoissances en Anatomie ; il avoue que Vésale n'a pas assez respecté Galien, ce pere de la Médecine ; mais, dit-il, ses reproches sont en général bien fondés. Cependant la réputation de Vésale croissoit de jour en jour, & il jettoit pour l'Anatomie des fondemens solides & durables, lorsque l'Empereur Charles-Quint, qui l'avoit déja honoré de ses faveurs, le choisit pour son premier Médecin (*a*) : ce qui le fixa entiérement à la Cour. Il eut la confiance des Grands, & il donna plus d'une fois des marques non équivoques de son profond savoir dans la pratique de la Médecine. J. A. de Thou rapporte de lui un fait mémorable ; il dit que Vésale ayant averti Maximilien d'Egmont, Comte de Bures dans la Gueldre, du jour de l'heure de sa mort, ce Seigneur fit préparer un superbe festin, & charger les tables de toute sa vaisselle, invita ses amis, s'assit auprès d'eux, les convia à faire bonne chere, leur distribua libéralement ses trésors ; puis leur ayant dit adieu, sans aucune émotion d'esprit, il se recoucha & mourut au même temps que Vésale l'avoit prédit.

(*a*) Sed id infeliciter accidit, & cum maximo damno anatomes, ut post paucos annos inter anatomicos labores consumtos, cæsar VESALIUM avocaret ad aulam, & exp ditiones bellicas. Hinc post annum ætatis 29, vix quidquam profecit VESALIUS, cum editio secunda magni operis à prima figuris nuspiam, sermone omnino parùm differat. Haller, Method. stud. Tome I. p. 501.

XVI. iecle. 1543. VESALE.

Ce trait admirable, qui dénote, s'il eſt vrai, un ſavoir preſque ſurnaturel attira de plus en plus à Véſale la confiance de ſon Prince : malheureuſement il n'en jouit pas long-temps ; Véſale apprit bientôt que les plus brillantes fortunes ſont ſujettes à de grandes révolutions ; un Gentilhomme Eſpagnol qu'il avoit traité, étant mort, Véſal demanda aux parens du défunt la permiſſion d'ouvrir le cadavre ; à peine eut-il enfoncé ſon ſcapel, & ouvert la poitrine, qu'il y vit le cœur palpitant. Cette triſte cataſtrophe parvint aux oreilles des parens qui le pourſuirent, non ſeulement comme un meurtrier, mais ils l'accuſerent encore d'impiété devant l'Inquiſition. Ce Tribunal ſévere alloit le punir de ſon crime, lorſque Philippe II, Roi d'Eſpagne, trouva le moyen de le ſouſtraire à la faveur de ſes Juges, en lui faiſant faire un pélerinage à la Terre ſainte. Véſale ſe détermina en conſéquence à faire le voyage de la Paleſtine ; il paſſa en Chypre avec *Jacques Malateſte*, Général des Vénitiens, & de-là à Jéruſalem. Peu de temps après la mort du célebre Fallope qui arriva vers l'an 1564, le Sénat de Veniſe le rappella pour lui donner ſa place ; mais comme il faiſoit voile pour revenir à Padoue, il fut jetté avec les débris de ſon navire dans l'Iſle de Zante, où ce grand homme, réduit aux dernieres extrémités, mourut de faim (*a*) le 15 Octobre de l'année 1564, âgé ſeulement de cinquante ans. On rapporte qu'un Orfevre ayant, quelque tems après, abordé dans ce même endroit, lui procura la ſépulture, & qu'on voit cette épitaphe gravée ſur ſon tombeau dans l'Egliſe de la Sainte Vierge de cette Iſle.

Tumulus
Andreæ Veſali Bruxellenſis
Qui obiit idibus octobris
Anno. M. D. LXIV.
Ætatis Vero ſuæ L.
Cum hieroſolymis rediiſſet.

A peine Véſale avoit-il atteint l'âge de vingt-cinq

(*a*) Voyez Ambroiſe Paré qui écrivoit neuf ans après cette cataſtrophe.

ans lorſqu'il publia ſon ouvrage ſur la ſtructure du corps humain, cette production précoce paroîtroit fabuleuſe ſi elle n'étoit atteſtée par les Auteurs les plus dignes de foi. Qu'un Auteur publie à un âge auſſi tendre un ouvrage de littérature, il n'y a rien d'extraordinaire ; mais qu'il donne un ouvrage d'anatomie ſi ample, ſi exact, qui ſuppoſe des recherches immenſes ſur l'homme, & dans un temps où c'étoit un ſacrilege de diſſéquer des corps humains, c'eſt ce qu'on ne ſauroit comprendre, ſans accorder à Véſale un génie des plus profond, & un zele des plus outrés pour l'Anatomie. Véſale me paroît un des plus grands hommes qui ait exiſté. Que les Aſtronomes me vantent Copernic ; les Phyſiciens, Galilée, Toricelli, &c ; les Mathématiciens, Paſchal ; les Géographes, Chriſtophe Colomb, je mettrai toujours Véſale au-deſſus de leurs héros. La premiere étude pour l'homme, c'eſt l'homme, Véſale a eu ce noble objet, & l'a rempli dignement ; il a fait ſur lui-même, & dans le corps de tous ſes ſemblables, des découvertes que Colomb n'a pu faire qu'en ſe tranſportant à l'extrémité de l'univers. Les découvertes de Véſale touchent directement l'homme ; en acquérant de nouvelles connoiſſances ſur ſa ſtructure, l'homme agrandit, pour ainſi dire, ſon exiſtence, au lieu que les découvertes de Géographie, d'Aſtronomie ne touchent l'homme que d'une maniere très indirecte. La maiſon de Véſale ſert aujourd'hui de Couvent aux Capucins de Bruxelles. Ces Religieux ſe font encore un honneur de dater leurs lettres *ex ædibus Veſalianis*. On trouve des gens de goût dans tous les états.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Les ouvrages que Véſale nous a laiſſés ſur l'Anatomie & la Chirurgie, ſont :

De humani corporis fabrica libri ſeptem. Baſileæ 1543, 1555, 1563, in-fol. *Venetiis* 1568, 1604, in-fol. *Lugduni* 1552, deux volumes in-16, ſans figures. *Tigur.* 1551, 1573, in fol. Paris, 1564.

Epiſtola docens venam axillarem dextri cubiti in dolore laterum ſecandam. Baſil. 1539, in-4°.

Suorum librorum de corporis humani fabrica epitome. Baſileæ 1542, in-fol. 1543, in-fol. Paris 1560.

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

Coloniæ 1600, in-fol. *Leidæ* 1616, in-4°. *Amſtelod.* 1633, in-4°. avec les remarques de P. Paw. *Amſtelod.* 1617, in-fol. avec des notes de Nicolas Fontanus. *Amſtelod.* 1642. Thomas Gemini a donné une édition de cet ouvrage en Anglois, ſous ce titre : *Compendioſa totius anatomes de lineatione ære exarata. Londini* 1545, 1553, 1559, in-fol.

De radice chinæ uſu. Baſileæ 1543, 1546, in-fol. *Venetiis* 1546. *Lugduni* 1547, in-12.

Examen obſervationum Fallopii. Venetiis 1564, in-4°. *Madriti* 1561. *Hanov.* 1609. *Marnium* 1609 & 1610, in-8°.

Chirurgia magna in ſeptem libros digeſta. Venetiis 1568, 1569, in-8°. par Proſper Borgarullius.

Conſilium proviſu partim depravato, partim abolito. Baſileæ 1583, in-8°.

Opera omnia Anatomica & Chirurgica, curâ Hermanni Boherhave, & B. S. Albini. Leidæ 1725, 2 vol. in-fol.

Véſale fut à Baſle en 1546 pour préſider à une nouvelle édition de ſes ouvrages. Il profita du loiſir que lui laiſſoit ſon ſéjour dans cette Ville, pour préparer un ſquelete d'homme dont il fit préſent au corps des Médecins. On le reçut avec le plus grand plaiſir ; & pour preuve de leur reconnoiſſance, on y ajouta l'inſcription ſuivante qu'on y lit encore aujourd'hui.

Andreas Veſalius Bruxell.
Caroli V. aug. Archiatrus
Laudatiſſ. Anatomicarum
Adminiſtr. Comm.
In hac urbe regia
Publicaturus
Virile quod cernis Sceleton,
Artis & induſtriæ ſuæ
Specimen
Anno chriſtiano
M. D. XLVI.
Exhibuit erexitque.

Pour donner avec clarté & méthode une idée des travaux

travaux de Véſale, nous ſuivrons le même ordre anatomique qu'il a ſuivi lui-même : en parlant des différentes parties qui compoſent le corps humain, nous verrons ce que notre Auteur a fait ou dit de relatif, & pour faire connoître ce qu'il a de particulier en chaque genre ; je comparerai quelquefois les ouvrages de Véſale avec ceux de Mr. Winſlow qui a ſans contredit donné un traité général d'Anatomie des plus complets qui ait paru dans ce ſiecle.

XVI Siecle. 1543. VESALE.

L'oſtéologie eſt la baſe de l'Anatomie ; c'eſt par elle qu'il convient de commencer. Les os recouvrent ou ſont recouverts par les parties molles, leur donnent attache & les mettent à l'abri des injures des corps extérieurs. Véſale a commencé ſa deſcription de l'homme par l'expoſition des os ; il dit qu'ils ſont cartilagineux dans le fœtus, & qu'ils ſe durciſſent avec l'âge. L'os eſt de toutes les parties du corps la plus ferme & la plus ſolide ; c'eſt par leur aſſemblage que le ſquelette (*a*) eſt formé ; il y en a de grands, de petits, de ronds, de quarrés, de longs, de plats ; chaque os ſe diviſe en corps & en extrémités ; il a ſur chacun d'eux des dépreſſions & des éminences, *appendices* ; il y en a de pluſieurs eſpeces ; notre Auteur les parcourt toutes, & très au long : c'eſt dans cette abondante ſource que pluſieurs Anatomiſtes modernes ont puiſé, & notamment Mr. Winſlow qui ſemble avoir preſque traduit littéralement de Véſale toutes les généralités ſur les os (*b*). Pour remplir ſes différentes fonctions, l'homme ne pouvoit être formé d'une ſeule piece oſſeuſe ; & afin de concilier la ſolidité à la ſoupleſſe des parties, l'Auteur de la nature a conſtruit ſon corps d'un grand nombre de pieces différemment combinées entr'elles : leur aſſemblage forme le ſquelete ; il y en a de frais, de ſecs, d'enfant, d'adulte, d'homme & de femme. Chacun de ces ſqueletes contient des particularités intéreſſantes. Véſale les détaille fort au long. Cependant il falloit un ordre dans

(*a*) De humani corporis fabricâ, edit. Baſil. 1543, p. 2.

(*b*) Confrontez l'ouvrage de Veſale depuis la page 7 juſqu'à la page 11, avec les pages 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 & 8 de l'ouvrage in 4°. de M. Winſlow.

XVI Siecle.

1543. VESALE.

l'arrangement de ces pieces osseuses ; les unes devoient être fixes, & les autres mobiles. Vésale nomme articulation leur rapport mutuel, & leur arrangement symmétrique. Il y a plusieurs especes d'articulations ; le mouvement des pieces est plus ou moins grand, plus ou moins libre ; ils se font en rond, ou dans une autre direction ; les pieces glissent les unes sur les autres ; certains membres sont bornés à la flexion & à l'extension ; d'autres exécutent des mouvemens latéraux : il y a des pieces osseuses qui sont destinées au repos, & sont fixées par des ligamens plus ou moins courts ; elles ne font simplement que s'entretoucher, ou bien elles se reçoivent mutuellement par des cavités ou des éminences. Pour représenter tous ces objets, Vésale a consacré un très long chapitre (*a*) : voyez-en l'extrait dans l'ouvrage de Mr. Winslow (*b*). Cet Anatomiste a cependant enchéri sur ceux du grand Vésale, en ajoutant l'articulation par amphiarthrose, ou articulation mixte entre la diarthrose & la synarthrose : division bien subtile, & qui encore ne lui appartient pas.

La tête se divise en crâne & en face. La description des os du crâne est plus concise & plus succinte dans l'exposition anatomique de Mr. Winslow que dans l'ouvrage de Vésale ; cependant à l'exception près d'un chapitre qui contient des rapsodies (*c*), on trouvera dans l'ouvrage de Vésale le même ordre & les mêmes descriptions générales. Cependant les descriptions particulieres de Vésale sont moins étendues & moins suivies que celles de Mr. Winslow : ainsi l'un gagne ce que l'autre perd ; c'est pourquoi il est nécessaire de consulter les deux ouvrages si l'on veut avoir une idée exacte des os du crâne.

La face, suivant Vésale, est composée de deux parties qu'on nomme machoires ; la supérieure qui est formée par les douze os spongieux, & l'inférieure par un seul os assez solide. Galien avoit avancé que les os de la machoire supérieure étoient plus solides que celui de la machoire inférieure ; Vésale

(*a*) Pag. 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.
(*b*) Pag. 13, 14, 15, 16, 17.
(*c*) Page 18.

n'a pas craint de contredire ſon maître en cette occaſion (*a*).

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

Véſale comprend ſous ſix paires d'os les douze dont la machoire ſupérieure eſt compoſée.

Nous connoiſſons aujourd'hui les os de la premiere paire ſous le nom d'os de la pomette ; ceux de la ſeconde, ſous le nom d'os unguis ; la troiſieme paire comprend les os planum qui ſont partie de l'os ethmoïde, & que Mr. Winſlow a compris, avec raiſon, avec cet os. Véſale eſt dans l'erreur ; les os planum qu'il décrit avec ceux de la face, appartenant à l'os ethmoïde, devroient trouver place parmi les os du crâne. La quatrieme paire étoit formée des deux os connus aujourd'hui ſous le nom des maxillaires ; la cinquieme, des os quarrés du nez ; la ſixieme, les palatins. Véſale regardoit l'os vomer & les cornets inférieurs comme des dépendances de l'os ethmoïde ; & en effet, ces os ſont joints à l'ethmoïde chez les enfans, & dans la plupart des têtes des adultes (*b*). Véſale ne s'eſt pas conformé à Fernel qui regardoit le dernier comme un os particulier. En décrivant la mâchoire ſupérieure, Véſale donne une ample deſcription des ſinus ſphénoïdaux, des ſinus maxillaires, des ethmoïdaux & des frontaux. Il nie formellement tout paſſage des ſinus ſphénoïdaux dans la cavité du crâne.

La machoire inférieure eſt décrite auſſi exactement dans les ouvrages de Véſale que dans ceux de Mr. Winſlow : l'on y voit quelle eſt l'étendue, la ſituation & la direction du conduit oblique ; on y trouve le nombre des alvéoles. Il n'a pas oublié d'avertir qu'après l'extraction d'une dent, leurs parois ſe rapprochoient, & que ces cavités s'obliteroient ; il connoiſſoit auſſi les cartilages interarticulaires, & les principaux ligamens de l'articulation (*c*).

Véſale n'a décrit que deux oſſelets de l'ouie, le marteau & l'enclume ; cependant il dit un peu plus bas qu'il y en a quatre, dont il ne donne point la

(*a*) Page 42.

(*b*) Voyez Santorini, Obſervation Anatom. pag. 88. Palfyn, commenté par M. Petit, pag. 75. Tom. I.

(*c*) Page 25.

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

dénomination (*a*). Il parle vraiſemblablement des deux oſſelets de chaque côté. Le limaçon, les trois canaux demi-circulaires, n'étoient point connus à Véſale, ou du moins il ne les a point décrits.

Il y a dans l'ouvrage de Véſale (*b*) une aſſez longue expoſition des dents de l'adulte ; cependant cette expoſition laiſſe à deſirer un grand nombre d'objets intéreſſans : nous en rendrons compte en parlant de Fallope, d'Euſtache, de Duverney, d'Albinus, de Bertin, &c.

Le tronc eſt compoſé de trois parties, une commune & deux particulieres ; la commune eſt appellée l'épine ; les deux particulieres ſont la poitrine & le baſſin. Des vertebres, ſept ſervent à former le col, douze, le dos, cinq, les lombes, & environ cinq ou ſix le baſſin, avec un prolongement appellé coccix. Ces vertebres, qui forment la partie poſtérieure du baſſin, ſont ſoutenues enſemble, & forment un os appellé ſacrum. Il faut recourir à l'original pour voir quelles ſont les courbures de l'épine, comment les pieces s'articulent entr'elles, quels ſont les corps qui les ſéparent, ou quels ſont ceux qui les réuniſſent. Ces objets ſont décrits avec la plus grande clarté, la plus grande préciſion, & la plus grande exactitude.

Il y a communément douze côtes de chaque côté ; les unes ſont vraies & les autres ſont fauſſes ; Véſale donne les figures caractériſtiques de chacune d'elles en général & en particulier. On voit dans les planches quelle eſt leur courbure, leur diſtance naturelle ; quels ſont les cartilages qui y aboutiſſent & qui les lient au ſternum ; ce dernier os eſt encore exactement décrit, ſi on en excepte le trou qu'on y trouve quelquefois, dont Columbus a parlé, & qu'il n'a point connu ; d'où je puis conclure que Véſale étoit auſſi ſavant que nous ſur cette matiere.

Véſale n'a pas le ſeul mérite d'avoir décrit le premier avec exactitude la plupart des os de la poitrine, il a encore celui de ne s'être point laiſſé ſéduire par la force

(*a*) Pag. 36. Præter quatuor officula auditus inſtrumentorum conſtructionem ingredientia.

(*b*) Pag. 46. Voyez auſſi l'ouvrage de M. Winſlow.

des préjugés qu'on avoit ſervilement adopté en Anatomie. Notre Auteur examine tout & veut tout ſoumettre au témoignage des ſens ; conduit par l'eſprit de doute, à peine jetta-t-il les yeux ſur le cœur de l'homme, qu'il s'apperçut que l'os du cœur, décrit par Galien & les Anatomiſtes qui lui avoient ſuccédé, étoit un être de raiſon : ſeulement, dit notre Auteur, on voit l'extrémité des vaiſſeaux, adhérente au cœur, un peu plus ſolide & plus épaiſſe que ne ſont ailleurs les parois des mêmes vaiſſeaux. On trouve à la jonction de ces vaiſſeaux au cœur une eſpece de cercle de la nature d'un cartilage, mais qui n'eſt jamais oſſeux (*a*). Ces réflexions ſont juſtes & déduites de la nature même ; cependant elles n'ont pas été univerſellement admiſes après lui.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Les os de l'épaule, ſi faciles à décrire, puiſqu'ils ſont ſi ſenſibles, n'étoient rien moins que décrits avant Véſale : c'eſt lui qui le premier a diviſé les omoplates (*b*) en faces, en angles & en bords. Ces diviſions ſont néceſſaires, dit notre Auteur, pour déſigner l'attache de chaque muſcle. Les apophyſes, coracoïde & acromium, ne ſont pas ſeulement indiquées ; mais par la deſcription qu'il en a donnée, il les repréſente pour ainſi dire à l'imagination : là elles ſont courbes, ici elles ſont horiſontales, &c. Cette deſcription eſt ſi claire, que l'Auteur ſemble les faire appercevoir. La clavicule forme une eſpece d'S romain ; elle a deux extrémités, l'une ſternale, & l'autre humérale ; entre ces extrémités oſſeuſes, le ſternum & l'apophyſe acromium, on trouve deux cartilages diſtincts & ſéparés des os, qui permettent le jeu néceſſaire aux parties. Il n'y a que l'homme & les animaux qui ſe ſervent de leurs extrémités ſupérieures pour porter les alimens à la bouche, comme le ſinge & l'ours, qui aient des clavicules ; elles forment deux arcs-boutans qui éloignent les omoplates de la poitrine : ce qui diminue le frottement des parties ; elles mettent encore les vaiſſeaux axillaires à l'abri d'une trop forte compreſſion, &c. &c. &c.

(*a*) Pag. 94.
(*b*) Pag. 100, 101 & 102.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Parmi nombre de détails curieux dans leſquels notre Auteur entre en décrivant les os de l'extrémité ſupérieure, on lit avec plaiſir l'hiſtoire des articulations de différens os qui la compoſent. Véſale parle fort au long d'un cartilage qui eſt attaché à l'extrémité inférieure du cubitus, & qui eſt placé entre les os de l'avant-bras & ceux du carpe. Il n'oublie point les ligamens latéraux de l'articulation, & les ſinuoſités creuſées ſur les extrémités des os de l'avant-bras qui donnent paſſage aux tendons fléchiſſeurs & extenſeurs de la main. Bertin ne paroît avoir puiſé les principaux faits de ſa deſcription des os de l'avant-bras que dans cette ſource. Les os du carpe ſont au nombre de huit; ils forment un groupe oſſeux, & ſont placés en deux rangées; un ſeul eſt hors du rang: ces os n'ont point de noms particuliers; leur dénomination eſt ſimplement tirée de leur ſituation; ainſi il y a le premier, le ſecond & le troiſieme, &c. &c.

Les os innominés ſont à l'extrémité inférieure ce que l'épaule eſt à l'extrémité ſupérieure; mais en outre ils concourent à former la cavité du baſſin qui contient nombre de viſceres. Le baſſin eſt compoſé des os, *ilium* & *iſchium* qui ſont chacun au nombre de deux, & de l'os ſacrum qui eſt placé en arriere, & qui eſt impair. Véſale a regardé l'os *iſchium* comme une dépendance de l'os *ileum* (*a*). Il y a dans le contour du baſſin pluſieurs ouvertures & pluſieurs éminences.

La partie oſſeuſe de la cavité cotiloïde, eſt décrite de main de maître. Le contour cartilagineux, le ligament rond, & l'échancrure interne, ſont indiquées; Véſale a ſeulement omis de parler des glandes ſynoviales dont Clopton Harvers a donné dans la ſuite une ample deſcription. Ces glandes ont été unanimement admiſes pendant une longue ſuite d'années: un Anatomiſte moderne, Mr. Lieutaud, révoque en doute leur exiſtence (*b*).

La deſcription du trou ovalaire, du ligament qui

(*a*) Os coxendicis, pag. 128.
(*b*) Anatom. hiſtorique, pag. 459.

le bouche, & de la plûpart des muſcles voiſins eſt fort exacte ; l'Auteur n'a cependant point connu l'obturateur externe. XVI. Siecle.

1543. VESALE.

Parmi nombre de détails intéreſſans, dans leſquels Véſale entre ſur les os de l'extrémité inférieure, on lit avec plaiſir la deſcription des cartilages, ſémi-lunaires ; ils ont preſque la ſtructure des ligamens, des capſules articulaires de la cuiſſe ou du pied. Toujours ſoumis aux regles de la nature, il a fait peindre les extrémités inférieures du fémur plus rapprochées que les extrémités ſupérieures.

Ce que dit Véſale ſur les malléoles, fit naître des réflexions judicieuſes ſur la nature des diaſtaſes & des entorſes ; je prie les modernes de conſulter cet article ; ils y trouveront de quoi ſe ſatisfaire.

La deſcription des os du pied n'eſt point inférieure à celles du fémur, du tibia & du péroné ; on y voit que le tarſe eſt compoſé de ſept os ; le pédium ou le métatarſe eſt compoſé de cinq. L'hiſtoire des phalanges eſt exacte, & celle des os ſéſamoïdes n'eſt pas inférieure. Les os ſéſamoïdes étoient peu connus avant Véſale qui en a donné une exacte deſcription. Ces os, dit-il, naiſſent ſur les extrémités articulaires des os, au-deſſous des tendons des muſcles fléchiſſeurs ou extenſeurs ; il y en a qui forment une eſpece de couliſſe ; quelquefois l'on en obſerve deux qui ſont liés par le moyen d'un ligament : ces os ſont fort communs aux articulations des doigts de la main & de ceux du pied. Véſale a auſſi donné une exacte deſcription de l'os hyoïde ; on pourra la conſulter dans l'original ; il nomme cet os, os qui a la figure d'un V.

L'eſprit de ſuperſtition avoit fait imaginer qu'il y avoit dans l'homme un os d'une nature toute particuliere ; il n'avoit aucun poids ; il étoit incorruptible, & n'étoit point combuſtible, quelque violent que fût le feu auquel on l'expoſât. C'étoit de cet os que la réſurrection devoit s'opérer, & un tel uſage lui attiroit du reſpect & de la vénération ; chaque Anatomiſte vouloit le trouver, peut-être pour lui offrir ſon hommage : Véſale plus ſage, ſe contenta

de dire qu'il laiſſoit ſur l'exiſtence de cet os la queſtion à décider aux Théologiens (*a*).

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

La conduite de Véſale n'a rien que de louable ; en frondant ce préjugé, il devoit craindre l'inquiſition ; en l'adoptant, c'étoit donner une preuve d'ignorance : le parti le plus ſage étoit d'abandonner la queſtion à d'autres Juges. Le procédé de *Riolan* n'eſt pas auſſi digne de louange : quoique cet Anatomiſte vécût dans un temps éclairé, & qu'il eût pu dire librement ſon avis ſur cet objet, comme il le fit ſur pluſieurs autres, il ne rougit point de conſulter le bourreau pour ſavoir de lui ſi, quand il brûloit un criminel, toutes les parties étoient conſumées par le feu ; la réponſe fut affirmative (*b*).

La deſcription des cartilages & des ligamens ſe trouve compriſe, pour la moyenne partie, dans celle des os ; il n'y a que les cartilages longs & ceux de l'oreille, du nez, du larynx & de la tranchée-artere, qui ſont décrits en particulier (*c*). Les cartilages tarſes ſont au nombre de deux ; chaque oreille n'a qu'un cartilage qui eſt entouré en forme de cornet, &c. ceux du nez ſont au nombre de cinq, & ſont ſoutenus par divers ligamens. Les cartilages du larynx & de la trachée-artere, ſont décrits au naturel ; l'Auteur n'a rien dit de particulier ſur la glotte. Voyez nos extraits ſur Galien, ſur Mundinus, ſur Carpi, ſur Fallope, ſur Arantius, ſur Morgani, ſur Dodard, & ſur Ferrein, &c. &c.

Une connoiſſance exacte des os conduit bientôt à celle des muſcles : ces parties de l'anatomie ont entr'elles une intime union. Véſale nous a laiſſé une ample deſcription des muſcles : je ne m'arrêterai point à ſes généralités ; voici une table ſuccinte de ceux qu'il a connus.

Parmi les muſcles de la tête, le frontal eſt décrit en premier lieu, il a ſes fibres obliques, & donne des prolongemens aux paupieres ſupérieures (*d*). Les paupieres ont un muſcle orbiculaire, dont les fibres ſe réuniſſent

(*a*) Pag. 126.
(*b*) Pag. 621. Manuel Anatomique.
(*c*) Pag. 150.
(*d*) Pag. 237.

au grand angle de l'œil. La paupiere ſupérieure en a deux placés à ſes extrémités ; ils proviennent du frontal (*a*). Il y a ſept muſcles qui meuvent les globes des yeux ; quatre droits & deux obliques ; les droits s'attachent au fond de l'orbite ; des obliques, l'un eſt ſupérieur & s'attache au bord de l'angle externe ; l'inférieur s'attache au fond de l'orbite à l'angle externe. Ces ſix muſcles dégénerent en une membrane qui s'attache à la partie antérieure du globe, & forme l'albuginée. On voit par la deſcription de l'oblique ſupérieur que Véſale ne connoiſſoit point la poulie, & qu'il en faiſoit deux muſcles : auſſi il admettoit avec ſes prédéceſſeurs un ſeptieme muſcle qui s'attache au fond de l'orbite, près du trou optique, au bord interne, &c. (*b*). Il a déduit la plupart des muſcles de la dure-mere, & il a ſoutenu ſon erreur dans la réponſe aux obſervations de Fallope : ce qui prouve qu'il n'a point diſſéqué des yeux d'hommes, ni bien exactement ceux des animaux.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Il n'y a que douze muſcles deſtinés à mouvoir où à former les lêvres ou le nez : le nez en a proprement quatre, la bouche ſix, qui ſont recouverts par deux autres muſcles très larges qui couvrent auſſi le col (*c*). Ces deux derniers muſcles ſont extrêmement larges, & ſont placés immédiatement ſous la peau, & même ſont ils adhérens avec elle : ils ſont d'un côté attachés à une apophyſe des vertebres cervicales, à l'omoplate, & au bord ſupérieur de la clavicule, preſque juſqu'au ſternum ; en haut ils ſe terminent au-deſſus des muſcles maſſeters : la direction des fibres de ce muſcle n'eſt pas partout la même ; par divers prolongemens, le muſcle large adhere à l'oreille, à la bouche ; il fronce la peau ſous laquelle il eſt placé, lorſqu'il entre en contraction : ce froncement n'eſt pas bien régulier, parce qu'il y a pluſieurs points membraneux dans le muſcle, & qui ne ſe contractent point. Véſale ne donne point de nom particulier à ces deux muſcles ; nous les appellons aujourd'hui les péauciers ; Galien

(*a*) Page 237.
(*b*) Pag. 240.
(*c*) Page 244.

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

les a découverts & les a nommés *platiſma myodes*; mais il les a mal décrits; au lieu que la deſcription qu'en a donnée Véſale, eſt très exacte; cependant Véſale auroit dû citer Galien en cette occaſion, & lui rendre ce qui lui étoit dû. Depuis Véſale les Anatomiſtes ont donné des deſcriptions très diverſes du péaucier; il n'y a preſque parmi les modernes que Mr. Lieutaud qui nous en ait bien indiqué la ſtructure (*a*).

Au-deſſous de ces deux muſcles ſe trouvent deux autres muſcles qui forment le contour de la bouche, aujourd'hui nommés orbiculaires; à ces muſcles rayonnés vont aboutir deux muſcles qui ſont attachés aux os des joues; les Anatomiſtes modernes les appellent muſcles zigomatiques: en bas ſe trouvent deux muſcles particuliers qui s'attachent, d'une part, à la commiſſure des lêvres, & de l'autre, à la machoire inférieure; je crois que c'eſt le triangulaire. On voit par cette deſcription qu'il ne connoiſſoit point l'inciſif, le canin & le quarré, &c. Les quatre muſcles qu'il accorde au nez ſont les piramidaux & les myrtiformes; il en a encore admis deux dans l'intérieur du nez, auxquels il aſſignoit l'uſage de ſerrer les narines. Ces muſcles n'exiſtent pas; Columbus & Ingraſſias ſon copiſte, l'ont relevé de cette erreur; Veſale les appelle (*b*) intérieurs & latéraux.

La machoire inférieure a huit muſcles pour la mouvoir, quatre de chaque côté; il y en a trois en haut & un en bas: cette proportion eſt bien obſervée, peu de force ſuffit pour ouvrir la bouche; le poids ſeul de la machoire favoriſe ce mouvement, au lieu qu'il faut de fortes puiſſances pour appliquer la machoire inférieure contre la ſupérieure, afin d'exécuter la maſtication. On ſait que les dents ſont deſtinées à broyer des corps fort durs: ce qu'elles ne ſauroient faire ſans une action violente des muſcles.

Les muſcles releveurs ſont le maſſeter, le temporal & le caché (*c*); Véſale entend par-là le muſcle

(*a*) Voyez ſes Eſſais Anatomiques, pag. 139 & 149.
(*b*) Page 244.
(*c*) Muſculus delitescens.

grand ptérigoïdien. L'abaiſſeur eſt un muſcle à deux ventres. Les trois premiers muſcles ſont mieux décrits que les digaſtriques. Véſale a pris le muſcle ſtiloïdien pour la partie poſtérieure du digaſtrique : on s'apperçoit aiſément que nous connoiſſons aujourd'hui un muſcle de plus ; c'eſt le petit ptérigoïdien (*a*).

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

L'os hyoïde a huit muſcles, quatre en haut & quatre en bas ; des ſupérieurs, deux viennent du corps de la machoire inférieure (*b*), & deux autres des apophyſes ſtiloïdes de l'os temporal : des inférieurs, deux ſont attachés à l'omoplate, & deux au ſternum. Ces huit muſcles aboutiſſent à l'os hyoïde ; les ſupérieurs s'emplantent à ſon bord ſupérieur, & les inférieurs à ſon bord inférieur : Véſale ne paroît pas avoir connu le mylo-hyoïdien, ou il l'a confondu avec les muſcles voiſins.

Il fait venir le coraco-hyoïdien des modernes du bord ſupérieur de l'omoplate.

Au-deſſus des muſcles ſternohyoïdiens ſe trouvent deux muſcles plats & courts qui viennent d'abord du fond de l'os hyoïde, & qui vont s'attacher au côté large du tyroïde.

Les muſcles dont la langue eſt compoſée, ou qui ſervent à la mouvoir, ſont, dit notre Auteur, très difficiles à développer par rapport à leur entrelacement mutuel. On peut les réduire au nombre de neuf. Quatre viennent de l'os hyoïde, deux des apophyſes ſtiloïdes de l'os temporal, & deux de l'os de la machoire ; ceux-ci ſont recouverts d'un autre muſcle impair qui fait le neuvieme de la langue ; des quatre qui viennent de l'os hyoïde, deux adherent au corps, & les deux autres aux cornes. Les Anatomiſtes modernes ont donné à ces deux muſcles les noms de hyo-bazio-gloſſe, & de hyo-kerato-gloſſe, & quelques-uns, bazio-kerato-gloſſe, &c. &c. &c. Les deux muſcles de Véſale, qui ſont attachés, d'une part, aux apophyſes ſtiloïdes, & de l'autre, à la langue, ſont appellés ſtilogloſſes ; les deux muſcles antérieurs de génioglosſes.

(*a*) Voyez l'Extrait des ouvrages Anatomiques de Fallope.
(*b*) Page 251. Ils ſont diſtingués & ſéparés les uns des autres.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Véſale s'eſt trompé groſſiérement en admettant le neuvieme muſcle, c'eſt le muſcle milohyoïdien qui appartient à l'os hyoïde, & non à la langue : il couvre les géniohyoïdiens, & on ne voit pas comment Véſale a pu faire une faute pareille (*a*) ; du reſte, on trouve dans les ouvrages de notre Auteur une deſcription ample de la direction, de la connexion, & de la diſtribution des fibres muſculeuſes dans la langue : Mr. Winſlow a puiſé dans la même ſource.

Les cartilages du larynx, dont j'ai parlé précédemment, ont des muſcles deſtinés à les mouvoir. Il y en a de deux eſpeces, de propres & de communs ; les propres ſont au nombre de douze, & les communs au nombre de ſix. Ces muſcles ſont les mêmes que nous connoiſſons, ſi ce n'eſt que Veſale a fait quatre muſcles croiſés des deux ary-tenoïdiens croiſés ; il a encore admis deux muſcles hyo-épiglotiques qui n'exiſtent point dans l'homme : ces remarques nous feroient penſer avec Columbus (*b*), que Veſale a décrit le larynx du ſinge pour celui de l'homme.

Veſale a auſſi indiqué les ligamens connus aujourd'hui ſous le nom de cordes vocales. Les muſcles ſervent à dilater ou à rétrecir la glotte, afin de rendre les ſons graves ou aigus, &c.

L'ordre que Veſale a ſuivi dans tous ſes écrits, & qui fait le principal objet d'un ouvrage, le conduit à la deſcription des muſcles du bras ; mais avant d'expoſer leur ſtructure, il indique les principaux mouvemens de l'humérus dans la cavité glénoïde de l'omoplate : ils ſont au nombre de cinq ; ſavoir, celui par lequel on approche le bras de la poitrine ; celui qui l'en éloigne, qui l'éleve, qui l'abaiſſe ; & le cinquieme mouvement eſt celui de rotation, ou le mouvement ſucceſſif des quatre premiers.

Les muſcles du bras (*c*) ſont au nombre de ſept ; le premier, appliqué ſur les côtés, rapproche le bras de la poitrine : c'eſt le pectoral des modernes ; le ſecond muſcle a la forme d'un triangle ; il eſt placé au haut du bras, &c. c'eſt le deltoïde. Le troi-

(*a*) Page 254.
(*b*) De re Anatomicâ, pag. 43(
(*c*) Page 262.

sieme muscle de Vesale est aujourd'hui nommé le muscle rond : dénomination vicieuse, puisqu'il n'a nullement cette figure. Le quatrieme porte chez nous le nom de grand dorsal ; le cinquieme, celui de sous-épineux ; le sixieme, celui de sous-scapulaire ; le septieme, celui de sur-épineux. La description de ces muscles est précise & exacte : non seulement leurs attaches sont indiquées, mais on voit encore quel est leur volume, la direction de leurs fibres, leur communication réciproque, & leurs usages particuliers. Vesale a confondu le petit rond avec le grand ; & par conséquent n'a point connu ce muscle : il n'a pas non plus parlé du muscle coraco-brachial. Le bras a encore des ligamens qui l'affermissent ; ils sont au nombre de quatre ; un capsulaire, & trois à bandelettes qui le recouvrent, &c. (*a*).

XIV. Siecle. 1543. VESALE.

L'omoplate, selon Vesale, n'a que quatre muscles ; le premier est placé au-dessous de l'adducteur du bras : c'est le petit pectoral. Le second muscle de l'omoplate est nommé chez les modernes, muscle trapese. Le troisieme, l'angulaire ; le quatrieme, le rhomboïde. Vesale a mis le grand dentelé & le souclavier dans la classe des muscles de la respiration.

Selon Vesale, il y a neuf paires de muscles destinés à mouvoir la tête sur le tronc. Les splénius des modernes forment la premiere paire ; les complexus, la seconde ; la troisieme comprend les muscles grands droits postérieurs ; la quatrieme, les petits droits ; la cinquieme, les petits obliques ; la sixieme, les grands obliques ; la septieme les muscles sterno-mastoïdiens, la huitieme & la neuvieme, les quatre muscles que Vesale dit être placés au-dessous du pharynx. Les attaches, les connexions, & les positions de ces muscles, sont très bien décrites. Mr. Winslow met ces muscles dans la classe des muscles du col ; & en effet, cette place leur convient mieux.

Après avoir décrit les muscles qui meuvent la tête sur le tronc, Vesale parle des ligamens qui fixent

(*a*) Pag. 276.

(XVI. Siecle.

1543. VESALE.

les vertebres ; on y lit entr'autres une exacte description du ligament tranſverſal de la ſeconde vertebre, de ceux qui aſſujettiſſent l'apophyſe ondontoïde contre l'os occipital, & de pluſieurs ligamens tendus ſur les apophyſes tranſverſes, ou ſur les apophyſes épineuſes, &c (*a*).

Le bas-ventre a huit muſcles de chaque côté ; l'oblique aſcendant, l'oblique deſcendant, les droits & les tranſverſes. Dans ce chapitre il ne parle en aucune maniere des muſcles pyramidaux ; cependant dans les planches on les voit très clairement exprimés. Les muſcles obliques & tranſverſes ne ſont pas abſolument mal décrits : cependant Carpi étoit entré dans quelques détails ſur les aponévroſes qui ſont ſupérieurs aux ſiens. On trouve dans le même chapitre (*b*) une deſcription des muſcles droits de l'homme & du ſinge : ils different dans ces animaux, en ce que chez le ſinge ils ſont beaucoup plus larges ; car, d'une part, ils ſont attachés aux premieres côtes, & de l'autre, aux os pubis. Quelques jaloux (*c*) de Veſale lui ont reproché de n'avoir point connu la véritable ſtructure des muſcles droits de l'homme. Cette imputation eſt fauſſe ; Veſale a décrit, & ceux de l'homme, & ceux du ſinge, & ne les a pas confondus : d'ailleurs il ne faut pas croire qu'il y ait toujours une ſi grande différence entre les muſcles droits du ſinge & de l'homme. J'ai eu occaſion de voir & de démontrer dans l'homme les muſcles droits qui avoient la même longueur du tronc : d'une part, ils étoient attachés aux premieres clavicules, & de l'autre, à l'os pubis ; ces muſcles étoient, en un mot, dans l'homme tels que Veſale les a fait peindre dans la cinquieme planche ſur les muſcles : ce qui le juſtifieroit des reproches qu'on lui fait.

L'ordre conduit Veſale à la deſcription des muſcles des teſticules de l'homme & de l'utérus de la femme. Les muſcles des teſticules ne ſont qu'au nombre de deux de chaque côté ; ils viennent du péritoine &

(*a*) Page 280.
(*b*) Page 282.
(*c*) Voyez mes extraits ſur Columbus & ſur ingraſſias.

se portent aux testicules. L'origine de ces muscles n'est pas telle, dit Vesale, qu'on le croit. Ces muscles sont des productions des petits obliques & des transverses du bas-ventre (*a*). Les plus grands hommes sont susceptibles d'erreur ; Vesale n'a pas toujours pu s'en garantir, il a sans raison admis des fibres musculaires dans les ligamens de la matrice : ils sont cependant un être de raison.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Les mouvemens de la poitrine dépendent d'un grand nombre de muscles ; il y en a trente-quatre de chaque côté. Aux côtés sont les intercostaux ; un impair, qui forme une cloison entre la poitrine & le bas-ventre, nommé diaphragme ; un couché sous la clavicule (sous-clavier) ; deux sur les parties latérales du col & au haut de la poitrine (scalenes) ; deux au derriere & au haut de la poitrine (dentelés, postérieurs & supérieurs) ; deux en bas & en arriere : ce sont les dentelés postérieurs & inférieurs.

Vesale les a distribués, selon son usage, en paires. La premiere comprend les sous-claviers : dont l'action est très peu puissante pour élever les côtes. La seconde, les grands dentelés ; la troisieme, les scalenes ; la quatrieme, le dentelé postérieur & supérieur ; la cinquieme, le dentelé postérieur & inférieur. Vesale parle ensuite des intercostaux & du diaphragme. On trouvera dans ce chapitre (*b*) des détails très intéressans pour les Anatomistes. Je voudrois que mon ouvrage me permît de m'étendre plus au long sur une matiere aussi intéressante. Les côtes, le sternum, & les vertebres ont nombre de ligamens : voyez-en la description dans l'original (*c*).

Le dos exécute quatre principaux mouvemens ; ceux de flexion, d'extension, & sur les côtés ; le quatrieme, où celui de rotation est produit par ces trois successivement répétés. La nature a donné au dos un nombre prodigieux de muscles. Pour en présenter une idée claire, Vesale les range sous huit paires. Il y en a qui meuvent la tête ; nous en avons

(*a*) Pag. 285.
(*b*) Pag. 268.
(*c*) Pag. 224.

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

parlé. Il y en a d'autres qui meuvent principalement le dos. La premiere paire désigne les muscles antérieurs droits du col ; la seconde, les scalenes ; la troisieme, le grand transversaire du col ; la quatrieme, les épineux ; la cinquieme, les sacro-lombaires ; la sixieme, le très long du dos ; la septieme, le quarré des lombes ; la huitieme, le demi-épineux du dos (*a*).

Cette description, quoiqu'un peu minutieuse, est analogue à celle que *Stenon* nous en a donné ; mais moins diffuse ; ce dernier Anatomiste, au lieu de mettre de l'ordre & de la clarté dans l'exposition de ces muscles, comme il se l'étoit proposé, l'a tellement compliquée, qu'il est impossible aux personnes les mieux instruites d'y rien comprendre : cependant, selon la servile coutume qu'ont eu la plupart de nos Auteurs de le copier, cette division a été adoptée par un grand nombre d'Anatomistes.

Les vertebres ont entre leurs corps des couches ligamenteuses ; un ligament qui les revêt en-dehors, un autre qui les tapisse en-dedans (*b*), & un grand nombre de petits ligamens tendus entre les apophyses transverses, ou entre les apophyses épineuses, &c.

Vesale revient aux muscles de la main, & il commence son exposition par le palmaire : selon lui, ce muscle ne produit point l'aponévrose palmaire ; car l'aponévrose existe toujours, quoique ce muscle manque fréquemment : ce qui prouve qu'elle est indépendante du muscle.

Les doigts ont vingt-huit muscles (*c*) ; le premier est aujourd'hui connu sous le nom de sublime ; le second, le profond ; treize servent à mouvoir les premieres phalanges des quatre doigts : le pouce a des muscles particuliers qui le meuvent : Vésale est le premier Auteur qui en ait donné une description convenable. Les Arabes, & Galien lui-même, se contentoient de dire qu'il y avoit dans la main un tas de muscles couverts de graisses. Il étoit réservé à notre Auteur de

(*a*) Pag. 299.
(*b*) Pag. 300.
(*c*) Pag. 305.

débrouiller

débrouiller ce cahos. Il a connu les interoſſeux, les lombricaux : il faut cependant avouer que quoiqu'il ſoit l'Auteur de la plûpart de ces découvertes, il n'a pas décrit ces muſcles avec la même préciſion & la même exactitude qu'il a décrit ceux des autres parties du corps. XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Veſale eſt encore le premier qui ait donné une exacte deſcription du ligament tranſverſal du corps, des jambes, des doigts, de l'aponévroſe palmaire, des ligamens articulaires des doigts & des os du métacarpe.

La deſcription des muſcles de l'avant-bras qui auroit dû précéder celle des doigts, ſe trouve placée immédiatement après celle-ci dans l'ouvrage de Veſale. Il admet quatre muſcles pour mouvoir l'avant-bras : nous les appellons aujourd'hui le cubital interne & externe, le radial interne & externe : il y en a encore qui produiſent le mouvement de ſupination & de pronation ; nous les connoiſſons ſous le nom de long ſupinateur, de court ſupinateur, de pronateur rond & de pronateur carré.

Il y a cinq muſcles qui meuvent le cubitus ſur l'humérus ; deux le fléchiſſent & trois l'étendent : le premier fléchiſſeur porte aujourd'hui le nom de biceps. La deſcription que Veſale en donne, eſt ſupérieure à celle qu'en ont donnée pluſieurs modernes. Il indique la véritable attache de ce muſcle autour de la cavité glénoïde de l'omoplate : ce que n'ont pas fait la plûpart de ſes ſucceſſeurs qui ſe ſont contentés de dire que le tendon de ce muſcle du biceps s'attachoit au haut de la cavité glénoïde de l'omoplate. Deux Anatomiſtes modernes ſe glorifient de la découverte. Le muſcle brachial interne eſt le ſecond fléchiſſeur de Veſale, & les trois longs anconés forment les trois extenſeurs : Veſale n'a point connu l'anconé (*a*).

La verge a quatre muſcles ; deux viennent des os iſchium, & ſe terminent au corps caverneux ; les modernes les appellent iſchio-caverneux ; les deux autres ſont couchés ſur l'extrémité inférieure

(*a*) Pag 319.

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

de l'urethre : cette partie du canal eſt connue ſous le nom de bulbe, & les muſcles, ſous celui de bulbo-caverneux. Les quatre muſcles décrits par Veſale, ſe trouvent dans l'homme, & il eſt difficile d'en démontrer davantage, on les a multipliés ſans néceſſité.

La veſſie a un ſphincter & un muſcle compoſé de fibres longitudinales, placées entre les membranes de la veſſie. L'anus a trois releveurs, deux latéraux & un antérieur. L'extrémité de cet inteſtin eſt encore muni d'un ſphincter (*a*).

Il y a neuf muſcles deſtinés à mouvoir la jambe. Veſale donne le nom de premier muſcle au droit antérieur ; il ne connoiſſoit point l'attache que ce muſcle contracte autour de la cavité cotyloïde : le ſecond eſt le grêle interne : nous appellons demi-nerveux le troiſieme muſcle de Veſale ; le quatrieme eſt appellé demi-membraneux ; le cinquieme, biceps ; le ſixieme, couturier ; le ſeptieme, vaſte externe ; le huitieme, vaſte interne ; le neuvieme, le crural. Veſale parle du muſcle poplité dans un chapitre particulier (*b*) ; il dit que ce muſcle ne lui paroît nullement deſtiné à fléchir la jambe.

Les mouvemens que le fémur exécute, ſont l'adduction & l'abduction, la flexion & la rotation ; il y a dix muſcles deſtinés à les produire : on pourroit, ajoute Veſale, les diviſer juſqu'au nombre de quatorze. Nous nommons feſſiers ſes trois premiers muſcles ; le quatrieme eſt connu ſous le nom de pyramidal ; le cinquieme, de pectiné ; le ſixieme, de pſoas ; le ſeptieme eſt l'iliaque ; le huitieme, le triceps, le neuvieme, le quarré ; le dixieme, l'obturateur interne, dont le tendon eſt couvert par deux muſcles ; nous les nommons aujourd'hui les muſcles jumeaux. Dans les planches de myologie (*c*), on voit les muſcles du faſcia-lata & le tranſverſe ; la plupart de ces muſcles ſont décrits avec une préciſion inimitable. Le grand Albinus

(*a*) Voyez l'Anatomie de M. Winſlow, traité de Myologie, article biceps.

(*b*) Pag. 239.

(*c*) Planches 11, 12 & 13.

& vraiſemblablement puiſé dans cette ſource.

Le pied exécute (*a*) ſes mouvemens ſur la jambe à la faveur de neuf muſcles ; cinq placés en arriere, & quatre en avant. Le premier de Veſale eſt connu aujourd'hui ſous le nom de jumeau interne, & le ſecond, ſous celui de jumeau externe ; le troiſieme eſt le plantaire grêle. Veſale avertit expreſſément qu'il eſt faux que ce muſcle produiſe l'aponévroſe plantaire. Nous nommons le quatrieme, le ſolaire ; le cinquieme, jambier poſtérieur : il y en a trois attachés au péroné ; ce ſont les ſixieme, ſeptieme & huitieme : le neuvieme de Veſale eſt le même que le jambier antérieur. Veſale ne laiſſe rien à deſirer ſur ces muſcles. XVI. Siecle. 1574. VESALE.

Ceux qui meuvent les os du métatarſe, ou les doigts du pieds, ont beaucoup d'analogie avec ceux qui meuvent le carpe & les doigts de la main : on peut les réduire au nombre de vingt-deux. Le premier eſt placé au derriere de la jambe ; il fléchit les quatre derniers doigts, en s'attachant aux dernieres phalanges. Le ſecond & le troiſieme ſont congénéres ; ce ſont le court fléchiſſeur & l'acceſſoire du grand fléchiſſeur. Ces trois muſcles ſe diſtribuent aux ſecondes & aux troiſiemes phalanges des doigts du pied ; de maniere que celui qui eſt inférieur vers la plante du pied, devient ſupérieur vers les doigts, & que celui qui eſt ſupérieur vers la plante, eſt inférieur vers les doigts. Les tendons du court fléchiſſeur ſont percés, & à travers ſes ouvertures paſſent ceux du long fléchiſſeur. Les premieres phalanges ont des muſcles qui leur ſont propres ; Veſale en donne une deſcription fort confuſe, & il eſt très difficile de le comprendre. Le quatorzieme muſcle eſt deſtiné à étendre les doigts : ce muſcle eſt long & placé au-devant de la jambe & ſur les doigts du pied, au-deſſous du jambier antérieur (*b*). Le quinzieme eſt le releveur du pouce ; le dix-ſeptieme, le court extenſeur ou le pédius ; le dix-huitieme, le grand parathenar. Les doigts du pied ont encore

(*a*) Pag. 246.

(*b*) Pag. 251 Il n'eſt point au-deſſous, mais à côté entre le jambier antérieur & le grand péronier, Winſlow, p. 618.

quatre muſcles adducteurs. La deſcription que Veſale en donne caractériſent les muſcles lombricaux (*a*).

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Le baſſin & les extrémités inférieures ont nombre de ligamens ; Veſale en parle fort au long ; il y décrit ceux qui lient les os pubis entr'eux, ceux qui fixent l'os ſacrum & les os des iſles ; ceux qui lient le fémur dans la cavité cotyloïde, la rotule au tibia, la membrane qui bouche en partie les trous ovalaires, le ligament qui remplit les intervalles que laiſſent le tibia & le péroné ; les ligamens propres au pied n'y ſont pas omis ; les tranſverſes généraux ou particuliers y trouvent leur place ; en un mot, l'hiſtoire des ligamens des extrémités eſt auſſi complette que celle des muſcles, dont Veſale a eu une connoiſſance des plus étendues ; il y en a cependant un grand nombre qu'il n'a pas connus : nous en rendrons compte en parlant de ſes ſucceſſeurs. La méthode de diſſéquer les muſcles, de préparer les ligamens, ou de faire des ſquelettes, &c. eſt digne du plus grand Maître de nos jours.

L'hiſtoire des vaiſſeaux ſanguins fait le ſujet de la troiſieme partie de l'ouvrage de Veſale (*b*). La veine eſt une partie inſtrumentaire ronde en forme de canal : ſes parois ſont formées de trois rangs de fibres, dont les unes ſont longitudinales, d'autres tranſverſes, & d'autres obliques (*c*). Il y a dans leurs cavités quelques membranes que Fallope n'a pas voulu admettre, ce ſont les valvules que *Cannanus* m'a démontrées (*d*). L'artere eſt un canal qui ſe contracte & ſe dilate. Ariſtote, dit Veſale (*e*), donnoit aux vaiſſeaux ſanguins une dénomination toute oppoſée à la notre. Il nommoit artere ce que nous nommons veine ; mais par ſucceſſion de temps, on a appellé ces canaux artere par rapport à l'épaiſſeur & à la denſité de leurs tuniques qui ſont ſupérieures à celles des veines ; cependant elles ſont, comme les

(*a*) Pag. 252.

(*b*) 257.

(*c*) L'on a aujourd'hui une idée toute différente ſur la ſtructure des veines : voyez la planche 6 de la ſtructure du cœur de M. de Senac.

(*d*) Voyez notre Extrait.

(*e*) Pag. 259.

veines, compoſées de fibres obliques longitudinales & tranſverſes (*a*). Pour rendre les objets plus ſenſibles, notre illuſtre Auteur a fait repréſenter le vaiſſeau dans ſon entier, ou ouvert; on voit diſtinctement dans l'artere aorte & pulmonaire les trois valvules ſygmoïdes. Les rameaux prennent obliquement origine du tronc, & les éperons des modernes y ſont très bien exprimés. Il y a quatre veines & deux arteres; des quatre veines deux ſont dans le bas-ventre; la troiſieme va du foie au cœur, & la quatrieme du cœur au col. Il y a deux arteres, la premiere va au poumon, & la ſeconde ſe diſtribue à toutes les parties du corps. Veſale fait venir ces deux arteres du ventricule gauche du cœur, vraiſemblament parcequ'il regarde le tronc des veines pulmonaires comme une artere (*b*). Ces vaiſſeaux ſe diviſent en un grand nombre de ramifications; & de peur que les rameaux, par un effort trop violent du liquide, ne fuſſent ſéparés du tronc, la nature leur a donné un ferme-appui, en plaçant les glandes par-deſſous, comme autant de fulcres. Toutes les glandes du corps n'ont point la même ſtructure; il y en a de plus fermes, de plus rouges, de plus groſſes les unes que les autres, & la plupart ſont deſtinées à verſer un liquide particulier: telles ſont les glandes pituitaires, les amigdales, les glandes du larynx, de la langue; la glande qui eſt placée au col de la veſſie; celles qui ſe trouvent au méſentere; celle qui eſt placée ſous le duodenum, & qui le lubrifie par le liquide qu'il verſe dans le canal inteſtinal (*c*). Veſale parle encore des glandes du goſier, de celles qui ſe trouvent à la racine de l'oreille (*d*), apparemment de la parotide, des maxillaires, des glandes galactophores, des axillaires inguinales (*e*), de la luette.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Les inteſtins, la rate, le foie, l'épiploon & le méſentere reçoivent leurs veines du tronc de la veine porte. La veine cave ventrale fournit aux reins, aux lombes & aux teſticules. Les arteres des inteſtins, du méſen-

(*a*) Cette deſcription n'eſt pas conforme à la nôtre.
(*b*) Pag 260.
(*c*) N'eſt-ce pas le pancreas.
(*d*) Pag. 316.

XVI. Siecle

1543. VESALE.

tere, du foie & de la rate, viennent immédiatement de l'aorte, &c. Pour ce qui concerne la description particuliere des vaisseaux sanguins, Vesale n'est guere plus avancé que l'étoit *Fernel* sur cette partie de l'Anatomie, aussi ne répéterons nous point ce qui a été dit à ce sujet. Il parle cependant d'une double veine azigos. Il indique plus particulierement la situation des veines & arteres coronaires du cœur; des vaisseaux spermatiques, & des vaisseaux obturateurs du bassin. Plusieurs sinus & arteres du cerveau sont admirablement bien décrits *a*); la position respective, les entrelacemens mutuels des vaisseaux y sont très bien indiqués; mais il a commis des erreurs très grossieres en décrivant les arteres carotides épineuses du mésocolon. Pour connoître plus exactement le travail de Wius & Vieussens sur les nerfs, il est bon d'avoir une idée de celui de Vesale.

Les nerfs naissent du cerveau & de la moëlle épiniere, & non du cœur, comme le vouloit Aristote; les rameaux qui vont aux visceres viennent plutôt du cerveau (*b*). Ils different entr'eux par leur nombre, par leur grosseur, & par leur densité. Vesale n'admettoit que sept paires de nerfs qui venoient du cerveau, & environ trente paires qui venoient de la moëlle épiniere. Il n'a point connu les nerfs olfactoires. Il forme la premiere paire des nerfs optiques; il assure que ces nerfs ne s'entrecroisent point, & qu'ils ne font que s'entre-toucher en se recourbant de l'œil vers les couches blanches médullaires (optiques). Ce qu'il avance est déduit de la dissection de deux sujets borgnes de l'œil droit qui avoient le nerf optique du même côté beaucoup plus grêle que le gauche qui aboutissoit à l'œil sain (*c*). La seconde paire fournit sept branches qui vont aux muscles des yeux (c'est la troisieme de Vieussens qui en connoissoit beaucoup mieux la structure que Vesale). La troisieme paire de Vesale est la branche ophtalmique, ou la premiere paire de la cinquieme de Vieus-

(*a*) Voyez la figure du quatorzieme chapitre.
(*b*) Page 316.
(*c*) Page 324.

ſens : du reſte il la décrit aſſez exactement. Veſale prend pour la quatrieme paire de nerfs, la ſeconde branche de la cinquieme paire : c'eſt ce nerf, dit notre Auteur, qui forme la tunique qui revêt l'intérieure de la bouche. La cinquieme paire de Veſale comprend le nerf acouſtique & la portion dure, ou la ſeptieme paire des modernes. Notre Auteur tombe dans une erreur des plus groſſieres ; il déduit de ces nerfs ceux qui vont à la mâchoire ſupérieure & inférieure. La ſixieme paire des modernes eſt la même que la huitieme des modernes, il la confond avec le grand nerf ſympathique, & en donne une deſcription très vicieuſe. Le nerf hypogloſſe, ou la neuvieme paire de Vieuſſens forme la ſeptieme de Veſale.

Sans faire par lui-même de découverte, notre Auteur auroit pu donner une plus exacte deſcription des nerfs de la tête, s'il eut conſulté les ouvrages de Gabriel de Zerbis qui a parlé de la premiere paire, ceux d'Achillinus qui a décrit la quatrieme paire, & ceux de Charles Etienne qui a donné une idée très claire des ramaux de la cinquieme paire, & qui a diſtingué le nerf ſympathique de celui de la huitieme paire (*a*). Veſale montre plus d'exactitude dans la deſcription des nerfs de l'épine, & de ceux des extrêmités qui en tirent origine. Ces nerfs ſont au nombre de 37, 14 paſſent par les trous de conjonction des vertébres cervicales ; douze par ceux des vertébres du dos ; cinq par ceux des lombes ; ſix par ceux de l'os ſacrum. Les nerfs cervicaux forment un entrelacement aujourd'hui plexus, duquel partent ſix nerfs qui ſe portent à l'extrêmité ſupérieure, & deux nerfs qui vont au diaphragme. Les nerfs dorſaux fourniſſent aux côtes & aux muſcles du dos, les lombaires aux muſcles du bas-ventre ; ils ſe réuniſſent & produiſent les nerfs antérieurs de la cuiſſe & de la jambe. Ceux de l'os ſacrum forment un plexus duquel part un gros nerf qui ſe répand dans l'extrêmité inférieure (c'eſt le ſciatique de Vieuſſens). On voit par ce court expoſé que les connoiſſances de Veſale n'étoient pas ſi bornées ſur cette partie de la Névrologie, qu'elles l'étoient ſur les nerfs qui viennent de la moëlle épinie-

(*a*) Voyez plus haut l'Hiſtoire de Charles Etienne.

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

re : il eſt cependant tombé dans de grandes erreurs. Il ne connoiſſoit point la communication réciproque des nerfs vertébraux avec le grand nerf ſympathique, dont il avoit une connoiſſance très obſcure.

La derniere partie de l'ouvrage ſur la ſtructure de l'homme comprend la deſcription des viſceres. Ceux du bas-ventre ſont décrits en premier lieu ; ceux de la poitrine forment le ſecond Chapitre, & ceux de la tête le troiſieme.

Le péritoine joue un grand rôle dans la formation des viſceres du bas-ventre (*a*). C'eſt de lui qu'ils reçoivent preſque toutes leurs enveloppes ; en outre il les couvre tous en général & les défend d'une trop forte preſſion des muſcles du bas ventre : il eſt diviſé en deux lames, l'interne eſt percée vers les anneaux des muſcles du bas-ventre, & l'externe accompagne les teſticules ; c'eſt une erreur que Fernel ni Maſſa n'ont point commiſe ; Veſale auroit pu connoître ſes ouvrages & ne pas ſe tromper ſi groſſierement (*b*), &c.

Le ventricule eſt le principal organe de la digeſtion, il reſſemble à une cornemuſe (*c*) ; il a deux courbures, une petite ſupérieure concave, & une inférieure plus grande qui eſt convexe : deux extrémités, une droite & une gauche ; deux orifices, un ſupérieur & antérieur, & un inférieur & poſtérieur ; il y a une valvule à celui-ci (*d*). Il y a pluſieurs glandes dans le ventricule ; Veſale décrit les glandes : il me paroît être le premier qui ſoit entré dans quelques détails à ce ſujet. Le ventricule a deux tuniques, une intérieure & l'autre extérieure, l'extérieure lui paroît muſculeuſe, &c.

Veſale eſt ici dans l'erreur ſur pluſieurs points : il n'a pas indiqué comme Carpi le changement de poſition des viſceres (*e*). Je ne dirai rien des nerfs & des vaiſ-

(*a*) Page 385.

(*b*) Voyez l'article de Fernel, de Maſſa, de Francon, &c.

(*c*) M. Winſlow s'eſt ſervi de la même comparaiſon comparaiſon.

(*d*) Selon M. Haller, Meth. Stud. Med. p. 354 Veſale eſt le premier qui ait parlé de cette valvule qui eſt dans l'homme un être de raiſon.

(*e*) Voyez l'article de Carpi, ou la remarque de M. Haller. Riolan a eu grand tort d'en attribuer la découverte à Douglas.

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

ſeaux ſanguins que Veſale attribue à ce viſcere, ne connoiſſant point le nerf ſympathique, il ne pouvoit qu'être très infidele à cet égard.

L'épiploon ou omentum eſt placé au-deſſous du ventricule ; il adhére au foie, à la rate, au colon & à l'inteſtin duodenum. Il s'étend plus ou moins dans divers ſujets : il a la figure d'une bourſe qui eſt formée par deux membranes du péritoine ; entr'elles ſe trouve de la graiſſe qui varie en quantité dans divers ſujets : cette graiſſe, dit notre illuſtre Auteur, eſt exprimée des vaiſſeaux ſanguins dans les cellules de l'épiploon. Comme l'on voit des glandes adipeuſes, que des Anatomiſtes du dernier ſiecle ont ſuppoſées opatuitement Les vaiſſeaux ſanguins qui vont à l'épiploon viennent des arteres & des veines voiſines, ſur-tout de celles qui appartiennent vont à l'eſtomach, au foie ou à la rate. Le contour de ces vaiſſeaux eſt d'un tiſſu cellulaire lâche & ſans graiſſe, ce qui permet aux arteres de ſe dilater & ſe contracter (*a*). L'épiploon a encore quelques productions connues ſous le nom d'appendices, Douglas a grand tort d'en attribuer la découverte à Riolan (*b*). Les inteſtins ſont de deux eſpeces, les grêles & les gros. Les grêles ſont au nombre de trois, le duodenum, &c. Veſale a connu l'appendice cœcale, & non la valvule du colon, comme quelques-uns le diſent. Il parle des glandes inteſtinales ; on ne ſait s'il s'agit de celle de Brunner ou de celle de Peyer ; au reſte la deſcription qu'il donne du canal inteſtinal eſt très exacte, & peut ſervir de modele aux Ecrivains modernes.

La deſcription du méſentere mérite d'être lue : c'eſt lui qui le premier l'a diviſé en méſentere méſocolon, méſorectum, &c.

L'Hiſtoire de la rate, du foie & de la véſicule du fiel, comprend pluſieurs détails intéreſſans, & beaucoup plus exacts que ceux qu'avoient donnés les anciens Anatomiſtes. L'Auteur remarque que ceux qui périſſent de l'éléphantiaſis, ou de l'affection hypochondriaque,

(*a*) Page 497.
(*b*) Haller. Méthod. ſtud. pag. 354.

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

ont la rate extrêmement groſſe. Il a décrit les ligamens coronaires (*a*), & le ligament gauche du foie; la deſcription des viſceres n'eſt point exacte, leur ſubſtance eſt charnue, parſemée de vaiſſeaux ſanguins qui portent l'urine, ou des vaiſſeaux urinaires qui la pompent (*b*) & la rapportent dans la veſſie, en ſe réuniſſant à un canal appellé uretre. Les uretres ſont au nombre de deux, un de chaque côté; ils ſont placés derriere le péritoine, en haut ils ſont larges, en bas ils aboutiſſent à la veſſie & la percent obliquement (*c*).

En décrivant la veſſie, Veſal déſigne exactement quelle eſt ſa poſition, quelles ſont ſes connexions; il l'a diviſée en fond & en col: il admet trois tuniques, une muſculeuſe & deux membraneuſes. L'exiſtence du ſphincter n'eſt point révoquée en doute, & il parle de la cavité de l'ouraque, comme d'une choſe démontrée.

L'expoſition des parties naturelles de l'homme contient pluſieurs faits dignes d'attention. Les teſticules ſont les vrais organes deſtinés à filtrer la ſemence; ils ſont formés par un nombre prodigieux de circonvolutions de vaiſſeaux d'un caractere particulier. Cet amas de vaiſſeaux forme un peloton de figure preſque ronde, & par-deſſus ce peloton ſe trouve un autre entrelacement de vaiſſeaux du même genre que les premiers Le premier corps eſt appellé didyme, & le ſecond épididyme; ils ſont recouverts par une forte membrane. Aux teſticules vont aboutir de chaque côté une artere & pluſieurs veines. Des teſticules partent deux vaiſſeaux appellés déférens: ces vaiſſeaux remontent & aſſent par les anneaux des muſcles du bas-ventre, & ſe placent entre la veſſie & l'inteſtin rectum, & adherent au col de la veſſie. Il s'y trouve une maſſe glanduleuſe qui ſoutient les vaiſſeaux déférens & les empêche de ſe dilater un peu trop. Cette glande a pluſieurs ouvertures dans la veſſie, elle contient quelquefois de la ſemence, ſur-

(*a*) Pag. 509.

(*b*) Voyez Mundinus.

(*c*) Voyez notre Hiſtoire aux articles Carpi, Euſtache, Ferri, Bertin, &c.

tout chez ceux qui ont observé une longue continence (*a*), &c.

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

Cette derniere réflexion donneroit à penser que Vesale avoit une légere connoissance des glandes séminales, dont Rondelet donna peu de tems après une ample description. Hippocrate & Carpi en avoient déja parlé fort au long... La verge est composée de deux corps caverneux, de l'uretre & du gland qui en est une suite. Il y a deux arteres & une grosse veine par-dessus, &c. Vesale a connu le verumontanum, le ligament suspensoir de la verge, & il en parle assez au long; mais il n'a point décrit le septum qui sépare les testicules dont Massa avoit parlé depuis peu d'années.

Les parties de la génération de la femme sont externes & internes. Les externes sont le vagin, les nymphes: dans son grand ouvrage il ne parle point de l'hymen: ce n'est que dans son examen sur les observations de Falloppe, qu'il entre en quelques détails. Les internes sont l'utérus, les testicules & les cornes: ces parties sont recouvertes d'une forte membrane; il n'y a point de cotilédons. L'utérus est divisé par une forte ligne médiane; particularité intéressante à laquelle peu d'Anatomistes ont fait attention. Du reste, il n'y a rien de particulier à Vesale sur ces parties. Il n'a pas connu les orifices des glandes prostates dont Carpi avoit parlé. Il paroît que Vesale a tiré la plûpart de ses descriptions de divers animaux, & qu'il a très peu consulté le cadavre de la femme. L'histoire du fœtus est tronquée; Vesale ne parle que des enveloppes; il en admet trois, le chorion, la membrane allantoïde & l'amnios. Il a adopté l'usage que ses prédécesseurs avoient assigné à l'ouraque. En traitant des vaisseaux il a parlé des arteres & des veines ombilicales, &c. Il passe sous silence, le thymus connu de Carpi (*b*). Les mamelles sont traitées fort au long (*c*). Vesale y indique leur position, leur forme & leur structure: il décrit nombre de vaisseaux galotophores qui vont aboutir des mamelles, au-devant de la poitrine, leur position est très commode

(*a*) Pag. 524, 525.
(*b*) Voyez l'article de Carpi.
(*c*) Page 543.

XVI. siecle.

1541.
VESALE.

pour allaiter les enfans, parceque les meres peuvent les asseoir en même-tems sur leurs avant-bras (*a*). Les mamelles sont douées d'un grand nombre de nerfs qui donnent une extrême sensibilité aux mamelons, ce qui produit une sensation agréable à la mere, lorsque l'enfant tette : ainsi la nature a diminué aux meres les peines de la nutrition.

La poitrine renferme les poumons, le cœur & nombre de vaisseaux sanguins & nerveux ; elle est tapissée par une membrane appellée plevre, qui est formée de deux sacs qui s'adossent vers le milieu de la poitrine, & forment une cloison remplie de graisse qu'on nomme médiastin.

La description que Vesale a donnée du cœur est très ample & très exacte, il en a connu la vraie position, & l'a pour ainsi dire remis dans la place dont plusieurs Auteurs, notamment Charles Etienne, l'avoient tiré. Selon Vesale sa base répond au milieu du thorax, & la pointe est tournée vers le côté gauche. M. de Senac a fait dans son Livre sur la structure du cœur, un extrait des connoissances que Vesale avoit sur ce viscere : voici comme il s'exprime (*b*). » La » figure de cet organe est pyramidale . . . . . la baze » répond au milieu du thorax ; la pointe tournée vers » le côté gauche, avance vers ce côté ; c'est-à-dire » que selon cet Ecrivain, la situation du cœur est » transversale.

» Le cœur, continue Vesale, est un muscle ; mais » les fibres y sont plus serrées que dans les autres ; on » ne peut suivre ces fibres en les séparant, ni dans » les cœurs bouillis, ni dans ceux qui sont dans leur » état naturel ; elles sont droites, obliques & transverses. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Vesale a observé que les couches internes marchoient » à contre sens des fibres externes. Pour donner une » idée de l'arrangement de ces fibres, il les compare à » un tissu de joncs qu'on rouleroit diversement, & » dont on formeroit une pyramide. Cette masse pyramidale, ajoute-t-il, est couverte d'une membrane

(*a*) M. Petit dans ses cours d'Anatomie, donne la même explication *Vesale*, page 545.

(*b*) Traité sur la structure du cœur, Tom. I. pag. 24 & suiv.

» de même que la masse des autres muscles.

» Dans la substance du cœur, ajoute Vesale, sont » creusées deux cavités, l'une à droite & l'autre à » gauche : leur surface interne est raboteuse, creusée » par diverses fossettes, ou enfoncemens ; mais ces » creux ne percent point la cloison. Le ventricule » droit est plus ample que le gauche.

XVI. Siecle.

1543. VESALE.

» Vers la pointe naissent les colonnes ou les pi- » liers, selon Vesale. De ces piliers partent des fibres » qui vont se rendre aux valvules. Ces membranes » sont attachées aux embouchures veineuses du cœur ; » elles sortent du contour du cercle, & en avançant » elles se divisent. Ces valvules sont donc continues, » selon Vesale, au tour de leur cercle ou de leur ra- » cine ; c'est dans leur progrès seulement qu'elles se » séparent.

» Cet Ecrivain remarque qu'il n'y en a que deux » dans le ventricule gauche, au lieu qu'il y en a » trois dans le ventricule droit. Ces deux valvules » sont, dit il, plus fortes à leurs bords ; celles du » ventricule droit sont plus foibles : il en part des » fibres qui ne sont point charnues, ce sont les filets » que Galien avoit appellés tendineux.

» Vesale a marqué exactement la différence de ces » valvules, & des valvules artérielles ; il compare » ces dernieres qui sont dans chaque artere au nom- » bre de trois, il les compare, dis-je, à trois demi- » cercles ; il en fixe la position à la racine de l'artere » pulmonaire & de l'aorte ; elles ne viennent pas, » dit-il, d'un cercle comme les valvules veineuses, » mais les demi-cercles adossés forment des angles.

» Enfin Vesale décrit les oreillettes, leur figure, » quand elles sont vuides, & quand elles sont rem- » plies, les replis qu'elles forment, lorsqu'elles sont » relâchées la graisse qui est à leur surface externe. » Trois sortes de fibres, dit-il, entrent dans la struc- » ture de ces sacs. Le gauche, ajoute-t-il, est plus pe- » tit, il est aussi plus fort dans les vieillards .....

» Le grand Vesale a donné un exemple presqu'inimi- » table : ce n'est pas trop dire que sa description du » cœur peut être placée à côté de celle de M. Wins-

XVI. Siecle.

» low ; mais elle eſt la premiere, & un modele peu » différent de la ſeconde ».

1543. VESALE.

La deſcription que Veſale donne des poumons eſt très détaillée, & l'Auteur entre dans nombre de détails curieux : je me ſuis déja étendu ſur le larynx. Ici Véſale parle du méchaniſe de la voix, il nie que le ſon ſoit produit dans le larynx, comme dans une flute. *Larynx longè omnium fiſtularum artificium vincit.*

Il dit un peu plus bas que l'air fait l'office d'archet, *plectrum*. Il n'admet que deux lobes aux poumons, & en cela il ſe trompe groſſiérement. Galien, Mundinus & Carpi avoient déja dit que le droit étoit formé de trois, le gauche de deux & demi : Veſale auroit pu profiter des découvertes de ces grands hommes. L'inſpection ſeule du cadavre ne ſuffit pas à un Anatomiſte ; il faut conſulter les ouvrages des grands hommes qui nous ont précédés : les uns fixent notre attention ſur un objet, & les autres ſur un autre, & ce n'eſt qu'en réuniſſant les différentes deſcriptions, qu'on apprend pour ainſi dire à lire dans le grand livre de la nature. Veſale a vraiſemblament tiré d'un chien la figure qu'il a donnée de l'aorte & de ſes vaiſſeaux : elle eſt trop droite, & il n'y a aucune proportion d'obſervée dans la diſtribution des rameaux artériels. Veſale n'a point parlé du canal artériel, &c. ce qui eſt ſurprenant, puiſqu'il connoiſſoit le trou ovale ; & cette découverte, faite à la vérité après Galien, devoit le conduire à l'autre. Ses recherches ſur le péricarde ne ſont pas bien curieuſes : notre Auteur en donne une courte deſcription ; il réfute tout mouvement & toute eſpece d'action de cette membrane ſur le cœur C'eſt un agent paſſif qui met ſeulement le cœur à l'abri de la compreſſion que le poumon pourroit faire ſur lui, ou qui borne l'extenſion des ventricules & des oreillettes. Veſale déduit ſes uſages de la ſtructure membraneuſe du péricarde. Il ſavoit qu'il n'y a que les muſcles qui exécutent des mouvemens dans la machine humaine, & que ſans l'action muſculaire, toutes les parties ſeroient dans un repos des plus parfaits.

Dépourvus des vraies connoiſſances phyſiologiques, pluſieurs Auteurs du dernier ſiecle, Valſalva, Lan-

cisy, Vieussens, Baglivi ont proposé un système contraire, & Mrs. Morgani, Senac & Haller ont réfuté victorieusement ces rêveries. Je les croyois proscrites pour toujours & plongées dans un éternel oubli, lorsque je les ai vu revivre dans les commentaires sur l'Anatomie de Mr. Verdier (*a*).

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Le crâne renferme le plus essentiel des organes; le cerveau, le cervelet, & la moëlle allongée. Le cerveau supérieurement est divisé en deux parties par une duplicature de la dure-mere; il a deux substances, une extérieure qui est cendrée, une interne qui est blanchâtre: celle-ci forme les nerfs. On observe sur la surface extérieure des enfoncemens & des élevations: ce qui forme des sillons où se trouvent nombre de vaisseaux. Le cerveau est dix ou onze fois plus grand que le cervelet, & ils sont liés par le moyen de la moëlle épiniere (*a*). Au-dessus du replis membraneux, ou de la faulx des modernes, la substance blanche de la partie droite du cerveau, se joint avec la substance de même nature de la portion gauche. Les fibres s'entrecroisent & forment un corps dur: (Vesale le nomme calleux). Il y a par-dessus & au milieu une ligne médiane, sur les bords deux sillons (*b*): au-dessous se trouve un prolongement médullaire qui est joint à une membrane qui forme une cloison qui sépare les ventricules; elle est transparente à la clarté du jour. Vesale entre dans des détails plus curieux sur le *septum lucidum*. Je ne puis le suivre dans cet ouvrage; j'y renvoie le lecteur.

Il y a trois ventricules dans le cerveau & un dans le cervelet; il y en a deux au-dessous des corps calleux qui sont très grands, recourbés en forme de *cornes de belier*, rapprochés, étroits en avant & en arriere, larges vers le milieu; il y a quatre paires d'éminences, &c. &c. &c. Vesale donne ensuite une très ample description des autres parties; il a connu les cinq éminences, la glande pinéale, les *testes* & les *nates*. Le troisieme & quatrieme ventri-

(*a*) Pag. 21. Tom. II.
(*b*) Pag. 631.
(*c*) Pag. 662.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

cule ont leur canal de communication. Il a dit quelque chose, d'obscur à la vérité, sur l'hypocarpe & ses productions, sur l'appendice vermiforme, l'arbre de vie, &c. La description que Vésale donne du cerveau, est enfin, pour le dire en un mot, digne des plus grands éloges : on a très peu ajouté depuis sa mort, & l'on ignore aujourd'hui vulgairement beaucoup de points intéressans que Vesale a saisis : il est cependant tombé dans une erreur, en réfutant Herophile sur la membrane qu'il dit tapisser les ventricules. Cette membrane existe réellement, & plusieurs modernes s'en sont attribué la découverte (*a*). Les usages qu'il attribue à la membrane, & les canaux excréteurs qu'il désigne, sont chimériques (*b*). Ses remarques sur les yeux sont intéressantes ; il décrit exactement les humeurs & les replis de l'uvée qu'il dit à tort être percée dans son milieu. Il admet deux chambres ; il divise les membranes de l'œil de celles du cerveau, & il a mal à propos donné au nerf optique la même direction de l'axe de l'œil, &c. &c. &c.

Avant que de finir cet extrait, je dois avertir que Vesale donne, après la description de la partie, le moyen de la préparer & de la démontrer. Cette administration anatomique est presque en tout supérieure à celle que les modernes proposent dans leurs livres d'Anatomie.

Voilà un tableau des connoissances que Vesale avoit de l'Anatomie Elles sont, comme on voit, très étendues. Je suis entré dans un ample détail, afin d'avoir dans cet ouvrage un point fixe auquel on puisse rapporter la plupart des découvertes que beaucoup de modernes se flattent d'avoir faites.

Les connoissances étendues que Vesale avoit en Anatomie, l'ont souvent conduit dans la partie chirurgicale de la Médecine : il a traité avec succès plusieurs plaies à la tête. On lit dans sa Chirurgie la guérison d'une fistule pénétrante dans la poitrine, dont le Grand Duc de Terre-neuve étoit attaqué depuis très long-temps. Il a guéri plusieurs personnes

(*a*) Voyez notre Histoire sur Hérophile.
(*b*) Voyez Schneider.

qui

qui avoient des épanchemens considérables sur le diaphragme. Il n'a point ignoré que chez les enfans les épiphises se séparoient quelquefois du reste du corps de l'os. Cependant il faut avouer que sa Chirurgie n'est pas écrite avec le même soin, & n'est pas aussi intéressante que son Anatomie. Plusieurs Auteurs, & sur-tout Vanhorne, pensent que la Chirurgie de Vesale n'est qu'une compilation, souvent même une traduction des anciens Chirurgiens: Guy de Chauliac sur-tout s'y trouve d'un bout à l'autre. XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Vesale a fait plusieurs expériences sur les animaux; il a connu l'extrême sensibilité de la moëlle épiniere; il a aussi lié les arteres, & a vu que la partie la plus proche du cœur continuoit à battre, au lieu que la plus éloignée se vuidoit & n'avoit plus aucune pulsation (*a*). Il n'a point ignoré que c'étoit du cœur, que le sang étoit poussé dans les arteres, & qu'elles ne se dilatoient que par la force du liquide. Il s'est encore convaincu que le poulmon n'avoit plus aucun mouvement lorsque la poitrine étoit ouverte; que l'animal perdoit la voix quand on lioit ou qu'on coupoit les nerfs récurrens (*b*). Une expérience plus curieuse que Vesale a proposée, c'est de souffler dans les poumons d'un animal immédiatement après sa mort, afin de ressusciter les mouvemens du cœur, &c. &c. &c.

On trouvera dans notre extrait de l'Anatomie de Columbus nombre de détails qui ont du rapport avec l'histoire de Vesale.

Horman (Guillaume) de Sarisburi en Angleterre, mourut en 1535. Nous avons de lui, HORMAN.

Anatomia corporis humani 2 lib.

Il n'y a que Mr. Douglas qui en parle, & je n'ai pu trouver cet ouvrage dans les meilleures bibliotheques de Paris.

Bisianus Landas parle d'un certain Hyllus, Médecin d'Angleterre, & il le dit Auteur de plusieurs commentaires sur Galien. Douglas est le seul qui HYLLUS.

(*b*) Page 659.

(*a*) Voyez Galien & Mundinus, &c.

XVI. Siecle.

en ait fait mention (*a*). Je n'ai pu me procurer cet ouvrage.

1543. FORTIUS.

Fortius (Angelus) Médecin de Veniſe, vécut dans le commencement du ſeizieme ſiecle. Il nous a laiſſé un livre intitulé :

De mirabilibus vitæ humanæ naturalia fundamenta. Venetiis 1543, in-8°. 1555, in-8°.

Cet ouvrage n'eſt pas mal vu ; l'ordre y eſt aſſez obſervé ; la latinité eſt claire, & l'on y trouve nombre de deſcriptions anatomiques aſſez intéreſſantes.

DIONISIUS.

Dioniſius (Paul) Médecin de Vérone, a vécu dans le commencement du ſeizieme ſiecle. Il nous a laiſſé un traité ſur la ſtructure de l'œil en vers hexametres ; il eſt intitulé :

De materiâ oculi & ejus partibus. 1543 (*b*). *Aphoriſmi Hippocratis verſibus redditi. Veronæ* 1599, in-4°. (*c*).

L'Auteur s'eſt plus occupé à remplir les regles de la proſodie, que celles de la Philoſophie qui exige une expoſition claire & ſuccinte des objets ſenſibles : quand on a lu cet ouvrage, on eſt auſſi avancé qu'on l'étoit avant de le connoître : beaucoup de dactiles & de ſpondées, mais point d'Anatomie ni de Médecine, ou du moins ce qui s'y trouve eſt peu exact.

DRIVIERE.

Driviere, connu ſous le nom de (Jerome Thriviere) Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Louvain, naquit au commencement du ſeizieme ſiecle dans un Village nommé Brakela, près de Grand-Mont. Il s'acquit beaucoup de réputation par ſon ſavoir & par ſes ouvrages. Les Auteurs ne s'accordent pas ſur le temps de ſa mort ; Eloy (*d*) la fixe en 1554. Wanderlinden (*e*), Manget (*f*) & Douglas (*g*), diſent qu'il mourut en 1558. Nous avons

(*a*) Pag. 247.
(*b*) Douglas Bibliog. Anatom. ſpecim.
(*c*) Vander-Linden, de ſcrip. Med. & Manget, Bibliotheca ſcriptorum Medicorum, pag. 181.
(*d*) Dict. Hiſt. de la Med. tom. I. p. 302.
(*e*) De ſcript. Med p. 432.
(*f*) Biblioth. ſcript. Med. Tom IV. p. 377.
(*g*) Bibliog. Anatom. ſpecimen, pag. 90.

beaucoup d'ouvrages de lui sur différens objets. Voici celui qui nous intéresse. XVI. Siecle.

Disceptatio cum Aristotele & Galeno, super naturâ partium solidarum. Antuerpiæ 1543, in-8°. On y a ajouté plusieurs argumens sur lesquels on établit certains paradoxes jusqu'ici ambigus ou inconnus. 1543.

Haller (*a*) cite de cet Auteur un discours adressé aux Etudiants en Médecine ; il roule sur les deux sectes des Médecins, & sur leurs différentes méthodes; on le trouve encore cité dans plusieurs autres endroits de l'ouvrage de Haller : on peut l'y voir.

Burres (Laurens) Chirurgien du seizieme siecle, a donné un ouvrage de Chirurgie imprimé à *Erfurt.* 1544, in-4°. (*b*). Il est écrit en allemand BURRES.

Ingrassias (Jean Philippe) Médecin célebre de Palerme, naquit à Rachelburg (*c*) en Sicile en 1510, & fleurit vers l'an 1546 (*d*). Il étoit contemporain de Vesale, d'Eustache, de Columbus, de Fallope & de Cananus. Il fut Professeur en Médecine à Padoue, ensuite à Naples ; il devint Philosophe & Médecin du Roi de Sicile, & enfin parvint en 1563 à la place de premier Médecin de Philippe II, Roi d'Espagne : il remplit tous ces emplois avec honneur & distinction. Lorsqu'il professoit, ses cours étoient si suivis, qu'on ne savoit où loger les auditeurs. L'Anatomie fit long-temps sa principale occupation ; mais il s'adonna dans la suite à la pratique de la Médecine qu'il enseigna en même temps : moyen unique de faire de bons Ecoliers ; car non seulement il étoit à même de leur faire part du fruit de ses lectures, mais encore de ses observations : ainsi il pouvoit, d'après sa propre expérience, donner du poids à Hippocrate, à Galien, à Actius Oribase, &c. &c. qu'il possédoit à fonds, & les critiquer lorsqu'ils en étoient susceptibles. In- 1544. INGRASSIAS.

(*a*) Hist. Med. p. 962.
(*b*) Haller. Meth. stud. p. 722.
(*c*) Rachelburgi.
(*d*) Cette anecdote est tirée de ses ouvrages même : François Baronius ledit de Palerme, mais il est dans l'erreur.

XVI. Siecle.

graſſias ne fut point l'eſclave, mais le Juge éclairé de ces grands hommes.

1544. INGRASSIAS.

On mit en ſa faveur, ſur les murs de l'Univerſité de Médecine de Naples, cette épigraphe.

Philippo Ingraſſiæ, Siculo, qui veram Medicinæ artem, atque Anatomen publicè enarrando, Neapoli reſtituit, Diſcipuli memoriæ causâ. P. P. M. D.

La grande réputation qu'il s'étoit acquiſe le ſuivit par-tout où il porta ſes pas A peine fut-il élevé au rang de premier Médecin du Roi d'Eſpagne (*a*), en Sicile & aux Iſles voiſines, qu'il jouit des premiers honneurs de ſon état. Il étoit comme le chef & l'arbitre des Médecins; c'étoit lui qui étoit le canal des graces & des récompenſes; il faiſoit ſubir aux Candidats des examens multipliés; & à peine étoient-ils Docteurs en Médecine, qu'il les obligeoit à ſe préparer à un examen de pratique qu'il leur faiſoit ſubir quelques années après. Cette maniere de procéder eſt la ſeule qui puiſſe fournir à la patrie de ſavans Médecins, & des Médecins praticiens. Il y a long-temps qu'on a formé en France un pareil projet: il ſeroit temps, pour le bien public, qu'on l'effectuât.

Cependant Ingraſſias ajouta un nouveau luſtre à ſa gloire, en ſoulageant les pauvres peſtiférés. Il régna en 1575 à Palerme, & dans la plus grande partie de la Sicile, une peſte des plus terribles. Ingraſſias fut chargé de l'inſpection des Médecins, & occupa la place de premier Conſeiller de ſanté. Honoré de la confiance du peuple, il fut jaloux de la mériter; & Ingraſſias prit un ſoin extrême des malades, en guérit le plus grand nombre, & il eut une attention particuliere à prévenir la contagion. Ses ſoins ne furent point ſuperflus; la Ville de Palerme fut preſque garantie de cette cruelle maladie, tandis que ſes campagnes en étoient dévaſtées. En reconnoiſſance de ces bienfaits, cette Capitale de la Sicile lui fit tous les mois une penſion de 250 écus

(*a*) Voyez Douglas, p. 185, & Manget, T. III. Biblioth. ſcript. Med.

d'or ; mais Ingraſſias qui ſavoit que la vraie félicité ne ſe trouve point dans les richeſſes, les refuſa ; il accepta ſeulement une ſomme honnête pour faire réparer & orner la Chapelle de ſainte Barbe qui étoit dans l'Egliſe des Peres Dominicains. Par ſes conſeils & ſes inſtances réitérées, il obtint de la République qu'on mettroit à ſec un lac qu'il y avoit autour des murs de la Ville, & dont les exhalaiſons peſtilentielles pouvoient avoir donné lieu au triſte fléau qu'on venoit de combattre. Pénétrés de de la valeur des ſervices qu'Ingraſſias avoit rendus à la patrie, on l'appella preſque d'une commune voix l'Hippocrate Sicilien, *Hippocrates Siculus*.

XVI. Siecle.

1544. INGRASSIAS.

On voit par ces traits recommandables, qu'Ingraſſias fut affable, humain, & doux dans la ſociété ; il ne refuſa jamais ſon ſecours à ceux qui le réclamerent ; & quoiqu'il fît ſa principale occupation de la Médecine, lorſqu'il étoit chez lui il trouvoit le moyen de ſe nourrir de la lecture des meilleurs Hiſtoriens, des Poëtes grecs, latins & italiens : accablé de travaux & d'années, il mourut couvert de gloire le 6 Novembre 1580, à l'âge de 70 ans, & fut enterré dans la Chapelle de ſainte Barbe. Les Médecins, Chirurgiens & Apothicaires de la Ville ſe rendirent au convoi ; le public ſuivit en foule, en verſant un torrent de larmes : & c'eſt-là que peut-être pour la premiere fois on vit les trois corps de Médecine ſe réunir pour louer & pleurer le grand homme qu'on venoit de perdre, & qui étoit également cher à chacun d'eux. Son nom a été célébré par le plus grand nombre d'Hiſtoriens. On en trouvera la liſte dans la bibliotheque des Ecrivains en Médecine de Manget.

Nous avons de lui pluſieurs ouvrages : voici ceux qui ſont de notre objet.

In Galeni librum de oſſibus commentaria. Panormi 1603, in-fol. *Venetiis* 1604, in-fol.

De tumoribus præter naturam. Neapoli 1553, in fol. *Venetiis* 1568

Trattato aſſai bello, ed utile di due moſtri nati in Palermo in diverſi tempi. 1558. *Panormi* 1560, in-4°.

XVI. Siecle. 1544. INGRASSIAS.

Methodus dandi relationes pro mutilatis torquendis, aut à torturâ excusandis, pro deformibus, venenatisque judicandis; pro elephantiacis extra urbem propulsandis, sive intus urbem domi sequestrandis, vel fortassis publicè conversari dimittendis. 1578, 1637, in-fol.

Iatropologia. Venetiis 1544, 1558, in-8°. (*a*).

Ses remarques anatomiques sur Galien, ne roulent que sur les os. Il a commenté Galien, & son ouvrage est divisé en vingt-quatre livres, qui sont remplis de beaucoup d'érudition. Il a donné une exacte description de l'os sphénoïde & ethmoïde. Il a connu les sinus sphénoïdaux (*b*), & les trous, orbitaire antérieur, & orbitaire postérieur; mais je ne crois pas que dans le détail de ses descriptions il se pare de la découverte des petites aîles de l'os sphénoïde, ni qu'il les ait mieux décrits que l'avoit fait Galien; & j'ai tout lieu de m'étonner que Mr. *Winslow*, & autres Anatomistes, aient donné à ces petites aîles du sphénoïde le nom de petites aîles d'Ingrassias. Il y a en Anatomie nombre de dénominations qui ne sont pas mieux fondées. Ingrassias me paroît être le premier Anatomiste qui ait parlé de l'étrier; Columbus s'en est arrogé la découverte: aussi Ingrassias n'a point manqué de la revendiquer, & de titrer Columbus de plagiaire. Fallope, moins ambitieux de gloire que jaloux de dire la vérité, se dépouille de la découverte qu'il croyoit lui-même avoir faite, pour l'attribuer à Ingrassias; Coitier, qui vivoit en même temps, & qui étoit disciple de Fallope, la lui a aussi accordée (*c*); Eustache, si célebre par tant d'autres objets, ne suivit pas la même route; il décrivit l'étrier, & soutint être le premier qui l'eût connu; Vésale, dans sa réponse à Fallope, dit avoir connu cet os à Rome, *industriâ Romanâ*: que désigne-t-il? Mr. de Haller

(*a*) Haller, Methodus stud. Med. 1105.

(*b*) Lisez les pages 75, 76, 77, 78. Edit. in-fol. Panormi 1603.

(*c*) Hæc tria officula priscis fuere incognita, duo à Jacobo Carpenti, unum à Johanne Philipo ab Ingrassia Siculo inventum, page 97. de auditus instrumento.

veut que ce ſoit Euſtache. Cependant ſi l'on peſe toutes ces circonſtances, & ſi l'on fait attention au nombre prodigieux d'auditeurs qu'eut Ingraſſias quand il profeſſoit à Naples, au grand âge qu'il avoit lorſqu'il travailla à l'impreſſion de ſes ouvrages, au témoignage de Fallope & de Coitier, l'on ne doutera point que la découverte ne lui ſoit due à tous égards : d'ailleurs comment Ingraſſias auroit-il oſé la revendiquer, & accuſer Columbus de plagiat ? Apparemment qu'il étoit ſûr de trouver autant de témoins qu'il avoit eu d'Ecoliers qui l'avoient entendu (*a*). Ingraſſias parle auſſi fort au long de la cavité du tympan. Il a connu les fenêtres ronde & ovale, le cordon du tambour qui la traverſe, la plupart des éminences qui s'y trouvent, du limaçon & des canaux demi-circulaires ; les cellules maſtoïdiennes ſont auſſi extrêmement bien décrites ; & ſi l'on en juge par une de ſes planches (*b*), il a

XVI. Siècle. 1544. INGRASSIAS.

(*a*) Quo autem modo id officulum primò nobis cognitum fuerit, dum publicè Neapoli theoricam & praticam, ambas medicinæ ſic vocantur partes, atque, anatomen quoque profitemur ; id tertium non invenimus, ſed reperimus ; ipſum enim minimè quærebamus, quia nullam de eo notitiam, neque ſuſpicionem habebamus. Scalpro autem, malleoque auris oſſa percutientes, ut internas cavernulas, & in ipſis contentas ſubſtantias circumſtantibus ſcholaribus noſtris oſtenderemus, ubi jam duo priora officula demonſtraveramus, tertium id officulum, neſcio quomodo in tabulæ plano, caſu potiùs inſpeximus : quod inſpectum, conſideratumque ac adumuſſim perpenſum, non ex accidenti, ſed ex naturæ propoſito factum eſſe decrevimus. Unde autem reſilierit, & quis ejus eſſet uſus ignorabamus. Statim igitur aliorum animalium, præſertimque boum diverſa capita, quæ in macellis non defuerant, diſſecare aggreſſi ſumus, facilimèque ſingulas oſſis in quo auditûs fit partes obſervando, alteri tandem, longiori ſcilicet, tenui orique incudis cruri annexum, pendenſque ; id tertium officulum invenimus : indeque quàmprimum ad humani capitis diſſectionem reverſi, perpetim illud vel clauſis oculis invenimus, cui quidem veſtigando *ſtaphæ* primum nomen impoſuimus ; quia longe majorem ſimilitudinem hoc officulum habet cum ſtapha, ſeu ſtapede, quàm alia duo cum malleo & incude . . . . cùm tamen a quibuſdam noſtris ſcholaribus (ut compertiſſimum habemus) & rem, & nomen, atque uſum, licet imperfectè hunc didicerint, p. 7, 8.

(*b*) Page 57.

connu le muſcle du marteau dont on accorde la découverte à Euſtache.

XVI. Siecle.

1544. INGRASSIAS.

L'hiſtoire des ſutures du crâne eſt traitée fort au long, & même juſqu'au minutieux & au ſuperflu. L'expoſition des éminences des trous communs ou propres, ſe trouve très détaillée dans le même ouvrage, mais à la vérité d'une maniere peu claire & peu correcte : on trouve ſouvent à la fin ce qui devroit être au commencement. Avant de finir ſur les os même, nous ferons obſerver qu'Ingraſſias s'eſt vanté d'avoir le premier obſervé que les fœtus n'avoient point de ſinus dans les os du crâne ou de la face, & que même ces ſinus étoient fort petits chez les enfans, mais qu'ils croiſſoient avec l'âge. Fallope avoit déja fait cette remarque avant que l'ouvrage d'Ingraſſias fût publié & il y apparence qu'elle lui appartient : il auroit cité Ingraſſias comme il l'avoit fait à l'occaſion de l'étrier. Ingraſſias ne lui rend pas le même ſervice. Parmi nombre d'uſages qu'il aſſigne à ces ſinus, il leur attribue celui de ſervir à la voix, en la rendant plus forte & plus pleine ; les enfans l'ont très petite & très haute, parcequ'ils ont ces ſinus petits ; les adultes l'ont plus pleine, parceque chez eux ces ſinus ſont amples : il en eſt, dit Ingraſſias, à l'égard de ces ſinus, comme des inſtrumens à corde ou à vent qui rendent un ſon d'autant plus grave, qu'ils ont plus de capacité. Ariſtote avoit eu une idée à peu près pareille. Il y a du pour & du contre dans cette explication ; ce n'eſt pas ici le lieu d'en apprécier le vrai & d'en combattre le vicieux ; je me contenterai de dire que cette explication a été adoptée telle qu'elle eſt par la plupart des Auteurs qui ont ſurvécu à Ingraſſias ; on la trouvera ſur-tout très détaillée dans l'Anatomie de Mr. *Deidier*, ancien Profeſſeur en Médecine de Montpellier. L'hiſtoire des dents préſente auſſi quelques particularités ; l'Auteur a connu leur germe, les nerfs, arteres & veines qui vont ſe diſtribuer dans leurs cavités ; il a admis quatre dentitions, une qui ſe fait chez le fœtus contenu dans la matrice ; les autres trois ſe font dans le cours de la

vie : il a connu la membrane qui couvre le germe de la dent. Ingraſſias a fait graver dans ſon ouvrage quelques figures ; mais elles ne ſont point originales : on les trouve dans les ouvrages de Veſale ; il a auſſi parlé des véſicules ſéminales. Ingraſſias a obſervé que les femmes avoient les feſſes plus dodues & plus larges que les hommes (*a*), & cela provient, ſelon lui, de ce qu'elles ont le baſſin plus ample que celui de l'homme ; les femmes ont auſſi les os des iſles plus larges, leur épine eſt plus renverſée en dehors, & leur cavité moyenne eſt plus bombée extérieurement. Les os pubis des femmes different de ceux des hommes par deux endroits ; leur extrémité antérieure eſt moins groſſe, & leur apophyſe plus divaricante, ce qui rend l'arc antérieur du baſſin plus grand : il y a une plus grande diſtance des tubéroſités de l'iſchium entr'elles chez les femmes qu'il n'y en a chez les hommes. Ses remarques anatomiques ſur les autres os de la charpente, ſe trouvent dans les ouvrages dont nous avons déja parlé ; c'eſt pouquoi je n'entrerai point dans des détails ultérieurs.

XVI. Siecle.

1544.

INGRASSIAS.

La Chirurgie d'Ingraſſias renferme quelques particularités curieuſes ; il y parle d'un abcès au cerveau, d'un décolement du col du fémur qu'on avoit pris pour une luxation, d'un empyême guéri en appliquant trois cauteres : il a fait mention d'une dartre au cœur (*b*) qu'on trouva à l'ouverture du cadavre : il dit avoir guéri un hydrocéphale (*c*) par le moyen des hydragogues La Chirurgie d'Ingraſſias eſt remplie de citations tirées des Auteurs Grecs & Arabes ; il les a combinés les uns avec les autres, & ſouvent forcé pour ainſi dire leur texte pour l'accommoder au ſien ; il n'y a preſque point de chapitres dans tout cet ouvrage, quoiqu'infolio : ce qui en rend la lecture fort difficile. Dans pluſieurs endroits, Ingraſſias paroît avoir été fort ſuperſtitieux : il parle de diables qui ſe ſont oppoſés à la cure de pluſieurs maladies, &c. &c.

(*a*) Pag. 246.
(*b*) Schol. p. 544.
(*c*) M. de Haller a indiqué la plûpart de ces objets.

XVI. Siecle.

1544. CAIUS.

Caius (Jean) né en Angleterre l'an 1510 dans la Ville de Norfoleck, se distingua beaucoup dans la Médecine; il étudia dans son pays, & puis dans l'Université de Padoue, sous le célebre Jean-Baptiste Montan. Il reçut le Bonnet de Docteur à Cambridge, & par son mérite il s'acquit l'estime générale : on le nomma en 1547 Médecin du Roi Edouard VI; il devint ensuite successivement celui des Reines Marie & Elisabeth. Ce grand homme avoit plusieurs belles qualités; entr'autres, il étoit fort généreux, comme on peut le voir par les édifices publics qu'il fit rétablir à ses propres dépens. Il finit ses jours l'an 1573; il étoit âgé de soixante-trois ans. Nous avons de lui plusieurs ouvrages fort estimés : voici ceux qu'il a donnés sur l'Anatomie.

Commentarius in libros Galeni de administrationibus Anatomicis; item in ejusdem librum de motu musculorum; in librum de ossibus ad tyrones; in Anatomiam Hippocratis, &c. Basilea 1544, in-4°.

Il a remis ces livres dans leur ancienne intégrité; il y a fait quelques corrections, & les a décorés de ses remarques.

Nous avons encore de ce grand homme si heureux & si laborieux à éclaircir les écrits des anciens, un fragment qui manquoit au septieme livre de Galien sur l'usage des parties. Il a encore traduit fort heureusement plusieurs ouvrages de grec en latin. De plus, il a donné une description fort exacte de la fievre qui fit de son temps tant de ravages dans l'Europe. Ses ouvrages contiennent peu d'Anatomie, il n'eût pas trouvé place dans cette Histoire si M. de Haller ne l'eût inséré dans son Recueil.

HOULLIER.

Houllier (Jacques) Médecin célebre de Paris, qui florissoit vers le milieu du seizieme siecle, étoit d'Estampes, Ville de France dans la Beauce. Il fit une étude particuliere des anciens Médecins, sur-tout des ouvrages d'Hippocrate, dont il nous a laissé un commentaire. Il exerça la pratique de la Médecine avec beaucoup de célébrité : ce qui le mit à même d'acquérir de grandes richesses & de se faire une réputation des plus brillantes. Il eut plusieurs enfans qu'il

XVI. Siecle.

1544. HOULLIER.

plaça très honorablement : il y en eut un Conſeiller à la Cour des Aides de Paris, qui ſe diſtingua par ſon génie & par ſon goût exquis pour les ſciences : c'eſt à ce fils que nous ſommes redevables de la plupart des ouvrages de Jacques Houllier, dont nous jouiſſons aujourd'hui ; il préſida lui-même à l'édition de pluſieurs que ſon pere n'avoit pu ou n'avoit pas voulu faire imprimer de ſon vivant. Les ſoins pénibles de la pratique de la Médecine n'empecherent pas Houllier de profeſſer ſes différentes parties ; il s'adonna ſur-tout à la partie chirurgicale, & il aida Tagault dans ſon commentaire ſur Guy de Chauliac ; il ajouta même de ſon chef un traité de matiere médicale qui a été fort goûté. Il rempliſſoit les devoirs de ſon état avec un zele extrême : auſſi a-t-il fait du bien au public, & par lui-même, & par les bons Médecins qui ſortoient de ſon école, & dont pluſieurs ſe rendoient recommandables, ſurtout Louis Duret. Ce ſavant commentateur d'Hippocrate, Jacques Houllier, mourut l'an 1562 (*a*).

Nous avons de lui pluſieurs ouvrages : voici ceux qui ſont de notre objet.

De materiâ Chirurgicâ libri tres. Pariſiis 1544, in-fol. 1552, 1610, in-fol. *Lugduni* 1547, in-8°. *Francofurti* 1589, in-12. *cum Tagaultio & in collectione Geſneri* 1555, in-fol.

La matiere médicale d'Houllier eſt diviſée en quatorze chapitres ; dans le premier il traite des répercuſſifs ; dans le ſecond, des remedes attirans ; dans le troiſieme, des réſolutifs ; dans le quatrieme, des émolliens ; dans le cinquieme, des ſuppuratifs ; dans le ſixieme, il expoſe les moyens d'ouvrir les abcès ;

(*a*) De Thou dans le trente-quatrieme Livre de ſon Hiſtoire parle de lui en ces termes : » c'étoit un homme, dit il, illuſtre » par la Philoſophie, & par la Médecine. Comme il étoit riche » & qu'il ne ſe ſoucioit pas du gain, qui eſt fort conſidérable » pour ceux de cette profeſſion dans cette grande Ville ; il ap» porta dans la Médecine un jugement ſi élairé, par une pro» fonde méditation, qu'il guériſſoit heureuſement les maladies » déſepérées, que les autres qui ne faiſoient que fatiguer leurs » mules, en courant de malades en malades, ne connoiſſoient » pas ».

XVI. Siecle.

1544. HOULLIER.

dans le huitieme, il traite des ſarcotiques; dans le neuvieme, des dépilatoires; dans le dixieme, des agglutinatifs; dans le onzieme, des eſcarotiques; dans le douzieme, il s'occupe de la douleur, & indique les remedes calmans; dans le treizieme, il s'agit de l'hémorrhagie & des remedes qu'il faut employer pour l'arrêter; dans le dernier livre, l'Auteur indique les remedes qu'il convient d'employer dans la plupart des maladies des os.

Cette matiere médicale externe eſt en général bonne. L'Auteur a ramaſſé dans ce traité ce qu'il y avoit de plus connu, & qu'on avoit écrit ſur cette matiere. Il a évité la confuſion qui regne dans les écrits de la plupart des anciens, & il a éprouvé la plus grande partie des remedes qu'il indique Ce qu'il dit ſur les abcès & ſur la maniere de les ouvrir, mérite d'être conſulté. Dans toutes ſes deſcriptions, l'Auteur donne des marques de ſon profond ſavoir en littérature & en Médecine. Ce livre eſt par-tout écrit avec beaucoup d'ordre & de clarté: j'en conſeille la lecture.

WILLICH.

Willich (Joſſé) né à Reſel en 1501, ville de la Province de Varmeland dans la Pruſſe, ſe diſtingua beaucoup parmi les Médecins de ſon temps; il fut d'abord reçu Maître ès Arts à Francfort ſur l'Oder; il expliqua enſuite publiquement dans cette Ville les bucoliques de Virgile, & fit imprimer des commentaires qu'il avoit faits ſur cet ouvrage. Moreri, au lieu de Francfort, dit Erfort (*a*). Linden (*b*) dit qu'il n'y profeſſa que pendant quelque temps. Et 1524 il fut nommé Profeſſeur de grec dans l'Univerſité de cette Ville; on dit même qu'il fut Recteur. L'an 1541 on le reçut Docteur & Profeſſeur en Médecine dans la même Univerſité; il étoit pour lors âgé de quarante ans; il mourut onze ans après l'an 1552, & le cinquante-unieme de ſon âge. Il avoit excellé dans toute ſorte de ſcience; il s'étoit ſur-tout appliqué à l'interprétation des œuvres d'Hippocrate; & l'habileté qu'il montra dans ce genre d'écrire, auroit ſuffi

(*a*) Diction. Hiſt.
(*b*) Pag. 707. de ſcript. Med.

pour lui gagner l'eſtime de tout le monde, s'il ne ſe la fût pas déja acquiſe par mille autres belles qualités. XVI. Siecle.

1544. WILLICH.

Il laiſſa en mourant un fils de ſon nom, qui fut comme lui, grand Philoſophe & Médecin célebre; il mourut à Francfort ſur l'Oder le 5 Juillet 1590. Nous avons du pere un ouvrage anatomique, intitulé :

Commentarius Anatomicus, ſeu diligens omnium partium corporis humani enumeratio, cum dialogo de locuſtis. Argentor. 1544, in-8°.

Cet ouvrage, ſelon Mr. Haller, eſt extrait de ceux de Galien : en voici une notice; on pourra les comparer. L'épitre dédicatoire qui eſt à la tête de ce commentaire, fait un détail des écrits qu'il a compoſés ou qu'il doit publier; il y promet de donner dans la ſuite, ſur l'Anatomie, des ouvrages plus exacts que ſon commentaire. Je doute fort qu'il ait tenu ſa parole, ou du moins s'il l'a fait, nous ne connoiſſons point ce qu'il a écrit.

Le commentaire contient une ſuccinte deſcription de toutes les parties du corps humain, par demandes & réponſes. Il eſt diviſé en quatre livres. L'Auteur examine d'abord quelles ſont les parties du corps; combien il y en a, ainſi que de cavités, & comment il faut diviſer la baſſe région du ventre; il paſſe enſuite à la deſcription des muſcles de l'abdomen, traite du méſentere, du péritoine, des inteſtins, des reins, du foie, de la rate, de la veſſie, de la verge, des teſticules, des vaiſſeaux de la ſemence des hommes & des femmes, & des enveloppes du fœtus. Il compare la veine-cave à un aqueduc, d'où le ſang ſort par de petits tubes pour aller ſe diſtribuer à toutes les parties du corps; il paſſe enſuite au cœur qui eſt diviſé en pointe & en baſe; il fait l'énumération des côtes, il traite du ſternum, des cartilages & des membranes de la poitrine, du médiaſtin, de la plevre; il donne la figure des poumons & indique quelle eſt leur ſubſtance & les vaiſſeaux qu'ils ont. On trouve encore vers la fin de ce commentaire quelques notes ſur l'âpre

artere, &c. & le chemin qu'elle fait pour aller au col & à l'épine.

XVI. Siecle.

1544. WILLICH.

Cet Auteur ne manque pas de donner quelquefois dans certaines explications puériles qui mettent quelqu'obscurité dans son ouvrage, qui, comme l'a dit Mr. de Haller, est un extrait pur & simple de ceux de Galien.

1545. BUCCA-FERREI.

Bucca-Ferrei, ou Bocca-di-Ferro (Louis) de Boulogne, célebre Philosophe, qui vivoit dans le seizieme siecle, étudia sous Alexandre Achillini, & s'attacha à la Médecine; il fut engagé à enseigner la Philophie, & il le fit avec tant de succès, qu'on le regarda comme le plus grand Philosophe de son siecle. Deux Cardinaux de la maison de Gonsague, ses écoliers & ses amis, lui procurerent des bénéfices, & lui persuaderent d'aller à Rome; ce qu'il fit sans hésiter, & y fut très bien accueilli; il y enseigna depuis l'an 1521 jusqu'en 1526 que cette ville fut prise par les Impériaux. Il retourna à Boulogne où il reprit ses exercice, aimé, estimé & honoré de tout le monde. Il y mourut le 3 Mai 1545, âgé de soixante-trois ans. Nous avons de cet Auteur,

Oratio de principatu partium corporis.

Ce discours se trouve dans l'apologie de François Puteus, pour Galien, contre André Vesale.

Il se trouve encore dans le traité de Gaspard Hoffman, intitulé, *pro veritate*, imprimé à Paris en 1647. Il n'a que trois pages & demie in-4°. & ne contient rien de particulier.

PAULUS.

Paulus Juliarius, Médecin célebre de Verone, florissoit vers le milieu du seizieme siecle. Nous avons de lui deux ouvrages de Chirurgie, intitulés:

De vulnerum capitis curatione libellus. Veronæ 1581, in-4°. in-12. *Venetiis* 1549, & se trouve à la bibliotheque du Roi. *De lepra & ejus curatione. Veronæ* in-12. 1545.

Ce traité n'est point annoncé dans les ouvrages de Vanderlinden; il se trouve, comme le précédent, à la bibliotheque du Roi.

L'ouvrage des plaies à la tête ne contient que cinq pages; l'Auteur y expose en abregé les principaux

symptomes qui surviennent à la suite des fractures du crâne. Il ordonne l'opération du trépan, dans le cas de fracture avec épanchement, & le proscrit dans toute autre circonstance : le contact de l'air est dangereux au cerveau & à la dure-mere, & il ne faut exposer les parties à ses influences que dans des cas de nécessité absolue. XVI. Siecle. 1545. PAULUS.

Les Auteurs qui ont écrit sur la lépre étoient, selon lui, peu au fait de la question, comme dans la plupart des autres maladies : ils ont écrit sans trop savoir ce qu'ils faisoient ; la plupart ont fait consister, c'est toujours Paulus Juliarius qui parle, leur mérite à publier de gros volumes dans lesquels le lecteur se perd (*a*). Les Arabes seuls ont fait tant d'especes de lépres, & se sont servis d'un si grand nombre de termes pour les caractériser, qu'ils ont mis de la confusion dans les choses les plus simples ; quoique l'éléphantiasis fût une maladie différente de la lépre, ils l'ont regardée comme une & même maladie. On s'attendroit à ce début, que Paulus Juliarius va donner des signes caractéristiques de chacune de ces maladies ; mais il se perd dans des raisonnemens fastidieux : l'une vient, suivant lui, de la bile, l'autre de la mélancholie : par une autre inconséquence, il prescrit un même traitement à deux maladies qu'il croit différentes ; les saignées, les purgations & les emplâtres qu'il indique, sont les remedes qu'il prescrit sans choix & presque sans indications. Ce traité n'a que six pages. Si l'Auteur se fût rendu justice, il auroit du craindre qu'en condamnant au feu les ouvrages des plus grands hommes qui l'avoient précédé, il ne prononçât lui-même sa condamnation ; car son livre n'est point digne d'être à côté de ceux même qu'il a condamnés aux flammes.

Gorris (Jean de), en latin Gorreus, Médecin célébre, fleurissoit dans le seizieme siecle, né en 1505, GORRIS.

(*a*) Ego vero artis prolixitatem cognoscens, longiorem efficere non erubescerem, eoque magis quod me palam dicentem audierint, longè meliùs futurum pro humanâ salute si præter Hyppocratem & Galenum, paucis dumtaxat exceptis, omnes libri qui de medicinâ editi sunt igne comburerentur.

XVI. Siecle.

1345. GORRIS.

étoit de Paris, & fils de Pierre de Gorris de Bourges, Médecin. On peut dire, dit Scevole de Sainte-Marthe, qu'il posséda parfaitement les deux choses les plus nécessaires pour former un excellent Médecin, car il savoit très bien le grec, & avoit une parfaite connoissance des secrets de la nature. On la regardé comme un des plus grands Poëtes Latins; il traduisit les Œuvres du Poëte Nicandre de grec en latin, & y a ajouté ses notes; il publia les définitions de la Médecine. Il avoit préparé d'autres ouvrages dont il auroit enrichi cette science; mais un fâcheux accident qui lui arriva le détourna de son objet. Des soldats armés qui arrêterent un carosse dans lequel il étoit, lui firent tant de peur, qu'il en devint comme tout perclus de ses sens. Ce savant homme vécut plusieurs années dans cet état déplorable, & mourut en 1577, âgé de soixante & douze ans. Nous avons de ce célebre Auteur,

Hippocratis Coï medicorum principis de geniturâ & naturâ pueri libellus. Parisiis 1545, 1564, in-4°. page 83.

Il a donné avec cet ouvrage de savantes remarques en grec & en latin, dans lesquelles il tâche d'expliquer pourquoi la mere est en général destinée à accoucher au bout de neuf mois, &c. La seule entreprise de l'Auteur fera regarder son livre plutôt comme un roman que comme un ouvrage de Médecine.

Definitionum medicarum lib. 24, litteris græcis distincti. Parisiis 1564, in-fol. *Francofurti* 1578, 1601.

Ce dernier ouvrage, qui a été admiré de tous ceux qui l'ont vu, & qui probablement ne le sera pas moins de ceux entre les mains desquels il tombera dans la suite, est un lexicon des termes de Médecine, dérivés du grec, avec une explication & comparaison des autres Auteurs classiques.

GEMINI.

Gemini (Thomas) s'établit à Londres, étoit un ouvrier étranger qui gravoit avec beaucoup d'industrie. Il grava le premier sur du cuivre les figures d'André Vesale, qui deux ans auparavant avoient paru en Allemagne sur du bois. Cet homme possédoit l'art de graver dans une grande perfection; mais il

il s'eſt rendu très blâmable en ſupprimant le nom de Veſale, & en aſſurant que les deſſeins étoient de ſon invention (a). Il donne dans ſes tables une deſcription de toutes les parties du corps humain qu'il a tirée de l'épitome de Veſale : a ajouté la même explication que lui, & doit en remercier Mr. Udel & d'autres Docteurs qui lui ont ſervi de pédagogues, car il étoit auſſi ignorant dans l'Anatomie que dans le latin & l'anglois, dont il n'avoit aucune connoiſſance. XVI. Siecle. 1545. GEMINI.

Il y a eu trois éditions de cet ouvrage : la premiere parut en latin ſous le regne de Henri VIII ; la ſeconde, qui fut donnée ſous Edouard VI, étoit écrite en anglois ; la troiſieme, auſſi écrite en anglois, parut du temps de la Reine Eliſabeth. Cet ouvrage eſt intitulé : voyez les ouvrages de M. Eloy.

Compendioſa totiûs Anatomiæ delineatio ære exarata per Thomam Geminum. Londini 1545, in-fol. page 140.

Il fut traduit en anglois à Londres en 1553, in-fol. & en 1559.

Riviere (Charles, de la) Chirurgien qui vivoit vers le milieu du ſeizieme ſiecle, a donné une traduction des ouvrages de Charles Etienne ſur la diſſection des parties du corps, a compoſé les planches qui s'y trouvent, & y a ajouté quelques réflexions anatomiques. RIVIERE.

Gomezius (Alphonſe) étoit Chirurgien de Seville ; il naquit vers le commencement du ſeizieme ſiecle. Nous avons de lui un livre intitulé : 1546. GOMEZIUS.

De tumorum præparatione. Hyſpali. 1546, in-12.

Ce livre eſt fort rare ; je n'ai pu me le procurer.

Bucoldianus (Gerard) eſt l'Auteur du traité ſuivant. 1547. BUCOLDIANUS.

De puellâ quæ ſine cibo & potu vitam tranſigit, brevis narratio. Pariſiis 1547, in-8°.

Fleſſelle (Philippe) étoit Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, dont il ſoutint vivement les droits contre tous ceux qui oſerent les enfreindre. FLESSELLE.

Nous avons de lui un ouvrage ſur la Chirurgie, intitulé :

(a) Dictionnaire de l'Encyclopedie, p. 413. Tome I.

XVI. Siecle.

1547. FLESSELLE.

Chirurgie rationelle. A Paris, in-8°. 1553. Cette édition eſt connue de tous les Hiſtoriens. Il y en a une autre plus ancienne à la bibliotheque du Roi; elle eſt de 1547, chez Jacques Gaulterot. Cet ouvrage eſt dédié au Cardinal Chatellan, & l'épitre dédicatoire eſt en latin, quoique l'ouvrage ſoit en françois. Cet ouvrage eſt de peu de conſéquence; l'Auteur l'a rempli de définitions des tempéramens & des humeurs; tantôt c'eſt la mélancholie; tantôt c'eſt de la bile qui domine, &c. &c. Cet ouvrage peut donc tout au plus être rangé parmi les livres inutiles.

Mr. Fleſſelle étoit communément conſulté dans tous les cas chirurgicaux; & en effet, il avoit des connoiſſances dans cette partie. Ambroiſe Paré (*a*) rapporte de lui un fait ſingulier.

» Mr. Fleſſelle, dit-il, Docteur en la Faculté de » Médecine, homme ſavant & bien expérimenté, » me pria un jour de l'accompagner au Village de » Champigny, deux lieues près de Paris, où il avoit » une petite maiſon; où étant arrivé, cependant » qu'il ſe promenoit en la cour, vint une groſſe » garce, en bon point, lui demanda l'aumône » en l'honneur de M. Saint Fiacre, & levant ſa » cotte & chemiſe, montra un gros boyau de lon- » gueur de demi-pied & plus, qui lui ſortoit du » cul, duquel découloit une liqueur ſemblable à de » la boue d'apoſtême qui lui avoit teint & bar- » bouillé toutes ſes cuiſſes, enſemble ſa chemiſe, » devant & derriere, de façon que cela étoit fort » vilain & des-honnête à voir. L'ayant interrogée » combien il y avoit de temps qu'elle avoit ce mal, » elle lui fit réponſe qu'il y avoit environ quatre ans: » alors ledit Fleſſelle contemplant le viſage & l'ha- » bitude de tout ſon corps, cognut qu'il étoit im- » poſſible, (étant ainſi graſſe & feſſue), qu'il put » ſortir telle quantité d'excrémens, qu'elle en devint » émaciée, ſeiche & hectique: alors d'un plein ſaut » ſe jetta de grande colere ſur cette garce, lui donnant » pluſieurs coups de pied ſous le ventre, tellement

(*a*) Page 669, édition de Lyon, année 1641. Hiſtoire d'une Cagnardiere feignant être malade du mal de S. Fiacre, & lui ſortoit du cul un long & gros boyau fait par artifice.

» qu'il l'arrêta & lui fit ſortir le boyau hors de ſon
» ſiege avec ſon & bruit, & autre choſe, & la con- XVI. Siecle
» traignit lui déclarer l'impoſture : ce qu'elle fit, 1547.
» en diſant que c'étoit un boyau de bœuf noué en FLESSELLE.
» deux lieux, dont l'un des nœuds étoit dans le cul,
» & étoit ledit boyau rempli de ſang & de laict
» mêlés enſemble, auquel elle avoit fait pluſieurs
» trous, afin que cette mixtion s'écoulât; & de rechef
» cognoiſſant cette impoſture, lui donna pluſieurs
» autres coups de pied deſſus le ventre, de ſorte
» qu'elle feignoit être morte. Lors étant entré dans
» ſa maiſon pour appeller quelqu'un de ſes gens,
» feignant envoyer querir des Sergens pour la conſti-
» tuer priſonniere; elle voyant la porte de la cour
» ouverte, ſe leva ſubit en ſurſaut, ainſi que ſi elle
» n'eût point été battue, & ſe print à courir, &
» jamais plus ne fut vue audit Champigny ». Ce
fait donne un idée du caractere bouillant & impétueux 1548.
de M. Fleſſelle. GOUPIL.

Goupil (Jacques) de Luçon, Médecin célebre dans le ſeizieme ſiecle, étoit d'une bonne famille, alliée de celle de Tiraqueau. Il étudia dans l'Univerſité de Poitiers, d'où il alla en Saintonge, où il ſe chargea de l'éducation de quelques enfans nobles de la Province; il vint enſuite à Paris, y écouta les leçons que Pierre Danes faiſoit ſur la langue grecque au College royal. Par ſon aſſiduité & par ſes talens perſonnels, il mérita l'eſtime de cet illuſtre Profeſſeur, & celle de ſon collegue, Mr. Touſſin, ſon zèle augmenta en fréquentant ces deux Rhéteurs, il étudia la Médecine, & fut fait Licencié en 1548, & reçut le bonnet de Docteur quelque temps après. Yves Roſpeau, ſon Panégiriſte, dit dans des vers latins qu'il fit à ſa louange, qu'il excella dans la Médecine, & qu'il ſe diſtingua dans l'éloquence & la poëſie. Son mérite le fit connoître de Henry II, qui le nomma en 1554 (a) pour remplir la chaire de Profeſſeur en Médecine au College royal que Jacques Sylvius ou Dubois venoit de laiſſer vacante par ſa mort. Avant qu'il eût été nommé à cette pla-

(a) Duval, livre intitulé, le Collége Royal, p. 65.

XVI. Siecle.

1548. GOUPIL.

ce, il avoit donné de bonnes éditions de quelques Médecins Grecs, qu'il avoit enrichies d'obſervations pour en rendre la lecture plus facile & plus utile. Dès 1548, il mit au jour douze livres d'Alexandre de Tralles ſur la thérapeutique, & il y joignit un traité de Rhazes ſur la peſte. Goupil exerça ſa charge avec beaucoup de diſtinction juſques vers l'an 1568 (*a*), quoiqu'on liſe dans Moreri qu'il ne vécut que juſqu'en 1564. Ce grand homme mourut du chagrin de ce qu'on avoit pillé ſa bibliotheque compoſée d'un grand nombre d'imprimés & des manuſcrits qu'il avoit raſſemblés avec beaucoup de ſoin & de dépenſes. Voici un ouvrage analogue à notre objet, qui eſt ſorti de ſa plume; il contient peu de Chirurgie, c'eſt cependant le ſeul qui lui ait mérité une place dans notre Hiſtoire.

Actuarii Joan. Fr. Zachariæ de actionibus & affectibus ſpiritûs animalis græcè edidit. Diſputatio de partu cujuſdam infantulæ Agennenſis.

On trouve ce dernier ouvrage dans la ſixieme partie de ceux de Jacques Sylvius, in-fol.

VICARY.

Vicary (Thomas) naquit à Londres vers le commencement du ſeizieme ſiecle. Goëlicke (*b*) le dit premier Chirurgien de l'Hôpital Saint Barthelemi de Londres, & Douglas aſſure qu'il fut le premier à écrire en anglois ſur l'Anatomie. Ce titre, dit Mr. Eloy (*c*), eſt la circonſtance la plus remarquable de ſa vie: ſon livre eſt intitulé: *The Angliſman's treaſure, or the true Anatomy of man's body.* Le tréſor d'un Anglois, ou la véritable Anatomie du corps humain. Il fut imprimé à Londres en 1548, *ibidem* en 1577, in-8°. *ibid.* 1587, in-4°. *ibid.* 1633.

1549. MOLLINIUS.

Antoine Mollinius vivoit vers le milieu du ſeizieme ſiecle. On ignore ſes qualités & le pays où il a vécu.

Nous avons de lui,

De diverſa hominum natura cognoſcenda, prout à

(*a*) Duval, Liv. intit. le Colleg. Royal.
(*b*) Introductio in Hiſtoriam litterariam Anatomes, &c.
(*c*) Pag. 448. Tom. II. Diction. Hiſtorique de la Médecine.

veteribus Philosophis ex corporum speciebus reperta est. 1549, in-8°. XVI. Siecle.

Nous ne sommes pas plus instruits sur l'histoire de Fortunatus Affaitat; nous savons seulement qu'il est l'Auteur d'un ouvrage intitulé : *De hermaphroditis. Venetiis* 1549. 1549. AFFAITAT.

L'Auteur admet leur existence, & il rapporte, pour la prouver, nombre d'observations qu'on lui a communiquées, ou qu'il a lues; il se cite très peu lui-même. On comprend assez ce que peut valoir un ouvrage qui roule sur un objet chimérique.

Cornax (Mathias) Médecin, disciple de Nicolas Massa, fut Professeur à Vienne, & vivoit dans le seizieme siecle. Nous avons de lui, 1550. CORNAX.

Historia quinquennis fere gestationis in utero, & quomodo infans semiputridus, resectâ alvo, exemptus sit, & mater curata evaserit. Venetiis 1550, in-4°.

Historia 11 *quod eadem fœmina denuò conceperit & interierit. Ibid. Eadem cum multis appendicibus similis argumenti prodiit, cum ejus consultationibus medicis. Basileæ* 1564, in-4°.

Ses ouvrages méritent d'être scrupuleusement examinés : il y est question d'une femme enceinte, qui, après le terme ordinaire de la grossesse, sentit les douleurs de l'enfantement : elles furent extrêmement vives, & l'on entendit un craquement (*a*) dans le ventre de la mere : cependant les symtomes devinrent moins urgens; quoiqu'ils ne fussent point calmés, la malade vécut quatre ans avec le ventre distendu, des douleurs & un écoulement purulent par la vulve. Il survint pendant cet espace de temps un abcès vers le nombril, par lequel il s'écoula une grande quantité de matiere purulente, & il en sortit plusieurs fragmens osseux. Un autre abcès s'étant formé à quelque distance de celui-ci, le péroné du fœtus en sortit en entier avec des portions de quelques autres os.

Les symptomes venoient de plus en plus fâcheux,

(*a*) Fragor quidam increpuit : à la seconde page en se donnant soi-même la peine de les compter, car il n'y a point de numéro aux pages.

XVI. iecle. 1550. CORNAX.

& l'on n'avoit qu'à attendre une mort prochaine ; lorſqu'on prit le parti de faire l'opération céſarienne : avant d'y recourir, l'Auteur & les conſultans furent long-temps dans l'embarras ; mais enfin ils céderent aux conſeils d'Hippocrate, *extremis morbis, extrema remedia.* On conſulta les parens de la malade ; on leur repréſenta le danger de la maladie, & celui de l'opération ; mais ils ajouterent qu'il n'y avoit de reſſource que dans l'opération : ils acquieſcerent en conſéquence, pour ſe conformer à l'opinion commune.

Mathias Cornax fit faire l'opération en préſence de deux Docteurs en Médecine ; Jean Enzianez & Mathias Cornax. Cette opération conſiſta à aggrandir la plaie qui s'étoit déja formée auprès de l'ombilic, en dirigeant l'inciſion vers le côté droit, le long des muſcles droits, de l'étendue d'un demi-pied & deux pouces environ. Notre Docteur en traça la route, & le Chirurgien la ſuivit (*a*). L'ouverture faite, il s'exhala une odeur des plus fœtides ; on retira tout de ſuite l'enfant contenu dans la matrice : il étoit à demi pourri, & très petit ; la tête ſeule parut en aſſez bon état.

Pendant l'opération la femme montra un courage héroïque, & ne ſentit aucune foibleſſe : on travailla enſuite à l'appareil, & on s'occupa à preſcrire un régime approprié à la circonſtance. Les ſutures ne furent point miſes en uſage (*b*), cependant la cicatrice ne fut pas moins belle, ne tarda pas long-temps à ſe former, & la femme recouvra une parfaite ſanté.

Le ſuccès de cette opération, dit Cornax, doit prouver aux femmes enceintes qu'il y a un Dieu qui a un ſoin particulier d'elles, & qui préſide à leurs couches.

Dans le ſecond ouvrage que nous avons annoncé, l'Auteur dit que cette femme devint enceinte de nouveau, & qu'elle accoucha heureuſement. Cette obſervation eſt très curieuſe ; il eſt ſurprenant qu'elle

(*a*) Sectio cum ſummâ diligentiâ pacta eſt, linea autem ſectionis ex meâ deſignatione ducta eſt.... à Chirurgis undique liberatum eſt & exemptus fœtus, &c.

(*b*) Sine ullâ futurâ.

soit inconnue à la plupart de nos Chirurgiens.

XVI. Siecle.

Notre Auteur parle dans son premier ouvrage de quelques abcès à la base du cœur, qu'on trouva dans un sujet qu'une mort subite venoit d'enlever. Cette ouverture se fit en présence des Docteurs Jean Newman, Jean Enzianez, Martin Stainpeiff, Uniclhelmo Pilinger, George Tafter, Simon Lucz, Leopold Jordan, Jean Gastgeb, Uldaric Fabri, Jean Haen. Il y avoit deux Chirurgiens; savoir, Maître Wolfangus & Maître George. Nicolas Massa avoit déja parlé d'un pareil abcès au cœur; mais avec cette différence, que le sujet qui en étoit mort n'avoit senti aucune syncope, au lieu que l'homme qui fait le sujet de l'observation de Cornax, y fut fréquemment sujet avant sa mort.

1550. CORNAX.

La Ville de Fribourg en Brisgau vit naître en 1501, dans l'enceinte de ses murs, le célebre Médecin Jacques Milich, il reçut le jour d'un pere distingué dans la magistrature, qui lui donna une éducation digne de sa naissance. Milich commença ses études dans sa patrie, & alla les continuer à Vienne, où il lia une étroite amitié avec Erasme, Philippe Melancthon, Joachim Camerarius, & quantité d'autres grands hommes qui floriffoient de son temps. Notre Auteur étudia avec beaucoup de soin les Mathématiques; on assure qu'il fut le premier avec Volmare à les introduire à Wittemberg: il vint en 1524 dans cette Ville, & y fut nommé Professeur en Médecine, qu'il enseigna pendant plusieurs années, il l'exerça même avec tant de succès, que quand les Princes d'Enhal étoient indisposés, ils n'avoient pas d'autre Médecin que lui. Cet Auteur célebre, qui nous a donné quantité d'ouvrages excellens, mourut d'apoplexie, âgé de cinquante huit ans, en 1559. Voici le titre des ouvrages analogues à notre partie.

MILICH.

Oratio de studio doctrinæ Anatomiæ. Wittembergæ 1550, in-8°.

On trouve encore ce discours dans le tome second des déclamations choisies de Philippe Melancthon, page 385. *Basileæ* 1542.

XVI. Siecle.

Oratio de partibus & motibus cordis extat. ibid. page 291.

1550. MILICH.

Oratio de pulmone & discrimine arteriæ tracheæ & æsophagi ext. ibid. page 679.

Je n'ai pu me procurer ces ouvrages, & les Historiens ne m'ont rien fourni : c'est pourquoi je me borne à l'exposition de leurs titres.

CURTIUS.

Curtius (Mathieu) Médecin de Pavie, florissoit en Italie vers l'an 1530 ; il se distingua principalement à Boulogne, à Padoue, à Florence & à Pise ; il fixa son séjour pendant un certain temps dans chacune de ces Villes, d'où il fut appellé dans presque toutes les autres d'Italie ; il fut plusieurs fois consulté par le Pape Clément VII ; & le suivit à Marseille dans un voyage. Les grandes occupations de la pratique ne l'empêcherent pas de composer plusieurs ouvrages. Après une longue suite de travaux, il revint dans sa patrie, & y mourut à l'âge de soixante & dix ans. Cosme de Medicis, qui avoit la plus grande estime pour Curtius, lui fit élever un tombeau sur lequel on grava cette épitaphe.

Matth. Curtio Ticinensi
Qui Hippocratis Galenique Vindex, salutis augurium egit,
Medicinamque exercendo & Colendo ipse valens semper excoluit
Monumentum hoc amplius quam F. F. T. P. I.
Cosmus Med. Florentiæ Dux II. ære suo, p. c.
Anno 1564
Vixit annos LXX.

Nous avons de lui plusieurs ouvrages d'Anatomie ; entr'autres, un commentaire sur Mundinus : on n'y trouve rien qui désigne le grand homme : il y a apparence que ses occupations dans la pratique de la Médecine l'ont empêché de fouiller dans les cadavres : seul moyen d'apprendre l'Anatomie. Quoiqu'il ait commenté Mundinus, j'ose assurer qu'il n'en savoit pas autant que lui. Dans le texte de Mundinus on reconnoît un observateur zélé & véridique : dans le commentaire de Curtius l'on ne trouve qu'un raisonneur qui veut donner la cause de la cause, qui

cite à tort & à travers Galien (*a*), dont il vénere jusqu'aux erreurs, Averrhoës qu'il suit dans toutes ses maximes, Avicenne qu'il imite dans ses descriptions les plus vicieuses. Curtius étoit, à mon avis, un très mauvais Anatomiste, & je ne sais pourquoi on l'a tant préconisé. J'espere que ceux qui liront ses ouvrages, en lui rendant la justice qu'il mérite, seront de mon avis.

XVI. Siecle. 1550. CURTIUS.

Ses ouvrages sont, *in Mundini Anatomen explicatio. Papiæ* 1550. *Lugduni* 1551, in-8°. *De septimestri partu, consilium; extat inter opuscula inscripta de dosibus tractationis medicinalis. Venetiis* 1562, in-8°.

Textor (Benoît) célebre Médecin qui florissoit vers le milieu du seizieme siecle, naquit au Pont-de-Vaux dans la Bresse, & se distingua par nombre d'ouvrages de Médecine. Voici ceux qu'il nous importe d'annoncer. TEXTOR.

De cancro & ejus naturâ & curatione. Lugduni 1550, in-8°.

Ce traité, suivant que l'Auteur nous l'apprend, est extrait des meilleurs ouvrages qu'on avoit déja donnés en ce genre : selon lui on ne trouvoit dans l'un que le diagnostic, dans l'autre le prognostic : quelques uns s'étoient contentés d'indiquer les moyens curatifs sans prescrire les cas qui en autorisoient l'usage, ou qui les proscrivoient ; ainsi dans tous il y avoit quelque chose de défectueux. Textor a pris le parti, à ce qu'il dit, de combiner ce que chacun a écrit sur cette maladie, & d'en composer un ample traité (*b*). On croiroit à l'entendre qu'il parle d'un in-folio, ou du moins d'un gros volume. Son ouvrage ne comprend que quarante-cinq pages in-12, gros caractere, encore y trouve-t-on nombre de formules extraites des ouvrages de Paulus, d'Avicenne, de Guy de Chauliac, de Tagault, &c. Il faut cependant avouer que cet ouvrage est écrit avec beaucoup d'ordre & de clarté. L'Auteur a distingué le cancer dans ses différens états, & il a ordonné les remedes

(*a*) Nunquam autem perfectè adeo habita fuit Anatomiæ cognitio ac Galeni temporibus, &c. p. 5. *Præmium in Commentaria in Mundinum.*

(*b*) Voyez sa préface.

XVI. Siecle.

qui leur conviennent dans toutes les circonſtances, &c.

1550. LONICERUS.

En ſuivant l'ordre chronologique des éditions, nous devons citer Jean Lonicerus, Auteur de l'*Exotemata in Galeni de uſu partium librum 17*. Francfort 1550, in-8°. Il n'y a que Mr. de Haller qui ait parlé de cet ouvrage en traitant de l'hiſtoire de l'Anatomie.

CHAPITRE XVI.

DES ANATOMISTES ET DES CHIRURGIENS qui ont vécu depuis Paré juſqu'à Euſtache.

ÉPOQUE INTÉRESSANTE A LA CHIRURGIE.

AMBROISE PARÉ.

Rectius feciſſet . . ſi ſolas obſervationes edidiſſet, neque auxiſſet librum alieno labore; nihil tamen inde decedit magni viri meritis.

Van-Horne, Mirotech, p. 526, & *Haller*, meth. ſtud. p. 722.

1551. PARÉ.

LA Chirurgie françoiſe regardera toujours Ambroiſe Paré comme le reſtaurateur de ſon art; on trouve dans ſon ouvrage la plupart des découvertes des anciens & des modernes. Ambroiſe Paré fut un de ces hommes rares qui ne négligent rien pour leur inſtruction, & emploient tous les moyens honnêtes pour avancer l'art qu'ils profeſſent. Il naquit à Laval au Pays du Maine, vers le commencement du ſeizieme ſiecle. Ses parens ne jouirent ni d'un état diſtingué, ni d'une fortune brillante: ce qui leur fit entiérement négliger l'éducation de leur fils. Paré fut preſque livré à lui-même pendant ſa jeuneſſe. L'étude des Belles-Lettres lui fut donc totalement étrangere; cependant ſon goût le fixa à la Chirurgie; il ſuivit différens Maîtres de qui il apprit une méthode particuliere de traiter les plaies: nous en rendrons compte dans la ſuite. Ambroiſe Paré fit de rapides progrès dans l'état qu'il venoit d'embraſſer, & s'acquit une grande réputation. Il vint à Paris & y exerça l'Anatomie dans les Ecoles de Médecine: cette étude ne lui ſuffit point; la pratique ſeule de la Chirurgie lui parut digne de ſes travaux; il ſuivit long-temps les armées, & c'eſt-là qu'il eut occaſion de faire un nombre prodigieux

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

d'obſervations qui ont ſervi de baſe à ſa pratique, & qui l'ont mis à même d'établir pour jamais de ſûrs & véritables préceptes, dont les Chirurgiens ne peuvent s'écarter ſans commettre des fautes groſſieres.

L'armée fut donc l'école la plus ſalutaire pour Ambroiſe Paré; il y appliqua aux corps vivans la plupart des préceptes qu'il n'avoit mis en exécution que ſur les cadavres: éclairé des véritables principes, il ne put qu'être heureux dans ſa pratique, ſi l'on peut appeller bonheur ce qui dépend entiérement du profond ſavoir. La réputation dont il jouiſſoit déja s'accrut au point, que Henri II, Roi de France, l'adopta pour ſon premier Chirurgien, il fut encore celui de François II, de Henri III & de Charles IX. Ses travaux lui avoient acquis le plus grand crédit dans l'Etat. Charles IX ne crut pouvoir mieux récompenſer ſes ſervices qu'en le mettant à l'abri des perſécutions qu'on préparoit aux Proteſtans, parmi leſquels étoit Ambroiſe Paré. Tout le monde ſait que le jour de Saint Barthelemi fut indiqué pour ce carnage, dont le ſouvenir offenſe l'humanité: Ambroiſe Paré fut du petit nombre de ceux qui en furent ſouſtraits (*a*). Ce grand homme parvint à une extrême vieilleſſe, & mourut, ſuivant le ſentiment le plus reçu, le 22 Décembre de l'année 1590 (*b*). Son corps fut inhumé à Saint André des Arts, au bas de la nef, près du clocher, comme le portent les régiſtres de la Paroiſſe.

Riolan aſſure que l'ambition de tranſmettre ſon nom à la poſtérité, fut le mobile de toutes les actions d'Ambroiſe Paré, il lui fait dire: *non omnis moriar, magnaque pars mei vitabit libitinam* (*c*); mais comme j'examine le phyſique plutôt que le moral de l'homme, loin d'entrer dans toutes ces diſcuſſions, je me bornerai à l'examen des ouvrages d'Ambroiſe Paré.

Nous en avons pluſieurs de ce grand homme, renfermés dans un ſeul volume intitulé:

(*a*) Charles IX diſoit qu'il n'étoit pas à propos d'avancer la mort d'un homme qui pouvoit conſerver un monde entier.

(*b*) M. Devaux fixe ſa mort au 23 Avril 1592.

(*c*) P. Antropol. pag. 31.

Les Œuvres d'Ambroiſe Paré, &c. in-fol. A Paris 1561. Guillemau en a donné un traduction ſous le titre ſuivant. XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

Opera à Jac. Guillemau elimata, novis iconibus elegantiſſimis illuſtrata & latinitate donata. Pariſiis 1561, 1582, in-fol. *Francof.* 1612, in-fol. *novis iconibus* 1593, in-fol. *Francof.* 1584, 1610. Il fut imprimé à Lyon en françois en 1641, in-fol. 1652, in-fol. Il a été imprimé à Leide en langue flamande en 1604, à Amſterdam en 1615, 1636, 1649. La plupart des traités qui ſont contenus dans ce grand ouvrage, ont encore été imprimés ſéparément.

Maniere de traiter les plaies par arquebuſes, fleches, &c. Paris 1551, in-8°. *Brieve collection de l'adminiſtration Anatomique.* Paris 1549, in-8°.

Ce grand ouvrage (*a*) eſt diviſé en vingt-huit livres; on y trouve près de trois cents planches avec plus de cinq cents figures, tant de l'Anatomie que de la Chirurgie; elles ſont aſſez mal gravées; celles de l'Anatomie ſont extraites de l'ouvrage de Veſale celles des machines de Chirurgie, des ouvrages d'Oribaze, des bandages de Soranus (*b*), celles des monſtres du livre de Ruef, Chirurgien Suiſſe; on en trouve cependant quelques figures qui lui appartiennent. Mais en petit nombre le premier livre ſert d'introduction à la Chirurgie; on y trouve ſa définition. Selon notre Auteur, » la Chirurgie eſt un art qui enſeigne » à méthodiquement curer, préſerver & pallier les » maladies, cauſes & accidens qui arrivent au corps » humain, ſur-tout par l'opération manuelle; on » trouve dans ce même livre l'hiſtoire d'une ſonde qui

(*a*) Ingens illud volumen quod ipſius nomen in fronte gerit à Medicis Pariſienſibus elaboratum ac concinnatum fuit, amplam exemplorum Chirurgorum ſegetem ſuppeditante Pareo, quibus illi formam induerunt, imô ut in majorem molem opus excreſceret multa ſuperflua & à Chirurgo inſtituto aliena adjunxerint. Profecto melius expertus ille vir ſuæ famæ conſuliſſet ſi ſingulares curationes & variorum affectuum obſervationes, atque remedia infallibili uſu & tot annorum experientia ipſi comprobata parvo volumine comprehenſa in lucem edidiſſet. *Van-Horn.*

M. de Haller penſe de même, on ne peut qu'adherer aux ſentiments de ces grands hommes.

(*b*) Galien, commenté par Chartier, Tom. XII.

XVI. Siecle.

1551. PARÉ.

ſeroit entrée tout-à-fait dans la veſſie d'un grand Seigneur, ſi Ambroiſe Paré n'eût eu ſoin de la replier par le bout extérieur (*a*). Il définit les élémens, & les met au nombre de quatre, ſavoir, l'eau, l'air, le feu & terre; c'eſt de ce mélange, plus ou moins complet, en proportion égale ou inégale, que dépend la diverſité des tempéramens. La plupart des maladies y ſont définies, & les définitions roulent plutôt ſur les effets que ſur les cauſes: maniere de procéder différente de celle de ſes contemporains. Ces définitions préliminaires conduiſent notre Auteur à donner des préceptes ſur la gymnaſtique & ſur l'uſage des alimens: ainſi il parle des choſes naturelles & non naturelles, &c. &c.

Pour qu'un Chirurgien puiſſe ſe conduire avec ſûreté dans la pratique de ſon art, Ambroiſe Paré a fait graver dans ſon ouvrage une table ſur les indications, & une autre ſur la maniere de connoître les maladies par les cinq ſens. Pour les indications, Ambroiſe Paré preſcrit de faire attention à la force du tempéramment, à l'habitude, à l'âge, au pays, & à la maniere de vivre du malade: chacun de ces points eſt confirmé par des exemples fournis par ſa pratique, ou par celle des plus grands Maîtres: en voici un tiré indiſtinctement de cette table. » Autant » il y a de pays, autant il y a de manieres de guérir: » une plaie à la tête eſt plus difficile à guérir à Paris » qu'à Avignon, & les ulceres aux jambes ſont plus » dangereux à Avignon qu'à Paris.» Cette remarque eſt déduite des ouvrages de Guy de Chauliac. Relativement au tempéramment, il fait remarquer qu'il faut traiter » les gens délicats, comme ceux qui ſont oiſifs » & nourris à leur aiſe, différemment des robuſtes, » comme charretiers, crocheteurs, mariniers, Soldats, » & laboureurs ». Cette remarque, dit Ambroiſe Paré, conduit ſi fort à la pratique, qu'il y en a quelques-uns qui ne ſont point purgés ou émétiſés par les remedes les plus violens, tandis que d'autres, après » avoir pris de la tiſane, pomme, ſole, perdrix, eau, » ou autres choſes, vomiſſent (*b*).

(*a*) Page 16. édition de Lyon, in-fol. 1641.
(*b*) Pag. 2.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

Il faut faire un libre uſage des cinq ſens dans l'examen des maladies : par la vue on conſidere la couleur du malade, on voit celles des urines & des matieres fécales, ſi la couleur du malade eſt jaunâtre, & principalement la partie des yeux qui eſt naturellement blanche, on le jugera ictérique ; ſi l'urine du malade eſt rouge, enflammée, on connoît qu'il a la fievre ; ſi l'urine eſt *boueuſe*, on ſoupçonne un ulcere aux reins, à la veſſie, ou aux parties voiſines ; s'il y a du pus mêlé avec les matieres fécales, il y a à appréhender un ulcere aux inteſtins : ſi d'un ulcere extérieur & placé au-deſſus d'un os, il en ſort une ſanie noirâtre & fétide, la carie eſt à l'os ; s'il en ſort un pus blanc, l'os eſt ſain. Ambroiſe Paré, comme la plupart de ſes comtemporains, penſoit différemment de nous ſur l'origine des tumeurs : ſi une tumeur eſt rouge en couleur, diſoit-il, on connoîtra qu'elle ſera produite par le ſang ; ſi elle eſt jaunâtre, par la bile ; ſi elle eſt blanche, par la pituite ; ſi elle eſt livide ou *plombine*, par la mélancholie ; par la vue, on s'aſſure encore de la mauvaiſe conformation d'un membre ; la forme en eſt changée s'il y a luxation, & on connoît ſi un bras ou une jambe ſont luxés en les comparant l'un à l'autre : d'un côté on voit une tumeur formée par l'os déplacé, & de l'autre une cavité qui répond à l'articulation que l'os a abandonné : ſi l'os de la cuiſſe eſt hors de ſa cavité, on verra la jambe plus courte ſi la luxation eſt en dehors, & plus longue, ſi elle eſt en dedans. On s'aſſure encore par la vue ſi un malade eſt plus ou moins éloigné de la mort ; ſi le malade a les yeux caves, les temples abattus, & le nez pointu, on connoît qu'il eſt proche de la mort.

Il n'eſt point hors de propos d'examiner ſi le malade exécure des mouvemens déréglés. Lorſqu'un malade amaſſe tout à lui, ou qu'il penſe amaſſer de petits fétus, il y a à craindre pour ſes jours ; ſi un malade, dit Ambroiſe Paré, » fait beaucoup » de ſingeries, vacillant dans ſes faits & paroles, & » pete devant d'honnêtes perſonnes, ſans honte ni

XVI. Siecle. » vergogne, on connoît qu'il eſt malade de l'entendement.

1551. PARÉ. L'ouie eſt d'un grand ſecours dans le traitement des maladies. Si quelques luxations, & principalement celle de l'épaule ou cuiſſe eſt réduite, on la connoît par un ſon qui fait *cloc*; ſi on ſonde la veſſie, & qu'il y ait une pierre, on entend un ſon qui fait *tac*; s'il y a de la boue ou autre humeur contenue au thorax, on entend un ſon comme celui d'une bouteille à demi-pleine qui gourgouille; ſi quelqu'un parle *renault*, on connoît que le palais eſt troué, ajoute notre Auteur; quand on entend ſortir d'une plaie faite au thorax un ſon avec ſifflement, on connoît que la plaie eſt pénétrante; ſi on entend des vents contenus au ventre inférieur, on juge que c'eſt une colique venteuſe; réduiſant une *hernie*, ſi on entend des vents comme un gourgouillement, on la juge inteſtinale; on juge que quelqu'un a l'imagination troublée, quand il dit tantôt une choſe, & tantôt une autre.

L'odorat vient encore au ſecours; c'eſt par lui qu'on s'aſſure qu'une perſonne eſt punais, s'il y a putréfaction ou gangrenne à une partie, ſi la carie eſt aux os, ſi le pus eſt d'un bon ou mauvais caractere, ſi les ſueurs, urines & autres excrétions ſont naturelles.

Par le goût, le malade diſtingue s'il eſt ſurchargé de matieres putrides, &c. &c.

Par le tact on connoît le pouls, & par celui-ci on connoît ſi le malade a la fievre ou non; on connoît encore par le tact s'il eſt fort ou foible; ſi un abcès eſt ſuperficiel ou profond par la pulſation ou le ſifflement qu'on ſent à une tumeur, on s'aſſure que c'eſt un anévriſme, &c.

Dans ces deux tables les faits ſont rangés en colomnes chacun dans leur ordre, & dans leur rang ces tables ne ſont pas nouvelles; pluſieurs Auteurs, & principalement Guy de Chauliac, en avoient donné une eſquiſſe; cependant il faut l'avouer, elles ſont dans Ambroiſe Paré bien au-deſſus de celles qu'on avoit données avant lui, & on y reconnoît le profond

fond savoir de son Auteur sur les maladies chirurgicales ; je les ai rapportées afin que le lecteur puisse en juger. XVI. Siecle.

1551. PARÉ.

Les tumeurs en général font le sujet du premier livre de Chirurgie, quoiqu'il soit le septieme de son grand ouvrage : les premiers traitent de physiologie. On peut les regarder comme un rêve que l'Auteur a pris la peine de transcrire ; on trouve des détails intéressans dans presque tous les points de Chirurgie qu'il traite. Voici ce qu'il dit sur la maniere & le temps d'ouvrir les abcès. Il faut, (*a*) 1°. » que la section soit faite à » l'endroit le plus mol qui s'enfonce sous les doigts, » & fait souvent une pointe ; 2°. qu'elle soit faite au » plus bas lieu de la tumeur, afin que la matiere » contenue ne croupisse & se puisse mieux écouler ; » 3°. qu'elle soit faite selon les rides du cuir & rectitude des muscles ; 4°. qu'on évite les grands vaisseaux, comme veines, nerfs & arteres ; 5°. que » la matiere ne soit point vuidée tout à coup, principalement aux grands abcès, afin que ne s'ensuive débilitation de la vertu, par la trop grande » évacuation qui se pourroit faire des esprits avec la » matiere ; 6°. que le lieu soit traité doucement, sans » exciter douleur le moins qu'il sera possible ; 7°. qu'après l'ouverture, le lieu soit mondifié, incarné, » consolidé & cicatrisé. Après telle apertion coutumiérement, reste encore quelque portion de la tumeur, laquelle n'aura pas été du tout suppurée ; » & partant le Chirurgien doit avoir égard qu'il y » a complication de disposition ; à savoir, tumeur » & ulcere. L'ordre de curation, c'est de guarir premiérement la tumeur que l'ulcere, car elle ne peut » être guarie, que la partie ne soit rendue en sa » nature : donc tu continuras les médicamens suppuratifs, &c. &c. (*b*). » Notre Auteur décrit ensuite les divers topiques dont il faut se servir, & détaille fort au long, & dans des chapitres particuliers, les symptomes qui sont la suite des tumeurs inflam-

(*a*) Pag. 167. L'Auteur a principalement puisé dans les ouvrages de Bertapalia, les signes caracteristiques de l'abcès, commençant & formé, &c. Ars Chirurgica, p. 267.

(*b*) Bertapalia, page 268.

matoires; il avoue qu'il doit la plupart de ſes con-
XVI. Siecle. noiſſances aux Médecins : comme j'aime à rendre
à chacun ce qui lui appartient ; je rapporte ſes
1551. propres paroles : » de la nature & curation deſquelles
PARÉ. » jai dîré ici briévement ce que j'en ai appris de
» Mrs. nos Maîtres les Docteurs en Médecine, avec
» leſquels j'ai hanté & pratiqué (*a*).

L'hiſtoire de l'anévriſme eſt fort exacte ; l'Auteur y rapporte pluſieurs obſervations curieuſes ; ils peuvent ſe former dans toutes les parties du corps, & ils ſont produits par anaſtomoſes, diapédeſes, ruptions, éroſions, & plaies, ils ſurviennent fréquemment à la gorge des femmes qui ont ſouffert quelque accouchement laborieux : la reſpiration trop long-temps ſuſpendue produit des dilatations dans les arteres qui ſe rompent. » Puis le ſang & l'eſprit » ſortent petit à petit, & s'amaſſent ſous le cuir. » Les ſignes ſont tumeurs grandes ou petites, avec » pulſation, couleur, comme la peau étant en ſon » tempéramment naturel, molle au toucher, qui » cede & obéit quand on la preſſe avec les doigts ; de » façon que ſi la tumeur eſt petite, elle ſe perd du » tout, à cauſe que l'eſprit & le ſangt entrent au- » dedans du corps de l'artere ; puis ayant ôté les » doigts de deſſus, on ſent un bruit ou ſifflement ; » mais auſſi ſans compreſſion, qui ſe fait par » l'impétuoſité de l'air ſpirituel qui entre & ſort » par la petite ouverture de l'artere ; mais ès ané- » vriſmes qui ſe font par une grande ruption de l'ar- » tere, on n'entend aucun bruit ; car tel ſifflement » vient par l'anguſtie & petite ouverture. Si les » anévriſmes ſont grands, étant aux aiſſelles, aînes » & autres parties, où il y grands vaiſſeaux, ne re- » çoivent curation, parceque les inciſant, en ſort » ſubit une grande abondance de ſang & d'eſprit » vital qui cauſe ſouvent la mort du malade ». Ambroiſe Paré confirme cette pratique par pluſieurs ouvertures de cadavres : il parle d'un Prêtre de Saint André des Arcs qui périt tout d'un coup par la rupture d'un anévriſme qu'il portoit ſous l'aiſſelle : il

(*a*) Page 167.

lui avoit prescrit l'usage d'un emplâtre astringent, d'une lame de plomb; quelquefois il lui faisoit appliquer des compresses trempées dans du jus de morelle, & de la joubarbe mêlée avec du fromage frais; il lui avoit défendu tout exercice violent, & même le chant: le Prêtre indocile fit peu d'attention à l'avis de notre Chirurgien; la tumeur augmenta; le Prêtre se confia à un Barbier qui lui conseilla d'ouvrir la tumeur, & lui appliqua en conséquence un caustique qui en peu de temps perça la tumeur & l'artere, & occasionna une mort subite. Cet exemple fait conclure à Ambroise Paré qu'il ne faut pas ouvrir les gros anévrismes. » Partant je conseille au » jeune Chirurgien qu'il se garde d'ouvrir les anévrismes, si elles ne sont fort petites, & en parties » non dangereuses, coupant le cuir au-dessus, le » séparant de l'artere, puis on passera une aiguille » à séton, enfilée d'un fort fil, par sous l'artere aux » deux côtés de la plaie, laissant tomber le fil de » soi-même; & ce faisant, nature engendre chair, qui » sera cause de boucher l'artere ». Il y a encore un autre anévrisme, & qui est le plus dangereux; c'est celui qui arrive intérieurement: on ne peut nullement le guérir par aucuns remedes.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

Les tumeurs font l'objet du huitieme livre (*a*), & elles y sont rangées par ordre depuis la tête jusqu'aux pieds. Les enfans sont sujets à une hydropisie de la tête; les Grecs l'ont nommée hydrocéphale (*b*); il y en a de plusieurs especes, & elles se tirent de l'espace que l'eau épanchée occupe: ainsi il y a des hydrocéphales dans lesquels l'eau occupe l'intérieur du crâne, d'autres où elle est ramassée au dehors: les premiers sont internes, & les autres sont externes. Parmi les internes l'eau épanchée peut avoir son siege dans les ventricules entre le cerveau ou le cervelet & la dure-mere, entre la dure-mere & le crâne. Parmi les hydrocéphales externes, Paré

(*a*) Voyez le Traité des Tumeurs de Galien; Ambroise Paré a extrait une partie de son ouvrage, de tumoribus præter naturalibus, pag. 313, Tom. VIII. édit. de Chartier: voyez aussi Gui de Chauliac.

(*b*) Pag. 186.

XIV. Siecle.

1551. PARÉ.

compte celles où l'eau réside entre le péricrâne & le crâne, entre le péricrâne & la peau. Dans l'hydrocéphale interne, les malades ont les sens hébêtés. Chez les enfans les futures sont lâches & séparées; le crâne est élevé, mol; s'il est externe, le malade ressent des douleurs, la tumeur est plus grande, & le malade conserve un libre usage de ses sens. Notre Auteur n'admet de traitement que dans l'hydrocéphale externe, encore ne le regardoit-il que palliatif: ce traitement consiste en une simple incision qu'il fait aux tégumens; il conseille de remplir ensuite la plaie avec de la charpie. Il s'est assuré par l'ouverture de plusieurs cadavres, qu'on trouvoit sur ceux qui étoient morts de cette maladie, le cerveau très petit, & presque mucilagineux. Les anciens & les modernes ont été plus loin qu'Ambroise Paré sur le traitement de cette maladie. Hippocrate faisoit l'opération du trépan (*a*), & Mr. le Cat fait aujourd'hui la ponction au crâne dans l'hydrocéphale interne (*b*).

Il y a cinq especes de polypes (*c*); savoir, l'espece membraneuse, molle, longue, mince, qui fait ronfler le malade en dormant, & parler d'une voix cassée qui sort hors du nez dans l'expiration, & rentre pendant l'inspiration, charnue, dure au toucher, qui gêne la respiration & la parole: » aucun d'iceux, ajoute-t-il, sont ulcérés, les autres » non; & de ceux qui sont ulcérés, sort une sanie » puante, infecte, & de mauvaise odeur. Il ne faut » mettre la main à ceux qui sont douloureux, durs, » avec rénitence, ayant la couleur tirant sur le livide » ou plombé, parcequ'ils tiennent de la nature du » chancre, & souvent dégénerent totalement. Toutefois à cause de la douleur, on pourra user des médicamens adoucissans (*d*).

La parotide est une tumeur de la glande qui a son siege au-dessous de l'oreille; il y en a de cri-

(*a*) Voyez l'article d'Hippocrate.
(*b*) Voyez l'article de M. le Cat.
(*c*) Pag. 186.
(*d*) L'Auteur a puisé dans les ouvrages de Roger plusieurs particularités relatives aux polypes: V. Ars Chirurgica, p. 366.

XVI. Siecle.

1551. PARÉ.

tiques & de ſymtomatiques : les enfans y ſont plus ſujets que les vieillards : ſi la tumeur devient extrêmement grande à cauſe des nerfs de la cinquieme paire (7eme des modernes), il ſurvient une douleur inſupportable ; leur terminaiſon eſt ordinairement par ſuppuration. Quand la tumeur eſt produite par une matiere critique, il faut bien ſe garder d'appliquer les répercuſſifs ; l'on recourra au contraire aux maturatifs ; ſi elle eſt ſymptomatique, on pourra au commencement avoir recours aux répercuſſifs ; » & s'il eſt néceſſaire à faire, apertion » ſera faite, & l'ulcere traité comme il convient.

Les épulides (*a*), ou tumeurs des gencives, occaſionnent de fâcheux accidens, lorſqu'elles deviennent trop groſſes ; elles viennent ſouvent à la ſuite des caries des dents, & elles acquierent quelquefois la conſiſtance d'un cartilage. » J'en ai amputé qui » étoient ſi groſſes, que partie d'icelles ſortoit hors » la bouche, qui rendoit le malade fort hideux à » voir, & jamais Chirurgien n'en avoit oſé entre- » prendre la guériſon à ceux que ladite excroiſſance » étoit de couleur livide : & je conſidérois, outre » cette lividité, qu'elle n'avoit point ou peu de ſen- » timent : donc je pris la hardieſſe de la couper, » puis cautériſer, & le malade fut entiérement guari ; » non toutefois à une ſeule fois, mais à pluſieurs, » à cauſe qu'elle repulluloit, combien que je l'euſſe » cautériſée.

Ambroiſe Paré conſeille de traiter la grenouillette par le moyen du cautere actuel, & il propoſe en conſéquence un inſtrument propre à inciſer les amigdales, ſans intéreſſer les parties voiſines : cet inſtrument, dit-il, eſt préférable à l'uſage du biſtouri, ou de la lancette, qui ne procurent qu'un effet palliatif.

Les amigdales groſſiſſent (*b*) quelquefois à un tel point, qu'elles intercepteroient le paſſage à l'air & l'empêcheroient de pénétrer dans les poumons

(*a*) Pag. 188.

(*b*) Ambroiſe Paré a preſque copié Gui de Chauliac mot à mot, & celui-ci Guillaume de Salicet, mais avec quelques modifications, p. 19. B. Ars Chirurgica, Venetiis 1546.

XVI. Siecle.

1551. PARÉ.

si l'art ne venoit au secours de la nature, & ce secours consiste à faire une ouverture à la trachée-artere ; l'Auteur défend d'intéresser les cartilages dans l'opération, & recommande la suture : je ne sais par quel moyen il seroit venu à bout de la pratiquer ; un tel précepte me paroît chimérique. L'Auteur eût dû être plus hardi dans l'opération d'après les observations favorables qu'il avoit sur la réunion des plaies de la trachée-artere.

La luette se gonfle & gêne la respiration & la déglutition ; elle est quelquefois douloureuse, rougeâtre, ou d'une couleur plus foncée, d'autres fois indolente, blanchâtre ; si ce cas existe, il ne faut point y toucher, crainte d'augmenter l'inflammation, ou même d'y attirer la gangrenne ; s'il n'y a aucune marque d'inflammation, il faut user de répercussifs & astringens ; si ces secours ne suffisent pas, il faut en venir à l'opération manuelle, ou la cautériser avec de l'eau forte ; & si ce secours est encore insuffisant, il faudra en venir à la ligature & à la section de la tumeur : pour faire la ligature, Ambroise Paré conseille l'usage d'un nouvel instrument dont il donne la description ; il donne encore celle d'un autre qui est propre à ouvrir la bouche : je renvoie à l'Auteur.

L'esquinancie trouve sa place dans l'ouvrage d'Ambroise Paré ; mais comme il ne dit rien à ce sujet qui lui soit propre, je passerai cet article sous silence.

Le goître dont quelques Auteurs modernes parlent si succintement, & sur lequel ils disent peu de chose d'utile, est traité avec exactitude dans les ouvrages d'Ambroise Paré. » Or ce mot de bronchocele est, » dit-il, commun en général ; mais il a plusieurs » especes & différences, car aucunes sont mélicerides, autres stéatomes, aucunes athéromes, les » autres anévrismes ; en aucune est trouvée une » chair stupide, c'est-à-dire, avec peu de douleur, » & souvent sans douleur, toutes lesquelles seront » connues par leurs signes, & celles qui sont curables ou incurables ; aucunes sont petites, aucunes sont grandes qui occupent quasi toute la

» gorge ; aucunes ont un kiſt ; les autres n'en ont » point ; en icelles qui ſe peuvent curer, on fera ou- » verture, ſoit avec le cautere actuel ou potentiel, ou » lancette ; puis ſeront ôtés les corps étrangers tout » d'un coup, s'il eſt poſſible ; & où on ne le pourra » faire, ſeront ôtés à pluſieurs fois, avec remedes » propres ; puis l'ulcere ſera conſolidé & cicatriſé.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

A la ſuite de la pleuréſie, il ſe forme ſouvent un épanchement purulent dans la poitrine : Ambroiſe Paré recommande l'ouverture de la poitrine pour donner iſſue au pus ; ſelon lui, cette opération ſe doit faire entre la troiſieme & la quatrieme des vraies côtes (*a*) : il preſcrit, pour faire l'ouverture, le cautere actuel ou potentiel, ou le biſtouri à deux tranchans : il recommande dans leur application de s'éloigner du bord inférieur de la côte, de peur d'ouvrir l'artere intercoſtale ; il preſcrit même, ſi le cas le requéroit, après le conſeil d'Hippocrate, de trépaner la côte, &c. &c. &c.

Dans l'hydropiſie aſcite (*b*), confirmée & ancienne, après un uſage des remedes internes indiqués, il faut, dit-il, recourir à la paracenthèſe, quoi qu'en ait dit Eraſiſtrate, Avicenne & Gordon. La bleſſure que l'on fait au bas-ventre dans cette opération, eſt de très peu de conſéquence ; le péritoine ſe cicatriſe facilement avec les muſcles, & les plaies des membranes ne ſont point dangereuſes. Pour faire l'opération de la paracenthèſe, il faut ſituer le malade ſur le côté droit, ſi on prétend faire l'inciſion au côté gauche, & le ſituer ſur le gauche ſi on veut la faire au côté droit ; puis le Chirurgien avec ſon Aide pincera la peau du ventre avec le pannicule charnu, afin de l'élever en haut : il coupera en travers juſqu'aux muſcles ; après cela il tirera la partie ſupérieure qu'il aura inciſée, aſſez haut vers l'eſtomac, afin que la peau retourne mieux deſſus, quand on voudra la conſolider ; il fera enſuite une petite inciſion aux muſcles & au péritoine, en prenant bien garde de

(*a*) Guillaume de Salicet ordonne de faire l'ouverture de la poitrine au même endroit qu'Ambroiſe Paré, pag. 355. Ars Chirurgica.

(*b*) Pag. 194.

XVI Siecle.

1551. VESALE.

toucher à l'épiploon ou aux inteſtins. Il faudra, continue notre Auteur, mettre dans la plaie une tente d'or ou d'argent cannelée & courbée, de la groſſeur d'un tuyau de plume d'oie, & de la longueur d'un demi-doigt, ou environ; cette tente doit avoir la tête aſſez large, de peur qu'elle ne tombe dans la capacité du ventre; & pour empêcher que cette tente ne tombe, elle doit avoir à ſa partie extérieure deux petits trous dans leſquels on paſſera deux petits rubans qu'on attachera adroitement au milieu du corps, de façon qu'elle ne puiſſe ſortir de la plaie que quand il le deſirera. L'uſage de cet inſtrument eſt d'évacuer l'eau au moyen d'une éponge qu'il contient, & qu'on ôtera toutes les fois qu'il faudra faire ſortir l'eau renfermée dans le bas-ventre. » L'eau » ne doit être tirée tout à coup pour la réſolution & diſ- » ſipation des eſprits qui ſe feroit en ſi grande quanti- » té dont s'enſuivroit mort ſubite (*a*) ». Ce précepte, quoique ſalutaire, avoit été oublié des Médecins juſqu'à Mr. Mead, fameux Médecin de Londres, qui l'a remis en uſage (*b*).

Les hernies jouent un grand rôle parmi les maladies chirurgicales; Ambroiſe Paré a ſenti l'importance du ſujet, & l'a dignement rempli. Les *hargnes*, dit le pere des Chirurgiens François, ſont ainſi appellées, parceque ceux qui en ſont attaqués ſont *coutumiérement hargnieux*. Cette maladie conſiſte dans une tumeur ſurvenue à la circonférence du bas-ventre, & produite par le déplacement de quelques viſceres, ou par une collection de vents, d'os, de ſang, de chair, ou autres matieres; elles ſe forment communément à l'ombilic, ou aux aînes, & les viſceres qui ſe déplacent ſont l'épiploon & les inteſtins; dans

(*a*) Ambroiſe Paré a puiſé cette derniere maxime des ouvrages de Brunus, & celui-ci a imité Hippocrate; voici les paroles de Brunus: Et cave ne extrahatur ex eâ pluſquam oportet in horâ unâ tantum: quoniam fortaſſe morietur infirmus propter reſolutionem ſpiritûs animalis: vel ſuperveniret ei ſyncope & appropinquaret morti; ſed evacuetur ex eâ ſecundum quantitatem virtutis infirmi, deinde, extrahe canellum & opila foramen, alterâ vero die intromitte canellum & extrahe. . . . page 126. Ars Chirurgica.

(*b*) Voyez l'Eſſai ſur l'Hydropiſie de Monro.

les hernies, le péritoine eſt rompu ou relâché : la premiere eſt connue ſous le nom d'épiplocele, l'autre porte le nom d'enterocele : » ſi les deux viſceres y » deſcendent enſemble, enteroepiplocele ; ſi c'eſt » l'eau, hydrocele, ou aqueuſe ; ſi c'eſt le vent, » phyſocele, ou venteuſe ; s'il y a du vent & de l'eau » enſemble, comme il arrive ordinairement, prendra » ſemblablement le nom des deux, & ſe nommera » hydrophyſocele, c'eſt-à-dire, aqueuſe & venteuſe ; » s'il y a excroiſſance de chair dans la ſubſtance du » teſticule, ou autour d'icelui, telle hargne ſe nom- » mera ſarcocele ou charneuſe ; s'il y a veines groſſes » entortillées ou dilatées, circocele ou variqueuſe ; » ſi ce ſont humeurs, la tumeur prendra le nom de » l'humeur dominante, & ſera dite phlegmoneuſe, » œdémateuſe, & ainſi des autres, comme nous avons » dit au chapitre des apoſtêmes (*a*) ». Les hernies à l'aîne ſont complettes & incomplettes. Tous ces déplacemens viennent à la ſuite des exercices violens ; les femmes qui ont porté de gros & peſans enfans, y ſont ſujettes (*b*). Si l'épiploon fait la tumeur, la partie aura la couleur de la peau, & ſera molle au toucher, & avec peu de douleur ; elle rentre facilement dans le bas-ventre, ſans faire aucun bruit : outre ces ſignes, ſi ce ſont les inteſtins qui ſont déplacés, la tumeur eſt plus inégale ; & quand on la preſſe on ſent un gargouillement ; ſi c'eſt une carnoſité, la tumeur ſera plus dure & ne rentrera ni par la preſſion, ni par les diverſes poſitions qu'on fera prendre au malade ; ſi c'eſt de ventoſité, la tumeur ſera molle & ſe remettra tout de ſuite dans ſa place après la compreſſion, quoique le malade ſe mette à la renverſe, & ſi l'on frappe deſſus l'on entend un bruit ſemblable à celui d'un petit *tabourin* ; » ſi c'eſt aquoſité, » la tumeur eſt ſemblablement molle ; mais elle n'o- » béit pas quand on la preſſe, ſans diminuer ni aug- » menter ; ſi c'eſt effuſion de ſang, elle ſe montre » livide ; & ſi le ſang eſt artérial, les ſignes ſeront » ſemblables à ceux des anévriſmes ». Pour la cure de ces hernies, on fera coucher le malade, & on

XVI. Siecle.

1551. PARÉ.

(*a*) Page 135.
(*b*) Pag. 195.

XVI. Siecle.

1551. PARÉ.

procédera à la réduction. On observera s'il s'agit d'une hernie inguinale (*a*), de faire baisser la tête au sujet, & de lui relever les fesses ; » cela fait, on tiendra » la peau où étoient contenus les intestins & l'épi- » ploon, & on passera à travers une grosse aiguille » enfilée d'une petite ficelle assez forte ; on fera des » incisions autour assez profondes, afin que ladite peau » se réaglutine mieux, puis de rechef on repassera » ladite aiguille deux ou trois fois, ou plus, selon » que le cuir aura été étendu en grosseur, longueur » & largeur, & sera serrée la ficelle assez fort ; » puis de rechef on liera la totalité vers le ventre ; » & en ce faisant, la peau qui aura été distendue, » tombera avec lesdites ligatures ; & pour bien faire, » lorsque la peau aura été fort distendue, on la » pourra amputer assez près de la ligature extérieure, » puis l'ulcere sera traité & cicatrisé, ainsi qu'il ap- » partient. La venteuse sera curée par remedes ci- » dessus escrits aux tumeurs venteuses ; celle qui est » faite d'humeurs aqueuses, sera vuidée, faisant pe- » tite incision, la tenant ouverte tant qu'il sera » besoin (*b*) ». L'intestin réduit, & l'opération pratiquée, on appliquera par-dessus, d'après le conseil d'Ambroise Paré, un emplâtre astringent ; l'Auteur en recommande plusieurs especes, & rapporte nombre de formules qu'il seroit superflu d'extraire ; il prescrit aussi des remedes intérieurs auxquels nous n'ajoutons pas grande foi. Ces précautions prises, Paré décrit plusieurs bandages, & indique les moyens de les appliquer : on les trouvera représentés dans plusieurs figures de son ouvrage.

Ces moyens sont bons à suivre lorsque la hernie peut se réduire facilement ; mais lorsqu'il arrive que la tumeur ne peut être réduite, soit qu'elle soit trop grosse pour passer par les ouvertures ordinaires, soit qu'elle ait contracté des adhérences avec les parties voisines, il faut nécessairement recourir à une opération des plus dangereuses : » pour obvier à un tel » accident (*b*), faut venir à l'extrême remede, plutôt

(*a*) Pag. 196.
(*b*) Pag. 195.
(*c*) Pag. 198.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

» que laiſſer mourir le malade ſi vilainement: ce qui » ſe fera par l'œuvre de la main en cette maniere. » Le malade ſera ſitué, comme avons dit ci-devant, » ſur une table ou ſur un banc, puis lui ſera faite » inciſion en la partie ſupérieure du ſcrotum, ſe » donnant bien garde de toucher les inteſtins; après » faut avoir une canule d'argent, groſſe comme une » plume d'oie, ronde d'un côté, cave de l'autre »; on l'enfoncera dans la production du péritoine qu'on ouvrira par le moyen du biſtouri; en portant la pointe dans la canule de la ſonde, on augmentera ainſi la voie par laquelle le viſcere doit paſſer pour pénétrer dans le bas ventre, &c. &c. on fera immédiatement après la gaſtroraphie, &c. cependant on aura une grande attention à n'opérer que ceux qui ne ſont point épuiſés par la maladie. Notre Auteur preſcrit pluſieurs méthodes de faire cette opération, & donne dans une planche la figure de trois inſtrumens néceſſaires: Je voudrois pouvoir le ſuivre dans tous ſes détails qui ſont réellement curieux & intéreſſans; mais l'ordre que je me ſuis preſcrit dans cet ouvrage, m'empêche de m'étendre plus au long ſur ce ſujet.

Dans la hernie aqueuſe (*a*), il faut dabord uſer de réſolutifs & deſſiccatifs, &c. » & ce pour la trop » grande quantité, ces remedes ne ſont ſuffiſans, » faut venir à l'œuvre manuelle, en appliquant un » ſeton au travers du ſcrotum & des membranes » où eſt contenue l'aquoſité, & paſſer une aiguille » aſſez groſſe qui ait la pointe en triangle, enfilée » de fil de ſoie en huit ou neuf doubles, la paſſer » (dis-je) promptement au travers des trous des te- » nailles à ſeton, ſe gardant bien de toucher la ſub- » ſtance des teſticules; ce fait, on y laiſſera le fil, » lequel ſera remué deux ou trois fois le jour, afin que » l'eau ſoit évacuée peu à peu; & s'il y ſurvenoit » grande douleur ou inflammation, à cauſe dudit » ſeton, ſubit ſera ôté, & la propre cure délaiſſée, » pour ſubvenir aux accidens (*b*) ». Pour la hernie venteuſe, notre Auteur recommande l'uſage des fomentations réſolutives & carminatives, & l'appli-

(*a*) Pag. 201.
(*b*) Même pag.

XVI. Siecle.

1551. PARÉ.

cation de l'emplâtre de Vigo, *cum mercurio & de diacalcitheos*, dissous dans un vin spiritueux. Le sarcocele mérite aussi de grandes attentions de la part du Chirurgien. La cure ne peut se faire que par l'amputation; mais le Chirurgien doit avant de l'entreprendre, bien examiner si le cordon n'est pas affecté trop haut, car si cela étoit, il ne pourroit point l'emporter en entier, & le mal qui surviendroit seroit pire que le premier; » mais si la tumeur » n'est que petite ou médiocre, le Chirurgien la prendra avec le testicule & le processus, & fera incision » jusqu'à ladite tumeur, & la séparera du scrotum; » cela fait, il passera une aiguille enfilée d'une ficelle » forte au travers du processus, au-dessus du testicule charneux; puis sera retournée, par le milieu » même par où on l'avoit passée; lors le bout du fil, » qui n'a point passé, & l'autre où est l'aiguille, » seront noués ensemble, en comprenant l'autre » moitié du processus: le tout ainsi noué, faudra » couper & entiérement amputer ledit processus avec » le testicule, & laisser les bouts de la ficelle dont » on aura fait la ligature, assez longs, sortant hors » la plaie: dedans la plaie on mettra un digestif fait » de jaune d'œuf, térébenthine & huile rosat; après » on y appliquera des répercussifs sur la plaie & » parties voisines, avec bandes & compresses, &c. » &c. (*a*).

La hernie variqueuse exige un autre traitement. Pour la guérir entiérement, il faut faire, dit Paré, une ouverture au scrotum, par-dessus la varice, de la grandeur de deux doigts, ou à peu près; on passe ensuite par-dessous une aiguille enfilée d'un fil que l'on nouera le plus haut de la varice qu'on pourra, afin de la lier vers sa racine; on passera à la partie basse l'aiguille, en laissant l'espace d'environ un doigt entre les ligatures; » mais premier qu'étreindre le » fil de la derniere ligature, faut ouvrir la varice » en l'espace moyen, comme si on vouloit saigner, » afin d'évacuer le sang contenu au scrotum, ainsi » que l'avons pratiqué ci-devant en la cure des va-

(*a*) Pag. 202.

rices ; puis sera la plaie traitée comme l'art le commande, laissant tomber les filets d'eux-mêmes, & procurant qu'il s'y fasse une cicatrice & callosité au lieu où on aura lié la veine variqueuse, par ce moyen le sang ne pourra plus couler au travers (*a*).

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

En traitant de la hernie humorale, notre Auteur fait une remarque judicieuse ; il dit que *les testicules s'arrêtent*, quelquefois chez les enfans, *aux anneaux* des muscles du bas-ventre ; qu'ils y produisent une tumeur accompagnée de douleurs très vives, &c. maladie qu'il ne faut pas confondre avec une hernie. Ce que dit Ambroise Paré est confirmé par une observation ; nous y renvoyons le lecteur curieux de s'instruire.

L'ordre conduit notre Auteur au traitement des fistules à l'anus, & des hémorrhoïdes ; il y fait judicieusement remarquer qu'il ne faut point perdre trop de temps pour le traitement ; en conséquence il prescrit d'ouvrir les abcès dans ces parties, avant qu'ils soient parvenus à leur degré de maturité. Hippocrate l'avoit dit, & notre Chirurgien se pare de son autorité

Le panaris formé doit être ouvert ; mais avant d'en venir à l'opération, Paré veut qu'on plonge le doigt malade dans de bon vinaigre, dans lequel on aura dissous de la thériaque, &c. (*b*) : ce topique administré au commencement, dissipe la maladie & soustrait le malade à l'opération.

Les articulations sont sujettes à des tumeurs humorales ; notre Auteur défend d'y faire des incisions ; il préfere l'usage des sangsues, & prescrit intérieurement les phlegmagogues (*c*). Le dragonneau n'est point formé par un amas de vers, ni par des varices, comme quelques Auteurs anciens l'avoient avancé (*d*).

Ambroise Paré n'omet rien de ce qui peut rendre son ouvrage recommandable ; il donne une histoire

(*a*) Même pag.
(*b*) Page 203.
(*c*) Pag. 204.
(*d*) Voyez l'Histoire que nous avons donnée de Léonide, page 117 de cet ouvrage.

XVI. Siecle. très judicieuſe des plaies ; les généralités précedent la deſcription de chacune d'elles, dont il traite dans des chapitres différens. Dans ces généralités on trouve la deſcription des plaies ; on voit quelle eſt leur différence ; l'Auteur les a rangées dans un table particuliere ; il en a indiqué les cauſes, les ſignes, & a porté un jugement ſur chacune d'elles, a preſcrit la cure qui leur convient : ſes préceptes ſont appuyés ſur ſa propre expérience, & ſur les obſervations d'Hippocrate & des plus grands hommes qui l'avoient précédé. Quoique Paré fût ſans Lettres, il a ſu très bien ſe faire entendre, & je doute que nos meilleurs Auteurs modernes, avec leur belle diction, décrivent mieux une opération chirurgicale que notre Chirurgien l'a fait.

1551. PARÉ.

Pour la réunion, il parle de trois ligatures ; » la » premiere eſt dite glutinative, ou incarnative ; la » ſeconde, expulſive ; la tierce, rétentrice (*a*). La » premiere convient aux plaies récentes ; la ſeconde, » aux ulceres ſanieux ; & la troiſieme, aux parties » qui ne peuvent être trop fortement ſerrées ſans » qu'il ne ſurvienne diverſes douleurs, &c.

Les plus grands Maîtres condamnent de nos jours l'uſage des tentes ; Ambroiſe Paré les a prévenus ; il en a défendu l'uſage, à moins qu'il n'y ait quelque corps étranger d'engagé dans la plaie, qu'il ſoit néceſſaire d'extraire (*b*). Il y a cinq eſpeces de ſutures ; notre Auteur les recommande toutes ; mais en divers cas ; » la premiere, dit-il, eſt bien faite en laiſſant » la diſtance d'un doigt entre les points, & eſt propre » aux plaies récentes faites aux parties charneuſes » qui ne ſe peuvent joindre avec les autres, & quand » il n'y a rien d'étrange en la plaie. Voici la maniere » dont il convient de la traiter ; il faut avoir une » aiguille enfilée, unie, ayant la pointe triangu- » laire, afin qu'elle entre plus facilement en la chair ; » il faut que l'extrémité de la tête ſoit cave, afin » que le fil ſe cache ; ainſi faiſant, ladite aiguille » pouſſera plus librement ; pareillement faut avoir » une canule feneſtrée, ſur laquelle ſera appuyée

(*a*) Page 209.

(*b*) Voyez notre extrait de la Chirurgie de Vigo, pag. 257. &c.

» une partie de la lévre de la plaie, afin qu'elle ne
» tourne ne çà ne là en pouſſant ladite aiguille,
» & qu'on puiſſe voir par la feneſtre, quand l'aiguille
» ſera paſſée, pour la tirer avecque le filet, en
» appuyant la lévre, de peur que lorſqu'on tire le
» fil, elle ne le ſuive; & ayant ainſi paſſé les lévres
» de la plaie, ſoit fait un nœud, & ſera coupé le
» fil aſſez près d'icelui, de peur que le reſte du fil
» n'adhere contre les emplâtres, qui, en les ôtant,
» pourroient induire douleur; & faut noter qu'il
» faut faire le premier nœud au milieu de la plaie,
» & le ſecond au moyen eſpace, en faiſant qu'il y
» ait entre chacun point la diſtance d'un doigt, & ne
» faut joindre du tout les lévres l'une près de l'autre,
» afin que le pus ſe puiſſe vuider, & éviter inflamma-
» tion & douleur; car ſi on joint les lévres enſemble,
» au temps que le pus ſe fait, ſurvient tumeur à
» la partie, laquelle diſtend les lévres, & étant
» diſtendues, le fil les coupe: ſemblablement ne faut
» prendre la chair ſuperficiellement, ni trop profon-
» dément; car ſi on la prend ſuperficiellement, ne
» tiendra point, & ſi on la prend trop profondé-
» ment, induit douleur & inflammation, & rend la
» cicatrice laide. Vrai eſt, quand les plaies ſont pro-
» fondes, au travers des gros muſcles, qu'il faut faire
» la couture profonde, c'eſt-à dire, prendre beau-
» coup de chair, afin que les points ne ſe rompent.
» Or quelquefois les plaies ſe font en tel lieu, qu'il
» faut avoir canon & aiguille courbe, autrement ce
» ſeroit impoſſible faire la ſuture, comme déſirerois.
» La ſeconde ſuture eſt faite en maniere que les pelle-
» tiers couſent leurs peaux, & eſt propre aux plaies
» des inteſtins, craignant que les matieres ne ſortent,
» & tombent hors par la plaie: la troiſieme eſt faite
» en paſſant une ou pluſieurs aiguilles enfilées au
» travers des lévres de la plaie, puis remplier & tourner
» le fil autour d'icelles, ainſi que font les écoliers,
» lorſqu'ils veulent garder leur aiguille dans leurs
» bonnets; & telle ſuture eſt appropriée aux lévres
» fendues, ſoit par nature ou par art, comme nous
» montrerons ci-après, t'en donnant le portrait: la

XVI. Siecle.

1551. PARÉ.

» quatrieme eſt dite gaſtroraphie, qui eſt appro-
» priée ſeulement aux grandes plaies des muſcles de
» l'épigaſtre, avec inciſion du péritoine, laquelle
» ſera déclarée en ſon propre lieu : la cinquieme eſt
» la future ſeche qui s'accommode ſeulement aux
» plaies de la face, laquelle nous décrirons en ſon pro-
» pre lieu.

A la ſuite des plaies il ſurvient des ſymptomes fâcheux ; tels ſont l'hémorrhagie, la douleur, le ſpaſme, la paralyſie, la ſyncope & le délire ; chacun y eſt traité dans de chapitres particuliers. Les deſcriptions qu'il donne de ces ſymptomes, & les remedes qu'il indique pour y remédier, ſont aſſez exacts, mais ne lui appartiennent point : j'ai déja indiqué la plupart de ces procédés curatifs dans divers endroits de cet ouvrage. Le chapitre ſur l'hémorrhagie eſt le ſeul qui mérite quelques diſcuſſions ; Ambroiſe Paré y preſcrit l'uſage des ſtiptiques, la ligature & la ſection du vaiſſeau, s'il n'étoit point totalement coupé ; mais ce dernier ſecours ne vaut qu'autant qu'on ne peut faire la ligature : ces trois moyens de s'oppoſer à la ſortie du ſang hors de ſes canaux, étoient connus des anciens ; la ligature même avoit été recommandée, & Ambroiſe Paré n'a jamais prétendu s'approprier la gloire de la découverte : quelques Auteurs modernes, un peu trop complaiſans, peut-être pour faire honneur à un de leurs confreres, peut-être par impéritie ou par vanité, lui ont adjugé la découverte en entier. On reçoit avidement tout ce qui nous flatte ; Ambroiſe Paré a eu beaucoup de panégiriſtes, & peu ont été dignes de chanter ſes louanges : ſectateurs aveugles des préjugés de leur maître, la plupart ont admiré juſqu'à ſes ſotiſes, & n'ont point ſu apprécier ſes travaux ; ils l'ont loué des erreurs qu'il avoit commiſes, & n'ont fait aucune mention de pluſieurs remarques intéreſſantes qu'il a faites dans ſon ouvrage ; la plupart des écrivains l'ont loué d'avoir le premier lié les vaiſſeaux ; je dois être véridique, & dire dans cet ouvrage ce que je ſais pour & contre un Auteur ; je réfuſe completement la découverte à Ambroiſe Paré,

&

& je l'accorde aux Arabes ; c'eſt chez eux que je l'ai trouvée décrite en premier lieu ; Albucaſis (*a*) en a parlé d'une maniere très intelligible. Mais peut-être, me dira-t-on, ſi Ambroiſe Paré n'a pas l'honneur de la découverte, du moins eſt-il le premier qui s'en ſoit ſervi, & qui en ait renouvellé l'uſage totalement oublié de ſon temps : le paſſage que j'ai extrait des ouvrages de Vigo, & que j'ai rapporté en faiſant ſon hiſtoire, prouvera clairement le contraire (*b*). La méthode de lier les vaiſſeaux s'eſt conſervée en Italie pendant une longue ſuite de ſiecles, & vraiſemblablement c'eſt-là qu'Ambroiſe Paré l'a appriſe, ou qu'il a pu l'apprendre lorſqu'il y accompagna l'armée françoiſe ; il auroit encore pu l'extraire des ouvrages de Ferrius qui l'a décrite fort au long (*c*) : cet ouvrage parut avant celui d'Ambroiſe Paré, & Ferrius étoit fort vieux lorſqu'il publia ſa méthode.

XVI. Siecle.

1561. PARE'.

Les plaies de la tête ont été la pierre d'achoppement des plus grands Chirurgiens : Ambroiſe Paré a profité de leurs fautes, & en a déduit des préceptes curatifs très ſalutaires : ces plaies ſont en très grand nombre ; les unes n'attaquent que les tégu-

(*a*) Ligetur arteria, cum filo ligatione forti. Voyez l'Hiſtoire d'Albucaſis, p. 161 de cet ouvrage.

(*b*) Modus autem ligationis, &c V. p. 264 de notre Hiſtoire & p. 36 des ouvrages de Vigo.

(*c*) Quod ſi hæc remedia ſanguine vincantur, ad venæ, vel arteriæ illaqueationem deveniendum eſt, quod hoc modo fit : ſit, exempli gratiâ, tranſverſum vulnus in raſeta manûs, tum ſupra ejus junctûram, tribus, aut quaternis digitis vena, vel arteria acu deprehendenda eſt : quæ ſanè acus ferrea ſit, longa ſemipalmum ; tum retuſis lateribus quadrata, ne in tranſeundo intercidat, ac recta niſi prope cuſpidem, qua parte falcatam ac retortam ad baſis foramen eſſe oportet.

Ea itaque duplex filum ducente venâ ſolum, ſine arteria prehendatur ; in quo plurimum juverit Anatomica cognitio : deinde duobus hinc inde fili capitibus pulvina plurima duplicatione conſtantem, ſeu plures alterum alteri impoſitos, ſupernè ac ſtrictim, non nimio tamen cum dolore comprehendendum eſt, nec dimittendum uſquam dum venæ. vel arteriæ conglutinationem factam exiſtimes, atque eo prohibitum ſanguinis profluvium, &c. Alphonſus Ferrius, de ſclopetor. vulneribus, lib 2. in collectione operum Chirurgorum a Geſnero edita, p. 294.

XVI. Siecle.

1551. PARE'.

mens, ſans intéreſſer le crâne ; les autres portent leur impreſſion, & ſur les parties molles, & ſur les parties dures : celles-ci ſont au nombre de cinq ; Hippocrate l'a dit & l'a prouvé, & notre Auteur ſe rend a ſon témoignage. Pour rendre la queſtion plus facile à ſaiſir, il a fait graver une table où chacune de leurs eſpeces eſt gravée en ſon lieu & place. J'entrerois volontiers dans quelque détail à ce ſujet, ſi je ne m'étois déja très étendu ſur cette partie de la Chirurgie dans les articles d'Hippocrate, de Celſe & de Paul d'Egine : cependant Ambroiſe Paré n'eſt pas ſimple compilateur ; il a confirmé les préceptes de ces trois grands hommes par nombre d'obſervations intéreſſantes ; il y preſcrit fortement la ſaignée (*a*), il défend d'extraire avec trop de violence les eſquilles (*b*), ordonne la ligature lorſqu'on ouvre (*c*) quelques vaiſſeaux (*d*), & donne la deſcription d'un nouveau trépan, afin d'éviter les inconvéniens d'une trop rude dépreſſion, accident qui ſurvient communément lorſqu'on ſe ſert du trépan des anciens : » or, quant » à la trépane, pluſieurs en ont innové à leur plaiſir ; » de ſorte que maintenant on en trouve de pluſieurs » & diverſes façons ; mais je te puis bien aſſurer que » ceſte-ci, qui eſt par moi inventée, eſt plus ſûre » que nulle autre, (au moins que j'aie connu), » pour ce qu'elle ne peut nullement enfoncer dedans » le crâne, & par conſéquent bleſſer les membranes » & le cerveau, à raiſon d'une piece de fer appellée » chaperon, lequel ſe hauſſe & ſe baiſſe du tout » à ta volonté, & garde que le trépan ne pénetre » & paſſe outre ce que ſeulement tu prétends couper » de l'os, lequel (comme nous avons dit) n'eſt d'une » même groſſeur, épeſſeur & dureté ; & par ainſi » nulle trépane ne peut être faite de certaine hauteur » ou petiteſſe, ſans icelui chaperon, lequel ſe hauſſant » & baiſſant, fait tel arreſt à ladite trépane, qu'il » te plaît ; voir & fuſt de l'eſpeſſeur d'une ligne.

(*a*) Theodoric lui a fourni pluſieurs préceptes dont il a profité, Liber 2. De vulneribus capitis.
(*d*) Page 231.
(*c*) Page 230.
(*d*) Pag. 236.

» Et le danger de pénétrer ſon trépan aux membranes » & au cerveau, n'emporte ſeulement que la vie du » patient : ce que j'ai vu advenir pluſieurs fois, non » ſeulement par la faute des jeunes Chirurgies, mais » auſſi de ceux qui pluſieurs fois avoient trépané. XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

L'opération faite, la nature travaille à la formation du cal, pourvu que l'on tienne le malade à un bon régime, & qu'il n'ait point de vice particulier dans le ſang ; cependant elle eſt lente dans ſon opération ; & comme il pourroit en ſurvenir quelque fâcheux accident, ſi le cerveau étoit comprimé par un corps extérieur, il eſt bon de couvrir la tête, afin de mettre le cerveau à l'abri de l'altération. Ambroiſe Paré raiſonne d'après l'obſervation ; voici ſes paroles (*a*) : » & pour ceſte cauſe fis faire » à un laquais qui ſe trouvoit dans le cas un bonnet » de cuir bouilli, pour réſiſter aux injures externes, » qu'il porta juſqu'à ce que la cicatrice fût bien ſo» lidée, & la partie fortifiée : or, il y a d'aucuns ſoi» diſans Chirurgiens, mais plutôt ſont de ces abu» ſeurs, coureurs & larrons, que lorſqu'ils ſont » appellés pour traiter les plaies de tête, où il y » aura quelque portion d'os amputé, font accroire au » malade & aux aſſiſtans, qu'au lieu dudit os, leur » faut mettre une piece d'or ; & de fait en la pré» ſence du malade l'ayant reçue, la battent & la » rendent de la figure de la plaie, & l'appliquent » deſſus, & diſent qu'elle y demeure pour ſervir au » lieu de l'os & de couverture au cerveau ; mais » toſt après la mettent dans leur bourſe, & le len» demain s'en vont laiſſant le patient en cette im» preſſion : les autres diſent que par leur induſtrie » & grand ſavoir, ils font coaleſcer une piece de » cougourde deſſéchée au lieu de l'os amputé : & » ainſi abuſent les ignorans qui ne cognoiſſent que » tant s'enfaut que cela ſe puiſſe faire, que nature » ne peut ſouffrir un petit poil enfermé en une plaie, » ou autre petit corps étranger.

La ſaignée eſt néceſſaire dans le cas de commotion au cerveau : notre Auteur rapporte pluſieurs cas dans

(*a*) Page 241 & 242.

XVI. Siecle.

1551. PARE'.

lesquels elle lui a bien réussi. La perte de substance du cerveau, sans altération dans les fonctions vitales a été révoquée en doute pendant une longue suite de siecles, quoique plusieurs Savans eussent rapporté nombre d'observations contraires au préjugé : Ambroise Paré eut la même peine pour dissiper les préjugés de son siecle; une partie de la substance du cerveau sortit par la plaie d'un malade qu'il traitoit avec un autre Chirurgien; celui-ci soutint que c'étoit de la graisse qui s'étoit fait jour au travers de l'ouverture du crâne : pour décider la question, il fallut en venir à l'expérience chymique (*a*) : » car je tenois que si » c'étoit graisse, elle nageroit sur l'eau; au con- » traire, que si c'estoit de la substance du cerveau, » qu'elle iroit au fond : davantage, si c'estoit graisse, » en la mettant sur une pesle chaude, elle fondroit; » & si c'estoit du cerveau, il se dessecheroit & de- » meureroit aride comme parchemin, sans se fondre » ou liquéfier, & promptement brusleroit, pour ce » qu'il est gluaut, humide & aqueux : & furent faites » telles épreuves, dont fut trouvé mon dire être vrai : » & combien que ledit Page eût telle portion de la » substance du cerveau perdue, il guarit; reste qu'il » demeura sourd.

La future doit être employée dans toutes les plaies à la face (*b*); on passera l'aiguille à travers le muscles & la peau, & l'on épargnera les cartilages. Dans le cas d'inflammation ou de plaie à l'œil, le premier secours que le Chirurgien doit porter à la partie, est d'extraire les corps étrangers, s'il y en a. Ambroise Paré a décrit & fait graver un instrument propre à tenir les paupieres écartées; c'est le *speculum oculi*. Le séton est un des plus puissans remedes lorsqu'il est appliqué à la nuque; on trouvera les instrumens qu'il faut employer représentés dans une planche particuliere. Je renvoie à l'Auteur pour le reste du traitement des plaies; le lecteur judicieux voit déja assez par l'extrait que j'en ai fait, quelle

(*a*) Page 243.

(*b*) Théodoric a posé le même précepte, & s'est servi à-peu-près des mêmes termes qu'Ambroise Paré, en traitant des plaies des paupieres, p. 147. B.

peut être la méthode de l'Auteur. L'hiſtoire & le traitement des maladies des os ſe trouvent preſque d'un bout à l'autre dans les ouvrages d'Oribaſe.

XVI. Siecle.

1551.

PARE'.

Ambroiſe Paré traite fort au long des maladies Chirurgicales de la veſſie : il ſuit pour la taille la méthode de Jean de Romanis, & l'a preſque copié d'un bout à l'autre (*a*) en y adaptant en leur lieu & place pluſieurs obſervations intéreſſantes. Dans l'hydrocele il a fait uſage du ſeton, & en a retiré de l'avantage ; il parle fort au long de l'opération céſarienne, & donne quelques préceptes relatifs aux accouchemens. Il veut que dans l'amputation d'un membre, on faſſe la ſection dans la partie ſaine (*b*) ; il ſe ſert d'un grand coûteau courbe pour faire la premiere inciſion, d'un plus petit pour couper les chairs qui ſe trouvent entre deux os ; d'une ſcie, d'une pince à bec à corbin pour ſaiſir les vaiſſeaux, & d'un fil retor.

Voici la maniere qu'il preſcrit pour faire cette opération : » Les choſes ainſi faites, s'il advenoit puis » après qu'aucun deſdits vaiſſeaux ſe déliât, il te » faut relier le membre de ta premiere ligature, » comme a été dit ci-devant ; ou au lieu de ce faire » (ce que je loue davantage, & qui eſt trop plus » aiſé & moins douloureux) qu'un ſerviteur prenne » le membre à deux mains, preſſant fort de ſes doigts » ſur l'endroit du chemin deſdits vaiſſeaux : car en ce » faiſant, il empêchera le flux de ſang. Cependant » tu prendras une aiguille longue de quatre pouces » ou environ, quarrée & bien tranchante, enfilée de » bon fil en trois ou quatre doubles, de laquelle tu » reliras les vaiſſeaux à la façon qui s'enſuit : car » alors le bec de corbin ne te pourroit ſervir. Tu » paſſeras ladite aiguille par le dehors de la plaie, » à demi-doigt au plus, à côté dudit vaiſſeau, juſ- » ques au travers de la plaie, près l'orifice du vaiſ- » ſeau : puis la repaſſeras ſous ledit vaiſſeau, le » comprenant de ton fil, & feras ſortir ton aiguille

(*a*) Voyez notre extrait ſur Mariana.

(*b*) Il n'eſt point l'Auteur de cette méthode, ceux qui la lui attribuent tombent dans l'erreur la plus groſſiere ; pluſieurs Auteurs l'avoient recommandée avant lui.

XVI. Siecle.

1551. PARÉ.

» en ladite partie extérieure de l'autre côté dudit » vaisseau, laissant entre les deux chemins de la- » dite aiguille, seulement l'espace d'un doigt, puis » tu liras ton fil assez serré sur une petite compresse » de linge en deux ou trois doubles de la grosseur » d'un doigt, qui en gardera que le nœud n'entre » dedans la chair, & l'arrêteras sûrement. Ladite li- » gature retirée entierement dedans la bouche & » l'orifice de la veine ou artere, avec lesquelles aussi » cachées & couvertes des parties charneuses adja- » centes, se reprend aisément ledit orifice. Je te puis » asseurer qu'après telle opération, on ne voit sor- » tir une goutte de sang des vaisseaux ainsi liés; & » ne faut travailler d'user des susdits moyens d'ar- » rêter le sang aux petits vaisseaux : pour ce qu'ai- » sément il sera supprimé par les astringens que nous » t'ordonnerons ci-après. Tu pourras trouver cette » maniere d'opérer assez obscure & mal intelligi- » ble : mais tu peux considérer que c'est chose très » difficile de mettre clairement & entierement par » écrit la Chirugie Manuelle; car elle se doit plu- » tôt apprendre par imagination & en voyant be- » songner de bons & expérimentés maîtres, si tu en » as le moyen : ou bien l'essayer sur des corps morts, » comme j'ai plusieurs fois fait (*a*) ».

Dans le cas d'amputation aux extrêmités, Ambroise Paré pose pour regle générale de ne jamais couper dans l'article; cependant il s'est écarté de cette regle dans quelques cas particuliers, il rapporte une observation des plus curieuses sur une amputation au coude (*b*) qu'il fit à un Soldat. Le traitement qu'il indique pour les fistules en général est pareil à celui qu'on prescrivoit généralement trente ans avant lui; celui qu'il prescrit pour la fistule à l'anus est à-peu-près le même que celui de Vigo (*c*). Comme cette méthode a été extrêmement négligée, quoique bonne à plusieurs égards, & que quelques modernes veulent la faire revivre sans en faire honneur à leurs Auteurs,

(*a*) Pag. 307.
(*b*) Pag. 23
(*c*) Œuvre d'Ambroise paré, p. 33. de notre Histoire.

je conseille la lecture de ce passage (*a*), qui contient nombre de détails très utiles. L'Auteur y vante l'usage des escarotiques, afin de réduire la fistule à l'état de plaie simple ; il prescrit l'usage du cautere actuel ou potentiel, s'il y a carie à quelques os : cependant comme le cautere n'est pas toujours suffisant, sur-tout lorsque la carie est profonde, il recommande encore d'autres remedes : » or, dit-il, » quand la fistule vient à cause de l'os altéré & » pourri, on doit considérer si le vice est en la su- » perficie, ou profondité, ou s'il est du tout corrom- » pu : & s'il n'est qu'en la superficie, il sera raclé & » ruginé seulement : & si la carie est profonde, on la » doit oster avec un trépan exfoliatif : & si la cor- » ruption est communiquée jusqu'à la moëlle : elle » sera ostée avec une tenaille incisive pour y faire » plus ample ouverture, y appliquant premierement, » si besoin est un petit trépan, pour donner passage » à ladite tenaille ; & s'il est du tout corrompu, il » sera pareillement du tout coupé, comme en l'os » d'une jointure du doigt, du rayon, du coude, de » l'os de la grêve ou tibia. Mais advenant ce mal à » la boiste de la hanche, ou en la teste de l'os de la » cuisse, ou à une vertébre, ne faut entreprendre la » cure, non plus qu'à autre quelconque fistule qui de » soi est incurable, quelles sont celles qui pénétrent » jusqu'aux membres principaux, ou se rencontrent » aux parties veineuses, arterieuses ou nerveuses : » ou qui adviennent à personnes délicates, qui choi- » siroient plutôt de mourir avec leur mal, qu'en- » durer le tourment de l'opération : ou bien quand » de l'incision doit survenir autre plus fâcheuse in- » disposition ; comme convulsion en fistule de par- » tie nerveuse : en tel cas le Chirurgien ne doit cher- » cher l'entiere cure & parfaite, ainsi se doit con- » tenter de la palliative ».

XVI. Siecle.

1551. PARE'.

La Chirurgie du Barreau a fort occupé Ambroise Paré ; de son tems les Chirurgiens étoient plus souvent consultés par la justice qu'ils ne le sont aujourd'hui ; c'est ce qui a fait qu'ils ont pour la plupart

(*a*) Pag. 324 & 325.

négligé ce genre d'étude. L'Auteur parcourt les différens cas qui peuvent se présenter en justice : en voici quelques-uns qui peuvent se présenter, l'Auteur en donne la solution ; s'il s'agit d'un enfant qu'on soupçonne avoir été étouffé : » Il y a grande apparence que » le petit enfant mort, aura été étouffé par sa nourrice qui se sera endormie sur lui en l'allaitant, ou » autrement par malice : si ledit enfant se portoit » bien, & ne se plaignoit de rien au précédent, s'il » à la bouche & le nez pleins d'écumes : s'il a le » reste de la face non pâle & blaffarde, mais violette & comme de couleur de pourpre : si ouvert est » trouvé avoir les poulmons pleins comme d'air » escumeux (*a*) ».

XVI. Siecle.

1551. PARE'.

S'il s'agit d'un homme qu'on ait trouvé pendu, ou couvert de blessures, & qu'on veuille savoir s'il a été pendu ou blessé avant ou après sa mort, il faut faire attention aux signes suivans. « Si les plaies lui » ont été faites pendant qu'il vivoit ; elles seront » trouvées rouges & sanguinolentes, & les levres » d'icelles tuméfiées & plombines. Au contraire si on » les lui a données après la mort, elles ne seront » rouges, sanglantes, ni tuméfiées, ni livides. . . . , » S'il a été pendu vif, le vestige du cordeau à la circonférence du col, sera trouvé rouge, livide & » noirâtre, & le cuir d'autour amoncelé, replié & » ridé pour la compression qu'aura fait la corde ; & » quelquefois le chef de la trachée-artere rompu & » lacéré, & la seconde vertébre du col hors de sa » place. Semblablement les jambes & bras seront » trouvés livide, & toute la face ; à raison que tous » les esprits ont été suffoqués tout-à-coup : aussi pareillement il sera trouvé de la bave en la bouche » & de la morve issant du nez : au contraire si le » personnage a été pendu étant mort, on ne trouvera les choses telles ; car le vestige du cordeau ne » sera rouge, ne livide, mais de couleur des autres » parties du corps : pareillement la tête & le thorax » sont trouvés pleins de sang » (*b*).

S'il est question d'un homme qu'on ait trouvé dans

(*a*) Pag. 771.
(*b*) Pag. 772.

XVI. Siecle.

1551. PARE'.

l'eau, & qu'il faille décider si on l'y a jetté étant mort, ou s'il y a péri; l'on examinera s'il a de l'eau à l'estomac ou dans les intestins : s'il a de la morve au nez & de l'écume à la bouche; il aura été noyé : si ces signes ne se trouvent pas, l'homme aura été jetté dans l'eau après sa mort.

Ambroise Paré parle immédiatement après de ceux qui auront été en danger d'être étouffés par la vapeur du charbon : il recommande pour en prévenir les fâcheux effets, lorsque les symptômes commencent à se manifester, de frictionner l'épine & les extrémités avec des spiritueux, d'administrer les violens purgatifs & l'émétique; c'est en suivant cette maxime, qu'il dit avoir tiré plusieurs personnes du plus grand danger. L'Auteur a observé que cette mort étoit occasionnée par un manque de respiration auquel se joignoient les symptômes d'une véritable apoplexie.

Mais voici un modele de rapport qu'on trouve dans Ambroise Paré, & que le lecteur ne sera pas fâché d'avoir sous les yeux; il s'agit de déterminer si une fille est vierge ou non. « Or quand à faire si une » fille est pucelle ou non, cela est fort difficile : tou- » tefois les Matrônes tiennent pour chose assurée, » qu'elles le peuvent cognoistre, parcequ'elles di- » sent trouver une ruption d'une taye qui se rompt » au premier combat vénérique (*a*); mais cette taye » n'existe pas : la preuve gist en l'expérience & à la » grandeur, ou anguſtie du col de la matrice; mais » elles peuvent être bien déçues & trompées; car » selon la grandeur du corps & l'âge de la fille, » l'ouverture sera plus grande ou plus petite : parce » qu'une grande fille doit avoir son ouverture plus » grande qu'une petite : car toutes les parties de no- » tre corps se doivent rapporter les unes aux autres; » une âgée de quinze ans l'aura plus grande qu'une » de douze. . . . aussi celle qui aura mis quelquefois » son doigt bien profondement au col de sa matrice, » pour quelque prurit qu'elle y auroit, ou y auroit » mis quelque pessaire ou *nodulus*, à cause de la ré- » tention de ses mois, ou autre indisposition, & que

(*a*) Page 773.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

» par ce moyen ſon ouverture lui fût trouvée pluss
» grande, ſeroit-elle pour cela moins pucelle ? N'en-
» ny : parcequ'il n'y aura différence entre y avoir miss
» un peſſaire ou le doigt, ou autre choſe de la groſ-
» ſeur de la verge virile, qui puiſſe remarquer cess
» différences : par quoi il me ſemble qu'on ne peut à
» la vérité juger du pucelage d'une fille Davantage
» les Matrones ni Chirurgiens ne peuvent juger une
» fille n'être pucelle, à laquelle on trouvera avoir du
» lait aux mamelles ».

Les remarques qu'Ambroiſe Paré a faites ſur la ſaignée méritent quelque conſidération des connoiſſeurs. Pour procéder à l'opération, on fera aſſéoir le malade dans une chaiſe, de maniere que le jour donne ſur la partie qu'on veut piquer ; un Chirurgien la frottera avec ſa main ou linge chaud « puis » fera une ligature un peu au deſſus dudit vaiſſeau » qu'il voudra ouvrir, & renvoira le ſang des parties inférieures vers la ligature, & empoignera le bras du malade avec ſa main gauche, ſi c'eſt le bras droit & ſi c'eſt le bras gauche, le prendra de la droite, mettant le pouce un peu plus bas que le vaiſſeau, afin qu'il le tienne & ne vacille çà & là, » le fera élever à cauſe du ſang qui aura été envoyé : » cela fait, de ſon ongle marquera le cuir qui ſera ſur la veine à l'endroit où la voudra inciſer, puis ſubit prendra une petite goutte d'huile ou de beurre frais, & frottera le lieu marqué par l'ongle, afin » de rendre le cuir plus liſſe & l'amolir, & par ce » moyen ſera plus facile à couper, & fera moindre » douleur au malade, à raiſon que la lancette entrera » plus doucement. Or le Chirurgien tiendra la lancette du pouce & du doigt index, non trop loin ni » trop près de la pointe, & de ſes trois autres s'appuyra contre la partie, & d'abondant mettra les » deux doigts ſuſdits deſquels il tient la lancette, ſur » le poulce, pour avoir davantage ſa main ferme & » non tremblante : alors fera inciſion un peu obliquement au corps du vaiſſeau, qui ſoit moyenne, non » trop grande ni trop petite ſelon le corps du vaiſſeau, & le ſang gros & ſubtil que l'on aura conjecturé y être contenu ». Il ne bornoit pas les ſaignées

aux seuls vaisseaux veineux ; il faisoit quelquefois ouvrir l'artere temporale, & cette méthode lui a réussi dans plusieurs maladies de la tête.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

En habile Praticien, Ambroise Paré indique les dangers de la saigné, & prescrit les remedes qu'il faut leur opposer. « Et se faut garder de toucher l'artere » qui est souvent couchée sous la bazilique, & sous » la médiane un nerf, ou le tendon du biceps, & » quand à la veine céphalique, il n'y a aucun danger; » il sera tiré du sang selon qu'il sera besoin, puis » défera la ligature, & en fera une autre sur le corps » de la veine, pour arrêter le sang, avec une petite » compresse : la ligature ne sera trop lâche ni trop » serrée, de façon que le malade pourra plier le bras » à son aise ; & pour faire comme il appartient, » faudra à l'heure que l'on la voudra faire, com- » mander au malade de plier le bras ; car si on le » bandoit étant droit, il ne pourroit après plier ». Lorsque le tendon ou l'aponévrose est piquée, Ambroise Paré recommande les embrocations & les fomentations des liqueurs spiritueuses & des huiles éthérées, &c. (*a*).

Le Traité des plaies d'armes à feu d'Ambroise Paré, contient nombre d'observations intéressantes, & de préceptes judicieux confirmés par la longue expérience que l'Auteur avoit acquise dans les Armées, mais déduits pour la plûpart des ouvrages de Langius, de Ferrius, de Rota & de Botal : le lecteur judicieux pourra s'instruire de la vérité, s'il se donne lui-même la peine de recourir aux originaux.

Le Traité des monstres d'Ambroise Paré est un des plus mauvais ouvrages qui soit sorti des mains des hommes; c'est l'opprobre du génie humain, & il n'y a qu'un Auteur crédule & superstitieux qui l'ait pû mettre au jour. Tous les spectres que l'imagination troublée présente aux enfans dans leur sommeil, sont exprimées dans autant de planches & de figures particulieres : l'Auteur a fait peindre & graver des êtres qui n'avoient existé que dans son idée, ou dans celle de gens aussi crédules que lui. Les belles

(*a*) Pag. 770.

XVI. Siecle

1551. PARÉ.

productions de Ruef, Chirurgien Suiſſe, à qui M. Garengeot vouloit attribuer la découverte de la circulation, y ſont repréſentées à côté de celles de pluſieurs autres Auteurs auxquels Ambroiſe Paré a ajouté de très longs commentaires.

L'Anatomie d'Ambroiſe Paré n'eſt pas à beaucoup près auſſi exacte qu'il auroit pu la donner, s'il eut poſſédé ſes Auteurs d'Anatomie, comme il poſſédoit ceux de Chirurgie. Il n'a point connu les véſicules ſéminales, ni le veru-montanum; il n'a eu aucune idée ſur la circulation; ſur la ſtructure des nerfs optiques, ſur le limaçon & le labyrinthe, &c. objets qui avoient tous été décrits avant que l'Auteur publiât ſon ouvrage; cependant ce Traité d'Anatomie eſt dans le fond auſſi exact, quoique dépourvu de découvertes originales, que l'ont été ceux qu'ont publié les Auteurs médiocres du ſeizieme ſiecle; les planches qu'on y trouve ſont extraites des ouvrages de Véſale, mais elles ſont plus mauvaiſes qu'elles (*a*) ne ſont dans l'original, ſouvent même elles y paroiſſent tronquées: celles que l'Auteur y a ajoûtées ſont ridicules, du reſte il a nié l'exiſtence de la membranne allentoïde après Maſſa, Sylvius, Vidus Vidius & Franco. Sa façon de penſer ſur la ſtructure des dents & de la dentition, eſt aſſez conforme à celle qu'on a aujourd'hui. Ambroiſe Paré rapporte quelques obſervations par leſquelles il prouve qu'une dent replacée dans l'alvéole bien-tôt après qu'une autre en eſt ſortie, peut s'y reprendre & s'y fixer. Il avertit que le péritoine n'eſt point percé par les vaiſſeaux ſpermatiques, &c. Il a connu la vraie poſition des condyle de l'humérus. Quelques-uns lui accordent l'honneur d'avoir découvert le premier la membrane commune des muſcles, ſeroit-ce du tiſſu cellulaire ou du muſcle cutané, je ne ſais trop ſur quel fondement; les plus anciens Anatomiſtes en avoient parlé, & l'avoient indiquée auſſi clairement que l'a fait Ambroiſe Paré.

FUCHSIUS.

La Ville de Wembdingen, dans les Etats du Duché de Baviere, vit naître en 1501, dans l'enceinte de ſes murs, Leonard Fuchſius, ou Fuſch, qui ſe ren-

(*a*) Miſerè tamen depravantur, Douglas, p. 118.

dit célebre dans la Médecine par ſes vaſtes connoiſſances : il eut pour pere Jean Fuſch qu'il eut le malheur de perdre dès ſa plus tendre enfance. Sa mere, originaire d'une famille diſtinguée, le fit élever avec tout le ſoin poſſible ; elle l'envoya à l'âge de dix ans au College d'Hailbron, Ville impériale du cercle de Souabe. Le jeune Fuchius ne fut pas long-temps à ſe diſtinguer dans ſa claſſe ; par ſes travaux & ſon application à l'étude il s'acquit l'affection de ſon Profeſſeur : cependant il ne reſta pas long-temps dans ce College, car ſes parens l'envoyerent bientôt après à Tubinge, où les ſciences & les arts floriſſoient. Il s'avança dans les langues grecques & latine. Orné de toutes ces connoiſſances, Fuchſius s'appliqua à l'étude de la Médecine, & reçut le bonnet de Docteur en 1524 ; bientôt après ſon doctorat il épouſa Anne Fuidpergera (*a*), fille qui à ſa haute naiſſance réuniſſoit tous les talens extérieurs, il en eut quatre garçons & ſix filles. La réputation qu'il s'étoit acquiſe le fit rechercher de pluſieurs Univerſités pour lui donner une chaire de Profeſſeur ; il en occupa une à Munich & à Ingolſtadt ; il remplit les devoirs de la charge avec beaucoup de diſtinction : & mettoit tant de clarté & de politeſſe dans ſes leçons, qu'il attiroit les Ecoliers de tous les côtés ; il paſſa pour un des plus habiles Médecins de l'Europe. Fuchſius ne borna pas-là ſes travaux, il s'appliqua beaucoup à la pratique de la Médecine ; les ſuccès qu'il avoit dans les maladies qu'il traitoit, lui firent donner le nom d'*Æginete d'Allemagne*. Côme, Duc de Toſcane, lui offrit cinq cens écus d'appointemens pour l'obliger de remplir une place de Profeſſeur de Médecine dans l'Univerſité de Piſe. L'Empereur Charles-Quint l'annoblit pour lui témoigner l'eſtime qu'il faiſoit de ſon mérite & de ſes connoiſſances en Médecine. Fuchſius, après avoir eu tant d'honneurs & dignités, mourut à Tubingen le 10 Mai 1566, âgé de ſoixante-cinq ans. Il a laiſſé un grand nombre de bons ouvrages ; nous

XVI. Siecle. 1551. FUCHSIUS.

(*a*) Voyez la vie de Fuchſius qui eſt à la tête de ſes ouvrages, dans l'édition de 1604.

XVI. Siecle.

ne parlerons que de ceux qui nous concernent, & qui ſont,

1551. FUCHSIUS.

Epitomes Anatomiæ. Tubingæ 1551, in-8°. *Lugd.* 1555, in 8°. *Francof.* 1604, in-fol

De ſanandis totius humani corporis affectibus. Baſileæ 1542, 1568. *Lugduni* 1547, in-16.

L'Auteur annonce dans ſa préface que ſon ouvrage n'eſt qu'un extrait de ceux de Veſale; & pour donner plus de valeur a ſon livre, il fait un éloge des plus complets de ce grand Anatomiſte; il le met au-deſſus de Galien (*a*); il fait un reproche à un Médecin de ſon temps de négliger l'Anatomie, & il critique expreſſément les Médecins d'Allemagne. Selon lui, depuis Mundinus juſqu'à Carpi, & depuis Carpi juſqu'à Andernach, il n'y a eu aucun Anatomiſte qui méritât d'être cité; mais, ajoute-t-il, quelle différence de ceux-là au grand Veſale, qui eſt un prodige de la nature.

L'ouvrage de Fuchſius ſur l'Anatomie eſt un abregé court & ſuccint, mais exact; l'Auteur y a ſcrupuleuſement ſuivi Veſale; il s'eſt même ſervi le plus ſouvent de ſes dénominations caractériſtiques, ainſi que de celles des anciens, comme de premiere, de ſeconde & de troiſieme paire des muſcles, &c.

On trouve dans les cinquieme, ſeptieme & huitieme livres de ſon grand ouvrage, *de curandi ratione*, pluſieurs réflexions chirurgicales ſur les plaies & ulceres, fractures & luxations, &c. Fuchſius, avec ſa candeur ordinaire, avoue qu'il n'y a rien ajouté du ſien, qu'il a puiſé dans les ouvrages de Galien, de Paul, d'Aëtius, & de Guy de Chauliac, & il aſſure que Tagault lui a aidé à écrire ſon livre. Un tel aveu caractériſe l'honnête homme, & ne diminue en rien la grande réputation que Fuchſius s'étoit acquiſe dans toute l'Allemagne: il vaux mieux ſavoir d'autrui de bonnes choſes, que d'être l'Auteur de ſyſtêmes hardis & éloignés de toute vraiſemblance.

(*a*) Cujus, Veſalii, Anatomica tantum abeſt ut contemnenda putem, ut illum omnibus aliis Galeno etiam ipſi præferam. In præf. pag. 278, édit. in-fol. Francof. 1604.

Douglas parle d'un certain Albert Novocampianus qui a donné les ouvrages ſuivans. XVI. Siecle.

Annotationes in fabricationem hominis à Cicerone lib. 2 de naturâ deorum deſcriptam. 1551. NOVOCAMPIANUS.

Diſſertatio utrum cor an jecur in formatione fœtus conſiſtat prius. Cracoviæ 1551, in-8°.

Je n'ai pu me procurer cet ouvrage; Mr. de Haller s'eſt contenté de l'annoncer ſans en donner l'analyſe; il y a aparence qu'il manque dans ſa bibliotheque.

On trouve auſſi dans les ouvrages qui traitent de l'hiſtoire de l'anatomie le livre de *Urinis* de *Odonius*; je l'ai parcouru; mais je n'y ai rien trouvé d'anatomique; il n'y a que des analyſes chymiques. L'Auteur donne des moyens de connoître toutes les maladies par l'inſpection des urines; ce livre eſt intitulé: *De urinis* 1551; il eſt imprimé avec ceux d'Henri Martines. ODONIUS.

Coitier cite Odonius comme un amateur zélé & un ſavant en Anatomie; il l'a connu à Boulogne: ainſi Odonius devoit vivre vers le milieu du ſeizieme ſiecle.

Porta (Simon) naquit à Naples en 1496; il fut diſciple de Pomponace de Mantoue; on croit qu'il ſuça de lui la plupart de ſes fauſſes maximes ſur l'immortalité de l'ame; on le ſoupçonne de ſoutenir, ainſi que ſon maître, qu'on ne pouvoit prouver cette immortalité par la raiſon naturelle, d'une maniere démonſtrative. Porta expliqua long-temps la philoſophie d'Ariſtote à Piſe, s'adonna beaucoup à l'hiſtoire naturelle, & y acquit beaucoup de connoiſſances; il étoit ſur le point de faire imprimer un ouvrage ſur cette partie, lorſqu'il reçut celui que Guillaume Rondelet avoit compoſé ſur les mémoires de Mr. Pelliſſier, Evêque de Montpellier. Cette nouvelle le fit déſiſter de ſon entrepriſe; il mourut à Naples l'an 1553. Nous avons de lui divers traités de Phyſique médicinale; tels ſont ceux *de dolore*, *de coloribus oculorum*, *de rerum naturalium principiis*, *de mente humanâ*. Geſner dit que ce dernier ouvrage eſt plutôt digne d'un porc que d'un homme raiſonnable. PORTA.

XVI. Siecle.

1551. AMATUS LUZITANUS.

Rodrigues (Jean) de Caſtelblanco, c'eſt-à-dire de Château-blanc, vulgairement connu ſous le nom d'Amatus Luzitanus, fleurit en Portugal vers l'an 1550, il y exerça la Médecine & la Chirurgie, parties qui, comme l'on ſait, ont une ſi grande analogie, qu'on ne peut bien ſavoir l'une d'elles qu'autant qu'on excelle en l'autre. Il étudia à Salamanque, y prit ſes degrés en Médecine, y exerça cette ſcience, & s'y acquit une des plus brillantes réputations. Cependant Amatus Luzitanus comptant pour très peu la gloire qu'il s'étoit acquiſe dans un pays ſi ignorant & ſi ſuperſtitieux, quitta ſa patrie, voyagea en France, dans les Pays-Bas, & en Italie, il s'arrêta à Ferrare pour y enſeigner la Médecine; mais ſoit par inconſtance ou par quelqu'autre raiſon que j'ignore, il n'y demeura pas long-temps; Ancone lui parut digne de ſon ſéjour; il s'y retira & y exerça la Médecine avec célébrité. Son nom parvint dans toutes les principales Villes de l'Europe. Le Roi de Pologne & la république de Raguſe voulurent l'attirer dans leurs Etats; peu ſenſible à leurs invitations, Amatus Luzitanus porta ſes pas dans des contrées tout-à-fait oppoſées; il fut à Theſſalonique ou Salonicki, célebre Ville de la Turquie européenne, où il ſe fit Juif: pour cacher ſa démarche & ſa conduite, il quitta le nom de Jean Rodrigues pour prendre celui d'Amatus Luzitanus. Il ſéjourna dans la Turquie un certain nombre d'années, & il y finit ſes jours, ſuivant le ſentiment des Auteurs.

Amatus Luzitanus étoit un homme inſtruit, ingénieux & grand obſervateur; il avoit beaucoup lu & converſé avec la plupart des Savans de l'Europe; à Anvers il connut Louis Vives, à Ferrare, Jean Baptiſte Cananus & Antoine Muza Braſavole; à Veniſe, Didacus Mendoſa; à Piſe il fut extrêmement lié avec Guidon Embaldus, Duc d'Urbin, homme connu par ſon profond ſavoir. Nous avons de lui,

Curationum medicinalium centuriæ ſeptem. Florent. 1551, in-8°. *Ven.* 1654, in-12. *Burdig.* 1620, in-4°. *Barcin.* 1628. *Lugd.* 1560, 1580, in-12. *Francof.* 1646, in-fol.

On

XVI. Siecle.

1551.
AMATUS LUZITANUS.

On trouve dans cet ouvrage un nombre prodigieux d'obſervations intéreſſantes ſur divers points de Chirurgie ; l'Auteur y traite fort au long de la chûte de l'utérus : accident qu'il dit avoir guéri par le moyen des ventouſes appliquées ſur l'ombilic, d'un peſſaire fait avec de la toile roulée, couverte d'un emplâtre aſtringent, &c. &c. (*a*).

On lit dans la même centurie différentes obſervations ſur les ulceres de la bouche (*b*), & ſur celles des extrémités contre leſquelles il recommande l'uſage (*c*) des ſcarifications ; l'hiſtoire d'une contuſion à la tête, guérie par le moyen des ventouſes & des poudres aſtringentes (*d*), d'une imperforation du gland, contre laquelle Cananus propoſa un trois-quart particulier de ſon invention (*e*). On trouve dans le même ouvrage la deſcription de pluſieurs monſtres, de pluſieurs moles, &c. (*f*).

Les grands Médecins ne perdent aucune occaſion d'obſerver les phénomenes de la nature : l'Auteur a été lui-même le ſujet d'une obſervation ; il eut une tumeur à la cuiſſe qui le gêna dans ſa marche : elle étoit ſans fievre, quoique très douloureuſe ; cette tumeur vint bientôt à ſuppuration, dit notre Auteur, par le moyen d'un cataplaſme fait avec la mie de pain, par l'application des raiſins écraſés, des figues, de l'huile roſat, de différentes graiſſes, du blanc d'œuf, &c. &c. &c. Amatus Luzitanus penſe que cet affection chirurgicale eſt la même que celle que les Italiens appellent bocnon, les Catalans divieſo, les Portuguais lecenſo. La deſcription de cette maladie ſe trouve dans une lettre qu'Amatus Luzitanus a écrite à Cananus ſon intime ami ; l'Auteur termine cette lettre par ces paroles, *ea litteris mandare jucundius eſt quam ea pati* (*g*).

L'Auteur parle de quelques cancers guéris par divers

(*a*) Pag. 121, Centurie premiere, édition de Lyon, 1580, in-8°.
(*b*) Page 142.
(*c*) Pag. 145.
(*d*) Pag. 148.
(*e*) Page 168.
(*f*) Pag. 174.
(*g*) Pag. 189.

topiques, principalement par les ſuppuratifs (*a*); d'une inflammation des plus vives ſurvenue au doigt à la ſuite d'une piqûre d'épingle qu'il guérit par l'inciſion, en oignant l'extrémité avec de l'huile roſat, & en appliquant par-deſſus la plaie un liminent fait avec le blanc & le jaune d'œuf brouillés enſemble (*b*); d'une angine guérie par l'application d'un nid d'hirondelle ſur la partie antérieure du col par le moyen du ſuif de chandelle (*c*); d'une iſchurie produite par deux pierres engagées au bout du canal de l'urethre ſous le gland, guérie par une inciſion faite au canal par-deſſous la pierre; d'une maladie des yeux, guérie par l'application d'un ſéton à la nuque (*d*); d'une tumeur au genou, extrêmement douloureuſe, & accompagnée des ſymptomes de l'apoplexie qui enleverent le malade (*e*); d'un abcès ſurvenu à la mammelle, guéri par l'application de pluſieurs cauteres actuels (*f*).

La vérole & ſes principaux ſymptomes ſont détaillés dans nombre d'obſervations; l'Auteur y parle de pluſieurs enfans venus au monde avec cette maladie, qui en ont infecté leurs nourrices, & celles-ci leurs maris, dont pluſieurs ſont morts (*g*). Un enfant portoit en naiſſant une corne ſur ſa tête; un Chirurgien ordinaire veut la couper, & l'enfant meurt pendant l'opération (*h*). Fondé ſur des connoiſſances anatomiques, Amatus Luzitanus croyoit que dans la pleuréſie il convenoit de ſaigner la veine axillaire du même côté (*i*): il étoit partiſan de l'empyême, & il ordonne qu'on faſſe cette opération toutes les fois qu'il y a épanchement de pus dans la poitrine; il vouloit qu'on la fît avec l'inſtrument tranchant, ou le fer chaud pouſſé entre la ſeconde

(*a*) Pag. 200.
(*b*) Pag. 239.
(*c*) Pag. 243. Tom. I. & Tom. II. p. 112, 502, 617.
(*d*) Page 253.
(*e*) Page 255.
(*f*) Pag. 261.
(*g*) Pag. 266. Tom. I. On trouve quelque choſe d'analogue, pag. 432, Tom. II. p. 570.
(*h*) Pag. 267.
(*i*) Pag. 268.

& la troiſieme des vraies côtes (*a*). L'Auteur a diſſéqué à Ferrare avec le frere de Veſale un ſujet ſur lequel il avoit fait l'opération ; il ne trouva aucune altération au diaphragme, & il conclut qu'il falloit faire l'opération entre la ſeconde & la troiſieme, & non entre la troiſieme & la quatrieme, ou encore moins entre la quatrieme & la cinquieme des vraies côtes (*b*) : cette remarque eſt intéreſſante ; je voudrois que l'Auteur nous eût appris de quel côté il avoit fait cette opération ; les Anatomiſtes modernes ſavent que le diaphragme eſt plus élevé du côté droit que du côté gauche.

XVI. Siecle. 1551. AMATUS LUSITANUS.

On lit avec plaiſir dans les ouvrages d'Amatus Luzitanus l'hiſtoire d'un jeune enfant attaqué d'un hydrocéphale depuis quelques tems, guéri par le moyen d'un onguent compoſé de différens toniques (*c*). On trouve dans le même ouvrage pluſieurs conſultations ſur les ulceres chironiens (*d*), des ulceres au goſier (*e*), de la tumeur connue ſous le nom de taupe (*f*), d'une chute de cheveux que l'Auteur dit avoir arrêtée avec une décoction aſtringente & par l'application de pluſieurs baumes (*g*).

Perſonne n'ignore les mauvais effets que produit la matiere d'un abcès lorſqu'elle rentre tout d'un coup dans les voies de la circulation. Amatus parle d'une jauniſſe ſurvenue peu de temps après qu'un abcès à la cuiſſe eut diſparu de lui-même ; d'une galle répercutée qui produiſit des ulceres au viſage, & qu'on ne guérit que par le moyen du lait (*h*) ; l'Auteur recommande contre cette maladie un onguent fait avec égale partie de graiſſe, & de racine d'énula campana. Dans le même volume Amatus Luzitanus traite d'une luxation incomplette d'une vertebre qui avoit rendu une jeune fille boſſue (*i*) ;

(*b*) Page 299.
(*b*) Pag. 303, Tom. I.
(*c*) Pag. 323.
(*d*) Pag. 332.
(*e*) Pag. 328.
(*f*) Pag. 335.
(*g*) Pag. 348.
(*h*) Pag. 461.
(*i*) Pag. 348.

XVI. Siecle.

1551. AMATUS LUZITANUS.

d'une chûte du rectum, guérie par la réduction, & par le moyen d'un ſuppoſitoire aſtringent (*a*). La lépre des anciens (*b*), la galle, les dartres & les verrues ſont aſſez bien décrites. Amatus Luzitanus faiſoit, après la réduction de l'entérocele, l'opération de la caſtration, ſe ſervoit de la ligature, & uſoit du cautere actuel (*c*); il ſe ſervoit du cautere potentiel dans l'hydrocele. Le même Auteur parle d'une plaie au cerveau qui pénétroit dans le ventricule, & dont le malade guérit (*d*). A la ſuite d'une plaie à la poitrine au-deſſous de la clavicule, il ſurvint des ſymptomes fâcheux, comme difficulté extrême de reſpirer, &c. &c. &c; on craignoit pour la vie du malade : un Chirurgien hardi, dit Amatus Luzitanus, fit une ouverture entre la troiſieme & la quatrieme des fauſſes côtes ; il tira pluſieurs caillots de ſang contenus dans la poitrine (*e*). Il n'y a point, ſelon lui, de meilleur remede contre la brûlure, que les feuilles de laurier miſes en cendre, en verſant ſur elles de la graiſſe bouillante ; la graiſſe ſe réfroidit, & il en réſulte un onguent dont on doit frotter la partie malade.

L'Auteur préſente dans le ſecond & dans le troiſieme volumes, ſous de nouvelles formes, la plupart des obſervations que j'ai indiquées. Ce qu'il a de plus particulier dans ces volumes, roule ſur les plaies de la tête : il a fait appliquer le trépan à la partie poſtérieure de l'endroit qui avoit été frappé, parceque les ſymptomes ne cédoient point aux remedes ordinaires (*f*) : il faiſoit trépaner ſur les ſutures & ſur l'os occipital : il vante comme un remede ſouverain contre les hémorrhoïdes un onguent fait avec la pulpe d'orange, de l'huile roſat & des ſemences de lavande. La plupart des obſervations que je viens de rapporter dénotent le génie & le ſavoir de l'obſervateur. On trouve cependant parmi ces faits intéreſſans nom-

(*a*) Pag. 395.
(*b*) Pag. 536, 537 & 542.
(*c*) Pag. 650.
(*d*) Pag. 766.
(*e*) Pag 869.
(*f*) Pag 161, Tom. II, p. 463

bre de puérilités : Amatus Luzitanus parle d'une fille qui devint garçon (*a*) ; il croit qu'une femme plongée dans un bain où un homme a répandu sa semence, peut devenir enceinte (*b*). De telles histoires seront plutôt regardées par les gens qui ont du bon sens comme des chimeres que comme des réalités. XVI. Siecle. 1551. AMATUS LUSITANUS.

On trouve dans le même ouvrage quelques remarques anatomiques ; il a admis l'existence des valvules dans la veine azigos, &c. & il a parlé du trou du cartilage kiphoïde : ce qu'il dit sur les accouchemens n'est pas digne de remarque.

J'ai en général rapporté tout ce qu'on trouve dans cet ouvrage qui a du rapport à la Chirurgie, & qui mérite attention ; & si je suis entré dans des détails circonstanciés, minutieux, c'est pour donner une idée plus exacte d'un ouvrage qui mérite d'être connu & consulté dans l'occasion ; il est plutôt le fruit de l'observation que du génie.

Vega (Christophe), Médecin Espagnol, naquit à Alcana de Henarez, Ville d'Espagne, dans laquelle Ville il professa la Médecine avec beaucoup de célébrité : sa réputation parvint jusqu'au trône ; le Prince Charles, fils de Philippe II, Roi d'Espagne, le choisit pour son Médecin, & lui donna une entiere confiance. Quoique Vega eût été extrêmement occupé de la théorie & de la pratique de son art, il trouva le loisir de composer plusieurs ouvrages de Médecine, dans lesquels on reconnoît le Médecin théoricien & le Médecin praticien. 1552. VEGA.

Parmi plusieurs ouvrages de Médecine, voici le seul qui soit de notre objet.

De curatione caruncularum, A Salamanque 1552, A Alcala 1553.

On lit cet ouvrage avec plaisir ; la diction de l'Auteur est claire & expressive, sans être trop diffuse. Les préceptes que Mariana & Ferrius exposent dans leurs ouvrages de Lacuna, se trouvent copiés dans ceux de Vega : l'Auteur y a cependant ajouté quelques observations particulieres : il seroit seulement à souhaiter qu'il eût rendu plus de justice aux

(*a*) Pag. 553.
(*b*) Pag. 473. Tom. II.

XVI. Siecle.

Auteurs qui lui ont fourni des réflexions utiles à ſon objet.

1552. MAGGIUS.

Maggi ou Maggius (Barthelemi) vécut vers l'an 1541, & floriſſoit à Boulogne ſa patrie : il s'acquit une ſi grande réputation, que le Pape Jule III l'appella pour ſon Médecin. Cette nouvelle dignité lui fit quitter ſa patrie pour aller à Rome : l'air de cette Ville ne lui fut point favorable ; ce qui l'obligea de retourner à Boulogne ſa patrie. Le Pape lui donna toutes les marques d'attachement ; mais il ne put s'oppoſer à ſa retraite, la cauſe en étant ſi légitime. Maggius paſſa le reſte de ſa vie à Boulogne ; il y mourut l'année 1552 ; il fut enterré dans l'Egliſe de Saint François, & l'on mit ſur ſon tombeau l'épitaphe ſuivante.

D. O. M.
Bartholomæo Maggio Bonon.
Philoſopho ac Medico præclaro, cujus
Mira virtutum facultas Julio III. Pont. Max.
Henrico Galliarum Regi totique orbi notiſſima fuerat.
Qui vixit. an. LXXV. Menſ. VII. D. XXII.
Obiit VII. Cal. Aprilis. Johan. Bapt. Maggius
Fratri. B. M. P. M. D. LII.

Le livre de Maggius eſt intitulé :

De ſclopetorum & bombardarum vulnerum curatione liber. Bononiæ 1552, in-4°. *Venetiis* 1566, in-8°.

Le même ouvrage ſe trouve dans la collection de Geſner, page 243. A Zurich en 1555 in-fol.

Ce que cet ouvrage contient de plus eſſentiel, roule ſur les amputations d'un membre : je ſuivrai l'Auteur dans ces détails, parcequ'il y propoſe une méthode nouvelle pour opérer. Si le mal, dit-il, a déja tellement vicié la partie, qu'il ait affecté la chair, les nerfs & les os même, & qu'il les ait privés de leurs eſprits animaux, naturels & vitaux, au point qu'il n'y ait aucune eſpérance de pouvoir parvenir à une cure complette & parfaite, ni même eſpoir de pouvoir conſerver la partie, & d'empêcher que celles qui ſont voiſines ne ſoient infectées, il faut, pour prévenir des effets ſi funeſtes, en faire ceſſer la

cause en amputant le membre; puisque pour empêcher un membre sain de se gâter par la proximité ou le contact d'un autre qui est infecté, l'amputation est l'unique remede & la vraie méthode qui soit seule suffisante. XVI. Siecle. 1552. MAGGIUS.

Les instrumens nécessaires sont la scie & un couteau en forme de faulx; il y en a encore un autre qui a la forme d'un couteau. Voici la façon indiquée pour remédier à la putréfaction d'un membre sain; on peut se servir de la ligature. . . . . ou si l'infection se communique à une partie qui n'est nullement viciée, il faut tremper cette partie dans de l'huile bouillante simple ou mêlée avec du soufre liquefié, ou la traiter par le moyen des cauteres actuels. Cependant pour agir avec plus de précaution, on arrosera l'endroit où le membre aura été coupé avec de la poudre de colcan que les Arabes nomment colcotar; & arrêtant l'effusion du sang, on appliquera un médicament lénitif ou adoucissant. Les modernes se comportent autrement dans l'amputation; voici leur méthode: dans un seul & même temps, & avec un instrument qui a la forme d'un grand couteau; ils coupent le membre & brûlent la chair, les veines & les arteres, sans faire attention aux inconvéniens qui en résultent. Pour nous, nous coupons les parties d'une autre maniere; nous croyons avoir inventé cette méthode, & nous souhaitons que les raisons que nous apportons pour l'appuyer puissent convaincre tout le monde de son efficacité. Après avoir lié le membre, j'examine si la corruption est éloignée de l'articulation, si elle en est proche, ou si enfin c'est l'articulation même qui est affectée; si elle est près de l'articulation, on coupe le membre transversalement, comme l'a pensé Hippocrate.

Si on faisoit l'amputation dans une partie saine, & qu'on la fît sur le genouil ou sur le coude, elle deviendroit dangereuse à cause des grands vaisseaux qui y sont; c'est pourquoi je n'oserois pas faire cette opération sur les articulations & particuliérement sur le genouil, à moins, ajoute-t-il, que je n'y fusse forcé. Après ces considérations,

XVI. Siecle.

1552. MAGGIUS.

quand il s'agit d'en venir à l'amputation d'une partie, ſoit aux extrémités ſupérieures, ſoit aux inférieures, il faut d'abord couper toutes les parties molles avec un bon raſoir, enſuite avec l'inſtrument fait en forme de faulx que l'on inférera dans la plaie; il faut brûler les parties diviſées, afin de s'oppoſer à l'effuſion du ſang, & ſéparer enſuite la partie gâtée de la ſaine en ſciant l'os; après cela avec des fers chauds qui ont à leur extrémité un figure d'olive ou de globe, on brûle le bout des vaiſſeaux, & l'on répand ſur la plaie du colcant pulvériſé avec de la gomme propre à refermer les plaies, & qu'on nomme en latin ſarcocolla. Pour conſolider le bout de la partie qui a été coupée, & lui donner plus de ſolidité & de conſiſtance, on applique deſſus une eſpece de ciment fait avec de la bourre de lievre trempée dans des blancs d'œuf, du bol d'Arménie, de la poudre d'aloës & autres choſes ſembables; on ſe ſert d'étoupes enduites de ce même emplâtre, qu'on met deſſus. Ce topique procure de grands avantages; non ſeulement il arrête l'hémorrhagie, mais encore il conſerve quelquefois les parties ſaines, en les préſervant de la corruption: au bout de trois jours on leve cet appareil après l'avoir humecté d'oxicrat ou du gros vin, afin de le ſéparer plus aiſément de la plaie, & on met deſſus des tentes & des couſſins trempés dans un onguent fait de cire, de graiſſe, de réſine & de poix, pour faire tomber l'eſcarre & faire ceſſer la douleur & l'inflammation: on ne doit pas auſſi oublier de mettre ſur l'orifice des vaiſſeaux coupés de la poudre d'aloës hépatique & du bol d'Arménie, qui, par leur nature emplaſtique, non ſeulement arrêteront l'effuſion du ſang, mais encore mettront à l'abri de la putréfaction les nerfs, les tendons & les vaiſſeaux. . . . .

Quand il n'y a plus de ſymptomes fâcheux, on néttoie l'ulcere avec le médicament déterſif dont je viens de donner la deſcription; on paſſe enſuite aux ſarcotiques, & inſenſiblement on obtient la guériſon radicale & parfaite.

En ſuivant cette méthode il ne ſurvient aucun inconvénient, ſoit de la part de la ſcie, ſoit de la

part du malade, soit enfin de celle des Aides. Pour obvier à l'hémorrhagie, j'arrête le sang avec l'instrument en forme de faulx avant de couper l'os ou de le brûler ; car si je le coupois & brûlois en même temps comme le font mes contemporains, je m'écarterois du sentiment de Celse, je contredirois Galien lui-même, & je démentirois Hippocrate, le pere de la Médecine, & je ne satisferois pas à l'indication ; c'est pourquoi, pour suivre & imiter les célebres Auteurs que je viens de citer, pour ne nuire à personne, & pour éviter de tomber dans l'erreur dans laquelle vivent les modernes de notre siecle, je ferai toujours l'amputation ainsi que je l'ai décrite. . . . . XVI. Siecle. 1552. MAGGIUS.

Si quelqu'un, continue-t-il, osoit m'objecter que je fais faire l'amputation dans la partie saine, contre les principes de Paulus qui disoit qu'il la falloit faire entre la partie saine & la partie viciée, laissant la saine dans toute son intégrité, je lui répondrois que je ne conseille pas de suivre cette méthode en toutes sortes de cas.

Après l'incision circulaire à la peau, j'ordonne à mes Aides de la tirer, autant qu'ils le peuvent, vers eux ; ensuite je fais la ligature & coupe un peu au-dessus ; & quand l'opération est faite, je me sers du fer chaud pour arrêter l'effusion de sang qui sort en grande quantité par les arteres & les veines ; je fais relâcher la peau & la chair qui avoient été relevées ; quelquefois elles recouvrent d'elles-mêmes toutes la jointure, aussi bien que si on les y appliquoit avec la main, & pour lors il n'est point besoin de cautere, ou du moins de peu pour arrêter l'hémorrhagie ; car la peau qui recouvre les vaisseaux, en ferme tellement les orifices, que le sang ne peut plus en sortir ; cependant pour mieux appliquer la peau sur les vaisseaux ouverts, on peut l'attirer un peu avec les doigts, & on fait quelques points de suture comme on les doit . . . . observant toujours de couvrir toute l'extrémité du bras ; quand on a ainsi procédé, on applique sur la plaie les emplâtres décrits. . . .

Les Lecteurs de Venise n'ont pas ignoré la méthode

XVI. Siecle.

1552. MAGGIUS.

d'amputer les membres, que je viens de rapporter ces Licteurs, dis-je, devant couper la main à quelqu'un qui avoit commis quelque forfait, faiſoient relever la peau vers le haut, comme je viens de le dire; & après l'amputation, la couſoient exactement autour de la jointure. Pour arrêter l'hémorrhagie, ils appliquoient ſur la plaie le ventre d'une poule mourante qui empêchoit auſſi-tôt le ſang de couler. Cette méthode ne differe pas non plus de celle de Galien qui dit qu'on peut arrêter le flux de ſang en mettant la propre peau ſur la plaie. Maggius, p. 4.

On trouve dans le même ouvrage pluſieurs maximes intéreſſantes au traitement des plaies; le lecteur ne ſe repentira pas de la peine qu'il prendra de le conſulter (*a*).

1553. BELON.

Belon (Pierre), Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, étoit de la Province du Maine, d'un hameau nommé la Soulletiere, près de la Fouillée Tourte, en la Paroiſſe d'Oiſé. Il floriſſoit à Paris vers le milieu du ſeizieme ſiecle. Après avoir parcouru les principaux pays du monde, comme la Judée, l'Egypte, la Grece & l'Arabie; ſon goût pour l'hiſtoire naturelle le mit à portée de faire pluſieurs obſervations intéreſſantes qu'il a rendues publiques dans divers ouvrages; celui qui nous intéreſſe traite des moyens qu'il faut employer pour conſerver les cadavres; c'eſt cet ouvrage qui lui donne une place dans notre hiſtoire. De Thou le ſoupçonne d'avoir pillé quelque ouvrage de Pierre Gilles d'Alby; quoi qu'il en ſoit Belon s'acquit une réputation des plus étendues, les Rois de France, Henri II & Charles IX l'honorerent de leur eſtime, & il eut beaucoup de part dans l'amitié du Cardinal Tournon, grand amateur d'hiſtoire naturelle, digne juge & protecteur magnifique des talens, mais ſur-tout des Auteurs en hiſtoire naturelle, il en donna une preuve

(*a*) Les ouvrages de Jean d'Argentier, célébre Médecin, ont paru la même année que ceux de Maggius; je les paſſe cependant ſous ſilence, puiſqu'ils ne contiennent preſque rien qui ſoit de notre objet; Douglas & Goëlicke n'en ont point parlé: M. de Haller n'a cité dans ſon Hiſtoire de l'Anatomie que l'ouvrage *de calido innato*, je l'ai conſulté, mais je n'ai rien trouvé qui eût de rapport avec l'Anatomie.

en prenant Rondelet pour son Médecin & en le comblant de biens. Les belles prérogatives & les grandes qualités de Pierre Belon, ne le garantirent pas d'une triste fin; il fut assassiné en 1564 dans les environs de Paris. XVI. Siecle. 1553. BELON.

De medicamentis nonnullis servandi cadaveris vim obtinentibus libri tres. Parisiis 1553.

Ces médicamens sont les résines, baumes & esprits de différens pays. L'Auteur a pris à contribution toutes les parties de l'Europe pour en obtenir des moyens propres à conserver les cadavres; mais ses peines ont été superflues; nous nous servons encore aujourd'hui des mêmes drogues, & nous avons le regret de voir nos préparations devenir la proie des vers peu de temps après qu'elles sont sorties de nos mains.

Philologus (Thomas) étoit de Ravenne, Ville d'Italie dans l'Etat ecclésiastique, où il naquit vers le milieu du quinzieme siecle; il étudia la Médecine dans l'Université de Padoue, & y reçut le bonnet de Docteur; de-là il vint à Ferrare & ensuite à Venise où son érudition lui attira l'estime de tout le monde, & où il acquit des richesses considérables. En 1496 il obtint une place de Professeur dans l'Ecole de Padoue, où il mourut, suivant l'histoire, en 1551, âgé de plus de cent vingt ans; aussi composa-t-il un ouvrage dans lequel il donnoit des moyens pour parvenir au-delà de cent ans; & il en fut d'autant plus cru, qu'il donnoit lui-même l'exemple. PHILOLOGUS.

De vitâ hominis ultra centum annos producendâ, liber elegantissimus. Venetiis 1553, in-4°.

De modo collegiandi. Venetiis 1565, in-4°.

De Microcosmi affectuum, maris, fœminæ, hermaphroditi, Gallique miseriâ. Venetiis 1575, in-8°.

Il y a dans ces ouvrages quelques détails d'anatomie; mais rien d'original.

Adrian l'Alemant, Docteur en Médecine, vivoit à Paris vers le milieu du seizieme siecle. Cet Auteur est peu connu; aucun des Historiens que j'ai consultés, Mrs. Douglas, Goelicke & Haller, &c. n'en ont point parlé: nous avons de lui un livre intitulé, ADRIAN.

Dialectique en françois pour les Barbiers & Chirur-

giens, composée par Maître Adrian l'Alemant, Docteur en Médecine. A Paris, in-12, 1553.

XVI. Siecle. 1553. ADRIAN.

L'Auteur vit à son grand regret que les Chirurgiens François, qui n'avoient pas fait leurs études, ne raisonnoient pas bien conséquemment sur tous les objets de leur art, & que cependant ils avoient la manie de disputer; » laquelle chose ne se peut » commodément faire sans la connoissance de la Logique, dit notre Auteur: à cette cause, ajoute-t-» il, me suis mis en devoir d'écrire compendieuse-» ment en françois, non pour ceux qu'ont l'intelli-» gence des Lettres latines, mais pour les autres qui » ne laissent pas de cognoitre qu'ils ne soient insti-» tués auxdites Lettres ». C'est à la vérité une chose bien singuliere à entendre, dit Adrian: qu'un Chirurgien qui parle & qui ne sait pas pousser un argument; pourra-t il dans cette méthode persuader l'auditeur & déterminer un malade à l'opération?

Pour donner une connoissance plus étendue de ce livre, car il est unique dans son espece, nous suivrons notre Auteur dans quelques détails: cet ouvrage est divisé en trente-deux chapitres. Voici des modeles d'argument.

„ La premiere figure a quatre modes, desquelles „ le premier, par deux universelles affirmatives, „ conclut une proposition universelle affirmative. „ Exemple.

BAR „ Toutes tumeurs contre nature demandent abla-„ tion.

BA „ Toutes inflammations sont tumeurs contre na-„ ture.

RA. „ Par quoi toutes inflammations demandent abla-„ tion.

„ Le second, par une majeure universelle néga-„ tive, mineure affirmative universelle conclut une „ universelle négative.

CE „ Exemple. Nul chancre occulte est curable.

IA „ Toute lépre confirmée est chancre occulte.

RET. „ Par quoi nulle lépre confirmée est cura-„ ble.

„ Le tiers par une majeure universelle affirmative,

„ & une mineure particuliere affirmative, conclut „ une particuliere affirmative.

„ Exemple. Toutes choſes ameres eſchauffent.

„ Aucuns médicaments ſont amers, par quoi „ aucuns médicamens eſchauffent, &c.

XVI. Siecle. 1553. ADRIAN.

Cette façon de raiſonner eſt ſinguliere; l'Auteur l'a propoſée dans un ſiecle moins éclairé que celui-ci, & cependant elle ne lui réuſſit pas. On regardera aujourd'hui cet ouvrage comme le produit d'une imagination crédule, remplie des préjugés de l'école, & digne d'un Pédant de College.

SCALIGER.

Scaliger *ou* Leſcale (Jules Ceſar), un des premiers Savans qu'ait produit le ſeizieme ſiecle, naquit en 1484 au Château de Ripa, dans le territoire de Verone: il parcourut les différentes provinces d'Italie, y écouta les différens Maîtres qui y enſeignoient avec célébrité, & étudia avec ardeur les différentes ſciences qu'ils profeſſoient. L'Hiſtoire Naturelle fut cependant la partie à laquelle il s'adonna le plus, & comme cette partie étoit extrêmement goûtée des grands de l'Europe, il mérita l'amitié de pluſieurs; il étoit extrêmement connu en Italie, lorſqu'il ſe retira dans la Guyenne. Les Hiſtoriens ne nous apprennent point les raiſons qui le déterminerent à quitter ſa patrie; les trouveroit-on dans les conteſtations vives & répétées qu'il eût avec nombre de Savans d'Italie, notamment avec Nyphus qui le critiqua ſur ſon oſtentation & ſa vanité à ſe parer d'une nobleſſe chimérique. Scaliger prétendoit deſcendre des Princes de Leſcale, maîtres de Verone & de pluſieurs autres places de l'Italie; il n'a rien négligé pour le prouver. Ce n'eſt pas ſeulement en vantant ſon origine, que Scaliger a donné des marques de ſa fatuité, il publia dans divers écrits ſes actions, tant dans la littérature que dans les armes: à l'entendre il étoit le premier Militaire & le premier Savant qui eût exiſté; tant de ſuffiſance eſt inſupportable dans un Savant qui ſe paroit du titre de Philoſophe. Scaliger eut peu de ſemblables dans le tems où il vécut, s'il eut exiſté dans notre ſiecle, il eut trouvé pluſieurs Emules. Parvenu en Guyenne il fixa ſon ſéjour à Agen, il y pratiqua la Médecine

XVI. Siecle. 1555. SCALIGER.

avec succès, & quoiqu'il fût déja d'un âge très avancé, il épousa Andiere de Rocques Lobejac, fille d'un rang distingué, qui n'avoit que treize ans; il continua après ce mariage l'exercice de son art & eut plusieurs enfans. Le nom de quelques-uns s'est transmis jusqu'à nous, nous en connoissons quatre; le premier portoit le nom de Constant, & comme il étoit emporté, vif & vindicatif, il fut surnommé le Diable; ses excès le conduisirent à une fin des plus tragiques, il fut assassiné en Pologne. Léonard son second frere eut le même sort à Laon, il y a apparence qu'il ne menoit pas une vie plus réguliere, & qu'il donna, par sa conduite, lieu à cette fâcheuse catastrophe. Le troisieme eut un sort plus heureux, il portoit le nom de Sylvius, il exerça la Médecine avec célébrité, & mourut dans le sein de sa famille. Joseph Juste Scaliger, étoit le quatrieme de ses enfans, c'est celui qui s'est rendu recommandable par divers ouvrages de littérature.

Quoique Jules Cesar Scaliger fût né dans le lieu où la Religion Catholique étoit dans la plus grande vénération, on l'a accusé de n'avoir pas toujours eu des sentimens bien orthodoxes, & on en trouve la preuve dans ses ouvrages; cependant ses partisans, persuadés du contraire, soutiennent que ce qu'il y a de répréhensible dans ses écrits a été ajouté par les Calvinistes, qui ont même supprimé de ses ouvrages des Poëmes qu'il avoit composés en l'honneur des Saints. Il mourut à Agen le 22 Décembre 1558, dans la 75e année de son âge: il fut enterré dans l'Eglise des Augustins de cette Ville, où on voit encore cette épitaphe qu'il composa lui-même.

Julii Cæsaris Scaligeri quod fuit,
Obiit M. D. LVIII.
Kal. Novembris,
Ætatis Jud. LXXV.
Extulit Italia, eduxit Germania, Julii
Ultima Scaligeri funera Gallus habet.
Hinc Phœbi dotes, hinc duri robora Martis
Reddere non potuit nobiliore loco.

Nous avons de lui:

Disputatio de partu cujusdam infantuli Agenensis, an fit Septimestris an novem mensium extat Op. J. Sylvii.

Colon. 1630, in-fol. *Aristotelis historia de animalibus Julio Cæsare Scaligero interprete, cum ejusdem commentariis. Tolosæ* 1619, in-fol.

XVI. Siecle

1553. SCALIGER.

Les preuves sur lesquelles Scaliger s'appuye pour établir le terme de l'accouchement sont conjecturales pour la plûpart, il les déduit d'un système qu'il s'est formé sur le méchanisme des accouchemens; il tire ses raisons du rapport que le pere & la mere lui font sur le terme de la conception, & quoiqu'il eût pu, pour donner de la valeur à son sentiment, déduire plusieurs preuves de l'Anatomie; il n'a rien emprunté de cette Science.

1554. VARIOLA.

Valleriola ou Variola (François) florissoit en France du temps de Gesner, c'est-à-dire vers l'an 1540, & mourut à Turin vers l'an 1580, après y avoir professé la Médecine avec beaucoup de distinction. Voici à peu près le titre de ses ouvrages.

Observationum Medicinalium libri 6. Lugduni 1573, in-fol. 1588, in-8°

Commentarii in lib. Galeni de constitutione artis Medicæ. Genevæ 1577, in-8°.

De re medicâ oratio. Venetiis 1548, in-8°.

Commentarii in sex lib. Galeni de morbis & symptomatis. Lugduni 1540, in-8°. *Venetiis* 1548, in-8°.

Enarrationum medicinalium libri 6. Item *responsionum liber unus. Lugduni* 1554, infol.

Ces ouvrages contiennent quelques détails sur la Chirurgie, mais en petit nombre, & de peu de conséquence.

RUEF.

Ruef florissoit à Zurich vers le milieu de seizieme siecle: les Auteurs ne sont point d'accord sur sa profession, Douglas le fait Médecin & Chirurgien; Goëlicke le dit simplement Chirurgien (*a*); cependant au titre de l'ouvrage, l'Auteur prend la qualité de Chirurgien; Mr. *Lafaye*, Chirurgien de Paris (*b*), revendique ce titre, & nous le lui accorderons sans peine. Ruef est un des plus mauvais Ecrivains qu'ait fourni le seizieme siecle; il a fait revivre la plupart des contes puériles que les bonnes femmes débitoient sur les accouchemens & sur les

(*a*) Pag. 107. Medicus & Chirurgus solertissimus.
(*b*) Splanchnologie de Garengeot, pag. 156 & 157. Tom. II.

XVI. Siecle. 1554. RUEF.

monſtres. Ce que ſon livre contient (a) de bon, eſt extrait de Rhodion, & ce bon eſt noyé dans un ſi grand fatras de paroles inutiles, qu'on a toute la peine à l'y reconnoître.

Cet ouvrage eſt diviſé en ſix livres; le premier traite de la ſemence; l'Auteur y examine ſon caractere, ſa qualité, ſa propriété; il recherche la cauſe de ſa formation: la ſemence provient, dit-il, en premier lieu des alimens, & on peut la regarder comme un réſidu préparé dans les différens couloirs du corps: notre Auteur entreprend d'en faire l'énumération; mais il ſe perd dans ſa route, & raiſonne on ne peut plus inconſéquemment; dans le même livre ſe trouve l'expoſition anatomique des enveloppes du fœtus, & du fœtus lui-même: l'Auteur n'a rien ajouté de particulier, & a omis pluſieurs faits intéreſſans.

Le ſecond livre contient la deſcription des parties génitales de la femme, Ruef y a fait graver trois planches on ne peut pas plus mauvaiſes; les ovaires ſont attachés à l'aorte; la matrice eſt diſtendue comme un balon, les ovaires ont la figure d'une framboiſe; la veine-cave couvre l'aorte vers le diaphragme; le rein droit eſt plus élevé que le rein gauche, &c. je ne finirois pas ſi je voulois détailler tous les défauts anatomiques qui ſe trouvent dans ces planches: l'Auteur eſt-il excuſable d'avoir commis des fautes ſi groſſieres? Non ſans doute; il auroit pu les éviter en conſultant les ouvrages de Charles Etienne & ceux de Veſale qui avoient paru dix ans avant qu'il publiât le ſien.

Dans le troiſieme & quatrieme livre l'Auteur a fait repréſenter dans pluſieurs planches les différentes poſitions que l'enfant prend dans la matrice: je défie aux partiſans de Ruef d'oſer dire qu'il y en ait une ſeule de paſſable; cependant parmi toutes ces inepties on trouve la deſcription & une planche d'un forceps qui peut avoir donné aux modernes quelque idée avantageuſe pour conſtruire celui qui eſt aujourd'hui en vogue.

(a) Parum utilis author. . . . monet Mercurialis compilaſſe Eucharium Rhodionem, Haller, p 383.

L'Auteur

L'Auteur croyoit à l'aſtrologie judiciaire ; il a déduit des conſtellations, la cauſe de la formation des monſtres ; & pour donner une idée de leurs différentes eſpeces, il a fait repréſenter l'enfant ſous toutes ſortes de formes : il a mis tous les regnes de la nature à contribution ; tantôt on le voit ſous la forme d'un poiſſon (*a*), ou d'un oiſeau (*b*) ; leur figure eſt quelquefois analogue à celle de pluſieurs animaux, par la reſſemblance de différentes parties : ainſi l'on en voit un qui a la tête d'un ſinge & le pied d'un bœuf (*c*) ; un autre qui a à ſon muſeau, la trompe d'un éléphant ; à ſes oreilles, les ouies d'un poiſſon (*d*) ; rien de plus commun que de voir des enfans à deux têtes (*e*), à quatre bras (*f*), à trois ou quatre jambes, ſans bras, ſans mains, ſans jambes, &c. On voit par cette énumération quelle étoit la ſimplicité du Chirurgien Ruef ; mais ce qu'il y a de plus humiliant pour l'eſprit humain, c'eſt qu'il croyoit que la naiſſance de ces monſtres étoit toujours ſignalée par quelque cataſtrophe, ſoit dans l'orbe céleſte, ſoit ſur la terre : *Ubi*, dit-il, *Moſes eis aphoriſmis particula 23 ſic ſcribit, in Sicilia accidit eclipſis ſolis magna, & illo anno mulieres filios deformes ac bicipites peperere.* L'Auteur y ajoute foi.

XVI. Siecle. 1554. RUEF.

Ruef termine ſon ouvrage par quelques préceptes relatifs à l'avortement, & autres maladies des femmes ; il indique une foule de remedes dans tous les maux, & il les propoſe ſous différentes formes.

J'ai donc, à ce que je crois, prouvé que cet Auteur eſt un des plus mauvais qui aient écrit dans le ſeizieme ſiecle ; car il n'y a pas d'erreur qu'il n'ait ſoutenue, & ſi quelqu'un doutoit de la force de ma propoſition, il n'auroit qu'à ſe donner lui-même la peine de faire le parallele : c'eſt cependant à cet Auteur, que MM. *Garengeot* & *Lafaye* ont voulu attribuer l'honneur de la découverte de la circulation.

(*a*) Pag. 48.
(*b*) Pag. 51.
(*c*) Pag. 48.
(*d*) Pag. 49.
(*e*) Eadem, pag.
(*f*) Pag. 50.
(*g*) 51.

XVI. Siecle.

1554. RUEF.

Comme on y accuſe les Médecins de mauvaiſe foi, à l'égard des Chirurgiens, il eſt bon de les juſtifier dans l'occaſion qui ſe préſente : voici le ſujet de la conteſtation, il eſt tiré de la Splanchnologie de M. Garengeot.

» Veut-on encore ſavoir ce que c'eſt que la circulation, & ſa véritable époque ? il faut conſulter Rueff (*a*), célébre Chirurgien, qui a fait imprimer plus de cent ans avant Harvée, les mouvemens du cœur & des arteres, & la marche que tient le ſang du cœur aux différentes parties du corps, & de celles-ci au cœur ; ce qui n'eſt autre choſe que ce que nous appellons la circulation.

» En effet ce célébre Chirurgien a clairement fait connoître que le cœur, auſſi méchaniquement conſtruit que je viens de le décrire, jouiſſoit par force naturelle, du mouvement de ſe reſſerrer & ſe dilater alternativement ; ce que nous appellons ſiſtole & diaſtole ; qu'en ſe reſſerrant le cœur pouſſoit le ſang à tous les membres, par les arteres qui lui ſont annexées, pour leur nourriture & autres fonctions que nous connoiſſons mieux que les anciens ; & que ces dernieres ſe reſſerrant à leur tour, ramenoient le ſang au cœur qui ſe dilatoit alors pour le recevoir.

» N'eſt-ce pas là préciſément la circulation bien établie ? je n'ai pas traduit le paſſage de ce Chirurgien à la lettre ; parceque nos anciens Anatomiſtes nous ayant défriché la matiere, qui par elle-même eſt fort épineuſe, n'ont pas pu aller plus loin, & ſi nous ſommes plus clairs aujourd'hui, c'eſt que nous avons l'avantage de travailler ſur d'excellens modeles : mais dans ce paſſage, on y trouvera l'eſſentiel de ce que je viens d'avancer ». *Et ſuum in corde locum habet. Ea autem cor à quo per arterias annexas vitalis ſpiritus ad omnia membra, naturali facultate diſpoſita, vivificanda, cor atque arterias dilatando & conſtringendo procedit. Dilatando, inquam, quia quæ cordi motiva*

(*a*) M. Garengeot, ſplanchnologie, &c. Tom. II pag. 156, 157 & 158.

vis ineſt, ipſius cordis motum à medio ipſius, in omnes extremitates dilatat; conſtringendo autem, quia eadem vis cordis motum ab omnibus extremitatibus rurſum ad medium ipſius colligit & conſtringit (*a*).

XVI. Siecle.

1554. RUEF.

» Comme je ne ſais point me parer des plumes des » autres, ajoute le même Auteur; voici les réflé- » xions de M. Lafaye, très habile Chirurgien, & » mon Collegue, écrites de ſa main ſur le livre de » Rueff qu'il m'a communiqué.

» Jacques Rueff étoit Chirurgien dans la Ville de » Zurich en Suiſſe; & Lindenius Renovatus dans ſon » livre *de Scriptis Medicis*, n'a pas dit que cet » Auteur étoit Chirurgien. Pourquoi ſupprimer ainſi » la profeſſion d'un Auteur, quand le titre y eſt ſi » formel? (Je ne doute pas que M. Lafaye ne ſache le pourquoi). » Harvée auroit-il lu ce paſſage impri- » mé plus de cent ans avant lui? C'eſt précifément la » circulation.

L'honneur de la découverte de la circulation que MM. *Lafaye* & *Garengeot* attribuent à Ruef, n'eſt appuyé ſur aucun fondement; ces deux Auteurs reſpectables d'ailleurs, & dont je fais un très grand cas, ſe ſont plutôt laiſſé conduire par des ſentimens de jalouſie & de rivalité, que par ceux que dicte l'amour de la vérité: Servet, Vaſſa & pluſieurs autres Médecins, qui ont vécu nombre d'années auparavant, s'étoient expliqués d'une maniere beaucoup plus claire & beaucoup plus conforme à l'idée que nous avons aujourd'hui de la circulation; je renvoye le lecteur, curieux de s'inſtruire de la vérité, à ces Auteurs dont on trouvera l'Hiſtoire un peu plus haut (*b*). En confrontant les paſſages on verra que ces prédéceſſeurs de Ruef ont eu une idée claire de la circulation du ſang dans le poumon, & que Ruef n'en a nulle connoiſſance: On trouvera dans les ouvrages de Servet & de Vaſſeus une expoſition des uſages des valvules, en tout conforme à celle que nos meilleurs Phiſiologiſtes donneroient aujourd'hui; mais dans les ouvrages de Ruef on ne trouvera pas

(*a*) Ruef, p. 6.

(*b*) Servet publia ſon ouvrage en 1531, & Vaſſeus en 1540; Ruef eut dû les citer.

XVI. Siecle.

1554. RUEF.

même le nom de ces parties : M M. Lafaye & Garengeot ſont tombés dans une autre inconſéquence dont on ne peut trouver la raiſon ; ils ont extrait des ouvrages de Ruef, pour prouver la circulation, un paſſage des plus obſcurs, quoique dans la même page qu'ils indiquent on en trouve un qui eſt beaucoup plus clair & plus intelligible, mais qui ne porte pas conviction (*a*) ; je l'ai extrait mot à mot afin de mettre le lecteur à même de le comparer avec celui que M. Garengeot a rapporté dans ſon livre, il jugera du bon goût des panégiriſtes de Ruef.

On voit à préſent d'une maniere très claire que l'Auteur n'a point connu le paſſage du ſang des arteres dans les veines, mais qu'il le faiſoit retourner au cœur par la même voie ; qu'il n'a pas eu une idée auſſi claire ſur l'uſage des valvules & ſur la circulation du ſang dans le poumon, que les Médecins Servet & Vaſſeus qui l'avoient précédé, & que MM. Garengeot & Lafaye ont intenté un procès aux Médecins hors de propos ; les Médecins vraiement ſavants

(*a*) Et revera hic ſpiritus ſubtile quoddam corpus eſt, caloris vi generatum, propter ſanguinem in hepate ſcaturientem per anhelitum & arterias attractus ; indeque per venas ad omnia membra diffuſus, corpora vivificans, promovendo motui, mediantibus nervis & muſculis, inſerviens. Hic autem, 1°. ad hepar dirigitur hoc modo : calore exiſtente in ſanguine, ebullitio quædam fit in hepate, unde fumus quidam vel vapor prodit qui mox per venas hepatis depuratus in ſubtilem quamdam aeream mutatur ſubſtantiam, & ſpiritus naturalis dicitur, qui ſanguinem ſubtiliat, & inde ad ſingula membra dimittitur. Inde ab hepate, inquam, idem ille ſpiritus per venas quaſdam ad cor tranſmittitur, ubi motu partium cordis & agitatione mutuâ magis purus fit, & in naturam magis ſubtilem convertitur, & vitalis ſpiritus eſſe incipit ; eò quòd à corde per arterias ad totiûs corporis membra ſe diffundit, & naturalis ſpiritus virtutem auget & adjuvat. Rurſùm autem & à corde idem ille ſpiritus ſurſùm per arterias ad cerebri cellulas penetrans, ibidem plus elaboratur & in eſſentiam animalis ſpiritus qui omnium eſt puriſſimus, tranſmutatur, unde mox rurſùm per ſenſuum organa ad confirmandos illos aliquatenus dimittitur. Licet ergo idem ille verus ſit ſpiritus, tamen propter diverſa in diverſis partibus officia, aliter atque aliter intelligitur, ut in hepate naturalis, in corde vitalis, in cerebro verò animalis dicatur, p. 6. B.

(*a*) Page 6. B.

ne se sont jamais laissé séduire par des sentimens de jalousie & da rivalité ; ils ont rendu à chaque Auteur la justice qui lui étoit dûe, & s'ils n'ont point parlé de Ruef, ils ont agi avec trop de complaisance ; parceque cet Auteur étoit digne de la critique la plus amere. XVI. Siecle. 1554. RUEF.

Le Traité des tumeurs de Ruef est de beaucoup au-dessus de celui qu'il a donné sur les accouchemens : il n'y traite presque que des tumeurs enkistées ; mais les préceptes curatifs qu'il propose sont fondés sur la pratique la plus consommée ; il propose la ligature dans le cas d'une tumeur à pédicule grêle, l'incision & le caustique lorsque la tumeur est à baze large, ou bien la compression par le moyen d'une plaque de plomb.

Jean de Vigo avoit déja proposé de pareils secours. Ruef a puisé dans cette source féconde ; il a ici le mérite du choix.

De conceptu & generatione hominis, & iis quæ circa hæc potissimùm considerantur, libr. 4. *Tiguri* 1554, in-4°. *Francofur.* 1580, in-4°. 1587 & 1588, in-4°.

Libellus de tumoribus quibusdam phlegmaticis non naturalibus. Tiguri 1556, in-4°. *Amstelod.* 1662, in-8°.

Record (Robert) Anglois, fleurissoit vers l'an 1554 (*a*). Nous avons de lui un Traité sur les urines & sur l'Anatomie de ses couloirs : il a été composé & imprimé en Anglois. RECORD.

The urinal of physik, by Rob. Record. Doctor of physik. London 1582, in-8°. 1665. in-8°.

On trouve dans cet ouvrage, au rapport de Douglas, une description & quelques figures sur les reins, les uretéres & la vessie.

Selneccer (Nicolas) est l'Auteur d'un Traité d'Anatomie, intitulé : SELNECCER.

De partibus corporis humani. Witteb. 1554, in-4°.

Nous n'avons pu nous procurer cet ouvrage, & nous avons cela de commun avec la plûpart de ceux qui ont écrit sur l'Histoire de l'Anatomie. Douglas,

(*a*) Douglas, p. 248.

Goëlicke & Linden n'ont pas même connu l'Auteur.
XVI. Siecle. M. Haller m'en a fourni le titre (*a*).

1554. RONDELET. Rondelet (Guillaume), fameux Médecin de l'Université de Montpellier, naquit à Montpellier le 27 Septembre 1507 de Jean Rondelet, Marchand épicier, & de Jeanne Renalde de Monceau. Il perdit ſon pere les premieres années de ſa vie, & il n'eut pour tout ſecours qu'une mere tendre qui veilla à la conſervation de ſa ſanté qui étoit très délicate. Avant que de mourir ſon pere lui avoit inſpiré le goût de l'état monaſtique, comptant ſur les ſecours d'un de ſes oncles qui étoit Prévôt du Chapitre régulier de Maguelonne. Il ſe flattoit ſi fort que ſon fils prendroit cet état, qu'il ne lui laiſſa que 300 livres de légitime; & quoiqu'il eût pluſieurs enfans, il fit ſon aîné unique héritier. Le lien du ſang qui eſt très foible chez la plupart des freres & ſœurs, fut une loi pour l'aîné de Rondelet qui l'obligea à ſecourir ſon frere; en conſéquence il lui fit faire ſes études avec tout le ſoin poſſible. Rondelet commença d'étudier à Montpellier, & vint enſuite à l'âge de dix-huit ans à Paris pour s'y perfectionner dans ſes Humanités; il fit ſa Philoſophie avec la plus grande application, & y fit en très peu de temps de grands progrès. Son ſéjour à Paris ne fut que de quatre ans; il revint à Montpellier, étudia la Médecine ſe ſentant du goût pour elle; il ſe fit immatriculer le 2 de Juin de l'année 1529 (*b*); & ſuivant l'uſage de ce temps-là, dit Mr. Aſtruc, il choiſit pour ſon parrain, en s'inſcrivant, Gilbert Griffi. Lorſqu'il eut acquis quelques connoiſſances & qu'il eut conſacré à l'étude de la Médecine le temps néceſſaire, il prit le grade de Bachelier, & fut immédiatement après exercer la Médecine en Provence; on obligeoit pour lors (*c*) les Bacheliers de s'exercer à la pratique de la Médecine avant de recevoir le bonnet de Docteur: ſage méthode & qui n'a plus malheureuſement lieu aujourd'hui; ce qui a fait que l'Univerſité de Mont-

(*b*) Meth. ſtud. pag. 503.

(*b*) Extrait des Regiſtres de l'Univerſité de Montpellier: voyez l'Hiſtoire de l'univerſité de Montpellier, par M. Aſtruc.

(*c*) Pag 236.

pellier a peuplé le Royaume de raiſonneurs au lieu de praticiens ; cependant graces à la Philoſophie du temps & aux ſoins multipliés des ſavans Profeſſeurs qui enſeignent aujourd'hui dans cette Univerſité, nous y voyons renaître le goût de l'obſervation & la théorie réduite à ſa juſte valeur.

XVI. Siecle.

1554. RONDELET.

La pratique ne fournit point aux beſoins de Rondelet ; ce qui le détermina à enſeigner la grammaire aux enfans. Il revint enſuite à Paris pour y étudier la langue grecque : comme il étoit perſuadé qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour s'inſtruire que celui d'enſeigner les autres, il éleva dans cette langue un jeune enfant : Moréri dit qu'il donna l'éducation ; a un de ſes parens ; Mr. Aſtruc aſſure au contraire que c'étoit un fils du Vicomte de Turenne : ce qui eſt plus probable ; vu les circonſtances, car Rondelet étant dépourvu de tous ſecours néceſſaires, il étoit naturel qu'il profitât d'un moyen honnête pour ſe les procurer. C'eſt dans ce ſecond voyage qu'il eut occaſion de voir Gonthier d'Andernach ; ils lierent une étroite amité & cultiverent enſemble l'Anatomie ; tous deux avoient un talent extraordinaire pour cette partie. Rondelet eſt devenu le plus grand naturaliſte de ſon temps, & Gonthier d'Andernach un des grands Anatomiſtes qu'ait fourni le ſixieme ſiecle. A juger par la différence de leur âge, il eſt à préſumer que Gonthier fut le Profeſſeur de Rondelet ; Gonthier avoit environ quinze ans de plus que Rondelet ; ce qui fait une grande différence ; Mr. Aſtruc voudroit les faire paſſer pour condiſciples ; il s'appuie ſur un paſſage de Joubert, qui dit, en parlant de Rondelet, *quo cum Anatomiæ ſcrupuloſius incubuit.* On peut interpreter différemment les paroles de Joubert, &c.

Rondelet, en revenant de Paris, s'arrêta quelque temps à Maringues, petite Ville d'Auvergne, où il exerça la Médecine avec ſuccès.

Il fut de retour à Montpellier en 1537, & il y prit en arrivant le bonnet de Docteur ſous la préſidence de Jean Faucon, Doyen de la Faculté, il ſe maria avec Jeanne Sandre, dont la ſœur étoit mariée avec un Florentin nommé Jean Botegari, qui s'engagea à

XVI. Siecle.

1551. RONDELET.

la nourrir avec son mari & leurs domestiques pendant l'espace de quatre ans : Botegari n'eut point d'enfans, & donna à Rondelet & à sa femme la moitié de ses biens, & lui assura le reste après sa mort ; le Cardinal de Tournon le choisit peu de temps après pour son Médecin, à la recommandation de Jean Schyron, & Rondelet le suivit dans les différens voyages qu'il fit dans les ambassades dont il fut chargé par le Roi ; par ce moyen Rondelet séjourna long-temps en Italie (*a*). On croit que c'est dans ces différens voyages que Rondelet acquit beaucoup de connoissances sur l'histoire des poissons.

La place de Professeur de Médecine de Pierre Laurent venant à vaquer par sa mort, Rondelet en prit possession en 1545. Ce nouvel emploi ne l'empêcha point de suivre le Cardinal de Tournon dans ses courses, & de perfectionner son traité sur les poissons qu'il publia en 1554.

Rondelet traita le Cardinal de Tournon de plusieurs maladies graves ; celui-ci, pour lui témoigner sa reconnoissance, lui assura une pension de 200 livres.

Notre Auteur avoit un goût excessif pour toutes les parties de l'histoire naturelle, mais sur-tout pour l'Anatomie ; c'est lui qui a le plus contribué à l'établissement des cours d'Anatomie & de l'amphitéâtre qu'on voit encore dans l'Université de Montpellier ; on lit sur le frontispice de cet édifice cette inscription : *Curantibus Joanne Schyronio, Antonio Sapporta, Guillemo Rondeletio & J. Bocatio.* L'amphithéâtre fut construit aux dépens du Roi, & Rondelet fut désigné pour y démontrer. Après la mort de Jean Schyron, Chancelier de l'Université, Rondelet fut élu pour son successeur presque d'une voix unanime, ce qui prouve, dit Mr. Astruc : que les Professeurs se choisissoient eux-mêmes un chef. En 1566 Rondelet étant obligé d'aller à Toulouse pour des affaires particulieres à ses beaux-freres, fut attaqué d'une dissenterie ; cette maladie ne l'empêcha pas d'aller à Réalmont voir l'épouse de Mr. Coras son ami, qui étoit

(*a*) M. Astruc, Histoire de l'Université de Montpellier, page 337.

dangereuſement malade ; ils partirent enſemble le 20 Juillet, & arriverent le lendemain. La fatigue du voyage ou la chaleur de la ſaiſon firent tant d'impreſſion ſur Rondelet, qu'il y tomba malade. Vraiſemblablement les fâcheux effets de ſa diſſenterie augmenterent. Rondelet ſe livra aux Médecins du pays : Mr. Aſtruc fait obſerver qu'il ne fut point ſaigné, » quoi- » qu'il eût une diſſenterie violente avec tenſion & » douleur dans les entrailles, & qu'on lui laiſſa man- » ger beaucoup de mauvais alimens, malgré la fievre » qu'il avoit. Quoi qu'il en ſoit, Rondelet ſuccomba » ſous le mauvais traitement, ou ſous les forces de » la maladie, & mourut le 30 Juillet 1566, le neu- » vieme jour de ſon ſéjour à Réalmont, petite ville » au Dioceſe d'Alby, qu'il ne faut point confondre » avec Montreal, quoique Laurent Joubert donne » le nom de *Regalis Mons*, à Realmont.

XVI. Siecle. 1554. RONDELET.

L'Univerſité de Montpellier a voulu éterniſer la mémoire du ſavant Médecin dont je fais l'hiſtoire, en faiſant graver cette inſcription ſur le frontiſpice des Ecoles de Médecine. *Guillel. Rondeletius Montiſpeſſ. ingenii fœcunditate & doctrinæ ubertate, toto orbe clariſſimus Univerſitatis Medicinæ XXI annis Profeſſor regius, X annis Cancellarius digniſſimus, poſt diuturnam in docendo & ſcribendo navatam ſedulò operam, & edita raræ eruditionis non pauca monumenta, pluribus ex codicillo ad recognoſcendum creditis fidei Laurent. Jouberti in regia Profeſſ. ſucceſſoris ſui, Toloſæ rediens, obiit in Regali Monte an. D. 1566 die 30 menſis Julii. Vixit annos 58 menſes 10, dies 4. Laurentius Joubertus Cancellar. Præcept. chariſſ. D. S. M. H. P. C.*

Rondelet a beaucoup contribué à accréditer les eaux de Balaruc. On lit dans l'hiſtoire naturelle du Languedoc (*a*) que Guillaume de la Chaume de Pouſſans fut le premier à uſer de ces eaux du conſeil de Rondelet. Ces eaux ſont aujourd'hui regardées comme ſpécifiques pour la plupart des paralyſies ou des rhumatiſmes ; elles guériſſent auſſi pluſieurs maladies chirurgicales ; ce qui me donne lieu de m'étendre

(*a*) Part. II. chap. 1. pag. 293, 294.

XVI. Siecle.

1554. RONDELET.

sur cet objet. Il avoit un zele outré pour l'Anatomie ; on assure qu'après la mort d'un de ses enfans, il le fit porter dans l'amphithéâtre des Ecoles pour en faire l'ouverture.

Notre Auteur a été plus loin. Posthius son disciple nous apprend que Rondelet pria instamment Fontanus son collegue, dangereusement malade, de se laisser ouvrir après sa mort (*a*).

Les Auteurs accordent à Rondelet une grande sagacité & une mémoire prodigieuse ; Goelicke, avec plusieurs autres, lui attribuent la découverte des vésicules séminales dans l'homme ; Morgani (*b*) observe qu'elles ont été reconnues & décrites par Hippocrate, & en rapporte les propres paroles : *semen porrò velut favus ab utroque vesicæ parte est.* La description que Rondelet en donne est plus claire. Le Baron de Haller (*c*) dit que Rondelet les a découvertes dans le Dauphin ; mais en lisant son livre *de piscibus*, p. 461, on voit qu'il les connoissoit dans l'homme. Ces vésicules, quoique décrites par Hippocrate, n'étoient nullement connues du tems de Rondelet : Vesale n'en a point parlé : cependant Rondelet semble partager la gloire avec Carpi (*d*) qui les connoissoit avant 1523, Rondelet n'étant âgé que de seize ans, & avec Vidus Vidius qui a professé au College royal avant que Rondelet vînt à Paris.

La découverte de la valvule du colon doit être adjugée à Rondelet ; Posthius qui l'a décrite, dit la connoître de Rondelet qu'il a suivi dans les cours d'Anatomie qu'il faisoit à Montpellier (*e*). La description que Graaf donne des vésicules séminaires, paroît être copiée de Rondelet ; mais à son tour celui-ci a été servilement copié par le bon Palfin. Rondelet a aussi parlé de la poulie de l'œil (*f*), & son ouvrage fut publié avant celui de Falloppe.

(*a*) Posthius, p. 507.

(*b*) Epistola primâ, auctoris histor. hepatis, §. 88.

(*c*) Prælect. Acad. 2. Tom. IV. pag. 177.

(*d*) Isagog. pag. 18. Boërho. pag. 28.

(*e*) Rondelet a vécu avant Gaspar, Salomon, Albert, Bauhin, & avant Varoli auquel plusieurs attribuent la découverte de la valvule.

(*f*) Riolan, Antrop. pag. 740. Edit. 1649.

Rondelet doit donc tenir une place honorable dans cet ouvrage, tant à cauſe du goût exquis qu'il avoit pour l'Anatomie, que par les découvertes qu'il y a faites. Il a donné pluſieurs ouvrages, entr'autres ceux-ci : *De piſcibus libri 18 in quibus vivæ piſcium imagines expreſſæ ſunt. Lugd.* 1554, in-fol. *Univerſæ aquatilium hiſtoriæ pars altera, cum vivis ipſorum imaginibus. Lugd.* 1555, in-fol. XVI. Siecle. 1554. RONDELET.

Cet ouvrage a été traduit en françois & imprimé à Lyon en 1558. On croit que Laurent Joubert eſt le traducteur de cet ouvrage, *De materiâ medicinali & compoſitione medicamentorum. Patav.* 1556, in-8°.

Methodus curandorum omnium morborum corporis humani, in tres libros diſtincta. Lugd. 1583, 1585, in-8°. *Francof.* 1592, in-8°. *Monſpel.* 1601. Il y en a nombre d'autres éditions.

De morbo Gallico in-fol. traduit en françois par Etienne Manuel. A Bordeaux 1576.

Michinus (François) de Saint Archangeli, eſt l'Auteur des ouvrages ſuivans. MICHINUS.

Obſervationes Anatomicæ. Venetiis 1554, in-4°.

Flos Anatomiæ de perverſis locationibus aut fractionibus corporis humani.

Ces ouvrages ſont fort rares ; je n'ai pu me les procurer. Marcellus Donatus vante les réflexions de l'Auteur ſur la ſtructure de la veine azigos.

Montan (Mathurin), naquit à Périgueux, Ville de France, vers le commencement du ſeizieme ſiecle : il étoit Juriſconſulte & Médecin ; nous avons de lui : 1555. MONTAN.

Genialium dierum commentarii in præclarum Julii Pauli reſponſum, lib. ſept. de ſtatu hominum. Pariſ. 1555, in-8°.

Ce livre eſt un extrait des plus mauvais qu'on ait fait en ce genre.

Collado (Louis) de Valence en Eſpagne, diſciple zélé de Véſale, & Profeſſeur en Médecine, a publié un commentaire ſur l'oſtéologie de Galien, à laquelle il a ajouté une expoſition des os de la tête. Ce livre a pour titre : COLLADO.

In Galeni librum de oſſibus ad tyrones enarrationes. Valentiæ 1555, in-8°. page 78 ; à la fin on trouve,

XVI. Siecle.

Ossium capitis foraminum & sinuum ad tyrones brevis descriptio, page 8.

1555. COLLADO. Cet ouvrage ne contient rien de remarquable, & est mal écrit.

HENNERUS. Hennerus (Réné), Médecin de Lindaw, Ville d'Allemagne, disciple de Fuchsius, vivoit vers l'an 1555; il a donné,

Apologia adversus Jacobi Sylvii depulsionum Anatomicarum calumnias pro Andreâ Vesalio, in quâ præcipuè totius penè negotii anatomici controversiæ explicantur; il a ajouté, *Jacobi Sylvii depulsionum libellus. Venetiis* 1555, in-8°.

L'Auteur a choisi un noble sujet d'écrire : il faut défendre la vérité lorsqu'elle est opprimée, sur-tout quand c'est par la calomnie qui part d'une ame basse & jalouse du succès, parcequ'elle n'en est pas l'Auteur : Sylvius est rabaissé dans cet ouvrage, & Vesale y a les éloges qui lui sont dus, &c. L'Auteur a déduit des ouvrages même de Vesale les plus fortes raisons contre Sylvius son adversaire. L'Université de Montpellier applaudit aux travaux de Réné Hennerus, quoiqu'il eût sévi contre un de ses membres. La vérité a des charmes auxquels on ne peut se refuser. Cette époque fait honneur à la Faculté de Montpellier : je suis surpris que ses panégiristes n'en aient point tiré le parti convenable.

ROTA. Rota (Jean-François), Médecin célebre de Boulogne, professa avec distinction la Chirurgie dans sa patrie, & mourut le 7 Mai 1558. Nous avons de lui un livre de Chirurgie intitulé :

De tormentorum vulnerum naturâ & curatione liber. Bonon. 1555, in-4°. *Francof.* in-4°. 1515, *cum tractatu de vulneribus sclopetorum, ferri, in Ferrii & Botalli quosdam libros. Venetiis* 1566.

On ne trouve dans cet ouvrage rien de particulier ; l'Auteur regarde les plaies d'armes à feu comme envenimées, ou comme des brûlures, & il les traite en conséquence. Il a copié Ferrius dans plusieurs endroits ; cependant il n'a pas, comme lui, parlé de la ligature des vaisseaux. Cet ouvrage est d'ailleurs écrit avec éloquence ; on y trouve nombre de vers

latins puisés de différens Auteurs, ou qui sont propres à Rota. Les effets physiques de la bombe sont admirablement bien décrits (*a*). XVI. Siecle. 1555.

Haultpas (Nicolas de,) Médecin, a publié l'ouvrage suivant. HAULTPAS.

De contemplatione humanæ naturæ nempe de formatione fœtus in utero. Lutetiæ 1555, in-8°.

Ligæus (Jean), Médecin, est l'Auteur d'un Traité d'Anatomie en vers, intitulé : LIGÆUS.

De humani corporis harmoniâ libri quatuor. Lutet. 1555, in-4°. 1556, in-4°.

L'Auteur donne d'abord en vers héxametres l'exposition anatomique des extrémités, & détaille fort au long leurs usages ; il passe de là à celle des capacités ; il donne une description générale des parties, & indique ensuite leurs usages : ce qu'il a dit de la paume de la main mérite réflexion (*b*). Sa description du cœur approche de la naturelle (*c*), & les usages qu'il assigne à ce viscere se rapprochent de ceux que Columbus lui a attribué. Du reste cet ouvrage est écrit avec clarté, le lecteur en jugera par les vers suivans que j'ai extraits mot à mot de l'original.

Sed cor scrutemur generosum & nobile viscus
Quasque facultates habeat, quem præbeat usum
Partibus humanis, methodo expediamus eadem.
Illud in humano calidi vitalis origo est.
Corpore fons etiam fœcundus spiritus omnis
Ac velut est toto sol author in orbe caloris
Omni parens, quo fit, fœcundaque multum ;
Cor ita prædicti fons est & origo caloris,
Cujus tota suo substantia spissa tenore,
Et compacta probè est ; diversis condita fibris,
Assiduè quibus afficitur motu que cietur,
Multiplici, hinc lætis, hinc tristibus obruta rebus ;
Unde omnis sedes affectus jure vocatur.
Pectoris in medio positum cor esse videtur,
Non nihil in partem sed vergit . . . . sinistram.

(*a*) Pag. 5. édit. de Francfort.
(*b*) Pag. 7.
(*c*) Pag. 16.

XIV. Siecle.

1555. LIGÆUS.

Effigiem coni referens ubi basis apetta,
Amplior & gibba est, thalami sicut apta duobus
De quibus, officio patefacto cordis agemica.

. . . . . .

De duobus cordis ventriculis.

Sunt cordis thalami duo, ventriculi, que sinus que
Quodam discreto medio, spatioque minuto:
Venaque ventriculum transcendens, concava dextrum
Hepatis adducit largum à cavitate cruorem. . . .
Altera, ventriculum prædictum, vena subintrat
Cordis ab inspecta ducens exordia basi
Quæ, quia subtilem defert per membra cruorem,
Cætera duricie sextuplâ vascula vincit.
Nobilior superest thalamusque, sinusque sinister.
Qui velut arx vitæ est in quo fit spiritus ille
Vivus, ab advecto per debita vasa cruore;
Huic duo subrepunt præstantia vascula . . . &c. &c.

1556. FRANCISCI. Franciſci (Jean), *de oculorum fabrica & coloribus carmen. Vitteb.* 1556.

FRANCO. Franco (Pierre), né à Turrieres en Provence, s'adonna avec ſuccès à la Chirurgie, qu'il exerça long-tems à Lauzanne, à Berne & à Orange. Il fut ſcrupuleuſement attaché aux devoirs de la Religion Catholique, il acquit de grandes connoiſſances dans l'Anatomie & dans la Chirurgie; il fit pluſieurs préparations curieuſes pour ce tems, entr'autres, un ſquelette dont il fit préſent à la Bibliotheque de Berne; il a enſeigné à Fribourg & à Lauzanne.

Nous avons de lui *un Traité contenant une des parties principales de Chirurgie, laquelle les Chirurgiens hernies exercent.* A Lyon 1556, in-8°. (*a*).

Traité des Hernies contenant une ample déclaration de toutes leurs eſpeces, & autres excellentes parties de la Chirurgie; à ſavoir, de la PIERRE, *des* CATARACTES *des yeux & autres maladies . . . . . avec leurs cauſes, ſignes, accidens; Anatomie des parties affec-*

(*a*) Method. ſtud. de Haller, p. 456.
(*b*) Douglas pag. 256.

tées, & leur entiere guériſon. A Lyon 1561, in-8°.

XVI. Siecle.

1556. FRANCO.

On trouve dans le dernier ouvrage nombre de particularitées intéreſſantes ; l'Auteur traite des hernies. Son livre commence par une expoſition très longue & très détaillée des parties qui peuvent ſe déplacer. L'Hiſtoire du péritoine contient quelques détails curieux (*a*) : » il eſt compoſé, dit-il, de deux tuniques, il prend ſon origine des vertébres des lombes (*b*), deſcend aux teſticules pour les couvrir : » & avec lui deſcendent les vaiſſeaux ſpermatiques » préparans ; & par la même voie remontent les éjaculatoires, ou expellans. Aucuns diſent que ledit » péritoine eſt percé en ce lieu. Or il n'y a nulle apparence ; mais fait un proceſſus, ou voie comme la » cavité d'un doigt de gant, & par-là deſcendent les » inteſtins ou zirbus (épiploon) qui font les rélaxations, comme enterocele, épiplocele, bubonocele, qui arrivent par la dilatation ou ruption dudit » péritoine en ces parties baſſes, pour ce qu'il eſt » plus foible, comme a été dit, & ſe dilate fort, » quand les inteſtins deſcendent juſqu'à l'oceon ou » ſcrotum ; car leſdits inteſtins le font dilater à cauſe » de leur péſanteur : tout ainſi, comme une veſſie » s'enfle & ſe dilate, quand on ſoufle dedans. Or depuis qu'il entre en le ſcrotum, il eſt appellé dartos » & érythroïdes, avec leſquelles tuniques deſcendent » les vaiſſeaux ſpermatiques.

Il n'eſt point le premier qui ait obſervé que le péritoine n'étoit point percé. Nicolas Maſſa, Fernel, Sylvius & Vidus Vidius l'avoient déja écrit, & l'on n'y avoit pas fait d'attention ; après lui les Anatomiſtes ne profiterent pas davantage de ſes réflexions ; il n'y a eu que Douglas qui en ait pour ainſi dire renouvellé la découverte.

Dans ſon expoſition des teſticules, il releve un préjugé dans lequel on étoit de ſon tems (*a*). » Quelques-uns ont voulu dire que, d'autant que le vaiſ» ſeau ſpermatique ſeneſtre vient de la veine émul» gente, que le ſang eſt encore impur, excrémen-

(*a*) Page 6.
(*b*) Eadem pag. & ſeq.
(*c*) Pag. 17 & 18.

XVI. Siecle.

1556.

FRANCO.

» teux & séreux, & qu'il est reçu au testicule gau-
» che des mâles, & aussi du côté senestre de la ma-
» trice des femmes. Pour cette cause veulent prouver
» que au côté droit s'engendrent les mâles, & au
» côté senestre les femelles; ce qui est faux : car j'en
» sais très bien la vérité, en ayant pansé plusieurs
» du gauche, & avoir plusieurs fils & filles, & pa-
» reillement de l'autre côté. Il est bien vrai, quand
» on a ôté les deux testicules, n'y a plus espérance
» de génération : & aussi qu'ils perdent aucunement
» la force & courage. Et quand ils sont couppés de
» deux côtés; étant grands, la barbe se diminue, &
» vient plus déliée & plus claire, & leur visage est
» efféminé ».

Après ce détail Anatomique, notre Auteur entre en matiere.

Il y cite plusieurs especes de hernies, &c. La Chirurgie seule peut les guérir, & il est ridicule, dit-il, de chercher des secours dans la Médecine. Franco recommande l'usage du point doré, & dit s'être toujours bien trouvé de cette méthode (*a*);
» ayant fait l'incision au lieu qui a été dit au chapitre
» précédent, & ayant tiré le didyme de suffisance,
» en observant toutes les choses qui ont été dites au-
» dit chapitre : faut mettre la tenaille figurée au cha-
» pitre précédent, ayant tiré le didyme, comme a
» été dit. Et puis après l'avoir mise, la tenir moyen-
» nement ferme : mais il convient en premier lieu ap-
» prêter & préparer un fil d'or de ducat, ou autre
» or semblable, de la longueur de plus d'un doigt,
» en prenant en long (toutefois selon la grosseur
» du didyme, ce qui gît à la discretion du maître);
» & de la grosseur d'une grosse espingle, ou environ,
» lequel fil sera pointu d'un des bouts; & après
» faut diviser en son esprit la largeur du didyme en
» quatre parties égales, comme avons dit, & passer
» le fil par la premiere partie, & commencement de
» la seconde, en le repassant par la fin de la troisie-
» me, & commencement de la quatrieme partie, se
» donnant garde de piquer, ou percer les vaisseaux

(*a*) Pag. 594.

» spermatiques

» ſpermatiques. Cela fait le faut repaſſer de rechef
» par la fin de la premiere partie : & outre ce, il le
» faut repaſſer quelquefois par-deſſus le premier fil,
» comme ſi des deux on vouloit faire un anneau
» tors. Puis le faut repaſſer par la fin de la troiſieme
» partie, comme a été dit par le pertuis même, & le
» paſſer par-deſſus l'autre fil en le torſant tellement
» qu'on comprend avec le fil, la moitié du didyme,
» ſavoir ce qui eſt au milieu. Combien qu'il n'y a
» point de danger d'en comprendre davantage. En
» ſomme, pour plus facilement l'entendre, il n'em-
» porte rien, encore que le fil d'or fût plus épais &
» pointu d'un côté & de la longueur d'un doigt ou
» plus ; car on en ôte s'il eſt ſuperflus : toutefois
» ſera meilleur qu'il en y ait de reſte. Ayant appreſté
» le fil, il le faut paſſer aſſez près d'un des côtés du
» didyme, & puis faire du même en l'autre côté.
» Puis rejoindre le fil, en rélargiſſant un peu la te-
» naille pour ce qu'icelle tient la didyme large. Ayant
» rejoint les deux bouts du fil ; la plupart du didy-
» me demeurera encloſe dedans le fil d'or, & mê-
» me preſque tout, ſi l'on veut, hormis quelque peu
» de chacun côté pour empeſcher le fil de coller &
» reculer. Et faut que le didyme ne ſoit point preſſé,
» afin que les vaiſſeaux ſpermatiques puiſſent faire
» leur action, ou office de génération. Ayant fait ces
» choſes, faut prendre les deux bouts dudit fil & les
» crocher enſemble, comme font ceux qui font les
» chainettes. Or, après qu'ils ſeront repliés l'un avec
» l'autre bien ferme, avec des tenailles propres à
» cela, comme ſont celles de ceux qui font les mail-
» les ; il faut après en limer bien fort les deux bouts
» du fil d'or ja courbés, à celle fin qu'ils n'ulcerent
» la partie, quand ils ſeront remis dedans, & con-
» vient que la lime ſoit douce. Après ces choſes fai-
» tes, faut mettre le didyme dedans, & procéder au
» reſte, comme a été dit ci-devant ; & alors l'ulcere
» ſe conſolidera, & le fil tiendra ferme. L'un des
» bouts du fil pourra être replié avant que celui qui
» n'eſt point pointu. Il ne faut craindre que ledit fil
» donne douleur, comme j'ai expérimenté : avec ce
» qu'il eſt ami de nature comme le plomb, pourvu

XVI. Siecle.

1556.
FRANCO.

XVI. Siecle. 1556. FRANCO.

» qu'il ſoit bien limé, & que les bouts ne paſſent
» point. Je trouve cette façon plus propre & ſûre,
» que la précédente ; d'autant qu'il ne faut craindre
» que les vaiſſeaux ſoient coppez, comme il eſt dif-
» ficile que autrement advienne en la précédente : &
» avec ce qu'il ne faut point coupper du didyme, ne
» cauteriſer, leſquelles choſes peuvent être faites en
» moins de douleur. Il faut entendre que pluſieurs
» maîtres de notre art ont trompé & trompent en-
» core aujourd'hui pluſieurs, leur donnant à enten-
» dre qu'ils leur feront un point doré, & cependant
» ſont ſi effrontés qu'ils oſent bien paſſer un fil de
» chanvre, ou lin, ou ſoie, & comprendre tout le
» didyme, ou la moitié, ou plus ou moins. Aucuns
» inciſent, comme avons dit, & lient le didyme, le
» remettant après dedans ; autres ſans inciſion en pre-
» nant ſur le pénil paſſent une aiguille courbée par-
» deſſus le didyme, de ſorte que l'aiguille ſorte de
» l'autre côté, après avoir enclos le didyme : & ayant
» comprins à tout ſon filet bien fort, ils lient fort &
» roidement les deux bouts du nœud, en le tirant
» tous les jours, juſqu'à ce que ledit fil ait coppé
» tout le didyme, & ce qui eſt comprins dans icelui.
» A raiſon de quoi faut que le teſticule, & vaſes
» ſpermatiques flétriſſent, n'ayant plus de nourriture ;
» car le paſſage d'icelle eſt oſté. Tels gens ne ſe ſou-
» cient, pourvu qu'ils ayent argent ; car, à vrai dire
» ſont preſque brigands tant effrontés, qu'ils n'au-
» ront honte d'y procéder devant gens ſavans, & leur
» donner entendre que c'eſt vraiment le point doré.
» Un petit enfant n'en jugeroit-il pas que le point
» doré ne ſe peut faire que de fil d'or, qui eſt la
» cauſe qu'il eſt appellé d'oré ? Ayant donc procédé
» en la premiere façon, & avoir ſeulement lié le di-
» dyme, & coppé le bout des fils & conſolidé la
» plaie, ne faut-il pas que le fil de chanvre ſe pour-
» riſſe, environ trois ſepmaines ou un mois, ou plus
» ou moins ? lequel étant pourri les inteſtins deſcen-
» dent comme auparavant ; mais ils ne s'en ſoucient
» pourvu qu'il tienne juſqu'à ce qu'ils s'en ſoient
» allez. Telles choſes appartiennent bien à beaucoup
» de gens qu'il y a, d'autant qu'ils peuvent bien pen-

» ser que le fil de chanvre, ou autre pourrit : ce que » ne fait pas le fil d'or ; & avec ce qu'il est plus dou- » loureux. Je dis ceci expressément afin d'avertir les » hommes de se garder de tels affronteurs.

XVI. Siecle. 1556. FRANCO.

Après l'exposition de sa méthode, Franco décrit celles qui étoient en usage ; mais aucune selon lui, n'est comparable à la sienne ; pour en constater la validité, notre Auteur rapporte nombre d'observations qui sont favorables à sa méthode. Fertile en ressources, il traite l'hydrocele de plusieurs manieres, l'incision & l'application du seton sont indispensables : il faut faire, dit il, l'incision à la partie la plus déclive du scrotum, emporter le testicule, s'il est vicié, ou le laisser en place, s'il est sain.

Cependant cette méthode ne réussit pas toujours, dit notre Auteur ; » l'eau retourne au bout de cinq » ou six mois ou plutôt : l'usage du séton emporte » plus fréquemment la cause de la maladie. Il expose assez au long la maniere d'appliquer le séton ; mais il avoue que cette méthode n'est pas encore la meilleure (*a*). » Je trouve que la maniere & méthode » qui s'ensuit est plus propre : à savoir de faire ou- » verture au didyme avec lancette ou rasoir, envi- » ron deux doigts près du testicule, en allant dou- » cement, de peur de blesser icelui & les vaisseaux » spermatiques, & faut que ladite ouverture soit de » trois ou quatre doigts de long, toutefois selon la » grandeur de la hernie & du personnage. Après cela, » il faut mettre une tente de charpie, ou étoupe ou » linge, ou esponge, qui est bien propre pour tenir » la plaie ouverte aux premiers jours. Ladite tente » pourra être large plutôt que ronde, comme le long » de la plaie, afin d'empescher la glutination d'icelle, » en la trempant premierement en huile rosat un peu » chaude, puis mettre dessus des restrinctifs propres » à cela.

L'ordre conduit notre Auteur au traitement du sarcocele ; il en rapporte les signes & les causes d'une maniere très claire & très concise ; il condamne l'usage des corrosifs, & pour preuve de son sentiment,

(*a*) Pag. 82.

XVI Siecle.

1556. FRANCO.

il rapporte nombre d'observations qui en constatent le danger. L'extraction seule lui paroît indiquée dans cette triste maladie ; mais pour la faire avec succès, il ne faut pas que la tumeur monte au-dessus des anneaux ; une des conditions des plus favorables à cette observation, c'est de pouvoir emporter toute la partie altérée (*a*); » mais si en tâtant en haut du didyme, on » pouvoit trouver la fin de ladite chair, il faut pro- » céder, comme s'ensuit. Ayant coppé le scrotum » vers la plus haute partie, il convient lier le didyme » au plus haut de ladite hernie, tant qu'on pourra ; » puis le copper & cautériser, & procéder, comme a » été dit en hernie intestinale, ou rupture. Mais si » ladite chair étoit adhérente audit scrotum (com- » me le plus souvent advient aux grandes hernies » charneuses), il vaut mieux partir l'œuvre en deux » fois, afin de n'affliger tant le patient, en liant » seulement le didyme la premiere fois fort étroite- » ment, pour lui faire perdre le sentiment desdites » parties, en le laissant ainsi par quelques jours, jus- » qu'à la mortification de ladite chair, & puis le » copper auprès du fil, & cautériser, si l'on voit qu'il » soit besoin, & après séparer la chair du scrotum : » ou si l'on veut, incontinent avoir été lié, le cop- » per & cautériser, puis quelques jours après que l'on » sera asseuré, que ne vienne inflammation, que » pourra être dans six ou sept jours, & que ne rece- » vra sentiment & vie que par le moyen du scrotum, » on pourra descharner & séparer l'excroissance du » scrotum. Et s'il appréhendoit par trop la douleur, » & que l'hernie fût grande & fâcheuse, on pourroit » attendre davantage, ou le laisser venir à suppura- » tion & matiere, & lui aider à ce, si besoin étoit : » encore que ce moyen soit plus long : car en faisant » tout-à-la-fois, principalement quand les hernies » sont grandes, ou quand le patient est foible, avec » ce qu'il y a assez grande abondance de sanie, qui » est la cause que la plaie n'est pas sitôt consolidée, » comme de rupture pourroit advenir quelques fâ- » cheux accident ; & étant tout fait, on procédera,

(*a*) Pag. 87.

» comme aux autres ulceres & médicamens des hernies, comme ſera montré ci-après.

XVI. Siecle.

1556. FRANCO.

La cure du varicocele eſt encore décrite d'une maniere très peu connue, & quoiqu'elle mérite beaucoup d'être divulguée; comme le langage de notre Auteur eſt aſſez précis & intelligible, & que le lecteur ſera bien aiſe d'avoir une parfaite connoiſſance de l'original, voici ce que l'Auteur en dit (*a*): » Le » malade préparé, il faut faire bonne ouverture en » long au ſcrotum, depuis le milieu d'icelui en haut, » puis tirer aſſez fort le didyme, afin de prendre la » varice tant haut qu'il ſera poſſible au didyme, pour » empêcher qu'elle ne redeſcende en bas: & au plus » haut que ſera poſſible, on paſſera une aiguille d'ar- » gent, ou autre un peu pliée, comme eſt figurée en » ungula, & enfilée de fil aſſez fort, un peu oint » d'huile roſat. Elle paſſera par-deſſous la varice, » afin de la lier, & cela ſe fera en deux lieux pro- » chains l'un de l'autre. Puis convient copper en- » tre deux entraves la varice. Or devant que de reſ- » treindre le filet, il faut laiſſer fluer le ſang qui eſt » contenu en icelle, & meſmement celui qui eſt en » la partie ſupérieure, une grande partie, s'il vient: » étant le patient ſitué comme demi droit, & après » reſtreindre le filet afin qu'il ne flue plus. Quand à » celui qui eſt en bas au didyme, on le doit tout » faire ſortir, en levant le teſticule en haut, & puis » reſtreindre le filet, comme deſſus & faire ainſi à » toutes les varices, ſi meſtier eſt. Ayant reſteint les » filets, on pourra cautériſer leſdites varices avec » cautere actuel, ou huile roſat bouillant, comme » avons dit ci-deſſus, car ſuffit autant que le fer, » avec ce qu'il n'y a pas tant d'appréhenſion; puis » faut laiſſer les bouts des filets un peu longs, afin » qu'ils ſortent dehors, & procéder à la guériſon, » comme des autres ulceres. Si par ce moyen, on ne » pouvoit garir, ou qu'il y eût une grande douleur; » il faudroit copper le didyme & procéder comme a » été dit en la rupture, &c. ».

Cette méthode eſt confirmée par l'obſervation heureuſe que Franco a faite ſur divers ſujets.

(*a*) Pag. 89 & ſuivantes.

XVI. iecle. 1556. FRANCO.

La néceſſité excite l'induſtrie des perſonnes judicieuſes ; c'eſt dans une pareille circonſtance que Franco a donné des marques de ſon génie : il avoit entrepris de faire l'opération de la taille par le grand appareil ; mais il trouva la pierre ſi volumineuſe qu'il ne put jamais l'extraire par cette méthode quelqu'éffort qu'il fît ; cependant pour ne point abandonner le malade à ſon triſte ſort, c'étoit un enfant de deux ans, Franco eut recours pour extraire la pierre à une méthode différente de toutes celles qu'on avoit exécutées avant lui. Je récitérai, dit Franco avec ſa naïveté ordinaire, » ce qu'une fois m'eſt advenu (*a*). Voulant » tirer une pierre à un enfant de deux ans ou envi- » ron, auquel ayant trouvé la pierre de la groſſeur » d'un œuf de poule, ou à peu près ; je fey tout ce » que j'ai peu pour la mener bas, & voyant que je » ne pouvois rien avancer par tous mes efforts, avec » ce que le patient étoit merveilleuſement tourmen- » té, & auſſi les parens déſirant qu'il mourût plutôt » que de vivre en tel travail : joint auſſi que je ne » voulois pas qu'il me fût reproché de ne l'avoir ſeu » tirer (qui étoit à moi grande folie), je délibérai » avec l'importunité du pere, mere & amis, de cop- » per ledit enfant par-deſſus l'os pubis, d'autant que » la pierre ne voulut deſcendre bas, & fut coppé ſur » le pénil un peu à côté, & ſur la pierre. Car je le- » vois icelle avec mes doigts qui étoient au fonde- » ment, & d'autre côté en la tenant ſubjette avec les » mains d'un ſerviteur qui comprimoit le petit ventre » au-deſſus de la pierre, dont elle fut tirée hors par » ce moyen, & puis après le patient fut guéri (no- » nobſtant qu'il en fût bien malade), & la plaie con- » ſolidée : combien que je ne conſeille à homme » d'ainſi faire : ains plutôt d'uſer du moyen par nous » inventé : duquel nous venons de parler, qui eſt » convenant, plutôt que de laiſſer les patiens en dé- » ſeſpoir, comme cette maladie porte ».

Cependant cette méthode qui a été célébrée dans la ſuite, ne mérita pas l'approbation de notre habile Chirurgien ; il crut trouver dans la méchanique des

(*a*) Pag. 139 & 140.

moyens propres à l'éviter & dont il pourroit se servir, en taillant par le grand appareil, inventé par Jean de Romanis ; il imagina différentes tenailles incisives pour couper la pierre dans la vessie : on trouvera la description & la figure de cet instrument dans son ouvrage (*a*).

XVI. Siecle
1556.
FRANCO.

On s'étoit peu occupé jusqu'à lui à tailler les femmes & à rechercher une méthode qui fût propre à cette opération : l'on suivoit en tout la méthode de Mariana, de sorte qu'on pratiquoit chez la femme le grand appareil, comme on le pratiquoit chez l'homme. Franco entrevit dans cette façon de procéder des inconvéniens, & pour les éviter, il imagina un dilatatoire, à la faveur duquel il introduisoit par le canal de l'uretre des tenailles, & retiroit la pierre, sans faire aucune incision (*b*). » Considérant aussi que » le col de la vessie des femmes est plus court & » plus large que celui des hommes ; lesquelles choses » se pourront faire sans incision avec le dilatoire, tel » qu'il est ici figuré. Ayant mis le dilatoir dûment » ouvert selon la pierre, faut aller prendre icelle » avec telles tenailles que dessus ou autres. Or, ce- » pendant qu'on fait l'opération, il est requis tenir » là par derriere avec les doigts au col de la matri- » ce, si c'est femme : & au fond, si elle est jeune, » afin qu'elle ne recule, & aussi pour la tenir plus » ferme contre l'instrument, & quelque serviteur » tiendra le dilatoir ouvert ; & le maître de l'autre » main tiendra la pierre avec les tenailles comme est » dit, & la tirera hors tout bellement, en branlant » çà & là : je trouve meilleur tenant ainsi la pierre » subjette, comme avons dit, prendre la canule & » tariere, laquelle est propre pour tenir la pierre, » quand elle est à la verge, suivant ce qu'en a été dit » en son lieu, pour mettre ladite canule au col, ou » conduit de la vessie, jusqu'à ce qu'elle touche la » pierre ».

Franco est encore l'Auteur d'un gorgeret & d'une tenette différente de celle dont on se servoit avant lui : elle est composée de deux branches qui s'ouvrent dans

(*a*) Pag. 134 & 135.
(*b*) Pag. 143 & 144.

XVI. Siecle.

1556. FRANCO.

la veſſie par le moyen d'un reſſort particulier logé dans une canule. Il faut jetter un coup d'œil ſur la figure pour s'en faire une véritable idée. Cet inſtrument donna lieu, dit notre Chirurgien, à un de ſes couſins d'inventer une autre tenette à quatre branches qui s'ouvrent dans la veſſie par le moyen d'un reſſort logé dans une canule, comme il eſt dans l'inſtrument précédent : je renvoye le lecteur à l'original même. Franco conſeille d'attendre que la ſuppuration ſe faſſe pour extraire la pierre ſi elle eſt un peu trop groſſe pour paſſer par l'ouverture : Il ne veut point en taillant les hommes qu'on faſſe ſeulement l'inciſion avec le raſoir ; il faut, ſelon lui, légerement entamer avec cet inſtrument le col de la veſſie, introduire les tenettes inciſives, les ouvrir & achever la ſection de la veſſie en les retirant au-dehors, &c.

Franco parcourt les différentes maladies de la veſſie, & paſſe enſuite à celles des yeux : il traite de chacune d'elles en particulier, & ce qu'il dit à leur égard mérite d'être conſulté par les Amateurs de la Chirurgie. Ambroiſe Paré n'a point méconnu ce traité ; il en a puiſé nombre de deſcriptions intéreſſantes, & n'a pas toujours cité la ſource d'où il les avoit tirées La cataracte y eſt ſur-tout bien traitée : l'Auteur la croyoit toujours membraneuſe, comme tous ceux de ſon tems ; mais cette fauſſe hypothèſe ne l'a pas empêché de propoſer une aſſez bonne cure pour le tems.

La ſtructure, les fonctions & les uſages de la matrice ſont détaillées dans le même ouvrage. On n'y trouve rien qui ſoit digne d'être noté. En ſuivant un ordre différent de celui qu'ont ſuivi les Auteurs qui ont écrit ſur la Chirurgie, Franco parcourt les différentes maladies chirurgicales, comme maladies cutanées, plaies, ulceres, fractures, luxations, &c.

Paxman (Henri), a donné l'ouvrage ſuivant :

Propoſitiones de partibus humani corporis & méthodo. Witteberg. 1558, in-8°. (*a*).

VALVERDA.

Valverda (Jean), Médecin, Anatomiſte célébre d'Eſpagne, fut ſurnommé *Hamuſcenus* ou de *Hamuſco*, nom de ſa patrie, au Diocèſe de Palenza,

(*a*) Douglas, pag 109.

dans la vieille Caſtille : il eut un goût exceſſif pour la Médecine, & principalement pour l'Anatomie : mais ſon ardeur pour ces deux ſciences lui devenoit inutile dans le pays qu'il habitoit. Par un zele mal entendu on interdiſoit en Eſpagne toute ſorte de diſſection ſur les cadavres humains ; le Cardinal Tolet, Archevêque de Saint Jacques, dont Valverda étoit le Médecin, lui fournit une occaſion favorable pour contenter ſon zele, il le prit à Rome en qualité de ſon premier Médecin. Outre ſes grandes connoiſſances en Médecine, Valverda avoit fait une étude ſuivie des ouvrages de Veſale, à l'aide de ſes planches il s'étoit formé une idée aſſez juſte de l'homme ; mais il lui manquoit l'exercice de l'Anatomie ſur le cadavre ; il en diſſéqua pluſieurs ſous le célébre Columbus, & c'eſt dans l'école de ce grand homme qu'il puiſa ſes connoiſſances en Anatomie. Il revint en Eſpagne, & y apporta le vrai goût de cette ſcience ; nous avons de lui :

XVI. Siecle.

1556.

VALVERDA.

Hiſtoria de la compoſicion del cuerpo humano. Rome 1556, in-fol. 1560, in-fol.

Anatome corporis humani. Venet. 1589, 1607, in-fol.

L'ouvrage d'Anatomie de Valverda eſt preſque le même que celui de Veſale ; il y a ſeulement ajouté quelques remarques peu eſſentielles, & il a fait graver ſes planches ſur le cuivre, ce qui les rend plus belles à la vue, ſans leur donner plus de juſteſſe : au contraire en pluſieurs endroits, Valverda leur a ôté de leur exactitude en les compliquant par des objets étrangers à l'Anatomie. Ainſi l'on y trouve des cadavres cuiraſſés, armés d'un bouclier & d'une épée, &c. ornemens bien étrangers à l'art. Dans l'édition (*a*) que Columbus dirigea, il y a quatre planches ſur la Myologie qui ſont de beaucoup inférieures à celles que Veſale avoit données ſur cette matiere. Parmi ces différentes deſcriptions empruntées de l'ouvrage de Veſale, on trouve les principales objections que Columbus faiſoit à cet Auteur. Ainſi Valverda n'a fait que combiner l'un avec l'autre.

(*a*) Pag. 205, édit. 1607.

XVI. Siecle.

1557.

CASTILLO. Castrillo (François-Martin de), eſt l'Auteur d'un ouvrage ſur la dentition. Nous n'avons pu nous le procurer ; il eſt intitulé,

Colloquium de dentitione & ordine quo dentes prodeunt (a). *Pinciæ* 1557, in-8°. *Matrit.* 1570, in-8°.

ROSTINIS. Roſtinis (Pierre-Louis), Médecin Italien.

Compendio di totta la Chirurgia. Venetiis 1557, 1588, 1630, in-8°.

MOLINA. Molina (Roderic), eſt l'Auteur de cet ouvrage.

Inſtitutio Chirurgica. Grænadæ 1557.

MONTANUS. Montanus, Monti ou Montan (Jean Baptiſte), naquit à Verone en 1498 ; il étoit de la noble famille de Monti en Toſcane, qui s'eſt rendue ſi recommandable par les grands hommes qu'elle a produits. Il fit ſes premieres études avec la plus grande exactitude, & ſe diſtingua dans ſes Humanités & dans la Philoſophie avant de ſe livrer à l'étude de la Médecine, dans laquelle il ſe rendit ſi célebre dans la ſuite. Orné du grade de Docteur en Médecine, il parcourut les différentes Villes d'Italie, & y exerça ſa profeſſion avec éclat. Inſtruit dans la théorie & dans la pratique de la Médecine, il occupa d'abord une place de Profeſſeur dans l'Univerſité de Naples, d'où il paſſa à Rome pour remplir le même emploi : cependant comme il étoit accoutumé de voyager, il ne put ſe fixer dans cette Capitale ; il brigua la place de Profeſſeur à Boulogne, & l'obtint. Cette derniere dignité ne remplit pas ſon ambition ; de Boulogne il fut à Padoue pour y enſeigner la Médecine. Sa réputation le ſuivoit, ou même le devançoit par-tout où il portoit ſes pas : il trouva dans toutes ces Univerſités un nombre prodigieux d'amateurs prêts à l'entendre & à profiter de ſes leçons : chacun emporta au loin le nom de ſon maître, & ainſi ſucceſſivement Montanus aggrandit tellement ſa réputation, qu'il fut regardé comme l'Hippocrate de l'Italie. Padoue fut le terme de ſes courſes ; il y demeura, malgré les invitations réitérées que lui firent Charles V, François I & le Duc de Toſcane qui vouloient l'attirer dans leurs Etats. Il profeſſa l'eſpace de

(a) Douglas, pag. 109.

vingt ans dans cette célebre Univerſité : on diſoit de lui dans cette Ville que l'ame de Galien étoit paſſée dans ſon corps. Caſſé de travaux plutôt que de vieilleſſe, il ſentit ſes forces diminuer ſenſiblement vers l'âge de cinquante ans ; peu de temps après il fut attaqué de la pierre. Il crut qu'il lui ſeroit favorable de changer d'air ; il ſe fit tranſporter à Terrazo dans le territoire de Verone, où il mourut le 6 Mai 1551 à l'âge de cinquante-trois ans (*a*). XVI. Siecle. 1558. MONTANUS.

On lit ſur ſon tombeau l'épitaphe ſuivante.

Dum mediâ, Montane, doces ope vincere fata,
Et, Lacheſi invitâ, vivere poſſe diu,
Letheo indignans preſſit te Parca ſopore,
Et ſecuit vitæ grandia fila tuæ.
Sic animas & tu Æſclepi dum ſubtrahis Orco,
Te quoque fævorum perdidit ira Deûm.

Nous avons de lui nombre d'ouvrages dans leſquels on trouve pluſieurs détails anatomiques ; voici entr'autres celui qu'il eſt bon de conſulter.

Opuſcula varia ac præclara. Baſileæ 1558, in-8°. 1565, in-8°.

Lallament (Jean), Médecin d'Autun, s'eſt rendu célebre dans le ſeizieme ſiecle par ſon profond ſavoir, principalement par ſes connoiſſances dans les Mathématiques. LALLAMENT.

Nous avons de lui deux ouvrages de Chirurgie, intitulés, *de mora partus in utero*, & ſe trouve dans les commentaires ſur Galien, *de diebus decretoriis. Lugd.* 1599, in-4°.

In Hippocratis librum de ſeptimeſtri & octimeſtri partu comment. Genevæ 1558.

Moſtella (Thomas) publia la même année un livre intitulé : MOSTELLA.

Synopſis arteriarum & venarum ex Veſalio. Witte-

(*a*) Manget & Douglas qui le font vivre 63 ans, tombent en contradiction avec eux-mêmes en le faiſant naître 1498, & mourir en 1551, il y a dix ans de mécompte ; M. Eloi qui a voulu les concilier en le faiſant mourir en 1561, & qui dit que Facaſtor fit ſon épitaphe, tombe encore en contradiction avec lui même ; Fracaſtor mourut en 1553.

berg. 1558, in-8°. Je n'ai pu trouver cet ouvrage ; Mr. de Haller dit qu'il répond à son titre (*a*).

XVI. Siecle.

1558. SUSIUS. Susius (Jean-Baptiste) Médecin de Mantoue, a publié les ouvrages qui ont pour titre :

Libellus de missione sanguinis. Basileæ 1558, 1571, in-8°. *Romæ* 1628, in-12.

De venis è directo secandis libri tres. Cremonæ 1559, in-4°.

1559. VALLESIO. Vallesio (François), connu de quelques-uns sous le nom de Valles, Médecin célebre d'Espagne, & premier Médecin de Philippe II, &c. qui florissoit vers la fin du seizieme, a publié nombre d'ouvrages en Médecine, dans lesquels on trouve quelques détails d'anatomie, mais en très petit nombre. Cet Auteur doit plutôt trouver place parmi les Ecrivains de Médecine que parmi ceux d'Anatomie & de Chirurgie ; c'est pourquoi je n'entre pas dans de plus longs détails : je renvoie aux Historiens de la Médecine.

Douglas cite le livre suivant.

Tractatus medicinales. Lugd. 1559, in-8°. *Colon.* 1592, 1594, in-fol.

Cet Auteur a donné un grand nombre d'autres ouvrages, mais qui ne sont point de notre objet.

RUPEUS. Rupeus (Jerome) de Toulouse, Médecin, a écrit un ouvrage qui contient plusieurs points de Chirurgie.

Paradoxa & theoremata rei medicæ quæ in quadruplici sunt differentiâ, de his quæ ad Medicum, quæ ad Chirurgicum, quæ ad Pharmacopolum, quæ ad Obstetrices spectant. Omnia octoginta tribus propositionibus contenta. Tolosæ 1559, in-4°.

COLUMBUS. Columbus (Realdus), Médecin célebre d'Italie, étoit de Cremone, petite Ville dans le Milanez. Son pere étoit Apothicaire de Leonicos. Il fut disciple de Vesale, dont il remplit la place de Professeur (*b*) pendant son absence, & après qu'il fut nommé à celle de premier Médecin du Roi d'Espagne. Columbus s'acquitta dignement de son emploi : les Etudians vinrent de tous côtés pour entendre ses leçons, &

(*a*) Pag. 428. Meth. stud.

(*b*) Tiré des ouvrages même de l'Auteur, pag. 60, Douglas rapporte le même passage, pag. 113.

porterent au loin le nom de leur maître. Il fut appellé à Rome pour y profeſſer l'Anatomie ; Columbus n'eut point de peine à ſe rendre à la propoſition qu'on lui fit ; il quitta la place de Profeſſeur qu'il avoit dans l'Univerſité de Padoue pour aller enſeigner dans le College de Rome. La réputation qui l'avoit déja devancé, s'accrut à ſon arrivée ; le Pape Paul IV lui donna les plus grandes marques de faveur : Columbus, par reconnoiſſance, lui dédia ſon ouvrage *de re Anatomica* ; il eſt diviſé en quinze livres ; l'Auteur y traite différens points d'Anatomie. Columbus a eu en vue de donner un ſupplément aux ouvrages de Galien & de Veſale ; il le dit lui-même dans ſa préface ; on y trouve en général nombre de remarques curieuſes ; on peut cependant lui reprocher de les avoir publiées avec trop d'emphaſe & d'orgueil ; il s'eſt copié lui-même dans un portrait qu'il fait des Charlatans. Cette conduite lui attira pluſieurs ennemis : Carcanus en parle en termes injurieux (*a*) ; mais il exagere autant dans ſes reproches, que Columbus étoit outré dans les éloges perſonnels qu'il ſe prodiguoit : cet excès d'amour propre lui fit critiquer avec trop de chaleur Veſale ſon maître, quoiqu'il lui dût la plus grande reconnoiſſance, puiſqu'il tenoit de lui la plupart de ſes connoiſſances en anatomie.

XVI. Siecle. 1559. COLUMBUS.

L'ouvrage que Columbus nous a laiſſé, eſt, *De re Anatomicâ libri 15. Venetiis* 1559, in-fol. *Pariſ.* 1562, in-8°. 1572, in-8°. *Francofurti* 1590, 1593, avec les obſervations de Jean Poſthius, Médecin. 1599, in-8°. *Lugd. Batavorum* 1667, in-8°.

Columbus traite des os dans le premier livre de ſon ouvrage ; le ſquelete eſt à l'homme ce que la charpente eſt à un édifice ; notre Auteur en ſoutient la comparaiſon par pluſieurs exemples ; & comme, quand on conſtruit un édifice, on commence par la charpente, de même on doit commencer la deſcription de l'homme par celle des os qui le compoſent : les modernes, & ſur-tout Mr. Vinſlow, ont adopté cette comparaiſon, & l'ont ſoutenue.

(*a*) Cette remarque appartient à M de Haller, pag. 273.

XVI. Siecle.

1559. COLUMBUS.

Les os n'ont par eux-mêmes aucun ſentiment dans l'état de ſanté ; c'eſt le périoſte ſeul qui les recouvre, il eſt ſenſible (*a*) ; & ce qui le prouve, c'eſt qu'après avoir découvert l'os de ſon périoſte, l'animal ou l'homme ne ſent plus aucune douleur, quoiqu'on le coupe en le ſciant, en le ruginant, en le piquant, quoiqu'on le brûle, &c. Columbus expoſe enſuite les différences des os, & y reprend Galien & Veſale d'avoir dit que les petits os n'ont point de moëlle.

Veſale auroit dû connoître les différens trous & les différens conduits qui pénetrent leur ſubſtance ; Columbus les décrit, il donne ſa deſcription comme une découverte (*b*) ; cependant il s'en faut qu'il puiſſe & doive ſe l'approprier ; Charles Etienne en avoit déja parlé fort au long : à la vérité d'une maniere plus vague ; Columbus a décrit les vaiſſeaux qui ſe plongent dans leur ſubſtance, & leur a attribué l'uſage de porter aux os le ſuc nourricier (*c*) : les appendices ſont ſtrictement jointes aux os ; outre le cartilage intermédiaire, il y a dans les épiphiſes une réception mutuelle de cavités & & d'éminences : cette réflexion eſt juſte ; les modernes y ont fait peu d'attention ; Mr. *Duverney* eſt le ſeul qui ait bien décrit ces avances & ces cavités (*d*) ; mais il n'eſt point le premier, puiſque Columbus l'avoit précédé de plus de cent cinquante ans.

L'union réciproque qu'il y a naturellement entre ces pieces, rend la réduction des épiphiſes très difficile. *Quam luxationem numquam aut ſumma cum difficultate curari poſſe crediderim, propter ſinuum ac tuberculorum multitudinem, quibus utraque pars tum appendicis quàm oſſis abundat.*

L'apophiſe (*e*) eſt à l'os ce qu'une branche d'arbre

(*a*) Pag. 3. De re Anat. in-fol. édit. de Veniſe 1559.

(*b*) Voyez l'article de Charles Etienne.

(*c*) Voyez ce Mémoire de M. Duverney dans les premiers Volume de l'Accadémie Royale des Sciences.

(*d*) Anat. de Duverney, Tome premier, pag 376.

(*e*) Columbus, de re Anatomia, p. 7.

XVI. Siecle. 1559. COLUMBUS.

eſt à ſon tronc (*a*); elles peuvent avoir des épiphiſes comme celles-ci peuvent avoir des apophiſes : Mr. *Winſlow* s'eſt ſervi des mêmes expreſſions ; voyez auſſi le tome premier de l'oſtéologie de Bertin.

Les apophiſes ont différens noms ; ils ſont tirés de leur figure, de leur volume, de leur ſituation, de leur direction, de leur dureté & de leurs uſages. Columbus parcourt & explique ces différens points en faiſant l'application de chacun à certaines apophiſes déterminées ; Mr. Winſlow a adopté cet ordre, & l'a ſuivi d'un bout à l'autre ; Columbus n'a pas eu le bonheur d'être cité. L'ordre ramene notre Auteur à l'explication des éminences, à celle des cavités (*b*) ; il fait appercevoir avec beaucoup d'ordre & de clarté, qu'il y en a de profondes & de ſuperficielles ; il donne à chacune d'elles un nom particulier & uſité, car il a averti qu'il ne changeroit jamais la dénomination des parties, crainte de rendre l'étude des noms plus longue & plus difficile que celle des faits. On trouve dans ſon ouvrage une table ſur les articulations (*c*) : le ſyſtême qu'il propoſe eſt différent de celui de Veſale & de Galien qui définiſſoient la ſynarthroſe une articulation dont le mouvement eſt très obſcur, & enſuite l'appliquoient aux os du crâne qui n'ont aucune mobilité : l'Auteur fait remarquer pluſieurs contradictions pareilles, mais qui ne ſont pas de grande importance. Ses obſervations ſur l'os occipital ont leur mérite particulier ; il dit que la partie ſupérieure eſt plus épaiſſe que l'inférieure ; ce qui le met en état de réſiſter au choc des corps extérieurs (*d*) : il a auſſi obſervé que cet os eſt compoſé dans les enfans de quatre pieces oſſeuſes.

L'os ſphénoïde eſt bien décrit dans les ouvrages de Columbus ; on peut ſeulement reprocher à cet Auteur de n'avoir point rendu à Veſale le tribut d'éloges qu'il lui devoit, d'avoir le premier nié l'exiſtence des conduits que Galien avoit décrits dans la

(*a*) Voyez l'Anatomie de Palfin, au chapitre des éminences, &c.
(*b*) Pag. 7.
(*c*) Voyez l'Hiſtoire de Veſale.
(*d*) Pag. 23.

XVI. Siecle.

1553. COLUMBUS.

selle du turc : Columbus les réfute, mais il semble s'en approprier la découverte ; il critique Galien sans dire un mot de Vesale : comment donc pouvoir le croire quand il critique ce grand homme, s'il lui refuse ici les éloges qu'il méritoit à tous égards.

Il a connu les trois osseletsde l'ouie ; il ignore quels sont les Auteurs qui ont découvert le marteau & l'enclume ; pour l'étrier, il s'en attribue la découverte (*a*) ; voici ce qu'il dit : *his tertium accedit, nemini, quod sciam, ante nos cognitum. Jacet hoc vel latet potiùs in cavernacula quâdam ferme rotunda, inter finem auditorium exsculpta ; quo fit ut ad organi auditûs fabricam non pertinere non possit. Cavum est & perforatum, egregiè ferrei instrumenti naturam quod stapham novo vocabulo nuncupamus, in quo equorum sellis pedes sistunt* (*b*).

Sans s'en douter, Columbus a aussi connu l'os lenticulaire ; il le regarde comme une apophise de l'enclume : voici encore les propres paroles de l'Auteur. *Una re tamen stapede differt, quod caret eo foramine in quo lora immittuntur ad stapedem sellæ utrinque alligandum, & hujus loco capitulum extat* (*b*). On trouvera des détails ultérieurs sur cette matiere dans l'histoire de Falloppe & d'Ingrassias ; nous y renvoyons le lecteur.

La machoire supérieure, quoi qu'en aient dit les anciens Anatomistes, est composée de treize os ; Galien & Vesale se sont trompés en n'en admettant que douze : *ego tredecim*, dit Columbus, *semper observavi* ; & en effet, il le décrit assez exactement ; il se flatte d'avoir découvert l'os vomer ; mais en cela notre Auteur est dans une erreur grossiere ; Charles Etienne & Fernel en avoient déja parlé (*c*) ; Columbus est cependant le premier qui l'ait comparé au soc d'une charrue, & c'est de lui que lui est venu le nom de vomer : *hujus forma aratri vomer imitatur imaginem ; cultri servat præterquam quod & manubrio*

(*a*) Voyez l'Histoire de Fallope.

(*b*) Eadem pagina.

(*c*) La premiere édition *de dissectione partium*, &c. de Charles Etienne parut en 1536, la seconde en 1545, & la premiere édition de l'ouvrage de Columbus ne fut publiée qu'en 1559.

caret

caret & sinuosa, atque inæquali existit acie (*a*). Notre Auteur donne de cet os une description fort exacte ; il a connu sa jonction au crista-galli de l'os ethmoïde, & sa réception dans la raînure des deux os maxillaires, &c. Dans l'homme comme dans la plupart des autres animaux ; il n'y a que la machoire inférieure de mobile ; la supérieure reste dans un repos parfait pendant la mastication : cette regle est générale chez les animaux ; il y a cependant quelques exceptions ; le crodile meut la machoire supérieure, & n'a aucun mouvement dans l'inférieure ; le perroquet jouit par-dessus l'homme & le reste des animaux, d'un avantage réel ; il meut l'une & l'autre machoire (*b*) : les dents ont une sensibilité extrême, & cette sensibilité leur provient des nerfs qui s'insinuent dans leurs racines & vont y aboutir en se dépouillant de leurs enveloppes dans une cavité particuliere gravée dans la substance de la dent ; outre les nerfs, les vaisseaux sanguins s'insinuent par ces mêmes canaux ; il entre dans chaque canal une veine, une artere & un nerf (*c*). Pour combattre un préjugé, notre Auteur tombe dans un autre : c'est à tort, dit-il, que quelques-uns pensent que les dents se forment dans les alvéoles peu de temps avant qu'elles en sortent : j'ai, c'est toujours Columbus qui parle, examiné plusieurs machoires de fœtus ou d'enfant, & j'ai toujours apperçu les dents renfermées dans leurs alvéoles : *nam dentes in ipso matris utero efformari certò comperi* ; aussi dès que la dent est sortie, il ne faut l'arracher qu'avec beaucoup de circonspection, parceque c'est d'une portion de la racine qui reste dans l'alvéole que doit naître celle qui lui succédera (*d*). La question que Columbus soutient est éloignée de toute vraisemblance ; aussi les Anatomistes qui lui ont survécu ne l'ont point épar-

XVI. Siecle.

1559. COLUMBUS.

(*a*) Pag. 31.
(*b*) Eadem pagina.
(*c*) Page 36.
(*d*) Sed accuratissimè radix ipsa quoad ejus fieri potest, servari potest, servari debet ; in eo enim, veluti in semine quodam, ipsius dentis regenerandi spes residet, eoque radicitus evulso dente, dentes non amplius vel rarissimò renascuntur. Pag. 36.

XVI. Siecle.

1559.
COLUMBUS.

gné, & l'ont relevé plus d'une fois de l'erreur qu'il avoit commiſe : Falloppe ne tarda pas à le combattre, & ce ne fut pas par des raiſonnemens ſpécieux, mais par l'expoſition autoptique des pieces : il ouvrit pluſieurs os maxillaires des fœtus ou des enfans, & y trouva deux germes contenus dans les mêmes alvéoles : ce qui lui fit conclure que l'un étoit deſtiné à ſuccéder à l'autre, en ſe développant dans des temps inégaux.

Le larynx paroît à notre Auteur tenir autant de la ſubſtance oſſeuſe que de la cartilagineuſe ; chez les vieillards le larynx eſt toujours oſſifié ; chez les enfans il eſt cartilagineux (*a*) : or, cette métamorphoſe ſe fait dans tous les os ; ainſi Columbus ſe croiroit plutôt fondé de placer le larynx dans la claſſe des os que dans celle des cartilages : cette diſtinction eſt purement philoſophique ; mais il n'a point perdu de vue la deſcription des pieces qui compoſent le larynx. Columbus avoit naturellement le génie anatomique ; s'il s'écarte quelquefois de ſon ſujet, il ne le perd cependant point de vue ; il y revient & laiſſe peu d'objets à deſirer dans ſes détails. On reconnoît la main de maître dans preſque toutes les deſcriptions que Columbus nous a données ; mais ſur-tout dans celle des vertebres : on y voit d'abord quels ſont leurs caracteres généraux ; toutes ont un corps, ſept apophiſes ; entre le corps & les apophiſes eſt un trou ; les vertebres adoſſées les unes ſur les autres forment un canal ; le corps eſt plus ou moins grand dans quelques-unes d'elles ; les apophiſes ſont plus ou moins groſſes, plus ou moins inclinées, & c'eſt de toutes ces différences que notre Auteur déduit les ſignes particuliers aux différentes claſſes des vertebres, & à chacune d'elles : il les décrit avec une préciſion, un ordre & une méthode admirables. Je ne ſuivrai pas l'Auteur dans tous ſes détails ; j'y renvoie le lecteur jaloux de s'inſtruire ; il ſe refuſera un plaiſir perſonnel s'il en néglige la lecture. Avant que de terminer cet article, je dois cependant faire obſerver que Columbus a décrit le trou qu'on voit derriere le corps des vertebres. Parmi les modernes

(*a*) Pag. 47.

XVI. Siecle.

1559. COLUMBUS.

Il n'y a guere que Bertin qui en ait parlé ; plusieurs même lui ont accordé l'honneur de la découverte, mais sans fondement Columbus l'a devancé On trouve dans la description que ces deux Auteurs donnent de ces conduits, plusieurs particularités qui leur appartiennent, & ce n'est qu'en combinant ce qu'ils ont dit de propre qu'on peut en avoir une description exacte (*a*).

Les côtes sont communément au nombre de douze : rarement la nature s'écarte-t-elle de cette regle ; cependant comme elle varie dans toutes ses productions, elle forme quelquefois treize côtes, d'autres fois elle n'en forme qu'onze. Columbus montroit aux incrédules les variétés de la nature dans deux squeletes différens (*b*). Dans le même chapitre de son ouvrage il donne une description des plus exactes & des plus complettes des côtes & de leur cartilage, du sternum & de son appendice ; on y lit avec plaisir des détails sur la position, la structure & la connexion de ces os ; le flambeau de la clarté, de l'exactitude & de l'évidence l'éclaire par-tout, & par-tout l'on reconnoît la nature dans ses descriptions.

Ce qu'il dit sur les os des extrémités, est au-dessus de nos éloges ; il n'y a pas de point essentiel à observer que Columbus n'ait indiqué : dans quelques endroits il s'est éloigné du sentiment reçu par la plupart des Anatomistes ses contemporains ; il ne

(*a*) Vers le milieu de la face postérieure de chaque corps des vertébres en général, l'on observe deux ouvertures (quelquefois il n'y en a qu'une grande) oblongues, partagées par une cloison osieuse, quelquefois cette cloison n'est que ligamenteuse. Ces ouvertures donnent passage à deux arteres & deux veines, qui étant entrées dans le canal de l'épine se plongent dans la substance du corps de chaque vertébre ; quelquefois ces fentes ou ouvertures ont la forme de deux trous réguliers ; ces ouvertures sont peu connues. *Ostéologie de Bertin*, Tom. III. p. 5.

(*a*) Illud autem omnium vertebrarum dempta cervicis prima commune fuerit quod in posteriore corporis parte, quam utique spinalis medulla, parte sua anteriore attingit, adsistit foramen patens ac pervium subintrantibus venis atque etiam arteriis ut alimentum abbundè suggerant. *Columbus de ossibus, Liber primus, p. 55 sub fine.*

(*b*) Columbus, de re Anat. pag. 64.

XVI. Siecle.

1559. COLUMBUS.

croyoit pas que l'os ſacrum & les os pubis puiſſent exécuter aucun mouvement, encore moins s'écarter pendant l'accouchement (*a*). L'hiſtoire des cartilages eſt auſſi exacte que celle des os; preſque tout ce que l'Auteur dit eſt vrai, & il y a peu à ajouter à ſes deſcriptions : je reviendrai ſur cet objet dans la ſuite.

Celles des ligamens eſt encore plus complette: cette partie a été extrêmement négligée des Anatomiſtes, je vais entrer dans quelques détails.

Les os de l'épine ſont joints entr'eux par un nombre prodigieux de ligamens; il y en a de courts & de longs; les courts vont du corps d'une vertebre à l'autre, & ſont pluſieurs en nombre; ſur chacun de ces os il y en a qui s'attachent par leurs extrémités aux apophiſes articulaires; les apophiſes épineuſes ont auſſi leurs ligamens particuliers : par-deſſus tout cet appareil l'on voit un grand ligament qui vient de la partie antérieure du corps de la premiere vertebre (*b*).

Deux ligamens qui s'attachent, d'une part, aux apophiſes ſtiloïdes, & de l'autre, aux cornes de l'os hyoïde, font l'office de deux chaînes en tenant cet os ſuſpendu comme une pierre d'aimant ſoutient le coffre de fer dans lequel on croit que Mahomet eſt renfermé (*c*). La langue, quoique très mobile, eſt cependant bridée dans ſes mouvemens par un ligament particulier qui eſt placé au-deſſous de ſa pointe : ce ligament eſt quelquefois trop court, & gêne par-là la prononciation; par un effet tout oppoſé, dit ailleurs le même Auteur, il eſt quelquefois trop long, & ceux qui ont ce défaut de configuration, bégaient pour avoir trop de mobilité dans la langue.

Je ne ſuis pas plus loin notre Auteur, quoiqu'il ſoit fort exact & fort détaillé dans ſes deſcriptions :

(*a*) Pag. 82 & 103. Quandoquidem dimoveri nullo modo poſſe novimus cum ſæpe non modico labore noſtro cultrodividenda curaverimus; voyez l'article *Bertin*.

(*b*) Pag. 105.

(*c*) Inſtar duarum catenarum ſuſpenſum detinent, quemadmodum Mahometti arcam ferream à magnetis, vi attractam in aere aiunt ſuſpendi, p. 107.

il a cependant emprunté de Veſale la plupart des faits, & afin de ne pas me répéter trop ſouvent dans mon ouvrage, je renvoie à l'article de Veſale. XVI. Siecle.

1559. COLUMBUS.

Columbus a fait auſſi pluſieurs remarques utiles ſur les muſcles ; il en a découvert quelques-uns ; le frontal, ſelon lui, n'a point les fibres droites, mais courbes & inclinées vers les temples : notre Auteur fait à Veſale un reproche de leur avoir attribué une direction toute contraire. Ces muſcles ſont les vrais moteurs de la peau qui revêt le front ; on le ſavoit avant Columbus ; mais on ne le ſavoit que d'après le cadavre : la pratique de la Chirurgie a fourni à Columbus une occaſion de s'en aſſurer d'une maniere évidente : le Cardinal Ardingelius eut une légere plaie au front, à la ſuite de laquelle il ſurvint convulſion au muſcle ; on voyoit la peau qui recouvroit la portion ſaine du muſcle, ſe mouvoir à pluſieurs repriſes, tandis que celle qui répondoit à la plaie n'avoit aucun mouvement.

Columbus a découvert les muſcles pyramidaux du nez (*a*), les ſourcillers (*b*), les geniogloſſes (*c*) ; il a décrit la vraie origine & l'inſertion naturelle de la plupart des autres muſcles du corps ; mais ce qui paroîtra plus ſurprenant aux Anatomiſtes modernes qui mépriſent la lecture des anciens, c'eſt que Columbus ait connu les gaînes céllulaires qui logent les tendons des muſcles, & qu'il leur donne, comme Mr. *Albinus*, le nom de bourſe ; il en parle d'abord dans ſes généralités, & il indique pluſieurs d'elles dans le détail.

Le tendon de l'obturateur interne eſt recouvert par deux muſcles connus ſous le nom de jumeaux ; ces muſcles adherent entr'eux & forment une eſpece de gaîne.

Mr. *Lieutaud* a ſaiſi cette véritable ſtructure, & a cru devoir changer la dénomination des muſcles jumeaux, & leur donner le nom de cannelé : Columbus s'étoit formé une idée à peu près pareille ſur ces parties ; aucun François, excepté Mr. *Lieutaud*, n'y avoit fait attention ; mas la nature ne perd pas

(*a*) Pag. 120.
(*b*) Pag. 122.
(*c*) Pag. 128.

XVI. Siecle.

1559. COLUMBUS.

ſes droits ; tôt ou tard quelqu'un de judicieux le réhabilite. *Bernardinus Genga*, Anatomiſte Italien, a fait la même remarque en 1672 (*a*). Au reſte, Columbus, en critiquant Veſale dans preſque toutes les pages de ſon ouvrage, n'a pas laiſſé que de le ſuivre, & on peut même dire qu'il lui a ſervi de modele dans la plupart de ſes deſcriptions des muſcles ; il a parlé vaguement des muſcles pyramidaux, ſans cependant les admettre : il y a, dit-il, quelques Anatomiſtes de mon temps qui donnent dix muſcles au bas-ventre, les huit connus & deux très petits placés au-deſſous des os pubis entre les muſcles droits : *ſed hi me hercle falluntur.* Un tel langage dans la bouche d'un grand Anatomiſte n'eſt point pardonnable : il n'y auroit rien d'étonnant qu'il eût paſſé ce muſcle ſous ſilence ; il auroit partagé cette infortune avec les grands Anatomiſtes qui l'avoient précédé ; mais s'oppoſer à la découverte & ſoutenir le contraire, c'eſt une choſe honteuſe, & qu'on ne ſauroit lui pardonner.

Dans cet ouvrage la critique & la louange doivent paroître tour à tour quand l'Auteur s'eſt rendu digne de l'un & de l'autre. Je Columbus eſt blâmable de

(*a*) Decimus & ultimus femoris muſculus interiore in parte eſt qui foramen occupat quam primum tendineſcit, tendinis que ſubſtantiam capere videtur, natura ſtatim prudentiſſima carneum marſupium paravit de induſtria, in quo tendinem hunc collocat, ut tutus incedat, neque ab oſſis duritiè ullo pacto lædatur. *Columb.* p. 148.

(*a*) Le cannelé . . . ce muſcle eſt creuſé dans toute ſa longueur, par une gouttiere qui reçoit le tendon de l'obturateur interne avec lequel il ſe confond. Cette eſpece de diviſion a porté les Anatomiſtes à en faire deux muſcles qu'ils ont nommé jumeaux ; mais ſi l'on prend la peine de détacher le tendon de l'obturateur interne & de l'enlever, on verra que c'eſt ſans fondement qu'on l'a voulu diviſer. *Anat. de Lieutaud*, p. 507, *ſeconde édition.*

Per caggione di queſta maſſa carnoſa, d'alla quale queſto muſculoſo otteratore interno nel ſuo tendine vien riceunto como in una borſa & e detto ancora muſculo maſupiale ſoglione, quaſi tutti gli Anatomici aſſignar, queſta maſſa carnoſa, per ue muſcoli de quadrigemini ; ma ſe vogliamo ſeparla in due muſcoli, non peri farſi ſenza laceratione, che percco cum *Marcheti* lo numerando per un ſolo muſculo, p. 383, *Anatomica Chirurgica di Bernardino Genga. In Roma* 1672.

n'avoir point admis les muſcles pyramidaux, mais on doit le louer ici de n'en avoir admis que quatre au bulbe de l'urethre, que nous nommons aujourd'hui les bulbo-caverneux & les iſchio-caverneux; il les a connus ſous des noms différens, mais en a donné une deſcription fort claire: on a multiplié ces muſcles dans la ſuite ſans néceſſité Columbus s'eſt garanti de l'erreur (*a*). L'hiſtoire des vaiſſeaux ſanguins (*b*) eſt aſſez exacte; l'Auteur commence celle des veines par l'expoſition du foie; il nie que dans l'homme il ſoit diviſé en pluſieurs lobes; la deſcription du cœur (*c*) mérite l'attention des gens de l'art, & je ne ſaurois mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. Les veines & arteres ſont auſſi détaillées fort au long; mais la plupart de ces deſcriptions ſe trouvent dans les ouvrages de Fernel ou de Veſale, &c. Columbus s'étoit formé une idée très vraiſemblable ſur les uſages du cœur & des vaiſſeaux. Selon lui, lorſque le cœur ſe dilate, le ſang tombe de la veine cave dans l'oreillette droite, de celle-ci dans le ventricule droit, pénetre la veine artérieuſe (l'artere pulmonaire), de cette artere pénetre dans la veine artérieuſe (veine pulmonaire), & eſt porté dans l'oreillette gauche qui ſe décharge dans le ventricule gauche; celui-ci à ſon tour ſe pouſſe dans l'artere aorte; pour expliquer une telle marche du ſang, il a fait exécuter aux valvules le même jeu que nous leur attribuons encore aujourd'hui; les trois valvules tricuſpides de l'oreillette droite, & les deux mitrales ſe baiſſent dans le temps de la diaſtole du cœur, ou lorſque le ſang pénetre dans les ventricules, les ſigmoïdes ſont abaiſſées; cependant le cœur diſtendu par le ſang qui tombe dans ſes ventricules tâche de s'en délivrer en ſe contractant; les valvules ſigmoïdes ſe relevent en s'écartant, & laiſſent un vuide entr'elles; les valvules des oreillettes ſe relevent auſſi, mais s'approchent & bouchent tout paſſage au ſang; celui-ci cédant à la force qui le

XVI. Siecle. 1559. COLUMBUS.

(*a*) Page 143.
(*b*) Pag. 145.
(*c*) Page 163.

XVI. Siecle. preſſe, pénetre dans les ouvertures artérielles (*a*); s'inſinue dans les veines. L'Auteur ſuit exactement
1559. le ſang dans le poumon, & il le ramene au cœur
COLUMBUS. par la véritable voie; mais il ſe perd quand il veut expliquer la circulation dans les autres parties du corps. La nature a preſcrit des bornes au génie de l'homme qu'il ne ſauroit franchir que par dégré; à peine fait-il un pas vers la vérité, que mille obſtacles l'en écartent. Columbus n'eſt pas le premier qui ait aſſigné de tels uſages au cœur & aux vaiſſeaux qui en partent; Servet & Vaſſa étoient entrés avant lui dans des détails à ce ſujet; mais il faut avouer qu'ils n'avoient été ni auſſi clairs ni auſſi exacts que Columbus; il s'explique d'une maniere très intelligible; il eût ſeulement dû rendre aux Auteurs que je viens de citer, l'hommage qui leur étoit dû, & ne point s'approprier la découverte en entier: *quod nemo*, dit notre Auteur, *hactenus, aut animadvertit, aut ſcriptum reliquit, licet omnibus ſit animadvertendum* (*b*). S'il eût lu les ouvrage des ſes prédéceſſeurs, il n'auroit certainement point tenu un langage pareil; cependant Columbus n'a bien connu la circulation que dans le poumon; il ſe contredit lui-même dans ſon explication; voici le témoignage que Mr. de Senac rend des travaux de cet Auteur (*c*).

» La circulation du ſang dans le poumon eſt donc » exactement tracée dans les écrits de Realdus Co» lumbus; mais juſqu'où a a-t-il pouſſé ſes idées? » a-t-il connu le retour du ſang des autres parties » dans le cœur? C'eſt-là un point qu'il nous reſte à » examiner. Or, pour cet examen nous n'aurions » qu'à conſulter notre Auteur ſur l'uſage des vaiſſeaux » qui ſe rendent au foie. La veine-porte, dit-il, » ſe diviſe en pluſieurs rameaux; ceux qui ſont en» voyés à l'eſtomac ſont deſtinés à lui porter la nour» riture, car ce n'eſt pas du chyle qu'il peut ſe » nourrir; le quatrieme rameau va à la rate, & il » eſt deſtiné à porter dans ce viſcere le ſang mé-

(*a*) Pag. 175.
(*b*) Page 176.
(*c*) Traité du cœur, pag. 13. Tom. II.

» lancholique qui vient au foie : l'uſage de la veine » porte & de ſes ramifications, eſt de porter le chyle » dans le foie où il doit être changé en ſang, & » de porter le ſang qui doit nourrir le méſentere, » les inteſtins, le ventricule & l'omentum.

XVI. Siecle. 1559. COLUMBUS.

» Il eſt donc évident que Columbus n'a pas re- » connu la circulation du ſang dans le foie, & qu'il » n'a point marqué dans ſes écrits que les veines » répandues dans le reſte du corps repriſſent le ſang » des arteres & le ramenaſſent au cœur : il n'a donc » connu la circulation que dans le poumon : en lui » rendant le témoignage que méritent ſes recherches, » on peut donc aſſurer qu'il a moins penſé à la » circulation qu'au paſſage dans le ventricule gauche ; » c'étoit un paſſage qu'il regardoit comme néceſſaire » avec toute l'antiquité : les parois mitoyennes » des ventricules ſont trop épaiſſes pour que le ſang » puiſſe les traverſer ; il eſt donc néceſſaire qu'il y » ait une autre voie qui le conduiſe dans le ven- » tricule gauche : l'artere pulmonaire, par ſon ca- » libre, par ſes ramifications nombreuſes, a paru » montrer le chemin que ſuivoit le ſang : c'eſt donc » par ce chemin que Columbus & Servet ont cru » que le ſang pénétroit dans le tiſſu des poumons » & ſe rendoit au ventricule gauche. Tout ce que » Columbus a ajouté aux idées de Servet, ſe réduit » à ne pas borner l'uſage des veines pulmonaires » à prendre ſeulement l'eſprit vital : c'eſt tout le » ſang qui paſſe dans ces veines ; il eſt atténué & » préparé dans ce paſſage : ce ſont les propres termes » dont ſe ſert Columbus : c'eſt par cette préparation » que le ſang devient ſpiritueux ; il eſt enſuite tranſ- » porté au ventricule gauche & ſe répand dans toutes » les parties du corps, ſelon les idées de ce Mé- » decin.

» Ce qui donne un nouveau mérite à ces idées, » c'eſt qu'elles ne ſont pas dictées par une imagi- » nation qui ne conſulte pas la nature, & qui ne » cherche que des hypotheſes pour les appliquer à » des faits qui les démentent preſque toujours : c'eſt » de la ſtructure de la machine animale, du nombre » de vaiſſeaux pulmonaires, de la quantité de ſang

XVI. Siecle. 1559. COLUMBUS.

» que reçoivent des vaiſſeaux ſubſidiaires qu'on trouve » dans le fœtus ; c'eſt enfin de l'uſage de toutes ces » parties & de leur aſſemblage, que Columbus a con- » clu que le ſang paſſoit dans les arteres pulmonaires » pour ſe rendre dans le ventricule gauche du cœur. » Mais il eſt vrai encore une fois que cette route » étant découverte dans le poumon & dans l'aorte, » il n'eſt pas difficile d'en découvrir une ſemblable » dans tous les autres viſceres, & dans les autres » parties de la machine animale.

Le cerveau eſt le ſiege de l'ame, & eſt conſéquemment l'organe le plus eſſentiel à la vie, quoi qu'en ait dit Ariſtote qui regardoit le cœur comme le premier des organes (*a*) : il eſt dans un mouvement continuel comme le cœur ; il ſe contracte & ſe dilate. A entendre Columbus, on croiroit qu'il a été le premier à l'obſerver ; cependant la connoiſſance de ce fait remonte plus haut ; j'en ai déja parlé pluſieurs fois. Le cerveau eſt recouvert de deux membranes : une forte, épaiſſe & peu ſenſible ; c'eſt la dure-mere connue de tous les anciens (*b*) : une mince, tranſparente & très ſenſible quand on la pique ; Columbus la nomme la pie-mere ; elle étoit connue avant lui. La dure-mere adhere, d'une part, au crâne, & de l'autre, produit pluſieurs replis dans leſquels ſont pratiqués divers canaux .... Il y a un repli qui a la figure d'une faulx de moiſſonneur : *figura ejus eſt falcis in modum* (*c*). La pie-mere s'enfonce dans la ſubſtance du cerveau, le ſoutient preſque ſuſpendu, l'empêche de s'affaiſſer & le rend plus léger ; elle contribue à la formation des anfractuoſités. Quelques Philoſophes, dit Columbus, regardent ces anfractuoſités comme le vrai ſiege de l'imagination ; mais cet uſage, dit-il, eſt futile & chimérique ; s'il avoit lieu, les ânes & les autres animaux auroient l'imagination la plus brillante (*d*). Ce ſyſtê-

(*a*) Pag. 188.
(*b*) Page 190.
(*c*) Pag. 189.
(*d*) Non deſunt ſcriptores, qui aliam cauſam tot cerebri circumvolutionum ſe inveniſſe putent, ut ſcilicet cerebrum intelligeret : at ſi hæ circumvolutiones in cerebro intellectioe

me de Columbus n'a-t-il pas quelque rapport avec celui que Mr. Lieutaud a exposé dans ses Essais Anatomiques (*a*). XVI. Siecle. 1559. COLUMBUS.

Les ventricules du cerveau sont tapissés par une membrane ; elle se replie au-dessous de la voute à trois piliers, & forme une cloison qui sépare le ventricule droit d'avec le ventricule gauche (*b*). Notre Auteur donne une assez exacte description de ces ventricules, & de la plupart des éminences qui s'y trouvent : il a changé la dénomination des grands ventricules ; avant lui on les appelloit ventricules antérieurs ; il a cru devoir les nommer ventricules supérieurs. On sait que Mr. Winslow a été peu content de cette dénomination, & qu'il les a appellés ventricules latéraux (*c*). Columbus, ainsi que Charles Etienne, a admis une cavité dans la moëlle épiniere ; mais il est allé au-delà ; il a déterminé sa figure & sa grandeur, en la comparant à une plume à écrire.

Les circonvolutions du cervelet sont différentes de celles du cerveau, l'on y voit des éminences qui ont la figure d'un ver (*d*) ; sa substance n'est pas plus ferme que celle du cerveau, comme Galien l'avoit dit, & il est faux qu'il y ait des nerfs qui en viennent (*e*) : notre Auteur ne se laisse pas éblouir par l'autorité d'un grand nom.

L'exposition des nerfs, quoique très étendue, n'en est cependant pas plus exacte ; l'Auteur a confondu, comme ses prédécesseurs, la branche ophtalmique de la cinquieme paire avec la troisieme paire, & a

tionis causa existunt, asini quoque cæteraque bruta animalia quorum cerebrum gyris hisce præditum est, non intelligere non possent, pag. 190.

(*a*) Les différentes portions de cette masse, qui par la situation du corps deviennent les plus inférieures, seroient affaissées sous le poids de ce fardeau, si la nature ne l'avoit rendu plus léger en le soutenant par des cloisons très solides, &c. *Essais Anatom* p. 353.

(*b*) Pag. 191.

(*c*) Voyez Winslow, article cerveau.

(*d*) Pag. 193.

(*e*) Eadem pag. Nullum nervorum par a cerebello exoritur, sed a cerebro solum, quidquid Gallenus opinetur, a quo non sunt omnia accipienda tamquam ab oraculo.

XVI. Siecle. regardé la maxillaire supérieure, branche de la cinquieme paire comme une branche nouvelle dont il s'est arrogé la découverte (*a*) : Charles Etienne, dont nous avons déja parlé, avoit su éviter cette erreur.

1559. COLUMBUS.

Cependant Columbus entre dans des détails assez exacts sur la premiere paire des nerfs (*b*), & sur ceux de la quatrieme paire (*c*) ; ces nerfs étoient de nouveau inconnus aux Anatomistes, parcequ'ils ne lisoient plus les ouvrages de leurs prédécesseurs. Selon Columbus, la premiere paire naît de la partie antérieure du cerveau ; les nerfs qui la forment sont tous nombreux, & leur consistance est molle ; ils pénetrent dans les trous de l'os ethmoïde, & chacun de ces nerfs se couvre d'une production membraneuse qui appartient à la dure-mere dans l'intérieur du nez.

La quatrieme paire prend naissance des éminences *testes & nates :* Columbus s'attribue l'honneur de la découverte, mais sans aucun fondement (*d*).

La moëlle épiniere, ajoute Columbus, n'a pas la figure d'un cone, comme quelques-uns le disent ; elle est un peu plus grosse, à la vérité, au haut près l'occipital qu'elle n'est en bas ; mais depuis ce boursouflement jusqu'à son extrémité inférieure, elle a à peu près la même dimension (*e*) ; sa substance n'est pas homogene, elle est, depuis l'occipital jusqu'à la derniere vertebre du dos, molle comme le cerveau, en un mot médullaire ; elle devient ici presque membraneuse, & est formée d'un nombre prodigieux de filamens nerveux ; la moëlle épiniere est recouverte par la pie-mere & par la dure-mere, & il ne faut pas, dit notre Auteur, confondre cette membrane, comme l'a fait Galien, avec le ligament interne qui revêt le canal vertébral. Il part de la moëlle épiniere, trente paires de nerfs ; Columbus les décrit tous successivement les uns après les autres. Dans ce même chapitre il dé-

(*a*) Pag. 152.
(*b*) Pag. 193.
(*c*) Pag. 198.
(*d*) Voyez l'Histoire d'Achillinus.
(*e*) Pag. 209.

crit auſſi le grand nerf intercoſtal & la huitieme paire ſous des noms étrangers, & d'une maniere peu intelligible ; on voit ſeulement qu'il n'a pas confondu ces deux nerfs, &c. &c. &c. (*a*).

Les nerfs ſont enfin, conclut notre Auteur, les canaux par leſquels les muſcles reçoivent la force motrice, & il n'y a point de muſcle qui n'ait ſes nerfs, quoi qu'en ait dit Veſale (*b*) qui vraiſemblablement a voulu plutôt terminer ſes travaux que la difficulté (*c*).

En décrivant les viſceres de la poitrine, notre Auteur donne une deſcription du médiaſtin aſſez exacte ; il obſerve qu'il eſt formé par l'adoſſement de deux ſacs de la plevre, & qu'il y a vers le ſternum un eſpace rempli par de la graiſſe ou par le thimus, & que par maladie il ſe forme des abcès très dangereux qu'on ne peut guérir qu'en trépanant le ſternum : *inter mediaſtinum, id eſt, hanc duplicem plevram, thoracem in duo ſecantem, materia aliqua colligi poteſt quæ perforato ſterno tutò ſatis extrahi poteſt à diligenti Chirurgo, reique Anatomicæ peritiſſimo* (*d*). Le conſeil de Columbus n'a pas été ſuivi ; on a laiſſé périr nombre de malheureux ſans oſer éprouver cette opération ; bien plus, quelques Chirurgiens de nom l'ont combattue. Mais la verité ſe fait jour tôt ou tard ; elle perce les nuages les plus épais. Pénétrés de l'importance de cette opération, pluſieurs Chirurgiens modernes l'ont décrite & la conſeillent aujourd'hui dans leurs ouvrages : je voudrois ſeulement qu'on citât Columbus, & qu'on lui rendit ce qui lui eſt dû ; je ne prétends cependant pas dire que Columbus ſoit le premier qui en ait parlé ; Galien & pluſieurs Arabes ont preſcrit cette opération ; mais Columbus l'a fait revivre dans un temps où elle étoit totalement tombée dans l'oubli.

(*a*) Pag. 207.
(*b*) Page 212.
(*c*) Eadem pag. Quæ mihi admirabilis eſſe videtur cum ſecando deffeſſus eſſet: ſcriptura reliquit muſculos aliquos abſque nervis reperiri.
(*d*) Pag. 225.

XVI. Siecle.

1559. COLUMBUS.

L'anatomie de Columbus eſt éclairée par le flambeau de la Médecine pratique ; l'on y trouve nombre d'obſervations intéreſſantes faites ſur le malade ; il ſe ſert ſouvent de l'état contre nature pour établir les uſages des parties ; c'eſt en ſuivant cette maxime qu'il eſt parvenu à connoître que le principal uſage de la luette étoit de modifier le ſon & de concourir à la formation de la voix : la preuve complette, dit Columbus, que la luette remplit ces uſages dans l'économie animale, c'eſt que ceux qui l'ont coupée ou rongée par quelque ulcere, ne peuvent prononcer aucune parole bien intelligible (*a*).

La deſcription des viſceres du bas-ventre eſt aſſez exacte, quoique l'Auteur y ait fait peu de nouvelles remarques ; il y a cependant parlé des véſicules ſéminales, mais d'une maniere très obſcure & très éloignée de la naturelle (*b*). Selon lui, les veines ſpermatiques s'anaſtomoſent avec les arteres (*c*) ; les veines méſentériques ont dans leur intérieur & vers leurs racines, des cloiſons membraneuſes qui empêchent le ſang de rebrouſſer (*d*). Le même Auteur fait obſerver qu'il y a une éminence oblongue placée auprès des canaux excréteurs de la ſemence ; il parle apparamment du *veru-montanum* ; cette éminence ſe trouve au milieu & au-deſſus de deux glandes, dont les canaux excrétoires s'ouvrent dans l'uretre & verſent la liqueur renfermée dans les glandes dans le moment de l'éjaculation (*e*) ; ces glandes ne ſeroient-elles pas les mêmes que celles que Cowper dit avoir découvertes ; il eſt ſûr que Columbus ne peut déſigner les glandes ſéminales ni la glande proſtate qui ſont placées beaucoup plus en arriere.

On trouve dans les ouvrages de Columbus un catalogue des principales obſervations d'Anatomie ou de Chirurgie que l'Auteur a eu occaſion de faire pendant ſa vie ; il y en a pluſieurs d'intéreſſantes,

(*a*) Pag. 221.
(*b*) Page 237.
(*c*) Pag 237.
(*d*) Pag. 233.
(*e*) Cui duæ eminentiæ adſtant glandulæ proſtaticæ, hoc eſt, aſſiſtentes propterea ductor craſſæ albæ, p. 234.

comme ſont celles des ulceres & des tumeurs au cœur, des pierres dans le poumons, &c. &c. (*a*). XVI. Siecle.

Delphinus Julius de Pavie. 1559. DELPINUS.

Quæſtionales medicinales. Venetiis 1559, dans laquelle ſe trouve une diſſertation ſur les cauteres.

Botal (Léonard) né à Aſt dans le Piémont, exerça la Médecine avec beaucoup de célébrité vers le milieu du ſeizieme ſiecle; il fut reçu Docteur en Médecine à Pavie, d'où il paſſa en France; il s'y fit une des plus brillantes réputations; le peuple, ainſi que les grands, accoururent le conſulter; le Duc d'Orléans le voulut d'abord pour ſon premier Médecin; il devint enſuite premier Médecin de Henri II. Ce titre ne lui ſervit pas peu à accréditer les opinions particulieres qu'il avoit ſur pluſieurs points de Médecine. La Faculté de Médecine de Paris avoit preſque pour maxime de purger dans toutes les maladies. Botal propoſa une méthode tout-à-fait oppoſée; il vouloit qu'on ſaignât dans preſque toutes les maladies: l'on ne fronde pas ainſi les préjugés reçus; Botal trouva preſqu'autant d'ennemis qu'il y avoit de Médecins. La Faculté de Médecine qui ne ſe plaiſoit pas à prodiguer le ſang humain, s'oppoſa vivement au ſentiment de Botal. Bonaventure Granger, un de ſes membres, entreprit de combattre la nouvelle méthode dans un ouvrage qu'il publia ſur la ſaignée; il y conclut judicieuſement qu'il faut uſer de la ſaignée avec modération: cette critique eſt modeſte & digne de ſervir de modele à quelques Ecrivains de nos jours qui écrivent plutôt contre l'Auteur que contre ſes maximes. Botal, dans ſon ouvrage ſur la ſaignée, a recherché preſque tous les cas qui peuvent ſe préſenter en Médecine, & a fait voir par ſes raiſonnemens & par ſes obſervations, plus ou moins mal faites, que la ſaignée étoit un remede univerſel: il a dit qu'on pouvoit ſaigner dans tous les âges de la vie, plutôt même les vieillards que les jeunes gens (*b*); qu'il n'y avoit point de ſaiſon où on ne pût faire la ſaignée; qu'on pouvoit employer ce remede chez les femmes enceintes comme 1560. BOTAL.

(*a*) Pag. 268.
(*b*) Pag. 8. édit. Lugd. 1655.

XVI. Siecle. 1560. BOTAL.

comme chez celles qui ne l'étoient pas (*a*) : il a porté plus loin les éloges de la saignée ; il prétend que les femmes enceintes doivent plutôt se faire saigner que les filles : dans toutes sortes de toux, fievres putrides, malignes, dans les catharres, même dans l'épuisement survenu après un usage trop fréquent des femmes, il n'est rien, dit notre Auteur, de meilleur que d'user de la saignée (*b*). De telles assertions ne méritent point d'être réfutées ; tout Médecin judicieux en sentira aisément le ridicule.

Suivant Botal (*c*) il n'est rien de plus singulier que de choisir une veine préférablement à une autre pour l'opération ; une saignée à la céphalique a le même effet qu'une saignée à la basilique ; *omnis vena*, ajoute-il, *visu manifesta aut quæ sensu tactûs percipitur, in humanum usum tundi potest* (*d*) ; on observera seulement de préférer les grosses veines aux petites, parceque, dit-il, le sang épais en sort plus facilement.

Il n'y a parmi les arteres que les temporales qu'on puisse saigner, & l'on ne doit point négliger de le faire dans les violens maux de tête, dans les inflammations opiniâtres des yeux, dans le tintement d'oreilles ; car dans ces maladies, la saignée à la temporale produit des effets surprenans (*e*).

Notre Auteur expose dans un chapitre particulier les différentes méthodes de saigner ; il dit qu'on peut attaquer les vaisseaux de trois manieres, obliquement, transversalement & longitudinalement ; & pour mieux donner à entendre ce qu'il a à dire de particulier, il a fait représenter ces objets par une figure particuliere. Botal parle de deux especes de lancettes ; une à ressort, employée communément

(*a*) Pag. 16.

(*b*) Pref. . . . Quæ profecto non dubitamus futuræ medicinæ studiosis & reliquis mortalibus utilissima, licet non æquè verbo ut corde ingratos homines fassuros minime dubitemus. Sed malumus multis ingratis benefacere, quam paucos gratos & innumeros alios quibus neque gratitudinis neque ingratitudinis nomen convenit, hoc beneficio privari.

(*c*) Pag. 191.

(*d*) Pag. 190.

(*e*) Pag 195.

en Allemagne, & l'autre composée d'une lame tranchante des deux côtés & enchassée dans un manche mobile & fait de deux pieces : c'est la lancette dont on se sert en France. Botal donne la préférence à la premiere espece de lancette ; on peut par son moyen graduer, pour ainsi dire, la grandeur de l'ouverture, & enfoncer la lame à un dégré convenable ; ce qu'on ne peut faire avec la lancette françoise. XVI. Siecle. 1560. BOTAL.

Le traité des plaies d'armes à feu de Botal contient peu de détails qui lui appartiennent ; Ferrius y paroît sous un nouvel ordre ; l'Auteur l'a seulement contredit sur l'usage de la saignée qu'il voudroit rendre beaucoup plus fréquent : cependant par une bizarrerie inconcevable, Botal n'a point parlé de la ligature des vaisseaux pour arrêter l'hémorrhagie : il a inventé un instrument pour faire l'amputation des membres ; cet instrument est fort compliqué, & dangereux dans la pratique ; c'est pourquoi on ne s'en sert plus en Chirurgie, supposé qu'on s'en soit jamais servi : il ne croit pas à la brûlure ni au venin des plaies d'armes à feu ; la contusion lui paroît le plus grand des désordres qu'elles operent.

Quoique Botal n'ait eu qu'une connoissance de l'Anatomie très limitée, il a été assez heureux pour donner son nom à l'ouverture du septum des oreillettes, à la faveur de laquelle le sang du fœtus passe en partie de l'oreillette droite dans l'oreillette gauche ; ce qui diminue la quantité de celui qui tombe dans le ventricule droit : Botal n'est cependant pas le premier qui ait décrit ce trou de communication ; cette découverte remonte jusqu'à Galien qui en a donné une description des plus amples, des plus claires & des plus exactes : la plupart des Anatomistes qui lui ont survécu en ont parlé. Botal n'en dit qu'un mot ; à peine même peut-on l'entendre ; cependant quelques Anatomistes qui lui ont succédé sont si simples & si peu instruits de l'histoire de leur art, qu'ils lui accordent l'honneur de la découverte dont il étoit indigne à tous égards : ainsi son nom qui devoit rester dans un éternel oubli, s'est transmis jusqu'à nous par l'ignorance de ceux

XVI. Siecle. 1560. BOTAL.

qui lui ont succédé : admirateurs frivoles des ouvrages d'un sot, pourquoi ne fouilloient-ils pas dans ceux de Galien ? ils eussent trouvé de quoi confondre leur impéritie.

De célebres historiens, Mrs. Morgagni, Senac, Haller, ont relevé cette faute dans plusieurs endroits de leurs ouvrages. La vérité parle tôt ou tard ; mais il n'y a que peu d'hommes qui puissent la reconnoître & la saisir. L'ignorance a toujours un nombre prodigieux de victimes ; & malgré les écrits de ces grands hommes, où la vérité paroît dans tout son jour, nombre d'Anatomistes vivans, célebres dans leur art, qui se piquent d'érudition, ignorent ce fait si intéressant pour l'histoire de l'Anatomie qu'ils cultivent. On lit dans leurs écrits, on entend dans leurs cours appeller le trou ovale (*a*) le trou de Botal ; cependant cette dénomination est fausse ; & pour dévoiler l'erreur & la mettre dans tout son jour, voici la description que Galien & Botal ont donnée du trou de communication des oreillettes.

Extrait des ouvrages de Galien (*b*).

At cur pulmo in iis qui utero geruntur sit ruber, non autem, ut in perfectis animalibus, subalbus ? Quia tunc nutritur (quemadmodum reliqua viscera) per vasa unicam tunicam & eam tenuem habentia. Ad ea enim ex venâ cavâ sanguis pervenit, quo tempore fœtus utero gestatur, in natis verò occæcatur quidem vasorum perforatio, aer autem copiosissimus tunc incidit, sanguis verò pauciſſimus, idemque tenuissimus. Quin etiam pulmo tunc motu perpetuo agitatur, animali nimirum respi-

Extrait des ouvrages de Botal (*c*).

Diebus iis proxime peractis cum Galenum atque Columbum dissentire viderem de viâ per quam in cor sanguis qui in arteriis vagatur, fertur, asserente Galeno hunc in cor transfundi per parva foraminula cordis septo insita : Columbo vero per alia ad arteriam venosam, quæ, etsi frustra perquisiverim, nuper tamen denuò eidem inquisitioni me tradens, vituli cor dividere recepi, ubi paulò suprà coronatum (quam stephanoïdem appellant Græci) satis conspicuum reperi duc-

(*a*) C'est Carcanus qui lui a donné cette épithete, pag. 31 ; *Ticini* 1574.

(*b*) Galien, ch. 6, liv. 15, de usu partium, interprêté par Nicolas Regius, dont on a donné l'Histoire, &c. pag.

(*c*) Botal. Opusc. de mat. cord. & sang. initio.

tante : quo fit ut ſanguis à ſpiritu attenuatus motu duplici, altero quem ex arteriis habet, altero quem ex toto pulmone acquirit, tenuior adhuc ſe ipſo & mollior ac veluti ſpumoſus efficiatur . . . . . Ob eam igitur cauſam in fœtibus vena cava in arteriam venoſam EST PERFORATA. Cum autem hoc vas venæ officium huic viſceri præſtaret, neceſſe fuit alterum vas in arteriæ uſum tranſmutari quo circa natura id quoque in magnam arteriam, pertudit. Verum cum hæc vaſa (venam intellige arterioſam & arteriam magnam) inter ſe aliquantulum diſtarent, aliud tertium vas, quod utrumque conjungeret, effecit. In reliquis vero duobus (nempe vena cava & arteria venoſa) cum hæc quoque mutuo ſe contingerent, veluti foramen quoddam utrinque commune pertudit; tum membranam quamdam in eo inſtar operculi eſt machinata, quæ ad pulmonis vas facile reſupinaretur, quò ſanguini à venâ cavâ impetu affluenti cederet quidem, prohiberet autem, ne ſanguis rurſum in venam cavam reverteretur. Hæc quidem omnia naturæ opera ſunt admiranda. Superat autem omnem admirationem, prædicti foraminis haud ita multò poſt tum, juxta auriculam dextram qui ſtatim in ſiniſtram aurem recto tramite fertur : qui ductus, vel vena jure arteriarum, vitaliumque ſpirituum nutrix dici poteſt, ab id quod per hanc fertur ſanguis arterialis in cordis ſiniſtrum ventriculum & conſequenter in omnes arterias, non autem per ſeptum, vel venoſam arteriam, ut Galenus, vel Columbus putarunt : hæc autem via a me inventa in vitulis, ſuibus, canibuſque ſatis grandis patenſque exiſtit. In homine vero paulò minor eſt, quæ etiam non æque recta fertur, ut in prædictis brutis, ſed flexuoſa & veluti valvulis utrinque munita eſt. Hinc fit ut ſanguis coactus in ſiniſtro cordis humani ventriculo non offendatur, in brutis verò ſecus ob rectitudinem magnitudinemque dicti canalis in ipſis exiſtentis . . . . . hoc anno præterito reperi ego, quod in fine libelli mei de catarro declaravi quâ viâ ſanguis a dextro cordis ventriculo in ſiniſtrum feratur & conſequenter in arteriis, quod pauci momenti non eſt in medicinâ. Id tamen Galenum & quot ante nos fuerunt latuiſſe videtur.

conglutinatio. Etenim quam primùm animans in lucem eſt editum, aut ante unum, vel duos dies, in quibuſdam vero ante quatuor aut quinque, vel nonnunquam plures, membranam quæ eſt ad foramen coaleſcentem reperies. Cum autem animal perfectum fuerit, ætateve jam floruerit, ſi locum hunc ad unguem denſatum inſpexeris, negabis aliquando fuiſſe tempus in quo fuerit pertuſus, &c.

Pari modo id vas quod magnam arteriam venæ quæ fertur ad pulmonem connectit, cum aliæ omnes animalis particulæ augeantur, non modo non augetur, verùm etiam tenuius ſemper effici conſpicitur adeò ut tempore procedente penitus tabeſcat, atque exſiccetur. Quod igitur hæc omnia natura affabrè faciat, declarat ſingulorum uſus. Invenire autem ipſius

facultatem qua hæc efficit humani ingenii captum ſuperat ; &c.

XVI. Siecle.

1560. BOTAL.

Le même Livre VI. de uſu partium Chapitre XX. Advertens natura pulmonem, qui utero etiam num geritur, formatur ac motu omni caret, non eamdem poſtulare procurationem, atque is qui perfectus eſt & jam movetur ; alterum quidem vas (venam arterioſam) validum, craſſum ac denſum ad arteriam magnam : alterum (arteriam venoſam) imbecillum, tenue ac rarum ad venam cavam anaſtomoſi applicuit.

Ibid. Chap. XXI. Quemadmodum natura venam illam, quæ ab umbilico pertinet ad jecur. & arterias quæ ſunt ad ſpinam, tandem exſiccat & veluti funiculos quoſdam tenues efficit ; eumdem in modum & prædictas vaſorum quæ ad cor pertinent, anaſtomoſes, in animali jam nato abolet.

On voit clairement que ces deux Auteurs ne different qu'en ce que Galien dit que le trou de communication ſe ferme peu de jours après que l'enfant eſt né, tandis que Botal penſe que cette voie de communication reſte ouverte un plus long eſpace de la vie (*a*). On voit encore par les propres paroles de Galien qu'il regardoit cette communication comme un trou ouvert chez les fœtus, & qui ſe ferme chez les enfans par le moyen d'une valvule dont il a connu les véritables uſages.

Botal ne s'étoit pas fait une idée auſſi claire de cette ouverture que Galien : ce qu'il a dit ſur la valvule eſt très obſcur, & par ſa deſcription il ſemble plutôt parler d'un canal que d'un trou. On peut donc conclure ſans médiſance, que Galien s'étoit formé une idée beaucoup plus conforme à la nature que n'avoit fait Botal, & qu'il eſt ridicule de donner à Botal la découverte du trou ovale qui appartient à tous égards à Galien, Auteur de beaucoup d'autres découvertes.

Nous avertiſſons le lecteur de ne pas confondre les ouvrages de Botal qu'il a publiés lui-même avec ceux dont Van Horne a été l'éditeur : la figure qu'on y voit lui appartient. Les ouvrages que Botal nous a laiſſés ſur l'Anatomie ou ſur la Chirurgie, ſont :

Tractatus de curatione vulnerum ſclopetorum. Lugd. 1560, in-8°. 1565, in-16, *Venetiis* 1566, in-8°.

(*a*) M. Morgagni s'eſt aſſuré depuis que le trou ovale reſtoit quelquefois ouvert juſqu'au dernier âge de la vie. *Adv. Anat.* V. Pag. 24.

1597; in-8°. *Antuerpiæ* 1583, en allemand en 1676, in-8°. XVI. Siecle.

De curatione per sanguinis missionem, scarificationem, hirudines. Lugduni 1580, in-8°. *Antuerpiæ* 1583. *Lugduni* 1655, in-8°. 1560. BOTAL.

Opera omnia. Leidæ 1660. On trouve dans ce recueil:

Observatio Anatomica de monstroso rene, page 59.

Observatio alia de ossibus inventis inter utrumque cerebri ventriculum, page 65.

Alia observatio de venâ arteriarum nutrice, page 66.

Ratio incidendæ venæ; cutis scarificandæ & hiruninum applicandarum modus, page 74.

De catharro commentarius, page 35.

De lue venerea, ejusque curandæ ratione liber, page 341.

De curandis vulneribus sclopetorum libellus, page 599.

Sententia de via sanguinis in corde. Venetiis 1640, in-4°. *Judicium Apollinis in ea opinionem de via sangninis*, in-4°.

Chaumet (Antoine), Chirurgien, né à Vergesac dans le Veley, après avoir étudié en Médecine pendant quelque temps dans l'Université de Montpellier sous Guillaume Rondelet & Antoine Saporta, vint à Paris entendre les leçons de Jacques Sylvius, Professeur au College royal; il suivit aussi les cours de plusieurs Chirurgiens; il fut sur-tout à Montpellier très exact à suivre la pratique de Guillaume Lothier; il fit sous chacun de ces Maîtres des recueils de ce qu'il avoit entendu; & soit qu'il manquât de fonds pour prendre ses dégrés en Médecine, soit que quelqu'autre raison l'ait détourné de prendre cet état, il fut exercer la Chirurgie dans sa patrie (*a*) pour y gagner son honnête entretien. Sa santé jusqu'ici avoit été infirme; mais à peine eut-il respiré l'air CHAUMET.

(*a*) Cæpi verò, postquam plerisque in locis Chirurgiæ Magistris inserviissem, tantum apud me cogitare, quam inutile ac laborioſum (ne dicam miserum) semper discurrere & passim vagari: ac tandem mihi locum aliquem esse deligendum, in quo ætatis meæ reliquum transigerem ac tunc reipublicæ inserviens, victum ex re Chirurgicâ, honeste mihi conquirerem, pag. 4.

XIV. Siecle.

1560. CHAUMET.

natal, qu'il acquit de nouvelles forces qui le mirent à même d'exercer ſon état. Elevé dans le ſein de la Médecine, il n'eut point de peine à bien vivre avec les Médecins de ſon pays; il les conſulta dans les occaſions, & ſuivit fréquemment leurs conſeils. Avec de tels guides, des talens & de la docilité, notre Auteur fut bientôt occupé à la pratique de la Chirurgie; & comme ſon eſprit étoit formé à l'obſervation, il n'eut point de peine à trouver dans la pratique nombre de faits dignes de l'impreſſion; il les recueillit, & chargea Adam Fontanus, Docteur en Médecine, de les rédiger & de corriger ſa diction. Chaumet lui rend un témoignage de ſa reconnoiſſance dans la préface de ſon livre (*a*).

Cet ouvrage eſt intitulé :

Enchiridion Chirurgicum externorum morborum remedia, tum univerſalia, tum particularia, breviſſimè complectens; quibus morbi venerei curandi methodus probatiſſima acceſſit. Pariſiis 1560, 1564, 1567, in-8°. *Lugduni* 1570, 1588, in-12. *addita inſtrumentorum & ferramentorum delineatione.* ibid. 1568, in-12, 1588, in-12. *Patav.* 1593, in-8°. *Baſ.* 1621, in-8°. *Orlean.* 1621, in-8°. *Pl.* 1636, in-8°. &c. &c.

Cet ouvrage eſt écrit avec beaucoup d'ordre & de clarté; l'Auteur y a très peu ajouté du ſien : c'eſt un précis de la Chirurgie pratique extrait des meilleurs ouvrages qu'on avoit donnés avant lui; il a conſulté les Grecs & les Arabes, & la plupart des autres Auteurs qui avoient écrit en Chirurgie. Guy de Chauliac a fourni la plus grande partie des détails de cet ouvrage. Chaumet a quelquefois même ſuivi l'ordre de cet Ecrivain. La plupart des formules contenues dans l'ouvrage de Vigo ſe trouvent dans le précis de Chirurgie que j'annonce; ainſi notre Auteur eſt répréhenſible à cet égard : quoiqu'il ait été contemporain d'Ambroſe Paré, & qu'il ait publié ſon ouvrage vers le même temps, il ne l'a point cité, il a cependant parlé de la ligature dans les cas d'hémorrhagie provenant de la ſection des hémorrhoïdes;

(*a*) Page 6.

Voici ſes propres paroles : *Soleo tamen minori labore & dolore acu aduncâ & recurvâ filum traducere ſub venâ, eamque ligare ac filum relinquere, donec ex ſe cadat* (*a*). Il a fait un uſage fréquent du mercure dans la vérole, lorſque les remedes ordinaires ne réuſſiſſoient pas. Dans ſon traité ſur la vérole il le recommande ſous différentes formes, & il dit s'en être toujours bien trouvé. XVI. Siecle. 1560. CHAUMET.

Fallope (Gabriel) naquit à Modene en 1523. Thomaſini & Ghilini le font naître en 1490 ; mais ils ſe trompent ; Fallope a été le diſciple de Veſale ; il tiroit ſon origine de la famille Fallopio, célebre dans l'Italie. Il reçut de la nature tous les talens du corps & de l'eſprit néceſſaires pour faire des progrès dans les ſciences. Il jouiſſoit de la meilleure ſanté & fut doué d'un génie des plus pénétrans. Dès ſa tendre jeuneſſe il étudia avec zele les Belles Lettres, & il fit ſes études de Philoſophie au-deſſous de l'âge ordinaire ; Fallope s'appliqua à toutes les parties de la Médecine, mais principalement à l'Anatomie pour laquelle il eut un goût prodigieux. Pour acquérir diverſes connoiſſances, il parcourut nombre de Provinces de l'Europe, & il lia une étroite amitié avec pluſieurs grands Anatomiſtes, ſur-tout avec Barthelemi Madius, Columbus, Cananus, Ingraſſias ; il les conſultoit dans les occaſions (*b*) ; il faiſoit un cas particulier d'un certain Capredon. Fallope s'acquit une ſi grande réputation en Italie, qu'il fut ſurnommé l'*Eſculape de ſon ſiecle*. L'Univerſité de Piſe lui donna une place de Profeſſeur en 1548, & il eut en 1551 le même emploi à Padoue. Il jouit peu de temps de cette place. Ce grand homme, digne d'une vie éternelle, ne parcourut pas même le terme ordinaire de la vie humaine ; il mourut à l'âge de trente-neuf à quarante ans, quoi qu'en diſent Goelicke, Eloy d'après Thomaſini & Ghilini qui le font vivre ſoixante-trois ans. Il fut enterré dans l'Egliſe Saint Antoine ; l'on y voit encore ſon tombeau avec cette inſcription. 1561. FALLOPE.

Fallopi, hîc tumulo ſolus non conderis : una
Eſt pariter tecum noſtra ſepulta domus.

(*a*) Page 88. B.
(*b*) Pag. 365.

XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

L'hiſtoire rapporte que la ville de Padoue, pour réparer la perte de Fallope, avoit de nouveau nommé Veſale, quoique fort âgé, & qui revenoit de Jéruſalem. Le ſort en décida autrement; ſans cela on auroit vu le Maître ſuccéder au diſciple.

Fallope a laiſſé divers ouvrages dont nous rendrons compte (*a*).

Obſervationes, Anatomicæ. Venetiis 1561. *Pariſiis* 1561. *Helmeſtadii* 1588. *Coloniæ* 1562, in-8°. *additæ operibus Veſaliis. Lugd. Batav.* 1726. *Expoſitio in librum Galeni de oſſibus, cui acceſſerunt obſervationes de venis cum aliquot earundem figuris. Venetiis* 1570, in-4°. *Lectiones de partibus ſimilaribus humani corporis ex diverſis exemplaribus à Volch Coitero collectæ. Noviberga* 1575, in-fol. *De humani corporis Anatome compendium. Patavii* 1585, in-8°. *Venetiis* 1571. *De ulceribus liber. Erphordiæ* 1577, in-4°. *De parte Medicinæ, quæ Chirurgia nuncupatur. Venetiis* 1571, in-4°. *Libelli duo, alter de ulceribus, alter de tumoribus præter naturam. Venetiis* 1563, in-4°. *Opera genuina omnia. Venetiis* 1584, in-fol. 1606, in-fol. 3. vol. 1600, 1606, in-4°.

L'ouvrage du grand Véſale paroît avoir excité l'émulation de Fallope ſur l'Anatomie, & l'avoir déterminé à faire des recherches ſur le corps humain. Fallope avoit pour Veſale le plus grand reſpect; mais il ſentoit que Veſale avoit laiſſé beaucoup d'objets à découvrir dans l'homme. Fallope entreprit de les recueillir. Il y avoit long-temps qu'il s'occupoit à l'Anatomie, lorſque Veſale publia ſon grand ouvrage, *ad quod quidem genus*, dit Fallope (*b*), *inſtituti non levi impellebar ratione dum abſolutiſſimum Andreæ Veſalii opus Anatomicum legerem, in quo mihi videbatur nihil poſſe deſiderari quod aut ad copiam explicationum, aut magnitudinem, aut ſubſtantiam, aut ſpeciem, vel uſum, aut denique quod ad integerrimam humani corporis pertineret. Hinc enim colligebam divi-*

(*a*) Opus ejus . . . a nemine anatomes cupido debet unquam ex occulis omitti. Haller, method. ſtud. p. 504.

(*b*) Pag. 354. in-fol. Opera omnia.

num hoc Vesalii monumentum perpetuo duraturum esse, &c. &c.

XVI. Siecle.

1561. FALLOPE.

Malgré ce pompeux éloge que Fallope donne à Vesale, pénétré de respect pour Galien il craignoit beaucoup que la gloire du fameux commentateur d'Hippocrate, qui étoit pour lors l'ange de l'Ecole, n'en fût altérée, & que Vesale ne prît le dessus sur l'esprit des Médecins. Fallope veut peser le mérite d'un chacun & donner la palme à celui qui la mérite (*a*). Il paroît que de son temps les Médecins étoient divisés, & que les uns se disoient sectateurs de Galien & les autres de Vesale. Fallope, après de longues & sérieuses considérations sur le talent de ces deux grands hommes, embrassa le parti de Vesale, *sed in maxima adversus sententiarum parte pedibus etiam ipsis ego in sententiam divini Vesalii veni, atque nunc persisto; quod optime mihi cessisse video.* L'esprit humain est bien sujet à des variations. Fallope ne pensa pas toujours comme il le fait dans sa préface; il critiqua Vesale souvent hors de propos. Il fait d'abord des remarques en général sur les Anatomistes; il propose dans le second article une Anatomie abregée; dans le troisieme, il traite très au long des os; dans le quatrieme, des veines; on trouve un peu plus bas après plusieurs remarques chirurgicales, dont je parlerai dans cet extrait, un traité des parties séminales.

Notre Auteur rapporte plusieurs faits curieux dans ces divers traités; c'est pourquoi nous le suivrons exactement partie par partie. Pour donner plus d'ordre à notre extrait, & pour l'accommoder à l'usage reçu; je parlerai en premier lieu de l'ostéogie de Fallope; j'analyserai successivement les autres parties de son Anatomie.

L'os est, dit-il, la partie la plus ferme & la plus solide du corps humain; c'est par le moyen des os que toutes les parties molles sont soutenues dans leur place

(*a*) Cùm quasi solidiores animi mei vires persentirem, primum disquirere cœpi, arque etiam judicium meum interponere tentavi inter Galenum & Vesalium ipsum, quisnam illorum magis ad veritatem accesserit in maximis illis controversiis, p. 403. édit. Francof. 1600.

XVI. Siecle.

1561. FALLOPE.

naturelle, & que les principaux viſceres ſont à couvert des injures des corps extérieurs ; c'eſt par les os que l'homme eſt tranſporté d'un endroit à l'autre à l'aide des muſcles qui les meuvent (*a*) ; ſans le ſecours des os nous ne pourrions point fléchir, plier les membres à notre gré, ni par conſéquent marcher, ſaiſir les corps qui peuvent être utiles ou nuiſibles à la conſervation de notre individu ; notre corps tire ſa forme réguliere & majeſtueuſe des os ; ſans le ſecours de ces puiſſans leviers, le corps ſeroit une maſſe informe & irréguliere.

Ils n'ont point de ſentiment ; leur couleur naturelle eſt d'un blanc tirant ſur le rouge ; ils ſont malades s'ils ſont ou trop blancs ou trop rouges ; s'ils ſont trop blancs, ils ſont caſſans ; trop rouges, ils ſont flexibles ; pour qu'ils ſe maintiennent dans leur intégrité, il faut que les voies par où paſſe la matiere nourriciere, ſoient libres (*b*). Afin que les mouvemens ſoient plus aiſés, les os ont à leur extrémités des portions oſſeuſes ſéparées du corps de l'os par des cartilages ; Fallope les nomme épiphiſes ; ces épiphiſes ne ſe trouvent que vers les quatorze premieres années de la vie ; ſouvent elles diſparoiſſent avant la ſeptieme ; ce qui prouve que l'oſſification n'attend point pour ſe former le nombre des années ; cependant, dit Fallope, il y en a qui s'oſſifient avec l'âge, & d'autres qui reſtent pendant la vie de l'homme tels qu'ils ſont dans l'enfance ; pour ne point les confondre, il faut les appeller appendices, au lieu de ſe ſervir du terme d'éminence qui eſt trop vague (*c*) ; par le moyen de ces appendices, l'enfant peut ſe rouler en globe (*d*). Cette remarque de Fallope ſur les parties molles qui doivent ſe changer en os, mérite l'attention des vrais Anato-

(*a*) Pag. 471.

(*b*) Ut habeant meatus opportunos tranſmittendi alimenti ; cùm ergo illi meatus aut non ſint manifeſti, aut non adſint, tunc afficiuntur præter naturam, p. 472. fol. édit. Francfort 1600.

(*c*) Plurimæ ſunt oſſium partes, quas ab Anatomicis proceſſus vocari leges aut audies, cùm tamen appendices ſint, pag. 356.

(*d*) Pag. 477.

miſtes ; peu ont réfléchi qu'on donne le nom de cartilage aux parties tout-à-fait différentes (*a*). XVI. Siecle.

Tous les os, excepté les dents, ſont recouverts d'un périoſte ; pour ceux du crâne il ne ſe trouve qu'à leur ſurface externe, & manque à l'interne (*b*). Cette remarque de Fallope, faite dans des temps ſi reculés, ſe trouve confirmée par les recherches de Mrs. Nesbith, Haller & Bertin ; ces Anatomiſtes ont même été plus loin ; ils ont ſcié les os longs & n'y ont point trouvé de périoſte interne. Les idées des grands hommes, quoique vagues, ſont autant de germes de découvertes que des eſprits judicieux font éclorre tôt ou tard. Le périoſte ſoutient les vaiſſeaux qui vont ſe diſtribuer à l'os ; & dès que par quelque cauſe extérieure l'os en eſt dépouillé, il n'eſt plus nourri & s'exfolie. 1561. FALLOPE.

Les bouts des os fracturés ſe joignent entr'eux par une matiere glutineuſe qui colle les pieces oſſeuſes. Galien avoit deja fait cette remarque avant Fallope (*c*).

Il y a pluſieurs différences à établir dans les os ; les unes ſe tirent de leurs qualités comme la couleur, volume, grandeur, &c. les autres de leur poſition ou de leurs uſages : certains os ſont formés lorſque l'enfant vient au monde ; tels ſont le marteau, l'enclume & l'étrier (*d*) ; d'autres ſe forment avec l'âge ; tel eſt l'os hyoïde, &c. &c.

La nature ne s'eſt point ſervi des mêmes moyens pour lier les os ; les uns ſont joints avec moyen, d'autres ſans moyen ; quelques-uns avec des chairs, d'autres avec des ligamens (*e*) ; il y a des articulations par dyarthroſe, & il y en a par ſynarthroſe.

(*a*) *Scribonius Largus dit*, diſſimilia nomina diſſimilibus.

(*b*) Exterius tantùm galea tegitur, internis verò nullâ membranâ, p. 472.

(*c*) Natura alimento quo nutriuntur oſſa, gignit materiam oſſeam quæ callus dicitur, qui conglutinat os fractum.

(*d*) Alterum ſcilicet quod incudis habet figuram, alterum quod malleoli, nos tamen addimus, tertium quod ſimile eſt illi ferreo, quod ab ephippio dependet, *in quo quieſcit pes quod vulgo dicitur ſtaffa, latini vocant ſtapedem.* On verra plus bas l'hiſtoire de ces os.

(*e*) Medio nervoſo, aut ligamentoſo.

XVI. Siecle.

1561. FALLOPE.

Les ligamens qui affermiſſent le ſquelete ne s'implantent pas dans le corps de l'os chez l'enfant, mais dans les *appendices* ; ce qui leur donne un ſurcroît de force parcequ'ils ſe combinent plus intimement, s'identifient pour ainſi dire avec eux ; la nature ſuit les mêmes regles dans l'homme que dans les autres ouvrages qu'elle a formés ; elle ſe ſert, dit Fallope, d'un corps mol pour unir deux corps durs & ſolides.

Fallope a donné une table longue & très raiſonnée des articulations ; il a expliqué le ſyſtême de Galien ; & y a ajouté quelques particularités, comme l'articulation trochoïde, ginglimoïdale (*a*).

Les os contiennent un ſuc onctueux, appellé moëlle ; il ne ſe trouve pas en égale quantité dans tous ; il y en a même où on n'en trouve point ; on croit que les os des animaux féroces n'en ont point ; il eſt impoſſible d'en trouver dans les os du lion. Fallope fronde le ſentiment de Galien ſur l'uſage de la moëlle ; ſelon lui, elle ne ſert point à nourrir les os ; ils tirent, dit-il, leur nourriture du ſang lui-même que les vaiſſeaux ſanguins leur portent en abondance : les animaux qui vivent long-temps engourdis & ſans faire aucun mouvement, ont plus de cervelle que ceux qui font de l'exercice. Pour établir ces vérités, Fallope ſe ſert d'un langage peu intelligible ; la théorie la plus obſcure fait ici la baſe de ſes diſcuſſions, & ce n'eſt qu'en écartant tout le fatras de paroles, que nous avons pu extraire ce que cet Anatomiſte dit d'intéreſſant au ſujet de la moëlle ; j'en ai dit aſſez pour y trouver le germe de pluſieurs mémoires publiés dans le ſiecle comme nouveaux.

La tête a la figure d'une ſphére applatie ſur les côtés (*b*) ; elle eſt par-là très ample & très forte : il falloit qu'elle fût très ample pour loger le cerveau de l'homme qui eſt très volumineux ; qu'elle fût forte pour réſiſter aux chocs & aux chutes : ſi un ennemi veut du mal à quelqu'un, & qu'il l'attaque, c'eſt à la tête, dit Fallope, qu'il viſe ſon coup ; ſi l'on fait un faux pas, c'eſt la tête qui heurte contre terre. Pour pré-

(*a*) Fallope, p. 361. Haller, Methodus ſtud. Tom. premier, pag. 272.

(*b*) Pag. 87.

XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

venir les fractures, la nature n'a point formé la tête d'un seul os, mais de plusieurs qui sont séparés par des sutures ; entre ces sutures est un ligament qui joint les pieces osseuses (*a*) ; Fallope parle apparemment des crânes des fœtus ou des enfans : ces prétendus ligamens ne se trouvent point dans un âge plus avancé ; les sutures empêchent l'action d'un coup de se transmettre à la partie opposée du crâne, comme cela arrive aux pots de terre ou de verre ; chacun, dit notre Auteur, peut éprouver qu'en frappant légerement sur un globe de verre, on casse toujours la partie opposée au point qu'on a frappé. La théorie de Fallope que nous ne pouvons discuter ici au long, est fausse en beaucoup de points, & n'est nullement appliçable à l'homme ; elle a été cependant adoptée dela plupart des Auteurs qui ont écrit sur la Chirurgie. Fallope a eu beaucoup de sectateurs pour ses erreurs, & il y a peu de personnes qui aient embrassé les vérités qu'il a proposées ; il est vrai que les Anatomistes se sont plus attachés aux raisonnemens qu'aux faits.

Fallope n'ajoute point foi à la remarque d'Aristote, qui croyoit que les femmes avoient un plus grand nombre de sutures que les hommes ; s'il y a, dit notre Auteur, quelque différence dans les sutures du crâne de l'homme & celles du crâne de la femme, elles disparoissent avec l'âge ; ce qui fait qu'il est rare de les trouver chez les vieillards, comme il est rare de ne pas les voir aux crânes des enfans. Les supérieures sont les premieres qui disparoissent ; les inférieures subsistent presque toujours, principalement les sutures temporales. Notre Auteur demande pourquoi les os pariétaux & les temporaux sont amincis, pourquoi ils se recouvrent mutuellement sans aucune union réciproque ; il répond à la question d'une maniere peu satisfaisante ; on trouvera la réponse à la demande dans un mémoire de Mr. Hulnaud, dont je rendrai compte dans les suites.

Ces réflexions générales conduisent notre Auteur à des descriptions particulieures des os du crâne ;

(*a*) Natura disiunxit calvariam per suturas, per quas transit ligamentum medium, pag. 87.

XVI. Siecle.

1561. FALLOPE.

il décrit d'abord l'os sphénoïde ; il lui donne plusieurs noms : sa description est aussi claire que celles que donnent les modernes de cet os ; il a apperçu les deux sinus dans les os sphénoïdes de l'adulte (*a*), & il avoue qu'ils n'existent point dans ceux du fœtus : les raisons qu'il donne de ce changement de configuration, ne sont pas satisfaisantes.

Cette particularité intéressante pour l'histoire du fœtus, a été omise par Kerchringius qui a écrit *ex professo* sur cette matiere ; Mr. Morgagni lui fait reproche d'avoir passé sous silence un point d'Anatomie des plus curieux (*b*). Quelques modernes qui n'ont vraisemblablement lu ni Fallope ni Morgagni, sont assez suffisans pour se dire les premiers qui aient apperçu que les fœtus n'avoient point de sinus ; dans leurs longues leçons ils proposent des explications fades & puériles ; pour rendre raison de cette métamorphose, &c. Le sphénoïde est composé de quatre pieces dans le fœtus ; ces quatre pieces se réunissent avec l'âge.

Ses remarques sur la structure des os pariétaux méritent d'être citées. Il y a, dit-il, dans la surface interne de ces os plusieurs sillons qui logent des vaisseaux sanguins ; par le moyen de ces sillons, ces vaisseaux sont à l'abri de la compression que la dure mere pourroit exercer sur l'os, ou l'os sur la membrane ; cette pression réciproque fait qu'on voit sur la surface externe de la dure-mere des sillons qui répondent à ceux qui sont dans les os pariétaux.

Fallope a mieux connu l'organe de l'ouie qu'aucun de ses prédécesseurs ; il a le premier décrit le canal par où passe la portion dure de la septieme paire ; il a aussi indiqué les fenêtres ronde & ovale ; il a décrit, immédiatement après Ingrassias, peut-être en même temps, l'osselet de l'ouie, qui a la forme d'un étrier, & qu'on connoît sous ce nom.

(*a*) Habent cavitates geminas & amplas quæ occulata fide patent & videri possunt, cum tales sint ut digitus maximus in has ingrediatur ; sed hoc parvi est momenti : majoris momenti est cur in pueris sit densum, in adultis & senioribus verò exculptum.

(*b*) Ad 11. §. 69.

» Il y a, dit-il, plusieurs cavités dans les os des » tempes, parmi lesquelles trois se font distinguer » par leur capacité & par l'usage qu'elles ont de » contenir les nerfs de l'organe, l'air inné, & les » autres pièces de l'ouie.

XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

» Les cavités ont été décrites très brièvement par » les Anatomistes; d'autres ont donné des descrip- » tions fausses; mais écoutez-moi, vous verrez » comme ces parties sont construites, & vous saurez » quelle est la situation de chacune d'elles (*a*).

Fallope décrit en premier lieu le cerceau osséo-cartilagineux des enfans ou des fœtus, & observe que ce cerceau forme en se prolongeant le canal auditif externe; Fallope croit qu'en s'étendant en différens sens, ce cercle peut donner à la membrane du tympan un degré de tension suffisant pour que les vibrations de l'air puissent s'y établir d'une maniere convenable: aussi bien que nos modernes, Fallope indique la véritable position de cette cloison membraneuse; elle est, dit-il, placée obliquement de haut en bas, plus avancée en haut qu'en bas, & un peu tournée en avant, de maniere, dit-il, que la partie de la circonférence, qui est près de l'éminence zigomatique, est plus postérieure que celle qui est proche de l'apophise mastoïde (*b*): ce grand homme dit que l'apophise mastoïde ne paroît point chez les enfans, mais qu'elle se développe avec l'âge: combien d'Anatomistes modernes qui ignorent ce fait curieux & intéressant (*c*).

Derriere cette membrane (*d*) se trouve une ample cavité; je la nommerai, dit Fallope, *tambour*, par rapport à sa ressemblance (*e*) avec une caisse militaire; elle est placée entre l'apophise mastoïde & la cavité articulaire qui loge l'os maxillaire inférieur, & elle est gravée dans les os pierreux.

Il y a plusieurs objets à considérer dans le tam-

(*a*) Pag. 349.
(*b*) Pag. 365
(*c*) Pag 364.
(*d*) Miringa à barbaris, pag. 365, n°. 1.
(*e*) Quæ tympanum semper à me vocabitur ob eam quam habet cum militari tympano similitudinem.

XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

bour ; trois os, deux fenêtres (*a*), un corps en forme de fil ou de nerf ; Fallope désigne la corde du tambour ; les trois osselets sont très petits ; il sont joints par deux articulations qui ont des cartilages comme en ont les autres articulations du corps humain.

Fallope adjuge la découverte du marteau & de l'enclume à Carpi : on peut voir ce que j'ai dit sur ce point d'histoire en écrivant sur la vie & sur l'Anatomie de ce grand homme.

Le troisieme os a été découvert par Ingrassias (*b*). Cependant Fallope le démontroit avant qu'Ingrassias eût écrit : j'étois, dit notre illustre Anatomiste, occupé à faire une leçon sur l'oreille, & je démontrois le troisieme os dont il est ici question, lorsqu'un jeune Docteur en Médecine, dont je ne me rappelle point le nom (*c*), qui étoit très lié avec Ingrassias, m'assura qu'Ingrassias démontroit depuis quelque temps le troisieme os de l'ouie : j'écrivis à Cananus, à Columbus, à Bartholomeus Madius ; aucun d'eux ne connoissoit l'étrier. Fallope l'a ainsi appellé à cause de sa figure avec les étriers dont se servoient les anciens. Pour ce qui est de la découverte, Fallope la donne à Ingrassias : *& quamvis aliquando meum hoc dixerim, aliique illud idem de se affirmarint, Deus tamen glorioſus ſcit: Ingraſſias fuiſſe inventum.* Quelle franchise, quelle façon de penser différente de celle de plusieurs de nos Anatomistes modernes. Fallope décrit les articulations de ces trois os, & mérite d'être lu sur tous ces points d'Anatomie :

Le marteau est placé le plus près de la membrane du tympan ; l'étrier est adapté à la fenêtre ovale ; l'enclume tient le milieu ; il a deux jambes, une grosse qui est adhérente à la cavité du tympan, & une mince & grêle qui se joint à l'étrier. Le marteau

(*a*) In tympano tria ſunt obſervanda : primum, oſſicula tria : ſecundum feneſtræ geminæ : tertium, canales quidam veluti aquæ ductus ; quibus tanquam quarto in loco addi poſſet corpus quoddam, quod veluti nerveum filum videtur.

(*b*) Tertium (ſi debita laude nolumus quemquam defraudari) invenit ac promulgavit primus Joanues Ingraſſias, Siculus Philoſophus, &c. &c. pag. 365.

(*c*) Doctoratus ornamentis jam inſignis.

à sa queue, ou son pédicule attaché à la face interne de la membrane ; sa tête repose sur la partie la plus évasée de l'enclume, & il y a entre ces deux os une réception mutuelle de cavités & d'éminences ; les surfaces articulaires sont incrustées de cartilage, & leurs extrémités ont même des capsules articulaires ; par cette union intime des osselets entr'eux, & avec la membrane de la fenêtre ronde & du tympan, le mouvement imprimé par les rayons sonores à la membrane du tympan, se transmet à la membrane de la fenêtre ronde. XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

Quelle précision & quelle justesse dans le raisonnement. Nos Physiciens Anatomistes pourroient-ils donner une exposition plus claire des usages de ces parties ? Disons mieux, raisonnent-ils aussi bien ?

Le second objet, digne de contemplation, qu'on trouve dans le tambour, c'est, dit Fallope, les deux fenêtres ; l'une est élevée & placée au fond & presque au milieu de la cavité ; elle est ovale & s'ouvre dans la seconde cavité ou dans le labyrinthe ; elle est couverte du côté du tympan par l'étrier ; l'autre fenêtre est plus basse & plus postérieure, & est arrondie & s'ouvre dans le labyrinthe & dans le *limaçon :* il n'y a aucun os qui bouche cette fenêtre.

Un troisieme objet intéressant, & dont Fallope parle avec admiration, c'est un canal qui passe pardessous le tympan ; il s'ouvre d'une part dans le crâne ; & par l'autre extrémité, il aboutit entre l'apophise mastoïde & l'apophise stiloïde (*a*) ; il passe dans ce canal, dit Fallope, une branche de la cinquieme paire des nerfs ; les modernes, plus instruits sur cette partie de la névrologie, la connoissent sous le nom de portion dure de la septieme paire ; ce canal n'est point tortueux ni borgne comme le disoient les contemporains de Fallope ; mais il a, dit-il, la figure d'un aqueduc (*b*).

(*a*) Canalis quidem osseus est, qui tecto hujus cavitatis (tympani) quasi subtenditur, exitque extra calvariam post radicem calcaris inter illam ac mamillarem processum. Principium autem ipsius est intra calvariam, p. 366.

(*b*) Via igitur istius nervi canalis hic est, de quo loquor ; & *aquæductum* à similitudine appello.

XVI. Siecle.

1561. FALLOPE.

Il y a une autre particularité intéreſſante aux Anatomiſtes ; Fallope l'a décrite ; c'eſt un corps filamenteux appliqué ſur la ſurface interne de la membrane du tympan qui la traverſe comme une corde traverſe la peau d'un tambour ; il eſt fixé avec la jambe du marteau qui adhere à la branche de l'enclume articulée avec l'étrier ; Fallope ne connoît point la nature de cette corde : eſt-ce une artériole, eſt-ce un nerf ? C'eſt ce que, dit-il, je n'entreprendrai point de déterminer : *ego quid ſit, fateor, ignoro ; aliquando arteriola, aliquando nervus videtur, &c.* (*a*). Cependant notre Auteur ſoupçonne que l'altération de cette corde produit un affoibliſſement dans l'ouie (*b*).

Fallope n'a pas borné là ſes recherches ; de la cavité du tympan, il paſſe à la deſcription du labyrinthe : les diſſections fréquentes lui ont appris qu'il étoit placé à la racine de l'apophiſe pierreuſe du temporal. A ce labyrinthe viennent aboutir, d'une part, trois canaux, & de l'autre, le limaçon ; il y a nombre d'orifices, de contours, ce qui m'a fait ainſi appeller cette partie de l'oreille.

La ſurface entiere de toutes ces cavités eſt tapiſſée d'une membrane très fine & très molle ; Fallope ne détermine point la nature de cette expanſion membraneuſe (*c*).

La deſcription que Fallope donne de l'oreille, eſt curieuſe : on admire dans tous ces ouvrages la clarté & l'ordre avec lequel il décrit les parties du corps ; il en examine les moindres dimenſions ; il en indique la ſtructure, & propoſe leurs uſages ſans trop inſiſter dans ſes explications.

Fallope a mieux connu que ſes prédéceſſeurs l'os ethmoïde ; il le diviſe en quatre parties : l'apophiſe ſupérieure qui loge dans l'échancrure coronale, la lame pércée, celle qui forme la cloiſon du nez, & la portion ſpongieuſe qui compoſe la paroi interne de l'orbite. Cette portion de l'ethmoïde eſt remplie de cellules qui communiquent avec les ſinus ſphé-

(*a*) Page 66.
(*b*) Pag. 406.
(*c*) An ſit nervus expanſus, an aliud, non refert, p. 367.

noïdaux, avec les sinus frontaux, & avec les sinus des machoires (*a*). N'est-ce pas là les sinus maxillaires dont Fallope veut parler ? Faut-il attendre le siecle d'Hygmore pour avoir une connoissance de ces sinus ? Mais suivons notre Auteur ; on lui a refusé l'honneur de plusieurs autres découvertes qu'il mérite à tous égards : en parlant des sinus frontaux, qui sont, suivant Fallope, au nombre de deux dans les adultes, il dit : *vestiuntur illi sinus, sicuti alii, tenuissimâ quadam membrana aut pelliculâ.* Voilà la membrane pituitaire décrite ; c'est cependant à Schneider qui a vécu plus de cent ans après qu'on en attribue la découverte.

XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

La machoire inférieure est formée chez les enfans de deux pieces qui se réunissent avec l'âge pour n'en produire qu'une seule ; il y a dans ces trois os plusieurs cavités appellées alvéoles, dans lesquelles sont logées les dents ; ces alvéoles sont tapissées d'une membrane très fine, & il y a plusieurs vaisseaux qui pénetrent dans les racines des dents.

Les dents dans le fœtus forment deux rangs ; les unes sortent plutôt que les autres de leurs cavités ; les antérieures avant les postérieures ; en sortant, ces dents déchirent une enveloppe membraneuse dans laquelle elles sont enfermées : *atque folliculus disrumpitur, & dens nudus durusque extat* (*b*).

L'exposition anatomique des vertebres est inférieure à celle que Fallope a donnée des os de la tête ; on y trouve cependant quelques détails sur l'ossification, qui sont très curieux, & dont Kerckringius & autres auroient dû profiter. Les trois pieces, dont les os innominés de Galien sont composés, n'ont point échappé à sa connoissance ; il fait voir que c'est à tort que Ruffus d'Ephese les a appellés *ischio ;* Galien & Avicenne, *innominés ;* Celse, os de la *hanche ;* quelques-uns, *pubis ;* il assure que ces trois os existent séparément jusqu'à l'âge de sept ans, temps auquel ils se réunissent.

L'histoire des extrémités osseuses contient quelques détails. Fallope décrit avec plus d'exactitude que ses

(*a*) Quæ in osse frontis & malis contentæ sunt, p. 367.
(*b*) Page 370. sub fine.

XVI. Siecle.

1561. FALLOPE.

prédéceſſeurs les condiles du bras, du fémur & du tibia; ce qu'il dit ſur leur oſſification, eſt intéreſſant.

Les grands hommes laiſſent toujours des traces de leur génie ſur les parties qu'ils traitent. Fallope a enrichi la myologie de pluſieurs découvertes; en voici l'extrait.

Il y a ſur l'os occipital deux muſcles collés à la peau, inconnus, ſuivant Fallope, aux Anatomiſtes précédens; M. Haller accorde à Fallope la découverte de ces muſcles (*a*) : deux autres muſcles recouvrent le coronal. Ces quatre muſcles communiquent entr'eux; c'eſt par leur moyen que nous pouvons mouvoir le cuir chevelu.

L'oreille a trois muſcles; l'un eſt placé en avant, & l'autre en arriere, & le troiſieme par-deſſus, &c... le troiſieme ne vient point de l'apophiſe maſtoïde, comme on l'a dit, mais des parties charnues qui la recouvrent (*b*).

L'orbiculaire des paupieres n'eſt pas à beaucoup près tel que Galien & Oribaſe l'ont dit; ce muſcle, ſuivant Fallope, n'a point de tendon qui s'attache à l'angle interne; dans l'ægilops on coupe ou l'on brûle la paupiere à cet endroit ſans qu'il en ſurvienne d'accidens fâcheux.

La paupiere ſupérieure a un *muſcle releveur*; l'inférieure n'en a point dans l'homme, ce n'eſt que chez les animaux que ce muſcle exiſte.

Les muſcles zigomatiques, les pyramidaux, les canins, &c. ne ſont point inconnus à Fallope.

Il y a ſix muſcles deſtinés à mouvoir le globe de l'œil; quatre ſont droits & deux contournés; ils ſont inégaux en longueur; le court eſt placé au-deſſous du globe; le long eſt diviſé par un tendon qui paſſe ſur un petit cartilage placé au grand angle de l'œil; Fallope appelle ce cartilage poulie : *trochleam verò appello cartilaginem quandam quæ cana-*

(*a*) Pag. 292, tome premier.

(*b*) Un grand nombre d'Auteurs François modernes, & que je ne nommerai point, ſont tombés dans l'erreur que Fallope réfute.

lem habet, per quem currit dicta corda. Cette poulie est très apparente, & Fallope est surpris que ses prédécesseurs ne l'aient point décrite; ce muscle est adhérent au fonds de l'orbite, près des os maxillaires & de l'os coronal, & non à l'œil, comme le croyoient les contemporains de Fallope; ce n'est qu'en avant qu'il adhere au globe.

XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

La machoire inférieure exécute différens mouvemens; elle s'approche de la supérieure; elle s'en éloigne; elle se tourne sur les côtés, *circumducit*; ces mouvemens sont produits par divers muscles; mais les Anatomistes ne les connoissent pas tous; Fallope a décrit le premier le muscle ptérygoïdien externe, ou le petit ptérygoïdien.

Il a aussi découvert le muscle géni-hyoïdien, & il connoît tous ceux que nous décrivons aujourd'hui, & que nous attribuons à l'os hyoïde; il en connoît le nombre, la position, les connexions, & il en indique les usages; c'est lui qui a le premier parlé du style hyoïdien; il en a indiqué l'attache au larynx. Nous avons vu précédemment que Vesale confondoit le muscle avec le ventre postérieur du digastrique.

La description que Fallope donne des muscles de la langue, du pharinx & du voile du palais, lui méritera toujours des éloges des vrais Anatomistes; il les a exposés avec beaucoup d'ordre & de clarté; c'est lui qui a le premier découvert le muscle contourné & le muscle releveur du palais.

Les muscles qui meuvent la tête l'ont aussi fort occupé, Fallope a fait des découvertes intéressantes: *doleo*, dit-il, *quod in his minime sim concors cum reliquis Anatomicis*; & si jamais, continue Fallope, je me suis éloigné du sentiment reçu dans les Ecoles, ce n'est pas par esprit de contradiction, par suffisance ni par vanité, mais par le desir d'être utile à la société: je respecte, dit il, jusqu'aux erreurs de Vesale; mais ce respect ne doit point m'empêcher de publier mes découvertes.

Après avoir donné ces marques de respect pour ses maîtres, Fallope décrit les muscles droits anté-

rieurs de la tête, & le maſtoïdien latéral ; en les décrivant il s'exprime de la maniere la plus claire & la plus laconique.

XVI. Siecle.

1561. FALLOPE.

Les muſcles du bas-ventre, dont Veſale avoit donné une ample deſcription, furent pour Fallope un ſujet de nouvelles découvertes : Veſale avoit dit que les muſcles droits étoient plus larges en bas qu'en haut : Fallope s'apperçut que cet excès de largeur en bas venoit de deux petits muſcles, de figure pyramidale, & que nous connoiſſons encore aujourd'hui ſous le nom de muſcles *pyramidaux*. Voici la deſcription de ces muſcles telle que la donne Fallope. A la partie inférieure du bas-ventre, entre la ligne blanche à l'endroit où ſe réuniſſent les aponévroſes des muſcles du bas-ventre, ſe trouvent deux muſcles, un de chaque côté de la ligne blanche; ces muſcles ſont charnus vers les os pubis auxquels ils adherent vers l'ombilic où ils vont ſe terminer ; ils ſont plus larges & plus épais vers le bas, plus minces vers le haut (*a*) ; ils ſont en partie attachés à deux ligamens qui ſont fixés, d'une part, aux os pubis, & de l'autre, à l'épine des os ileum ; c'eſt ce ligament que l'ignorance a fait attribuer à Poupart, qui a vécu cent ans après : quelle erreur ! quelle faute d'hiſtoire ! des Anatomiſtes modernes, fameux d'ailleurs, ſont cependant ſujets à de pareilles mépriſes. Les fibres de ces muſcles ſont obliques, au lieu que celles des muſcles droits ſont droites ; il n'y a quelquefois qu'un ſeul muſcle ; ils manquent quelquefois tous les deux, & pour lors les muſcles droits ſont plus épais : la deſcription que Fallope donne de ces muſcles eſt exacte ; mais les uſages qu'il leur attribue ſont tirés de fort loin : Fallope croit que ces muſcles, en ſe

(*a*) Inferiori itaque abdomine inter illam lineam albam, in quam concurrunt chordæ omnium ferè muſculorum atque principium nervorum rectorum, oritur muſculus quidam totus carnoſus, principio non admodum lato ab oſſe pubis, quaſi à parte ipſius exteriore qui obliquè aſcendens versùs lineam dictam albam, in acutum definit totuſque obliquo fibrarum ductu in ipſum inſeritur. Longitudo iſtius muſculi non admodum magna eſt, cùm non pertingat ad umbilicum uſque, nec ſpatium quatuor digitorum excedat, p. 385.

contractant, compriment les viſceres du bas-ventre, & favoriſent l'excrétion des urines & des matieres fécales. XVI. Siecle.

1561. FALLOPE.

Les progrès que faiſoit Fallope dans l'Anatomie ne furent point regardés d'un œil indifférent des Anatomiſtes contemporains. Fallope nous apprend qu'il eut beaucoup de critiques à eſſuyer de la part de ſes confreres ; ils trouvoient ridicules, dit notre illuſtre Auteur, les uſages que j'attribuois à ces muſcles ; mais ils étoient forcés de dire qu'ils exiſtoient & qu'ils les avoient vus quelquefois. Parſons, Anatomiſte Anglois, qui vivoit il y a peu d'années, a voulu juſtifier Fallope ſur les uſages qu'il avoit attribués à ces muſcles. Nous reviendrons ſur cet objet dans les ſuites.

Les muſcles de la reſpiration ſont indiqués par Fallope ; on voit qu'il avoit une idée confuſe des muſcles de Verreyen. Il blame Galien d'avoir dit que les muſcles intercoſtaux externes ſervoient à dilater la poitrine, & les internes à la reſſerrer. Notre Auteur trouva nombre d'adverſaires qui prirent la défenſe de Galien, & critiquerent ſa propoſition, mais ſans ſuccès : *nam quamvis aliquot noſtrorum temporum Anatomici ſibi ipſis atque aliis imponentes in diſſectionibus vivorum hoc opus oſtendere tentent, illis tamen non ſuccedit, tunc fide maximâ quâ omnia illis creduntur, magis quam oculis opus eſt* (*a*).

La même diſpute s'eſt renouvellée de nos jours entre deux grands hommes, Mrs. Hamberger & Haller ; le premier étoit du ſentiment de Galien ; j'ignore s'il lui en a fait honneur ; pour l'expliquer il s'appuie ſur les principes de mathématique ; le ſecond s'eſt contenté d'interroger la nature. Mr. de Haller a fait nombre d'expériences ſur les animaux vivans. Le réſultat a été avantageux à ſon opinion. Il a prouvé d'une maniere inconteſtable, que les muſcles intercoſtaux externes & internes rempliſſoient le même uſage dans l'économie animale : auſſi le ſentiment de Fallope, qui avoit eſſuyé mille contradictions dans le temps qu'il a été propoſé, eſt-il

(*a*) Pag. 387.
(*b*) Page 388.

XVI. Siecle. réhabilité & prouvé deux cents ans après la mort de ſon Auteur.

1561. FALLOPE. Les muſcles dorſaux, dit Fallope, ſont extrêmement compliqués ; pour les démontrer avec plus de clarté, nous n'en diſtinguerons que ſix. A entendre notre Auteur l'on ſe perſuaderoit qu'il va porter un nouveau jour ſur ces parties ; mais il eſt au contraire très obſcur. Il ſemble que les Anatomiſtes des derniers ſiecles ſe ſoient étudiés à obſcurcir l'hiſtoire des muſcles de l'épine : graces aux Anatomiſtes modernes, nous y voyons un peu plus clair.

L'ouvrage de Fallope ne contient preſque rien de particulier ſur les muſcles de l'extrémité ſupérieure ; il renvoie à Veſale qui les a, ſelon lui, parfaitement décrits ; il ajoute ſeulement la deſcription du palmaire que Veſale ne connoiſſoit pas : ce n'eſt pas moi, dit-il, qui ai découvert le premier ce muſcle ; c'eſt le Savant *Cananus*. Malgré cet aveu, pluſieurs Anatomiſtes lui en attribuent la découverte. Une telle faute prouve qu'ils ne ſe ſont point donné la peine de fouiller l'original.

Il regardoit les muſcles ſublimes & profonds comme une ſeule maſſe ; cependant il a indiqué exactement les inſertions de ces muſcles aux phalanges, & mieux que Véſale n'avoit fait. Le ligament tranſverſal n'a point échappé à ſa connoiſſance. Il parle des muſcles interoſſeux, & il paroît qu'il a connu d'après Galien les muſcles lombricaux, auxquels peu d'Anatomiſtes du ſeizieme ſiecle avoient fait attention.

Les muſcles de la veſſie ſont de deux eſpeces ; il y en a de tranſverſes & de longitudinaux ; il y a auſſi un ſphincter qui reſſerre le col de la veſſie. L'anus a quatre muſcles ; trois ſont décrits par Galien ; le quatrieme lui a échappé : ce muſcle eſt couché ſous la peau, comme ſont les muſcles orbiculaires des paupieres (*a*). Galien avoit déja indiqué le ſphincter, il auroit dû le citer.

Fallope n'a pas auſſi bien écrit ſur les vaiſſeaux ſanguins, qu'il l'a fait ſur les autres parties ; il a nié l'exiſtence des valvules dans la veine azigos, & il

(*a*) Pag. 393.

se moque d'Amatus Luzitanus qui dit que Cananus les lui a démontrées. Il a donné une planche des veines, & l'on voit qu'il avoit une notion de presque toutes celles que nous connoissons aujourd'hui. Il a indiqué les quatre sinus circulaires sphénoïdaux, &c.

XVI. Siecle.

1561.
FALLOPE.

Il y a à présumer que cet Anatomiste a fait nombre d'expériences pour connoître le mouvement du sang. Il savoit que les arteres ne battoient point au-dessous des ligatures. L'histoire des nerfs est très obscure. Fallope ne connoissoit que sept paires de nerfs provenant du cerveau. Il a vaguement indiqué le grand nerf sympathique, & n'a presque pas parlé des nerfs vertébraux : il a cependant connu la quatrieme paire, & est entré dans quelques détails sur les nerfs du cœur.

Notre Auteur a connu les vaisseaux lymphatiques ; mais il n'a parlé que de ceux du foie.

L'histoire des visceres est plus exacte : après avoir indiqué leur position générale, il a décrit leur structure particuliere. Il a connu les points lacrymaux & les deux canaux qui y aboutissent : l'un, dit-il, est à la paupiere supérieure, & l'autre à la paupiere inférieure, tous deux derriere la caroncule.

Ils se réunissent & forment un sac qui s'ouvre dans le nez ; ce sac est contenu dans un canal osseux, creusé en grande partie dans un os écailleux, placé à l'angle interne ; Fallope veut apparemment parler de l'os unguis.

La glande lacrymale ne lui étoit point inconnue ; c'est même la seule glande qu'il admet dans l'œil. Il n'a rien de particulier sur le nombre des tuniques de l'œil ; il dit seulement qu'il est ridicule de les faire venir du cerveau ; que leur structure est différente de celle des méninges. Ses remarques sur le cryſtallin, & sur l'humeur aqueuse, sont justes ; il a décrit leurs tuniques, leurs membranes. Il ne pense pas que la tunique du cryſtallin soit la même que celle qui revêt le corps vitré : la membrane du cryſtallin, dit-il, est plus épaisse que la membrane vitrée ; il dit être le premier qui en ait parlé ; c'est lui qui a donné

(a) Pag 415.

XVI. Siecle.

1561. FALLOPE.

le nom au ligament *ciliaire*. Le cryſtallin n'eſt point, dit Fallope, exactement lenticulaire ; ſa face poſtérieure eſt plus convexe que l'antérieure ; celle-ci paroît preſque applatie.

L'œſophage & le ventricule ont trois tuniques ; une extérieure qui eſt membraneuſe ; l'interne qui eſt nerveuſe, elle eſt recouverte d'une mucoſité ſemblable à celle qui revêt la langue, la moyenne eſt muſculeuſe. Il a connu les valvules conniventes des inteſtins. Ses réflexions ſur les uſages de la bile ſont dignes du plus grand génie. Parmi nombre de faits intéreſſants & curieux. Fallope aſſure que la bile coule continuellement du foie dans l'inteſtin ; à moins qu'il n'y ait un obſtacle dans le canal ; la bile pour lors reflue dans la véſicule. L'obſervation a juſtifié les raiſonnemens de Fallope : on en trouvera la preuve à l'article *Lieutaud*, *&c.*

La même ſtructure, dit Fallope, ſe trouve dans la veſſie ; ſes tuniques peuvent facilement ſe ſéparer les unes des autres ; l'intérieure eſt compoſée de pluſieurs plans de fibres qui s'entrecroiſent ; les unes ſont longitudinales, les autres circulaires.

Cette deſcription eſt éloignée de la naturelle ; elle a été cependant regardée comme vraie pendant près de deux ſiecles. Il étoit réſervé à Mr. Lieutaud de faire dans cet organe une abondante moiſſon de découvertes.

Sa deſcription des parties de la génération contient quelques détails curieux ; il admet quatre tuniques qui revêtent les teſticules, & il leur donne des noms particuliers : il diſtingue le didyme de l'épididyme ; il fait remarquer les canaux déférens, & il donne une deſcription des glandes ſéminales plus exacte que celle d'Hippocrate, & que celle de Rondelet ſon contemporain : les arteres, veines & nerfs ſpermatiques ſont auſſi bien décrits.

Après avoir parlé des parties internes, il procede à la deſcription des externes. Il y a des remarques particulieres ſur les corps caverneux ; ils ne forment point deux canaux réguliers comme ſes prédéceſſeurs l'avoient dit ; mais ce ſont deux corps remplis de cellules qui communiquent entr'elles ; il y a même

une communication entre les deux corps caverneux ; à ces cellules vont aboutir plusieurs arteres & plusieurs veines ; il y en a sur-tout une qui serpente sur le dos de la verge ; elle passe sous les os pubis & se divise vers le gland en deux petites veines.

XVI. Siecle.

1561. FALLOPE.

Les parties génitales de la femme lui ont fourni un plus vaste champ pour faire des découvertes. Instruit des recherches d'Avicenne sur le clitoris, il a été à même d'en donner une description fort ample & fort judicieuse ; il a parlé de ses muscles, de son prépuce & de ses racines.

L'hymen n'est point un être de raison ; il existe, dit Fallope, chez les vierges ; c'est une cloison membraneuse placée à la partie antérieure du vagin : on se moque des Anatomistes qui l'admettent ; mais on a tort : *verùm, meâ sententiâ, non sunt ita deridendi, quoniam revera, ut videri poteris, in virginibus membranam quandam nerveam, non autem corneam, quæ immediatè post urethram adest & claudit sinum per transversum* (*a*). Cette membrane, continue-t-il, est percée vers son milieu, afin que la matiere des regles puisse couler librement ; elle se rompt aux premieres approches du mâle, & laisse couler du sang, comme fait chez l'homme la rupture du frein.

On voit par ce que dit Fallope, que de son temps plusieurs Anatomistes révoquoient en doute l'existence de l'hymen ; pour se mettre à l'abri des reproches, Fallope a fait des recherches particulieres ; il l'a vu & démontré dans ses cours, & décrit dans son ouvrage. Des Anatomistes modernes cependant, malgré l'autorité de ce grand homme, ont été aussi incrédules que les contemporains de Fallope. Les préjugés se perpétuent d'âge en âge.

Les deux conduits tortueux qui aboutissent au fonds de l'utérus, étoient peu connus ; à peine Herophile, Ruffus & Soranus les avoient-ils vus extérieurement, & même chez les animaux. Fallope fouilla dans le bas-ventre des femmes, & apperçut leur contour, leur volume, leur position entr'eux ; il les ouvre & il les trouve creux.

(*a*) Page 410.

XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

Cette découverte eſt ſi belle, que notre Auteur avoit de la peine à ſe perſuader d'en être l'auteur ; il avoit même quelque difficulté de ſe l'approprier dans ſes écrits : il appelle ces canaux *méatus ſéminares . . . vel tubæ*. Ces trompes ſont ouvertes par leurs extrémités ; une ouverture communique avec l'utérus, & l'autre eſt cachée ſous des franges membraneuſes ; l'orifice qui s'ouvre dans l'utérus eſt étroit ; celui qui eſt à ſon autre extrémité eſt tortueux, & ſe termine par quelques franges de couleur rougeâtre, & qui ſemblent vaſculaires (*a*).

L'utérus eſt ſoutenu par deux productions membraneuſes & vaſculeuſes qui adherent aux parties ſupérieures latérales & antérieures ; elles paſſent par les ouvertures du grand oblique, & vont ſe répandre ſur les grandes levres ; ces productions ſoutiennent l'utérus ; Fallope les nomme *crémaſter* : ce ne ſont point deux muſcles comme Veſale l'avoit dit, mais un repli du péritoine qui contient pluſieurs vaiſſeaux.

Anatomiſte judicieux, Fallope a ſenti combien il étoit utile de faire des recherches dans les ſujets d'un âge différent ; il diſſéqua pluſieurs fœtus, & a connu le trou ovale, le canal artériel, il s'apperçut que la membrane allantoïde étoit un être de raiſon.

Fallope a été auſſi grand Chirurgien qu'il a été grand Anatomiſte : dans ſon ouvrage ſur la Chirurgie il a traité des plaies en général, & en particulier de celles des différens organes : il a recommandé l'uſage des ſutures ; il a donné un traité ſur les tumeurs, ou l'on trouve des particularités intéreſſantes au traitement des luxations ; les ulceres l'ont fort occupé, il en a diſtingué pluſieurs eſpeces, & il a propoſé nombre de remedes : il a traité des différentes opérations de Chirurgie ; en a expoſé les indications & les contre-indications ; d'un côté il a nié l'exiſtence des contre-coups dans les os du crâne ; & de l'autre il dit que les ſutures s'oppoſent à cet accident ; cependant il obſerva une contre-fente ; mais il en attribua la cauſe à un double coup. Il

(*a*) Pag. 421.

se servoit du feu pour arrêter les hémorrhagies. Il a prescrit de faire la paracentheſe près des os des isles, & il se servoit d'un instrument tranchant avec lequel il conseille de percer les muscles plutôt que les aponévroses : *si ergo quis vellet in hydrope ascite abdomen aperire pro aqua extrahenda, debet illud secare in parte abdominis magis carnosa* (a), afin, dit-il, que la cicatrice puisse se faire plus facilement. L'anchilose ne lui a pas été inconnue ; il a rapporté une observation d'une anchilose de plusieurs vertebres ; il a observé une excroissance fongueuse du cerveau : on ne sait pas bien de quelle maniere il opéroit en pareil cas. Mr. de Haller dit que Fallope a connu les pierres enkistées. XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

Voilà à peu près ce que les ouvrages de Fallope contiennent d'intéressant sur l'Anatomie & sur la Chirurgie. On peut donc voir d'après cet extrait, que Fallope a été un des plus grands Anatomistes & un des plus grands Chirurgiens du seizieme siecle. Son génie brille par-tout, & par-tout l'on trouve les traces d'un observateur judicieux. Il étoit d'un caractere doux, affable, & point présomptueux; il proposoit ses découvertes avec modestie, & combattoit les erreurs des autres avec modération : il eut toute sa vie un respect extrême pour Vesale son maître, & il ne manqua jamais aux droits de l'amitié ; en un mot Fallope fut doué de presque toutes les bonnes qualités qu'on desire dans un Savant, & qu'on trouve rarement chez lui.

Vidus Vidius, Senior, pour le distinguer de Vidus Vidius Junior son neveu (b), vivoit à Florence vers l'an 1530 ; il fut premier Médecin de François I, Roi de France, & premier Lecteur & Professeur en Médecine au College royal de France ; il entra en exercice en 1542, & il jouit en France de ses places pendant l'espace de six années. Il fut appellé dans sa patrie en 1548 (c). Il enseigna publiquement la Médecine à VIDUS VIDIUS.

(a) Page 531.

(b) Nous ne suivons pas l'ordre Chronologique pour l'Histoire de Vidus Vidius, ses ouvrages ne parurent qu'après sa mort, & l'on y trouve les principales découvertes de Fallope.

(c) Duval, Histoire du College Royal de France, pag. 64. Manget le fait partir pour l'Italie une année plutôt.

XVI. Siecle.

Pise pendant l'espace de vingt ans. Il mourut en 1567. Duval dit de lui au sujet de son arrivée en France.

1561. VIDUS VIDIUS.

Vidus venit, Vidius vidit, Vidus vicit.

Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui sont:

Ars Medicinalis, in qua cuncta quæ ad humani corporis valetudinem præsentem tuendam, & absentem revocandam pertinent, quæ per Vidum Vidium Juniorem diligentissimè recognita fuerunt. Venetiis 1611, in-fol. trois tomes. *Francof. apud Ambrios* 1626, 1645, in-fol. Ibidem *apud Jacobum Gottofredum Seycrum* 1667, in-fol. *vol.* 3. sub titulo, *Opera omnia Medica, Chirurgica, Anatomica.*

On trouve dans le troisieme tome *de Chirurgiâ, lib. 5, græco in latinum à se conversi cum commentariis propriis & Galeni seorsum extant. Lutetiæ* 1544, in-fol. C'est une des plus belles & des plus rares éditions. L'ouvrage est dédié à François I.

De Anatome, lib. 8, tabulis 78 in æs incisis illustrat. & exornat. seorsim extant. Venetiis 1611, in-fol.

De curatione generatim partis secundæ sect. duæ. Florentiæ 1594, in-fol. *Francof.* 1596, in-fol.

De curatione generatim partis secundæ sectio secunda diligentissime à Vido Vidio Juniore recognita seorsim excisa. Venet. 1686, in-fol.

On y trouve *Hippocratis libri de ulceribus, de vulneribus capitis, cum Vidi Vidii in singulos commentariis.*

Hippocrat. de fracturis cum tribus Galeni commentariis.

De articulis cum ejusdem quatuor commentariis.

De officina Medici cum ejusdem tribus commentariis.

Galeni de fasciis liber.

Oribasii de laqueis & machinamentis libellus.

Les ouvrages d'Anatomie de Vidus Vidius ont paru long-temps après l'an 1542 qu'il fut installé à la place de Professeur au College royal; ils ont été publiés après ceux de Vesale & de Fallope, & Vidus a profité de leurs travaux: ce qui nous met dans l'embarras pour assigner à chacun d'eux les

découvertes dont ils ſont les auteurs. Les diſciples peuvent uſurper les découvertes d'un maître & s'en parer ; mais les maîtres à leur tour abuſent ſouvent de leur qualité, & tâchent d'abſorber les travaux de leurs diſciples. De deux maux il faut éviter le pire : c'eſt pourquoi je ſuivrai, pour l'adjudication des découvertes, l'ordre de la publication de leurs ouvrages toutes les fois qu'il n'y aura point d'obſtacles.

XVI. Siecle. 1561. VIDUS VIDIUS.

L'Anatomie de Vidus Vidius contient le plus grand nombre de remarques diſperſées dans l'ouvrage de Veſale. La plupart des planches ſont les mêmes ; il y en a peu d'originales. L'ouvrage eſt diviſé en ſept livres. Dans le premier l'Auteur donne diverſes regles de diſſection, & y fait la deſcription des inſtrumens ; & ce qui paroîtra étonnant, c'eſt que cet ouvrage paroît en pluſieurs points une copie de Veſale, ou *vice verſa*.

Le ſecond traite des os. Vidus Vidius y a fait repréſenter le ſquelete ſous pluſieurs points de vue ; il a enſuite fait exprimer chacun de ces os en particulier : dans ſes deſcriptions il procede auſſi du général au particulier ; comme Veſale il diviſe la tête en crâne & en face ; le crâne eſt formé de huit os ; notre Auteur en donne une deſcription aſſez exacte, il y indique leur figure, leur poſition générale & particuliere, leurs connexions, leur ſtructure & leurs uſages : l'os temporal y eſt ſur-tout bien décrit. Vidus Vidius parle de trois oſſelets, ſans citer Carpi ni Fallope, ni Ingraſſias. L'aqueduc de Fallope ne lui étoit point inconnu ; mais notre Auteur paſſe ſous ſilence le nom de Fallope. Les deux fenêtres, les canaux demi-circulaires, le limaçon & le veſtibule, n'ont point échappé à ſa connoiſſance : il a auſſi connu les filets de nerfs de la portion molle, qui pénetrent l'organe de l'ouie & ſe diſperſent ſur la membrane qui tapiſſe les canaux demi-circulaires. L'Auteur rapporte quelques faits relatifs à l'oſſification ; il fait appercevoir qu'il y a chez les enfans un cerceau oſſeux au lieu d'un canal oblique. Cette remarque appartient à Fallope.

Marchant ſur les traces de Fallope, ſans cependant

XVI. Siecle. 1561. VIDUS VIDIUS.

le citer, Vidus décrit les ſinus ſphénoïdaux ; il ſavoit que les enfans en étoient dépourvus, & que les vieillards les avoient au contraire très amples : il fait la même réflexion ſur les ſinus frontaux. Les trous & les éminences de l'os ſphénoïde ſont expoſés avec clarté & préciſion. Notre Auteur a ſurpaſſé Fallope en ce point d'Anatomie, ainſi que le font nos Anatomiſtes; Vidus Vidius parle des vaiſſeaux ſanguins ou nerveux qui y paſſent. Il a le premier décrit les os palatins avec aſſez d'exactitude. La cloiſon oſſeuſe du nez, dont Fernel avoit fait un os particulier, que Columbus a quelque temps appellée vomer, eſt, ſuivant Vidus Vidius, une appendice de l'os ſphénoïde. Quelques modernes ont voulu s'approprier cette découverte. Je renvoie à l'hiſtoire de *Sanctorini*, de Mr. *Lieutaud*, de *Palfin*, de *Petit*, &c. ceux qui voudront en ſavoir davantage ſur cette matiere.

Le reſte de ſon expoſition ſur les os ſe reſſent aſſez des Auteurs qu'il a copiés : il faut cependant avouer qu'il a mieux décrit les vertebres qu'aucun de ſes prédéceſſeurs ; il a très bien diſtingué que la premiere vertebre cervicale n'avoit point d'apophiſe épineuſe ; que la ſeptieme l'avoit fort longue & fort relevée ; que les vertebres dorſales avoient les leurs couchées les unes ſur les autres ; que les apophiſes tranſverſes de celles-ci étoient en général plus longues que les apophiſes tranſverſes des vertebres des autres claſſes ; que ces vertebres avoient deux facetes, une de chaque côté pour recevoir la tête de la côte ; il a été plus loin ; il a connu que le premier avoit quelquefois une face entiere, de même que la onzieme & la douzieme. Les vertebres lombaires ont les apophiſes tranſverſes beaucoup plus courtes, ſurtout la premiere & la derniere. Les apophiſes épineuſes ſont plus redreſſées, & les apophiſes articulaires un peu plus obliques que celles du dos, mais moins que celles du col. L'hiſtoire des cartilages mérite d'être conſultée ; elle eſt plus exacte que celle qu'avoient donnée Charles Etienne, Veſale & Fallope. L'Auteur a réuni ſous un ſeul chapitre ce que chacun d'eux avoit dit de particulier. Il a très fréquemment cité

cité Galien ſans faire aucune mention de Veſale & de Fallope ; & quoique ce dernier eut déja indiqué la poulie de l'œil, notre Auteur n'a pas jugé à propos d'en parler, quoiqu'il ait décrit ſéparément le cartilage, le ligament, & la gaîne membraneuſe qui le forme (*a*). Les ligamens en général ſont auſſi extrêmement bien décrits ; les capſulaires, les latéraux, les inter-articulaires, ceux qui ſont tendus d'une vertebre à l'autre, ou qui revêtent tout le canal inteſtinal, ſont exprimés auſſi clairement que le peuvent faire nos Auteurs modernes (*b*).

XVI. Siecle.

1561.

VIDUS VIDIUS.

Ses deſcriptions ſur les muſcles ſont extraites des ouvrages de Veſale & de ceux de Fallope L'Auteur a compilé le plus ſouvent l'un & l'autre, & preſque toujours ſans en avertir le lecteur. Ces muſcles ſont tous repréſentés dans des figures particulieres, & certainement bien au-deſſous pour l'exactitude de celles de Veſale. Les muſcles de la langue y ſont groteſquement exprimés : mais l'on y voit quelque choſe de vrai dans leur diſtribution & dans l'arrangement de leurs fibres (*a*).

Vidus Vidius n'a fait aucune découverte dans l'angiologie ni dans la névrologie. Il a à peu près répété ce qu'avoient déja dit les Fernel, les Veſale ou les Fallope.

L'hiſtoire des viſceres ne renferme pas non plus de détails nouveaux ; l'Auteur y a cependant obſervé, d'après Nicolas Maſſa, que le péritoine n'étoit nullement percé, & qu'on pouvoit extraire la plupart des viſceres du bas-ventre ſans l'ouvrir. Il a fait repréſenter ces viſceres dans des planches particulieres, preſque toutes extraites des ouvrages de Veſale.

Les inteſtins ſont formés de trois tuniques ; Charles Etienne l'avoit déja dit ; Sylvius, Veſale & Fallope, &c. l'ont ſuivi. L'externe eſt commune & vient du péritoine. La ſeconde ou la premiere propre eſt tendineuſe ; Albinus a dans les ſuites démontré qu'elle étoit formée du tiſſu cellulaire. L'interne eſt muſculeuſe ; celle-ci eſt formée de deux plans

(*a*) Pag. 76.
(*b*) Pag. 81.

XVI. Siecle. 1561. VIDUS VIDIUS.

de fibres ; on en voit de longitudinales, & d'autres tranſverſes, ou circulaires (*a*) : les longitudinales ſont extérieures ; les circulaires ſont internes. On voit par-là que Villis n'eſt pas le premier qui ait obſervé cette ſtructure, comme Manget l'a avancé. Vidus Vidius n'oſe mettre au rang des tuniques propres à l'inteſtin la tunique veloutée ; il ſe contente de dire : *in intima ejus ſuperficie velamentum quoddam tenue reperitur, quod a reliqua ſubſtantia exteriori ſeparatur ; continetur hoc ut in ventriculi tunicâ interna, & prope in intimâ ſuperficie fibris quibuſdam breviſſimis ac tenuiſſimis.* Il a auſſi connu les valvules conniventes dont Fallope avoit donné une exacte deſcription peu d'années auparavant : *officiunt hæ, ut diutius retineatur, atque apprehendatur, quod retinendum, atque apprehendendum eſt* (*b*). Les contours que forme l'inteſtin duodenum, n'avoient pas été juſqu'ici bien décrits ; Vidus Vidius en a exactement exprimé les courbures. Il a auſſi connu l'appendice cæcale qu'il a comparée à un ver ; & il a eu une idée, à la vérité imparfaite, de la valvule du colon.

La bile eſt portée à l'inteſtin duodenum par un canal qui ſe bifurque du côté du foie, un conduit va immédiatement au foie, & l'autre va aboutir à la véſicule du fiel ; il découle par le canal hépatique une bile jaunâtre ; & par celui qui vient de la véſicule une bile noirâtre. La liqueur qui découle du foie eſt portée preſque continuellement à l'inteſtin ; celle de la véſicule du fiel n'y découle que par ſurabondance ; il y a une valvule qui l'empêche de couler lorſqu'elle eſt contenue en petite quantité (*c*). L'exiſtence de cette valvule eſt chimérique ; cependant elle a été admiſe par nombre de modernes.

L'Auteur a repréſenté les canaux choledoque, hépatique & cyſtique dans une planche particuliere, & qui n'eſt pas mauvaiſe ; il n'eſt pas tombé dans l'erreur de Diemerbroek & de Verreyen, qui ont fait écarter les branches comme celles d'un *y*.

Notre Auteur montre quelque exactitude dans l'ex-

(*a*) Pag. 253.
(*b*) Eadem, page 220.
(*c*) Page 265.

XVI Siecle.

1561. VIDUS VIDIUS.

position des parties génitales de l'un & de l'autre sexe ; il est cependant tombé dans plusieurs erreurs : il a fait venir les deux arteres spermatiques dans l'homme & dans la femme du tronc de l'aorte au-dessous des veines rénales (*a*). Les véficules ne lui étoient point connues, ce qui fait voir combien sont dans l'erreur, ceux qui prétendent que Rondelet les a connues de Sylvius, & celui-ci de Vidus Vidius : cependant il eut pu avoir une notion de ces parties, s'il eut lu avec attention le passage d'Hippocrate que j'ai inséré à l'article Rondelet, & celui de Carpi que j'ai rapporté dans mon histoire d'Anatomie ; un Italien eut du moins dû connoître les Auteurs de sa nation (*b*).

Les ligaments ronds se terminent chez les femmes aux parties latérales internes & supérieures des cuisses, par nombre de filets qui forment une espece de pate d'oie. Vidus Vidius les a fait représenter dans sa soixante-huitieme planche.

L'ordre que notre Auteur s'est imposé le conduit à la description de la poitrine, il a connu les cinq cartilages du larynx & en a donné une description assez exacte ; il a beaucoup puisé dans les ouvrages de Galien & de Vesale, il a même adopté jusqu'à leurs erreurs sur les poumons ; car comme eux il n'admet que deux lobes à chacun des poumons (*c*).

Le cœur jouit d'une extrême sensibilité, aussi reçoit-il grand nombre de nerfs qui s'entrelacent diversement entr'eux & forment un plexus (*d*). Vidus réduit le nombre de ces nerfs à celui de cinq qui se soudivisent ensuite à l'infini. Le premier vient de la huitieme paire du côté gauche au-dessous du nerf recurrent du même côté. Le second & le troisieme viennent du côté gauche de la huitieme paire, & se portent à la baze du cœur, &c. Le quatrieme vient du nerf recurrent gauche, le cinquieme vient du côté droit, &c. (*e*). *Vesale* & *Fallope* avoient été beau-

(*a*) Pag. 277.
(*b*) Page 283.
(*c*) Pag. 289.
(*d*) Pag. 301.
(*e*) Primus incipit à magno ramo sinistri nervi sexti paris,

XVI. Siecle.

1561. VIDUS VIDIUS.

coup plus courts sur cet objet ; Charles Etienne, avec plusieurs des anciens, prétendoient au contraire que le cœur n'avoit point de nerfs. L'inspection des cadavres a convaincu les plus grands Anatomistes du contraire, & il est surprenant que *Riolan* n'ait pas été de leur avis, & qu'il ait adopté le sentiment de Charles Etienne.

Les tubercules des valvules décrits par *Arantius*, & qu'on lui attribue pour l'ordinaire, ont été connus de Vidus Vidius ; voici les propres paroles de l'Auteur : *Secundum foramen, cui in dextro ventriculo vena arterialis respondet, tres similiter membranas habet, ortas à membrana ipsum circumdante, & versùs ipsam venam arterialem procedentes, quarum qualibet in figuram semi circuli incipit a trunco venæ arterialis, ubi aliquantulum assurgit ; dein crassior reddita, dilatatur extra cor & aliquot* tubercula *exigit in sublimiori parte cordis impressa. Ab his tuberculis tres membranæ oriuntur, quæ nullibi inhærent vasi, præter quàm ad tubercula* (a). Notre Auteur ne leur donne pas, comme *Arantius*, la figure d'une pomme de pain : mais à cette particularité près, il les a aussi bien décrits, & on ne peut lui refuser dans cet histoire l'honneur de la découverte ; car je n'ai trouvé la description de ces éminences dans aucun des Auteurs dont j'ai parlé jusqu'ici. Ce que Vidus Vidius dit sur cet objet est fort clair, je suis surpris que M. *Morgagni* (b), qui a pour ainsi dire pesé à la balance le mérite des Auteurs, qui les a loués ou critiqués avec l'équité & la sagacité la plus grande, ait attribué à Arantius la gloire de cette découverte, au préjudice de Vidus Vidius qui vivoit près de cent

paulo infra initium recurrentis, unde reflectitur ad venam arteriosam sinistram, & ad propositum plexum ascendit. Secundus & tertius, à sinistro latere oriuntur illius plexus, qui in cervice efficit sextum par nervorum cerebri, & inde ad cordis basim, & proprie ad plexum descendit, interdum tamen non duplex est, sed simplex. Quartus, incipit a recurrente nervo sinistri lateris & simul cum secundo ac tertio descendit ad plexum. Quintus, & ultimus per dextrum latus fertur ; sumit autem duplex initium, unum tenuius ab externa parte illius plexus qui ex sexto nervosum par in cervice residet, p. 301.

(a) Pag. 303.

(b) Adversaria Anat. p. 22 & 23.

ans avant lui, & dont l'ouvrage a été publié dix ans avant le sien. XVI. Siecle.

Le cœur est entouré par les arteres & les veines coronaires; l'Auteur le décrit admirablement bien. Il a par-dessus sa baze deux sacs membraneux & musculeux, qu'on nomme oreillettes; c'est ainsi que parle notre Auteur: l'oreillette droite est plus grande que l'oreillette gauche; elles sont extérieurement polies & membraneuses; en dedans on apperçoit des trousseaux musculeux qui s'entrelacent mutuellement: ceux de l'oreillette droite sont plus gros & plus nombreux que ceux de l'oreillette gauche. 1561. VIDUS VIDIUS.

L'exposition que notre Auteur fait du cerveau, mérite d'être lue des vrais Anatomistes; selon lui ce viscere est plus grand dans l'homme, proportion gardée à la masse du corps (*a*), qu'il n'est chez les autres animaux. On voit, dit notre Auteur, sur le corps calleux, deux vaisseaux transparents remplis d'une liqueur limpide; *à lateribus superioris partis calloſi corporis duo quaſi rivuli per ſubſtantiam cerebri in longitudinem procedunt . . . . . hi pituitam ferunt* (*b*). L'Auteur a donné une description des plus exactes des ventricules, il a admis une séparation complette des ventricules antérieurs; cette cloison est en partie médullaire, & en partie membraneuse; *adeſt . . . . ſeptum quoddam medium à quo dexter ventriculus à ſiniſtro ſeparatur* (*c*).

Vidus a porté plus loin ses recherches, il a connu & décrit avec beaucoup de précision & d'exactitude le canal de communication du troisieme avec le quatrieme ventricule; il parle aussi, mais, à la vérité, d'une maniere vague & confuse, de la valvule de Vieussens. Je renvoye à l'original le lecteur curieux de s'instruire, je lui promets une abondante moisson de découvertes historiques: en lisant cette description anatomique, s'il a quelque connoissance de l'ordre chronologique des découvertes, il verra qu'on en attribue aux modernes un très grand nombre dont ils ne sont point les auteurs; il y trouvera dans

(*a*) Pag. 303.
(*b*) Pag. 311.
(*c*) Pag. 312.

XVI. Siecle.

le même chapitre une exacte deſcription des émiſſaires de *Sanctorini*.

1561. VIDUS VIDIUS.

Notre Auteur ſoutient ſon exactitude dans la deſcription des yeux ; les tuniques de l'humeur vitrée & de l'humeur cryſtalline y ſont décrites d'une maniere peu commune. Si je ne craignois de paſſer pour jaloux des progrès de mes contemporains, j'en renverrois pluſieurs à ce tribunal de juriſdiction, & ils y trouveroient la ſource, ſouvent même la copie de leurs prétendues découvertes. Suivant notre Auteur, le cryſtallin a des vaiſſeaux qui viennent de la partie poſtérieure du globe. M. *Albinus* n'a-t-il pas dit quelque choſe d'équivalent : j'avoue que la deſcription que M. Albinus nous a donnée de ces vaiſſeaux eſt ſupérieure à celle de Vidus Vidius ; mais je crois qu'il eſt de mon devoir, & j'eſpere que M. Albinus ne le trouvera pas mauvais, de rendre à Vidus Vidius ce qui lui appartient. M. *Morgagni* ne me ſaura pas auſſi mauvais gré, je l'eſpere, ſi je lui indique la deſcription des membranes, des humeurs cryſtalline & vitrée (*a*) ; il pourroit y trouver quelque choſe d'analogue à celle qu'il nous en a donnée (*b*). Je parle à des Savants, aux chefs des Anatomiſtes vivants, & je leur offre mes réflexions comme un hommage de l'eſtime que j'ai pour tous leurs ouvrages.

De l'organe de la vue, notre Auteur paſſe à l'examen de ceux de l'ouie, de l'odorat & du goût ; il y fait pluſieurs réflexions curieuſes : les ſinus du nez & la membrane pituitaire, fauſſement attribuée à *Schneider*, y ſont paſſablement décrits ; l'hiſtoire des dents contient quelques particularités utiles, mais on y trouve pluſieurs préjugés qu'il faut éviter ; on y lit entr'autres que les dents de lait n'ont point de racines (*c*), ce préjugé exiſte encore de nos jours chez le commun des Chirurgiens.

Les fameux Anatomiſtes modernes ſont revenus de cette erreur ; Mr. de *Senac* m'a fait préſent d'une piece où l'on apperçoit d'une maniere démonſtrative le contraire de ce que notre Auteur avance.

(*a* Elle ſe trove dans les pages 319 & 320.
(*b*) Adverſar. Anat. VI. p. 90.
(*c*) Pag 331.

D'après ce que je viens d'extraire sur l'Anatomie de Vidus Vidius, le lecteur sera à même d'en porter son jugement ; je l'exhorte cependant à le consulter, il y trouvera un grand nombre d'autres détails intéressants dans lesquels je n'ai pu entrer pour ne pas être trop long. L'Auteur a terminé son ouvrage par un recueil d'expériences qu'il a faites sur divers animaux vivants ; il a fait la ligature aux vaisseaux sanguins, & il a vu l'artere se tuméfier vers le cœur, & la veine vers les extrémités ; il a aussi observé que l'air ne pénétroit plus les poumons, dès que la poitrine étoit ouverte. Sa Chirurgie est exposée très au long, mais les découvertes qu'il a faites dans cet Art ne sont ni si nombreuses ni si intéressantes que celles dont il a enrichi l'Anatomie ; cette Chirurgie se trouve dans le troisieme volume de ses ouvrages. La premiere partie contient le Traité des plaies & des ulceres d'*Hippocrate*. La seconde le Traité des bandages de *Galien*, & la troisieme les instruments & machines d'*Oribase*.

XVI. Siecle. 1561. VIDUS VIDIUS.

Le même Auteur a aussi donné une traduction latine de la Chirurgie d'Hippocrate, je l'ai déja annoncée.

L'Histoire d'Antoine Saporta intéresse tous les vrais Médecins. Issu d'une famille qui cultivoit depuis long-tems la Médecine, il fut destiné en naissant à l'état de ses ancêtres, & reçut une éducation propre à faire éclore ses talens : il étoit petit-fils de Louis Saporta, premier Professeur en Médecine à Lerida, en Espagne, qui vint dans la suite s'établir à Avignon, après avoir pris ses degrés en Médecine à Montpellier. Il eut pour fils Louis Saporta second, qui se fit recevoir Docteur en Médecine dans la Faculté de Montpellier ; c'est de celui-ci que naquit Antoine Saporta, Chancelier de la Faculté de Montpellier. Il s'inscrivit (*a*) dans le registre des matricules le 12 Octobre 1521, & prit son bonnet de Docteur en 1531. M. Astruc prétend que dans ce tems le Cours des Etudes étoit beaucoup plus long qu'il n'est aujourd'hui. Dix ans après son Doctorat, Antoine

SAPORTA.

(*a*) Histoire de la Faculté de Montpellier par M. Astruc, pag. 241.

XVI. Siecle.

1561. SAPORTA.

Saporta fut admis au rang des Professeurs Royaux à la place de Gilbert Griffi que la mort venoit d'enlever, confrere de Rondelet, de Jean Schyron & de Jean Bocaud; il travailla avec eux en 1556 à la réparation de l'ancien Amphithéâtre. Quatre ans après cette époque, Saporta devint Chancelier de l'Université par la mort de Rondelet qui occupoit cette place; il en jouit treize ans avec l'applaudissement général de tous les Médecins. Il laissa un fils nommé Jean Saporta, qui embrassa, comme son pere, l'état de la Médecine. C'est de celui-ci que sont venus plusieurs Officiers au Présidial de Montpellier, au Bureau des Finances & à la Chambre des Comptes. M. Degrefeuille nous apprend dans son Histoire de Montpellier, que les Veissieres, aujourd'hui fameux par leur profond savoir dans la Jurisprudence, tirent leur origine de la maison des Saporta.

Après un exercice de la Médecine continué pendant cinquante ans avec le plus grand zele & l'approbation générale du Public, Antoine Saporta mourut à Montpellier en 1573. Henri de Gras, Médecin de Montpellier, établi à Lyon, trouva quelque-tems après dans la Bibliotheque de François Ranchin, Chancelier de l'Université de Montpellier, un manuscrit sur les tumeurs, qu'il fit imprimer sous le titre :

De tumoribus præter naturam libri quinque. Lugd. 1624 in-12.

L'Auteur a suivi dans cet ouvrage le même ordre que les Auteurs anciens qui ont écrit sur les tumeurs. Sa théorie est fondée sur les mêmes principes, & les indications curatives en sont déduites : il a cependant ajouté plusieurs observations qui lui sont particulieres; il y en a sur l'anévrisme, qui méritent la considération des gens de l'art (*a*). » L'anévrisme, » dit-il, intéresse quelquefois les parties extérieures, » comme les mains, les pieds, & les parties qui sont » près de la gorge & des mamelles; il attaque aussi » les arteres intérieures ..... c'est ce que j'ai vu

(*a*) Pag. 117.

» ſurvenir l'an 1554. Un homme qui avoit paſſé la » plus grande partie de ſa jeuneſſe dans des voyages » pénibles, & qui s'étoit beaucoup adonné à la boiſ- » ſon des vins les plus forts, ſe plaignit vers la » cinquantieme année de ſon âge d'une difficulté de » reſpirer, d'une palpitation du cœur très incommo- » de..... Quelque tems après il ſentit une » douleur ſous l'omoplate gauche, au-deſſous de » laquelle il paroiſſoit une tumeur avec pulſation » qui cédoit au tact lorſqu'on la preſſoit, & qui » reprenoit ſon ancien état dès qu'on ceſſoit de la » comprimer; à ces ſignes je ne doutai pas que ce ne » fût un anévriſme, & portai un prognoſtic des plus » fâcheux..... on appella en conſultation deux » Médecins qui furent d'un avis contraire, &c. Le » malade mourut quelque tems après; l'ouverture du » corps juſtifia la vérité de mon diagnoſtic; il ſor- » tit de la tumeur une grande quantité de ſang, & » nous vîmes une des arteres intercoſtales extrême- » ment dilatée; il y avoit du ſang épanché entre les » muſcles intercoſtaux, & la côte & la vertébre voi- » ſine nous parurent cariées ». Cette obſervation eſt d'autant plus intéreſſante, qu'elle a été faite dans un tems que l'on ouvroit très peu les cadavres, & qu'elle eſt d'ailleurs très détaillée.

XVI. Siecle.

1561. SAPORTA.

Cette obſervation ſur les anévriſmes n'eſt pas la ſeule qu'on trouve dans cet ouvrage: Saporta parle d'un autre ſurvenu à l'aorte aſcendante qui avoit carié trois vertébres, & dont le ſang avoit tellement dilaté l'aorte qu'elle avoit la groſſeur du poing (*a*). L'Auteur blâme un Chirurgien de Montpellier d'avoir ouvert un anévriſme croyant ouvrir un œdème: il ſurvint, ſuivant Saporta, une ſi grande hémorrhagie qu'on ne put l'arrêter, quelques moyens qu'on ait employés. Saporta ajoute qu'on voyoit l'artere ſe contracter & ſe dilater, &c. On trouvera dans l'ouvrage pluſieurs autres cas à-peu-près pareils: Saporta regarde comme des ſpécifiques contre l'anévriſme commençant, » les emplâtres aſtringens » que l'on fait avec l'écorce de grenade, l'acacia,

(*a*) Page 180.
(*b*) Page 181.

XVI. Siecle. » l'hypocisthis, le gallium, les roses, les feuilles
» de coudrier, les baies & feuilles de myrthe, l'é-
1561. » corce de pin, la terre sigillée de Lemnos, l'aloës;
SAPORTA. » la pierre hématite, la mâne, & l'écorce d'encens ».
Cet emplâtre astringent est fort compliqué, il se ressent du tems auquel il a été inventé. A l'usage de ce topique, notre Auteur recommande de joindre celui d'un bandage compressif, & si ces secours ne suffisent pas, d'en venir à l'opération Chirurgicale. Saporta en indique la manœuvre, elle est la même que celle qu'Ambroise Paré a décrite dans son ouvrage.

Pleinement convaincu de l'utilité d'ouvrir les cadavres, Saporta ne perdit aucune occasion de rechercher la cause des maladies dans l'intérieur des organes. Il parle d'une tumeur scrophuleuse placée à la partie antérieure & droite du col, proche de la clavicule droite, qui occasionna la mort à un sujet par la compression continuelle qu'elle exerçoit sur les vaisseaux axillaires; la tumeur étoit si dure qu'on ne pouvoit la couper avec un rasoir, & l'on trouva dans le bas-ventre & près du diaphragme une tumeur scrophuleuse d'une grosseur excessive, remplie de pus & qui poussoit le diaphragme vers le haut de la poitrine.

Le même Auteur parle d'une hydropisie ascite survenue à une jeune paysanne d'environ vingt-deux ans, dont les eaux coulerent d'elles mêmes par l'ombilic (*a*). On lit encore dans le même Chapitre de cet ouvrage l'Histoire d'une dame qui mourut pendant l'opération de la paracenthèse: les eaux coulerent en fort grande abondance, & l'Auteur attribue la cause de la mort à une trop prompte & trop grande évacuation du liquide qui étoit épanché dans la capacité du bas-ventre: il auroit souhaité qu'on l'eût vuidée peu à peu & à plusieurs reprises, & non pas dans une seule & même fois (*b*).

Il parle d'un cancer à la verge survenu à un vieillard octogenaire, que Guillaume *Lautier*, Chirurgien

(*a*) Pag. 371.
(*b*) Pag. 372.

de Montpellier guérit par l'amputation (*a*).

XVI. Siecle.

Saporta étoit entierement convaincu de l'utilité des frictions mercurielles : il preſcrit de faire l'onguent mercuriel avec l'euphorbe, la graiſſe & le mercure, & divers autres ingrédiens, comme réſines & gommes, &c. l'Auteur en varie la quantité & l'eſpece ſelon les divers cas ; cependant il reconnoît dans le mercure une qualité ſpécifique contre le mal vénérien ; *cæcantur*, dit-il, *& hallucinantur qui hunc peſſimum morbum ſine hydrargiro depellere ſcribunt* (*b*). Il blâme ceux qui épuiſent leurs malades à force de les faire ſaliver, &c. &c. Voilà à-peu-près ce qu'on trouve d'intéreſſant dans cet ouvrage & qui ait du rapport avec l'objet que je traite. Le livre de Saporta eſt écrit avec ordre, clarté & préciſion ; le ſtyle ſans en être trop relevé, eſt aſſez agréable, & on reconnoît la probité de l'Auteur dans ſa diction : Saporta cite les témoins oculaires de ſes obſervations, & rapporte le nom de ceux qui ont reclamé ſon ſecours dans différentes circonſtances.

1561. SAPORTA.

LEMNIUS.

Lemnius (Levinus), né à Ziriczée, Bourg de la Zélande, l'an 1505, étudia en Médecine à Louvain, & y paſſa Docteur. Orné de ce grade, il revint dans ſon pays où il exerça long-temps ſa profeſſion avec beaucoup de célébrité. Les Auteurs lui accordent une grande facilité de parler & d'écrire. Il ſe maria & eut un fils nommé Guillaume Lemne qui ſe rendit célebre dans la Médecine par pluſieurs ouvrages : cependant après pluſieurs années de mariage, il devint veuf ; il ſe fit Prêtre, & fut Chanoine de Ziriczée. Nous avons de lui pluſieurs ouvrages ſur divers objets. Voici ceux qu'il nous importe de connoître.

De conſtitutione corporis. Antuerp. 1561, *Erfurt.* 1582, in-8°. *Francofurti* 1596, in-16. 1604, 1619, in-12.

De occultis naturæ miraculis, ac variis rerum documentis, libri quatuor. Antuerp. 1564 in-8°. *Coloniæ* 1573, 1581, in-8°. *Steimmannum* 1588. *Francofurti* 1591, in-16. 1604, 1611, in-12. *Lugduni Batavorum* 1666, in-12.

(*a*) Pag. 537.
(*b*) Pag. 467.

XVI. Siecle.

1561. LEMNIUS.

On trouve dans le premier quelques explications physiologiques des fonctions animales. L'Auteur recherche la cause des divers tempéramens & des différentes affections des hommes. Il fait un portrait de ceux qui vivent dans les principales parties de l'Europe. Les Allemands sont, selon lui, peu industrieux, peu rusés & peu belliqueux (*a*). Les Hollandois sont nonchalans, hébétés, peu propres aux arts; & comme ils sont extrêmement gras, ils ont peu de mémoire, &c. Les habitans de la Zélande ont l'esprit subtil; ils sont prudens, industrieux; aiment & entendent les affaires, & sur-tout le commerce sur mer, &c. Les Flamands ont leur esprit fait à l'invention. Les habitans du Brabant sont enjoués, polis dans leur conversation. Les Italiens sont vifs & l'emportent sur ceux des autres nations par leur génie & par leur adresse; ils ont une mémoire prodigieuse, & sont extrêmement vindicatifs & conservent leur colere longues années. Les Anglois manquent communément d'éducation; mais ils sont ordinairement propres aux arts, &c. &c. Les Espagnols sont plus traîtres & plus vindicatifs que les Italiens; ils épousent ordinairement le parti des femmes; ils sont par eux-mêmes extrêmement propres aux sciences; mais peu s'y adonnent par la mauvaise constitution du gouvernement. Les François ont l'esprit vif, le jugement sain, beaucoup de facilité pour s'exprimer, & fertiles en épithetes & en inventions; du reste légers, inconséquens; ils sautent, gambadent; ils gesticulent par-tout où ils se trouvent, &c. &c.

On voit par ce passage qui contient quelques particularités, & que j'ai rapporté par la singularité du fait, que l'Auteur a plus étudié le moral que le physique des hommes. Il y a apparence qu'il a composé cet ouvrage étant Prêtre. Son état de Chanoine lui laissoit assez de loisir pour s'occuper à de pareils objets.

Dans son ouvrage *De occultis naturæ miraculis*, Lemnius entre dans plusieurs explications physiologiques. Il n'y a point de puérilités & de fables ri-

(*a*) Pag. 15. édit. Anv. 1561.

ticules qu'il n'ait rapportées. Il y parle de femmes devenues enceintes par le seul regard des corbeaux (*a*). Je n'ai pu me procurer cet ouvrage ; & le jugement que Mr. de Haller en porte, ne m'engagera pas à faire des recherches pour me le procurer. XVI. Siecle. 1561. LEMNIUS.

Comme dans une histoire il convient de donner une idée des bons & des mauvais livres, j'espere que le lecteur ne me saura pas mauvais gré des détails que je me suis permis sur Levinus Lemnius.

Hall (Jean), Chirurgien de Londres, est l'Auteur du traité suivant (*b*). HALL.

A very fruitful and necessary brief Work of Anatomy, or dissection of the body of man compendiously showing the natures forms and ofices of every member, from the head to the feet, with a commodious order of notes leading an guiding the Chirurgeons hand from all offence and error in Reght way of perfect and cunning operation, compiled in three treatises more useful and profitable than any heretofori in the ENGLISH *tongue published Londini* 1561, 1565, in-4°. page 96.

On trouve encore cet ouvrage à la fin des œuvres de Lanfranc, publiées en Anglois.

Phædron (Georges), sectateur zélé de Paracelse, est l'auteur d'un traité intitulé : 1562. PHÆDRON.

Chirurgia minor, seu omnium viscerum perfectæ curationis methodus. Basil. 1562, in-4°.

Venusti (Antonie Marie), Auteur Italien, qui a publié un traité qui a pour titre : VENUSTI.

Discorso generale intorno alla generatione, al nascimento degli huomini. Venegia 1562, in-8°.

Je n'ai point vu cet ouvrage ; Mr. de Haller dit qu'il est rempli de réflexions théologiques & théoriques, &c

Douglas parle ici d'un certain Carvinus de Montauban, qui a publié en 1562 un dialogue sur la saignée. Je n'ai rien trouvé dans cet ouvrage qui puisse mériter à l'Auteur une place parmi les Anatomistes. CARVINUS.

Crassus (Jerome), disciple de Fallope, étoit Doc- CRASSUS.

(*a*) Haller, Meth. p. 504.
(*b*) Douglas, Bibliog. Anat. specimen, p. 126.

XVI. Siecle. teur en Chirurgie (*a*), & vivoit en Italie vers l'an 1560. Nous avons de lui plusieurs traités sous les

1562. titres suivans.

CRASSUS. *De tumoribus præter naturam tractatus. Venetiis* 1562, in-4°.

De calvariæ curatione tractatus duo. Venetiis 1560, in-8°.

De solutione continui tractatus. Venetiis 1563, in-4°.

De ulceribus tractatus. Venetiis 1566, in-4°.

De cauteriis, sive de ratione cauterisandi. Uticæ 1598, in-8°.

Cet ouvrage ne contient rien de particulier, qui mérite l'attention du Chirurgien. L'Auteur divise les tumeurs en autant d'especes qu'il croit qu'il y a d'humeurs différentes dans le corps humain. Ainsi il y a des tumeurs biliaires, sanguines, flegmatiques, &c. Il part de cette explication pour établir différens préceptes curatifs. L'Auteur les a très bien déduits de ses prémisses, car ils valent aussi peu. Les traités des plaies & des ulceres ne sont pas plus parfaits. L'Auteur faisoit un grand usage des sutures, & pansoit très fréquemment les ulceres : ce qui est opposé aux regles de la bonne Chirurgie.

Son traité des cauteres est un extrait de celui d'Oribase, & son traité sur les fractures du crâne contient plutôt les idées d'autrui que les siennes.

PUTEUS. Puteus (François), Médecin, de Verceil, fut un défenseur des plus zélés des ouvrages de Galien ; il écrivit un livre injurieux contre Vesale. Mr. de Haller (*b*) soupçonne qu'il fut sollicité par Fossanus, Médecin du Roi d'Espagne.

Apologia pro Galeno in Anatome examen contra Andream Vesalium, cum præfatione in quâ agitur de Medicinæ inventione. Venet. 1562, in-8°.

(*a*) On nomme en Italie Docteur en Chirurgie les Médecins qui exercent spécialement la Chirurgie ; à l'Hôpital de Boulogne c'est toujours un Médecin qui y pratique la Chirurgie Valsalva, & Molinelli ont occupé en dernier lieu la place de premier Chirurgien ; on doit cependant bien les distinguer des simples Chirurgiens.

(*b*) Pag. 502. Meth. stud.

Cet ouvrage eſt écrit en termes emphatiques & peu expreſſifs. Puteus ſe récrie de ce qu'on donne une trop grande liberté aux Auteurs de faire imprimer leurs ouvrages, quelque corrects qu'ils puiſſent être. Il auroit ſouhaité qu'on eût porté ſes principales découvertes, dans un édifice public, ſur des tableaux particuliers, comme on faiſoit autrefois dans l'Iſle de Cos (*a*). Si un tel ordre eût été obſervé, l'ouvrage de Veſale, continue Puteus, n'auroit pas vu le jour. Cet Auteur, dit-il, a écrit un volume immenſe ſur l'Anatomie, ſans avoir aucune connoiſſance de ſon art, & a critiqué ſans aucun égard Galien, ce prince de la Médecine, dont il étoit incapable de ſentir les beautés.

XVI. Siecle. 1561. PUTEUS.

Après une telle ſortie de Puteus contre le prince des Anatomiſtes, le lecteur comprendra que cet ouvrage a été dicté par la baſſe jalouſie qui trouve les meilleures actions répréhenſibles. L'ouvrage de Puteus eſt rempli d'invectives groſſieres, d'inſultes mal fondées, & ne contient rien que des détails froids & ſtupides. Mr. de Haller (*b*) a caractériſé ce livre d'*inutile opus*.

(*a*) Pag. 1.
(*b*) Pag. 504.

XVI. Siecle.

1563.

CHAPITRE XVII.

DES ANATOMISTES QUI ONT VÉCU depuis Euſtache juſqu'à Arantius.

EUSTACHE.

EUSTACHE.

EUSTACHE (Barthelemi), l'un des plus ſavans & des plus ingénieux Anatomiſtes, naquit à San-Severino, Ville de la Marche d'Ancone. On ne ſait pas poſitivement le temps de ſa naiſſance : il y a lieu de croire que ce fut vers les premieres années du ſeizieme, ou les dernieres du quinzieme ſiecle que cet homme immortel reçut le jour. Il fit ſes études à Rome, & ſe diſtingua parmi ſes condiſciples. Entraîné par goût à l'étude de l'Anatomie, il prit l'état de Médecin, s'y diſtingua bientôt. L'Anatomie fut cependant la partie à laquelle il s'adonna le plus ; & à peine cultiva-t-il cet art, qu'il y donna des marques de ſon profond ſavoir. On le nomma Profeſſeur au College romain, & il remplit ce poſte avec tant de dignité, que toutes les Univerſités voiſines en furent jalouſes. Le Cardinal d'Urbin le prit pour ſon Médecin, & lui conſerva ſa place lorſqu'il fut élu Pape. Ces titres n'éloignerent point Euſtache de l'Anatomie ; au contraire, il s'y livra tout entier tant qu'il vécut. Il n'étoit jamais plus content que lorſqu'il pouvoit diſſéquer quelque animal pour faire une application de ſes recherches au cadavre de l'homme qu'il ne perdit jamais de vue. Euſtache a laiſſé des ouvrages ſur l'Anatomie qui paſſeront à la poſtérité la plus reculée. Il a publié de ſon vivant ſes opuſcules : c'eſt dans cet ouvrage qu'il promet de donner une hiſtoire complette de l'homme en planches gravées ſur le cuivre, il dit même avoir preſque fini ce grand travail. Ces planches ont été long-temps attendues des ſavans ; par une fatalité inconcevable, elles s'étoient égarées. Ce ne fut qu'après

plus

plus de cent cinquante ans qu'elles furent retrouvées. Le Pape Clément XI en fit préſent à Lanciſi ſon premier Médecin. Celui-ci, à la ſollicitation de M. Morgagni & de Fanton, les publia en 1712. Nous rendrons compte dans la ſuite des diverſes éditions de cet ouvrage & des beautés qu'on y trouve. Euſtache avoit encore compoſé un grand ouvrage qui avoit pour titre, *De controverſiis Anatomicorum.* Cet ouvrage s'eſt égaré ſans qu'on en puiſſe ſavoir la cauſe.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

Les ouvrages qu'Euſtache a laiſſés ſont :

Opuſcula Anatomica. Venetiis 1563, 1564, in-4°. 1574 & 1653. *Lugd. Batav.* 1707. *Delphis* 1726.

Tabulæ Anatomicæ clariſſimi viri Bartholomæi Euſtachii, quas è tenebris tandem vindicatis & ſanctiſſimi Domini Clementis XI Pont. max. munificentia dono acceptas, præfatione notiſque illuſtravit Jo. Maria Lanciſius, intimus Cubicularius & Archiater Pontificis. Romæ 1714, in-fol. *Genevæ* 1717, in-fol. Cette édition eſt mauvaiſe. M. de Haller en défend la lecture. *Amſtelod.* 1722, in-fol. *Romæ* 1728, in-fol. *Romæ* en 1740. Cajetan Petriot, Médecin & Chirurgien, a publié cette édition, & y a ajouté quelques remarques que M. de Haller n'a point approuvées. Il y en a une autre édition à *Leide* en 1744, in-fol. Cette édition eſt la plus correcte de toutes; elle a été donnée par M. Albinus qui a fait graver les planches avec beaucoup de ſoin, & qui y a ajouté des notes intéreſſantes; elles ſont pour la plupart tirées des ouvrages même d'Euſtache. Ce n'eſt que lorſque cet Auteur n'avoit rien écrit qui pût éclairer ſur ſes planches, que M. Albinus a fait uſage de ſon propre ſavoir.

Nous donnerons l'extrait de chacun de ces ouvrages, afin de mettre le lecteur de cette hiſtoire à portée de juger du mérite ſublime & diſtingué de leur Auteur. Euſtache embraſſe peu d'objets dans ſes opuſcules; il y traite d'abord des reins, enſuite des os, de la veine azigos, de la veine profonde du bras, des mouvemens de la tête, & enfin termine ſon livre par l'expoſition des dents. Ces parties du corps humain n'étoient rien moins que connues avant

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

Euſtache, ou bien les Auteurs n'en avoient preſque point parlé, ou s'ils en avoient donné l'expoſition, c'étoit ſur les animaux qu'ils avoient fait leurs recherches. Veſale, grand par tant d'objets, fut le premier à tomber dans cet inconvénient; au lieu des reins humains, il avoit toujours fait ſes recherches ſur ceux des chiens. Euſtache lui a fait ce reproche.

L'hiſtoire des reins eſt traitée fort au long dans les ouvrages d'Euſtache. Cette expoſition ſeule, ſi elle étoit imprimée à part, feroit un traité particulier aſſez ample. On y voit d'abord tous les objets repréſentés dans ſix planches particulieres, faites avec beaucoup d'art & d'induſtrie. Leur grandeur, leur poſition, leur connexion aux vaiſſeaux ſanguins, y ſont exprimées. Cependant Euſtache n'a pu en tout ſe garantir de l'erreur; il a multiplié ſans raiſon les vaiſſeaux qui abordent aux reins. Les arteres & veines qu'il fait rétrograder des vaiſſeaux iliaques aux reins, ſont des êtres de raiſon.

La figure du rein eſt ſemblable à celle d'un haricot (*a*). Euſtache s'eſt le premier ſervi de cette comparaiſon; elle eſt encore adoptée de nos jours par nos Anatomiſtes (*b*). Les reins de l'homme, continue-t-il, ſont plus longs que larges; leur extrémité ſupérieure eſt plus groſſe que l'inférieure; ils ſont applatis en devant & en arriere: cependant l'applatiſſement poſtérieur eſt plus grand que l'antérieur; leur bord interne qui répond à la colomne vertébrale, eſt échancré, & c'eſt dans cette échancrure que les vaiſſeaux ſanguins pénetrent dans les reins. Au-deſſous de cette échancrure paroiſſent deux légeres éminences. On voit de pareilles boſſelettes vers le grand contour. La ſurface extérieure du rein eſt aſſez liſſe & polie. Notre Auteur blame Ariſtote d'avoir dit qu'elle étoit garnie d'éminences & de cavités, comme le ſont les reins des bœufs & des ours.

Les reins ne ſont point compoſés d'une ſeule ſubſtance homogêne. On y obſerve, dit Euſtache, trois ſubſtances diſtinctes les unes des autres. L'ex-

(*a*) Pag. 31. Opuſcula Anatomica. Venetiis, in-4°. 1564.
(*b*) Winſlow, ſur la ſtructure des reins.

térieure est rougeâtre dans l'homme, blanchâtre dans plusieurs animaux, comme dans les chiens; elle s'enfonce dans le rein afin de soutenir les différens vaisseaux. Pour remplir ces usages, elle est ferme & compacte; & si l'on s'en tient au témoignage des sens, elle est charnue ou glanduleuse (*a*). La thyroïde est de toutes les glandes celle qui a, selon Eustache, le plus de ressemblance avec le rein.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

Au-dessous de cette substance rougeâtre & corticale se trouvent plusieurs vaisseaux qui forment la substance tubuleuse. Ces vaisseaux composent divers faisceaux qui s'ouvrent dans des goulots particuliers. La substance mammelonée est formée de ceux-ci. A l'extrémité de chaque production interne de la substance corticale se trouve une petite caruncule en forme de couvercle (*b*), & c'est dans cette caruncule que sont logés plusieurs petits vaisseaux capillaires. Eustache est le premier qui les ait découverts; c'est par le moyen de ces canaux qu'il croit que l'urine est filtrée dans les reins, *per quos non dubito*, dit-il, *lotium in urinarii meatûs ramos percolari* (*c*).

Dans l'intérieur de ces trois substances serpente un nombre prodigieux d'arteres & de veines, qui sont les rameaux des vaisseaux émulgens. Eustache les décrit fort au long. Je ne le suivrai point dans ses détails, j'ai déja traité cette matiere précédemment.

Les reins sont recouverts par deux fortes membranes; la plus interne est strictement adhérente au rein; elle s'enfonce dans plusieurs endroits, en encompagnant les vaisseaux; la membrane extérieure est plus ample que l'interne, & n'adhere au rein par aucun de ses points; elle renferme une certaine quantité de graisse. Les anciens lui attribuoient une structure & un usage particulier. Eustache s'éleve

(*a*) Est autem hæc substantia, si sensus judicium seq i volumus, carnea, densa, admodum solida atque dura, & inter glandulas à non paucis autoribus annumeratur, pag 28.

(*b*) Ibi enim caruncula quædam glandulam referens est, cuique horum ramorum extremo instar operculi circumposita, pag. 41.

(*c*) Pag. 42.

XVI. Siecle.

1563.

DUSTACHE.

fortement contre leur sentiment. Il n'apperçoit dans cette graisse aucune qualité particuliere, & qui doive la faire distinguer de la graisse ordinaire.

Par-dessus tout cet appareil, & de chaque côté, se trouve un glande dont les anciens n'ont eu aucune connoissance ; Eustache l'a le premier découverte sans lui donner de nom particulier. Selon cet illustre Anatomiste, cette glande est placée sur la partie supérieure du rein vers le bord qui répond à la veine-cave (*a*) ; elle adhere fortement au diaphragme par un repli du péritoine : ce qui fait, dit-il, que très souvent l'on sort les reins du bas-ventre sans ôter cette glande. Sa substance & sa figure ont communément de l'analogie avec celles des reins ; cependant cette glande est quelquefois plus applatie qu'elle n'a coutume d'être, & pour lors elle a plûtôt la forme du placenta que du rein ; sa longueur naturelle, qui est deux fois plus grande que sa largeur, est de deux travers de doigt, & elle est médiocrement épaisse. Ces dimensions ne sont pas constantes ; il y a des sujets qui ont ces glandes plus grosses que d'autres ; non seulement elles varient de sujet à sujet, mais encore les glandes de chaque sujet n'ont pas de chaque côté une égale grosseur : Eustache a cependant observé que la glande rénale droite étoit communément plus grosse que la gauche. Il n'entre pas dans de plus longs détails à ce sujet, & laisse donc, comme on voit, un grand nombre d'objets à découvrir. J'en rendrai compte dans la suite, principalement en donnant l'histoire de M. Duvernoy, savant Anatomiste de Petesbourg.

Les glandes d'Eustache ne sont pas les seules parties exposées à des variations ; les reins eux-mêmes n'ont pas toujours, selon notre Auteur, la même figure, la même structure, ni la même position ; quelquefois ils ne sont pas en égal nombre. Eustache dit qu'il y a des sujets qui ont les reins plus gros, moins élevés, moins denses, & d'une couleur différente. Il en a vu qui avoient trois reins, & il cite un Auteur qui n'en trouva qu'un. La position respective

(*a*) Utrique reni in eminentiori ipsorum regione, quæ venam cavam spectat, p. 36.

des deux reins n'eſt pas la même dans tous les ſujets ; on en voit qui ont le rein droit plus élevé que le gauche, quoique naturellement il ſoit placé beaucoup plus bas : ce qu'il y a de remarquable & qui pourroit induire en erreur ſur leur poſition, c'eſt que quelquefois le rein qui eſt placé le plus bas, reçoit, dit Euſtache, les vaiſſeaux émulgens de plus haut de l'artere aorte & de la veine-cave, que le rein qui eſt plus élevé. Les reins ſont fixés par divers replis du péritoine à pluſieurs parties du bas-ventre, au diaphragme, à l'inteſtin colon, & à quelques autres parties voiſines ; le droit adhere encore au foie le gauche à la rate.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

L'urine filtrée dans le rein eſt portée à la veſſie par l'uretere. Ce n'eſt point, dit Euſtache, comme le croyoient les anciens, un ſeul & unique canal. En pénétrant dans la ſciſſure du rein, l'uretere ſe diviſe dans l'homme en trois petits goulots, le ſupérieur, le moyen & l'inférieur. Le premier & le dernier, dès qu'ils ſont parvenus dans le rein, ſe diviſent en trois canaux ſubalternes ; le moyen ne ſe diviſe qu'en deux (*a*) : ces canaux ſecondaires, provenant des trois canaux primitifs, ſe ſous-diviſent de nouveau en autant de canaux : ces derniers s'élargiſſent en forme d'entonnoir, dont la partie la plus évaſée reçoit l'extrémité d'une des caruncules qui contiennent chacune un faiſceau de vaiſſeaux capillaires ; j'en ai parlé un peu plus haut, &c. . . L'uretere n'eſt formée que d'une ſeule tunique, dont les filamens qui ſont très ſerrés, ſont placés longitudinalement. Ces canaux, dit Euſtache, vont des reins à la partie inférieure & poſtérieure de la veſſie, & la percent obliquement. Il détaille fort au long les effets d'une telle inſertion. Cependant Mundinus a fait là-deſſus les mêmes remarques, & je ſuis ſurpris qu'Euſtache ne l'ait point cité.

Les Anatomiſtes qui avoient précédé Euſtache, n'avoient point admis des nerfs dans les reins, ou tout au plus avoient-ils parlé d'un ſeul. Euſtache relève avec raiſon cette faute d'Anatomie ; il aſſure

(*a*) Pag. 76.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

qu'il y a plusieurs nerfs dans les reins qui viennent du plexus mésentérique (*a*). Il donne une très exacte description de ce plexus Ceux qui en ont attribué la découverte à Vieussens pourront consulter l'ouvrage que j'analyse.

Voila à peu de chose près l'extrait de ce qu'Eustache a dit de particulier sur la structure des reins : il est entré dans de fort longs détails sur leurs usages, ou sur les parties qui les composent. Je ne le suivrai pas plus long-temps pour ne point sortir de mon objet.

Le précepte qu'il donne sur la préparation anatomique des viscères, caractérise le plus grand homme ; il force pour ainsi dire la nature à se dévoiler ; tantôt il examine ce qu'il y a de particulier dans le rein dans les différens âges de la vie ; tantôt il compare les reins de l'homme à ceux de divers animaux ; quelquefois pour avoir des connoissances plus exactes sur la structure des parties, il combine l'état sain avec l'état malade ; en réfléchissant sur les différentes altérations que les maladies produisent dans les viscères, il trouve dans la mort même les moyens de connoître la structure des viscères dans l'état vivant (*b*).

Les reins de l'ours sont composés d'un nombre prodigieux de lobules ; on apperçoit sur la surface extérieure des reins du veau nombre d'inégalités : les enfans ont aussi les reins inégaux & raboteux ; au lieu que dans l'adulte la substance de reins est

(*a*) A varia, complicatione nervorum, quæ fit circa principia arteriarum mesenterii, pag 80.

(*b*) Sin corpora eorum qui aliquo morbo interempti sunt, dissecentur ; morborum causæ, & commoda medendi ratio explorabitur. Quod si brutorum etiam tunc viventium sectio accedat, licebit earum particularum quæ sensuum judicio subjiciuntur, actiones & usus intueri. Maxime autem interest uno tempore administrationis modum in horum trium corporum sectione docere ; & morborum qui aperto cadavere oculis cerni possunt, meminisse ; atque de his quæ ad artis exercitationem spectant, sæpe admonere ; ut unusquisque eorum aspectu, quæ mihi usu venit ut viderem, & cognitione affectus, ad investigationem mirabilium naturæ operum inflammetur : omnemque industriam ac solertiam adhibeat quò multò plura ipse ac meliora excogitet, inveniat, & adjiciat, pag. 128.

unie, polie & très compacte. Tout étoit devenu problématique. Du temps d'Euſtache, certains Auteurs vouloient faire revivre le ſentiment d'Aſclepiade qui nioit que les ureteres s'ouvriſſent dans la veſſie. Euſtache leur en a prouvé la communication avec ce viſcere, par une expérience bien ſimple. Il lia le col de la veſſie & ſouffla dans l'uretere par le moyen d'un tuyau d'une plume à écrire : l'air diſtendit la veſſie ; & ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'il ne put revenir ſur ſes pas, à cauſe de l'inſertion oblique des ureteres dans ce viſcere (*a*). En dépouillant les morts pour enrichir les vivans, Euſtache a appris que la ſubſtance des reins étoit quelquefois ferme, d'autres fois molle, & que leur ſurface extérieure prenoit différentes couleurs ; fréquemment c'eſt le rouge qui prédomine ; quelquefois c'eſt un noir obſcur ; d'autres fois un noir plus pâle ; ſouvent on les trouve blanchâtres. Par état de maladie, la ſurface extérieure préſente à l'Anatomiſte nombre d'inégalités remplies de pus ; Euſtache les nomme tubercules purulens. Les Auteurs modernes connoiſſent aſſez ces différens degrés d'altérations ; mais voici quelques cas qui méritent leur attention. Dans le premier il s'agit d'un emphyſême qu'on trouva dans le cadavre d'une Dame romaine morte à la ſuite de ſes couches (*b*). La graiſſe, qui remplit des uſages ſi eſſentiels à la vie, peut pécher par ſon défaut comme par ſon excès. Euſtache a vu des concrétions graiſſeuſes épaiſſes & ſolides qui comprimoient les reins & altéroient leurs fonctions : *pinguedinem adeo concretam ac duram aliquando inveni, ut lapidis duritiem ferè æquaret, quâ pinguedine renes obſtrui, & conſtringi, ac plurimum imminui, ſicut non ſemel vidi* (*c*). Notre illuſtre Anatomiſte a diſſéqué nombre de perſonnes mortes à la ſuite des pierres contenues dans la veſſie ; il en a diſſéqué pluſieurs qui avoient

XVI. Siecle.

1563. EUSTACHE.

(*a*) Pag. 141.

(*b*) Pag. 143. Sub quorum propria membrana tantum flatûs collectum erat, ut videretur à ſubjectâ carne prorſus ſeparata, adeoque turgida ac diſtenta, ut magni tumoris ſpeciem primo intuitu referret.

(*c*) Eodem loco.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

leurs calculs dans les ureteres, & il a trouvé les reins en bon état. Il a conclu de cette obſervation, que les reins n'étoient point altérés toutes les fois qu'on avoit la pierre. Lorſqu'il a trouvé des calculs dans les reins, dont la groſſeur n'étoit point exceſſive, il n'a entrevu qu'une ſimple dilatation dans les canaux : ce qui l'a fait conclure que les pierres pouvoient très bien commencer à ſe former dans les reins, ſans que leur ſtructure & leur organiſation en fuſſent dérangées (*a*) ; ceux qui ont ſoutenu le contraire, ſont dans l'erreur, ajoute notre célebre Anatomiſte.

Les choſes les plus rares ſe trouvent dans le même ouvrage ; en voici une qui mérite une extrême conſidération. Il y a quelques années, dit Euſtache, qu'un jeune homme ſe plaignit d'une vive douleur à un des reins. Il mourut peu de temps après, ſans avoir eu la moindre difficulté d'uriner, ſans que la qualité & quantité de l'urine en fuſſent altérées en aucune maniere (*b*). Malgré le ſentiment des Médecins, je ſoutins, c'eſt toujours Euſtache qui parle, qu'il y avoit un rein d'obſtrué, & que l'autre étoit ſain. On ne fut point de mon avis. L'ouverture du cadavre nous apprit que nous nous étions tous trompés dans nos jugemens. Nous trouvames dans le rein où le malade avoit rapporté toutes ſes douleurs, un calcul oblong & gros, ayant au milieu un trou par où l'urine avoit continué de couler dans la veſſie comme à ſon ordinaire. La nature a des reſſources admirables & inconnues aux meilleurs Phyſiciens, pour ſe délivrer des matieres qui la ſurchargent. L'obſervation qu'Euſtache rapporte en eſt une preuve des plus convaincantes.

Euſtache tire pluſieurs conſéquences des ouvertures des cadavres qu'il faiſoit, & par-tout il donne des marques de ſon génie ſupérieur ; tantôt on le voit Anatomiſte, & tantôt il ſe montre praticien.

(*a*) Pag. 144. Lapides non modo in renum ſinu contineri, verum etiam in ipſorum ſubſtantiâ reperiri compertum habeo, hinc que expelli poſſe non dubito, vaſe etiam, quod ſinum effecit non rupto nec diviſo.

(*b*) Pag. 145.

éclairé & accoutumé à mettre en exécution chez le malade la plupart des préceptes qu'il déduiſoit dans ſon amphitéatre des diſſections anatomiques. XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

On peut, dit notre Auteur, s'aſſurer ſur l'animal vivant que l'urine coule des ureteres dans la veſſie, & qu'elle ne peut plus refluer de ce viſcere dans les ureteres. Pour ce faire, prenez, dit Euſtache, un chien vivant que vous lierez ſur la table d'une maniere convenable; ouvrez-lui le bas-ventre, liez les ureteres pour un inſtant, vous verrez l'urine ſe ramaſſer au-deſſus de la ligature, & diſtendre ce canal; lâchez tout d'un coup la ligature, l'urine coulera dans la veſſie & ne refluera en aucune maniere dans l'uretere, quoique vous comprimiez le canal de l'uretere pour l'empêcher de ſortir de ce viſcere (*a*).

Euſtache a fait dans l'oreille les découvertes les plus importantes; c'eſt lui qui a le premier connu le canal qui s'ouvre d'un côté dans le tympan & de l'autre dans les arrieres narines. Il a décrit le muſcle du marteau, & il a indiqué l'origine & la fin du nerf qui ſerpente dans l'intérieur du tambour; il a donné auſſi une exacte deſcription du limaçon.

Le canal de communication entre le nez & l'oreille a, dit il, la figure & la forme d'une plume à écrire; de la baſe du crâne, & latéralement, il ſe porte en avant & en dedans vers l'apophiſe ptérigoïde interne de l'os ſphénoïde; il eſt formé de deux ſubſtances, une ſolide & l'autre molle; la ſolide appartient à l'os temporal, & ſe trouve proche la cavité du tympan; la molle eſt dans les arrieres narines, qui eſt en partie cartilagineuſe & en partie ligamenteuſe; elle forme une eſpece de goulot ou pavillon coupé obliquement & dirigé vers le ſeptum des narines: ce canal eſt tapiſſé par la membrane qui revêt l'intérieur des narines, & à ſon extrémité ſe trouve une eſpece de valvule (*b*), &c. &c.

Quoique l'Auteur eût pu s'attribuer cette découverte, puiſqu'aucun des anciens Anatomiſtes n'avoit directement parlé de ce canal, il n'a point rougi de

(*a*) Pag. 146.
(*b*) Pag. 161.

XVI. Siecle.

1563. EUSTACHE.

citer Alcmeon qui avoit remarqué que les chevres respiroient par les oreilles (*a*). On n'en est que plus grand lorsqu'on rend à chaque Ecrivain ce qui lui appartient. Par cet de acte justice, Eustache s'est acquis une réputation immortelle, & personne ne lui a refusé la découverte de ce canal.

Eustache a parlé de trois osselets de l'ouie, le marteau, l'enclume & l'étrier; les deux premiers étoient connus, selon lui, d'Achillinus, & de Berenger Carpi; quant à la découverte du troisieme, notre Auteur se l'attribue (*b*). Il y a, dit-il, aujourd'hui plusieurs contestations sur la découverte de cet os. Les uns prétendent que les Anatomistes romains n'en ont eu aucune connoissance, & en attribuent la découverte à Ingrassias, Médecin & Philosophe célebre de Sicile: mais qu'on donne à qui on voudra l'honneur de la découverte, je me rends témoignage à moi-même, qu'avant que personne en eût parlé, avant qu'aucun de ceux qui en ont écrit eussent publiés leurs ouvrages, fait, je le connoissois; je le fis voir à plusieurs personnes à Rome, & le fis graver sur le cuivre.

Voilà bien des contestations sur la découverte de l'étrier. Nous avons déja vu que Columbus & Ingrassias se l'approprioient. Eustache vient d'en faire autant: lequel des trois faudra-t-il croire? Si l'on en juge par les recherches prodigieuses qu'Eustache a faites sur l'organe de l'ouie, il doit être regardé comme l'Auteur de la découverte; mais si nous recherchons un témoignage dans l'antiquité pour juger ces trois hommes célebres, nous le trouverons dans Fallope, & ce témoignage n'est point avantageux à Eustache: Fallope accorde en entier la découverte à Ingrassias.

Ces osselets, suivant Eustache, sont joints ensemble avec le même art & le même méchanisme que le sont les autres os mobiles du corps humain. Sur ces considérations, Eustache jugeant par analogie, regarde comme nécessaire un muscle propre à les mouvoir. Il fait des recherches dans cet or-

(*a*) Voyez notre Histoire d'Alcmeon, pag. 21 & 22.
(*b*) Pag. 154.

gane, & le trouve en effet. Ce muſcle eſt placé au-deſſous de la félure glénoïdale de l'os temporal ; il eſt d'abord tendineux, devient enſuite charnu, & dégénere en un tendon grêle & long qui va s'implanter à la grande apophiſe du marteau (*a*). XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

Euſtache a cru trouver dans le limaçon trois tours complets (nous n'en admettons aujourd'hui que deux & demi) diviſés par une cloiſon en partie oſſeuſe & en partie membraneuſe. Cette cloiſon a une figure triangulaire ; elle eſt plus large vers la baſe que vers la pointe du limaçon. L'Auteur cite à ce ſujet Empedocle qui avoit dit quelque choſe d'analogue (*b*).

Euſtache a connu le conduit ou l'acqueduc dont Fallope avoit donné une vraie deſcription (*c*). Il a indiqué l'entrée & la ſortie du nerf qui forme la corde du tambour hors de cette cavité.

La vérité trouve toujours des obſtacles à ſe répandre; Sectateurs aveugles des Auteurs qui les avoient précédés, la plupart des Auteurs qui avoient écrit avant Véſale, n'avoient oſé penſer qu'après les autres, ſur-tout après Hippocrate & Galien. Veſale a le premier frondé les fautes que ces grands hommes avoient commiſes. Il n'a pas craint de dire la vérité à ceux même qui ne vouloient pas l'apprendre, & cette démarche lui attira nombre d'ennemis. Euſtache

(*a*) Muſculum, quod ſciam, nemo adhuc invenit, tu ſi illum videre cupis, apertâ calvariâ os incide, quod petram refert, eo loco quo linea minimè alte penetrante exculptum eſt, & verſus tenuiorem oſſis temporis ſedem in anteriorem partem magis eminet, ejuſque ſquammam accurate detrahe, ſummâ diligentiâ adhibitâ, ut ſubjecta organa nihil lædas. Hoc ſane expertâ manu, ubi effeceris, ſtatim muſculus conſpiciendum ſe exhibebit ; qui, etſi omnium minimus ſit, elegantiâ tamen, & conſtructionis artificio nulli cedit. Oritur à ſubſtantiâ ligamentis ſimili quâ parte os, quod cuneum imitatur cum temporis oſſe committitur : indeque carneus evadens, redditur ſenſim ad medium uſque aliquantò latior, deinde verò anguſtior effectus, tendinem gracillimum producit qui in majorem apophyſim officuli malleo comparati, ferè è regione minoris apophyſis ejuſdem inſeritur . . . . . hæc ſane ſectio difficilis eſt, ſed ubi quis ſemel aut bis eam obierit, facilem experitur, pag. 158.

(*b*) Pag. 160 & 161.

(*c*) Pag. 159.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

fut de ce nombre (*a*). Ce qu'avoient dit Hippocrate & Galien des futures du crâne, étoit universellement reçu. Cependant Veſale les avoit critiqués dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages. Euſtache s'eſt apperçu que la plupart de ces conteſtations avoient leur ſource dans les variations de la nature. Il a vu que la future coronale manquoit bien des fois chez les vieillards, quoique les futures ſagittales, occipitales, &c. exiſtaſſent. Il a été à même d'obſerver le contraire dans d'autres ſujets, ſouvent dans les gens d'un âge très avancé. Il a vu les futures manquer dans des gens d'un moyen âge; quelquefois les futures lui ont paru plus multipliées qu'elles n'ont coutume d'être. Plus ſage que la plupart de ſes contemporains, il a admis les faits ſans les expliquer.

Pour juſtifier Galien, il a fait un parallele des os du ſinge avec ceux de l'homme: dans l'homme, dit-il, on trouve conſtamment à l'os temporal deux apophiſes très bien développées, la mamillaire & la ſtiloïde, au lieu que dans le ſinge on n'en apperçoit pas même les traces. L'os coronal de l'homme paroît quelquefois diviſé par une future; dans le ſinge la future ne ſe trouve jamais. Le coronal de l'homme eſt moins convexe que celui du ſinge. La deſcription que Galien a donnée de cet os, eſt priſe de l'homme même, & non d'un ſinge. Si Galien eût écrit d'après le ſinge, il eût fait appercevoir nombre de particularités qui ſe trouvent dans les os de ces animaux. La deſcription de la machoire inférieure que Galien donne, prouve évidemment qu'il a conſulté le ſquelete humain: il s'eſt bien donné de garde de dire que cette articulation formoit un ginglime; ce qu'il eût dû établir s'il eût jugé d'après ce qu'on obſerve dans les ſinges (*b*). Mais Galien porte plus loin ſon ſcrupule; il fait ſouvent la comparaiſon de l'homme avec le ſinge, & donne à chacun ce qui lui appartient réellement. Pourquoi donc accuſer, dit Euſtache, Galien de n'avoir eu que le ſinge pour modele de ſes deſcriptions? Euſtache qui connoiſſoit l'Anatomie de l'homme & du ſinge, continue

(*a*) Pag. 164 & ſuiv.
(*b*) Pag. 175.

ainſi le parallele à l'égard de tous les autres os, & il prouve d'une maniere démonſtrative que Galien a diſſéqué nombre de cadavres humains. Comme ce fait intéreſſe peu les Anatomiſtes modernes, je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres objets qu'on trouve dans les remarques d'Euſtache ſur l'Anatomie de Galien. Il tâche par-tout de le juſtifier. Il a encore entrepris ſa défenſe ſur ce qu'il avoit avancé touchant les muſcles & les ligamens, ſur la veine azigos & ſur celles du bras : je renvoie à l'ouvrage même ; le lecteur y trouvera de quoi ſatisfaire ſa curioſité.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

Ce zele filial a induit Euſtache en erreur ; il a ſoutenu que dans l'homme il y avoit huit os au tarſe, & que l'os ſacrum n'en avoit que trois (*a*) ; cependant il a donné dans le même ouvrage une deſcription exacte des os du palais, de l'os ethmoïde & ſphénoïde, &c.

La veine azigos n'étoit preſque point connue avant Euſtache ; on avoit indiqué le gros tronc ; mais on avoit fait peu d'attention à ſes diverſes ramifications. Notre Auteur en a donné une deſcription complette dans une diſſertation particuliere.

Une découverte conduit ordinairement à une autre : il y a une connexion dans les recherches qui mene à la vérité ; Euſtache en avoit trouvé le nœud. En recherchant la ſtructure de la veine azigos dans le cadavre d'un cheval, il apperçut le premier le canal thorachique (*b*).

(*a*) M. de Haller a relevé la même faute, Method. ſtud. pag. 272.

(*a*) Pag. 301. *Voici les paroles de l'Auteur :* Ad hanc naturæ providentiam quamdam equorum venam alias pertinere credidi : quæ, cum artificii & admirationis plena ſit, nec delectatione ac fructu careat, quamvis ad thoracem alendum inſtituta : operæ pretium eſt, ut exponatur itaque in illis animantibus, ab hoc ipſo inſigni trunco ſiniſtro juguli, quâ poſterior ſedes radicis venæ internæ jugularis ſpectat ; magna quædam propago germinat : quæ præterquam quod in ejus origine oſtiolum ſemi-circulare habet ; eſt etiam alba, & aquei humoris plena ; nec longe ab ortu in duas partes ſcinditur, paulò poſt rurſus coeuntis in unam quæ nullos ramos diffundens, juxta ſiniſtrum vertebrarum latus, penetrato ſepto tranſverſo, deorſum ad medium uſque lumborum fertur : quo loco latior effecta, magnamque arteriam circumplexa, obſcuriſſimum finem, mihique adhuc non bene perceptum, obtinet.

XVI. Siecle

1563. EUSTACHE.

Il a pouſſé plus loin ſes recherches ; il a trouvé une valvule entre la veine-cave inférieure & la veine-cave ſupérieure ; elle porte aujourd'hui ſon nom (*a*) : il connut auſſi qu'il y avoit dans l'oreillette droite, à l'extrémité des veines coronaires, une valvule qui permettoit au ſang contenu dans les veines de couler dans l'oreillette, & qui l'empêchoit de refluer de l'oreillette dans les veines (*b*). Il n'a pas ignoré qu'il y avoit des arteres & des veines coronaires au cœur, que ce viſcere étoit placé tranſverſalement, & qu'il y avoit un trou de communication entre les oreillettes, &c.

L'hiſtoire des dents eſt très détaillée dans l'ouvrage d'Euſtache ; l'Auteur en a examiné le nombre, la poſition, la ſtructure, & a établi leurs différens uſages ſur des raiſonnemens les plus ſolides : il procede du général au particulier. On voit d'abord dans la deſcription ce qu'il y a de commun dans chacune des dents, & l'on trouve enſuite ce qui diſtingue chacune d'elles. Pour donner plus d'ordre à ſa deſcription, & afin que le lecteur puiſſe plus aiſément ſe reconnoître, il a détaillé tous ces objets dans des chapitres différens. Cette méthode de procéder ne peut induire en erreur, & l'on communique facilement ſes connoiſſances quand on procede avec un ordre pareil. Euſtache a indiqué tout ce qu'on obſerve dans les dents de l'adulte. Comme

(*a*) Membranâ quâdam artificii & admirationis plenâ, ſeu operculo plerumque obducitur, quam hactenus nullus Anatomicorum non ignoravit ; . . . . . adhæret ſane interiori anteriorique venæ cavæ parieti ſternum reſpicienti, ab eâque ſede principium ſumere videtur : ubi autem ad medium fere ambitus foraminis pervenit, in multiplices fibras eaſque ſatis craſſas deſinit, quæ, ceu reticulum vario modo complicato & intextæ, reliquum ſemi-circulum complent, & toti foraminis capedini ſolutè ac ſine conjunctione obducuntur : ita ut poſſint ab irruente materiâ hinc inde impelli atque repelli Aliquando tamen hæc membrana ejuſmodi contextu fibrarum deſtituitur & pariter. ...

(*b*) Atque illa quam artificio venæ coronariæ præfici dixi quaſi cornutæ lunæ ſpeciem refert, aliquando adeo parva & anguſta eſt ut niſi diligenter animum quis advertat, quaſi nulla ſit, prætereatur. Ab hâc membranâ ſinus ante cor poſitus cujus eminentior orâ finis eſt conjunctionis dextræ auriculæ, è regione ſpatii quod eſt inter quartam & quintam thoracis vertebram, quo loco vena cava rurſus ſuam teretem ſpeciem ſumit p. 289 & 290. Anat-opuſc.

avoient déja fait les anciens, il a décrit ce qu'il y avoit de particulier dans leurs corps & dans leurs racines ; mais il a été plus loin qu'eux sur leur formation. Les dents de la premiere & de la seconde dentition se forment, dit-il, dans l'utérus (*a*). Pour m'assurer de ce fait, dit Eustache, j'ai disséqué nombre de fœtus humains, & j'ai trouvé les germes de ces dents contenus dans différentes alvéoles (*b*). En ouvrant chaque machoire on voit les dents incisives, les canines, & les trois molaires ; savoir, la seconde, la troisieme & la quatrime : elles sont en partie osseuses & en partie mucilagineuses, & elles sont distinguées les unes autres par des cloisons différentes. En continuant mes recherches, ajoute cet Anatomiste immortel, j'ai trouvé après ces dents une autre rangée de dents ; par sa position, chacune d'elles répondoit à sa semblable, excepté les dents canines qui répondoient à la grosse dent incisive. J'avoue cependant, dit Eustache, que je n'ai jamais trouvé le moindre germe des premieres dents molaires qui sortent de leurs alvéoles vers la septieme année ; cependant je n'oserois conclure, continue le même Auteur, que les germes de ces dents n'existent point dans le fœtus, mais vraisemblablement qu'ils sont plus petits que les autres, & qu'ils se sont dérobés à ma vue. Il y a à présumer que ces dents sont bien petites dans le fœtus & chez les nouveaux nés, mais qu'elles se développent bien vite dans un âge plus avancé. La preuve de mon sentiment peut se déduire de ce que l'on observe dans les autres dents (*c*) ; & si quelqu'un demande, dit Eustache, comment il peut se faire que les dents étant formées de la même matiere en même tems, en même lieu, les unes soient plutôt développées que les autres, je lui répondrai qu'il

XVI. Siecle.

1563. EUSTACHE.

(*a*) Pag. 44. de dentibus.

(*b*) Pag. 45. Apertâ utrâque maxillâ, occurunt incisores, canini ac tres molares, nimirum secundus, tertius & quartus, partim mucosi, partim ossei, non obscuræ magnitudinis, suisque præsepiolis undique vallati.

(*c*) Pag. 45. Verisimile tamen est, rationique consentaneum eos perinde ac secundos incisores & caninos rude quoddam, sed minus perspicuum initium ortus in utero sumere, sensimque postea similiter formari & absolvi.

XVI. Siecle.

1563.

EUSTACHE.

est plus sage d'admirer la nature que d'entreprendre de l'expliquer : *id sanè verò admirari magis possumus, quàm perspicuâ aliquâ & firmâ ratione explicare.* Cependant, dit notre fameux Anatomiste, il est très probable que dans les dents la nutrition se fait aussi réguliérement que dans les plantes ; on sait qu'il y en a plusieurs qui croissent plus vite que les autres, quoiqu'elles soient plantées dans le même sol, & qu'elles se touchent presque ; celle qui croit vite absorbe vraisemblablement une partie du suc nourricier qui appartiendroit à l'autre plante, si la nature le distribuoit uniformément. Parmi les dents, certaines doivent sans doute recevoir une plus grande quantité du suc nourricier que ne font les autres, souvent même que les collatérales, & cet excès de matiere nourriciere doit les faire développer les premieres.

L'ordre conduit notre Auteur à faire des recherches sur la forme & la structure des dents. Dans un enfant de deux mois, ou dans les boucs d'un âge à peu près pareil, on trouve dans les os maxillaires les dents incisives, les canines, & trois des molaires molles renfermées dans les alvéoles, & séparées par des cloisons particulieres : il y a à chacune d'elles un follicule d'un blanc obscur, & d'une consistance plutôt muqueuse que membraneuse, semblable à la gousse d'un légume, & elle n'en differe que par une ouverture à travers laquelle passe la dent. La substance de ce follicule approche d'autant plus de la substance du mucilage, & s'éloigne davantage de la nature des membranes, que la dent est plus molle (*a*). La partie qui perce les gencives, se couvre plutôt que celle qui reste dans l'alvéole d'une écaille blanchâtre mince, & creuse comme un rayon de miel (*b*). Cette lame extérieure des dents est plutôt formée dans les incisives que dans les canines, & dans celles-ci que dans les molaires : l'autre partie de la dent qui adhere à l'alvéole, de même que le follicule qui en revêt les racines, est composée d'une substance mu-

(*a*) Pag. 50.

(*b*) Page 52. Quandoquidem ea pars, quæ extra gingivas postea erumpit, prius altera, quæ latet, in candidam squammam instar favi mellis tenuem & excavatam formatur.

queuse,

queuſe, cependant plus denſe que le mucilage; ſa couleur eſt d'un blanc tirant ſur le rouge foncé (*a*); la ſurface extérieure luit, & cette partie de la dent eſt tranſparente lorſqu'elle eſt expoſée à la lumiere; & quoiqu'on y obſerve certains filets, elle paroît plutôt avoir la ſtructure d'un corps concret que d'une véritable membrane. Par ſa ſurface extérieure, elle reſſemble à la peau humaine, & ſurtout à celle qui eſt près de l'ombilic. Ce follicule eſt ſi adhérent à la portion de la dent qu'il recouvre, qu'on ne ſauroit l'en détacher qu'avec beaucoup de difficulté; il adhere encore fortement à l'émail (*b*). Voilà un véritable expoſé de la formation des dents humaines; ſi vous ne pouvez vous procurer, dit Euſtache que je ſuis preſque mot à mot dans ces détails, des fœtus humains, vous pourrez faire vos recherches ſur le bouc.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

Euſtache, toujours heureux dans ſes recherches, pouſſe plus loin ſes obſervations: il examine le ſentiment de quelques Anatomiſtes ſur le follicule de la dent; il admire leur procédé, mais ſans adhérer à leur ſentiment ni le combattre: (*ſententiam autem de hoc folliculo, neque reprobo, neque approbare poſſum*). Il ajoute que le ligament de la dent eſt muqueux; parceque, dit-il, il eſt d'abord intimement uni à la partie ſupérieure de la racine encore tendre, & qu'après avoir pris de nouvelles forces capables de ſurmonter les gencives, il s'attache à cette partie oſſeuſe comme par une eſpece de glue: mais, continue toujours le même Auteur, parceque la partie de la dent qui ſort de la gencive dépend de l'autre extrémité du follicule comme une pierre de la fronde (*c*): c'eſt pour cela que quelques-uns ont rêvé qu'elle a une appendice, & que le follicule, comme un ligament ou périoſte, ſort d'une cavité intérieure de la dent

(*a*) Pag. 51. Coloreque albo ſimul & rubro ſubobſcuro prædita.

(*b*) Page 51. Ita ſquammoſæ dentis concavitati nuſquam, niſi in mediâ fortaſſe bazi, quaſi in puncto hærens, magnâ facilitate trahitur & educitur.

(*c*) Pag. 52. Quaſi lapis à fundâ, quæ media perforata ſit, aut corneâ à conjunctâ, ſeu ab adnatâ vocatâ oculi tunicâ, ideircò dentem aliqui appendicem habere putant.

XVI. Siecle.

1563. EUSTACHE.

par une ligne qu'ils admettent entre cet appendice chimérique & le reſte de la dent. Après un pareil raiſonnement, le lecteur judicieux concevra aiſément les concluſions que tire Euſtache contre des Anatomiſtes de ce genre.

Il confirme ſon ſentiment par quantité de faits qui détruiſent totalement les opinions de ſes adverſaires (*a*). Notre Anatomiſte, clairvoyant en tout, examine ſi une nouvelle dent a quelque analogie ou provient de celle qu'elle remplace, comme le prétend Celſe, ou bien ſi elle n'eſt point produite indépendemment de la premiere : ce qui lui paroît bien plus conforme à l'expérience. Voici le raiſonnement d'Euſtache. Puiſqu'il y a, dit-il, un appendice à cette partie oſſeuſe qui fait du mal, quand on l'arrache, & qu'il eſt même troué pour recevoir des vaiſſeaux, des nerfs & des ligamens, il faut que la premiere dent n'ait nulle affinité avec la ſeconde ; car ſi l'une donnoit naiſſance à l'autre, elles ſe reſſembleroient toutes deux, du moins dans leurs parties contiguës : ce qui eſt entiérement faux à tous égards. 1°. Parceque l'extrémité inférieure de la premiere eſt terminée en pointe, & que l'extrémité ſupérieure de la ſeconde eſt émouſſée ; 2°. Parceque le bout de l'une eſt percé pour donner paſſage à des vaiſſeaux, des nerfs & des ligamens, & qu'on ne trouve aucun trou dans l'extrémité contiguë de l'autre. Euſtache ne ſe borne pas à de ſimples raiſonnemens philoſophiques pour prouver la vérité du fait qu'il ſoutient ; il en appelle au cadavre, & a recours à l'obſervation qu'il a faite nombre de fois dans des ſujets qu'il a diſſéqués par-

(*a*) Pag. 52. Nam, ut taceam eam lineam, quæ dentis partem extra gingivam prominentem ambit, ab humiliori vinculi & gingivæ ora ejuſque adhæſione fingi, & in ſuperficie tantum leviter exculpi ; câque abrasâ nullum diviſionis veſtigium relinqui ; unuſquiſque etiam in puerulis, aut certe in hœdis aperte intueri poteſt, dentem oſſeum jam effectum, nullâ ibi lineâ eſſe disjunctum ; immò ab hoc folliculo adhuc mucoſo ipſum libere comprehendi, ſolutéque cingi, quamobrem qui falſis inſpectionibus, ineptoque mularum & canum exemplo, dentium appendices tam negligenter atque inconſiderate introducunt, rectius ſibi conſuluiſſent, ſi hominum primùm ſectione, quam exercere præ ſe ferunt, rametſi ſæpius omittunt.

XVI. Siecle.

1563. EUSTACHE.

ticuliérement pour s'inſtruire de la conſtitution de cette partie du corps humain. Il a donc trouvé que les dents des enfans qui renaiſſoient vers l'âge de ſept ans, n'ont nulle affinité avec celles qui tombent vers le même temps; elles ne peuvent, dit-il, ſe toucher à cauſe de la cloiſon oſſeuſe qui les ſépare & que cette nouvelle dent n'a pas plutôt percé, qu'elle chaſſe l'autre : ce qui confirme ſon ſentiment.

On voit dans l'intérieur des dents un canal qui ſe diviſe en pluſieurs autres qui répondent au milieu de leurs racines, & ces canaux ſont d'autant plus nombreux, qu'il y a de racines, & que le ſujet eſt plus jeune; car ces canaux s'effacent avec l'âge (*a*). Dans ces canaux on trouve une ſubſtance blanchâtre, ſemblable au mucilage, qu'on détache facilement : ce qu'on ne pourroit faire à l'égard du périoſte. Quand on fait ſécher ce mucilage, on lui donne la conſiſtance & la forme d'une membrane. Si l'on veut s'aſſurer plus particuliérement de cette ſtructure, il faut, dit le grand Euſtache, couper une dent d'un bœuf ou d'un belier, & on l'appercevra aiſément : cette matiere pourroit, ſuivant lui, ſervir à la nourriture des dents. Outre que ce mucilage contenu dans la dent, eſt d'une nature différente du périoſte : le périoſte exiſte auſſi; la cavité interne de la dent en eſt tapiſſée ainſi que par les vaiſſeaux & les nerfs qui vont s'y diſtribuer; ces nerfs ſont nombreux; & ſi Galien les eût connus, ajoute Euſtache, il n'eût pas été en peine d'expliquer la cauſe de la douleur des dents; il auroit auſſi trouvé dans les arteres, ſi elles lui euſſent été connues, la raiſon de la pulſation que certaines perſonnes reſſentent. Euſtache, pour donner une preuve plus complette de l'exiſtence des vaiſſeaux ſanguins dans les dents, en appelle à ces abondantes effuſions de ſang par divers trous de la dent qu'on a vu ſurvenir (*b*).

(*a*) Procedente vero ætate concavitatem ipſam auguſtiorem in die ac breviorem fieri, pag 54.

(*b*) Pag. 63. De dentibus equidem ipſe quoque mihi nunquam perſuaſiſſem, ſine arteriâ à perforato dente tantum fluidi ſanguinis emanare poſſe, ut ejuſmodi morbo oppreſſus vitam

XVI. Siecle.

1563.

EUSTACHE.

En habile Anatomiſte, Euſtache ne ſe contente pas de donner la deſcription des dents, il donne encore les regles qu'il faut ſuivre pour appercevoir les mêmes objets qu'il a décrits ; par cette méthode il ne peut induire les gens de l'art en erreur & tromper leur crédulité. Il faut d'abord, ſelon lui, ouvrir le canal de la machoire inférieure d'un bœuf, & l'on y verra les nerfs & les vaiſſeaux ſanguins qui s'inſinuent dans les racines des dents. Les choſes ne ſont pas auſſi ſenſibles dans l'homme ; mais Euſtache juge par l'analogie & par les raiſons déja rapportées, qu'il y a dans les dents de l'homme une égale diſtribution de vaiſſeaux ; on peut à celles-là ajouter, dit-il, qu'en arrachant à l'homme une dent des alvéoles, on voit à ſes extrémités divers filamens qui ſont vraiſemblablement les reſtes des vaiſſeaux qu'on a déchirés.

Voilà la ſtructure des dents développée ; Euſtache expoſe enſuite divers phénomenes qui leur ſont relatifs ; il indique en quel temps elles ſortent de leurs alvéoles, comment & par quelles voies elles ſe nourriſſent : d'où leur vient leur ſenſibilité ? Eſt-ce la dent elle-même, ou le nerf qui s'y diſtribue qui eſt le vrai ſiege de la douleur ? La douleur eſt-elle répandue dans toute la ſubſtance de la dent, ou eſt-elle limitée ? Quels ſont les uſages des dents, leurs maladies & leurs variétés ? Voilà la queſtion qu'Euſtache s'eſt propoſé d'examiner ; il l'a fait avec toute la préciſion, la juſteſſe & l'exactitude dont l'homme puiſſe être capable.

Euſtache ne publia pas de ſon vivant ſon grand & riche recueil de planches anatomiques, quoiqu'il eût pris un ſoin extrême pour les compoſer & les faire graver, quoiqu'elles fuſſent finies en 1552, & qu'il ne ſoit mort qu'en 1574. Ces planches reſterent chez Pinus ſon ami, enſuite dans la famille des Rubins : elles étoient ſans lettres & ſans explications ; du reſte auſſi exactes qu'elles le ſont aujourd'hui : quelques-uns prétendent qu'elles ont été compoſées d'imagination ; ce dont je doute beaucoup, vu la grande exactitude & l'étendue de l'ou-

una cum eo pene effunderet & tamen id ita, juvet me Deus, expertus ſum & oculis vidi.

vrage : on ne peut comprendre par quelle fatalité ces planches ſont reſtées dans l'oubli pendant l'eſpace de plus d'un ſiecle ; elles furent découvertes en 1712 & publiées à Rome par Lanciſi, premier Médecin du Pape Clément XI qui lui en fit préſent. Ces planches ſont de la plus grande exactitude, quoiqu'on n'y ait point obſervé les principales regles du deſſein ; on y reconnoît la nature plutôt que l'art. La plus grande partie de l'Anatomie eſt repréſentée dans ces planches qui ſont au nombre de quarante-ſept : les ſept premieres contiennent l'hiſtoire des reins ; dans les interſtices, l'Auteur a fait graver quelques particularités relatives à la ſtructure de l'oreille ; la huitieme repréſente le cœur ouvert & les ramifications de la veine azigos. On voit dans la figure ſix de cette même planche, la figure de la fameuſe valvule de la veine-cave découverte par l'Auteur (*a*) ; on y apperçoit encore la figure de la valvule, des veines coronaires (*b*), & celle du trou ovale (*c*) dont on donne la découverte à M. Botal. Il n'a pas ignoré qu'il y avoit deux arteres & deux veines coronaires au cœur, & il a dit que ce viſcere étoit placé tranſverſalement (*d*).

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

Les viſceres y ſont repréſentés dans neuf planches depuis la neuvieme juſqu'à la dix-ſeptieme. Dans la neuvieme on voit les capacités ouvertes, les viſceres dans leurs places. Il y a dans cette planche un aſſemblage de figures de pluſieurs Auteurs. Euſtache les a combinées. Pluſieurs du bas-ventre appartiennent à Veſale ; quelques-unes du cerveau à Charles Etienne ; celles des poumons paroiſſent lui être particulieres : le poumon droit y eſt diviſé en trois lobes, au lieu que dans les planches de Veſale il ne paroît formé que de deux, comme il eſt dans pluſieurs animaux. Euſtache s'eſt garanti de l'erreur. La dixieme planche d'Euſtache, ou la ſeconde de la ſplanchnologie, repréſente le paquet inteſtinal, le foie, l'eſtomac, le pancréas, & le méſentere hors du péritoine ; la

(*a*) Pag. 22. Plan d'Euſtache par Albinus.
(*b*) Page 24. Opuſc. Anat. Edit.
(*c*) Pag. 57. Littera V.
(*d*) Haller, Meth. ſtud. Med. Pag. 304.

XVI. Siecle.

1563. EUSTACHE.

véritable position des viscères y est observée ; il y a aussi indiqué la position de l'œsophage ; les ligamens qui l'attachent à l'estomac y sont décrits. Eustache a aussi connu, vraisemblablement d'après Nicolas Massa, que l'estomac vuide avoit une position différente de celle de l'estomac plein ; il a connu les glandes dorsales : les principaux vaisseaux sanguins. Les fibres musculaires de l'anus & des intestins, ainsi que les tuniques dont ils sont composés, y sont très bien exprimées ; il a connu le petit épiploon, & a eu une idée très exacte du pancréas ; il a aussi indiqué la continuité du mésentere avec le mésocolon. Eustache s'enfonce de plus en plus dans le détail. L'onzieme planche contient les figures de plusieurs viscères du bas-ventre, vus en dehors, en dedans, en avant ou en arriere. Dans la premiere figure paroissent les vaisseaux mésentériques & leurs glandes ; l'Auteur n'y a point représenté l'artere mésentérique inférieure. Les figures trois & quatre où l'on voit le foie en avant & en arriere, ne sont pas mauvaises ; le ligament suspensoir du foie, la vésicule du fiel, & les vaisseaux ou conduits qui en dépendent, y sont représentés. Il est difficile de dire ce que représentent les figures 5, 6, 7, 8 & 9 ; Lancisi & Albinus ont cru que c'étoit la rate qu'Eustache avoit fait voir sous différentes faces ; on y voit toujours nombre de ligamens qui dans l'état naturel fixent ce viscere. La figure 11 représente la vessie & l'uretre ouvertes ; l'on y voit la substance spongieuse de l'uretre ; mais on n'y trouve point le vérumontanum. La planche 12 exprime les reins & les parties de la génération de l'homme ; l'Auteur y a fait représenter les vésicules séminales ; les vaisseaux pampiriformes n'y sont pas mal figurés ; les anastomoses des arteres avec les veines, y sont sensibles. Il est après cela étonnant que M. Winslow ait attribué à Léal Léalis, Anatomiste italien, cette découverte. La figure de la vessie, quoique grotesque, donne une idée vague des trousseaux musculeux dont elle est composée. La figure 13 contient l'histoire des parties génitales de la femme ; il n'y a rien qui soit digne d'être observé. La 14 roule sur le même objet ; les figures sont ré-

pétées sans être exactes ; l'Auteur a plus consulté son imagination que la nature ; les trompes de Fallope y sont représentées, mais sans exactitude. L'exposition des muscles des parties génitales ou des environs, n'est pas si mauvaise ; au contraire, la figure premiere mérite la plus grande considération. Eustache a admis l'existence de l'hymen, il a parlé de nombre de vaisseaux dans le ligament rond ; il a connu la figure triangulaire de la cavité de l'utérus, les sinus du col de la matrice & du vagin, les muscles du clitoris, & a admis un sphincter au vagin ; il s'est formé une véritable idée des enveloppes du fœtus ; & ainsi que Fallope, il a nié l'existence de la membrane allentoïde.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

Du bas-ventre, notre Auteur passe à la poitrine. La planche 15 représente dans 6 figures les viscères dans leur ensemble, & chacun d'eux en particulier vu à l'extérieur. Il y a d'excellentes choses dans cette planche ; le cœur y paroît à-peu près dans sa situation naturelle ; les vaisseaux qui en partent, leur distribution dans le poumon, leur position & leur figure, y sont exprimés d'une maniere plus correcte & plus exacte que ces parties ne sont représentées dans la plupart des planches des modernes ; j'en excepte celles de M Senac qui semble par ses travaux & par ses recherches avoir forcé la nature à se dévoiler. Les adhérences du péricarde aux vaisseaux sanguins y sont très bien exprimées. Eustache est cependant répréhensible d'avoir donné au cœur la figure d'un triangle isocele, & d'avoir placé l'oreillette droite directement en arriere, tirant un peu sur le côté droit ; tandis qu'elle est naturellement placée sur la base du cœur en haut, & en arriere un peu à droite. M. Lieutaud (*a*), dans sa planche quatrieme, a donné à l'oreillette droite la même position qu'Eustache lui a donnée. La nature offriroit-elle quelque variété, ou bien ces Auteurs célebres auroient-ils un peu trop redressé la pointe du cœur & en même temps abaissé les oreillettes ? &c.

Le cerveau, le cervelet & la moëlle épiniere sont

(*a*) Essai Anat.

XVI. Siecle.

1563. EUSTACHE.

admirablement repréſentées dans la dix-ſeptieme planche ; on y trouve les traces de pluſieurs découvertes que quelques modernes diſent avoir faites dans ce viſcere. Euſtache a placé les éminences mamillaires auprès de l'infundibulum ; il a admis trois cornes aux ventricules ſupérieurs ; il a connu la véritable poſition du troiſieme ventricule, les corps olivaires & pyramidaux, la commiſſure antérieure du cerveau, les plexus choroïdes, le moyen & les latéraux, l'origine véritable de pluſieurs nerfs, la poſition naturelle des tubercules quadrijumeaux. La planche 18 a les nerfs pour objet. L'Auteur a connu les dix paires qui viennent du cerveau, & les trente qui viennent de la moëlle épiniere. Le grand nerf ſympathique y eſt diſtingué de la huitieme paire ; Euſtache l'a ſuivi juſques dans le crâne, & a vu *le premier ſon union avec la ſixieme paire* (*a*) ; on n'y voit aucun rameau qui ſe joigne avec la cinquieme : ce qui s'accorde avec la nature. Euſtache a donc ſu ſe garantir de l'erreur dans laquelle ſont tombés les Anatomiſtes qui lui ont ſuccédé, en admettant une ſeconde branche du nerf intercoſtal qu'ils diſent avoir conduit juſqu'à la cinquieme paire (*b*). Les principaux plexus ſont exprimés dans la même planche ; on y trouve tous les nerfs de l'œil, ſi l'on en excepte le ganglion ; il a connu la corde du tympan, pluſieurs communications de la cinquieme à la ſeptieme paire. Il s'eſt aſſuré avant Malpighi que le nerf optique étoit compoſé de pluſieurs lames entrelacées de la ſubſtance du cerveau. Il y a pluſieurs choſes défectueuſes, & ces défauts ſont ſi nombreux, que je ne ſaurois les relever ſans groſſir cet extrait au-delà des bornes que je me ſuis preſcrites. Il y a un ſupplément à la table 18 qui comprend pluſieurs explications dans leſquelles Euſtache a donné une expoſition plus étendue des nerfs. Les vaiſſeaux ſanguins ſont l'objet de vingt planches. De l'extérieur Euſtache va à l'intérieur du corps. D'abord on voit l'enſemble, & les vaiſſeaux en général, & peu à peu il deſcend dans le particulier, ainſi ſucceſſivement il parcourt la plus grande

(*a*) Haller, Meth. ſtud. Med. pag. 338.
(*b*) Haller, Elem. Phy. pag. 210. Tom. IV.

partie des vaiſſeaux du corps humain, & il décrit les nerfs du bas-ventre avec beaucoup d'exactitude pour le temps où il vivoit (*a*). XVI. Siecle.

1563.

EUSTACHE.

Euſtache a nié à Amatus Luzitanus l'exiſtence des valvules dans la veine azigos, & a parlé de trois valvules dans les veines du bras. Il a corrigé Veſale dans différens endroits touchant la deſcription que cet Anatomiſte avoit donnée des vaiſſeaux des extrémités : il n'a point, comme lui, fait repréſenter les vaiſſeaux iſolés des parties voiſines ; il les a au contraire fait peindre dans leur vraie poſition, avec les parties adjacentes : cette méthode donne une idée plus exacte. Il faudroit faire une hiſtoire complette d'angiologie pour donner l'explication de ces planches. Je renvoie le lecteur au commentaire des planches, qu'Albinus a donné.

En ſuivant le même ordre, Euſtache a repréſenté dans 14 planches les muſcles du corps humain : leur connexion, leur ſtructure, leur figure, leur ſituation générale & particuliere y ſont indiquées avec la plus grande juſteſſe & la plus grande exactitude dont l'homme puiſſe être capable. Il n'y a qu'un ſavant Anatomiſte qui puiſſe en ſentir toutes les beautés ; & ſi l'erreur ſe trouve quelquefois mêlée avec la vérité, il faut être bien connoiſſeur pour pouvoir la reconnoître. Il n'y a que les vrais amateurs & les vrais connoiſſeurs de leur art qui puiſſent apprécier les travaux d'Euſtache.

Veſale avoit à-peu-près connu l'enſemble & le rapport des pieces qui compoſent la machine humaine, mais il n'en avoit point indiqué la ſtructure particuliere. Euſtache a rencheri ſur ſes ouvrages en fouillant dans l'intérieur des parties, afin d'en connoître la vraie organiſation, il en a développé le tiſſu. Pour venir à bout de ſon deſſein, il s'eſt ſervi de tous les moyens imaginables : il a pris des cadavres de différens âges, de différent ſexe, de ſujets morts de maladies aiguës ou de maladies chroniques ; des animaux de differentes eſpeces ; & tantôt à l'œil nud, tantôt

(*a*) Inimitabili labore totum, adeo complexum, nervorum abdominalium ſyſthema comprehendit, Haller pag. 339. Meth. ſtud. Med.

XVI. Siecle.

1563. EUSTACHE.

par le moyen de verres artiſtement arrangés, il a examiné la configuration interne des parties. Ces moyens étoient-ils inſuffiſans ? il faiſoit macérer les pieces dans différentes liqueurs, il les faiſoit ſecher par divers dégrés de chaleur, il les inciſoit en pluſieurs ſens, & il injectoit dans les vaiſſeaux de ces parties, des liqueurs plus ou moins colorées, plus ou moins épaiſſes, & plus ou moins ſubtiles ; ainſi il a été auſſi adroit pour préparer les pieces, qu'il étoit ingénieux à les examiner par tous les moyens que l'art peut inventer.

Après les muſcles viennent les cartilages, & après ceux-ci les os ; l'Auteur a conſacré cinq planches à ce ſujet. Le ſquelette y eſt repréſenté ſous tous les points de vue imaginables, & l'on y trouve une figure particuliere de toutes les pieces qui compoſent la charpente oſſeuſe.

Outre les muſcles connus de Veſale, Euſtache a parlé de pluſieurs autres qui appartiennent à la face, à la luette, au larynx, à la main, au dos, à l'oreille, aux parties génitales & à la mâchoire inférieure (*a*) Fallope a décrit ces muſcles, il y a grande apparence qu'ils lui appartiennent ; car il ſe pare de la découverte, ce qu'il n'auroit oſé faire du vivant d'Euſtache, & d'ailleurs Euſtache lui-même ne dit pas avoir découvert ces muſcles : il s'eſt contenté de les faire repréſenter : ce qu'il a fait de mieux c'eſt d'avoir indiqué les vraies attaches des muſcles ; il a ſcrupuleuſement indiqué le releveur & contourné du palais. Il a connu l'hypéropharyngien, le pharyngo-ſtaphylin, & l'inſertion véritable du ſtylo-pharyngien au cartilage thyroïde.

CUNEUS.

Cuneus (Gabriel), Médecin, qui a profeſſé l'Anatomie à Milan & à Padoue, fut un diſciple fort zèlé de Veſale : il a paru ſous ſon nom un ouvrage intitulé :

Apologiæ Franciſci Putei, pro Galeno in Anatomes examen. Mediolani, 1563. *Venetiis* 1564, in-4°. *Lugd-Batav.* 1726. *cum operibus Veſalii.*

Quoique le nom de Cuneus ſe trouve à cet ou-

(*a*) Pag. 291. Meth. &c.

vrage, il n'en eſt cependant pas univerſellement regardé comme l'Auteur ; Cardan (*a*) l'attribue à Veſale lui-même, parcequ'il croit y reconnoître ſa diction. Quoi qu'il en ſoit voici une idée de cet ouvrage. L'Auteur ſe plaint amerement à F. Puteus, diſciple de Sylvius, d'avoir maltraité hors de propos par des critiques injurieuſes le prince des Anatomiſtes vivans, Veſale ſon maître ; il le traite d'impéritie, & il l'accuſe de ſervir plutôt la cabale & la brigue que la vérité. Suivant lui Veſale eſt l'Auteur d'un nombre prodigieux de découvertes qui ne ſe trouvent point dans les ouvrages de Galien ; Veſale a diſſéqué pluſieurs cadavres humains, au lieu que Galien, c'eſt toujours Cuneus qui parle, n'a diſſéqué que des ſinges : & ſi Veſale a été forcé de diſſéquer de ces animaux, il n'a pas manqué d'en indiquer les différences. Pour prouver ſa propoſition, Cuneus a fait le parallele de pluſieurs deſcriptions extraites de l'ouvrage de Veſale, & avec d'autres deſcriptions tirées des ouvrages de Galien ; & pour en faire une juſte application, il a donné l'expoſition Anatomique d'une partie de l'homme & d'une même partie du ſinge. Cette deſcription faite il a recherché dans les ouvrages de Veſale & de Galien, celle qui convenoit au ſinge ou à l'homme ; en comparant ainſi les objets, il a pu décider en maître quel des deux Anatomiſtes avoit eu le ſinge ou l'homme pour objet : Veſale lui a toujours paru être le véritable peintre de la nature humaine, & Galien au contraire celui des ſinges.

XVI. Siecle. 1563. CUNEUS.

Veſale, ſuivant Cuneus, eſt l'Auteur d'un grand nombre de découvertes, & il a donné des parties les mieux connues avant lui, des deſcriptions plus amples & plus exactes. L'hiſtoire ſeule des articulations rendra les ouvrages de Veſale recommandables au-deſſus des autres Anatomiſtes. Les os, ajoute Cuneus, ſont décrits dans le grand ouvrage de Veſale avec une préciſion & une exactitude peu commune aux Anatomiſtes qui l'avoient précédé. L'hiſtoire des vaiſſeaux, des nerfs & des viſceres eſt déduite du cada-

(*a*) De propriâ vitâ, cap. 48.

XVI. Siecle.

vre de l'homme, au lieu que Galien n'a consulté que le singe ou son imagination : & comment, dit Cuneus à Puteus, justifierez-vous Galien d'avoir dit que les arteres coronaires venoient du cœur, tandis qu'elles viennent de l'artere aorte, &c. &c. C'est ainsi qu'un disciple zèlé prend à cœur les intérêts de son maître : Cuneus se sert des raisons les plus fortes & des termes les plus expressifs pour combattre F. Puteus, l'adversaire de Vesale ; il lui démontre partout la futilité de ses préjugés, & il l'accuse en plusieurs endroits de manquer de reconnoissance envers celui dont il tient la plus grande partie de ce qu'il sait en Anatomie.

1563. CUNEUS.

FOGLIA.

Foglia (Jean Antoine), Médecin de Naples, vivoit vers le milieu du seizieme siecle, & étoit premier Professeur de Médecine dans le College Royal de la même Ville. Il est l'Auteur d'un Traité sur la squinancie, qui est peu connu ainsi que son Auteur. Linden tronque le texte (*a*), & Mr. de Haller donne à Foglia le nom de Pierre, quoiqu'il portât celui d'Antoine, ce qui semble prouver que ce livre manque dans sa Bibliotheque (*b*).

Dans son avis au Lecteur, Foglia nous annonce qu'il donne dans son Livre la description d'une épidémie qui a regné en Espagne, & dont il a indiqué les mêmes remedes ; son livre est divisé en vingt-huit chapitres : dans les premiers il recherche les causes qui ont pu occasionner cette maladie, & il les trouve plutôt dans les astres que dans l'athmosphere (*c*). L'Auteur nous apprend que les enfants ont été plus exposés à la maladie épidémique que les adultes, & qu'elle a commencé par attaquer les bœufs avant d'agir sur l'homme.

L'esquinancie étoit sans tumeur extérieure, la bouche étoit couverte d'aphtes qui donnerent lieu à un ulcere des plus difficiles à guérir. La peau de tout le corps étoit blanchâtre, & les excrémens paroissoient jaunâtres. C'étoit par ces symptômes que commençoit la maladie ; cependant ces symptômes ne paroiss-

(*a*) Pag. 275.
(*b*) Meth. stud. pag. 725.
(*c*) Page 21.

soient pas toujours avec la même intensité, souvent même étoient-ils compliqués avec d'autres étrangers. Quoique l'Auteur ait fait plusieurs especes de squinancie, il a recommandé dans toutes un usage fréquent des purgations & des gargarismes. Cet ouvrage est écrit avec peu d'ordre, & le style en est diffus. XIV. Siecle. 1563.

Le Livre que Foglia a laissé porte le titre suivant :

De faucium ulceribus. Neapol. 1563 in-4°. 1635 in-4°.

CRATON. Douglas & M. de Haller placent Craton, Médecin, parmi les Anatomistes ; j'ai consulté ses ouvrages, mais je n'ai rien trouvé qui puisse lui donner une place dans notre histoire. Les ouvrages de Craton sont plus du ressort de la Médecine que de l'Anatomie & de la Chirurgie.

KAPFER. Kapfer (Mathieu), a écrit une dissertation intitulée.

Relatio vera quomodo cultrum ex ancillæ cujusdam ventre, quem per annum ferè in eo gestaverit, ex latere extraxerit, & quamque restituerit. Wolfenbutel 1563 in-4°. Ce livre est écrit en Langue Allemande.

PINUS. Pinus (Pierre Mathieu), a publié l'ouvrage suivant :

Annotationes in opuscula Anatomica Bartholomæi Eustachii ex Hippocrate, Aristotele, Galeno, &c. Venetiis 1563 in-8o.

L'Auteur a voulu déduire des plus anciens Auteurs les découvertes d'Eustache ; il n'a point rempli son objet.

ETIENNE. Etienne (Henri), est l'Auteur d'un Dictionnaire où l'on trouve l'explication des principaux termes d'Anatomie & de Chirurgie, il a pour titre :

Dictionarium medicum, vel expositiones vocum medicinalium ad verbum excerptæ, ex Hippocrate, Aræteo, Galeno, Oribasio, Rufo, Ephesio, Ætio, Alexandro Tralliano, Paul. Ægineta, Actuario, Cornelio, Grecè, cum latinâ interpretatione, &c. Lutetiæ, apud Henr. Stephanum, 1564 in-8°.

BORGARUCCIUS. Borgaruccius (Prosper), disciple de Vesale, a donné plusieurs ouvrages de Médecine, & a publié une nouvelle édition de la grande Chirurgie de Vesale ; il est aussi l'Auteur d'un ouvrage d'Anatomie.

XVI. Siecle.

Della contemplatione Anatomica ſopra tutte le parte del corpo umano. Venet. 1584 in-8°. Je n'ai pu trouver cet ouvrage.

1565. COSTA

Coſta ou Coſtæus, Médecin François (*a*), qui fut Profeſſeur dans l'Univerſité du Turin, & enſuite dans celle de Boulogne. Il mourut en 1603, nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages; voici ceux où l'on trouve quelques détails d'Anatomie ou de Chirurgie.

De venarum meſeraicarum uſu liber. Venetiis, 1565 in-4°.

Diſquiſitionum phyſiologicarum in primam primi canonis Avicennæ ſectionem, libri ſex. Bononiæ 1589 in-4°.

Annotationes in Avicennæ canonem, cum novis obſervationibus, &c. Venet 1595, in-fol.

De humani conceptus, formationis, motus & partus tempore. Bononiæ 1596, in-4°. *Papiæ*, 1604, *&c.* Je n'ai pas vu ces ouvrages.

1565. GREVIN.

Grevin (Jacques), Médecin célebre du XVIe. ſiecle, de la Faculté de Paris, s'eſt autant diſtingué dans la Littérature que dans la Médecine; il naquit à Clermont en Beauvoiſis, il paſſa ſa jeuneſſe à l'étude des Langues, des Belles-Lettres & de la Philoſophie. A peine avoit-il atteint l'âge de treize à quatorze ans, qu'il compoſa diverſes pieces de théâtre & pluſieurs autres poëmes. On aſſure que toutes ces pieces furent faites en l'honneur de Nicole Etienne, fille de Charles Etienne, Médecin de Paris, qui fut mariée à Jean Liebaut, Médecin de la même Faculté. Le goût de rimer, qui eſt aſſez éloigné de l'étude de la vraie Philoſophie, n'en détourna point Grevin; il s'occupa ſpécialement à la Médecine, & ſe fit une réputation brillante dans cet état. Les plus grands Seigneurs ſe firent un honneur de le conſulter; la Ducheſſe de Savoie le prit pour ſon Médecin à titre, & l'emmena avec elle en Piémont. Les préjugés ſont de tous les états; Grevin ne ſut s'en défendre: auſſi précipité dans ſes ordonnances de Médecine, qu'il l'étoit à faire des vers, il condamna ſans réflexion l'uſage de

(*a*) Voyez Douglas.

plusieurs médicamens dont l'humanité a retiré dans les suites les plus grands avantages ; ce fut lui qui déclama contre l'antimoine, en rapportant nombre d'observations mal faites & mal vues pour faire proscrire ce remede ; il détermina la Faculté à s'assembler pour présenter requête au Parlement, afin qu'il interdît tout usage de ce minéral, comme il avoit autrefois fait de l'orpiment & du mercure. Persuadés de la validité de ses remontrances, les Magistrats octroyerent sa demande. Ainsi voilà un homme inquiet qui prive l'humanité d'un des plus puissants remédes cont e plusieurs maladies qui l'affligent : l'antimoine fut banni de la Médecine par un decret de la Faculté de Paris, confirmé par un Arrêt du Parlement rendu en 1609. Grevin fit tous ces beaux exploits dans un âge très-peu avancé, & quoiqu'il eût passé une partie de sa vie à composer des vers ou à introduire lui-même des nouveautés dans la Médecine, & à proscrire celles dont il n'étoit pas l'Auteur, il s'adonna à l'Anatomie & y fit quelques progrès ; il mourut à l'âge de trente ans à Turin, le 5 Novembre 1570. Marguerite de France, femme de Philibert Emmanuel, Duc de Savoie, dont il étoit Médecin, fut fort affligée de sa mort, & pour donner une preuve de son estime & de son attachement pour Grevin, elle retint toujours auprès d'elle la femme & la fille de ce Savant homme. Le livre que Grevin a publié est :

1565. GREVIN.

Anatomes totius ære insculptæ delineatio. Lutetiæ Paris 1565, in fol. *Antwerp.* 1565, 1572 in-fol.

Il fut imprimé aussi sous le titre suivant :

Les portraits Anatomiques de toutes les parties du corps humain, gravés en taille douce par le commendement du feu Henri VIII, Roi d'Angleterre. Paris 1569 in-fol.

Cet ouvrage est un abrégé de celui de Vesale, on y trouve les mêmes planches : le même ordre y est observé, & l'Auteur a copié les explications des planches ; cependant il y a ajouté quelques remarques peu curieuses, & pour la plûpart utiles : elles sont distinguées du texte par un caractere différent.

XVI. Siecle. 1565. GREVIN.

Dans une il distingue le cerveau en quatre parties, en cerveau proprement dit, cervelet, moëlle allongée, & moëlle épiniere. Dans plusieurs autres il fait une récapitulation de quelques chapitres : à la fin de l'ouvrage il donne un extrait de l'Anatomie de Vesale. C'est là qu'il dit que la moëlle épiniere ne differe du cerveau & du cervelet, que parcequ'elle n'a point comme eux de mouvement particulier. Du reste cet ouvrage est assez incomplet, l'Auteur n'est qu'un pur copiste de Vesale, il n'a point profité des remarques que plusieurs grands hommes lui avoient fournies, & par cela même il s'est rendu peu digne du titre d'Anatomiste. La partie typographique de cet ouvrage est cependant bien exécutée, mais c'est à Wecheus, Imprimeur de Beauvais, que nous en sommes redevables.

PECELIUS.

Pecelius (Médecin), est l'Auteur d'une dissertation sur la génération.

Oratio de generatione hominis. Witebergæ 1565, in-8°.

GRYLL.

Gryll (Laurent), Médecin de Landshut en Allemagne, dans la basse Baviere, s'est rendu recommandable par ses grandes connoissances dans les Langues étrangeres ; il parcourut les principales provinces de l'Europe, & fut enfin fixer sa demeure à Ingolstadt où il fut professeur en Médecine. Il mourut dans cette Ville en 1561, & ses ouvrages ne furent publiés que cinq ans après.

De sapore dulci & amaro liber. Pragæ 1566, in-8°.

Ce traité ne vaut rien, il est rempli d'une fade théorie.

COITER.

Coiter (Volcherus), Médecin, étoit de Groningue dans la Frize ; il naquit en 1534, dès son plus bas âge il se sentit porté à l'Anatomie & à la partie de la Médecine qui y a du rapport ; après qu'il eût fini son cours de Philosophie, il en entreprit l'étude avec le plus grand zele : pour faire de progrès plus rapides, il parcourut les différens Royaumes de l'Europe. Il vint en France & de là passa à Padoue, en Italie, pour y suivre les savantes leçons de Fallope ; il fut à Rome & lia une étroite amitié avec Eustache (*a*),

(*a*) In introductionis capite sexto.

De

De Rome il passa à Boulogne où il entendit le célebre Arantius; il visita plusieurs fois son cabinet d'histoire naturelle. Cette ville depuis long-tems célebre par les sciences qu'on y cultivoit, lui parut digne de son séjour ; il y fixa sa demeure pendant quelque-tems, y enseigna l'Anatomie de l'homme avec distinction, & s'y exerça beaucoup à l'Anatomie comparée; il connut dans les suites Aldrovande, & en travaillant avec lui il acheva de se perfectionner dans la connoissance des animaux ; il passa à Montpellier, y séjourna quelque tems, & y lia une étroite amitié avec Rondelet. Orné des plus grandes connoissances, Coiter se rendit à Nurenberg où la République l'avoit appellé ; cependant il n'y fit pas un long séjour; la France étant en guerre avec un des Royaumes voisins, il y revint pour occuper une place de Médecin dans ses Armées ; le zèle de s'instruire ne l'abandonna jamais, il crut trouver dans la guerre des moyens plus favorables pour disséquer des cadavres, afin d'apprendre la vraie cause ou les principaux ravages des maladies. Cependant le sort décida autrement que Coiter ne l'avoit présumé, car il mourut au milieu de ses travaux. Nous avons de lui :

XVI. Siecle.

1566. COITER.

De cartilaginibus tabulæ. Bononiæ, 1566 in-fol.

Externarum & internarum principalium humani corporis partium tabulæ atque Anatomicæ exercitationes.

Observationesque variæ, novis, diversis ac artificiosissimis figuris illustratæ. Norimberg. 1573, in-fol. *Lovani.* 1653, in-fol.

Coiter, disciple de Fallope, avoit sucé les maximes de son maître, & adopté pour ses recherches les mêmes objets : Il s'occupa beaucoup à Boulogne sur le fœtus humain (*a*), il le dit lui-même dans le second ouvrage que j'ai énoncé. On doit être surpis, ajoute Coiter, que les Anatomistes, excepté Fallope & Eustache, aient négligé l'étude des os des enfants, qui sont le plus sujets aux fractures & aux luxations ; le silence des Anatomistes sur la structure des os des sujets de cet âge, a entraîné mille accidens ;

(*a*) Pag. 37. Norimbergæ. 1573.

XVI. Siecle. 1566. COITER.

les Chirurgiens ont estropié la plûpart de ceux qu'ils ont traités, les Barbiers, les Charlatans comptent leurs malades par le nombre de bossus ou de boîteux qui se promenent dans les Villes. Touché de ces raisons bien valables chez tout homme qui pense, Coiter a préparé nombre de squelettes de fœtus ou d'enfant de différent âge & il s'en est servi pour faire ses leçons.

Il a fait graver dans trois planches différentes les pieces osseuses du fœtus, les deux premieres représentent trois squelettes de fœtus d'un âge différent; on voit dans la troisieme figure la baze du crâne d'un fœtus par la face interne ou externe, ce sont les premieres planches qu'on ait données en ce genre.

Coiter donne une explication très longue & très bien raisonnée de ses planches; il parle du crâne du plus petit squelette, il fait observer qu'il n'étoit pas plus long que le doigt, que la tête étoit fort grosse relativement aux autres parties; & que les os pariétaux & l'os occipital étoient fort mols pour l'âge; il a trouvé plus d'une fois des fœtus qui n'avoient qu'une partie de l'épine ossifiée (*a*). Les os longs commencent à s'ossifier vers leur partie moyenne, ils se dilatent même à proportion qu'ils s'endurcissent; mais la nature change ensuite le système de ses opérations, au lieu de travailler à la perfection de ce germe osseux elle en produit deux autres aux extrémités des os (*b*). Les os larges s'ossifient dans plusieurs endroits à la fois, ordinairement du centre à la circonférence de ces os; quelques-uns avant d'acquérir cet état sont ligamenteux, ils deviennent cartilagineux & ensuite osseux. Dans la premiere formation des os du fœtus l'on n'apperçoit dans les os ni cavités ni éminences, peu à peu elles se développent, d'abord elles paroissent cartilagineuses, ensuite elles prennent une construction plus solide & se changent en os.

Les os du crâne d'un enfant de six mois ne sont point comme ceux de l'adulte joints par des futures particulieres; mais par simple harmonie la plûpart

(*a*) Pag. 38.
(*b*) Page 3.

des os ſont diviſés par le milieu, à cet âge de la vie ; tels ſont le coronal & l'occipital.

XVI. Siecle.

Le cercle oſſeux de l'oreille a diſparu vers le ſeptieme mois de naiſſance ; on ne trouve pour lors qu'un canal continu à l'os temporal, & les oſſelets de l'ouie ſont auſſi durs dans le plus bas âge qu'ils le ſont dans l'âge décrépit (*a*). Elevé par Fallope, Coiter ne pouvoit ignorer ſans deshonneur que les fœtus n'ont point de ſinus dans l'os ſphénoïde ou dans l'os de la mâchoire ; il a auſſi fait obſerver que dans les premiers âges de la vie l'os ethmoïde eſt cartilagineux, que la lame moyenne deſcendante eſt la premiere partie qui ſe change en os ; que les dents exiſtent dans le fœtus, qu'elles viennent d'autant des germes qui ſont dans les alvéoles ſéparés par pluſieurs cloiſons & en pluſieurs rangs, & dont les uns ſe développent plutôt que les autres (*b*). Je renvoye ſur nombre d'autres particularités relatives la ſtructure des dents à mon extrait de Fallope.

1566. COITER.

A l'âge de ſix mois, continue notre Auteur, l'hyoïde ne mérite pas d'être placé parmi les os ; il eſt mol dans toutes ſes parties. A un an de naiſſance les vertébres, excepté les deux premieres, ſont compoſées de trois pieces ; la premiere forme le corps & les deux autres appartiennent aux parties latérales, les apophiſes épineuſes & les tranſverſes ſont encore cartilagineuſes ; Fallope avoit déja apperçu cette ſtructure, mais dans un âge différent. L'os ſacrum eſt compoſé de cinq pieces ſéparées, & l'os coccyx n'eſt formé que d'un ſeul cartilage ; l'omoplate du ſquelette qu'a décrit Coiter qui appartenoient aux fœtus d'environ ſix mois, n'avoient de cartilagineux que les extrémités des apophiſes acromion & coracoïde, le reſte étoit oſſifié.

Les cartilages des côtes ſont dans le fœtus unis au cartilage qui doit former le ſternum ; Coiter a obſervé que la partie ſupérieure de cet os commençoit à s'oſſifier, & qu'ainſi ſucceſſivement de haut en bas, les parties

(*a*) Meatus auditorius, ſive canalis externus non undequâque in pueris oſſeus eſt, ſed quaſi omnino cartilaginoſus & ad ſeptimum uſque menſem poſt procreationem ſejungi poteſt, pag. 59.

(*b*) Pag. 59.

XVI. Siecle.

1566. COITER.

acquéroient leur solidité ; il tire de l'ordre de cette ossification des conséquences ingénieuses sur la figure & la structure des os, cependant l'explication que cet Auteur donne est éloignée de la vraisemblance, souvent même les faits qu'il pose comme vrais sont des plus équivoques ; sans avoir en vue de relever les erreurs de Coiter, mais plutôt pour mettre la vérité dans tout son jour, Mr. de la Sone a dans les suites écrit sur le même objet. Son mémoire (*a*) est un exposé succint & fidele des travaux de la nature, & les explications qu'il donne sont si claires & si persuasives qu'on ne peut s'y refuser.

Les extrémités de l'humerus sont encore cartilagineuses à l'âge de six mois ; mais elles acquierent bientôt le dégré de solidité des autres os. L'apophise anconé du cubitus est séparée du corps de l'os par un cartilage jusqu'à l'âge de sept ans, & les os du carpe lorsque le fœtus vient au monde sont formés d'un seul cartilage (*b*), & toutes les apophises des os de la main ont la même structure ; ce que Coiter dit sur l'ossification des autres os se trouve contenu presque mot à mot dans les ouvrages de Fallope son maître ; c'est pourquoi je renvoye à cet Auteur.

Avant de terminer son chapitre sur la formation des os, Coiter fait observer que la nature varie beaucoup dans ses travaux, il dit que l'ossification des os se fait dans quelques sujets de meilleure heure que dans d'autres, que l'exercice ou le tempérament peuvent avancer ou retarder l'induration.

Coiter s'est aussi beaucoup occupé à la description des os. Il a donné la description des squeletes de plusieurs animaux. A l'imitation d'Eustache, il a tâché de dévoiler la cause des erreurs de Galien sur les os, en faisant le parallele des os du singe d'avec ceux de l'homme. Il a décrit le squelette du singe, & il a suivi Eustache de si près, qu'il semble l'avoir copié dans plusieurs endroits (*c*).

Sa description de l'organe de l'ouie est détaillée :

(*a*) Mémoire de l'Académie Royale des Sciences.

(*b*) Carpi ossa, dum fœtus, nascitur, ex una cartilagine conflantur ; postea ossa fiunt, ac à se mutuò disjunguntur, &c. pag. 61. *seconde colonne.*

(*c*) Haller, Meth. stud. p. 273.

XVI. Siecle.

1566. COITER.

mais point originale. Fallope paroît ſous un nouveau langage. L'Auteur y a ajouté les obſervations d'Euſtache. Du reſte ſa diction eſt claire, & dans le fond ce traité eſt aſſez exact & vaut bien celui que pluſieurs Auteurs modernes ont donné.

Il a découvert les deux muſcles ſupérieurs du nez, placés ſur ſon dos, que Sanctorini a nommés *muſculi proceres* & dont il s'eſt attribué la découverte. Il a auſſi fait un muſcle particulier du ſourcilier (*a*), & il a connu le muſcle corrugateur (*b*). Les nerfs ſont, ſelon lui, compoſés de pluſieurs filets, ces filets quelques petits qu'ils ſoient, viennent de la ſubſtance médullaire ou blanche, & ſont ſimplement recouverts par une expenſion de la pie mere juſqu'aux trous par où ils ſortent hors du crâne : ici la dure-mere leur fournit une enveloppe. Coiter a porté plus loin ces recherches ; il a connu la ligne médiane antérieure de la moëlle épiniere, & a obſervé que la ſubſtance médullaire étoit griſâtre dans ſon milieu & blanche vers le côté.

L'Anatomie ſeroit une ſcience ſimplement curieuſe ſi l'on ne pouvoit en faire une application à la pratique de la Médecine ; Coiter a rempli cet objet, & en a retiré les plus grands avantages pour le traitement & le pronoſtic des maladies. Afin de perfectionner cette partie médicinale, il a ouvert nombre de cadavres des malades dont il avoit été le Médecin. Par ſes ouvertures répétées, il a appris qu'il ne ſe formoit point de vers dans le cœur de l'homme vivant ni dans le cerveau, fût-il en putréfaction (*c*). Par ſes recherches il a auſſi connu que les ankiloſes n'étoient pas toutes produites par un vice de la ſynovie, car il a trouvé les membranes capſulaires des articulations oſſifiées (*d*).

Les réflexions qu'il a faites ſur les plaies de la tête méritent la plus grande attention ; non ſeulement il a expoſé leurs principaux ſymptomes, mais même il en a guéri pluſieurs en coupant une partie du cer-

(*a*) Obſervat. Anat. miſullaneæ, p. 109.
(*b*) Haller, Meth. ſtud. p. 293.
(*c*) Pag. 110.
(*d*) Pag. 109.

XVI. Siecle. 1566 COITER.

veau qui étoit ſortie du crâne après une fracture (*a*). Il dit avoir vu la paralyſie ſurvenir à une violente colique. *Quod Paulus ſuo tempore accidiſſe in morbo colico commemorat, nos quoque noſtra ætate frequenter vidimus, nempe ex magno diuturnoque colico cruciatu artuum reſolutionem preſertim brachiorum quamquam & crurum imbecillitas ſumma ad fuerit . . . .* (*b*). Pluſieurs perſonnes ſont mortes a la ſuite de fievres accompagnées de divers ſymptomes, comme délire, convulſions & paralyſies. L'Auteur a cru devoir ouvrir leurs cadavres. Dans les uns il a trouvé les ventricules du cerveau remplis d'une pituite viſqueuſe, dans les autres, non ſeulement il a découvert les mêmes léſions, mais encore il a vu qu'il y avoit un épanchement d'eau entre la pie & la dure-mere qui revêtent la moëlle épiniere (*c*).

Je prie les Anatomiſtes modernes de faire une extrême attention à cette obſervation de Coiter. Les cauſes desmaladies réſident fréquemment dans le canal ſpinal qu'on ne prend preſque jamais la peine d'ouvrir.

En répétant les ouvertures de cadavres, Coiter a été à même d'obſerver pluſieurs faits : il s'eſt convaincu qu'il y avoit deux ſortes d'hydropiſie de poitrine (*d*) : dans l'une, le poumon eſt infiltré, & il n'y a point d'eau épanchée dans la capacité ; dans l'autre il y a de l'eau épanchée ſans que le poumon ſoit altéré ; il a vu pluſieurs fois le ſquirrhe dans quelqu'un des viſceres procurer l'hydropiſie. Il a trouvé, à ce qu'il dit, deux veſſies dans un ſujet qui avoit ſouffert l'iſchurie. Notre Auteur veut vraiſemblament parler d'une hernie de la membrane interne de la veſſie qui s'étoit inſinuée à travers ſes fibres muſculeuſes, & avoit formé une nouvelle poche.

(*a*) Pag. 111, 112, 113.

(*b*) Pag. 114.

(*c*) Ex cerebri ſubſtantiâ inter ſecandum effluxit aqua tenuis & colore ſubrubicundo, quod venarum arteriarumque inciſioni aſcribendum eſt, nam aqua quâ omnes ventriculi ſcatebant, fuit tum tenuiſſima, tum limpidiſſima ac pura, nihil vero pituitæ in ventriculis cerebri vidi. Totum ſpatium quod in ſacrâ fiſtulâ inter tenuem ac duram membranam eſt & ubi nervorum funiculi nervos conſtructuri, à ſpinali medullâ recedunt, ſimili aquâ plenum extitit, pag. 114.

(*d*) Pag. 116.

XVI. Siecle. 1566. COITER.

On trouve dans le même ouvrage (*a*) l'hiſtoire des abcès ſurvenus à différens viſceres, & l'Auteur a donné une expoſition claire & ſuccinte des ſymptomes qui les ont accompagnés. La jauniſſe eſt fréquemment occaſionnée par des calculs dans la véſicule du fiel; Coiter en a vu un de la groſſeur d'un œuf de pigeon (*b*), & de couleur bleue.

Coiter a fait pluſieurs obſervations ſur des animaux vivans; il a examiné le mouvement du cœur ſur un chat, & il a vu la dilatation des ventricules ſuccéder à la contraction des oreillettes, & *vice verſâ*; la pointe s'approcher de la baſe pendant la ſyſtole, & s'éloigner pendant la diaſtole; de-là il conclut qu'il ſe raccourcit dans la ſyſtole & qu'il s'éloigne dans la diaſtole; il a auſſi obſervé que le ventricule droit étoit en mouvement long-temps après la mort du ventricule gauche. Une obſervation bien faite conduit à une autre. Notre Auteur s'eſt convaincu ſur pluſieurs animaux, que la baſe du cœur ſe mouvoit long-temps après la ceſſation totale du mouvement dans la pointe; il s'eſt auſſi convaincu, en ouvrant le crâne de divers animaux, que le cerveau avoit chez eux comme dans l'homme un mouvement particulier qu'il ſoupçonne dépendre de celui des arteres. Coiter a été plus loin; il a coupé une partie du cerveau, emporté même une grande portion de ſa ſubſtance, ouvert ſes ventricules, détruit la plus grande partie du crâne & du cerveau dans pluſieurs oiſeaux, emporté tout le viſcere, &c. ſans qu'il ſuivît léſion dans les fonction (*c*).

Quelques-uns attribuent à Rhedi l'honneur d'avoir découvert le vrai ſiege du poiſon de la vipere: notre Auteur l'avoit cependant précédé dans ſes recherches;

(*a*) Pag. 120, 121.

(*b*) Pag 22.

(*c*) Quòd ſummâ admiratione dignum exiſtit brutorum viventium cerebra detexi, vulneravi & intactis nervis, eorumdemque principis & ventriculis mediis illæſis exemi, at nullum vel vocis, vel reſpirationis, vel ſenſus, vel motus offenſionis ſignum in iis deprehendi. Aves abſque cerebro aliquandiu vivunt, ut quilibet in gallinis, vel pullis gallinaceis, ſi roſtrum ſuperius cum dimidiâ capitis parte abſciderit, cerebrique majorem exemerit partem, experiri poteſt, pag 122.

XVI. Siecle. il a vu deux véſicules remplies d'une liqueur ver-
verdâtre, placées à côté des deux, & il croit que ces
1566. véſicules contiennent la matiere du poiſon qu'elles
COITER. verſent lorſque l'animal applique ſes dents contre quelque corps. Ces détails ne ſont point de mon objet (*c*), c'eſt pourquoi je n'inſiſte pas d'avantage.

L'Anatomie comparée offre pluſieurs ſujets d'inſtruction. Notre Auteur dit avoir connu, en diſſéquant les oreilles du léſard, la vraie ſtructure de l'oreille humaine; il y a découvert les trois oſſelets, le canal de communication entre la bouche & l'oreille, &c. &c. Les Anatomiſtes trouveront dans ce traité pluſieurs obſervations intéreſſantes, &c.... le reſte ſe trouve dans les ouvrages dont nous avons déja fait l'extrait, principalement dans ceux de Fallope, dont notre Auteur a été un fidele imitateur, &c....

D'après cet extrait, le lecteur judicieux jugera facilement des talens ſupérieurs & des travaux prodigieux de Coiter. En liſant ces ouvrages, on reconnoît une obſervateur judicieux, & l'on admire dans lui les talens qui caractériſent le Médecin ſavant & le phyſicien éclairé & laborieux, Coiter a fait pluſieurs voyages, & a trouvé ſon inſtruction dans ſes courſes où tant d'autres trouvent un ſujet de diſſipation. Les grands hommes qu'il a fréquentés lui ont inſpiré le vrai goût de l'Anatomie, ſoit celle de l'homme, ſoit celle des animaux, ſouvent même lui ont fourni des particularités intéreſſantes qu'il a rapportées dans ſes ouvrages; on peut cependant lui reprocher de n'avoir pas cité ſes maîtres auſſi ſouvent qu'il eût pu & qu'il eût dû; le nom de Rondelet qu'il avoit long-temps fréquenté à Montpellier, & qu'il a quelquefois copié littéralement paroît à peine dans
BETTUS. ſes ouvrages.

Bettus (Antoine Marie), Médecin de Modene.

De cauſa conjuncta, deque bilis coctione, tractatus. Bononiæ 1566, in-8°.

Cet ouvrage manque dans les meilleures biblio-
GOURMELIN. theques.

Gourmelin (Etienne) vint jeune à Paris où

(*d*) Pag. 116

exerça d'abord la Chirurgie ; il y étudia en Médecine, & se fit recevoir Docteur Régent dans la Faculté de Paris, dont il fut le Doyen en 1574 & en 1575. Par les notes de M. de Thou il paroît qu'il y eut sous son décanat une peste dans Paris, & qu'il convoqua la Faculté plus d'une fois pour cet objet. Il étoit né en basse Bretagne, dans la petite Ville de Cornouailles, & mourut à Paris en 1594. Le Roi Henri III, dans le temps de la ligue, le nomma à la place du fameux Docteur Acakia son lecteur & Professeur en Chirurgie au College royal 1588, & ce ne fut qu'après la mort de Gourmelin que le jeune Acakia, fils du précédent, occupa la place de son pere. Gourmelin, quoique devenu Docteur en Médecine, fit toujours sa principale étude de la Chirurgie. Le plus fameux de tous ses ouvrages, est son *Synopseos Chirurgiæ* qui lui valut l'estime de tous le savans de son siecle, & la bonne amitié de Henri III. Il donna ensuite un autre livre de Chirurgie qui ne lui fit pas moins d'honneur, & qui fut traduit par Germain Courtin, sous le titre de *Guide des Chirurgiens*.

XVI. Siecle.

1566. GOURMELIN.

On ne sait pas trop pourquoi les Auteurs des *recherches sur l'origine de la Chirurgie en France*, imprimée en 1744, ont peint Gourmelin avec des couleurs qui ne lui convenoient pas. Il ne méritoit pas certainement d'être traité avec tant de rigueur ; car Gourmelin, quoi qu'en puissent dire ses critiques, savoit la Chirurgie. Ses livres ont eu dans le temps une grande célébrité.

Nous avons de lui,

Synopseos Chirurgiæ libri 6. Lutetiæ 1566, in-8°. *Et Chirurgiæ artis ex Hippocratis & veterum decretis ad rationis Normam redactæ libri* 3. ibid. 1580, in-8°.

Junius (Adrien) (*a*), Médecin célebre Hollan-

1567. JUNIUS.

(*a*) C'est dans cette année que doit être placée l'Histoire de Vavasseur, parceque ce fut pour lors que le Parlement enregistra l'Edit que le Roi François premier avoit rendu en 1544, à sa sollicitation en faveur des Chirurgiens de Paris.

Vavasseur étoit un de ces rares génies, plutôt fait pour donner la loi que pour la recevoir de ses Confreres ; ses talens l'éleverent à la place de premier Chirurgien du Roi : titre flateur

XVI. Siecle. 1567. JUNIUS.

dois, naquit à Horne dans la West-Frise le premier Juillet de l'an 1512; on eut un soin extrême de lui dans sa jeunesse; on l'éleva dans les sciences, & on lui fit faire une étude de différentes langues. Orné de ces connoissances, Junius entreprit différens voyages; il parcourut la France, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre & l'Allemagne; il converſa avec la plupart des savans qui vivoient dans ses royaumes, exerça la Médecine dans différentes Villes d'Angleterre, & il y publia un poëme sur le mariage de Philippe II, Roi d'Espagne, avec Marie, Reine d'Angleterre. Ce poëme est intitulé *la Philippide*; il pa-

par lui même sous toute sorte de regnes, mais qui est d'autant plus glorieux, que ce fût sous celui d'un Roi des plus éclairés & des plus judicieux. Tout le monde connoît le scrupule que François premier apportoit dans l'élite ces sujets qu'il honnoroit de ses faveurs, il savoit discerner le mérite d'avec l'intrigue; il choisit lui-même Vavasseur pour son Chirurgien, & lui donna toute sa confiance.

Vavasseur s'en servit pour faire donner de nouveaux priviléges. A son Corps à l'imitation de Pitard, il voulut en être reconnu le chef & jouir de toutes les prérogatives d'un chef; il obtint des Professeurs particuliers pour les Chirurgiens, & indépendans de ceux de la Faculté de Médecine. Dès-lors les Eleves en Chirurgie ne furent plus tenus d'assister aux leçons des Médecins. Parmi les Chirurgiens Professeurs se distingua Severin Pineau, disciple zèlé des plus grands Médecins; il ne peut que faire des Eleves dignes de lui & de ses Maîtres (*a*). Urbain l'Arbalestier lui succéda & remplit ces fonctions avec éclat; celui-ci fit de nouveaux Eleves, mais qui ne répondirent pas aussi bien à ses travaux & à ses soins, qu'il avoit répondu lui-même à ceux de son Maître Pineau.

Voilà donc la Chirurgie séparée de la Médecine; le Chirurgien dans son particulier s'en applaudit, & y trouve son intérêt personnel, mais l'Art en souffre. Par le nouvel édit de François premier, renouvellé par Charles IX, & enregistré au Parlement le 14 Mai 1567, les Barbiers se trouverent exilés du Corps des Chirurgiens; pour unir ceux ci plus strictement à l'Université on exigea d'eux qu'ils fussent Maîtres-ès-Arts. Ainsi on oublia que leur chef, Ambroise Paré, avoit été tiré du Corps des Barbiers; mais je renvoye pour toutes ces dissentions à l'ouvrage de Mr. Verdier, ou aux *recherches sur l'origine de la Chirurgie en France*. Les progrès de l'Art font l'objet de mon Livre, il est inutile de le grossir par l'histoire des contestations & des troubles qui ont retardé l'avancement des connoissances humaines.

(*a*) *Recherches sur l'origine de la Chirurgie en France*, pag. 240, Tom. premier.

rut en 1554. Après un séjour de quelques années en Angleterre, Junius revint en Hollande & fut s'établir à Harlem ; il y séjourna quelques années : cette Ville fut assiégée par les Espagnols en 1572. Pour se soustraire aux fureurs de la guerre, il se retira à Armuyden près de Middelbourg, capitale de la Zélande, & abandonna son bien aux ennemis. Sa bibliotheque, composée de plusieurs manuscrits, & d'un grand nombre de volumes, fut brûlée pendant le siege : ce qui l'affligea si fort, que plusieurs Historiens disent qu'il en mourut de douleur quelque temps après. Peu satisfait de son séjour dans le Village d'Armuyden, il fut s'établir à Middelbourg ; on le nomma Professeur en Médecine dans l'Université qu'on venoit d'y fonder. Il jouit peu de temps de cette place ; car il mourut dans cette Ville le 7 Juin 1575 par une suite d'incommodités que lui avoient causé les changemens d'air & la douleur d'avoir perdu les livres & manuscrits qu'il avoit dans la bibliotheque que les ennemis lui brûlerent (*a*). Il fut enterré dans l'Eglise des Prémontrés de Middelbourg.

XVI. Siecle.

1567. JUNIUS.

Nous avons de lui plusieurs ouvrages ; le suivant est le seul qui nous intéresse.

Nomen clator omnium rerum propria nomina variis linguis explicata indicans. Parisiis 1567, in-8°. *Antuerpiæ* 1577, 1583. *Francorf.* 1596. *Londini* 1585. *Genevæ* 1619, in-8°.

On trouve dans cet ouvrage la dénomination des termes usités dans les différens arts ; les mots y sont rangés par ordre alphabétique ; chaque matiere y a un chapitre particulier ; l'Auteur a traduit le même mot en sept langues différentes ; les noms caractéristiques des parties dont l'homme est composé, s'y trouvent fort exactement.

On reprochoit à Junius d'être crapuleux, & de s'être allié indistinctement avec des personnes du plus bas état, l'on rapporte que Jean Sambuc, Médecin, natif de Dyrne en Hongrie, étant allé exprès en Hollande pour voir Junius, il apprit qu'il étoit dans un cabaret avec un charretier, ce qui lui donna tant

(*a*) Diction. de la Médecine par M. Eloy, T. II. p. 8.

XVI. Siecle.

de mépris pour ce fameux critique, qu'il s'en retourna sans le voir. Le départ de Sambuc étant rapporté à Junius, il s'excusa en disant qu'il ne s'étoit trouvé avec ces gens que pour apprendre d'eux quelques termes de leur métier qu'il vouloit mettre dans son *Nomenclator*.

1567. JUNIUS.

ARIAS DE BENAVIDEZ.

Arias de Benavidez (Pierre), Auteur Espagnol qui a écrit un traité sur la maniere dont les Indiens se traitent des plaies; cet ouvrage a pour titre:

Secretos de Çhirurgiâ, especialmenti . . . . de la manera como se curan los Indios de Lagas. Valladolid. 1567, in-8°.

Je n'ai point vu cet ouvrage de même que le suivant.

NYSSENIUS

Nyssenius (Grégoire) est l'Auteur d'un traité qui a pour titre:

De hominis opificio interprete Johanne Levenclaio. Basil. 1567.

WIÉR.

Wier (Jean), vulgairement connu sous le nom de *Piscinarius*, naquit en 1515 à Grave sur la Meuse. Sa famille tenoit un rang distingué dans le pays; elle ne négligea rien pour son éducation; on l'envoya en Allemagne où il étudia sous Agrippa; il apprit de ce digne maître plusieurs secrets de magie; il fut continuer ses études à Paris & à Orléans, parcourut ensuite les principales contrées du monde; il fit plusieurs observations dans ses voyages; mais il abusa de la crédulité publique; il n'est point d'impiété qu'il n'ait racontée. De retour d'Afrique, il fut Médecin du Duc de Cleve; il occupa cette place pendant trente ans, & en remplit les devoirs avec assez d'exactitude. Son nom parvint dans les pays les plus éloignés. Les Empereurs Charles V, Ferdinand Maximilien II, & Rodolphe II, le consulterent dans plusieurs maladies. Disciple zélé d'Agrippa, Wier crut à la magie, & composa plusieurs traités sur ce sujet; il y en a un qui est intitulé *Demonomanie*. L'Auteur fait dans cet ouvrage un dénombrement chimérique des démons; il les divise en bandes, en légions, leur donne des noms particuliers, dépeint leurs figures, leurs mœurs, leurs caracteres, & indique leurs emplois. Wier parvint à un âge assez avancé, sans presque avoir eu de ma-

ladie. On assure qu'il soutenoit un jeune de quatre jours avec la plus grande facilité. La mort cependant, dont il avoit bravé les coups, le surprit vers l'an 1580, lorsqu'il s'y attendoit le moins, à Teklembourg chez le Comte de Bentheim. Ses cercles, ses figures, ni la monarchie diabolique ne purent le garantir du trépas. XVI. Siecle. 1567. WIER.

Il est l'Auteur de plusieurs ouvrages; celui qui est de notre objet a pour titre :

Medicarum observationum rararum liber 1. *Basil.* 1567, in-4°. *Amstelod.* 1657, in-12.

Cet ouvrage, parmi divers sujets de Médecine, en contient plusieurs de chirurgicaux; on y trouve l'histoire d'une maladie cutanée extraordinaire. L'Auteur a été obligé de se servir ou d'ordonner l'usage de l'instrument tranchant pour emporter un carcinome du testicule gauche, pour inciser l'hymen dont l'intégrité occasionnoit des maladies; il se servit des mêmes moyens pour ouvrir le canal de l'urethre, la vulve & l'anus; il a extrait de l'œsophage des épingles qu'on avoit imprudemment avalées. Il rapporte l'histoire de plusieurs cancers qu'il dit avoir guéris.

On trouve dans son livre des sorciers une observation relative au traitement des plaies, l'Auteur étoit en Candie. Il s'agit d'un payſan blessé au dos par une fleche dont le fer, qui étoit demeurée dans son corps, sortit par le fondement quelques années après. Cette observation paroîtra fabuleuse à tous ceux qui rapprocheront les annecdotes de la vie de Wier : il dit lui-même dans un autre endroit de ses ouvrages, qu'il ne demeura en Candie que l'espace de quelques mois; ainsi il n'a pu être le témoin oculaire de tous les faits relatifs à l'observation.

Cardan (Jerome), Médecin, naquit le 24 Septembre 1501. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance. Les uns le font naître à Milan & les autres à Pavie; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut élevé à Milan où son pere étoit Docteur en Médecine & en Droit. L'histoire rapporte que Cardan naquit d'une mere qui l'ayant eu hors de mariage, avoit inutilement tenté de perdre son fruit 1568. CARDAN.

XVI. Siecle.

1568. CARDAN.

par des breuvages pris à ce deſſein. La nature fut rebelle aux vues de cette mere cruelle ; elle mit au monde le jeune Cardan avec des cheveux noirs & friſés. Après ſes premieres études, il fut à Pavie, & on aſſure qu'il y étudia les Mathématiques avec tant de ſuccès, qu'il fut en très peu de temps en état de les profeſſer. Il alla faire ſes études de Médecine à Boulogne quelque temps après ; il y paſſa Docteur, il n'étoit âgé que de 2 . ans, en 1525, & ſe maria en 1531. Bien loin de ſe fixer dans une Ville, il parcourut les différentes contrées de l'Europe ; il fut en Ecoſſe après avoir profeſſé la Médecine & les Mathématiques à Pavie ; il ne ſe plut point dans ce pays étranger ; quelques-uns aſſurent qu'il ne s'y comporta pas ſelon les les loix du pays, & qu'il y fut pourſuivi par la Juſtice. Il fut à Boulogne & y eut une place de Profeſſeur : il n'y tint pas une conduite réguliere ; auſſi ſe fit-il empriſonner : cependant par protection ou par des promeſſes réitérées de tenir à l'avenir une conduite plus réglée, il fut élargi. Il alla s'établir à Rome, ſe fit Agreger au College des Médecins, & s'acquit une penſion du Pape Grégoire XIII. Quoique Cardan ait mené juſqu'ici une vie errante & vagabonde, il trouva le moyen d'écrire un nombre prodigieux de volumes ; c'eſt même un des Médecins qui ait le plus écrit ; il mourut à l'âge de ſoixante & quinze ans le 21 Septembre 1576. On l'accuſe d'avoir aimé le jeu, les femmes & le vin à l'exces ; il étoit bizarre, inconſtant, ſe piquant d'aſtrologie & entêté de ſes prédictions ; quelques Hiſtoriens diſent qu'il vouloit travailler à l'horoſcope de Jeſus-Chriſt, & Douglas nous apprend qu'il avoit prédit le jour de ſa mort.

Les ouvrages qu'il nous intéreſſe le plus de connoître, ſont :

In libros Hippocratis de ſeptimeſtri & octimeſtri partu commentarii. Baſil. 1568, in-fol.

De ſubtilitate lib. 21.

Libri duodecim de hominis naturâ & temperamento. Baſil. 1560, 1582, in-8°. 1664, in-4°.

La collection de tous ſes ouvrages ſe trouve dans

celui qui a pour titre *Opera omnia*; il eſt en dix tomes in folio, imprimé à Geneve en 1624, & à Lyon en 1663. XVI Siecle.

1568. CARDAN.

On trouve peu d'anatomie dans ſes écrits; celle même qu'on y lit eſt extraite des anciens Auteurs; beaucoup de citations mal dirigées; peu d'ordre & beaucoup de prolixité, voilà le caractere de l'ouvrage. Si Mrs Douglas & Haller ne l'euſſent point mis dans leurs recueils des Auteurs Anatomiſtes, Cardan n'eût point trouvé place dans mon hiſtoire.

MENA.

Mena (Ferdinand), ſurnommé le Portugais par André Schot-Valere & André Toxander, fut Médecin d'Alcala-de-Henarez, & enſeigna la Médecine dans l'Univerſité de cette Ville. Son nom fut célébré dans toute la contrée; Philippe II, Roi d'Eſpagne, l'appella pour ſon premier Médecin, & lui donna beaucoup de crédit. Mena, plus amateur des progrès de ſon art que des grandeurs & des richeſſes perſonnelles, s'en ſervit plutôt pour la Médecine que pour lui. A ſa ſollicitation, le Roi d'Eſpagne fonda pluſieurs places de Profeſſeur en Médecine dans différentes Univerſités de ſon royaume, auxquelles il accorda de nouveaux droits. Nous avons de Mena quelques ouvrages relatifs à la pratique de la Médecine & à la Pharmacie: il a très peu donné de Chirurgie; en voici cependant un qui mérite être connu de ceux qui exercent cet art.

De ſeptimeſtri partu & purgantibus medicamentis. A Anvers 1568, in-4°.

L'Auteur a raſſemblé dans cet ouvrage ce que les anciens avoient écrit de relatif à ſon ſujet; il a profité des remarques d'Eucharius Rhodion. On trouve dans le même ouvrage une liſte des médicamens emménagogues, &c.

EUGENE.

Eugene (Lactance), Médecin de Narni, Ville d'Ombrie en Italie, vivoit vers l'an 1568.

Nous avons de lui un livre intitulé,

De maris & fœmellæ generatione opuſculum. Anconæ 1568.

Ce livre eſt dédié à Pierre Montamus Patrice de Narni. Il eſt peu étendu, écrit avec aſſez de clarté,

XVI. Siecle. mais contenant beaucoup de rapsodies, comme on peut en juger au seul titre. Selon lui, l'homme naît lorsque la nature exécute ses *fonctions génératrices* dans la plus grande intégrité ; la femme naît au contraire, lorsque les parties génitales souffrent quelques légeres altérations. La conception n'a point lieu si l'altération des organes est portée trop loin (*a*).

1568. EUGENE.

Suivant sa théorie, les mâles naissent lorsque le testicule droit de l'homme & l'ovaire droit de la femme sont plus gros que les gauches ; la femelle est au contraire produite lorsque ces organes ont une configuration différente. Les effets de la génération peuvent être portés si loin, qu'il n'est pas rare de voir une femme accoucher de plusieurs enfans du même sexe.

Pour avoir de jolis enfans, notre Auteur conseille aux pere & mere de se représenter, pendant l'acte vénérien, le plus bel homme qu'ils auront vu ; car, dit-il, l'imagination joue le plus grand rôle dans la formation des enfans, &c. &c.

On voit d'après cette esquisse jusqu'où les hommes ont porté leurs rêveries, & jusqu'à quel point ils ont été frivoles dans leurs études. Notre Auteur propose gravement son système, comme s'il eût établi la vérité la plus importante ; il soutient son rôle jusqu'à la fin de l'ouvrage, & pousse son délire jusqu'au dernier période ; & lorsqu'il ne peut plus tirer de son cerveau un plus grand nombre d'explications chimériques, par une chute très inconséquente à ses prémisses, il avoue qu'on doit faire peu de cas des opinions que les Philosophes & les Médecins ont sur la génération, & que c'est à Dieu seul qu'on doit en rapporter la véritable cause (*b*).

1568. WIRSUNG.

Wirsung (Christophe) a publié un ouvrage sur la pratique de la Médecine, dans lequel on trouve une description abregée des principales parties du corps ; il a été imprimé à Heidelberg en 1568, in-fol.

(*a*) Vers le milieu du livre, car les pages ne sont point numérotées.

(*b*) à la fin de l'ouvrage.

in-fol. C'eſt d'après M. de Haller que j'ai annoncé cet ouvrage. XVI. Siecle.

Palatius (Philippe), Médecin italien, qui vivoit à Trebie, faiſoit dans le traitement des plaies un fréquent uſage de l'infuſion de chanvre ou de lin. 1570. PALATIUS.

De methodo vulneribus medendi cum medicamento, quod aquâ ſimplici & fruſtulis de cannabe vel lino conſtat. Peruſ. 1570, in-8°.

Ce livre ne contient qu'environ cinquante pages; il eſt diviſé en deux parties; la premiere traite de divers objets de phyſique; la ſeconde des plaies, l'Auteur blâme l'uſage des onguents & des emplâtres, & recommande l'eau de chanvre.

Natus (Jean Paul), Médecin italien, qui vivoit à Veniſe vers la fin du ſeizieme ſiecle. NATUS.

Nous avons de lui un petit ouvrage intitulé:

Opuſculum de Chirurgiâ & præcipue de ſolutione continui. Venet. 1570, in-8°.

L'Auteur recommande l'uſage des ſutures, & il en propoſe de nouvelles eſpeces.

La faculté de Montpellier réclame pour un de ſes membres Jacques Dalechamp, du Diocèſe de Bayeux. Il étoit iſſu d'une famille noble qui faiſoit ſa demeure à Caën. Il fut immatriculé dans la Faculté de Montpellier en 1545; une année après il fut reçu, ſuivant M. Aſtruc, Bachelier & Docteur. Il exerça la Médecine à Lyon depuis l'an 1552 juſqu'en 1588 qui fut le terme de ſa vie. DALECHAMP.

Cet Auteur s'eſt rendu plus célebre dans la botanique que dans la Chirurgie; il a cependant publié un ouvrage ſur cette partie.

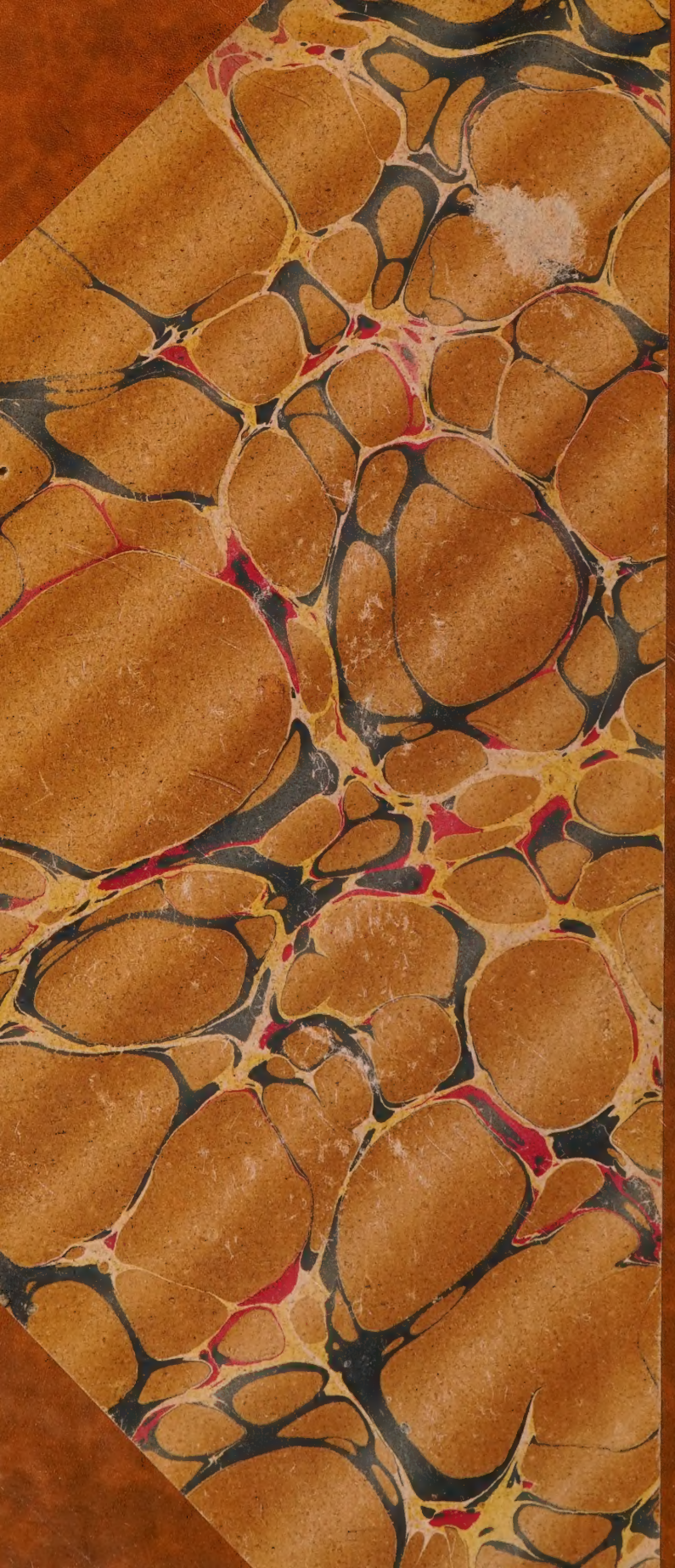
Chirurgie françoiſe recueillie par J. Dalechamp. Lyon 1570, in-8°. 1573, in-8°.

Quoique cet ouvrage ait eu deux éditions, il eſt cependant inconnu des meilleurs bibliographes. M. de Haller eſt le ſeul qui en ait parlé; il a trouvé une note de la premiere édition dans le catalogue de bibliotheque d'Heiſter, & la ſeconde dans celui de M. de Haën. J'ai conſulté la ſeconde édition; elle contient pluſieurs planches, dont quelques-unes ſont extraites des ouvrages d'Ambroiſe Paré. Les principes chirurgicaux qu'on trouve dans l'ouvrage

XVI. Siecle.

de Dalechamp, ſont à-peu-près les mêmes que ceux qu'on lit dans Ambroiſe Paré.

Dalechamp a donné une traduction des adminiſtrations anatomiques de Galien. L'ouvrage a paru ſous ce titre :

Adminiſtrations anatomiques de Claude Galien, traduites fidelement du grec en françois par M. Jacques Dalechamp. A Lyon 1572, in-8°.

Fin du premier Volume.